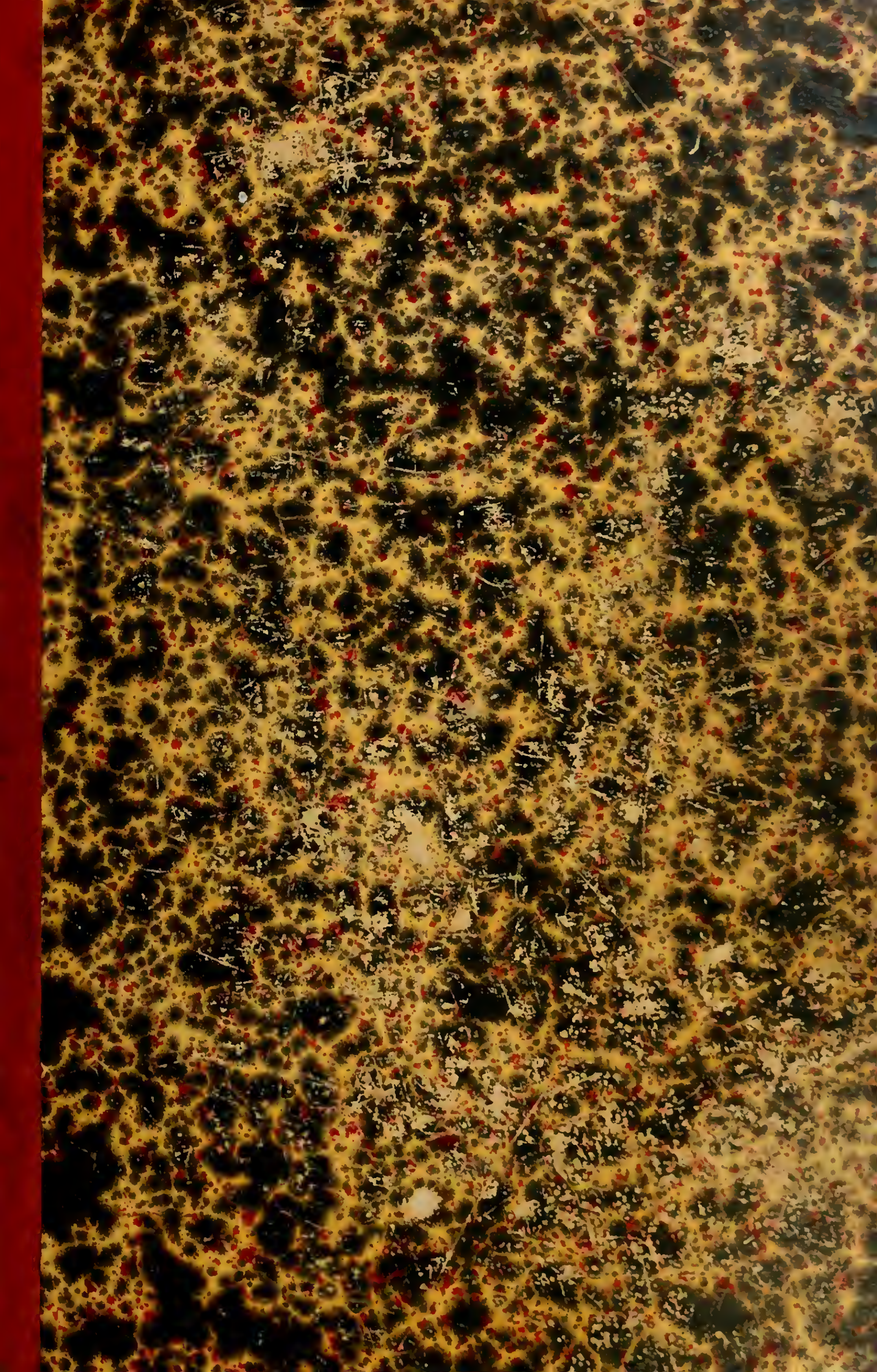
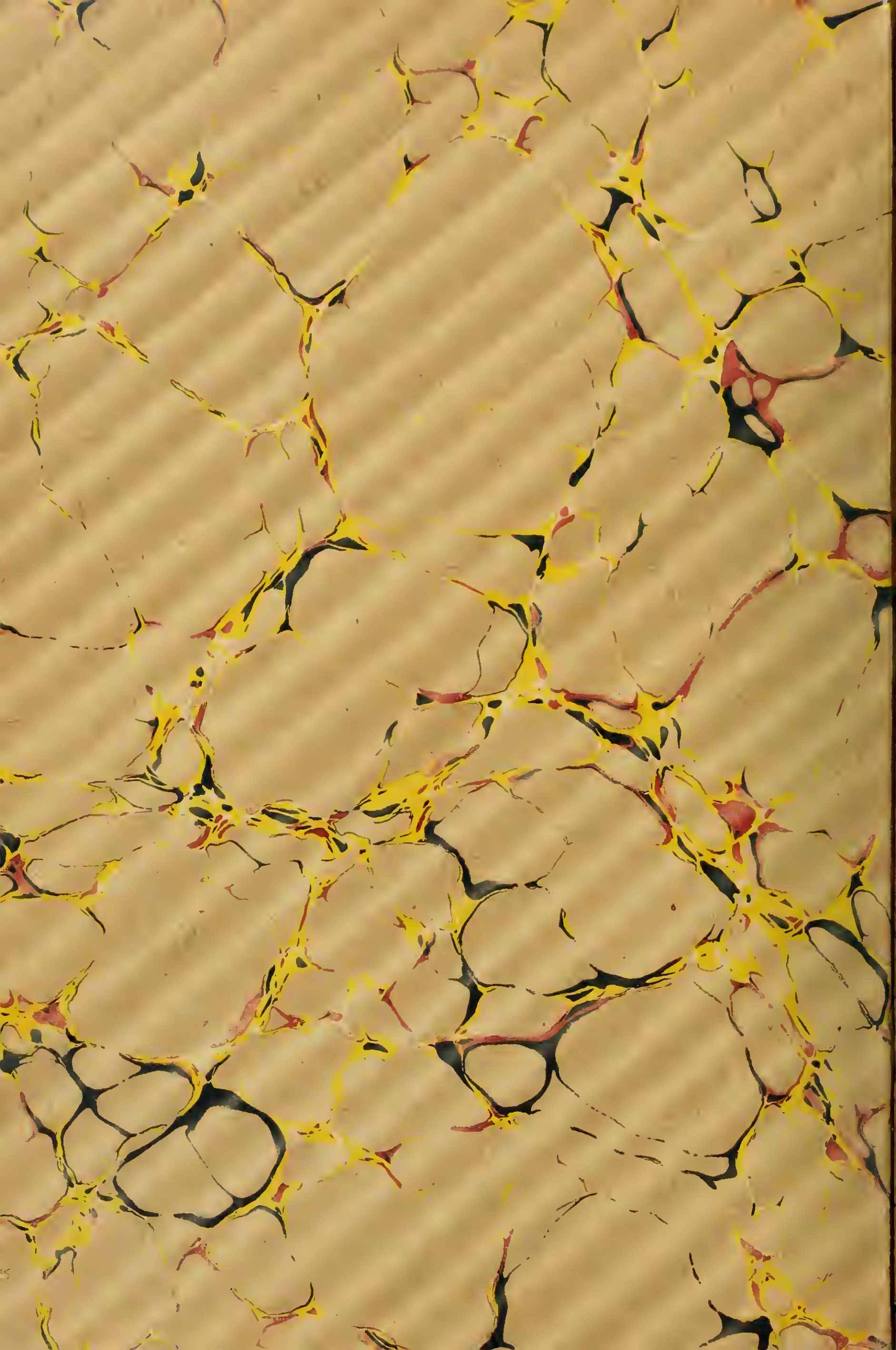






cc

LES VÉRITABLES MÉMOIRES
DE
'ARTAGNAN LE MOUSQUETAIRE

(Histoires secrètes et aventures galantes de la cour de France sous les cardinaux de Richelieu et Mazarin)

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

Par ALBERT MAURIN

50 Livraisons imprimées avec luxe, illustrées de beaux dessins de J.-A. Beauce, Marck, Philippoteaux, Tobb, etc., gravés par les meilleurs artistes



FRANK ET MANDEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

14, RUE DU GRAND-PRIEURÉ, 14.

LES

VÉRITABLES MÉMOIRES

DE D'ARTAGNAN

LE MOUSQUETAIRE

I

L'HÔTEL DES MOUSQUETAIREES DU ROI. — LA BELLE CABARETIÈRE DE LA RUE DU VIEUX-COLOMBIER.

L'ancien Paris, celui dont Piganiol de la Force nous a tracé le tableau, dans sa *Description* publiée en 1742, comptait trois établissements militaires désignés sous le nom d'*Hôtel des Mousquetaires.*

Il y avait d'abord l'Hôtel des Mousquetaires situé aux environs du Palais-Royal; mais cette désignation était impropre. L'Hôtel des Mousquetaires de la rue des Bons-Enfants n'avait jamais servi de caserne qu'aux *Gardes* du cardinal de Richelieu, dont il sera parlé plus loin, et qui n'eurent d'autre célébrité que leurs querelles et leurs duels fréquents avec les véritables mousquetaires, les Mousquetaires du roi.

Il existait encore, dans le quartier Saint-Antoine, rue de Charenton, à quelques centaines de toises du couvent des Filles de la Conception, et non loin du Jeu-des-Arquebusiers, un hôtel des Mousquetaires du roi, bâti en 1701, aux dépens de la ville de Paris; c'était le casernement de la seconde compagnie des mousquetaires, créée en 1663, dite d'abord des petits mousquetaires, et qui n'obtint un rang égal à la première compagnie qu'en 1665.

Mais le premier et le plus ancien, le véritable Hôtel des Mousquetaires, s'élevait sur la rive gauche de la Seine, au faubourg Saint-Germain. Louis XIII l'avait fait bâtir dans les premières années de son règne sur un emplacement nommé précédemment la *Halle Barbier*. Il occupait un vaste espace compris entre la rue du Bac, où il avait son entrée, les rues de Bourbon, de Beaune et de Verneuil. Le nom de cette dernière rue lui avait été donné, pour avoir été percée du temps que le duc de Verneuil, fils naturel d'Henri IV et de la belle Henriette d'Entraigues, était abbé de Saint-Germain-des-Prés.

L'Hôtel de la rue du Bac était en grand émoi, le 26 juin de l'année 1639, Louis XIII dit le Juste régnant, et Son Eminence le cardinal Armand-Jules du Plessis, duc de Richelieu, gouvernant sous son nom le royaume de France.

Dans la matinée, Sa Majesté, capitaine honoraire des mousquetaires, était venue, accompagnée d'un nombreux cortége de jeunes seigneurs, passer en revue, dans la cour de l'hôtel, sa compagnie, ce que l'on appelait à cette époque « faire une montre, » et à la suite de cette mon

tre, le roi s'étant retiré pour retourner à Saint-Germain, M. de Tréville, capitaine-lieutenant, tenait conseil, dans son cabinet, avec le sous-lieutenant, le cornette et le maréchal des logis, sur diverses questions de discipline et de réformes que le roi lui avait ordonné de résoudre dans le plus bref délai.

On disait que Sa Majesté avait exprimé à M. de Tréville un vif mécontentement de la tenue et de la conduite de ses mousquetaires.

Pour la tenue, le roi avait fait remarquer à M. de Tréville que les gentilshommes, parmi lesquels se recrutait exclusivement la compagnie, n'apportaient pas dans leurs habits toute la recherche et toute l'élégance qu'il était en droit d'attendre de sa noblesse.

A part la casaque rouge, enrichie de broderies d'argent, et le mousquet, nul uniforme n'était prescrit aux mousquetaires; chacun s'habillait à sa guise : feutre, plumes, rubans, dentelles, haut-de-chausses, baudrier, bottes, éperons. Quelques-uns y mettaient un grand luxe, lorsque leur dame, le lansquenet, les dés ou le jeu de paume avaient fait pleuvoir les carolus et les pistoles dans leur escarcelle; mais pour peu que le dieu d'amour cessât de leur sourire, sous les traits de quelque femme de riche financier, ou que la fortune les trahît au jeu, dentelles fripées, plumes cassées, velours éraillé trahissaient leur malechance, et c'était malheureusement le cas qui venait de se produire à la « montre » du roi.

Quant à la conduite de ses mousquetaires, Louis XIII, qui avait eu la veille à leur sujet une grande querelle avec le cardinal-ministre, s'en était exprimé avec un vif mécontentement et en avait tancé M. de Tréville. Depuis un mois, il ne se passait presque pas de jour qu'il n'y eût quelque algarade et quelque combat singulier entre les mousquetaires du roi et les gardes du cardinal; combats singuliers, dans lesquels ces derniers avaient toujours le dessous : ce dont M. de Richelieu était fort exaspéré.

Il y avait bien les édits contre les duels; mais ils ne frappaient que les rencontres préméditées, avec cartel. Or, mousquetaires du roi et gardes du cardinal s'arrangeaient toujours de manière que leurs combats paraissaient la suite d'une rencontre fortuite, d'une bagarre, d'une querelle tumultueuse et confuse, survenue sur le pré même, et les édits demeuraient ainsi frappé d'impuissance.

On disait tout bas, il est vrai, que Louis XIII, qui détestait au fond l'impérieux ministre et supportait impatiemment son joug, n'était pas fâché de le voir humilié et battu dans la personne de ses gardes, qu'il était partagé, dans ses sentiments à l'égard du premier ministre, entre l'orgueil qu'il éprouvait de voir l'autorité que sa politique donnait à la couronne, la puissance qu'en retirait le royaume, et la jalousie et le dépit de voir la robe rouge d'un cardinal effacer par son éclat le manteau fleurdelisé d'un roi de France.

Donc, pendant que M. de Tréville conférait dans son cabinet sur les causes du mécontentement de Sa Majesté, avec ses officiers subalternes, des groupes de mousquetaires s'étaient formés dans la grande cour de l'hôtel, dans la galerie du rez-de-chaussée et dans la salle d'armes, s'entretenant bruyamment du même sujet.

Dans la galerie, près d'une large fenêtre tout ouverte donnant sur la cour, un jeune et beau mousquetaire, de haute taille, aux fortes épaules, au teint coloré, discourait avec une animation toute particulière. Une douzaine de camarades l'entouraient.

Le costume de celui-là avait dû échapper aux censures du roi, touchant la tenue négligée de la compagnie, tant il brillait par sa fraîcheur et par son luxe.

Les plumes blanches de son feutre irréprochable ne devaient pas être sorties depuis plus de deux jours des cartons d'une célèbre marchande de la foire Saint-Germain, qui en fournissait alors toute la cour; de riches broderies couvraient son baudrier; son linge était de fine toile de Hollande, son haut-de-chausses de satin gris; la garde de son épée était finement ciselée, et les plis réguliers et assouplis de ses grandes bottes achevaient de lui donner la plus galante figure du monde.

— C'est Porthos qui nous a valu ces regards sévères de Sa gracieuse Majesté, s'écriait un des interlocuteurs. Sans son habit splendide, le roi n'aurait pas remarqué la pénurie du nôtre.

— Porthos, dit un second, tu vas m'apprendre ta recette, pour troquer mon buffle contre un baudrier de broderie, mes grègues contre un haut-de-chausses de satin, et mes plumes en saule-pleureur contre ces plumes triomphantes. Si tu

fais cela, je paie ce soir à souper, chez la jolie cabaretière de la rue du Vieux-Colombier.

— Ce n'est pas malin, interrompit un autre, et je vais, moi, t'en donner la recette *gratis pro Deo :* Fais-toi aimer de la femme du partisan qui a compté la semaine dernière à notre cher Porthos, en belles pièces trébuchantes, deux mille cinq cents pistoles... hypothéquées sur sa haute mine.

Un murmure de surprise et d'admiration s'éleva du groupe des mousquetaires, à l'énoncé de cette somme hyperbolique.

Porthos se redressa, cambra sa taille, frisa ses moustaches noires, et tendit le jarret, pour justifier sans doute la bonne opinion que les deux mille cinq cents pistoles donnaient de l'hypothèque.

Après un moment de silence accordé aux réflexions morales et philosophiques inspirées par l'événement, ce fut le mousquetaire Porthos qui prit la parole.

Porthos était un cadet du Béarn, entré à la compagnie des mousquetaires, lors de sa création, en 1622, pendant le séjour de Louis XIII à Avignon, après la réduction de Montpellier dont les protestants s'étaient emparés. Le roi ayant ôté la carabine à sa compagnie de *carabins*, lui fit prendre le mousquet, ce qui lui valut son nom de compagnie des *mousquetaires*.

Ce ne fut pas d'ailleurs le seul changement qu'y apporta Louis XIII. Il voulut que désormais cette compagnie se recrutât uniquement parmi les gentilshommes et les cadets des nobles maisons du royaume, leur promettant de les faire passer de là dans l'armée, avec des grades d'officiers.

Porthos avait fait successivement admettre dans les mousquetaires deux de ses frères, Athos et Aramis. Les mémoires du temps ne nous ont pas conservé les véritables noms des trois Béarnais. Athos, Porthos et Aramis étaient des surnoms qu'ils avaient empruntés, suivant la mode du temps, à de petites paroisses du Béarn, où leur famille possédait quelque colombier ou quelque lopin de terre seigneuriale.

— Messieurs, dit Porthos, en baissant un peu la voix et après avoir regardé par la fenêtre tout ouverte pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans la cour de l'hôtel à portée de l'entendre; je suis d'avis que le roi, notre maître, qui est un grand politique et qui a profité des leçons de sa mère, madame Marie de Médicis, n'est pas si courroucé contre ses mousquetaires qu'il feint de le paraître; et je vais en deux mots vous en déduire mes raisons.

Le cercle se resserra autour de lui.

— D'abord, pour ce qui concerne nos habits, Sa Majesté a trop de justice dans l'esprit et trop de bonté dans le cœur, pour prétendre exiger que de simples cadets, comme nous le sommes presque tous ici, ou de braves soldats de fortune, fassent sans trêve ni cesse grande dépense en velours et dentelles, et pour nous pousser à de ruineux expédients. Ce que le roi a eu en vue de blâmer et de corriger, c'est la conduite de quelques-uns de nos camarades, — et je puis en parler d'autant plus librement, ajouta-t-il en manière de parenthèse, que je ne vois personne dans ce petit cercle que cela touche; — le roi a voulu morigéner ceux qui, pour payer quelque enjeu follement engagé aux dés ou à la paume ont été réduits tout récemment à vendre aux fripiers de Saint-Jacques-de-la-Boucherie leur manteau, leur baudrier et leur collerette.

— Est-ce pour moi que vous dites cela? interrompit un des auditeurs, en faisant un pas vers Porthos et en se campant fièrement devant lui.

— Mon cher Baisemaux, répliqua doucement Porthos, en haussant légèrement ses larges épaules, si ton épée te démange dans le fourreau, réserve tes impatiences pour les gardes du cardinal... D'ailleurs, je n'ai pas le temps aujourd'hui.

— On doit toujours avoir le temps de rendre compte d'une offense.

— Eh! ne viens-je pas de te dire que mes paroles ne concernent personne de ceux qui m'écoutent!

— C'est vrai! Porthos a raison! s'écrièrent les autres mousquetaires, en s'interposant.

Baisemaux s'éloigna de fort méchante humeur.

— Parbleu, fit observer Aramis, je sais bien où le bât le blesse. Le bât, c'est son baudrier.

— Son baudrier?

— Avez-vous remarqué que, depuis deux jours, malgré la chaleur, Baisemaux ne quitte plus son manteau?

— Eh bien?

— Il a vendu son baudrier brodé d'argent pour payer une partie de passe-six, et s'en est fait faire, par économie, un autre qui n'a de broderie que sur le devant. La partie de derrière n'est qu'un simple morceau d'étoffe commune, qu'il

dérobe à tous les regards, grâce à son complaisant manteau.

De bruyants éclats de rire accueillirent la plaisante révélation d'Aramis, et l'on put voir Baisemaux, qui traversait la cour, ramener avec le plus grand soin les plis de son manteau, que le vent était sur le point de déranger.

— Cet incident, reprit Porthos, me ramène au second point de mon discours... nos querelles et nos rencontres avec messieurs les gardes du cardinal.

— Le roi, dit-on, veut empêcher à tout prix qu'elles se renouvellent.

— Le roi sera enchanté si elles reprennent de plus belle.

— Mais ses froncements de sourcils, le mécontentement qu'il a exprimé à M. de Tréville, en apprenant nos dernières prouesses... Les menaces qu'il a fait entendre...

— Tout cela, messieurs, répliqua Porthos, n'est que de la bonne politique italienne. Quand M. le duc de Richelieu saura que Sa Majesté s'est fortement mise en colère contre nous, qu'elle a parlé de la Bastille, et que M. de Tréville lui a promis de veiller sévèrement sur nos faits et gestes, Son Éminence croira avoir remporté une bonne victoire... Et le roi se frottera les mains, en riant sous cape, au premier garde du cardinal que nous décondrons sur le pré... à moins que nous n'en décousions trois ou quatre à la fois : ce qui le fera pâmer d'aise.

En ce moment l'attention des interlocuteurs de Porthos fut détournée par un mouvement qui se fit dans la cour de l'hôtel.

Un étranger venait d'y pénétrer et demandait aux mousquetaires qu'il rencontrait sur son passage, s'il lui était possible d'être introduit auprès du capitaine-lieutenant.

— Il est pour l'heure en conférence avec ses officiers, lui répondit un de ceux auxquels il s'adressait ; mais, avant qu'il soit longtemps, il aura certainement terminé... Et si vous avez, mon brave, quelque message pressé à lui remettre, quelque commission qui ne souffre pas de retard...

— Monsieur, on me nomme Charles de Batz de Castelmore, chevalier d'Artagnan, répliqua l'étranger, en regardant le mousquetaire entre les deux yeux.

Puis, un poing sur la hanche, l'autre au pommeau de son épée, il passa droit et fier devant lui, s'avançant vers la porte de la galerie, qui s'ouvrait sur la cour, au haut d'un perron de six marches.

Aux paroles que le nouveau venu avait prononcées d'une voix forte, tous les mousquetaires avaient levé la tête ; et le voyant lentement monter les marches du perron, en retournant la tête comme pour les toiser, deux ou trois firent quelques pas, comme pour lui demander compte de son insolence.

C'était un grand jeune homme un peu maigre, d'une jolie figure très-expressive, le nez busqué, les yeux largement fendus et d'un grand éclat, la bouche petite, le menton bien dessiné, sous sa royale, avec de naissantes moustaches, des cheveux châtains naturellement bouclés, la taille élégante, la démarche assurée.

Il ne paraissait pas plus de seize à dix-sept ans.

— On n'a pas besoin de me dire d'où il arrive ce nouveau débarqué, dit Aramis, penché à la fenêtre, tandis qu'il gravissait le perron. Il nous vient en droite ligne du pays de Gascogne. N'est-ce pas, Porthos, qu'il n'y a encore que notre pays, le gave d'Oléron, pour produire d'aussi beaux gars.

Porthos acquiesça par un signe de tête à la réflexion de son frère.

Au même instant le chevalier d'Artagnan entrait dans la galerie. Il fit une courte pause sur le seuil, embrassa l'assistance d'un rapide coup d'œil, et son attention ayant sans doute été fixée par la haute taille et la belle prestance de Porthos, il s'avança vers lui avec un air de parfaite aisance.

— Monsieur, lui dit-il, pourriez-vous me renseigner sur l'endroit où je pourrais trouver M. de Tréville ?

— M. de Tréville est dans l'hôtel : seulement je doute qu'il puisse vous donner audience à cette heure... Mais, pardonnez-moi, mon jeune ami, si je vous adresse une question à mon tour ?

— Ouais ! pensa d'Artagnan, ils sont bien familiers, les Parisiens ; l'un m'appelle « mon brave, » l'autre « mon jeune ami. » Sang-Diou ! je finirai par me fâcher.

Porthos reprit :

— A votre accent, j'ai vu tout de suite que nous sommes compatriotes... Y a-t-il longtemps que vous avez quitté la Gascogne ?

— J'en suis arrivé d'hier matin, monsieur, mais vous-même, vous êtes donc...

— Né natif des bords du gave d'Oléron, et je m'appelle Porthos.

— Que je suis heureux de vous rencontrer, s'écria d'Artagnan, dont le front se dérida... Mon père, Bertrand de Batz, seigneur de Castelmore, m'a bien souvent parlé de vous et de vos deux frères; il m'avait même donné une lettre pour vous... Malheureusement, elle m'a été dérobée, avec une autre lettre de mon père, pour M. de Tréville, dans une bagarre entre Blois et Orléans, où j'ai perdu aussi ma bourse, ma valise et mon cheval... Une bien méchante aventure que je vous raconterai...

— Si cette perte vous gêne, je suis tout à votre service.

Le jeune Gascon allait remercier son nouvel ami, lorsque le mousquetaire, auquel il s'était adressé dans la cour, et dont il avait rabattu la morgue, en lui jetant au nez ses titres nobiliaires, s'approcha de lui, l'air narquois, un méchant sourire sur les lèvres.

— Monsieur le chevalier d'Artagnan, lui dit-il, vous avez bien voulu vous informer à moi de M. de Tréville.

— Vous a-t-il chargé de m'annoncer et de m'introduire auprès de lui?

— Monsieur le capitaine-lieutenant vient de sortir de l'hôtel par la porte de la rue de Verneuil. Vous n'avez pas de chance. Il vous faudra repasser, monsieur le chevalier.

Le sang monta au visage de d'Artagnan; il allait répliquer et s'engager peut-être dans quelque mauvaise affaire; mais le mousquetaire tourna vivement sur ses talons et s'éloigna, en sifflotant un air de menuet.

Le moment est venu de présenter au lecteur le héros de cette histoire, et de lui faire faire plus ample connaissance avec sa famille, son tempérament, son caractère. Ses Mémoires et la généalogie des maisons de France nous fournissent à ce sujet tous les renseignements désirables.

Son père Bertrand de Batz, seigneur de Castelmore, ayant épousé Françoise de Montesquiou-d'Artagnan, fille de Jean Montesquiou, seigneur d'Artagnan, deux enfants naquirent de ce mariage:

Paul de Batz, seigneur de Castelmore, qui fut plus tard gouverneur de Navarreins, et qui mourut en 1702;

Charles de Batz qui prit, en entrant dans le monde, le nom de d'Artagnan.

Quoique de la meilleure noblesse de leur province, ses parents n'étaient pas riches. Il fut élevé pauvrement; aussi songea-t-il à aller chercher fortune à Paris, dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans.

Tous les cadets de Béarn étaient assez sur ce pied-là, parce que les habitants de cette province sont généralement belliqueux et coureurs d'aventures, et aussi parce que la stérilité de leurs montagnes n'en faisait pas précisément un séjour de délices.

Une autre raison, qui n'était pas la moindre, portait encore le jeune d'Artagnan à suivre l'exemple d'un grand nombre de Béarnais qui s'étaient gaiement expatriés avant lui.

Un pauvre gentilhomme de son voisinage ami de M. Bertrand de Batz, seigneur de Castelmore, s'en était allé à Paris, il y avait quelques années, portant toute sa fortune sur le dos, dans un petit bissac, et sa réussite à la cour avait été telle, que le roi finit par lui donner le commandement de sa compagnie de mousquetaires.

Ce gentilhomme s'appelait M. de Troisville, ou Tresville en patois béarnais, dont on avait fait Tréville.

On ne parlait que de cette rapide et brillante élévation à Pau, à Oléron, à Sainte-Marie, à Navarreins, à Saint-Palais, dans toute la vallée du Gave, et jusque dans le pays de Soule, et toutes les jeunes têtes s'en enflammaient.

Loin de détourner son fils cadet de ses projets d'aventure, M. de Batz de Castelmore l'encouragea, et lorsqu'il le vit complètement déterminé, il lui octroya généreusement un bidet qui valait bien vingt-deux francs, avec dix écus dans sa poche, pour faire son voyage.

Mais si le vieux et pauvre gentilhomme béarnais ménageait, et pour cause, son argent, il fut prodigue de bons conseils.

— Mon fils, lui dit-il, tu vas entrer dans le monde; prends bien garde à tes premiers pas. La manière dont tu t'y comporteras au début peut avoir sur ton avenir une influence telle, que tu t'en applaudisses ou t'en repentes tout le reste de ta carrière.

« Ne va pas débuter par quelque lâcheté, parce que, si cela t'arrivait une fois, tu ne t'en relèverais de ta vie.

« L'honneur d'un homme de guerre, profes-

sion que tu vas embrasser, car j'espère que M. de Tréville, pour lequel je te donne une lettre, te fera entrer, comme il l'a fait de Porthos, dans les mousquetaires du roi, — l'honneur d'un homme de guerre est aussi délicat que celui d'une femme, dont la réputation ne saurait être soupçonnée un instant, sans que cela ne lui fasse un tort infini dans le monde, même quand elle trouve le moyen de se justifier.

« Tu as vu le peu de cas que l'on fait, dans notre Béarn, de celles qui passent pour être de médiocre vertu.

« Il en est de même des hommes qui témoignent de quelque lâcheté.

« Aie toujours cela devant les yeux, mon fils, et pèche plutôt par l'excès contraire. »

Ces paroles du vieux gentilhomme ne tombaient pas dans l'oreille d'un sourd. D'Artagnan n'avait que trop de propension naturelle à une extrême susceptibilité.

Il partit sur son bidet de vingt-deux francs, bien décidé à chercher querelle au premier qui le regarderait de travers.

Avec sa lettre d'introduction pour M. de Tréville, dans la poche de son pourpoint qui montrait la corde, il se croyait déjà muni d'un brevet de mousquetaire; n'avait-il pas une bonne rapière au côté, pour faire respecter l'honneur du corps?

D'Artagnan avait fait un peu plus de la moitié de sa route. Il se trouvait entre Blois et Orléans, et traversait vers le soir la petite ville de Saint-Dié-sur-Loire, à la recherche d'un gîte modeste, où il souperait de quelques oignons et pourrait coucher sur la paille, ses dix écus de viatique étant déjà fortement entamés.

Sa monture, fatiguée d'un si long voyage, et déshabituée de l'avoine, allongeait mélancoliquement le col, la tête pendante et la queue basse.

Un gentilhomme du pays qui s'entretenait avec trois ou quatre manants, au coin d'un carrefour, voyant le jeune Gascon s'avancer en cet équipage, partit d'un éclat de rire.

D'Artagnan, rouge de colère, piqua droit sur lui.

— Monsieur, lui cria-t-il, je crois que vous avez voulu m'insulter.

L'autre, qui était une espèce de géant, haussa les épaules et fit un geste de pitié, à l'aspect de ce cavalier presqu'aussi maigre et aussi efflanqué que sa monture, et poursuivit son chemin.

Le futur mousquetaire poussa le meilleur juron de son répertoire béarnais, laboura de ses éperons le malheureux bidet, qui fut pris sous l'aiguillon d'une velléité de galop, et chargea le gentilhomme blaisois, sur la tête duquel il appliqua deux ou trois coups de plat d'épée.

A cette agression foudroyante, le gentilhomme, qui se nommait Rosnai, se retourna, mit l'épée à la main, et le combat allait s'engager, lorsque les manants accoururent, armés de bâtons et de fourches.

En un instant, le pauvre d'Artagnan fut entouré, désarçonné, jeté à terre, le visage et les brayes tachés de sang de deux blessures qu'il avait reçues à la tête et ailleurs.

Il se releva cependant et, faisant face à ses assaillants qu'il tint en respect par sa fière contenance, il se mit à apostropher le géant.

— Je vous avais pris pour un gentilhomme, mais je vois bien que je n'avais affaire qu'à un vilain... Nous nous retrouverons un jour, mon petit monsieur; vous n'aurez pas toujours le secours de cette canaille, et je vous couperai les oreilles!

— Mon jeune gentilhomme, répondit le Blaisois, je suis désolé de l'accident qui vous arrive, mais vous avouerez qu'il y a un peu de votre faute. Loin d'avoir commandé à ces braves gens de vous piquer de leurs fourches, c'est moi qui les ai arrêtés, au moment où ils allaient vous faire un mauvais parti... Je suis votre très humble serviteur... Jeune homme, profitez de cette correction, et soyez plus sage à l'avenir!

Après avoir prononcé ces belles paroles, il s'éloigna tranquillement et disparut au détour d'une rue.

D'Artagnan écumait de colère; les manants eussent certainement payé pour le gentilhomme discourtois, malgré leurs bâtons et leurs fourches, sans l'arrivée d'une escouade d'archers conduite par un commissaire que les passants étaient allés prévenir.

Appréhendé au corps, d'Artagnan fut conduit en prison. On informa contre lui, au nom de M. de Rosnai qui avait porté plainte, et quoiqu'il eût été battu et qu'il protestât que c'était à lui à demander de gros dommages-intérêts, il fut condamné à faire réparation au gentilhomme blaisois et à payer les frais du procès.



D'Artagnan traversant la petite ville de Saint-Dié-sur-Loire. (Page 8.)

Quand le greffier vint lui lire la sentence, le Gascon l'interrompit pour dire qu'il en appelait: le greffier se moqua de son appel, et comme il fallait acquitter les frais, on vendit son cheval, sa valise, son linge.

Il demeura dans la prison de Saint-Dié-sur-Loire deux mois et demi, et sa captivité eût sans doute duré plus longtemps, sans l'intervention d'un brave curé de village, qui intercéda pour sa jeunesse.

Ce curé lui offrit dix pistoles, au nom d'un gentilhomme de la province, nommé de Montigré, ennemi de M. de Rosnai, et que l'infortune du jeune etranger avait ému. D'Artagnan ne voulut accepter les dix pistoles qu'à titre de prêt, et il en fit son billet, au nom de M. de Montigré, sans trop savoir quand il pourrait s'acquitter. Puis il se remit en route pour Paris, sur une monture ne valant guère mieux que le bidet confisqué en même temps que sa valise qui contenait, outre ses nippes, les lettres de son père pour M. de Tréville et pour son compatriote Porthos.

Retournons maintenant dans la galerie de l'Hôtel de la rue du Bac, où nous avons laissé

notre héros sur le point de faire encore quelque sottise.

L'insolence du mousquetaire qui venait de lui apprendre, en le persiflant un peu, le départ de M. de Tréville, lui avait allumé le sang; la leçon de Saint-Dié était complétement oubliée ; il ne se souvenait plus que de la recommandation de son père :

« Ne va pas débuter par quelque lâcheté.... Pèche plutôt par l'excès contraire. »

Or, c'est à cette heure qu'il en était à son véritable début dans le monde, dans cet hôtel de la compagnie du roi, en présence d'une jeunesse brillante, coqueluche de la plus belle cour de l'Europe, et non pas lorsqu'il cheminait piteusement sur la route sablonneuse des bords de la Loire, sur un cheval étique.

Porthos, qui ne se doutait guere de la disposition de son esprit, allait lui fournir, vaille que vaille, un prétexte de décharger sa mauvaise humeur.

Voulant lui faire un compliment devant tous ses camarades, il lui dit :

—Mon cher d'Artagnan, m'est avis que vous ne teniez à voir notre capitaine-lieutenant que pour solliciter sa protection et son appui, afin d'obtenir la casaque de notre compagnie... Ce n'est que partie remise : demain, si vous le voulez bien, je vous conduirai moi-même chez M. de Tréville, qui loge du côté du Luxembourg.... Vous ferez un beau mousquetaire, et tout me donne à penser que mes camarades auront en vous un digne compagnon...

Tout allait bien jusque-là ; mais les choses se gâtèrent, lorsque Porthos, qui n'était pas un grand clerc, ajouta :

— J'ai souvent ouï dire par mon père qu'il y a eu dans votre famille de braves gens et de vaillants capitaines.... Si vous ne deviez pas marcher sur leurs traces, mieux vaudrait pour vous retourner incontinent au pays.

—Pourquoi me tenez-vous ce langage, monsieur? s'écria d'Artagnan, dont l'œil fit jaillir un éclair de colère... Qui vous fait donc douter de mon courage?

Il interrogeait en même temps le visage de tous les mousquetaires groupés autour de lui, cherchant à deviner si quelqu'un d'entre eux ne riait pas sous cape.

— Peste! mon cher, fit Porthos, qui n'était guère endurant, quoique flegmatique, vous prenez facilement la mouche.

— Si quelqu'un doutait ici de ma bravoure, dit d'Artagnan, poursuivant sa pointe, je ne serais pas longtemps à la lui faire voir.

— Ce qui veut dire, monsieur? fit doucement Porthos.

—Qu'il n'aurait qu'à descendre avec moi dans la rue et que tout serait bientôt terminé.

— Est-ce à moi que vous adressez ce compliment?

—S'il vous convient de le prendre pour vous... je ne demande pas mieux.

— Ah! jeune homme, vous allez vite en besogne, dit Porthos: mais il ne suffit pas de partir, il faut arriver sain et sauf, et du train dont vous allez, gare la culbute! Il n'est pas besoin de se montrer querelleur pour prouver que l'on est brave. Se piquer mal à propos est un excès aussi fâcheux que de faiblir devant le danger. Etant votre compatriote, et nos familles ayant été liées, je n'aurais que du déplaisir à me battre avec vous... Mais cependant, si vous avez tant d'envie d'en découdre, je vous la ferai passer avant qu'il soit peu.

— Enfin! s'écria d'Artagnan, je vais pouvoir décharger sur quelqu'un la colère qui me travaille... Sortons, monsieur.

Porthos fit signe à ses camarades de le laisser terminer seul cette aventure; il sortit de l'hôtel suivi de d'Artagnan, qui se figurait qu'ils allaient mettre l'épée à la main dès qu'ils seraient dehors.

Quand ils eurent atteint la porte qui donnait sur la rue de Verneuil, Porthos le pria fort poliment de se contenir et de le suivre à huit ou dix pas de distance, sans laisser paraître qu'il fût de sa compagnie.

Porthos prit un petit chemin de traverse et gagna la rue de Vaugirard, du côté du couvent des Carmes-deschaux.

D'Artagnan continuait à marcher sur ses talons.

Il le vit s'arrêter devant l'hôtel du comte d'Aiguillon.

Sur la porte de l'hôtel se tenait un garde du cardinal que Porthos aborda très-poliment. D'Artagnan pensa un instant qu'ils étaient les meilleurs amis du monde, aux embrassades qu'ils se prodiguaient.

Ils parlaient à voix basse. Bientôt, cependant, la conversation parut s'animer: il y eut même

des éclats de voix; il semblait à d'Artagnan qu'il était question de lui, et que le mousquetaire du roi le montrait du geste au garde du cardinal.

— Ah çà! murmura-t-il dans ses dents, tout en mordillant ses moustaches, est-ce qu'on se jouerait de moi?

Il commençait à s'impatienter, lorsque Porthos quitta enfin le garde du cardinal et revint à lui.

— Mon cher d'Artagnan, dit-il en lui prenant les deux mains, je vous ai promis, n'est-ce pas, que, si vous aviez envie d'en découdre, je vous en fournirais l'occasion. Vous avez cru peut-être que ce serait avec moi?

— Expliquez-vous donc, monsieur, répliqua le jeune Gascon d'un air sec; cette mystification commence à me lasser.

— Il n'y a pas de mystification... C'est une affaire des plus sérieuses. Mes deux frères et moi nous devons nous battre, cette après-midi, au Pré-aux-Clercs, contre trois gardes du cardinal, Jussac, Biscarat et Cahusac. Celui que vous venez de voir sous la porte de M. d'Aiguillon est Jussac. Je lui ai fait connaître qu'au lieu de mettre en bataille trois champions, le parti des mousquetaires en mettra quatre, et qu'il ait à se pourvoir d'un supplément de forces.

— En quoi cela me concerne-t-il donc?

— Comment cela vous concerne? C'est bien simple, mon cher d'Artagnan : c'est vous qui ferez notre quatrième... Une partie carrée. N'allez pas me refuser au moins.

— Ma foi, s'écria d'Artagnan, j'aime autant cela. Je ne tenais pas précisément à me battre contre vous, mais seulement à prouver à vos camarades, dans les rangs desquels j'espère figurer bientôt, que je ne suis pas un lâche. J'écrirai la chose avec la pointe de mon épée sur la peau d'un garde du cardinal, au lieu de l'écrire sur la peau d'un mousquetaire; voilà tout.

— Voilà tout, répéta joyeusement Porthos.... Le roi fera semblant d'en être fâché... mais c'est le cardinal qui n'en sera pas content.

Ils se séparèrent alors en se donnant rendez-vous pour six heures du soir, au Pré-aux-Clercs, derrière le grand mur de l'abbaye Saint-Germain, chacun devant se rendre isolément sur le terrain pour ne pas éveiller les soupçons

En le quittant, Porthos avait dit à d'Artagnan :

— Vous ne connaissez pas sans doute ce quartier, en votre qualité de nouveau débarqué.

— Pardonnez-moi, j'en ai quelque idée, étant logé non loin de l'Abbaye.

— Où êtes-vous donc descendu en arrivant à Paris?

—Au cabaret du « Grand-Monarque, » rue du Vieux-Colombier, dont l'hôtesse loue quelques chambres garnies.

— Peste, s'écria Porthos, vous avez la main heureuse, mon cher compatriote : vous êtes tombé du premier coup chez la plus belle cabaretière de tout Paris, et la plus galante, dit-on. Si vous y faites vos premières armes... d'amour, je vous y souhaite autant de succès que nous en aurons certainement cette après-midi contre les gardes du cardinal...

II

AU GRAND-MONARQUE. — UN MARI JALOUX ET BRUTAL.

Après avoir intitulé ce livre « Mémoires, » si nous ne nous sommes pas astreint à la forme habituelle de ces sortes d'écrits, en laissant la parole à notre héros, pour raconter lui-même ses aventures, ses bonnes et mauvaises fortunes, ses amours, ses disgrâces, les merveilleuses ou étranges péripéties à travers lesquelles il va passer, la commodité et le plaisir seuls du lecteur nous ont conseillé cette marche.

Le récit que nous lui offrons aura ainsi moins de monotonie, plus de variété, d'imprévu, partant plus d'intérêt, que si nous suivions d'Arta-

gnan d'heure en heure, et, pour ainsi dire, pas à pas.

Plus libre dans ses allures, son histoire, sans cesser d'être authentique, pourra se parer ainsi des agréments du roman, et la vérité y aura tous les charmes de la fiction.

Nous laisserons donc Porthos, Aramis, Athos et d'Artagnan se rendre à l'heure convenue derrière le grand mur de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où ils doivent croiser l'épée contre les gardes du cardinal, Biscarat, Jussac et Cahusac.

Usant du privilége que nous nous sommes octroyé, transportons-nous rue du Vieux-Colombier, au cabaret du « Grand-Monarque, » dont la belle cabaretière a déjà laissé entrevoir deux fois son profil, dans le précédent chapitre.

Mais nous n'irons pas tout droit au « Grand-Monarque » et nous ferons même un grand détour, pour nous rendre de l'Hôtel des mousquetaires du roi à la rue du Vieux-Colombier, qui n'en est pourtant pas bien éloignée.

Nous passerons par une petite bourgade de la Normandie.

Dans cette bourgade, sur les bords de la Toucques, entre Pont-l'Évêque et Lisieux, vivait ou plutôt végétait, vers 1625, une famille de hobereaux, composée du père, de la mère et de cinq jeunes filles. La mère, qui avait encore des prétentions quoique touchant à la quarantaine, s'était follement amourachée d'un gentilhomme du voisinage. Le mari, se doutant de quelque chose, usa d'une ruse vieille comme le péché, et qui réussit toujours cependant. Il feignit un voyage, revint en tapinois, surprit le galant dans les bras de sa femme, et le dépêcha sur le fait d'un coup de dague entre les deux épaules. La famille du mort poursuivit le meurtrier en justice. Il s'en tira heureusement par quelques protections, et il obtint même de faire enfermer sa femme dans une maison de repenties.

Le hobereau resta donc seul, chargé de l'éducation de ses filles, et complétement ruiné par le procès criminel qu'on venait de lui faire. Il songea d'abord à s'en débarrasser, en les mettant au couvent; mais comme elles tenaient de l'humeur amoureuse de leur mère, pas une ne voulut tâter du cloître, et le père fut obligé de les marier au premier venu, pour prévenir de nouveaux scandales dans sa paroisse.

Nous ne parlerons, bien entendu, que de celle qu'il intéresse au lecteur de connaître, et qui devait se trouver mêlée aux aventures de d'Artagnan.

Aricie, on l'appelait ainsi, était une belle et grande fille, brune avec des yeux bleus, des cheveux admirables, une bouche appétissante, aux lèvres vermeilles, montrant, quand elle s'entr'ouvrait, de petites dents du plus bel émail.

Aricie s'éprit d'un officier de fortune, lieutenant d'infanterie, qui passait par le pays. On le nommait Briscaut, et son futur beau-père, auquel il déclinait ce nom de vilain, n'ayant pu s'empêcher de faire la grimace :

— Qu'y trouvez-vous à redire? s'écria l'officier de fortune : Briscaut vaut bien Boucicaut, et Boucicaut, qui portait l'épée comme moi, est devenu maréchal de France.

Le lieutenant Briscaut n'était pas précisément sur la route qui conduit au maréchalat. Il n'avait pas dit au beau-père qu'il venait d'être chassé de sa compagnie pour y avoir commis de trop nombreuses frasques. C'était un joueur endiablé, coureur de mauvais lieux, grand amateur des biens du prochain, peu scrupuleux sur les moyens qu'il mettait en œuvre pour se les approprier.

Il emmena Aricie à Paris, et, pour faire valoir quelques milliers d'écus qu'il avait en poche et dont il n'aurait pas raconté volontiers l'origine à un commissaire du Châtelet, il ne trouva rien de mieux que d'entreprendre le métier de loueur de chambres garnies.

Briscaut s'établit, à cet effet, dans une maison de la rue du Vieux-Colombier, où bientôt il ouvrit aussi un cabaret, basant un peu le succès de sa double entreprise sur les beaux cheveux noirs et sur les jolis yeux bleus d'Aricie Briscaut.

Celle-ci n'avait pas tardé à connaître la folie qu'elle avait commise en épousant un aventurier de bas étage, de mœurs cyniques et de manières brutales.

Par une singulière contradiction, dont on voit souvent des exemples dans les gens de cette sorte, l'ex-lieutenant d'infanterie, devenu logeur, tout en spéculant sur les charmes de sa femme pour alimenter la clientèle du « Grand-Monarque » et de son cabaret, était excessivement jaloux; il entendait qu'au milieu de ses coquetteries intéressées, elle lui gardât une fidélité, dont lui-même s'affranchissait sans scrupule à son égard. Au moindre soupçon qu'elle y allât

de franc jeu avec les clients du « Grand-Monarque, » le terrible Briscaut lui faisait une scène affreuse, dont les éclats troublaient le voisinage; il finit même par lever la main sur elle. La pauvre Aricie, à cette injure, sentit bouillonner dans ses veines son sang de demoiselle de noble extraction; elle jura qu'elle se vengerait à la première occasion, et la première occasion fut bientôt suivie de quelques autres : la vengeance est une si douce chose!

Telle était la situation respective des deux époux, lorsque d'Artagnan, débarquant à Paris et voulant se loger dans le quartier de l'Hôtel-des-Mousquetaires, vint frapper à la porte de la maison garnie de la rue du Vieux-Colombier.

Quoiqu'il fût en mince équipage, sa jeunesse, sa jolie figure, son air de crânerie béarnaise plurent à la belle cabaretière, qui lui offrit, du premier coup, sa plus belle chambre.

D'Artagnan, dont la bourse était légère, s'en défendit d'abord, lui confessant, sans rougir, l'état présent de ses finances, et l'assurant qu'il se tiendrait fort content de quelque cabinet sous les combles.

— Qu'à cela ne tienne, mon jeune Gascon, lui répondit Aricie, à laquelle il venait d'apprendre de quelle province il était; ceux de votre pays sont, d'habitude, moins façonniers que cela..... Je ne vous ai pas dit encore le prix de la chambre. J'entends que vous l'acceptiez ou que vous alliez loger ailleurs que chez moi : c'est à prendre ou à laisser : voyez!

Une œillade des plus encourageantes accompagnait ces paroles.

Aricie ajouta :

— Eh! n'avez-vous pas une mine à réussir en toutes choses? Je m'y connais, vous aurez bientôt fait fortune à Paris, quoi que vous entrepreniez; jusque-là, ne vous inquiétez de rien.

D'Artagnan avait accepté.

Que si le lecteur s'étonnait de voir qu'une femme battue par un mari jaloux disposât si lestement des biens de la communauté, nous lui dirions que, pour le moment, Aricie était, ou plutôt se croyait libre comme l'air. Le sieur Briscaut, son tyran domestique, était parti depuis un mois pour sa province, où il avait un petit héritage à recueillir, et son absence paraissait devoir se prolonger encore quelques semaines.

La belle cabaretière en faisait son profit pour se donner un peu de bon temps, et n'avait même pas attendu, pour cela, l'arrivée du jeune Béarnais.

Elle était déjà engagée dans une affaire de cœur avec un gentilhomme, le marquis de la Tour, un muguet qui menait les amourettes lestement.

Le marquis, pour la commodité de cette intrigue, avait loué un appartement dans une maison dont les fenêtres s'ouvraient sur la cour du « Grand-Monarque. » Il y venait deux fois la semaine, et, à l'heure convenue, sur un signe qu'ils se donnaient mutuellement d'une fenêtre à l'autre, Aricie se glissait furtivement chez son amant, sans qu'il en parût rien, du moins le croyait-elle.

Reprenons maintenant l'ordre chronologique du récit.

Le jour et à l'heure même où d'Artagnan se rendait à l'Hôtel des Mousquetaires, pour tâcher d'y parler à M. de Tréville, l'ex-lieutenant Briscaut, que sa femme n'attendait que dans quelques semaines, parut tout à coup rue du Vieux-Colombier.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Aricie réprima le mouvement de dépit qu'elle ressentait de ce brusque retour, et l'accueillit le sourire sur les lèvres.

Mal lui en prit de ces avances.

— Madame ma femme, lui dit à brûle-pourpoint Briscaut, dont la figure avinée était empreinte d'une expression plus méchante que d'habitude; vous ne m'attendiez pas de sitôt, et je dérange certainement vos petits projets.

Elle essaya de protester, de prendre un air aimable et de l'amadouer.

L'ex-lieutenant la repoussa avec colère.

— Pas de grimaces, fit-il; retirez-vous dans votre chambre, et n'en sortez pas, que je ne vous appelle.

Tandis qu'Aricie montait dans sa chambre, fort troublée, se demandant si son mari avait quelque soupçon de sa liaison avec M. de la Tour, Briscaut pénétrait dans la salle basse du cabaret. Deux particuliers qui paraissaient l'attendre, assis à une table couverte de bouteilles à moitié vides et de gobelets, se levèrent à son aspect.

Briscaut leur serra la main :

— Bonjour, Champfleury; bonjour, Marescat, leur dit-il; vous voyez que j'arrive à franc étrier, sur l'avis que vous m'avez fait tenir.

Champfleury était un sergent du guet, et Marescat un marqueur de jeu de paume, habitués tous deux du « Grand-Monarque, » et que Briscaut avait chargés de surveiller sa femme, pendant son absence.

— Et vous arrivez fort à propos, lui dit Marescat.

— Fort à propos, répéta le sergent... C'est précisément aujourd'hui jour de leurs rendez-vous.

— C'est bon! interrompit le maître du logis, dont la physionomie se rembrunit. Passons dans l'arrière-salle; ici nous pourrions être dérangés par des importuns.

Dès qu'ils furent installés dans l'arrière-salle dont ils fermèrent la porte :

— J'ai reçu votre lettre, Champfleury, reprit Briscaut. Etes-vous bien sûr au moins de ce que vous m'y avez marqué?

— Si j'en suis sûr?... Je vous répète qu'ils se voient deux fois par semaine, le soir, dans la maison voisine. Marescat est là pour en témoigner : nous l'avons épiée ensemble.

Le marqueur de jeu de paume, qui avait apporté dans l'arrière-salle les gobelets et une bouteille, acquiesça par un signe de tête à ce que venait de dire son compagnon; puis, après s'être lentement versé un grand coup de vin, il ajouta, par manière de réflexion philosophique :

— Que voulez-vous, notre hôte? quand on ne peut pas faire autrement, il faut avaler la pilule.

Et d'un seul trait il vida le gobelet.

L'ex-lieutenant asséna sur la table un formidable coup de poing, en faisant entendre un horrible juron. La bouteille en fut renversée, et les gobelets dansèrent follement.

— Et son nom... le nom de cet homme? demanda-t-il.

— Il a loué les deux chambres, où ils se rencontrent, sous le nom de Raoul; mais c'est certainement un nom d'emprunt : nous n'avons pas pu en apprendre davantage.

— Vous ne l'avez pas suivi?

— La dernière nuit, quand il s'est retiré, nous avons essayé, Marescat et moi, de le suivre de loin; mais, arrivé à l'entrée de la rue du Chasse-Midi, il a sauté sur un cheval qu'un valet monté tenait par la bride, et tous deux ont disparu au galop.

— Buvons! s'écria Briscaut: la gorge me brûle! Bon sang ne peut mentir; la demoiselle chasse de race. Mon beau-père a planté une dague dans les reins du galant de sa femme... Je servirai du même plat le galant de la mienne.

Il se fit apporter par la servante un grand pot de vin, et s'en versa coup sur coup cinq ou six verres.

— Maintenant, reprit-il, contez-moi un peu la chose par le menu. Ils se rencontrent, dites-vous, dans cette maison.

— Les deux fenêtres donnent sur votre cour... Tenez, on les voit d'ici.

— Et ma femme est prévenue quand il y vient?

— Le galant place une chandelle allumée sur le rebord d'une de ses fenêtres : votre femme paraît alors à la fenêtre de sa chambre, pour lui faire comprendre qu'elle a aperçu le signal : il se montre à son tour un instant, et vous devinez le reste.

Un nouveau coup de poing retentit sur la table; toute la verrerie dansa une sarabande.

— Imbécile que je suis! murmura l'ex-lieutenant; je l'ai laissée seule et libre; si elle se doute de quelque chose, elle est capable d'aller prévenir son amant... Attendez-moi quelques instants.

Il se leva, sortit de l'arrière-salle et gravit vivement l'escalier de bois jusqu'au premier étage.

La chambre d'Aricie était au premier et donnait sur la rue du Vieux-Colombier.

Toute bouleversée du compliment brutal que lui avait fait son mari en arrivant, peu rassurée d'ailleurs par sa propre conscience, se sentant coupable de maintes peccadilles, la pauvre femme attendait en tremblant les suites de cette algarade. Elle flairait quelque catastrophe, ayant gardé le souvenir de la tragique aventure arrivée à sa mère. Evidemment, mons Briscaut avait plus que des soupçons : mais qui pouvait l'avoir instruit de ses rendez-vous avec le beau marquis? Celui-ci allait certainement venir, faire le signal convenu, et, ne la voyant pas répondre à son appel, envoyer peut-être son valet au cabaret, ou bien y venir lui-même, enveloppé dans son manteau, comme il l'avait déjà fait une fois qu'elle était en retard.

Dans ces anxieuses réflexions, la pensée d'Aricie se détourna un instant du marquis; elle songea au jeune cavalier qui était venu la veille

au matin prendre logement au « Grand-Monarque, » et dont la tournure élégante sous son costume fripé, la bonne mine, l'air franc et hardi l'avaient touchée. Il lui semblait que, s'il se fût trouvé dans la maison, en ce moment, elle eût eu moins peur, se sentant protégée par sa seule présence.

Et comme il arrive souvent dans ces sortes d'occasions, où l'esprit est en proie à une vive préoccupation, elle se mit à penser à haute voix :

— Ah! monsieur d'Artagnan, que n'êtes-vous donc là!

Son mari, qui était monté à pas de loup, l'oreille collée contre la porte, l'entendit prononcer le nom du jeune Gascon ; et comme il s'était assuré qu'elle était seule dans sa chambre, en regardant par le trou de la serrure, il crut que ce nom qu'elle prononçait tout haut était celui du galant.

La clef était en dehors; il donna vivement deux tours, mit la clef dans sa poche et redescendit pour rejoindre ses deux compagnons.

Aricie, au bruit qu'il avait fait, au grincement de la serrure, s'élança et, se voyant enfermée, ne douta plus de son malheur et se crut décidément perdue.

Quand l'ex-lieutenant Briscaut rentra dans l'arrière-salle, la nuit était venue.

Il fit apporter des chandelles et demeura encore quelques instants en conférence avec le sergent et le marqueur de jeu de paume, auprès desquels, tout en vidant encore quelques flacons, pour se donner du cœur, il acheva de se renseigner sur ce qu'ils savaient de la manière dont avaient lieu les rendez-vous de sa femme et du marquis,

— J'ai plus avancé les choses en une demi-heure, leur dit-il, que vous en un mois de temps; aussi suis-je tenté d'en rabattre sur les quatre pistoles que je vous ai promises pour vos peines et soins.

Les autres se récrièrent.

— Deux pistoles chacun, dit le marqueur, c'est pour rien : il m'arrive d'en recevoir tout autant, pour deux heures de travail honnête, au jeu de paume de l'*Ecce Homo*, de quelque gentilhomme dont je marque les coups et que la veine favorise.

Le sergent retroussait ses moustaches et jurait qu'il n'en rabattrait pas une pièce de six-blancs.

— C'est bon, on vous paiera, fit Briscaut, quoiqu'avec le vin que vous avez absorbé, la somme soit plus que doublée. Il n'en est pas moins vrai que je n'ai pas eu besoin de vous pour savoir le nom du misérable qui m'a volé mon honneur.

— Hum! l'honneur du lieutenant Briscaut!... murmura le sergent.

— Vous dites?

— Je dis que vous êtes un habile homme... Et comment se nomme-t-il?

— D'Artagnan... Connaissez-vous ça?

— Je n'en ai jamais entendu parler, répondit le sergent... Et toi, Marescat?

— Ce d'Artagnan-là n'a jamais peloté dans aucun de nos jeux de paume parisiens, répliqua le marqueur. Ce doit être quelque cadet, débarqué nouvellement de sa province.

— Voici vos quatre pistoles, dit Briscaut en les payant; mais vous allez mettre la dernière main à votre labeur.

— De quoi s'agit-il?

— D'aller vous embusquer vis à vis de la maison voisine, et d'attendre les événements, l'œil au guet et prêts à me donner secours, si j'en ai besoin, pendant que je travaillerai ici à ma façon : et je vous jure que je ferai ce soir de la bonne besogne.

Les deux compagnons sortirent en titubant, pour occuper le poste que venait de leur désigner le mari de la belle Aricie.

Celui-ci, quoique complétement ivre, accomplit l'œuvre qu'il avait préméditée, avec une sorte de sang-froid automatique, inspiré et soutenu par le démon qui souffle de méchants desseins aux maris trompés.

Il monta au premier étage et pénétra dans une chambre contigüe à celle où il avait enfermé sa femme, mais qui, au lieu de donner sur la rue du Vieux-Colombier, donnait sur la cour du cabaret.

Là, presque sans y voir, à tâtons, il chargea jusqu'à la gueule un long pistolet dans lequel il glissa deux balles; il en ajouta une troisième, voyant qu'il y avait encore de la marge.

Quand le pistolet fut chargé et soigneusement amorcé, l'ex-lieutenant Briscaut jeta sur un meuble son feutre et se dépouilla de son pourpoint.

Puis, ouvrant un coffre où il savait que sa femme avait l'habitude de serrer une partie de

sa garde-robe, il en tira une coiffe de lingerie, une robe et un mouchoir de cou.

Muni de ces objets, il procéda à la plus étrange des toilettes. En quelques instants la métamorphose fut complètement opérée. Briscaut était coiffé de la coiffe d'Aricie, vêtu de sa robe, et le mouchoir de cou se croisait pudiquement sur sa large poitrine, fixé par une épingle : rien n'y manquait.

Ainsi attifé, il ouvrit doucement la fenêtre et jeta un coup d'œil sur la maison voisine.

La maison était plongée dans une obscurité profonde; aucun mouvement ne s'y faisait remarquer.

— S'il n'allait pas venir? grommela-t-il.

Il aperçut la servante qui traversait la cour. Assourdissant sa voix, il lui commanda brusquement de rentrer.

Une demi-heure se passa ainsi, sans que rien ne bougeât.

L'air vif du soir avait un peu rafraîchi la tête de l'ex-lieutenant; les fumées du vin commençaient à se dissiper; son projet lui apparaissait déjà d'une moins sûre exécution qu'il se l'était imaginé; les réflexions lui venaient en foule, et avec les réflexions les conseils de la prudence. N'allait-il pas s'engager dans une affaire périlleuse, au bout de laquelle il trouverait la prison et la ruine?

Un petit bruit sec le fit tressaillir: le bruit venait de l'autre côté de la cour. Il leva la tête, une fenêtre de la maison voisine venait de s'ouvrir.

D'abord il n'aperçut dans l'encadrement sombre qu'une confuse silhouette. Etait-ce bien là l'homme dont il épiait la venue? s'il allait se tromper?

Mais tout à coup une clarté jaillit dans l'ombre, et Briscaut vit un individu, qui lui parut être un gentilhomme à son accoutrement, mais dont il ne put cependant distinguer les traits, poser avec précaution une lumière sur le rebord de la fenêtre.

Ce ne pouvait être que le signal convenu entre les amants.

A cette vue, toute sa colère, toute sa passion de jalousie lui revinrent; sa figure s'empourpra. Il saisit le pistolet qu'il avait placé sur une table, à sa portée, et, se penchant à la fenêtre, il appela à son tour l'attention de l'inconnu par un léger toussement.

Celui-ci, l'apercevant avec cette coiffe et ce costume de femme, ne douta pas que ce ne fût la belle Aricie.

Il porta la main à ses lèvres et lui envoya un baiser à travers l'espace.

Au même instant une explosion retentit. L'ex-lieutenant venait de décharger sur le galant son pistolet.

Un cri déchirant, celui d'un homme blessé, succéda à l'explosion, avec un bruit de vitres brisées. Le chandelier qui avait servi à faire le signal, tomba dans la cour, et quelques voisins parurent aux fenêtres, tandis que le mari criait à celui qui, peut-être, ne pouvait plus l'entendre :

— Monsieur d'Artagnan, c'est ainsi que les époux outragés se vengent à Paris!

Briscaut avait à peine prononcé ces paroles, qu'au moment où il se retournait, il sentit deux mains robustes le saisir au collet.

Il essaya de se dégager, mais ce fut en vain; ces deux mains de fer le tenaient serré comme dans un étau.

— Lachez-moi, bégaya-t-il, vous allez m'étouffer.

— Je lâcherai, répliqua le nouveau venu, lorsque tu m'auras appris pourquoi tu mêlais ainsi mon nom au meurtre que tu viens de commettre.

— Votre nom?

— C'est moi qui suis le chevalier d'Artagnan!

Nous dirons, dans le chapitre suivant, comment notre héros, qui était sorti dès le matin de la maison garnie du Grand-Monarque, pour faire sa visite à M. de Tréville, et qui avait trouvé sur son chemin une affaire d'honneur, s'était tiré de cette affaire et était rentré si à propos au logis pour préserver la jolie cabaretière des suites que pouvait avoir pour elle cette tragédie domestique.



Combat des mousquetaires et des gardes du cardinal. (Page 20.)

III

PARTIE CARRÉE. — COMMENCEMENT DES AMOURS DE D'ARTAGNAN ET DE LA BELLE CABARETIÈRE. — D'ARTAGNAN EST PRÉSENTÉ A LOUIS XIII.

Quand un peintre veut peindre quelque tableau d'histoire ou de genre, il se préoccupe tout autant de la scène où se passe l'action, que du caractère, de l'expression physiognomonique de ses personnages, de leur attitude et de leur costume.

Il sait que la solidité du terrain, l'exactitude du décor, l'air et la lumière qui y circulent, la perspective du monument ou du paysage, ajouteront à la vie, au mouvement, à la vérité de sa composition.

La tente d'Agamemnon, en Aulide, où il

placera son Iphigénie, n'aura rien de commun avec un campement de reîtres dans les plaines de la Flandre, et s'il nous représente Athalie poursuivant les restes du sang d'Ochosias, le vestibule du grand prêtre, dans le temple de Jérusalem, où la veuve de Joram exhale ses fureurs, ne ressemblera pas à la sacristie d'une église du moyen-âge.

La plume n'est pas affranchie des lois imposées au pinceau, et le buveur d'encre doit se soumettre aux mêmes règles que le broyeur de couleurs.

Je n'imiterai donc pas ces écrivains pleins de fantaisie, dont les personnages invraisemblables vont de droite et de gauche sur une scène impossible, et dont les drames se mouvant en des lieux que n'a pas prévus la géographie, à des dates que n'ont pas fixées les chronologistes, pourraient aussi bien se passer dans la lune que sous la cape des cieux.

Le lecteur ayant certainement acquiescé à cette parenthèse, traçons notre décor : nos acteurs ne tarderont pas à y apparaître. Il représente un endroit fort célèbre du vieux Paris. On en a beaucoup parlé dans les Mémoires et les Romans; quelques-uns en ont même abusé, mais on ne le connaît guère que de réputation : c'est le Pré-aux-Clercs.

L'Université de Paris possédait autrefois, sur la rive gauche de la Seine, une seigneurie appelée le Pré-aux-Clercs, parce que c'était un grand pré qui servait de promenade habituelle aux écoliers, que l'on nommait clercs dans ce temps-là.

Ce pré était coupé en deux par un large canal qui partait de la rivière de Seine, traversait le terrain où fut bâtie plus tard l'église des Petits-Augustins, et allait déverser ses eaux dans les fossés de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, non loin d'une poterne faisant partie des défenses de cette maison de Dieu transformée en citadelle.

On appelait ce canal la *Petite-Seine*.

La partie du pré située du côté de la ville, à la droite du canal en venant de la Seine, était désignée sous le nom de *Petit-Pré;* celle qui s'étendait vers la campagne, sous celui de *Grand-Pré-aux-Clercs.*

Le Pré-aux-Clercs où devaient se vider, l'épée à la main, tant de querelles, fut de bonne heure un champ de discorde. L'Université et l'abbaye Saint-Germain-des-Prés s'y cherchèrent noise pour la première fois, sous Philippe le Hardi, voici à quel propos.

Un abbé de Saint-Germain, Gérard de Moret, ayant fait élever sur le propre fonds de l'abbaye quelques constructions, empiéta sur un chemin qui conduisait au Pré-aux-Clercs et qui était la propriété de l'Université.

Les écoliers trouvèrent mauvais que les moines se fussent permis de rétrécir le chemin par où ils avaient l'habitude de passer. Ils s'y rendirent en foule, et démolirent en moins de deux heures les bâtiments qui avaient été abusivement construits.

A la première nouvelle de cette reprise de possession sommaire, un moine fougueux, Etienne de Pontoise, et le prévôt de l'abbaye arment tous les domestiques de la sainte maison : ils marchent à leur tête contre les écoliers, qu'ils surprennent achevant leur besogne.

Il y eut mêlée, combat, mort d'homme; deux écoliers, Gérard Dolé et le fils de Pierre Le Scelleur, y furent tués, un grand nombre blessés : l'Université était battue, ses champions se retirèrent en désordre.

Dolé fut inhumé dans l'église du Val-des-Escoliers, et Le Scelleur dans la chapelle de Saint-Martin-des-Orges.

Plainte portée par l'Université contre les moines, devant Philippe le Hardi, l'abbaye fut condamnée à fonder deux chapelles expiatoires, rentées de vingt livres parisis, en l'honneur des écoliers tués dans la bagarre.

D'autres conflits surgirent encore entre l'Université et Saint-Germain, au sujet de certaines servitudes dont étaient frappés les tenants et aboutissants du Grand et du Petit-Pré-aux-Clercs, qui demeurèrent à peu près intacts jusqu'au commencement du seizième siècle, servant de lieu de promenade et de récréation aux écoliers, quand ils ne servaient pas de terrain à leurs séditions et à leurs combats singuliers.

Ce ne fut qu'en 1539 que l'Université, pour empêcher les usurpations que les moines ou de simples particuliers faisaient sur le Petit-Pré, résolut de l'aliéner elle-même à cens et rentes pour y bâtir des maisons.

Les premières rues qu'on y traça furent la rue du Colombier et la rue du Marais. La bâtisse s'étendit peu à peu sur ces prairies et *coultures*, Puis ce fut le tour du Grand-Pré-aux-Clercs d'être livré aux maçons. Paris, dans cette fièvre

de croissance qui le travaille depuis qu'il est sorti des boues de Lutèce, faisait craquer successivement toutes ses enceintes.

Une aliénation du Grand-Pré-aux-Clercs eut lieu vers 1600, au profit de la reine Marguerite de France, fille de Henri II et femme de Henri IV. Cette princesse céda les six arpents qu'elle avait acquis de l'Université aux Augustins-réformés, qui en firent des sous-baux à des particuliers.

Le Grand-Pré-aux-Clercs était entamé; on y vit bientôt s'ouvrir la rue de l'Université, la rue Jacob, la rue des Petits-Augustins, une partie de la rue du Bac et de la rue Saint-Père.

Ce fut là que Nicolas Vauquelin, sieur des Yvetaux, qui avait déjà élevé une maison dans la rue du Marais, entoura de murs un grand jardin de mille trente-deux toises, planté d'arbres de haute futaie; et afin de le faire communiquer avec la maison de la rue du Marais, il pratiqua un passage souterrain qui traversait la rue des Petits-Augustins. La chronique rapporte que c'est dans le jardin du sieur des Yvetaux que se représentaient ces curieuses *scènes pastorales*, dont il est parlé dans les Mémoires d'histoire et de littérature publiés par D. Bonaventure d'Argone, sous le nom de Vigneul Marville.

En l'an de grâce 1639, qui était le vingt-neuvième du règne du roi Louis XIII, et la quinzième du ministère du cardinal de Richelieu, il ne restait donc que des lambeaux de cette seigneurie du Pré-aux-Clercs, de ce vaste pré que les écoliers de l'Université considéraient comme leur domaine, où ils menaient jadis joyeuse et bruyante vie, y courtisant les bonnes filles et rossant les bourgeois qui venaient les déranger dans leurs ébats.

Un flux de plâtre et de moellons s'avançait ainsi, une marée de pierres, lente mais irrésistible, échancrant la verte prairie, lui rognant chaque jour quelque parcelle, submergeant les haies vives, les bosquets ombreux; et la bâtisse triomphante desséchait au loin, par son seul voisinage, par son haleine empestée de chaux, ce qu'elle ne pouvait encore atteindre.

Il n'y avait plus de pré à proprement parler, mais des terrains vagues et déserts, où les ronces et les orties remplaçaient les fleurs et le gazon; bordés çà et là de murs de clôture, à l'abri desquels venaient s'étendre et dormir chaque nuit des bandes de mauvais garçons, de tire-laine et de mendiants.

D'Artagnan, en se séparant de Porthos, était allé dîner chez un traiteur du quartier du Luxembourg, non loin de l'hôtel de M. de Tréville, où il s'informa de l'heure à laquelle il pourrait voir le lendemain le capitaine-lieutenant des Mousquetaires.

Il se rendit de là, l'heure étant venue, à l'endroit que lui avait indiqué Porthos; d'Artagnan y trouva les trois mousquetaires.

— Je suis en retard, leur dit-il, acceptez mes excuses, je me suis un peu égaré en chemin.

— Vous n'êtes pas en retard, lui répondit Porthos, après l'avoir présenté à ses deux frères qui lui serrèrent la main; c'est nous qui sommes en avance. Le lieu du rendez-vous est changé, nous ne nous battrons pas par ici, à cause du voisinage de l'abbaye, les moines y faisant une neuvaine pour la Saint-Jean, ce qui attire trop de monde de ce côté.

Ils descendirent alors vers la rue Cassette, traversèrent le carrefour de la Croix-Rouge, entrèrent dans la rue Saint-Père, puis dans celle de l'Université, au bout de laquelle était l'endroit où devait se vider la querelle.

Tout en marchant, d'Artagnan s'aperçut qu'Athos et Aramis, qui avaient quelques pas d'avance, s'entretenaient avec une certaine animation.

Il crut comprendre, à quelques regards furtifs d'Athos, jetés de son côté, qu'il était beaucoup question de lui.

La susceptibilité du jeune Gascon se réveilla aussitôt, et, d'un ton un peu piqué, il en fit l'observation à Porthos.

Celui-ci, après un moment de réflexion, parut prendre son parti d'une confidence qui lui semblait d'abord difficultueuse, et lui dit, en mettant dans ses paroles toute la cordialité possible :

— Mon cher d'Artagnan, ne vous formalisez pas trop de ce que je vais vous confier. On ne gagne pas ses éperons en une journée, à Paris; cependant si vous vous tirez avec honneur de l'aventure que nous allons courir, vous aurez fait un grand pas dans la vie, et tout le monde comptera désormais avec vous.

— Qu'est-ce à dire, monsieur, vos doutes sur mon courage vous reviendraient-ils par hasard?

— Là, calmez-vous... Il ne s'agit pas de moi,

mais de mes frères. Ecoutez-moi sans vous fâcher : vous pourrez en tirer quelque profit, car il est bon que vous sachiez à qui vous allez avoir affaire, pour votre premier coup d'épée.

Porthos lui apprit alors que Jussac, Cahusac et Biscarat avaient fait choix, pour leur quatrième, c'est-à-dire pour celui qui devait précisément croiser le fer contre d'Artagnan, d'un certain Bernajoux, gentilhomme de condition de la comté de Foix, un vieux routier des dernières guerres, d'une force de bras prodigieuse, et tireur d'épée comme pas un.

— Athos et Aramis prévoyaient ce tour de M. de Jussac, continua Porthos ; et lorsqu'Aramis, qui vous a vu, tantôt à l'hôtel des mousquetaires, a su que c'est vous qui deviez faire notre quatrième, il n'a pu s'empêcher d'avoir quelque inquiétude.

— Monsieur, votre frère est trop bon de s'inquiéter de moi; pour peu qu'il en ait la fantaisie, je lui prouverai, quand il voudra.....

— Eh! interrompit Porthos, ce n'est pas de vous, mon bon, que s'inquiète Aramis, mais bien de sa peau, de celle d'Athos et de la mienne. Suivez son raisonnement :

« Le chevalier d'Artagnan est presqu'un enfant... »

— Mordioux! s'écria d'Artagnan, faut-il vous jeter à tous trois mon gant au visage, pour vous prouver que je suis un homme?

— J'aime ce beau feu, mon jeune ami, fit doucement Porthos; il me comble personnellement de joie : gardez-le pour le moment critique; mais je continue : c'est toujours Aramis qui parle :

« Le chevalier d'Artagnan n'est qu'un enfant. Jussac en tirera un avantage qui ne manquera pas de tourner à notre préjudice. Il opposera à notre quatrième quelque homme qui l'aura bientôt expédié et qui tombera alors sur nous, comme de juste. Nous ne serons plus que trois contre quatre, et il ne pourra nous en arriver que du malheur. »

Pendant que Porthos déroulait son chapelet, d'Artagnan pâlissait et rougissait tour à tour. Sa main crispée tourmentait la garde de son épée : le sang lui battait aux tempes.

— Messieurs, dit-il enfin d'une voix frémissante, m'est avis que vous avez bien fait de m'adjoindre à vous, et que je suis venu à temps, à Paris, pour sauver l'honneur des mousquetaires

— Nous voici arrivés, se contenta de lui répondre Porthos.

L'endroit où ils venaient de déboucher était un vaste terrain accidenté, coupé de murs et de bouquets d'arbres.

Il n'était plus l'heure de discuter, car ils aperçurent un carrosse à l'autre extrémité de ce que l'on appelait encore par tradition le Pré-aux-Clercs, et qui n'avait plus rien d'un pré que le nom.

Le carrosse s'arrêta, quatre gentilshommes en descendirent. Ils laissèrent là le carrosse et leurs laquais; mais, au lieu d'aller au devant d'eux, Porthos, Athos, Aramis et d'Artagnan s'avancèrent vers l'île Maquerelle, pour éviter quelques promeneurs que le beau temps attirait de ce côté.

Les trois mousquetaires et leur compagnon gagnèrent ainsi un petit fond, où l'on était à l'abri des importuns. Leurs adversaires ne tardèrent pas à les y rejoindre.

Après les saluts et les compliments d'usage, auxquels Porthos se hâta de couper court, en faisant remarquer que le soleil allait disparaître derrière les hauteurs de Chaillot et que la nuit était proche, les combattants s'appareillèrent.

Bernajoux, voyant que Jussac, Biscarat et Cahusac prenaient les trois frères et lui laissaient d'Artagnan sur les bras, considéra un instant le jeune Gascon avec un air de pitié, tout en caressant ses grosses moustaches.

— Mortbioux! fit-il en pirouettant sur un talon pour se tourner vers ses amis qui allaient choisir leur terrain à quelque distance, est-ce donc pour m'amuser que vous m'avez dérangé, et se moque-t-on de moi, de me donner un si jeune poulet à embrocher!

Décidément d'Artagnan avait grande peine à se faire prendre au sérieux, avec sa mince taille et sa figure juvénile.

— Monsieur de Bernajoux, lui cria-t-il, les enfants de mon espèce n'ont pas peur des hommes de votre acabit.

— De mon acabit! murmura Bernajoux; le drôle me prend-il pour un melon?

D'Artagnan avait tiré son épée; il fut obligé, sans plus de réflexions, de mettre la sienne à la main, pour se défendre, car le jeune Gascon s'apprêtait à le charger.

Le combat était engagé : le froissement et le cliquetis des huit épées faisaient allégrement leur musique.

D'abord Bernajoux joua avec désinvolture le grand jeu, portant à son adversaire, dont il pensait avoir bon marché, des coups vigoureux sans trop songer à la parade.

Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que l'enfant ne se laisserait pas embrocher si facilement qu'il l'avait cru.

D'Artagnan, si prompt à s'émouvoir dans la conversation, à sortir de ses gonds et à s'emporter, était d'un sang-froid admirable sur le terrain. Il s'en tint quelques instants à la parade, laissant le vieux routier jeter son premier feu, s'essouffler. Bernajoux serra alors son jeu ; mais quand le jeune Gascon passa brusquement de la parade à l'attaque, il eut un éblouissement, tant l'épée qui le menaçait fit briller d'éclairs à ses yeux.

Bernajoux rompit un peu; son adversaire le pressa plus vivement, et lui porta un coup droit dans l'aisselle, dont il fut percé de part en part.

Le pauvre gentilhomme alla tomber à quatre pas en arrière.

D'Artagnan crut qu'il était plus qu'à demi mort; il s'élança vers lui pour lui donner secours, s'il en était encore temps; mais, comme il se baissait, Bernajoux se souleva un peu et faillit lui planter son épée dans la poitrine.

Le jeune Gascon fit un bond en arrière.

— Ouais, s'écria-t-il, j'allais bêtement m'enferrer! Maintenant que je suis sur mes gardes, mon bon monsieur de Bernajoux, et maître de votre vie, voici mes conditions : Vous allez jeter votre épée à mes pieds et vous rendre à merci ; sinon, je vous laisse là crever comme un chien; au train dont votre blessure saigne, ce ne sera pas long.

Bernajoux ne se le fit pas dire deux fois; il jeta son épée ; d'Artagnan s'en empara.

— Monsieur, murmura alors le blessé d'une voix qui allait s'affaiblissant, si vous ne venez à mon aide, je sens que je vais rendre l'âme; oubliez les paroles mal-sonnantes que je vous ai adressées, et aidez-moi à regagner le carrosse : mes valets banderont ma plaie et empêcheront ainsi que je ne perde le reste de mon sang.

En adversaire généreux et chrétien, d'Artagnan fit mieux que cela : il déchira le devant de la chemise de Bernajoux, tamponna la blessure avec un morceau de linge, et la banda fortement avec son propre mouchoir.

Il allait achever son œuvre, en soutenant le blessé jusqu'à la voiture qui stationnait à cent pas de là, lorsque, jetant un coup d'œil sur le champ de bataille, il vit Athos en si grand péril, qu'il n'hésita pas à voler à son aide.

— Je suis à vous dans un instant, dit-il à Bernajoux en l'adossant à un arbre.

Athos, qui ferraillait contre M. de Jussac, venait d'être blessé à l'avant-bras ; son épée lui était alors échappée des mains, et M. de Jussac, s'étant précipité sur lui, l'avait saisi à la gorge, lui criant de demander la vie ou qu'il lui plongerait son fer dans le ventre.

En deux bonds d'Artagnan les rejoignit.

— Tournez un peu le visage, monsieur de Jussac, fit-il ; je ne puis me résoudre à vous frapper par derrière.

L'autre se retourna pour faire face a ce nouvel adversaire.

Athos était sauvé; il profita de cet heureux répit et ramassa son épée, et Jussac, n'ayant pas le temps de se reconnaître, menacé des deux côtés à la fois, cria merci; il rendit les armes à Athos, auquel d'Artagnan laissa courtoisement les honneurs de l'affaire, quoiqu'il eût certainement le droit de se les attribuer tout entiers.

Sans perdre une minute, Athos et d'Artagnan coururent auprès de Porthos et d'Aramis, afin de leur assurer la victoire.

La besogne était déjà faite à moitié.

Biscarat et Cahusac aux abois, voyant qu'ils n'étaient plus que deux contre quatre, rendirent leur épée.

— Vive le roi! s'écria le jeune Gascon; ses mousquetaires ont vaincu les gardes de M. le cardinal, et m'est avis que l'épée de l'enfant n'a pas été complétement inutile à leur victoire.

Il fallait cependant se hâter de secourir Bernajoux.

Le blessé, pris d'une faiblesse, était étendu de tout son long au pied de l'arbre où d'Artagnan l'avait laissé pour sauver Athos. On le transporta dans le carrosse, et les trois gardes le ramenèrent chez lui, où il demeura six semaines entre les mains des chirurgiens, qui faillirent l'achever.

— Messieurs, dit Porthos après le départ des gardes, il est prudent de ne pas trop ébruiter cette affaire ; il nous faut rentrer en ville isolément, chacun de notre côté ; mais avant de nous séparer, payons la bienvenue à notre vaillant compagnon. Je connais, près de l'île Maquerelle,

un maître cabaretier, dont le vin n'a rien qui puisse vous répugner. Allons boire à la santé de M. d'Artagnan.

Le vin de l'île Maquerelle leur répugna si peu, et tant de santés furent portées : à d'Artagnan, par les trois mousquetaires ; aux mousquetaires du roi, par d'Artagnan, et par d'Artagnan, Porthos, Athos et Aramis, au roi, aux dames, aux belles filles, sans oublier la jolie cabaretière de la rue du Vieux-Colombier, dont le jeune Gascon raconta à ses nouveaux amis l'accueil si gracieux et si engageant, que la soirée était déjà avancée lorsqu'ils se séparèrent.

D'Artagnan, fort animé par les événements de cette journée si bien remplie, non moins que par les copieuses libations qui l'avaient terminée, regagna son gîte, songeant à la belle Aricie, et très-décidé à lui faire, à la première occasion, l'aveu de sa flamme.

Nous avons vu comment il était arrivé juste à point pour mettre la main au collet du mari, au moment où celui-ci, après avoir lâché le coup de pistolet sur M. de La Tour, apostrophait sa victime, en lui criant par la fenêtre :

— Monsieur d'Artagnan, voilà comment à Paris les époux outragés vengent leur honneur!

L'ex-lieutenant Briscaut était réellement hors d'état d'expliquer sa méprise à celui dont le bras vigoureux le tenait fixé contre le mur.

Les yeux démesurément ouverts, il considérait avec un visible effroi ce d'Artagnan auquel il venait d'envoyer une balle, qu'il croyait avoir vu chanceler et tomber sous le coup de feu, et qui surgissait au même instant devant lui, menaçant et terrible.

Il y avait là de quoi démonter un esprit plus subtil encore que celui de Briscaut. Cette étrange combinaison d'événements lui coupait la parole.

— Parleras-tu enfin? lui criait le Gascon, en continuant de le secouer; pourquoi t'es-tu accoutré de ces habits de femme? Est-il assez laid, mordioux, sous ces coiffes!

Voici, maintenant, ce qui se passait au dehors du cabaret du « Grand-Monarque. »

Au bruit de l'explosion, les voisins, comme nous l'avons dit, s'étaient mis aux fenêtres.

Les exclamations, les conjectures, les demandes et les réponses se croisaient en tous sens.

— On assassine donc par ici!

— C'est un coup d'arquebuse...

— Non, c'est un coup de pistolet.

— On l'a tiré dans la cour.

— Il est parti d'une des fenêtres du cabaret.

— Il faut appeler le guet...

— On est allé prévenir le commissaire.

— On dit qu'il y a mort d'homme.

— Sait-on qui a fait le coup?

— Le mari de la cabaretière... C'est une affaire de galanterie...

— Les muguets tournaient beaucoup autour de sa femme.

— Le brutal la battait comme plâtre.

— Ce ne peut être maître Briscaut : il y a plus d'un mois qu'il est parti en voyage.

— Maître Briscaut est revenu; je l'ai aperçu dans la rue, sur le tantôt.

Cependant, quelques-uns des locataires de la maison où avaient lieu les rendez-vous d'Aricie et du marquis de La Tour venaient de pénétrer dans la chambre.

Ils avaient trouvé le gentilhomme pâle, couvert de sang, s'appuyant contre un meuble, pour ne pas tomber, blessé au bras d'une balle qui lui avait profondément labouré les chairs.

On s'empressa de le secourir et de le panser.

M. de La Tour, qui ne tenait pas à ce que sa mésaventure s'ébruitât, déclina à ces braves gens le premier nom qui lui vint à l'esprit, un nom de vilain, leur indiqua la demeure d'un de ses amis et les pria de l'y reconduire, sans répondre autrement aux questions qui lui étaient adressées.

Dans la rue du Vieux-Colombier, un rassemblement de commères bruyantes et bavardes s'était formé.

Le sergent et le marqueur de jeu de paume, qui se tenaient aux aguets, suivant l'ordre que leur avait donné Briscaut, ayant compris ce dont il s'agissait, jugèrent prudent de décamper, sans s'inquiéter davantage de leur patron. N'avaient-ils pas d'ailleurs en poche leurs quatre pistoles? Ils s'élancèrent donc du côté du carrefour, sans demander leur reste, et disparurent dans l'ombre.

Il était temps pour eux. Un mouvement de curiosité se produisit dans le groupe formé devant la porte du cabaret; une escouade du guet venait d'arriver, accompagnée d'un commissaire.

Celui-ci, qu'un voisin officieux était allé chercher et avait instruit de l'événement, pénétra dans le cabaret, monta tout droit au premier

étage : il y trouva Briscaut qui continuait à se débattre sous la poigne de d'Artagnan, et qui avait perdu ses coiffes dans la lutte.

Il avait toujours sa robe de femme, ce qui produisait le plus grotesque contraste avec ses traits fortement accentués, ses gros sourcils et ses longues moustaches.

— Voilà le coupable, dit le Gascon au commissaire ; il vient de m'avouer son crime.

— Je n'ai rien avoué du tout, murmura le mari d'Aricie.

— Comment, vous ne venez pas de m'avouer, là, tout à l'heure, que, travaillé par le démon cornu de la jalousie, et sur un avis que vous aviez reçu, vous êtes revenu à l'improviste, et que vous avez tiré un coup de pistolet sur l'amant prétendu de votre femme.

Briscaut baissa la tête, sans rien répondre : c'était un aveu.

— Le cas est flagrant, dit l'homme de justice ; où est la victime ?

— Monsieur le commissaire, fit un voisin, on vient de la reconduire à son logis.

Une commère ajouta :

— C'est un jeune homme de bonne mine, et qui doit être de noblesse, quoiqu'il ait donné un simple nom de roture : il avait une blessure au bras qui paraissait fort grave.

— Que l'on s'empare du meurtrier et le conduise au Châtelet, commanda le commissaire ; je reviendrai demain pour recueillir les témoignages et instruire cette grosse affaire.

Les archers s'emparèrent de l'ex-lieutenant Briscaut, qu'ils entraînèrent, malgré ses protestations et ses cris.

Ce qui le tourmentait le plus, dans sa mésaventure, c'était la pensée que ce d'Artagnan, dont sa femme avait invoqué l'appui, et qu'il avait pris d'abord pour l'homme du rendez-vous, devait être certainement un autre galant d'Aricie.

Le coup de pistolet avait donc été lâché en pure perte : il venait de tirer sa poudre aux moineaux ; il laissait l'ennemi dans la place qu'il croyait délivrée de sa présence. N'était-ce pas à en devenir fou de rage ?

Les conjectures du malheureux Briscaut n'étaient pas dépourvues d'un certain bon sens, quoique d'Artagnan fût moins avancé qu'il le supposait dans les faveurs de la belle Aricie.

Nous avons laissé, cependant, la cabaretière enfermée à double tour dans sa chambre.

Elle avait entendu l'explosion, le tumulte qui s'en était suivi, et reconnu la voix de d'Artagnan. Aricie devina en partie ce qui se passait. Son mari avait surpris certainement le secret de son intrigue avec M. de La Tour ; de là, une rencontre, une querelle ; mais qui avait tiré le coup de pistolet : était-ce l'époux ou l'amant ?

Quel que fût l'auteur de l'agression, le résultat de cette scène de violence ne devait-il pas être le même pour elle ?

Des yeux indiscrets allaient lire désormais, tout ouvert, son doux roman d'amour ; et c'était le moindre dommage qui pût lui arriver ; si un meurtre avait été commis, et pour peu que dame justice se mêlât de l'affaire, dans quel abîme de maux n'allait-elle pas tomber ?

Aricie resta ainsi plus d'une demi-heure, en proie aux plus amères réflexions, prêtant l'oreille aux bruits qui venaient jusqu'à elle, de la rue et de l'intérieur de la maison ; n'osant pas remuer, de peur d'attirer l'attention des gens qu'elle entendait aller et venir sur l'escalier. D'un moment à l'autre son mari n'allait-il pas lui apparaître, l'injure à la bouche, l'œil enflammé, le geste menaçant ?

Elle s'accusait ; elle maudissait sa coquetterie, son fol amour, et jurait bien qu'on ne l'y prendrait plus, si elle sortait saine et sauve de ce tragique guêpier.

Comme elle se faisait à elle-même ce beau serment, au moins pour la troisième fois, il lui sembla que son nom était prononcé doucement, à la porte de sa chambre.

Elle se leva ; c'était bien elle qu'on appelait.

— Madame Aricie, n'êtes-vous pas dans cette chambre ? Répondez sans crainte : c'est un ami.

C'était la voix de d'Artagnan ; elle ne s'y trompa point :

— Tout le monde s'est retiré, je suis seul, maintenant ; je sais que vous êtes là, je vous ai entendue marcher ; répondez-moi, de grâce ; il n'y a plus aucune espèce de danger, je vous assure.

A mesure que d'Artagnan parlait ainsi, le visage d'Aricie se rassérénait complètement, mais son cœur battait encore avec force.

— Je vous ouvrirais bien, fit-elle : oh ! je n'ai pas peur de vous.

— Que ne le faites-vous donc ?

— C'est que je suis prisonnière; la porte est fermée à double tour.

— La clef n'y est pas.

— Mon mari a dû l'enlever.

— Allons, dit gaiement d'Artagnan, c'est décidément la maison du crime : il vient de s'y commettre un meurtre... Je me lance dans l'effraction.

Et, d'un vigoureux coup d'épaule, il enfonça la porte.

Aricie poussa un léger cri, ferma les yeux et se laissa tomber sur une chaise.

Quand elle revint à elle, le jeune homme était à ses pieds; il s'était emparé de sa main, qu'il couvrait de baisers aussi tendres que respectueux.

La pièce où ils se trouvaient était sans lumière; mais il faisait une belle soirée, et la lune, tamisant ses rayons à travers les carreaux verdâtres de la fenêtre, répandait dans la chambre une douce et molle clarté.

— Ah! j'en mourrai, murmura la belle cabaretière, en retirant insensiblement sa main, que le Gascon, novice encore dans les affaires de cœur, n'osa pas retenir.

— Toutes ces émotions me tueront, certainement. Relevez-vous, monsieur d'Artagnan, et asseyez-vous là, près de moi. Que s'est-il donc passé, mon Dieu! et d'où est provenu tout ce tumulte?

— Maître Briscaut vient d'être arrêté; les archers l'ont emmené au Châtelet.

— Ce coup de pistolet?

— C'est votre mari qui l'a tiré sur un particulier qui faisait un signal à la fenêtre d'une maison voisine; il a prétendu que c'était un amant avec lequel vous aviez rendez-vous.

— Oh! vous n'en croyez rien! murmura-t-elle en se cachant la figure.

D'Artagnan écarta doucement ses deux mains, et, la couvrant d'un regard plein de passion, plongeant ses yeux dans ses yeux :

— Je croirai tout ce que vous voudrez bien me dire : je ne sais pas, je ne veux pas savoir si vous avez aimé quelqu'un; tout ce que je sais, c'est que je suis fou de vous.

Après un moment de silence, pendant lequel Aricie avait un peu détourné la tête pour rougir à son aise, elle eut un mouvement d'abandon d'une adorable coquetterie.

— J'ai confiance, en vous, monsieur d'Artagnan; je vais tout vous dire... Vous me conseillerez, n'est-ce pas; vous me prêterez votre appui de galant homme? Ah! j'en ai bien besoin dans le mauvais sort qui me frappe!

Si c'est une règle générale qu'il est prudent de se défier d'une femme qui a confiance et qui va « tout vous dire, » cette règle n'est pas sans exception.

D'ailleurs, d'Artagnan était jeune, il était amoureux, et amoureux pour la première fois : trois raisons excellentes pour cueillir, comme fleurs embaumées, de charmants mensonges sur les lèvres d'une jolie femme.

Il suffit d'un coup d'œil à Aricie pour être certaine que son auditoire lui serait favorable.

Elle reprit, donc, avec plus d'assurance :

— Je vous avouerai ma faute... mais je ne suis coupable que d'un peu d'imprudence et de légèreté. Quand vous saurez combien j'étais malheureuse avec mon mari, les traitements indignes qu'il me faisait subir, vous aurez pour moi quelque indulgence. Apprenez, d'abord, que je suis fille de condition; les désastres de ma famille m'ont seuls conduite à une mésalliance et au métier que nous faisons à Paris...

Elle s'arrêta un instant, paraissant hésiter devant quelque aveu pénible; puis, elle ajouta à voix basse, ce qui força d'Artagnan à rapprocher sa tête de la sienne pour ne rien perdre de ses paroles :

— Je vous jure que je ne suis allée qu'une seule fois à ces rendez-vous, dont maître Briscaut a été instruit, je ne sais comment. Monsieur de La Tour...

— Ah! il se nomme M. de La Tour...

— Un gentilhomme qui a connu ma famille en province... Que voulez-vous; j'étais seule, abandonnée à mes tristes et amères réflexions, sans conseils. Ah! si je vous avais connu plus tôt... M. de La Tour m'avait offert un asile chez une de ses sœurs, si mon existence ici devenait tout à fait intolérable... Je n'avais ni accepté, ni refusé... Ce soir, je devais lui donner une réponse définitive. Ah! je ne me pardonnerai jamais le malheur qui lui est arrivé, car il a été blessé, n'est-ce pas; sa vie est en danger peut-être?

— Rassurez-vous, la blessure de M. de La Tour ne paraît offrir aucun danger.

— Oh! je ne le reverrai jamais plus de la vie... Croyez bien qu'il n'avait aucun droit sur moi.

D'Artagnan, qui avait de grandes dispositions



naturelles, quoique très-inexpérimenté jusque-là, était depuis vingt-quatre heures, c'est-à-dire depuis son arrivée à Paris, à une école où les progrès sont rapides. Il avait beaucoup appris en peu de temps.

Il se tira, par un coup de maître, de cette situation assez délicate et fort embarrassante, d'un galant auquel une jolie femme qu'il aime et qu'il désire est forcée de faire de pénibles confidences.

— Pas un mot de plus, madame, dit-il à Aricie, qu'il traitait, comme on le voit, en fille de condition; n'ajoutez rien à votre défense, ou vous me donneriez à penser que vous doutez de la profonde estime que j'ai conçue pour vous aussitôt que je vous ai connue.

— Ah ! vous êtes bon, murmura-t-elle.

— Je vous aime, voilà tout, et veux me consacrer désormais à votre service. Qu'il ne soit jamais plus question entre nous du passé; mais réservez-moi pour l'avenir une petite place dans votre cœur.

Il sentit la douce pression des doigts mignons dont il s'était emparé, en même temps qu'une larme qui venait de rouler sur sa main.

— Séchez vos beaux yeux ; que craignez-vous

maintenant que vous avez un serviteur dévoué? Demain, chère Aricie, je verrai ce M. de La Tour. Oh! c'est la dernière fois que je prononcerai son nom devant vous. Je ferai appel à ses sentiments loyaux pour que cette affaire soit étouffée et ne trouble pas davantage votre repos. Fiez-vous à moi pour la réussite de cette démarche. Le pis qui puisse arriver, c'est que maître Briseaut passe quelques mois au Châtelet : ça le calmera.

— Oh! celui-là, je ne le plains guère, dit à demi-voix Aricie.

Elle s'était levée.

— Monsieur d'Artagnan, fit-elle, reprenant toute sa présence d'esprit, que peut-être même elle n'avait pas perdue un seul instant, il faut nous séparer : je vais vaquer, avec la servante, à réparer le désordre qui doit régner dans cette maison si bouleversée. J'ai pris au grand sérieux tout ce que vous m'avez dit, et vous le rappellerai au besoin si vous veniez à l'oublier... Adieu et à demain.

D'Artagnan gagna alors sa chambre, la plus belle du « Grand-Monarque, » et qu'Aricie l'avait forcé à accepter, malgré l'état précaire de ses finances. Un lit moelleux l'y attendait : il en avait réellement besoin pour se remettre de toutes les émotions et de toutes les fatigues de cette journée si bien remplie.

Il y fut plus d'une heure sans pouvoir s'endormir, repassant, dans son esprit agité de tant de sensations, les incidents multiples qui venaient de se dérouler en si peu d'heures. Cela promettait pour l'avenir.

Cet avenir lui apparaissait d'ailleurs sous les couleurs les plus riantes.

Tout lui semblait facile désormais; il se sentait des forces à conquérir le monde à la pointe de son épée, et le cœur des plus grandes dames, rien qu'avec un sourire.

— A peine débarqué, inconnu, perdu dans l'immense ville, se disait-il, en se prélassant entre deux draps de belle toile blanche, parfumés de verveine, délicate attention de la cabaretière; je n'ai eu qu'à me montrer pour me faire place. Tout m'a souri depuis que j'ai quitté le manoir paternel.

On voit que d'Artagnan, malgré son extrême susceptibilité et son amour-propre si chatouilleux, n'avait pas le caractère trop mal fait; il oubliait pour le moment ses contrariétés de Saint-Dié-sur-Loire, les coups de fourche, la prison, la perte de son bidet de vingt-deux francs et les mauvaises querelles qu'il avait failli s'attirer à l'hôtel des mousquetaires du roi.

— Je me suis battu avec grand honneur, étendant mon adversaire sur le pré, un vieux soudard qui faisait fi de ma jeunesse; j'ai sauvé la vie à un de mes partenaires, et les mousquetaires me doivent certainement de n'avoir pas été houspillés par les gardes du cardinal. Du coup, je me suis fait trois amis dévoués, Porthos, Athos et Aramis, et je serais bien trompé si je n'endosse pas, avant quinze jours, grâce à eux et à la protection de M. de Tréville, la casaque fleurdelisée. Enfin, l'amour ne m'a pas tenu plus de rigueur que l'amitié... Je suis aimé d'une des plus jolies femmes de Paris... la plus charmante... Belle Aricie... maîtresse de mon cœur!... J'ai senti la tendre pression de ta main... Ce n'est pas rien que l'effroi et la douleur qui soulevaient ton délicieux corsage... Lui ai-je dit seulement que je l'adore... Ah! si j'avais osé?... Aricie... je suis à vous... à vous pour toujours... à toi pour la vie...

Le sommeil s'empara de lui, et d'heureux songes prolongèrent longtemps encore sa douce ivresse.

Aricie n'était pas moins agitée; l'image du jeune et beau Gascon occupait sa pensée et éloignait le sommeil de ses paupières. Ce qu'elle ressentait en ce moment, elle ne l'avait pas encore éprouvé.

Jusque-là, Aricie avait demandé à la galanterie l'oubli de ses ennuis et la vengeance des mauvais procédés dont un mari jaloux et brutal usait envers elle; mais son cœur n'avait guère parlé, et son intrigue avec M. de La Tour n'avait intéressé que son imagination, qui était naturellement romanesque.

Ce M. de La Tour n'était d'ailleurs qu'un muguet, un coureur de ruelles, très-infatué de ses propres mérites. Il croyait faire grand honneur à la cabaretière, quoiqu'il sût qu'elle était au-dessus de sa condition présente, en s'occupant d'elle, et leur liaison touchait à ce point fatal pour une femme, où elle s'aperçoit qu'elle a fait un marché de dupe, et qu'elle reçoit beaucoup moins qu'elle ne donne.

D'Artagnan était donc arrivé au bon moment pour prendre place dans son cœur. Mais, nous le répétons, ce que ressentait Aricie, à son endroit,

était pour elle un sentiment tout nouveau ; l'amour se révélait à elle, pour la première fois, avec ses effarouchements, ses troubles, ses craintes, ses délicatesses. En y pensant, elle se prenait à regretter le passé, qu'elle eût voulu effacer de sa mémoire : elle y avait travaillé déjà.

Ainsi, pendant qu'elle lui faisait son petit roman, sur le peu d'importance de sa liaison avec M. de La Tour, sur cet unique rendez-vous qu'elle lui avait accordé, Aricie n'était pas très-éloignée d'y croire elle-même.

— Pourquoi n'est-il pas venu plus tôt? pensait-elle, accoudée sur son oreiller, fermant les yeux pour ressaisir sur l'écran obscurci l'image de d'Artagnan, qu'elle revoyait à ses genoux, dont il lui semblait entendre encore la voix jeune et frémissante lui dire : — Je suis fou de vous!

— Pourquoi ne l'ai-je pas connu quand j'étais encore jeune fille?... Je lui aurais donné tout mon cœur et tout mon amour... M'aimera-t-il maintenant, comme je sens que je l'aime?... Son regard semblait me le promettre.

Elle s'endormit, tourmentée de ces craintes, bercée par cette espérance.

Quand elle se réveilla, le lendemain matin, d'assez bonne heure, ses pensées étaient moins troublées, son cœur plus calme; elle avisa, en femme prudente, aux nécessités de la situation.

Une idée sur laquelle elle comptait beaucoup pour assurer son bonheur lui était venue.

Aricie s'habilla à la hâte, s'enveloppa d'une mante et sortit, après avoir dit à la servante qu'elle rentrerait vers midi; mais que, si M. d'Artagnan s'informait d'elle, on lui répondît qu'elle serait absente toute la journée et ne le reverrait que le soir.

Le jeune Gascon, lui, dormit sa grasse matinée.

Quand la servante du « Grand-Monarque » fit sa commission, il fut d'abord un peu intrigué de cette promenade d'Aricie.

En y réfléchissant cependant, il pensa que les événements de la veille n'y étaient pas étrangers et qu'elle avait été aux informations sur le sort de maître Briscaut, ce qui était, après tout, assez naturel de la part de sa femme, quelques griefs qu'elle eût contre lui.

Il n'y avait là aucun sujet de jalousie pour l'amoureux d'Artagnan, un mari aux yeux d'un amant ne faisant pas compte.

Se résignant donc à attendre jusqu'au soir, il mit à profit le temps qu'on lui laissait pour vaquer aux affaires sérieuses.

D'Artagnan se rendit à l'hôtel de M. de Tréville. Il fut admis aussitôt auprès du capitaine-lieutenant des mousquetaires, qui l'accueillit avec une cordiale bienveillance, réservée à tous ses compatriotes.

Le fils de M. de Batz, seigneur de Castelmore, un de ses vieux amis, avait d'ailleurs à cette bienveillance accoutumée des droits tout particuliers.

Comme il allait se mettre à table, il le retint à dîner, pour pouvoir l'entretenir à son aise, et s'informer des affaires du Béarn, ayant conservé, au milieu de sa fortune, un vif attachement pour son pays natal.

Abordant ensuite un sujet qui devait intéresser davantage d'Artagnan :

— Mon jeune ami, lui dit-il, quoique vous ne m'en ayez par encore soufflé mot, je devine vos projets. Vous êtes tous les mêmes là-bas. Le sort de M. de Tréville, parti comme vous, le bissac sur le dos, n'ayant pour tout bien que sa cape et son épée, et devenu un haut personnage à la cour et dans l'armée du roi de France, vous tourne la tête : tous vous voudriez endosser la casaque... Et qui sait? M. de Tréville commence à vieillir : vieux soldats et vieux chevaux se mettent au rancart, comme on dit dans notre province. Pourquoi ne seriez-vous pas quelque jour, comme lui, capitaine-lieutenant de la compagnie du roi?

D'Artagnan voulut protester.

— Laissez, laissez! Ambition n'est pas crime... Malheureusement, mon jeune ami, il n'y a encore qu'une seule compagnie du roi, et si tout le Béarn s'y engageait, il en faudrait faire plus d'une douzaine.

La figure du jeune Gascon s'assombrit.

M. de Tréville se hâta de le rassurer, en ajoutant qu'il espérait cependant que Sa Majesté, à sa recommandation et sur la bonne mine du sujet, voudrait bien le faire entrer, comme cadet aux gardes, dans la compagnie de son beau-frère, M. des Essarts.

— Nous irons aujourd'hui même au Louvre, où le roi doit retourner cette après-midi : je vous présenterai; ayez bon espoir. Ah! si vous aviez fait déjà quelque chose qui pût attirer l'attention de Sa Majesté, et vous mettre en faveur?

A ce moment on annonça M. des Essarts.

Le beau-frère de M. de Tréville venait d'ap-

prendre la rencontre que les mousquetaires avaient eue la veille avec les gardes du cardinal; il accourait en instruire son parent.

— On s'est battu sur le pré, quatre contre quatre, dit M. des Essarts.

— Et les nomme-t-on? demanda le capitaine-lieutenant.

D'Artagnan n'était pas du tout à son aise; il mettait les morceaux doubles, pour cacher son embarras.

M. des Essarts répliqua :

— Il y avait du côté de vos mousquetaires, Porthos, Athos et Aramis; du côté des gardes du cardinal, Cahusac, Jussac, Biscarat et le capitaine Bernajoux.

— Pardon, fit M. de Tréville : vous m'en avez bien nommé quatre pour les gardes, mais je n'en vois que trois pour mes mousquetaires.

— Ne vous ai-je pas dit aussi que vos trois mousquetaires s'étaient fait accompagner d'un cadet de Béarn, arrivé tout juste de la veille du fond de son pays, pour prendre part à cette belle équipée?

Cette fois, d'Artagnan cacha presque sa figure au fond de son plat.

— On ajoute que c'est ce cadet de Béarn, presqu'un enfant, qui a fait gagner la partie aux mousquetaires, ayant expédié son adversaire en rien de temps.

M. de Tréville regardait d'Artagnan en dessous.

Il était fixé sur sa coopération aux exploits de Porthos, d'Athos et d'Aramis; il n'en fit rien paraître, cependant, et se borna à demander à M. des Essarts le plus de détails possible sur cette affaire, arrivée le jour même où le roi avait paru si mécontent de l'humeur batailleuse de ses mousquetaires.

L'heure était venue de se rendre au Louvre.

M. des Essarts avait pris congé de M. de Tréville. Celui-ci tira de sa garde-robe un beau justaucorps, qu'il fit endosser à d'Artagnan. Ils montèrent ensuite à cheval, et cheminèrent jusqu'au palais.

Pendant tout le trajet M. de Tréville n'avait soufflé mot.

Lorsqu'ils furent au guichet, et qu'ils eurent mis pied à terre pour entrer, le capitaine-lieutenant dit seulement à son jeune compagnon, dont l'inquiétude ne s'était pas dissipée :

— Vous m'attendrez dans la Galerie des gardes, pendant que j'irai prendre les ordres du roi, et pressentir ses dispositions à votre égard.

Louis XIII était dans ses petits appartements.

Le gentilhomme de la chambre de service apprit à M. de Tréville que le roi, dès son arrivée, s'était enfermé dans son cabinet, et avait envoyé querir aussitôt, à l'hôtel de la rue du Bac, Porthos, Athos et Aramis.

Les trois mousquetaires venaient d'être introduits dans le cabinet du roi par le petit escalier, et Sa Majesté avait commandé au gentilhomme de la chambre de lui amener M. de Tréville, s'il se présentait au Louvre.

Le capitaine-lieutenant fut annoncé.

Il trouva Louis XIII en train de se faire raconter par Aramis, qui était le plus éloquent des trois frères, l'histoire de leur combat singulier contre les gardes du cardinal. Le roi n'en paraissait nullement irrité.

Il est vrai qu'Aramis, pour sauver les apparences, arrangeait son récit de manière que le combat semblait avoir été le résultat d'une rencontre fortuite sur le terrain, et non pas un de ces duels prémédités, défendus et punis par les édits royaux.

—Ainsi, messieurs, dit Louis XIII, lorsqu'Aramis eut achevé, sans la vaillance de ce cadet, la journée était perdue et la victoire appartenait à M. le cardinal?

— Sire, répliqua Athos, j'avoue qu'au moment où M. d'Artagnan est venu à mon secours, après s'être débarrassé de Bernajoux, je n'avais plus qu'à confier mon âme à Dieu.

— Monsieur de Tréville, fit le roi en se tournant vers son capitaine-lieutenant, il faudra m'amener ce d'Artagnan, pour que je lui lave la tête.

— Si Votre Majesté le souhaite, dit M. de Tréville en s'inclinant, M. d'Artagnan va lui être présenté sur l'heure. Je l'avais amené avec moi à tout hasard : il attend dans la Galerie.

— Faites-moi bien vite voir ce jeune pourfendeur de gardes, s'écria Louis XIII, dans un de ces accès de bonne humeur, si rares chez le mélancolique et atrabilaire monarque.

Quelques instants après, d'Artagnan se trouvait en présence du roi de France.

IV

LA FORTUNE ET L'AMOUR SOURIENT A D'ARTAGNAN. — MERVEILLEUSE MÉTAMORPHOSE D'UNE CABARETIÈRE. — SECOND DUEL. — LA GRANDE BATAILLE QUI S'ENSUIVIT. — UNE SÉDITION. — D'ARTAGNAN REÇOIT SON BREVET DE CADET AUX GARDES. — LA GRANDE PASSION D'ARICIE, ET CELLE DE PORTHOS POUR LA MARQUISE JULIE DE VIGNEUL. — PROJET D'ENLÈVEMENT.

Après avoir salué profondément le roi de la meilleure grâce du monde, avec une telle aisance, qu'un vieux courtisan ne s'en serait pas mieux tiré, d'Artagnan demeura debout devant Louis XIII, attendant que son auguste maître voulût bien l'interroger.

M. de Tréville et les trois mousquetaires, qui savaient déjà à quoi s'en tenir sur l'humeur du roi, n'avaient aucune inquiétude de l'issue de cette présentation ; mais d'Artagnan, malgré sa belle contenance, tremblait un peu dans sa peau.

Trouvant réunis dans le cabinet de Sa Majesté, avec le capitaine-lieutenant, ses compagnons du Pré-aux-Clercs, il ne douta pas qu'il allait être question de la fameuse partie carrée, et quoiqu'il ne connût encore que de réputation la Bastille, l'énorme et sombre image de cette prison d'État passa comme une vision rapide devant ses yeux.

Louis XIII devina-t-il ses secrètes appréhensions? toujours est-il qu'il sembla se plaire à les prolonger : fantaisie de roi absolu, aussi flatté de la terreur qu'il répand dans l'âme de ses humbles sujets, que du respect ou de l'amour qu'il leur inspire.

Il le considérait avec attention, de ce regard glauque, glissant sous une paupière alourdie, que le fils lymphatique du vaillant Béarnais tenait par sa mère des Médicis.

— C'est donc vous, monsieur, lui dit-il d'une voix lente et sourde, qui, malgré nos ordonnances, et ne tenant nul compte des édits royaux, menez sur le pré, pour les pourfendre, les gardes de notre féal et bien-aimé ministre le cardinal de Richelieu?

— Sire, répliqua aussitôt d'Artagnan, Votre Majesté ne doit pas ignorer que je n'ai fait que concourir très-modestement à l'avantage qu'ont remporté, sur les gardes de M. le cardinal, les mousquetaires du roi. Si c'est une faute, punissez-moi; mais je ne l'ai commise qu'à bonne intention.

— Et quelle était, s'il vous plaît, cette bonne intention, monsieur?

— Je m'étais dit, en quittant ma province de Béarn, que mon premier coup d'épée, à Paris, serait pour l'honneur de mon roi, et l'honneur de Votre Majesté n'aurait-il pas souffert de l'échec de ses mousquetaires, dont elle est le capitaine?

— Il a la figure d'un enfant et il parle comme un homme! s'écria le roi en se tournant vers M. de Tréville.

Puis, s'adressant au jeune Gascon :

— Monsieur d'Artagnan, pour cette fois, le capitaine des mousquetaires vous pardonne... Mais ne recommencez pas... de sitôt.

La glace était rompue; la physionomie de Louis XIII s'était déridée, autant que le lui permettait son caractère naturel de mélancolie, elle n'exprimait plus que le contentement.

Le roi se fit raconter, pour la seconde fois, par d'Artagnan, les incidents de l'affaire du Pré-aux-Clercs; il l'interrogea ensuite sur sa famille, sur ses projets, et, apprenant que M. de Tréville était un ami de son père, il lui promit de s'occuper de sa fortune et de lui donner un brevet de cadet aux gardes, en attendant qu'on pût le faire entrer dans la compagnie des mousquetaires.

— Maintenant, vous avez congé, messieurs, dit le roi en se levant. Monsieur de Tréville, n'oubliez pas de me rappeler la bonne promesse que je viens de faire à votre protégé.

Mais comme d'Artagnan s'apprêtait à suivre, avec le capitaine-lieutenant, Athos, Porthos et Aramis, qui se retiraient enchantés de l'heureuse tournure qu'avait prise leur affaire, le roi

appuya la main sur son bras comme pour le retenir.

Il dit ensuite à l'huissier de son cabinet de faire venir son premier valet de chambre; et le valet de chambre s'étant présenté, Louis XIII lui commanda de prendre cinquante louis d'or dans sa cassette et de les lui apporter immédiatement.

L'ordre étant donné à haute voix, d'Artagnan dressa l'oreille, n'osant pas croire, pourtant, que cette grosse somme fût pour lui.

Cinquante louis ! il ne les eût pas trouvés sous les pas de son bidet de vingt-deux francs!

Mais le roi n'eut pas plus tôt pris, des mains de son premier valet de chambre, la bourse à travers les mailles de laquelle l'or montrait son fauve éclat, qu'il la remit gracieusement au Gascon, en lui disant :

— Soyez toujours honnête homme et je ne vous laisserai jamais manquer de rien.

D'Artagnan descendit allégrement le petit escalier du cabinet du roi, pour rejoindre les mousquetaires qui l'attendaient au bas.

— Cinquante louis! disait-il à part lui, en caressant du bout des doigts la bourse qu'il avait glissée dans la poche de son haut-de-chausses : je découdrais bien un garde par semaine pour le même prix; je ferais même, à Sa Majesté, un petit rabais sur la quantité, si elle voulait prendre un arrangement.

La fortune souriait à d'Artagnan : l'amour ne devait pas lui montrer plus de rigueur; mais la fortune et l'amour portent tous deux un bandeau, si bien que ce que nous appelons leur trahison, n'est souvent, de la part de ces aveugles divinités, qu'une méprise. Trahison ou méprise, les faveurs de l'amour et celles de la fortune ont de cruels retours : notre héros les connaîtra plus d'une fois. En attendant, profitons avec lui des beaux jours.

Comme il venait de rejoindre ses trois amis sous le guichet de la place Saint-Germain-l'Auxerrois, il les entendit prononcer le nom de M. de La Tour.

Athos racontait que, la veille, ce gentilhomme, se trouvant en bonne fortune, avait été blessé d'un coup de feu par quelque rival, et était rentré chez lui, assez mal accommodé pour être forcé de garder la chambre trois ou quatre jours.

D'Artagnan, qui en savait plus qu'eux sur l'accident arrivé à M. de La Tour, s'informa adroitement de la demeure du gentilhomme, sans avoir l'air d'y attacher grande importance.

Il apprit qu'il s'était fait conduire chez un de ses amis, M. de Cavois, capitaine-lieutenant des gardes de M. de Richelieu, et qui logeait rue des Bons-Enfants, près du nouveau Palais-Cardinal. D'Artagnan résolut de s'y rendre immédiatement, pour remplir la promesse qu'il avait faite à Aricie.

En rentrant le soir au Cabaret de la rue du Vieux-Colombier, il voulait pouvoir rassurer sa belle maîtresse sur les suites de la tentative de meurtre commise par maître Briscaut.

Il prit donc congé des mousquetaires, et s'achemina vers l'hôtel de M. de Cavois. Il y trouva M. de La Tour, le bras gauche en écharpe.

Nous avons vu d'Artagnan les armes à la main; nous avons vu d'Artagnan amoureux, et pour ses débuts sur la grande scène parisienne ne pas trop mal se tirer de ces deux rôles.

Nous allons voir maintenant d'Artagnan diplomate.

Il était écrit, dans le livre de ses destinées, qu'à peine arrivé sur le théâtre où il devait briller avec tant d'éclat, il y donnerait, en trois jours, un échantillon de sa triple aptitude de duelliste, de galant et de négociateur.

Ce fut avec la plus parfaite courtoisie, mais avec cette froideur de manière qui témoigne d'un complet désintéressement dans la démarche que l'on entreprend, qu'il se présenta devant le gentilhomme.

— Monsieur, lui dit-il, je me nomme d'Artagnan, et quoique d'une province très-éloignée de la Normandie, j'ai quelques liens de parenté avec une femme de ce pays, qui ne vous est pas inconnue, ou plutôt dont vous connaissez le mari, un ancien lieutenant nommé Briscaut. Elle m'a prié de me rendre auprès de vous, afin de faire en son nom un appel à votre générosité.

— Où veut-il en venir? se demanda M. de La Tour, fort intrigué de ces préliminaires.

— Ma parente m'a tout dit, monsieur.

— Diable! pensa encore le gentilhomme, en s'inclinant devant le visiteur par manière de contenance; si Aricie lui a tout dit, il a accepté une singulière commission.

— Elle ne doute pas que ce guet-apens d'où vous êtes heureusement sorti, n'ayant reçu qu'une

légère blessure, ne vous ait été tendu par maître Briscaut, qui vous accuse d'avoir contribué à le faire chasser de sa compagnie.

— Ah! maître Briscaut prétend... C'est lui qui... Sa femme pense... Très-bien... je devine... Continuez, dit M. de La Tour, qui n'y comprenait plus rien du tout.

— Or, Aricie... ma parente... m'a chargé, monsieur de vous faire considérer le grand dommage, et les ennuis de toute nature qui fondraient sur elle, sur elle complétement innocente de la méchante action de son mari, si vous portiez plainte au Châtelet de l'attentat commis sur votre personne... Elle compte même, voyez jusqu'où va sa confiance dans votre générosité, que si, malgré la précaution que vous avez eue de donner un autre nom que le vôtre, on venait à savoir que maître Briscaut a tiré sur un gentilhomme, vous usiez de votre influence pour étouffer les suites de cette affaire... vous contentant, pour toute vengeance légitime, de quelques mois de prison qui ne peuvent manquer d'être octroyés à maître Briscaut.

M. de La Tour, supposant alors qu'Aricie avait imaginé cette histoire par attachement pour lui, et dans l'espoir que leurs relations pourraient se renouer un jour, ne laissa pas d'en être flatté dans son amour-propre.

Il chargea en conséquence l'ambassadeur de rassurer sa soi-disant parente, et de lui faire savoir qu'il se conformerait exactement à ses désirs.

Lorsque d'Artagnan rentra au Grand-Monarque, il faisait complétement nuit. Il trouva la servante qui fermait les portes du cabaret.

— Le commissaire est venu, lui dit-elle, pour informer et recueillir les témoignages des voisins. Ma maîtresse est montée dans sa chambre: elle vous y attend, ayant à vous parler.

Au bruit de ses pas sur l'escalier, Aricie ouvrit la porte de sa chambre.

Un spectacle inattendu frappa d'Artagnan, et il ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

S'élancer vers la cabaretière, tomber à ses genoux et s'emparer de ses deux mains qu'il couvrit de baisers passionnés, fut l'affaire d'un instant.

— Ah! que vous êtes belle!... Que tu es belle, mon adorable Aricie! murmura-t-il.

Ce n'était plus la simple cabaretière de la rue du Vieux-Colombier, avec son déshabillé de petite bourgeoise, qu'il tenait dans ses bras, qu'il pressait sur son cœur, toute frémissante d'amour, mais une demoiselle de condition, galamment parée d'une jupe de soie, d'une casaque de velours noir, dont les manches écourtées faisaient ressortir l'admirable blancheur de ses bras potelés.

Une dentelle de point de Hongrie bordait le haut du corsage et retombait sur ses épaules et sur sa gorge, dont elle dessinait le charmant contour.

Les beaux cheveux d'Aricie encadraient de leurs boucles opulentes son gracieux visage, où les roses du plaisir mettaient leur carmin.

Le temple où se révélait, à d'Artagnan, cette gracieuse divinité, avait lui-même un air de fête. Des bougies parfumées brûlaient dans les flambeaux; il y avait des fleurs à profusion. Un grand siége historié, recouvert d'une étoffe de prix, achevait la métamorphose de la modeste chambre, que le jeune Gascon avait vue la veille si sombre et si triste.

Une fée semblait avoir passé par là avec sa magique baguette.

Comme d'Artagnan promenait sur toutes ces merveilles un regard où la surprise se mêlait à l'admiration :

— Pardonnez-moi, dit Aricie, penchée vers lui et l'effleurant de ses cheveux : je n'y ai mis nulle coquetterie.

— Vous n'en aviez pas besoin, ayant tout mon amour. Hier vous étiez déjà la plus belle à mes yeux...

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui, comme hier, vous êtes la plus aimée.

— Oh! je le savais bien.

— Mais, alors, pourquoi tous ces soins, pourquoi vous êtes-vous parée?

— Parce que peut-être votre amour pour la simple cabaretière n'eût été qu'un caprice fugitif; et je veux que vous vous attachiez à moi, mon beau, mon noble cavalier, comme l'on s'attache à une fille de condition... Oh! rassurez-vous, je ne suis pas assez folle pour songer à reprendre mon rang, aux yeux de tous, et donner à mes voisins de la rue du Vieux-Colombier le spectacle singulier d'une demoiselle tenant cabaret et louant des chambres garnies.... C'est pour vous que je veux être ainsi... C'est pour toi seul, murmura-

t-elle d'une voix faible, sous l'étreinte de son amant et sous le brûlant baiser que les lèvres du Gascon imprimaient sur ses épaules. Il m'a semblé qu'ainsi tu m'aimerais plus longtemps...

M. de Tréville et ses mousquetaires furent trois jours entiers sans ne pas plus entendre parler de d'Artagnan que s'il n'eût jamais existé.

Le Gascon, dans son entrevue avec le capitaine-lieutenant, n'avait oublié qu'une seule chose, il est vrai qu'elle était essentielle : c'était de lui faire connaître où il logeait.

Or, M. de Tréville savait que le roi venait de signer le brevet nommant d'Artagnan cadet aux gardes dans la compagnie de M. des Essarts, qui, disait-on, devait être bientôt envoyée dans les Flandres pour y faire campagne. M. de Tréville s'en réjouissait pour son protégé, pensant qu'une fois en présence de l'ennemi et de l'humeur qu'il lui connaissait, le cadet aux gardes ne tarderait pas à y gagner, par quelque action d'éclat, la casaque de mousquetaire, objet de son ambition.

Mais où le prendre, dans la grande ville? Et fallait-il, dans le but de découvrir son gîte, faire fouiller par les archers du guet, tous les cabarets, toutes les chambres garnies, toutes les hôtelleries de Paris ?

— Le fou, disait Porthos; les cinquante louis d'or du roi lui auront tourné la tête. Les Gascons pullulent ici, tous coureurs d'aventures : il se sera laissé entraîner par un compatriote en quête de nouveaux débarqués, dans quelque tripot : le lansquenet ou la paume ont dévoré les cinquante louis, et il n'ose plus se montrer.

D'Artagnan n'était pas le joueur décavé que supposait Porthos, mais le plus heureux amant du monde, et sa maîtresse valait bien les trois jours qu'il lui avait déjà consacrés.

Il est même probable qu'il eût ajouté une quatrième journée à ces trois journées d'amour, et qu'il eût même complété le Décaméron, si la mémoire ne fût tout à coup revenue à Porthos.

Porthos et ses deux frères attendaient dans l'antichambre de M. de Tréville le retour du capitaine-lieutenant qui s'était rendu au Louvre.

Il poussa soudain une exclamation, qui jaillit avec un bruit formidable de sa large poitrine.

— Qu'as-tu donc? fit Aramis.

— Je sais où il est!

— De qui parles-tu?

— Eh! de d'Artagnan : je sais où il gîte. Où avais-je donc l'esprit? il me l'avait dit lui-même et cela me revient. Il est logé rue du Vieux-Colombier.

— Chez la belle Aricie?

— Précisément.

— Peste! s'écria Athos, le gîte n'est pas désagréable.

— Pousse donc jusque-là, Athos, et nous le ramène, si tu l'y rencontres. M. de Tréville sera enchanté de le trouver ici à son retour.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'Athos ramenait d'Artagnan.

Les cinquante louis de don royal avaient été fortement entamés par lui, mais non pas comme Porthos venait de le supposer.

Le premier soin de d'Artagnan, qui possédait une âme droite, quoiqu'ardente et fougueuse, avait été de mettre de côté les dix pistoles qu'il devait à M. de Montigré, le gentilhomme blaisois qui l'avait obligé dans sa détresse, attendant une occasion pour les lui faire parvenir et dégager ainsi sa signature.

Le souvenir du bienfait de M. de Montigré lui remit en mémoire sa mésaventure de Saint-Dié-sur-Loire et l'affront qu'il avait reçu de M. de Rosnai, sans compter les coups de bâton, les coups de fourche, la prison et toutes les humiliations qui s'en étaient suivies. Il jura de s'en venger tôt ou tard, fût-ce dans un an, fût-ce dans dix ou dans vingt, sur le félon gentilhomme, qui plutôt que de croiser loyalement l'épée contre lui, l'avait laissé houspiller par la canaille de Saint-Dié.

C'était encore une des qualités de notre héros ou un de ses défauts, comme on voudra, de ne jamais oublier une injure, si mince qu'elle fût, et de nourrir ses ressentiments au fond de son cœur, de manière qu'ils grandissaient avec le temps au lieu de s'affaiblir, ainsi que cela arrive au commun des hommes.

Sur les cinquante louis, Aricie avait eu ensuite, comme de juste, quelques dentelles, menus bijoux, charmants colifichets.

Enfin, d'Artagnan venait justement de renouveler le matin même sa garde-robe, qui en avait d'ailleurs bien besoin.

Aussi, quand il parut dans l'antichambre de M. de Tréville, son entrée fit-elle une certaine sensation, tant il avait bonne et haute mine sous son habit tout flambant neuf, couvert de broderies, et le feutre orné de plumes de la même



marchande de la foire Saint-Germain qui en avait fourni à Porthos.

Celui-ci le plaisanta d'abord sur sa longue disparition.

— Vous êtes, par ma foi, aussi brillant qu'un soleil, lui dit-il; mais où êtes-vous resté plongé pendant ces trois jours : serait-ce pas dans le sein de la déesse Amphitrite, fille de Nérée, épouse de Neptune?

D'Artagnan rougit un peu à cette question indiscrète; mais il devint pourpre, lorsque Aramis ajouta :

— Le Neptune de cette Amphitrite s'appelle maître Briscaut, et la fille de Nérée répond aujourd'hui au doux nom d'Aricie... N'ai-je pas deviné juste, monsieur d'Artagnan?

— Parfait! s'écria Athos; l'hôtesse du Grand-Monarque n'ayant plus rien à refuser à notre cher compatriote, nous aurons tous crédit chez elle... pour l'amour de lui.

Le Gascon tourmentait d'une main la poignée de son épée, et froissait de l'autre les dentelles de son collet.

Sa contenance ne faisait prévoir rien de bon ni de pacifique.

— Messieurs, dit-il enfin, excusez-moi : je

suis de la province, et les belles manières de la cour me sont tout à fait étrangères... Vous avez l'habitude ici, paraît il, d'afficher vos maîtresses... Pour moi, lorsque j'aurai le bonheur d'en posséder une, je ferai comme dans notre Béarn, où la discrétion est encore de mise, et je prendrai garde de ne pas jeter son nom à de jeunes fous qui n'entendent rien au sincère amour.

Le prudent Porthos vit que les choses allaient se gâter : il intervint aussitôt pour rompre les chiens.

— Décidément M. de Tréville est en retard, dit-il : Sa Majesté l'aura retenu au Louvre. Si vous m'en croyez, messieurs, nous irons, en l'attendant, faire un tour au jeu de paume voisin.

Le jeu de paume de l'*Ecce Homo* était situé à quelques pas de l'hôtel du capitaine-lieutenant, près des écuries du Luxembourg, dans la rue de Vaugirard, qui avait porté autrefois le nom de Chemin de Vaugirard, puis celui de Rue des Vaches, « à cause que la plupart des vaches du « faubourg Saint-Germain y passaient pour aller « paître, » dit Sanval. Avant que Marie de Médicis eût fait bâtir le palais d'Orléans, au Luxembourg, on lui avait donné le nom de Rue de la Verrerie, quelques verriers étant venus s'y établir.

Dès qu'ils furent dans la galerie du jeu de paume, où se trouvaient déjà quelques joueurs, Athos, Porthos et Aramis se mirent à peloter, et d'Artagnan fit comme eux pour se donner une contenance, quoiqu'il ignorât complètement les règles de la partie, n'ayant jamais de sa vie manié une paume.

Il le montra bien aux spectateurs, quelques instants après, n'ayant pas eu l'adresse d'éviter un projectile vigoureusement lancé, qui vint le frapper en plein visage.

Pensa-t-il, en ce moment, à sa belle maîtresse? Eprouva-t-il la crainte de ne lui ramener le soir, sur le tard, qu'un amant éborgné? Toujours est-il qu'il abandonna la partie, quitta la raquette et se mit dans la galerie, tout près de la corde.

Il se trouvait là quatre ou cinq hommes d'épée, parmi lesquels un garde du cardinal, qui ne quittait pas des yeux Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, depuis leur entrée dans le jeu de paume.

L'affaire du Pré-aux-Clercs avait ravivé l'antipathie des gardes contre les mousquetaires.

Tous brûlaient de venger à la première occasion l'échec de leurs camarades et la blessure de Bernajoux.

Ce garde crut l'occasion venue et la tâche facile, s'il s'en prenait à ce jeune cadet, d'apparence assez frêle.

Se tournant donc vers un de ses voisins, il dit à haute voix, de manière que d'Artagnan n'en perdît pas un mot :

— Avez-vous vu comme il a eu peur qu'on ne lui gâtât la figure, cet apprenti mousquetaire?

Cette fois, d'Artagnan se contint : il commençait à apprendre la vie parisienne. Mais, quelques instants après, il s'approcha du garde et lui dit à voix basse, sans éveiller l'attention de personne :

— Si vous voulez bien sortir avec moi et me suivre à quatre pas d'ici, j'aurais deux mots à vous dire en particulier.

Sans attendre sa réponse, il sortit aussitôt. Athos, Porthos et Aramis, tout occupés de leur jeu, ne s'étaient aperçus de rien.

Le garde, qui pensait ne faire qu'une bouchée de ce jeune cadet, le suivit, et comme ses camarades lui demandaient où il allait, il leur répondit qu'il se rendait à l'hôtel du duc de La Trémouille, voir un sien cousin, écuyer de ce gentilhomme. L'hôtel de La Trémouille touchait au jeu de paume de l'*Ecce Homo*.

D'Artagnan l'attendait sur la porte. Le garde ne l'eut pas plus tôt rejoint, que, tirant son épée, il lui dit pour tout compliment :

— En garde, monsieur, et réjouissez-vous de n'avoir affaire qu'à un apprenti mousquetaire, car si vous aviez affaire à un maître vous ne seriez pas de force, malgré votre insolence, à lui résister une minute.

L'autre avait mis également l'épée hors du fourreau.

D'Artagnan le chargea avec tant de vigueur et d'adresse, qu'en rien de temps il le piqua au bras et en pleine poitrine.

Ebloui par le fer de son adversaire, dont les rapides évolutions lui donnaient le vertige, le garde rompit : il se sentait perdu, lorsque tout à coup un grand bruit se fit entendre dans le jeu de paume.

Les amis du garde venaient à son secours, en poussant des cris.

Athos, Porthos et Aramis, entendant qu'il s'agissait d'un duel, et ne voyant plus d'Artagnan dans la salle, se doutèrent de ce qui était arrivé. Ils se saisirent de leurs épées, qu'ils avaient ac-

crochées aux piliers de la galerie, et se précipitèrent à leur tour.

Mais les amis du garde, partis les premiers, arrivèrent aussi les premiers sur le terrain : la vie de d'Artagnan fut un instant en grand danger.

Il s'était adossé contre un mur : huit épées menaçaient sa poitrine.

— A moi, les mousquetaires, cria-t-il.

Une voix de Stentor lui répondit :

— Les voici !

C'était la voix de Porthos, suivi de ses deux frères.

Quelques-uns des assaillants firent face aux trois mousquetaires ; d'Artagnan profita de cette diversion pour allonger un troisième coup au garde du cardinal ; il le mit hors de combat.

Il se réunit alors aux mousquetaires, et, quatre contre sept, furent presque de force égale contre leurs adversaires.

Mais tout ce bruit et le cliquetis des épées avaient été entendu de l'hôtel voisin. Les gens du duc de La Trémouille, apprenant que le parent de leur écuyer venait d'être blessé, accoururent en masse, les uns armés d'épées, les autres s'étant emparés des hallebardes des Suisses.

Ce renfort inattendu fit tourner une seconde fois la fortune du côté du parti des gardes.

Malgré leur bravoure, leur admirable sang-froid, le parti des mousquetaires du roi allait succomber.

Heureusement pour d'Artagnan et ses compagnons, la politique se mêla à l'événement.

La politique sauva l'honneur et la vie des mousquetaires du roi.

Richelieu était détesté par le peuple de Paris, fort désintéressé cependant dans la lutte engagée par Son Eminence rouge contre la vieille noblesse féodale dont il raccourcissait les priviléges et la puissance à coups de hache.

Les Parisiens ont toujours eu la haine des longs ministères. Le ministère du cardinal de Richelieu datait déjà de quinze ans, étant entré au conseil du roi en 1624, malgré l'antipathie de Louis XIII, et par le crédit de la reine-mère, Marie de Médicis, qu'il paya de sa protection, onze ans plus tard, en la chassant du royaume et en l'envoyant mourir sur la terre d'exil, dans un dénuement complet. La raison d'État impose et glorifie ces grandes ingratitudes.

Donc les Parisiens haïssaient le cardinal, sans trop savoir pourquoi, et ce sont là les meilleures haines.

Rien d'étonnant alors que la haine des Parisiens pour le puissant cardinal rejaillit sur ses gardes; et, par esprit d'opposition, ils adoraient les mousquetaires du roi.

Les gens du quartier, tout en se tenant prudemment loin de la bagarre, faisaient donc des vœux pour le parti des mousquetaires, en le voyant près de succomber sous les coups des gardes et des gens de la maison de M. de La Trémouille.

Coups d'épée et coups de hallebarde n'en pleuvaient pas moins sur d'Artagnan et sur ses trois compagnons, lorsqu'un particulier, plus avisé que les autres, courut à l'hôtel de M. de Tréville. Une vingtaine de mousquetaires s'y trouvaient.

— Les gardes du cardinal assassinent vos camarades! leur cria-t-il.

— Où ça?

— Au jeu de paume de l'*Ecce Homo*.

Tous les vingt s'élancèrent l'épée à la main. Leur peloton passa à travers les assaillants comme une trombe.

L'affaire changea aussitôt de face.

Gardes et domestiques durent rompre à leur tour, sous le choc impétueux. Leur déroute bientôt fut complète : ils prirent la fuite, emportant leurs blessés, et se réfugièrent dans l'hôtel de La Trémouille.

Après la grande bataille, vint le siége.

La conduite des gens de M. de La Trémouille avait porté à son comble l'irritation des mousquetaires. Quelques-uns essayèrent de pénétrer dans l'hôtel, pour punir cette canaille de son audace.

Les portes de l'hôtel étaient solides. Les gens du quartier s'en mêlèrent. Il y avait non loin de là un chantier de construction, où se trouvaient de grandes poutres prêtes à être dressées pour les échafaudages.

On prit les poutres, et des bras robustes, les balançant en cadence, s'en servirent comme de béliers pour enfoncer les portes.

On avait commencé par pousser le cri de : — A bas les gardes du cardinal ! On ne cria plus que : — A bas le cardinal !

Il y en eut qui apportèrent des tas de paille, qu'ils entassèrent devant les portes et sous les fenêtres du rez-de-chaussée. Ils allaient y mettre le feu la bataille, transformée en un siége, de-

venait une véritable sédition, presqu'en tou semblable à celle du 1er septembre 1616, lorsque les Parisiens, s'emparant des pièces de bois des chantiers du Luxembourg que l'on bâtissait en ce temps-là, enfoncèrent les portes de l'hôtel du maréchal d'Ancre, non moins détesté que le cardinal de Richelieu, et mirent à sac le logis du favori de Marie de Médicis, sans oublier de le piller, au préalable.

Le bon sens de Porthos vit le dommage que cette sédition pouvait causer au parti des mousquetaires.

— Messieurs, dit-il à ses amis, tout ce qui s'est passé jusqu'ici n'a été qu'à la gloire de notre compagnie; ne la laissons pas ternir par une action indigne d'elle, et qui nous vaudrait d'ailleurs le mécontentement du roi. Aidez-moi à sauver l'hôtel de M. le duc de La Trémouille, car, si nous laissons faire ces bourgeois et artisans, en moins de deux minutes il sera tout en flammes.

Ils se jetèrent alors dans la mêlée; par leurs remontrances, leurs exhortations, par leurs menaces même, quand prières et exhortations n'étaient pas suffisantes, ils parvinrent à calmer, à arrêter l'effervescence populaire.

L'hôtel de M. le duc de La Trémouille fut sauvé de l'incendie et du pillage; les gardes du cardinal se retirèrent par une porte de derrière, honteux et confus, et les vaillants champions regaguèrent le logis de M. de Tréville. Un nouveau succès venait de cimenter l'amitié des trois frères et de d'Artagnan.

Il fallait cependant instruire le capitaine-lieutenant des péripéties de cette journée, et lui démontrer que, si les mousquetaires avaient mis de nouveau l'épée à la main, et s'ils avaient fait si grand tapage dans le paisible quartier du Luxembourg, toute la responsabilité en revenait encore aux gardes du cardinal et à l'insolence d'un des leurs.

Cette fois, d'ailleurs, les plus prévenus devaient être forcés de reconnaître qu'il n'y avait eu aucune espèce de préméditation, que tout avait été imprévu dans cette escarmouche.

Ce fut encore l'orateur de la troupe, c'est-à-dire Aramis, qui remplit cette mission délicate, et il la remplit si bien, que les choses s'arrangèrent au mieux.

En vain le cardinal, furieux de voir les hommes de sa compagnie battus par les mousquetaires à chaque rencontre, se plaignit au roi et demanda à Sa Majesté de donner un exemple sévère de sa justice, en envoyant au moins à la Bastille ce cadet de Gascogne qui faisait beaucoup trop parler de lui, depuis trois jours, et qui menaçait, à en croire Son Eminence, de troubler tout le royaume.

Louis XIII, qui avait ses heures de volonté et d'indépendance, heures fugitives, il est vrai, auxquelles succédaient les heures de faiblesse et d'abandon, comme il ne le montra que trop dans l'affaire de l'infortuné Cinq-Mars, ainsi que nous le verrons un peu plus tard; Louis XIII tint bon contre les exigences de M. le duc de Richelieu.

Non-seulement d'Artagnan ne fut pas mis à la Bastille, mais le roi voulut l'entretenir de nouveau. Il le fit appeler dans son cabinet, dont le petit escalier devenait ainsi familier à d'Artagnan, et lui remit lui-même son brevet de cadet aux gardes.

Inutile de dire si la belle et aimante Aricie, qui s'était éprise d'une véritable et profonde passion pour le jeune Gascon, fut heureuse de sa fortune.

Elle était toute fière de savoir que le maître de son cœur avait accès auprès du roi de France: un peu de cette gloire rejaillissait sur elle.

L'amour-propre et l'amour sans épithète ont beau être deux, une femme n'est jamais indifférente à la condition sociale de son amant, et la passion la plus désintéressée s'accroît des satisfactions de la vanité.

— Je te l'avais bien prédit, mon beau gentilhomme, lui disait-elle, tout devait te réussir. Va, j'en suis bien heureuse, et cependant quelque chose de triste, une amère pensée se mêle malgré moi à ce bonheur.

— Que te manque-t-il, puisque tu as tout mon amour? De quelle crainte es-tu donc agitée? lui répondit d'Artagnan entre deux baisers.

— De la crainte de te perdre! Oh! ne te récrie pas! Je sais qu'à ce moment tu es sincère et loyal, que tu ne penses qu'à moi et aux longues amours... Mais ne dit-on pas que la guerre va bientôt recommencer, que les compagnies de M. des Essarts partiront bientôt pour Amiens, avec la maison du roi?

— Et où as-tu appris tout cela, mon amour? Les jolies femmes s'occupent donc maintenant des affaires du royaume?

— Oui, depuis que les affaires du royaume touchent à leurs affaires de cœur.

— Eh bien, s'il me faut te quitter pour quelques mois, n'emporterai-je pas ton souvenir et ton image, pour te les rapporter intacts?

— Ecoute-moi bien, mon d'Artagnan, reprit Aricie après un moment de silence dans les bras de son ami : si tu m'oubliais, j'en mourrais certainement de douleur... Mais si c'était pour en aimer une autre, oh! malheur à cette autre, car j'en deviendrais folle!

Sa voix, si douce d'habitude, s'était altérée; une lueur fauve jaillissait de l'azur de ses yeux.

D'Artagnan ne put s'empêcher de tressaillir, à la double expression de sa voix et de son regard : il ne l'avait jamais vue ainsi. C'était une Aricie toute nouvelle qui se révélait à lui, et cette métamorphose lui paraissait autrement merveilleuse que celle qui l'avait surpris le soir, où la cabaretière, pour lui plaire, lui était apparue richement parée.

Aricie devina sa pensée.

— Ne vous étonnez pas, fit-elle en changeant de ton, si, en reprenant pour vous seul les habits d'une demoiselle, j'en ai repris également les sentiments. Non, je ne suis plus l'Aricie que vous avez vue en arrivant à Paris, qui vous accueillit cependant avec tant de sympathie, comme si une voix secrète lui eût fait connaître la grande place que vous alliez tenir dans sa vie. J'étais légère, alors, coquette, et prête à m'engager, pour m'étourdir et pour échapper aux ennuis qui m'assaillaient, dans quelque intrigue où mon cœur fût resté étranger. C'est vous qui m'avez appris les sentiments sérieux et profonds, c'est vous qui m'avez appris comment il faut aimer...

— Et c'est moi qui t'aimerai toujours : t'en faut-il faire le serment?

— Non, car si vous êtes sincère, un serment est inutile, et si vous ne l'étiez pas, vous n'auriez nul scrupule de vous parjurer.

Cet entretien du jeune cadet aux gardes et de sa maîtresse, qui avait débuté par les plus douces effusions, se termina avec une certaine contrainte, de la part de d'Artagnan, du moins

Le cœur humain a d'étranges bizarreries.

Cette passion fougueuse fit réfléchir le Gascon. Sans qu'il se rendît exactement compte de ses idées, un vague instinct de l'avenir lui faisait entrevoir que, dans certaines circonstances, elle pourrait devenir, sinon un obstacle, du moins un embarras pour sa fortune.

Il avait entrevu, dans quelques propos échangés entre lui et ses trois amis de la compagnie des mousquetaires, que les femmes jouaient un grand rôle à la cour des rois de France, et que la galanterie et l'ambition y étaient deux sœurs jumelles.

Aricie infidèle l'aurait désolé; s'il avait soupçonné qu'elle eût conservé quelques regrets de sa liaison avec M. de La Tour, il l'eût accablée des plus cruels reproches et se fût cru le plus malheureux des amants... Et Aricie le menaçant d'une flamme inaltérable, Aricie toute à lui, toute à cet amour qu'elle exprimait en des termes si ardents, lui devenait presque importune.

Il n'en fit rien paraître, cependant; il se reprocha même, au fond de sa conscience, les pensées qui lui venaient; il redoubla bientôt d'ardeur et d'assiduité auprès de sa maîtresse, lui consacrant toutes les heures qu'il pouvait dérober à son service dans la compagnie de M. des Essarts. Mais si le fruit vermeil de ses premières amours conservait ses belles couleurs et son velouté printanier, le ver n'en avait pas moins pénétré dans la pulpe savoureuse.

Un matin, Porthos, qu'il n'avait pas vu depuis quelques jours, se présenta au Grand-Monarque.

— Vous négligez vos amis, lui dit-il; je ne parle pas seulement pour moi et pour mes deux frères, mais aussi pour M. de Tréville, qui est votre protecteur, ne l'oubliez pas.

— M. de Tréville s'est-il donc plaint de moi?

— Le capitaine-lieutenant a fait seulement la remarque que vos devoirs de cadet vous absorbaient beaucoup... Pour moi, je suppose qu'il y a dans votre jeu autre chose que des piques...

— Vous parlez par énigme, mon cher Porthos : que voulez-vous dire avec vos piques?

— Vous me comprendriez mieux, n'est-ce pas, si je parlais de la dame de cœur?

— Mais vous ne m'en parlerez pas; car je vous ai déjà dit ma manière de voir sur ce chapitre.

— Je sais que vous avez les amours discrètes... et c'est pour cela que je suis venu céans, pour vous confier les miennes.

— Vous venez me confier le secret de vos amours!

— Parfaitement... N'êtes-vous pas digne de toute cette confiance?

D'Artagnan partit d'un éclat de rire, montrant ses dents blanches sous sa petite moustache.

— Eh! pardieu! qu'avez-vous à rire de si bon cœur?

D'Artagnan répéta sa question :

— Vous venez me confier le grand mystère de vos amours?

— Refuseriez-vous de m'écouter?

— Mais c'est le secret de la comédie.

— Plaît-il?

— Toute votre compagnie, la ville et la cour par-dessus le marché, ne connaissent-elles pas, par le gros et le menu, la grande passion du mousquetaire Porthos pour certaine financière; et les deux mille cinq cents pistoles qu'elle vous octroya tout récemment, don de joyeux avénement dans vos bonnes grâces, ont-elles fait assez de bruit!... Vous voyez que, pour un nouveau débarqué, je ne laisse pas que d'être un peu au courant de la chronique galante.

— Eh bien, mon cher d'Artagnan, répliqua Porthos, vous n'êtes au courant de rien du tout; il ne s'agit pas de ma financière, de la dame aux pistoles, mais d'un grand amour, d'une passion auprès de laquelle le vôtre, soit dit sans vous offenser, n'est que feu de la Saint-Jean. Si vous voulez bien me prêter un instant d'attention, je vous confierai la chose, et peut-être vous demanderai-je mieux que des conseils.

— Oh! mes conseils! fit d'Artagnan; vous paraissez avoir en ces matières beaucoup plus d'expérience que moi.

— Vos bons conseils... et votre bonne épée.

— Mon épée est toujours prête à vous rendre service.

Porthos raconta alors à d'Artagnan, dans tous ses détails, une double intrigue amoureuse dans laquelle il était engagé.

Il était aimé de la femme d'un receveur de rentes, nommé Maulevrier, qui s'était enrichi dans toutes sortes de maltôtes.

La financière avait dépassé depuis longtemps la quarantaine, et pour retenir auprès d'elle le beau mousquetaire, ses mains grassouillettes avaient puisé plus d'une fois dans la caisse du receveur. Tout récemment encore le mari, qui s'était aperçu de ces larcins domestiques, ayant pris ses mesures pour couper court aux galantes libéralités de la femme, soupçonnant que les mousquetaires du roi en avaient la meilleure part, l'amoureuse financière n'avait pas hésité à vendre toutes ses pierreries et ses joyaux, pour contenter son ami et compléter ces deux mille cinq cents pistoles qui lui avaient permis de faire si bonne figure dans la dernière revue passée par le roi.

Mais Porthos, adoré de la généreuse et trop sensible bourgeoise, tout en s'acquittant de son mieux envers elle, s'était engagé ailleurs; il aimait en outre une jeune dame de la cour, la marquise de Vigneul.

— Je vous donne une grande marque de confiance, en vous nommant cette dame, continua Porthos; il n'y a que mes deux frères et vous qui connaissiez maintenant mon secret. Julie d'Aubusson, marquise de Vigneul, est venue à la cour, il y a deux ans, avec son vieux mari, une des créatures du cardinal. Nous voir et nous aimer, toute notre intrigue est dans ces deux mots. Julie était malheureuse; unie contre son gré, au sortir du couvent, à un homme qui aurait pu être son père, — elle n'a pas encore vingt ans, aujourd'hui, et le marquis de Vigneul touche à la soixantaine, — elle fut sans force contre la violence de mon amour. Une de ses femmes, que je parvins à gagner, nous ménagea le moyen de nous parler quelquefois à la dérobée; elle m'apprit ses malheurs et les craintes terribles que lui inspirait son vieil époux. Le marquis de Vigneul a eu une première femme, dont la mort mystérieuse n'est pas faite pour rassurer la pauvre Julie.

D'Artagnan l'interrompit à cet endroit de son récit, pour lui demander si ce n'était pas ce même marquis de Vigneul, dont on parlait en ce moment pour le gouvernement d'une petite place forte de la Picardie.

— Précisément : il n'est venu à Paris que pour obtenir quelques faveurs du cardinal, auquel il a rendu des services en 1626, lors de l'affaire de l'infortuné Chalais; il livra au cardinal des papiers qui firent tomber la tête du conspirateur sur l'échafaud de Nantes. Le marquis de Vigneul est d'ailleurs l'ami du conseiller Laubardemont, l'âme damnée de M. de Richelieu. Tous ces titres lui ont valu enfin le gouvernement de Péronne.

Je vous disais donc que le marquis de Vigneul a eu une première femme : elle s'appelait Julie, comme ma maîtresse. Julie de Souvré, rebutée

par le caractère violent, par l'humeur brutale de son mari, se laissa aller à l'amour d'un jeune gentilhomme de la province; ils habitaient alors la petite ville de Chinon. M. de Vigneul surprit leur commerce. Un soir, il se présenta à Julie et lui commanda de monter sur l'heure dans un carrosse, qui attendait à la porte de leur logis, sans lui permettre de voir personne, sans lui dire où il l'emmenait : il y monta avec elle, et le carrosse partit, escorté de quatre valets à cheval, armés d'épées et de pistolets.

Le lendemain, quelques habitants de Chinon trouvaient, dans une ruelle de la ville, le corps du jeune gentilhomme percé d'un coup de dague. Quant à Julie de Souvré, on n'eut de ses nouvelles que deux mois après, en apprenant qu'elle venait de mourir dans un château que M. de Vigneul possède au fond du Poitou, près de la Roche-sur-Yon.

Je vous demande pardon de cette longue et funèbre histoire, ajouta Porthos. Elle n'était pas inutile pour vous faire connaître l'humeur du marquis de Vigneul et pour vous faire comprendre les dangers que court ma chère Julie.

— Est-ce que par malheur il serait instruit de vos amours?

— Il sait tout...

— Et il a menacé sa femme...

— Vous ne le connaissez pas. Le marquis de Vigneul ne fait jamais de menaces. Il s'est borné à annoncer hier matin à Julie qu'il venait d'être nommé au gouvernement de Péronne, mais que, Péronne étant une place de guerre et la campagne devant bientôt s'ouvrir de ce côté, il ne pouvait l'y emmener.

— Eh bien, mon cher Porthos, où est le mal, s'il la laisse à Paris?

— Il a ajouté : « Préparez-vous à partir pour « ma terre du Poitou; je vous y conduirai moi-« même et vous y attendrez la fin de la cam-« pagne. »

— Sa terre du Poitou... Le château de la Roche-sur-Yon, où est morte l'autre Julie : cela devient plus grave.

— Sans compter ce qui s'en est suivi... J'ai pu voir un instant, dans la journée d'hier, ma chère maîtresse; je l'ai trouvée presque folle de terreur : « Si je pars avec lui, vous ne me reverrez « jamais, m'a-t-elle dit en me quittant. Ah! « votre amour, cet amour qui a fait mon bon-« heur, fait aujourd'hui ma perte! » Mais il y a encore autre chose. Hier au soir, en rentrant chez moi, sur le tard, ayant dû rester à souper chez le mari de la financière, qui m'a pris naturellement en grande amitié, et qui se croit rassuré maintenant contre les prodigalités de sa femme par la double serrure qu'il a mise à son coffre; hier au soir, en traversant la rue des Mauvais-Garçons, j'ai été assailli à l'improviste par quatre particuliers, qui m'avaient tout l'air d'être chargés d'une méchante besogne par M. de Vigneul.

— Vous n'avez pas été blessé?

— Pour qui me prenez-vous? C'est moi qui les ai houspillés de la belle façon.

— C'est égal : il faut désormais vous prémunir contre un guet-apens.

— Il faut sauver d'abord ma belle Julie... Et pour ce faire, mon cher d'Artagnan, j'ai compté beaucoup sur vous.

— Disposez de moi comme de votre meilleur ami... et si vous aviez besoin de quelques braves cadets : j'ai déjà des amis parmi eux.

— Non; vous, Athos et Aramis, suffirez à l'exécution de mon projet. C'est demain que le vieux marquis emmène sa femme. Il prendra la route de Tours, qui passe par Versailles, Rambouillet et Chartres. J'ai des intelligences dans la place, et sais déjà où se feront les couchées. Le carrosse qui emmènera Julie sera escorté par le marquis de Vigneul, trois valets à cheval, et deux gentilshommes de ses amis, M. le marquis de La Tour et un certain M. de Rosnai.

D'Artagnan, en entendant Porthos prononcer ces deux noms, se leva en bondissant. Une vive émotion se peignait sur son visage.

— Eh! que vous prend-il donc? lui demanda le mousquetaire.

— Vous avez dit : le marquis de La Tour?... Vous avez dit : M. de Rosnai!

— Sont-ils donc de votre connaissance?

— Si je les connais?... D'abord, M. de La Tour... mais laissons celui-là pour le moment... Ne vous ai-je pas conté mes désagréments de Saint-Dié-sur-Loire?

— Oui, je me souviens... quelques manants que vous avez joliment étrillés...

Porthos ménageait, on le voit, la susceptibilité de son ami, sachant bien que c'était lui qu'on avait malmené.

— Et un gentilhomme qui m'a insulté...

— Eh bien?

— Ce gentilhomme se nomme précisément M. de Rosnai.

— Si c'est le même, tant mieux ; je vous offre une excellente occasion de prendre votre revanche. Je vous abandonne ce M. de Rosnai : vous en ferez ce que vous voudrez.

— Expliquez-vous, dit d'Artagnan.

— Je reprends pour cela ma narration où je l'ai laissée, quand vous m'avez interrompu. Je disais donc que le carrosse sera escorté par le mari, deux de ses amis, M. de La Tour et M. de Rosnai, et trois domestiques à cheval. D'après l'itinéraire adopté, et comme on doit le premier soir faire la couchée à Versailles, ils traverseront le lendemain, vers la nuit, la forêt de Rambouillet. Quatre gentilshommes, embusqués sous bois, armés de leur courage, de leur bon droit, sans compter de bonnes épées et de bons pistolets, attendront le carrosse au passage... Vous commencez à comprendre,...

— Votre parole devient claire comme de l'eau de roche. Athos, Aramis, vous et moi, nous fondons à l'improviste sur le cortége...

— Nous ne sommes que quatre contre six, c'est vrai ; mais les trois valets valent à peine un homme, n'est-ce pas aussi votre avis?

— Pour moi, je me charge de M. de La Tour et de M. de Rosnai.

— Ah ! il vous en faut deux!...

— Pendant qu'Aramis et Athos se déferont des quatre autres et les mettront en fuite, vous enlevez votre maîtresse...

— Et je la conduis à Rambouillet, dans un couvent dont une de ses grand'tantes est abbesse ; cette parente a pour elle une vive amitié. Julie sera sauvée, et elle aura tout le temps nécessaire, à l'abri de cette sainte maison, pour aviser aux moyens d'obtenir du roi ou du parlement des garanties contre ce mari, qui a pris la méchante habitude d'emmener ses femmes dans son antre du fond du Poitou, pour les y faire disparaître.

— Mon cher Porthos, vous pouvez compter sur moi : quand partons-nous?

— Nous nous mettrons en route demain soir, à la tombée de la nuit ; cela suffit. Avec de bons chevaux, voyageant toute la nuit, nous arriverons le lendemain matin à Rambouillet, et nous aurons tout le temps de préparer notre embuscade dans la forêt.

— Le rendez-vous?

— A la porte de Notre-Dame-des-Champs, rue de Vaugirard ; vous n'avez qu'à vous pourvoir de vos armes; j'amènerai quatre chevaux.

— C'est convenu.

— A propos, fit le mousquetaire, qui s'était levé pour prendre congé de d'Artagnan : vous m'avez bien dit la cause de votre rancune contre ce pauvre M. de Rosnai, que je vous livre à discrétion et qui n'a qu'à bien se tenir ; mais que vous a fait l'autre, car vous en avez réclamé deux, rien que pour vous seul, si je m'en souviens?

— M. de La Tour?

— Oui ! Celui-là, que je sache, n'était pas cependant à Saint-Dié-sur-Loire.

— Aussi ma rancune n'a-t-elle pas la même cause ; le motif en est même si futile, que, si l'occasion de la satisfaire ne s'était pas présentée d'elle-même, je ne l'eusse pas recherchée.

On voit que d'Artagnan achevait de se former aux belles manières de la capitale.

Porthos, dont l'esprit avait d'ailleurs d'autres préoccupations, avec son projet d'enlèvement, et qui n'était pas aussi certain de la réussite de cette entreprise qu'il le disait, n'insista pas, et quitta le jeune Gascon pour aviser à tous les préparatifs de l'expédition de la forêt de Rambouillet.



Ah! votre amour a fait ma perte! (Page 39.)

V

LES TERREURS DE JULIE. — L'EMBUSCADE. — RAPT DE LA MARQUISE DE VIGNEUL. — PORTHOS CONDUIT SA MAITRESSE AU COUVENT DE RAMBOUILLET. — LA REVANCHE DE D'ARTAGNAN.

Quoique Porthos, au premier mot que lui avait dit la marquise de Vigneul du péril qu'elle courait, des dangers qui menaçaient sa vie, si elle suivait son mari de gré ou de force, eût pris la résolution de l'arracher à son tyran, il ne lui avait pas soufflé mot de ses projets.

Le mousquetaire, dont le caractère était tout l'opposé de celui de d'Artagnan, c'est-à-dire aussi froid, aussi calme, aussi avisé, que l'autre était ardent, fougueux, plein de juvéniles imprudences, pensa qu'il fallait avant tout assurer la sécurité de son entreprise.

Donner à Julie l'espoir d'être sauvée, lui faire entrevoir le terme prochain de ses souffrances, c'était, il est vrai, lui épargner quelques heures de terribles anxiétés, mais aurait-elle eu assez d'empire sur elle-même pour dérober au vieux marquis de Vigneul le trouble, les alternatives de crainte et d'espérance qu'une telle confidence mettrait dans ses esprits?

Julie se croyait donc perdue. Elle passa dans les larmes les vingt quatre heures qui précédèrent son départ; et comme les plaisirs de l'amour étaient loin, et les peines toutes proches, elle se prit à maudire son amour. Elle ne put voir d'ailleurs personne, elle ne put faire parvenir aucun nouvel avis à son amant, M. de Vigneul ayant renvoyé toutes ses femmes, et la tenant pour ainsi dire prisonnière dans sa chambre.

Le lendemain matin, c'était un vendredi, jour de mauvais augure qui ajouta à ses terreurs, elle entendit sous sa fenêtre un bruit de roues et de chevaux.

M. de Vigneul pénétra dans sa chambre. Il était en costume de voyage, botté et éperonné. Ses traits encore plus durs que d'habitude, ses yeux enfoncés sous une double arcade d'épais sourcils grisonnants qui se rejoignaient en broussailles, témoignaient de cette secrète satisfaction que donne à une âme méchante la sécurité du mal.

— Madame, lui dit-il d'une voix brève, il faut partir. Le carrosse est en bas.

— Mais je n'ai fait aucun préparatif; ma garderobe n'est pas prête, aucune de mes femmes ne s'étant montrée depuis hier.

— Tant pis pour vous... je vous avais prévenue; il fallait m'obéir.

— Accordez-moi, je vous prie, quelques heures de répit... Ce soir, demain je serai à vos ordres...

Elle s'était levée, pâle, tremblante; la trace des larmes qu'elle avait versées était encore visible sur ses joues fatiguées par l'insomnie.

Toute la nuit, elle n'avait fait que penser au sombre château du Poitou, à ce lointain donjon féodal, dont les proportions massives lui apparaissaient, dans les rêves qu'elle faisait tout éveillée, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, avec des formes de tombe, entouré de grands arbres où le vent frémissait tristement comme dans les cyprès des cimetières.

C'etait là que la première femme du marquis de Vigneul avait terminé sa vie d'une manière si mystérieuse, à la suite de circonstances pareilles à celles où elle se trouvait elle-même.

L'autre Julie avait aimé, comme elle, un jeune et beau gentilhomme; comme elle, coupable de la même faiblesse, l'autre Julie avait été jetée presque de force dans un carrosse, escorté peut-être des mêmes valets, dont elle entendait maintenant piétiner les chevaux sous sa fenêtre, et entraînée, loin de tout appui, de tout secours, au fond du même manoir.

A quelques années de distance, la même aventure se reproduisait dans ses moindres détails; c'était comme une tragédie dont on donne une seconde représentation, et le regard de M. de Vigneul, ce regard à la fois dur, implacable et railleur qui s'appesantissait sur elle, ne lui disait-il pas que la tragédie aurait le même dénouement?

Une pensée traversa son esprit: elle songea au jeune gentilhomme tourangeau, dont les habitants de Chinon avaient trouvé le cadavre percé d'un coup de dague. Son amant n'avait-il pas subi un sort pareil?

Toutes ces idées qui l'avaient assaillie pendant la nuit, affluèrent en ce moment dans sa tête avec une si rapide intensité, que la pauvre Julie, folle de terreur, poussant un cri déchirant, tomba aux pieds de son mari, dont elle étreignit convulsivement les genoux.

— Grâce! grâce! murmura-t-elle. Pardonnez-moi... je ne suis pas coupable! Oh! laissez-moi, ne m'emmenez pas!

— Vous êtes folle! fit M de Vigneul en la repoussant brutalement; je ne veux pas savoir de quoi vous êtes coupable et de quoi vous vous accusez ainsi.

— Ne voilà-t-il pas un beau sujet de pousser des cris de désespoir, reprit-il après un instant de silence, l'entendant sangloter; au lieu de vous emmener en Picardie où la guerre va s'allumer, je vous conduis dans ma terre du Poitou, où vous serez en pleine sécurité; quant à retarder notre départ d'une heure seulement, il n'y faut point songer. Il me faut être d'ici à vingt jours à mon poste de Péronne; M. le cardinal n'entend pas raillerie à ce sujet, et je n'ai que le temps de vous conduire à la Roche-sur-Yon.

Quelques minutes après, la marquise, qu'il avait presque emportée dans ses bras, incapable d'opposer la moindre résistance dans

l'état de prostration où elle se trouvait, était jetée sur les coussins du carrosse, dont M. de Vigneul fermait aussitôt la portière et bouclait solidement les rideaux de cuir.

Il sauta ensuite à cheval, trois valets montés le suivirent ; le carrosse s'ébranla; escorté des quatre cavaliers, il prit la direction de la route de Versailles.

Près de Notre-Dame-des-Champs, à l'endroit même que Porthos avait indiqué à d'Artagnan pour leur rendez-vous, deux cavaliers se joignirent à l'escorte : c'étaient M. de La Tour et M. de Rosnai.

M. de Rosnai échangea quelques paroles à voix basse avec M. de Vigneul, de manière à n'être pas entendu de M. de La Tour.

— A-t-on fait l'affaire? dit M. de Vigneul.

— Les drôles ont manqué leur coup, répliqua l'autre... Ils étaient quatre cependant, et armés jusqu'aux dents.

Le vieux marquis étouffa un juron. M. de Rosnai ajouta pour le calmer :

— C'est une affaire à recommencer; ce soir ils seront six ; toutes mes mesures sont prises, et le mousquetaire n'en réchappera pas.

Julie arriva plus morte que vive à Versailles, où se fit la première couchée.

Pendant la courte halte qui avait eu lieu dans la rue de Vaugirard, elle avait entrevu, par les fentes des rideaux de cuir dont le carrosse était fermé, les deux cavaliers venus pour renforcer l'escorte.

Elle ne les connaissait pas ; mais si la figure et la tournure de M. de La Tour n'ajoutèrent rien à ses terreurs, celles de l'autre ne les diminuèrent pas. La haute taille, la grossière corpulence de M. de Rosnai en faisaient un digne compagnon de son mari, et les quelques paroles qu'ils avaient échangées à voix basse lui donnèrent à penser que c'était plus qu'un ami, mais un complice.

On mit pied à terre dans une hôtellerie d'assez mauvaise apparence, située en dehors du village, car Versailles n'était encore qu'un simple village, et son château une simple maison de campagne, où le roi Louis XIII tenait ses équipages de chasse. Bassompierre ne l'appelait jamais que « le chétif château de Versailles. »

La marquise de Vigneul fut conduite dans une chambre donnant sur une cour intérieure et dont les fenêtres étaient garnies de barreaux.

Elle en conclut que son mari n'était pas descendu au hasard dans cette hôtellerie, et qu'il en connaissait d'avance les êtres et toutes les dispositions.

On la traitait comme une prisonnière ; si quelque illusion lui était d'ailleurs restée à cet égard, elle l'eût perdue, en entendant le double tour que son mari donna à la serrure de sa porte, et sur le palier, les allées et venues d'un valet placé sans doute en sentinelle et qui fut relevé par un de ses camarades au coup de minuit.

Julie passa encore toute cette nuit sans fermer les yeux. Elle écoutait, dans le silence, si quelque bruit libérateur ne viendrait pas jusqu'à elle. Une vague espérance lui restait encore. Il lui semblait impossible que, si Porthos n'était pas mort, le vaillant mousquetaire n'accourût pas à son secours.

Mais la nuit s'écoula sans amener le moindre incident, la plus mince lueur d'espoir. Le lendemain matin, vers dix heures, on la fit remonter dans le carrosse, sans qu'elle eût vu âme qui vive de l'hôtellerie, M. de Vigneul ayant pris soin de lui apporter lui-même dans sa chambre quelque nourriture à laquelle elle toucha à peine.

Elle n'eut pas d'ailleurs un seul instant l'idée d'entrer de nouveau en explication avec son mari. L'ébranlement de ses esprits l'avait amenée au point qu'elle se laissait aller au courant des événements, comme un naufragé sur sa planche, sachant bien que ses efforts ne serviraient de rien, et s'abandonnant au hasard ou à la Providence.

La journée était magnifique; le carrosse avançait lentement sur le chemin poudreux, brûlé par un soleil de juillet. On avait traversé, sans s'arrêter, les villages et les hameaux assis sur le bord de la route, lorsqu'on fit enfin une courte halte au Peray, presque sur la lisière de la forêt, pour laisser souffler les chevaux et leur donner à boire.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon, derrière les collines. M. de Vigneul pressa et gourmanda les valets, car il entendait, disait-il, arriver à Rambouillet avant la nuit, et l'on avait une partie de la forêt à traverser.

Mais la route était devenue mauvaise; de profondes ornières creusées par les charrettes des bûcherons imprimaient de forts cahots au carrosse, qui n'avançait qu'avec peine.

Quand on fut sous bois, le crépuscule fit bien-

tôt place à une obscurité presque complète, qui ralentit encore la marche, et le vieux gentilhomme ordonna aux valets d'allumer des torches.

M. de Rosnai, qui chevauchait près de lui, ne put s'empêcher de faire la remarque que l'itinéraire avait été mal réglé, et qu'il eût mieux valu ne s'engager qu'au grand jour dans la forêt de Rambouillet, qui n'était pas du tout sûre.

— Pique en avant pour éclairer la route, dit M. de Vigneul à un des porte-torche.

Au fond du carrosse, toujours hermétiquement fermé, Julie, pelotonnée sur elle-même, immobile, continuait à prêter l'oreille. Elle n'entendait que le pas pesant et régulier des chevaux sur le sol durci et montueux; de temps en temps quelques mots prononcés à voix basse par son mari ou par l'un des deux gentilshommes, et les excitations du cocher qui pressait l'attelage.

La nuit, en l'enveloppant de ses ombres, avait ajouté à la tristesse de ses pensées. Ce cortége qui s'avançait péniblement, avait quelque chose de funèbre, qui lui donnait le frisson.

Mais quand on eut allumé les deux torches, elle se souleva doucement et, glissant son regard à travers les interstices des rideaux de cuir, elle sonda l'espace. De chaque côté de la route, assez étroite en cet endroit, les grands arbres se dressaient au milieu des sombres taillis, et leurs troncs, bizarrement éclairés par les reflets mouvants des torches, semblaient s'agiter eux-mêmes et fuir un à un derrière le carrosse.

Près de la portière de droite, elle vit son mari, l'épée nue à la main, et surprenant son regard qui se fixait de son côté, l'expression de ce regard lui parut si sinistre, qu'elle eut de la peine à étouffer un cri de terreur, croyant y lire un irrévocable arrêt. Elle se jeta de l'autre côté du carrosse, en murmurant :

— Mon Dieu ! suis-je donc condamnée à mourir si jeune ! va-t-il m'assassiner au fond de cette forêt. Sauvez-moi, mon Dieu, et je fais le vœu de consacrer ma vie à votre service !

A peine avait-elle achevé, que plusieurs coups de feu retentirent.

— Malédiction ! s'écria M. de Vigneul, nous sommes tombés dans une embuscade. Fouette, cocher !

Quatre cavaliers venaient de fondre sur l'escorte, l'épée haute, après avoir déchargé leurs pistolets. Le cocher, atteint d'une balle, roulait de son siége ; les chevaux s'étaient arrêtés.

Des masques de velours noir couvraient le visage des assaillants.

Aux premières détonations, les deux valets prirent la fuite au galop de leurs montures, après avoir jeté les torches qui achevèrent de brûler sur le sol. Le troisième valet qui était parti en avant, pour éclairer la route, ne parut même pas.

L'escorte n'était donc plus composée que des trois gentilshommes, et ils avaient quatre agresseurs sur les bras.

Du fond des grandes ornières, la lueur expirante des torches prêtait à la scène un caractère étrange.

Un des cavaliers au masque noir ferraillait contre M. de Rosnai ; celui-ci manœuvrait prudemment son cheval comme pour gagner du champ et se dérober par la suite à un trop pressant péril.

Un autre avait entrepris M. de La Tour, qui lui tenait tête vaillamment, mais qui se trouvait acculé sur le bord de la route, contre les taillis.

Le troisième était parvenu à pousser à quelque distance en arrière M. de Vigneul.

Le carrosse, resté au milieu de la route, se trouva ainsi dégagé : alors le quatrième cavalier masqué mit vivement pied à terre, brisa une des boucles qui retenaient le rideau de cuir, et dit à demi-voix :

— Etes-vous là, ma Julie ?

— Porthos !...vous, c'est vous ! s'écria la marquise de Vigneul, qui ne savait si elle rêvait.

— Silence ! ne bougez pas : vous êtes sauvée.

Il laissa retomber la portière, sauta sur le siége, après avoir ramassé les guides que le cocher, mortellement blessé, avait abandonnées en roulant à terre. Puis il piqua la croupe des deux chevaux avec la pointe de son épée : ils partirent au trot, et le carrosse broya sous ses quatre larges roues les deux torches qui s'éteignirent.

M. de Vigneul jeta un cri de rage, en entendant rouler et s'éloigner le carrosse ; quant à y voir quelque chose, ce n'était plus possible, la nuit, une nuit opaque enveloppant la scène.

Au même instant son cheval, atteint au naseau d'un coup d'épée égaré dans l'ombre, se cabra violemment, faillit le désarçonner et l'emporta

dans la direction opposée à celle qu'avait prise le carrosse.

Les deux cavaliers masqués cernèrent alors M. de La Tour, et l'un d'eux lui dit, avec un ton d'exquise politesse :

— Monsieur le marquis, vos deux compagnons sont en fuite ; vos valets ont disparu ; le carrosse que vous escortiez est déjà loin et au pouvoir d'un de nos amis. La partie est perdue : elle ne devait d'ailleurs vous intéresser que médiocrement. Nous n'avons pour vous personnellement aucun motif de rancune et nous serions désolés qu'il vous arrivât quelque dommage de cette échauffourée.

— Voyons, expliquez-vous : qu'exigez-vous de moi ? dit M. de La Tour, qui avait cru d'abord avoir affaire à quelque bande de malfaiteurs : si c'est à ma bourse que vous en voulez, je vous déclare d'avance qu'elle est fort maigre !

— Fi ! monsieur le marquis, répliqua l'autre cavalier, nous sommes aussi gentilshommes que vous : gardez votre bourse, reprenez tranquillement le chemin de Paris, et si vous tenez absolument à savoir à quoi vous en tenir sur cette aventure... un peu plus tard, quand tout sera arrangé, nous nous ferons connaître, pour vous offrir toutes les réparations que votre honneur croira devoir exiger.

En même temps ils cessèrent de le serrer, et lui laissèrent libre la route du côté de Paris.

— C'est bien, messieurs, je compte sur votre parole, leur cria M. de La Tour.

Il piqua des deux et disparut.

Le lecteur a reconnu nos deux cavaliers masqués : c'étaient Athos et Aramis.

— Maintenant, gagnons Rambouillet, dit Aramis ; Porthos a pris de l'avance, avec sa belle marquise ; nous le rejoindrons facilement.

— Mais d'Artagnan, qu'est-il devenu ?

— Il s'est lancé à la poursuite de M. de Rosnai, précisément dans la direction que suit le carrosse ; nous le rencontrerons certainement.

Moins d'un quart d'heure après, les deux mousquetaires rejoignirent Porthos, transformé en cocher. Celui-ci en profita pour céder sa place à Aramis, qui prit les guides, après avoir confié son cheval à Athos. Il vint s'asseoir auprès de la marquise de Vigneul, dont l'âme avait été secouée par tant d'émotions.

Nous ne peindrons pas l'effusion de ces deux amants, les transports de Porthos, les larmes de tendresse et de bonheur, cette fois, douces larmes recueillies par les lèvres de son ami, séchées aussitôt sous des caresses brûlantes.

Le carrosse continuait à rouler sous les grands arbres à travers la forêt, redevenue calme et silencieuse.

Julie, cependant, se dégagea tout à coup des bras de son ami.

Ce passage subit d'une situation désespérée à une miraculeuse délivrance, ces brusques alternatives de terreur et de joie ineffable lui avaient d'abord enlevé toutes ses forces ; le sentiment de la réalité l'avait abandonnée. Elle fut un moment comme une victime que d'impitoyables bourreaux précipiteraient du haut d'un rocher dans un abîme béant, et qui tomberait mollement sur un lit de mousse et de fleurs.

Mais avec le calme, la réflexion lui était revenue.

Elle interrogea son amant, qui lui apprit en quelques mots comment les choses s'étaient passées : la fuite des valets, la disparition de M. de Rosnai, à la poursuite duquel d'Artagnan s'était mis, ayant une affaire personnelle à vider avec lui, la retraite de M. de La Tour, et M. de Vigneul emporté à travers le bois par son cheval affolé.

Pour ne pas l'attrister, il ne lui dit rien de la mort du conducteur du carrosse, tué d'un coup de feu au début de l'action.

— Que vais-je devenir ? qu'allez-vous faire de moi, maintenant ? lui dit Julie ; je n'ai plus ma mère ; mon père, qui ne m'a jamais aimée, n'hésiterait pas à me livrer à M. de Vigneul, si je me réfugiais auprès de lui. Mon mari, auquel le cardinal n'a rien à refuser, obtiendra contre moi une prise de corps et une lettre de cachet... Ah ! n'auriez-vous pas mieux fait de m'abandonner à ma misérable destinée ! Et vous-même, de quels périls n'êtes-vous pas menacé ? M. de Vigneul, implacable dans ses haines, vous dénoncera au ministre et poursuivra votre perte sans trêve ni cesse.

— D'abord, rassurez-vous à mon égard, répliqua Porthos ; M. de Vigneul ne dénoncera personne, ne sachant à qui il a eu affaire ; ce masque lui a dérobé mon visage, et mes amis avaient pris la même précaution. Quant à vous, chère maîtresse, ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez une parente dans un couvent ?

— L'abbesse de Rambouillet, la sœur de ma mère.

— Auriez-vous quelque répugnance à lui demander un asile ?

Le vœu qu'elle avait fait de se consacrer à Dieu, au moment où elle se croyait complétement perdue, lui revint à la mémoire ; cette coïncidence fit sur son esprit une vive impression; mais elle ne jugea pas à propos d'en parler à son amant.

— Conduisez-moi chez ma tante, l'abbesse de Rambouillet, se contenta-t-elle de dire à Porthos; j'y serai du moins en sécurité pendant quelques semaines.

— Nous arriverons à ce couvent en moins d'un quart d'heure.

Le mousquetaire voulut en revenir alors à de moins graves devis.

Ses deux bras enlaçaient la taille de la marquise de Vigneul ; ses lèvres cherchaient les siennes ; il lui murmura quelques tendres paroles ; mais une certaine contrainte, inexplicable pour lui, s'était emparée de sa maîtresse.

Elle le repoussa doucement, prétextant que toutes ces émotions l'avaient brisée ; ses yeux se fermèrent, et, la tête un peu penchée en arrière, dans un coin du carrosse, elle s'abandonna à ses réflexions.

Un coup de cloche l'en arracha. Le carrosse venait de s'arrêter; on était à la porte du couvent, qui tarda un peu à s'ouvrir, car la soirée était fort avancée.

L'abbesse de Rambouillet ne laissa pas d'abord que de montrer quelque effarouchement, en voyant sa nièce, courant sur les grandes routes du royaume, en compagnie de trois gentilshommes, surtout quand ceux-ci lui eurent décliné confidentiellement leur qualité de mousquetaire.

Cependant elle ne tarda pas à se radoucir, au récit des malheurs de sa nièce dont elle n'avait pas approuvé le mariage, étant du parti du duc d'Orléans et de la reine-mère, ennemie par conséquent du cardinal de Richelieu et de toutes ses créatures. Elle lui assura que sa protection lui était acquise, et qu'elle ne manquerait pas d'intéresser à son sort les nombreux amis qu'elle comptait à la cour, parmi les gens de la cabale permanente formée contre le premier ministre.

Porthos promit de son côté à Julie de lui faire tenir secrètement tous les avis qui seraient de nature à l'intéresser; et les mousquetaires reprirent au milieu de la nuit le chemin de Paris, où ils arrivèrent sains et saufs aux premières heures de la matinée, ayant couru à franc étrier.

Leur premier soin fut de se rendre rue du Vieux-Colombier, pour savoir si d'Artagnan était rentré à son logis. D'Artagnan n'avait pas encore reparu : la belle Aricie s'en montrait fort inquiète, sans compter un petit aiguillon de jalousie; car le cadet aux gardes n'avait pas jugé à propos de l'instruire de son expédition, et c'était la première fois qu'il découchait.

De leur côté, Porthos, Athos et Aramis n'étaient pas sans inquiétude, et comme le lecteur la partage également, nous lui dirons tout de suite ce qui était arrivé à celui dont nous écrivons les aventures.

Nous avons laissé d'Artagnan au moment ou les mousquetaires fondaient sur la petite troupe de M. de Vigneul, et nous avons dit qu'il s'était mis aussitôt à ferrailler contre M. de Rosnai, qu' reconnut immédiatement, à la lueur expirante des torches, pour l'homme de Saint-Dié-sur-Loire.

Nous avons ajouté que M. de Rosnai, durant cette attaque fougueuse, manœuvra prudemment, comme pour gagner du terrain et se dérober par la fuite à un trop pressant péril.

Pendant que M. de La Tour et M. de Vigneul tenaient vaillamment tête à Athos et à Aramis, M. de Rosnai s'éloigna ainsi peu à peu du champ de bataille, rompant toujours, lorsque, apercevant à sa droite une large percée dans la forêt, il tourna bride tout à coup, enleva son cheval, franchit le large fossé dont la route était bordée, et disparut sous les grands arbres.

— Ah! je le reconnais bien là, s'écria d'Artagnan. Mordioux! il faut pourtant que j'aie ma revanche.

D'un bond prodigieux il franchit à son tour le fossé; moins d'une minute après, il put entendre à une faible distance le galop du cheval.

Encore un coup d'éperon, encore un élan, et il allait l'atteindre. Une lueur jaillit dans la nuit, une détonation retentit, une balle siffla à l'oreille de d'Artagnan. Le fuyard, se retournant, venait de décharger sur lui un de ses pistolets : il en déchargea un second, sans plus de résultat. Mais au même instant, son cheval, buttant contre un tronc d'arbre jeté au travers du chemin, s'abattit et l'envoya rouler à d'

Le cadet aux gardes arrêta juste à temps sa monture pour éviter une chute pareille, et, mettant aussitôt pied à terre, il courut sur l'ennemi.

M. de Rosnai, tout étourdi de sa culbute, ne s'était pas encore relevé, lorsque le jeune cadet aux gardes tomba sur lui comme la foudre, lui enleva son épée qu'il brisa d'un coup de talon, et le maintint cloué à terre, en pesant sur lui de toute la force de son bras.

Le géant se débattait en vain sous cette étreinte; sa grande masse ne lui servait de rien et lui était plutôt nuisible, dans cette position : il poussait des soupirs de bœuf.

— Si vous êtes un malfaiteur, prenez ma bourse, murmura-t-il ; si vous êtes un gentilhomme, rendez-moi mon épée.

— Tu n'es pas digne de tenir une épée, lui dit d'Artagnan, je viens de briser la tienne sous mon talon de botte.

— Mais qui êtes-vous donc, que voulez-vous de moi?

— Je veux prendre ma revanche!

— Je ne comprends pas.

— Souviens-toi de Saint Dié-sur-Loire, et des coups de fourche que tu m'as fait administrer par tes manants du pays blaisois, sans compter les deux mois de prison que les juges m'ont octroyés sur ta plainte.

— Ah! c'est ce méchant coureur de grands chemins!

— Ce mot te coûtera cher !

— C'est donc un assassinat ı

— Non, ce sera une bastonnade.

— A moi! Au secours, murmura encore le géant, que le cadet aux gardes cinglait vigoureusement du fourreau de son épée.

Il le cingla longtemps et ne s'arrêta que lorsque son bras fut fatigué de frapper. Puis, le lâchant, il l'abandonna, tout moulu de coups, dans la poussière du chemin, sauta sur son cheval et lui cria, avant de s'éloigner :

— Nous voilà quittes, monsieur de Rosnai; nous sommes à deux de jeu. Quand il vous plaira, maintenant, de faire le gentilhomme, vous trouverez la lame, ayant fait suffisante connaissance du fourreau.

— Votre nom, si vous n'êtes pas un lâche! dit M. de Rosnai, d'une voix étranglée par la douleur et par la rage.

— Je ne l'ai jamais caché : Charles de Batz de Castelmore, chevalier d'Artagnan, cadet aux gardes dans la compagnie de M. des Essarts.

— Je m'en souviendrai pour ta perte, murmura sourdement le gentilhomme blaisois, tandis que le galop lointain du cheval se perdait dans le murmure de la forêt.

D'Artagnan ne rentra à Paris que quelques heures après les mousquetaires. Il ne crut pas prudent de raconter à Aricie l'emploi de sa nuit; ce qui lui valut quelques-uns de ces reproches de femme jalouse, où la douceur et l'amertume se mêlent d'une façon assez désagréable, comme dans ces médecines que l'on donne aux enfants. D'Artagnan ne songeait pas qu'en fait d'imprudence, il en avait commis une bien plus grande en déclinant ses noms, titres et qualités à M. de Rosnai.

VI

LE PALAIS-CARDINAL. — UNE GRANDE QUERELLE GRAMMATICALE. — L'AME DAMNÉE DE RICHELIEU. — LES EXPLOITS DU CONSEILLER-COMMISSAIRE LAUBARDEMONT. — LES DIABLES DE LOUDUN. — POSSESSION DES URSULINES. — LE PROCÈS ET LE SUPPLICE DU CURÉ URBAIN GRANDIER.

Sur les limites du vieux Paris du roi Charles V, que nos historiens ont gratifié du surnom de *Sage*, moitié en dehors, moitié en dedans du mur d'enceinte que ce roi avait fait bâtir pour remplacer la clôture de Philippe-Auguste devenue trop étroite, s'élevaient au commencement du dix-septième siècle, rue Saint-Honoré, les hôtels de Rambouillet et de Mercœur. L'hôtel de Me

cœur était un des trois que Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, et Marie de Luxembourg, sa femme, possédaient à Paris. Marie de Luxembo .rg y vendit, en 1605, son hôtel au marquis d'Estrées, et à Benjamin de Hanniques, célèbre écuyer, qui, le premier en France, éleva l'équitation à la hauteur d'un art. En 1629, le cardinal de Richelieu en fit l'acquisition, ainsi que de l'hôtel Rambouillet et de quelques maisons voisines. Les démolisseurs précédèrent les maçons : hôtels et maisons furent jetés bas, et sur leurs ruines M. de Richelieu se fit bâtir un palais, par l'architecte Jacques Lemercier.

Mais, en 1629, le cardinal n'était pas encore monté à ce degré de puissance où il devait atteindre quelques années plus tard. Le plan primitif du nouveau palais, ou plutôt de l'hôtel, car le nom d'hôtel semblait devoir lui suffire, fut d'abord assez modeste dans ses proportions. Cependant, au fur et à mesure que les murs sortaient de terre, s'élevaient et grandissaient, la fortune politique du cardinal faisait comme les murs. L'architecte Lemercier n'était pas encore arrivé au premier étage, qu'il fallut remanier le logis et lui donner une plus belle étendue, afin de le mettre d'accord avec l'éclat de son maître; et de remaniements en embellissements, quand il fut terminé, le grand et puissant ministre se trouva avoir un vaste et magnifique palais.

On ne lui donna pourtant, d'abord, que le nom d'Hôtel-Richelieu. Mais, un beau jour, les passants qui se rendaient à l'église Saint-Thomas du Louvre s'arrêtèrent devant le logis du premier ministre, contemplant une belle plaque de marbre noir placée au-dessus de la grande porte ouverte sur la place.

Sur la plaque de marbre noir, ils pouvaient lire en lettres d'or ces deux mots : PALAIS-CARDINAL.

Il y eut à ce sujet une grande rumeur parmi les grammairiens et les beaux esprits de la cour et de la ville. Le plus beau des beaux esprits, Guez de Balzac, soutint que cette inscription n'était ni grecque, ni latine, ni française.

« Qu'est-ce que c'est qu'un Palais-Cardinal ? « s'écria-t-il, dans son indignation de puriste. « C'est une aussi grande incongruité que si l'on « disait : Le Palais-Roi, le Palais-Empereur, « pour le Palais-Royal, le Palais-Impérial. . « qui vit jamais, dans le monde, un palais qui « fût cardinal ou un cardinal qui fût palais ! »

Balzac eut de son côté les rieurs et les ennemis du ministre, qui ne laissaient pas d'être nombreux. Ceux-ci ne s'inquiétaient guère de la grammaire, mais ils disaient tout haut qu'une pareille inscription prouvait une vanité colossale, car il semblait, en la lisant, qu'il n'y eût point alors en France d'autre cardinal que le cardinal de Richelieu, ou bien que c'était le cardinal des cardinaux français.

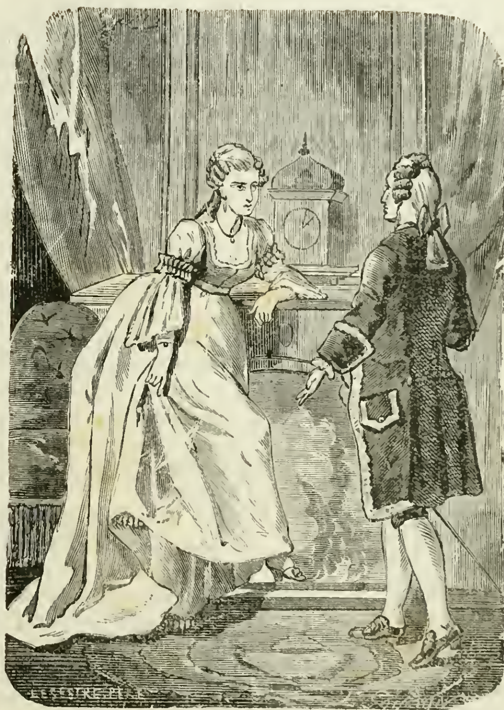
D'autres clameurs s'élevèrent, lorsque les amis de M. de Richelieu, à bout de bonnes raisons, s'avisèrent de répliquer qu'ils devaient être permis de dire le Palais-Cardinal, puisque l'on disait l'Hôtel-Dieu. La cabale cria au blasphème, et que l'orgueil du cardinal touchait à la folie, de s'égaler ainsi à la divinité.

Plus d'un de nos lecteurs, en voyant que nous avons fait démolir l'hôtel Rambouillet pour élever sur ses ruines le Palais-Cardinal, n'auront certainement pas manqué de nous accuser de quelque anachronisme, l'histoire littéraire du dix-septième siècle étant toute pleine de l'éclat que jeta l'hôtel Rambouillet sous les deux règnes de Louis XIII et de Louis XIV. C'est qu'après la démolition du premier hôtel de Rambouillet, celui de la rue Saint-Honoré, il y en eut un second, celui de la rue Saint-Thomas du Louvre, qui avait porté successivement les noms d'Hôtel-Pisany, d'Hôtel-d'O, d'Hôtel de Noirmoutier. L'hôtel de Rambouillet de la rue Saint-Thomas du Louvre fut la retraite des Muses, le cabinet des Précieuses, le temple du bel esprit.

> Des gens choisis un petit nombre,
> Comme à l'hôtel de Rambouillet,
> Y vient, non pas jouer à l'Ombre,
> A la Bassette, au Lansquene
> Mais tenir cercle et cabinet;
> Et chacun y fait la figure
> Ou de Balzac ou de Voiture,
> Ou de tel autre bel esprit,
> Que cet hôtel mit en crédit.

Le Palais-Cardinal était complétement terminé en 1639, lorsque le premier ministre, dont tant de cabales et de conspirations avaient cherché à renversé la fortune, sans y parvenir, mais qui prévoyait de nouveaux orages, songea à se rendre favorables les vents, les dieux... et le roi de France. Il ne jeta pas pour cela son anneau à la mer : il offrit à Louis XIII la nue-propriété de son palais.

Trois mois environ avant les événements



nous venons de raconter dans les précédents chapitres, M. le duc Richelieu avait dit au roi :

— Je voudrais donner à Votre Majesté un témoignage de ma reconnaissance pour les grâces et les faveurs extraordinaires qu'elle m'a accordées. Je la supplie de vouloir bien accepter du premier de ses sujets et du plus fidèle de ses serviteurs, par donation entre-vifs, le Palais-Cardinal, les meubles et les bijoux qu'il contient.

Le roi daigna accepter. Claude Bouthillier, surintendant des finances, fut chargé de libeller la donation, et le roi en signa l'acte au mois de juin de la même année, pendant un court séjour qu'il fit à Fontainebleau.

Transportons-nous, maintenant, au Palais-Cardinal.

Son Eminence est seule, dans son cabinet, assise devant une table d'ébène, chargée de livres et de papiers. L'index de la main droite appuyé sur une feuille de parchemin, à laquelle pend par un fil de soie le grand sceau royal, le cardinal promène distraitement les yeux sur les tableaux, les bustes et les beaux meubles qui ornent le cabinet. Son regard s'arrête un instant avec complaisance sur un grand buffet d'argent ciselé, d'un travail admirable. Le burin qui a

taillé ce métal précieux, a fait de ce meuble un chef-d'œuvre que ne désavoueraient pas les artistes florentins de la Renaissance, quoique le style soit un peu différent de celui de Cellini.

Ce n'est plus l'art gracieux, pur et charmant qui s'épanouit sous le beau ciel de l'Italie, pour se répandre de là en France jusqu'à Fontainebleau, lorsque la pensée humaine rompit tout à coup avec les mystiques et sombres traditions du moyen-âge, et secoua les draperies hiératiques de la statuaire gothique, pour rendre aux caresses du soleil les belles chairs nues de la Vénus Anadyomène. L'art, au dix-septième siècle, a déjà plus de lourdeur, plus d'austérité, mais il reflète une grandeur qui n'appartient qu'à lui. On y sent qu'il est du siècle des Nicole, des Pascal et des Corneille.

Du grand buffet d'argent ciselé, le regard du cardinal descend, pour tomber sur le parchemin que son doigt tient fixé sur la table d'ébène. Il le prend alors et le parcourt des yeux :

« Sa Majesté ayant très-agréable la très-hum-
« ble supplication qui lui a été faite par mon-
« sieur le cardinal Richelieu, d'accepter la do-
« nation de la propriété de l'Hôtel de Richelieu,
« au profit de Sa Majesté et de ses successeurs
« rois de France, sans pouvoir être aliénée de
« la Couronne pour quelque cause et occasion
« que ce soit : ensemble sa Chapelle de diamant,
« son grand buffet d'argent ciselé et son grand
« diamant, à la réserve de l'usufruit de ces cho-
« ses, la vie durant du sieur cardinal, et à la
« réserve de la capitainerie et conciergerie
« dudit hôtel, pour ses successeurs ducs de Ri-
« chelieu ; Sadite Majesté a commandé au sieur
« Bouthillier, conseiller en son conseil d'Etat
« et surintendant des finances, d'accepter au
« nom de Sadite Majesté la donation auxdites
« clauses et conditions. »

— Le sacrifice est consommé, se dit alors le cardinal, en jetant un dernier regard sur ses richesses; aussi bien tout cela n'est il pas digne de faire partie du domaine de France? Notre famille à nous, c'est la nation.

Sa lèvre se contracta; un sourire singulier rida ses pommettes, et il ajouta :

— Donation vaut mieux encore que confiscation.

On gratta en ce moment à la porte · elle s'ouvrit, et l'huissier de service prévint Son Eminence que M. Laubardemont attendait ses ordres dans l'antichambre.

Le conseiller d'Etat Laubardemont était un des plus actifs instruments du grand et terrible cardinal, non pas à la manière du père Joseph mort l'année précédente, et dont il fit en ces termes l'oraison funèbre :

— J'ai perdu mon bras droit.

Le père Joseph, surnommé l'Eminence grise, agent et confident de l'Eminence rouge, dans les affaires les plus délicates, dans les missions les plus difficiles, avait été pour lui la tête qui pense, l'esprit d'intrigue qui travaille dans l'ombre pour le maître, le conseil qui éclaire : Laubardemont n'était que la main qui signe l'arrêt de mort, le bras qui frappe.

Aux jours des grandes éclaircies qu'il pratiquait dans les derniers taillis de la féodalité, quand il s'agissait d'abattre la tête de quelques-uns de ces fiers gentilshommes qui essayaient de défendre ou de rétablir leurs priviléges contre l'œuvre de nivellement de Richelieu, contre ses implacables inimitiés ou ses vengeances personnelles, Laubardemont était là, avec les autres commissaires institués pour une besogne de sang.

Le Parlement ou les pairs du royaume n'offraient pas à Son Eminence un tribunal dont il fût assez sûr. Les accusés, dont la condamnation étaient prononcée d'avance, comparaissaient devant une commission composée d'âmes damnées du cardinal. C'est ainsi que le comte de Chalais, le maréchal de Marillac et tant d'autres illustres victimes avaient été envoyés à l'échafaud.

C'est ainsi qu'on faisait en ce moment son procès au duc de La Valette, fils du duc d'Epernon, colonel d'infanterie dans l'armée de Condé en Espagne, accusé d'avoir fait échouer, par sa mauvaise volonté, le siége de Fontarabie. Mais la haine du premier ministre à son égard avait une autre source Le duc de La Valette était un railleur impitoyable, qui ne ménageait dans ses propos ni la politique, ni la vie privée du cardinal; celui-ci le soupçonnait même d'avoir trempé autrefois dans le complot ourdi contre lui, à Amiens, par d'Epernon.

Ce procès, toutefois, n'avait lieu que par contumace, car le duc de La Valette, connaissant son cardinal, s'était empressé de passer en Angleterre, au premier avis qu'un ordre d'informer allait être lancé contre lui.

Laubardemont arrivait de Saint-Germain pour apprendre au cardinal l'issue de l'affaire.

Cette fois encore, le faible Louis XIII avait fini par céder à l'ascendant de Richelieu ; il épousa même sa querelle au point que, lorsque quelques membres du Parlement désignés pour faire partie de la commission, représentant au roi qu'ils ne pouvaient opiner en dehors du Parlement, le supplièrent de lui envoyer cette affaire, Louis XIII leur répondit durement :

« Vous faites les difficiles et les tuteurs des
« rois! Je suis le maître! C'est une erreur gros-
« sière de s'imaginer que je n'ai pas le pouvoir
« de faire juger les ducs et pairs de mon royaume
« où et par qui me plaît. Le duc de La Valette
« ne mérite pas d'être jugé autrement. »

— Eh bien, monsieur Laubardemont? dit le cardinal, sans se retourner, tandis que le conseiller commissaire se tenait, debout, à quelques pas.

— Je viens faire connaître à Votre Eminence que l'arrêt a été rendu ce matin.

— Et cet arrêt?

— Condamne le coupable à la peine de mort et porte qu'il sera exécuté en effigie.

— C'est bien! fit le cardinal : la commission a rempli son devoir; mais n'avez-vous pas quelque détail à m'apprendre?

— Le président de Bellièvre a encore essayé de sauver ce grand coupable.

— Et quelles raisons a-t-il avancées pour justifier la trahison du duc de La Valette?

— Le président de Bellièvre a représenté que la trahison, présumée sur des bruits vagues et sur la déposition de témoins récusables, était loin d'être prouvée; que s'il y avait eu de sa part des fautes contre la discipline, c'était aux conseils de guerre à en connaître. Puis, pour fournir aux commissaires un biais favorable à l'accusé, il a ajouté qu'il ne pouvait excuser un des premiers officiers de la couronne d'avoir désobéi aux ordres du roi, qui l'appelait auprès de lui pour se justifier; que cette faute d'un dangereux exemple méritait un châtiment; qu'en conséquence, il concluait à ce que le duc de La Valette fût condamné à neuf années d'exil et à cent mille livres d'amende.

— Ah! M. Bellièvre a fait cela!

Le cardinal prenait quelques notes. Laubardemont poursuivit :

— Alors, Sa Majesté, qui assistait à la séance, s'est levée fort courroucée. Le roi a pris à témoin les seigneurs présents, qui ont pu voir, sur le champ de bataille, le duc de La Valette montrer le plus grand courage dans des occasions périlleuses; Sa Majesté a assuré que la brèche de Fontarabie était praticable; que le duc l'aurait emportée s'il l'avait voulu, et que, ne l'ayant pas fait, il était coupable de trahison.

M. de Richelieu approuva d'un léger mouvement de tête.

— Maintenant, ajouta Laubardemont, si Votre Eminence me le permet, je lui ferai connaître l'humble avis que j'ai émis moi-même dans cette circonstance.

— Voyons votre avis, monsieur le commissaire.

— Pour dissiper les derniers scrupules de quelques membres du Parlement, que les commissions effarouchent un peu, j'ai cité en exemple les usages de l'Asie, où le monarque se défait sans formalité de justice d'un grand qui lui déplaît, faisant entendre par là que le duc de La Valette devait encore se trouver très-heureux d'avoir des juges.

— Vous êtes un fidèle sujet du roi, monsieur Laubardemont, et le nouveau témoignage que vous venez d'en fournir vous sera compté. Ce grand crime voulait un tel châtiment.

— Et cependant Son Eminence ne connaît pas tous ses actes coupables, dit Laubardemont, avec une voix de dénonciateur.

— Ah! se contenta de faire le cardinal.

— Votre Eminence se souvient-elle de ce libelle sanglant qui fut publié il y a quelques années par une des femmes de la reine-mère nommée Hammon?

— Je ne m'en souviens pas, dit sèchement M. de Richelieu, mais continuez cependant.

Le cardinal se souvenait parfaitement de la publication de cet écrit, satire des plus virulentes contre les ministres, mais surtout contre lui, et dans laquelle plusieurs particularités de sa vie privée avaient été révélées. Son amour-propre y avait reçu de plus profondes blessures encore que sa politique et son ambition.

— Cette femme Hammon était de Loudun, et le curé Urbain Grandier fut véhémentement soupçonné d'avoir travaillé à son libelle.

— Laissons là le curé Grandier, interrompit le cardinal : son procès et son supplice m'ont été complétement étrangers, vous le savez mieux que

personne, monsieur Laubardemont, et revenez à l'affaire de M. le duc de La Valette.

— J'y suis en plein. M. le duc de La Valette a aussi travaillé au pamphlet de Loudun.

— Etes-vous sûr de cela? s'écria le cardinal, démentant ainsi, par le tremblement de sa voix, l'indifférence qu'il avait montrée un instant auparavant.

— Je le tiens du marquis de Vigneul, qui a habité Loudun et qui possède des terres dans le Poitou; il paraît même qu'il a des preuves en main de la complicité du duc, des lettres écrites par lui à cette femme, et qui ont servi à confectionner le libelle.

M. de Richelieu avait repris sa physionomie impassible. Il dit à son interlocuteur :

— Eh bien, monsieur Laubardemont, il faudra m'amener un de ces jours M. de Vigneul, demain... ce soir, si vous voulez.

— Votre Eminence a peut-être oublié que M. le marquis de Vigneul, avant d'aller prendre le commandement de la place de Péronne que vous avez accordée à ses bons services et à son dévouement aux intérêts du roi, est allé conduire sa femme dans ses terres du Poitou?

— Quelle idée singulière il a eue là! fit le cardinal.

Il en savait assez pour le moment, et voulait rompre avec un sujet qui ravivait de cruelles blessures faites à son amour-propre.

— M. de Vigneul, reprit-il, aurait aussi bien fait de laisser sa jeune femme à la cour, au lieu de l'emmener à cent lieues, au fond de sa tanière poitevine. Serait-il jaloux par hasard?

— Le marquis connaît la vertu de sa femme... mais...

— Mais il ne s'y fie pas... Il a eu tort de ne pas me parler de cette belle équipée de vieillard amoureux; je l'en eusse dissuadé. De mauvais bruits ont couru, dans le temps, à la mort de sa première femme... Il ne faut pas que les gentilshommes qui servent les intérêts de Sa Majesté... et les miens s'embarquent en des affaires scabreuses, où leur passion est seule en jeu, et qui finissent par produire des scandales dont profitent les ennemis de l'Etat. N'oubliez jamais cela, monsieur Laubardemont, et m'amenez M. de Vigneul, dès qu'il sera de retour de ses terres du Poitou.

Au ton bref, au geste imperceptible du cardinal, Laubardemont comprit qu'il lui donnait congé, il salua profondément Son Eminence, qui reprit sur la table le parchemin de la donation de son palais, et il se retira en refermant sans bruit la grande porte du cabinet.

Laubardemont ne croyait pas pouvoir exécuter de sitôt l'ordre que lui avait donné le duc de Richelieu, d'amener au Palais-Cardinal M. de Vigneul, qui courait, depuis la veille, sur la grande route de Poitiers, escortant le carrosse de sa femme, avec M. de La Tour et M. de Rosnai. Il était loin de se douter que ce voyage eût été interrompu d'une façon si romanesque par l'embuscade de la forêt de Rambouillet, et que M. de Vigneul, à l'heure même où il quittait Son Eminence, venait de rentrer à Paris dans le plus piteux équipage, en proie à un de ces accès de fureur plus faciles à comprendre qu'à décrire.

Le conseiller-commissaire logeait rue de l'Arbre-Sec, tout auprès du carrefour où s'élevait autrefois la croix patibulaire du *Trahouër* ou du Tiroir; digne voisinage pour l'âme damnée de Richelieu, qui avait fait et devait encore faire couler tant de sang.

Tout en longeant la rue Saint-Honoré pour gagner son logis, Laubardemont songeait aux inconvénients de toute nature auxquels sont voués ceux qui servent les grands, et avec quelle impudence, quand la besogne qu'ils ont commandée est trop odieuse, ils en laissent toute la vilaine responsabilité à leurs obscurs complices.

Parmi les souvenirs importuns qui troublaient parfois la conscience de Laubardemont, le procès et le supplice d'Urbain Grandier l'obsédaient le plus. Non pas qu'il en éprouvât des remords dans le sens précis de ce mot. Tous les autres exploits judiciaires auxquels il s'était livré, pour servir le cardinal, et qui l'avaient rendu fameux parmi les commissaires criminels, laissaient sa conscience dans un parfait repos. Jamais la tête sanglante du comte de Chalais, ou celle du maréchal de Marillac ne lui apparaissaient dans ses rêves. Il venait de prononcer un nouvel arrêt de mort contre le comte de La Valette, et il ne regrettait qu'une chose : la fuite et le séjour du condamné en Angleterre, qui le mettait à l'abri des vengeances du cardinal. Laubardemont songeait même aux moyens de tendre à Londres quelque piége pour s'emparer par surprise du comte de La Valette et le livrer ainsi à l'échafaud.

Mais dans l'affaire d'Urbain Grandier, les in-

térêts de la religion s'étaient trouvés mêlés; d'horribles circonstances, d'épouvantables tortures avaient précédé et accompagné le supplice du condamné. Urbain Grandier était un prêtre, et Laubardemont, qui avait travaillé avec une infernale habileté à la perte du pauvre curé de Loudun, brûlé comme sorcier, relaps et hérétique, voué aux flammes de l'enfer, n'était pas sans inquiétude sur son propre salut.

Et c'était à propos de ce même procès, dans lequel il n'avait guère été, dans les mains de Richelieu, qu'un instrument docile, la cognée qui abat, la hache qui tranche, que le cardinal venait de lui dire :

« Laissons là le curé Grandier, monsieur Laubardemont; son procès et son supplice m'ont été complétement étrangers, vous le savez mieux que personne ! »

Le procès d'Urbain Grandier avait eu un énorme retentissement. Toute la France s'était occupée de « l'histoire des diables de Loudun et de la possession des religieuses ursulines. »

C'était en l'année 1633. La résolution venait d'être prise dans les conseils du roi de faire raser tous les châteaux et toutes les forteresses qui se trouvaient au cœur du royaume, et de ne conserver que celles des frontières. Le cardinal de Richelieu, qui était l'auteur de ce projet et qui voulait porter ainsi le dernier coup à la puissance féodale de la noblesse provinciale, mêlait comme d'habitude ses intérêts personnels à ceux de l'État. Il n'eut donc garde de laisser subsister le château de la ville de Loudun, pour l'abaissement de laquelle il avait des vues particulières, qu'il montra bientôt en faisant attribuer à sa ville de Richelieu, située dans la même province, une grande partie des droits et de la juridiction de Loudun.

La commission de faire abattre cette forteresse fut donnée à Laubardemont.

Les Mémoires du temps ne ménagent pas Richelieu. S'il est juste de rabattre quelque chose de leurs exagérations et de leur emportement contre le célèbre cardinal, il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire, et ne voir dans le ministre de Louis XIII que le grand politique uniquement occupé de la grandeur de la France.

On n'a vu plus tard que les résultats généraux des actes de son gouvernement; mais le but n'est pas tout, même quand on l'atteint, et l'histoire ne doit pas tout absoudre, parce que tout a réussi.

Laubardemont, disent donc les Mémoires du temps, était un de ces hommes entièrement dévoués au cardinal, qu'il savait si bien employer dans les occasions où il s'agissait de détruire, d'exterminer, de répandre injustement le sang, en observant néanmoins les formes de la justice. On l'avait déjà fait commissaire dans ces sanglantes occasions, et, depuis, il eut l'honneur de l'être encore souvent.

En arrivant à Loudun pour y faire démolir le château-fort, Laubardemont trouva la ville en proie à une singulière surexcitation.

Il y avait à Loudun un couvent de religieuses de l'ordre des Ursulines. Plusieurs de ces religieuses étaient possédées du démon : toute une légion de diables logeait dans leurs corps, et l'autorité ecclésiastique ayant fait procéder à l'exorcisme de ces filles, en présence de Guillaume de Cerizai de La Guérinière, bailli de Loudun, et de Louis Chauvet, lieutenant criminel, les possédées répondirent, en se démenant dans d'effroyables contorsions, qu'elles avaient été livrées aux démons par Urbain Grandier.

Cet Urbain Grandier était curé de l'église de Saint-Pierre à Loudun. Nommé aumônier du couvent des Ursulines, il n'avait jamais pris possession de cette charge ecclésiastique. Accusé précédemment auprès de l'évêque de Poitiers de quelques familiarités, et même de commerce galant avec des femmes de sa paroisse, il s'était tiré tant bien que mal de cette accusation. Il est certain que c'était un homme aux passions ardentes, surexcitées encore par la contrainte que lui imposait son état de prêtre.

On trouva plus tard dans ses papiers un écrit contre le célibat ecclésiastique, où les combats et les souffrances qu'il provoque étaient peints dans un style ardent. On y trouva aussi un recueil de vers et de chansons qui n'étaient pas précisément des hymnes sacrées, quoique plusieurs de leurs images fussent empruntées au Cantique des cantiques.

Grandier avait beaucoup d'ennemis dans le clergé et parmi les moines de Loudun. Ils déployèrent un rare talent dans leur mise en scène.

Les exorcismes des Ursulines devinrent un spectacle où tout ce que Loudun comptait de personnages notables accourait. Des curieux, des amateurs de scandale, des fanatiques vin-

rent bientôt en foule des villes voisines. Un des aumôniers de la reine, nommé Marescot, s'y rendit même.

Huit religieuses étaient possédées du démon : les incrédules et ceux de la religion réformée disaient simplement « qu'elles avaient le diable au corps. »

C'étaient : la supérieure du couvent, Louise de Jésus ; les sœurs Claire, Catherine de la Présentation, Anne de Saint-Ayriès, Elisabeth de la Croix, Monique de Sainte-Marthe, Jeanne du Saint-Esprit et Séraphique Archer.

On les montrait, toutes les huit, dans un grand dortoir, couchées sur autant de lits, pâles, les traits contractés, les yeux profonds et cernés, sous leurs voiles noirs.

L'exorciste, en surplis et en étole, s'approchait de l'une d'elles D'autres exorcistes assistants se tenaient près du lit, portant la croix, le saint ciboire et le goupillon trempant dans un vase d'eau bénite. Le bailli, le lieutenant criminel, des carmes, et la foule des curieux formaient le cercle.

Alors l'exorciste se mettait à conjurer le démon et à l'interroger en latin. Le démon répondait, naturellement, par la bouche de l'ursuline ; mais si le latin de l'exorciste, sans être d'une grande élégance, se conformait toujours aux règles de la syntaxe, celui du démon n'était souvent qu'un véritable latin de cuisine, un latin qui ne valait pas le diable.

— Pourquoi es-tu entré dans le corps de cette fille ?

— Par haine et par esprit du mal.

— Comment te nommes-tu ?

— Je me nomme Asmodée.

— Sous quelle forme le pacte a-t-il été conclu ?

— Sous la forme d'une fleur ?

— Quelle fleur ?

— Une rose.

— Par qui la rose du pacte a-t-elle été envoyée à cette fille.

— Par Urbain...

— Urbain... Ce n'est pas suffisant ; dis-nous encore le surnom de cet homme.

— Urbain... Grandier.

— Dis-nous sa qualité.

— C'est un prêtre.

— De quelle église ?

— De la paroisse de Saint-Pierre de Loudun.

Tout cet interrogatoire était accompagné et entrecoupé de cris, de convulsions, de grimaces, de bonds prodigieux, de mouvements lascifs, que la possédée faisait sur son lit, au grand effroi des spectateurs : gestes et convulsions entremêlés de paroles obscènes, car le diable exorcisé ne se gênait pas pour appeler toute chose par son nom

Parfois le démon s'obstinait à ne pas répondre, ou ne répondait qu'après de grands efforts de l'exorciste, qui inondait d'eau bénite la figure et la poitrine de l'ursuline, ou plaçait sur sa tête le saint ciboire, en épuisant toutes les formules du rituel.

La même scène se reproduisait devant les sept autres lits, avec quelques variantes, suivant le tempérament, le degré de possession de la patiente, et la perversité du démon logé dans son corps.

Ce n'était plus Asmodée, mais Astaroth, ou Lucifer, ou Achaos, ou Leviathan, Behemot, Jacarum, Balaam, Bherit, ou simplement Giraud ; car ces diables avaient aussi des noms de chrétiens.

Si l'on remarquait que nous venons d'en nommer une dizaine, tandis qu'il n'y avait d'abord que huit religieuses possédées, nous n'en serions nullement embarrassé, parce que quelques-unes des jeunes religieuses n'étaient pas possédées par un seul démon, mais en avaient jusqu'à trois, quatre et cinq dans le corps.

Quant au pacte, ce n'était pas toujours le même.

A l'une le diable avait été envoyé sous la forme d'un simple légume, sous celle d'un chien, d'un chat, d'un oiseau, d'une souris, d'un bouc. Il y en eut même une qui affirma qu'Urbain Grandier lui avait fait avaler le diable, sous les apparences d'une mixture composée de cendre d'hostie brûlée et de la plus sale des ordures (1).

Urbain Grandier, cependant, luttait coura-

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de mettre ici une note, la seule que nous placerons dans ce livre, écrit, comme il a été dit dans le prospectus, d'après les *Mémoires du temps* Tous les détails du procès et du supplice d'Urbain Grandier sont historiques, et sont relatés, entre autres, dans l'*Histoire des diables de Loudun*, ou de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville. — Amsterdam, chez Abraham Wolfgand, près de la Bourse. — 1694.

gensement contre ses ennemis; il comptait quelques protecteurs dans la noblesse et le haut clergé, et il se fût tiré sans doute de ce guêpier, sans l'intervention de Laubardemont.

Dès son arrivée à Loudun, Laubardemont se fit raconter cette affaire dans tous ses détails. Il n'y vit d'abord qu'une diversion fort propre à occuper le public, et à l'empêcher de trop se mêler de la mission dont il avait ete chargé par le cardinal.

Mais en s'informant des précédents du curé Grandier, il apprit bien autre chose.

M. de Vigneul, qui se trouvait alors à Loudun, était un des ennemis des plus acharnés du curé Urbain Grandier. Ce prêtre avait été le confesseur de sa femme Julie, première du nom, lorsqu'elle était encore jeune fille; et ayant été instruit de la mort mystérieuse de son ancienne pénitente, arrivée au château de la Roche-sur-Yon, il avait contribué à répandre contre M. de Vigneul des bruits de nature à le faire soupçonner d'avoir assassiné sa femme par jalousie.

Le gentilhomme se rendit auprès de Laubardemont, et lui révéla qu'Urbain Grandier était, pour la meilleure part, l'auteur du libelle publié contre le cardinal, par cette femme attachée au service de la reine-mère, et nommée Hammon.

L'âme damnée du cardinal, en courtisan consommé, vit là une magnifique occasion de servir son maître et d'avancer sa fortune. Laubardemont croyait peu à la sorcellerie, aux magiciens, aux diables de Loudun et à la possession des ursulines; mais le cardinal serait peut-être enchanté qu'on brûlât le pamphlétaire dans la peau de ce curé magicien.

Il en écrivit à Richelieu.

Celui-ci se souvint alors que, lorsqu'il n'était encore que simple prieur du Coussai, en Poitou, quelque temps après être entré dans les ordres, ce même Urbain Grandier avait eu des demêlés avec lui, et, se prétendant son supérieur, comme étant le premier des ecclésiastiques du Loudunois, l'avait forcé en plusieurs occasions de se soumettre à ses ordres et de lui céder le pas.

Urbain Grandier, deux fois coupable d'offense envers le vindicatif cardinal, était un homme perdu.

M. de Richelieu manda aussitôt à Laubardemont de se rendre à Paris, toute affaire cessante. Le conseiller-commissaire y passa quelques heures enfermé avec Son Eminence, dans son cabinet, et repartit immédiatement pour Loudun, porteur d'une commission royale conçue en ces termes :

« Le sieur Laubardemont, conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé, se rendra à Loudun et autres lieux où besoin sera, pour informer diligemment contre le nommé Urbain Grandier sur tous les faits dont il a été ci-devant accusé, et autres qui lui seront de nouveau mis à-sus, touchant la possession des religieuses ursulines de Loudun et autres personnes qu'on dit être possédées et tourmentées des démons par les malefices dudit Grandier, et de tout ce qui s'est passé depuis le commencement, tant aux exorcismes qu'autrement, sur le fait de la possession ;

« Faire rapporter les procès-verbaux et autres actes des commissaires à ce delégues ;

« Assister aux exorcismes qui se feront ; et de tout faire proces-verbaux, et autrement procéder comme il appartiendra, pour la preuve et verification entière desdits faits ;

« Et sur tout décréter, instruire, faire et parfaire le procès audit sieur Grandier et à tous autres qui se trouveront complices desdits cas, jusqu'à sentence définitive, nonobstant opposition, appelation, ou recusation quelconque, pour lesquelles, et sans prejudice d'icelles, ne sera différé ; même, attendu la qualite des crimes, sans avoir égard au renvoi qui pourrait être demandé par ledit sieur Grandier.

« Mandant Sa Majesté, à tous les gouverneurs, lieutenants-généraux de la province, et a tous baillis, sénéchaux, etc., donner, pour l'exécution de ce que dessus, toute assistance et main-forte, aide et prison, si metier est et qu'ils en soient requis. »

Deux autres ordonnances du même jour, c'est-à-dire du 30 novembre 1633, portaient « que le sieur Laubardemont pourrait faire arrêter et constituer prisonniers ledit sieur Urbain Grandier et ses complices, en lieu de sûreté, avec pareil mandement à tous prévôts, maréchaux, etc., et autres officiers et sujets, de tenir la main à l'exécution des ordonnances, et obeir pour le fait d'icelles aux ordres qui leur seront donnés par ledit sieur. »

Il faut lire ces sortes de pièces, pour concevoir une idée du mécanisme judiciaire de cette époque, tel que l'avait imaginé et le faisait fonctionner le terrible cardinal. Pas de tribunal ni de

juges, dans l'acception du mot, mais une commission et des commissaires désignés par le bon plaisir du ministre, n'étant soumis à d'autre procédure que leur volonté, à d'autre jurisprudence que leur servilité, à d'autre code que les ordres secrets qu'on leur transmettait pour appliquer telle peine, sans récusation, sans renvoi, sans appel ! Telle était encore la justice au dix-septième siècle.

Aussitôt de retour, Laubardemont manda le lieutenant-prévôt, Guillaume Aubin, sieur de La Grange, et lui ordonna, en vertu des pouvoirs dont il était porteur, de se saisir le lendemain matin de la personne de Grandier.

La Grange, qui était convaincu de l'innocence du curé, du moins en ce qui concernait les diables de Loudun et la possession des religieuses, voulut le sauver. Il fit secrètement prévenir Grandier des ordres qu'il venait de recevoir.

Grandier remercia l'émissaire du lieutenant-prévôt; mais il répondit que, confiant dans son innocence et dans la miséricorde de Dieu, il avait résolu de ne point se retirer. Dès qu'on eut procédé à son arrestation, les archers des prévôts de Loudun et de Chinon le conduisirent au château d'Angers, où il demeura quatre mois.

Pendant ce temps, Laubardemont s'emparait de tous ses papiers, y compris les pièces des procédures précédentes qui avaient été commencées contre le curé, et les arrêts rendus en sa faveur, ce qui le mit plus tard dans l'impossibilité de se défendre.

Quand l'instruction fut terminée et que le procès commença, il y eut recrudescence d'exorcismes. On y traîna le malheureux Grandier, que les démons accusèrent de plus belle, par la bouche des ursulines.

On assista alors à des scènes qui dépassaient tout ce qu'on avait vu jusque-là. Les religieuses hurlaient, se tordaient, mettaient en lambeaux leurs vêtements, proféraient d'horribles blasphèmes, et imputaient à Grandier les actes les plus abominables, en des termes qui eussent fait rougir les hôtes des plus mauvais lieux. Il était prouvé cependant que Grandier n'avait jamais mis le pied dans le couvent des Ursulines.

Une relation manuscrite d'un de ces exorcismes nous en a conservé les curieux et abominables détails :

EXORCISME DES RELIGIEUSES URSULINES, EN PRÉSENCE DU CURÉ URBAIN GRANDIER.

« Le vendredi, 23 juin 1634, veille de la Saint-Jean, sur les trois heures de l'après-midi, M. de Poitiers et M. Laubardemont étant présents, dans l'église de Sainte-Croix de Loudun, pour continuer les exorcismes des religieuses ursulines; de l'ordre du sieur Laubardemont fut amené de la prison en ladite église, Urbain Grandier, prêtre curé, accusé et dénommé magicien par lesdites religieuses possédées, auquel furent produits par ledit sieur commissaire quatre pactes rapportés à diverses fois aux précédents exorcismes, par lesdites possédées.

« L'un de ces pactes rendu par Leviathan le samedi 17 du présent mois, composé de la chair d'un enfant, prise en un sabbat fait à Orléans en 1631, de la cendre d'une hostie brûlée, du sang et de la... dudit Grandier, par lequel Leviathan dit avoir entré au corps de sœur Jeanne des Anges, et l'avoir possédée avec ses adjoints Behemot, Isaacarum et Balaam, et ce le 8 décembre 1632.

« L'autre composé de graines d'orange et de grenade, rendu par Asmodée, alors possédant la sœur Agnès, le jeudi 22 du présent mois, fait entre ledit Grandier, Asmodée et quantité d'autres diables, pour empêcher l'effet des promesses de Beherit, qui avait promis, pour signe de sa sortie, d'enlever la calotte du sieur commissaire, à la hauteur de deux piques, l'espace d'un *miserere*.

« Tous lesquels pactes représentés au sieur Grandier, il a dit sans être aucunement étonné, mais d'une façon constante et généreuse, ne savoir en aucune façon ce que c'était que lesdits pactes, ne les avoir jamais faits, ne point connaître d'art capable de telles choses; n'avoir jamais eu communication avec les diables et ignorer absolument ce qu'on lui disait.

« Cela fait, on amena toutes les religieuses possédées, au nombre de onze à douze, comprises trois filles séculières aussi possédées, dans le chœur de ladite église, accompagnées de quantité de religieux, carmes, capucins et recollets, de trois médecins et d'un chirurgien; lesquelles religieuses firent, à leur entrée, quelques gaillardises, appelant ledit Grandier leur maître, et lui témoignant allégresse de le voir.

« Alors, le père Lactance Gabriel, recollet,



et l'un des exorcistes, exhorta toute l'assistance à élever son cœur à Dieu, avec une ferveur extraordinaire, à produire des actes de contrition... Ce qui ayant été fait, il dit que le mal de ces pauvres filles était si étrange, que la charité obligeait tous ceux qui ont droit de travailler à leur délivrance et à l'expulsion des démons, de s'y employer, par les exorcismes que l'Église prescrit à ses pasteurs. »

Le père Lactance, s'adressant alors à Urbain Grandier, lui ordonna de prendre part aux exorcismes, en sa qualité de prêtre.

Ce ne fut pas une des moins étranges circonstances de ce procès monstrueux, que de voir les ursulines exorcisées par le prêtre même qui était accusé de les avoir livrées au démon.

Laubardemont et le père Lactance Gabriel tendaient un piége à celui dont ils avaient juré la perte : en exorcisant, en conjurant les démons de sortir des corps dont ils s'étaient empares, Urbain Grandier reconnaissait la réalité de la possession, et serait écrasé, lorsque Asmodée, Leviathan et tous leurs collègues des rives infernales l'accuseraient par la bouche des convulsionnaires.

Urbain Grandier vit bien le piége, mais il

n'eut pas la force de l'éviter. Le procès-verbal de l'exorcisme, un des documents les plus curieux qui existent en ce genre, continue ainsi :

« Urbain Grandier, adressant la parole à M. de Poitiers, lui dit : — Monseigneur, qui dois-je exorciser ?

« A quoi lui ayant été répondu par ledit sieur évêque : — Ces filles ! il continua et dit : — Quelles filles ? — A quoi il fut répondu : — Ces filles possédées. — Tellement, dit-il, monseigneur, que je suis obligé de croire à la possession. L'Eglise le croit ; je le crois donc aussi, quoique j'estime qu'un magicien ne peut faire posséder un chrétien sans son consentement....

« Et lui ayant été amenée par le père recollet la sœur Catherine, comme la plus ignorante de toutes et la moins soupçonnée d'entendre le latin, il commença l'exorcisme en la forme prescrite par le rituel, qu'il ne put pas continuer longuement, parce que toutes les autres possédées furent travaillées des démons et firent force cris étranges et horribles ; et entre autres la sœur Claire s'avança vers lui, lui reprochant son aveuglement et son opiniâtreté....

« Il s'adressa alors à la sœur Claire, qui lui offrit de lui répondre en quelle langue qu'il voudrait ; mais cela n'eut point lieu, car toutes les possédées recommencèrent leurs cris et leurs rages, avec des désespoirs non pareils, des convulsions fort étranges et toutes différentes, persistant d'accuser ledit Grandier de magie et du maléfice qui les travaillait, s'offrant de lui rompre le cou, si on voulait le leur permettre, et faisant toutes sortes d'efforts pour l'outrager.

« Lui, cependant, demeurait sans aucun trouble ni émotions, regardant fixement lesdites possédées, protestant de son innocence, et priant Dieu d'en être le protecteur.

« S'adressant à Monsieur l'Evêque et à M. Laubardemont, il leur dit qu'il implorait l'autorité ecclésiastique et royale, dont ils étaient les ministres, pour commander à ces démons de lui rompre le cou, ou du moins de lui faire une marque visible au front, au cas qu'il fût l'auteur du crime dont il était accusé ; ce qu'ils ne voulurent point permettre, pour ne pas exposer l'autorité de l'Eglise aux ruses des démons, qui pourraient avoir contracté quelque pacte à ce sujet avec ledit Grandier.

« Alors les exorcistes, au nombre de huit, ayant commandé le silence aux diables et de cesser les désordres qu'ils faisaient, on fit apporter du feu dans un réchaud, dans lequel on jeta tous ces pactes, les uns après les autres, et alors les premiers assauts redoublèrent avec des violences et des convulsions si horribles, des cris si furieux, des postures si épouvantables, que cette assemblée aurait pu passer pour un sabbat, sans la sainteté du lieu où elle était et la qualité des personnes qui la composaient.

« La moins étonnée de toutes ces personnes, du moins à l'extérieur, fut ledit Grandier, quoiqu'il en eût plus sujet qu'aucun autre, les diables continuant leurs accusations, lui citant les lieux, les jours et les heures de leurs communications avec lui, ses premiers maléfices, ses scandales, ses renoncements à la foi et à Dieu.

« A quoi il repartit avec une assurance présomptueuse, qu'il démentait toutes ces calomnies, qu'il renonçait à Satan et à tous les diables, qu'il ne les reconnaissait point et les appréhendait encore moins ; que, malgré eux, il était chrétien et de plus personne sacrée ; qu'il se confiait en Dieu et en Jésus-Christ... »

Redoublant leurs cris et leurs contorsions, les ursulines, l'écume à la bouche et dans un paroxysme de fureur qui épouvanta l'assistance, s'élancèrent sur Grandier, cherchant à l'étrangler.

Ce qui fit faire au pauvre curé cette remarque pleine de bon sens et témoignant d'une grande tranquillité d'esprit, au milieu d'une si épouvantable saturnale :

— Comment pourrai-je être le maître de ces mêmes démons qui menacent de m'étrangler et qui me tordraient le cou, si on ne les empêchait !

Urbain Grandier fut reconduit dans sa prison à six heures du soir.

Cependant une réaction commençait à se produire en sa faveur, dans la ville de Loudun. Les ennemis du cardinal racontaient tout bas l'histoire du pamphlet de la femme Hammon ; ils rappelaient les circonstances des discussions que l'ancien prieur du Coussai avait eues avec le curé loudunois.

Laubardemont y coupa court en faisant afficher sur les murs de la ville, publier à son de trompe, par tous les carrefours, l'ordonnance suivante :

« Il est expressément défendu à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles

Paris — Typ. N. Blanpain, 7, rue Jeanne

soient, de médire ni autrement entreprendre de parler contre les religieuses et autres personnes de Loudun affligées des esprits malins, contre leurs exorcistes ni ceux qui les assistent, soit aux lieux où elles sont exorcisées, soit ailleurs, en quelque façon et manière que ce soit, à peine de dix mille livres d'amende et autre plus grande somme, et punition corporelle, si le cas y échoit.

« Et afin qu'on n'en prétende cause d'ignorance, sera la présente ordonnance lue et publiée aujourd'hui au prône des églises paroissiales de cette ville, et affichée tant aux portes d'icelles que partout ailleurs où besoin sera.

« Fait à Loudun, le 2 juillet 1634. »

Le conseiller-commissaire acheva de faire taire toute cabale, en ajoutant :

— Le roi et monsieur le cardinal autorisent la possession des ursulines; donc elle ne peut plus être révoquée en doute par personne.

Il était temps, cependant, de terminer l'abominable comédie, d'en précipiter le dénouement. Déjà quelques-unes des misérables filles, que Laubardemont et ses acolytes avaient dressées à jouer les possédées, ne montraient plus la même ardeur, soit qu'elles eussent quelque remords, soit qu'elles commençassent à se fatiguer de ces exercices qui compromettaient leur santé.

Sœur Claire. ayant été amenée à la campagne par quelques personnes pieuses, se trouvant délivrée de l'obsession des exorcistes, de la terreur qu'ils lui inspiraient, déclara publiquement dans l'église du château que tout ce qu'elle avait dit, au milieu de ses feintes convulsions, contre le curé Grandier, n'était qu'imposture et calomnie.

Enhardie par cet exemple, sœur Agnès tint le même langage à plusieurs personnes. Une autre, nommée la Nogaret, s'écria un jour, devant plusieurs témoins, qu'elle avait accusé un innocent.

Ces filles trop indiscrètes furent séquestrées.

Les notables habitants de Loudun s'étant assemblés à l'hôtel de ville, malgré l'ordonnance de Laubardemont, avaient adressé au roi une très-humble supplique, dans laquelle ils remontraient à Sa Majesté le tort que ces sacriléges jongleries faisaient à la religion et à l'autorité royale.

Le cardinal y répondit par un ordre faisant défense au bailli, élus de la ville et autres, de convoquer ou faire à l'avenir de telles assemblées, sous peine de vingt mille livres d'amende; et le 18 août, les commissaires, sous la présidence de Laubardemont, s'étant assemblés de grand matin au couvent des Carmes, ils y rendirent un arrêt prononçant la condamnation d'Urbain Grandier en ces termes :

« Avons déclaré et déclarons ledit Urbain Grandier duement atteint et convaincu du crime de magie, maléfices et possessions, arrivés par son fait à personnes d'aucunes religieuses ursulines de cette ville de Loudun, et autres séculières, ensemble des autres cas et crimes résultant d'icelui;

« Pour réparation desquels avons icelui Grandier condamné et condamnons à faire amende honorable, tête nue, la corde au cou, tenant à la main une torche ardente du poids de deux livres, devant la principale porte de l'église Saint-Pierre du marché, et devant celle de Sainte-Ursule de cette dite ville; et là, à genoux, demander pardon à Dieu, au roi et à la Justice;

« Et ce fait, être conduit à la place publique de Sainte-Croix, pour y être attaché à un poteau sur un bûcher, qui pour cet effet sera dressé audit lieu, et y être son corps brûlé vif avec les pactes et caractères magiques restant au greffe, ensemble le livre manuscrit par lui composé contre le célibat des prêtres, et ses cendres jetées au vent;

« Avons déclaré et déclarons tous et chacun de ses biens acquis et confisqués au roi; sur iceux préalablement pris la somme de cent cinquante livres, pour être employée à l'achat d'une lame de cuivre, en laquelle sera gravé le présent arrêt par extrait, et icelle apposée dans un lieu éminent de ladite église des Ursulines, pour y demeurer à perpétuité.

« Et auparavant que d'être procédé à l'exécution du présent arrêt, ordonnons que ledit Grandier sera appliqué à la question ordinaire et extraordinaire sur le chef de ses complices.

« Prononcé à Loudun audit Grandier et exécuté le 18 d'août 1634. »

Urbain Grandier, depuis quelques jours, ne se faisait plus d'illusions sur le dénouement de son procès. Un avocat, qui était venu le visiter de la part de sa vieille mère, âgée de soixante-quinze ans, lui avait dit :

— Vous êtes une victime fatalement vouée à la mort; car si l'on vous déclarait innocent, il faudrait faire leur procès à plus de cinquante

de vos persécuteurs, qui sont de grands personnages de l'Etat ou de l'Eglise.

A peine l'arrêt était-il rendu, que Laubardemont expédia un messager au cardinal de Richelieu pour l'en instruire. Puis, ne voulant pas retarder de vingt-quatre heures l'exécution de cet arrêt de torture et de mort, il envoya une escouade d'archers enlever de son logis le chirurgien François Fourneau, avec ordre de le conduire au lieu où Grandier était détenu.

Lorsque le chirurgien fut introduit dans la chambre du condamné, il trouva auprès de lui un des tourmenteurs nommé Manouri, auquel Urbain Grandier disait :

— Cruel bourreau, es-tu venu pour m'achever? Tu sais, barbare, les cruautés que tu as exercées sur mon corps : tiens, continue! Achève de me tuer!

Un des exempts du grand prévôt, que Laubardemont faisait appeler « exempt du roi, » ordonna au chirurgien de raser les cheveux, la tête et toutes les parties du corps du patient. Un juge, qui survint, ajouta qu'il fallait lui enlever aussi les sourcils et les ongles.

— Pardonnez-moi, si je mets la main sur vous, dit le chirurgien à Grandier.

— Je crois que vous êtes le seul qui ait pitié de moi, murmura celui-ci.

François Fourneau, qui était un brave homme, lui répliqua :

— Monsieur, vous ne voyez pas tout le monde.

Dès que le patient eut été complétement rasé, on lui fit endosser de méchants habits, et on l'amena au Palais de Loudun, dans la chambre d'audience, où plusieurs dames de qualité étaient assises sur les siéges mêmes des juges.

La femme de Laubardemont occupait la première place. Laubardemont avait pris celle du greffier; les autres commissaires et le procureur du roi de la commission étaient rangés près de lui.

Avant de faire entrer le condamné dans la chambre d'audience, le moine Lactance et un autre recollet, qui l'avaient accompagné de sa prison au palais, revêtus d'aubes et d'étoles, exorcisèrent l'air, la terre et le patient lui-même, afin que les diables eussent à quitter sa personne.

Quand Urbain Grandier se fut mis à genoux, en face de Laubardemont, comme il détournait un peu la tête, le greffier lui cria :

— Tourne-toi, malheureux ; adore le Crucifix qui est sur le siége du juge !

Lecture de l'arrêt fut donnée. Il l'écouta sans faire un mouvement, les yeux fixés sur la grande croix noire, et dès qu'elle fut terminée, il dit d'une voix calme et douce :

— Messeigneurs, j'atteste Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et la Vierge, mon unique avocate, que je n'ai jamais été magicien, que je n'ai jamais commis sacrilége, que je ne connais point d'autre magie que celle de l'Ecriture-Sainte, laquelle j'ai toujours prêchée, et que je n'ai point eu d'autre créance que celle de Notre Mère Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Je renonce au Diable et à ses pompes, j'avoue mon Sauveur, et je le prie que le sang de sa croix me soit méritoire. Et vous, Messeigneurs, modérez, je vous supplie, la rigueur de mon supplice et ne mettez pas mon âme au désespoir!

On ne modéra rien. Les dames furent invitées à se retirer; ce que quelques-unes ne firent pas sans témoigner, par l'expression de leur visage, qu'elles regrettaient de n'en pas voir davantage; car c'est une remarque faite souvent, que ces êtres d'une complexion si délicate passent, sous l'empire de certaines circonstances, d'un excès de sensibilité inconnue de l'autre sexe, à une cruauté d'âme capable de supporter les plus atroces spectacles.

Chaque province avait son genre de question ordinaire et extraordinaire, comme elle avait ses poids, ses mesures, ses monnaies, ses barrières, ses coutumes et son idiome particuliers.

Dans le Loudunois, on donnait la question ordinaire et extraordinaire en mettant les jambes du patient entre deux planches de bois dur, qu'on laçait avec des cordes; on introduisait ensuite entre ces planches des coins, dont le nombre et la grosseur étaient déterminés par la criminalité du condamné, et que l'on enfonçait à coups de marteau.

Urbain Grandier eut deux coins de plus qu'on n'en donnait aux plus criminels. Laubardemont et Lactance trouvèrent même qu'ils n'étaient pas assez gros; ils ne s'en contentèrent que lorsque les tourmenteurs leur eurent juré qu'il n'en existait pas d'autres dans leur arsenal de torture.

De même qu'on avait exorcisé l'air et la terre, le recollet et les capucins qui étaient présents

exorcisèrent les coins et les marteaux ; mais, craignant bientôt que leurs exorcismes n'eussent pas assez d'effet et que les diables ne fussent capables de résister aux coups portés par un simple laïque, ils prirent eux-mêmes le marteau et frappèrent à tour de bras sur les coins.

On entendait les os craquer. Le patient s'évanouit plusieurs fois; on le faisait revenir à lui avec des cordiaux. Enfin, quand on vit que les planches se touchaient presque, tant la chair et les os du misérable Grandier avaient été aplatis, on cessa de le torturer, les cordes furent desserrées, et il fut étendu sur le carreau.

Il demanda alors à parler, et d'une voix très distincte, quoique faible et mourante, Grandier fit sa confession. Il répéta ce qu'il avait toujours soutenu, qu'il n'était ni magicien, ni sacrilége; ajoutant que si, comme homme, il ne s'était pas toujours assez défendu des voluptés de la chair, s'il avait manqué à son vœu de chasteté, du moins s'en était-il confessé, et en avait-il fait pénitence, et croyait-il avoir obtenu la rémission de ces fautes par ses prières et son repentir.

Cependant l'arrêt des commissaires royaux venait à peine d'être rendu, que les préparatifs du supplice avaient aussitôt commencé. Le bûcher s'élevait sur la place de Sainte-Croix, avec un poteau armé d'un carcan de fer. Une foule énorme remplissait la place, refluant dans les rues qui y aboutissaient; toutes les fenêtres regorgeaient de spectateurs; il y en avait des grappes accrochées aux toits, aux cheminées, sur les pignons. Les archers avaient toutes les peines du monde à maintenir un espace libre autour du bûcher ; ils repoussaient la populace à coups de hampe de hallebarde, et les exempts qui veillaient au bon ordre furent obligés d'envoyer chercher du renfort.

Sur les quatre heures du soir, Urbain Grandier fut tiré de la chambre du conseil, où on l'avait placé près d'un grand feu, pour lui rendre un peu de force. On le mit d'abord, pour lui faire descendre l'escalier, sur une espèce de civière faite d'une échelle de bois large et courte ; on le déposa ensuite sur une petite charrette, qui le traîna jusqu'à la porte principale de l'église Saint-Pierre du marché. Il portait à la main un cierge de deux livres.

Devant l'église Saint-Pierre, Laubardemont le fit descendre de la charrette afin qu'il se mît à genoux, pendant qu'on lui lirait encore une fois son arrêt. Ses jambes brisées, en lambeaux, ne purent le soutenir : il tomba la face contre terre.

Un religieux cordelier, le père Grillau, le releva, et l'embrassant en pleurant, lui dit à voix basse :

— Notre-Seigneur Jésus-Christ est monté vers Dieu son père par les tourments et par la croix. Je vous apporte la bénédiction de votre mère : elle et moi nous prierons Dieu pour qu'il vous fasse miséricorde.

— Grâce vous soit rendue, lui répondit Grandier. Dites à ma pauvre vieille mère que je meurs innocent, et servez-lui de fils.

Le père Griffau allait continuer ses consolations, lorsque Laubardemont ordonna aux archers de le chasser de là. Le bon cordelier n'eut que le temps de se réfugier dans l'église.

Grandier fut amené ensuite devant l'église des Ursulines, où il fit amende honorable, et de là sur la place de Sainte-Croix ; le cortége eut beaucoup de peine à fendre les flots pressés de la foule.

Au moment où le bourreau attachait le condamné au carcan de fer du poteau, et comme une immense rumeur s'élevait de la multitude, on vit tout à coup un vol de pigeons s'abattre sur le bûcher, après avoir plané quelques instants.

Aux yeux de tous les assistants, vivement impressionnés par les préparatifs du supplice, ce fut un prodige, mais chacun l'interpréta suivant ses passions : pour les uns, partisans de la possession, amis du cardinal Richelieu et de son âme damnée Laubardemont, ces pigeons n'étaient autre chose qu'une troupe de démons qui venaient secourir le magicien ; pour les autres, ces innocentes colombes descendaient du ciel pour témoigner devant les hommes de l'innocence du patient.

Les archers mirent fin aux commentaires en chassant les pigeons à coups de hallebarde.

On avait usé envers Grandier d'une ruse souvent employée à cette époque en semblable occurrence, pour empêcher certains condamnés de faire entendre au dernier moment des paroles dont de hauts personnages auraient pu être désobligés. Laubardemont lui avait fait promettre par le lieutenant du prévôt deux choses : la première qu'il aurait quelques minutes pour parler au peuple; la seconde qu'avant d'allumer le feu,

le bourreau l'étranglerait, de manière à lui épargner d'atroces souffrances.

Au moment où il allait parler, le père Lactance, qui avait reçu des instructions secrètes du conseiller-commissaire, saisit un brandon de paille, l'alluma à un flambeau et mit le feu au bûcher avant le moment marqué. Le bourreau, voyant tout à coup la flamme s'élever, voulut tirer la corde qu'il avait disposée d'avance pour étrangler Urbain Grandier; mais il se trouva que la corde avait été nouée : il ne put serrer le lacet. La flamme enveloppa le condamné, mordit ses chairs vivantes; il poussa un cri aigu, qui donna le frisson à tous les assistants, et l'on entendit ces mots :

— Ah! père Lactance, ce n'était pas là ce qu'on m'avait promis.

Sur l'échafaud de Nantes, Chalais avait fait presqu'entendre les mêmes paroles :

— Maudit cardinal, tu m'as trompé!

Urbain Grandier se tordit longtemps au milieu des flammes, retenu par son carcan de fer. Des hurlements qui n'avaient rien d'humain, des sons et des syllabes qui n'appartenaient à aucune langue connue, se mêlaient au pétillement du feu, au craquement des fagots embrasés, sortaient des tourbillons de fumée. C'était comme un volcan, vomissant par son cratère les plaintes et les agonies du monde souterrain de l'éternelle souffrance.

On ne vit plus enfin dans l'ardente fournaise qu'une masse informe, un tronçon noirci et immobile : le prétendu magicien, le collaborateur du libelle contre Richelieu venait d'être brûlé vif.

Revenons maintenant à Laubardemont, que nous avons laissé dans la rue Saint-Honoré, sortant du Palais-Cardinal et regagnant son logis de la rue de l'Arbre-Sec, près de la croix patibulaire du Trahouër, ou du moins près du carrefour où s'élevait autrefois cet instrument de supplice.

Tous les abominables et tragiques événements que nous avons mis quelque temps à raconter avec des détails peu connus qui ont certainement intéressé le lecteur, venaient d'affluer en bloc à la mémoire de Laubardemont. Il se disait non sans raison que le duc de Richelieu, son maître, était mal venu à lui en laisser toute la responsabilité devant Dieu, et qu'au jour du jugement, le compte de Son Eminence serait autrement terrible que le sien.

Mais Son Eminence, après tout, payait bien ceux qui la servaient; on pouvait lui passer quelque chose, du côté de la conscience, en faveur de la bourse; le procès du comte de La Valette allait lui valoir certainement une bonne assignation sur la caisse de l'intendant général des finances; et Laubardemont espérait qu'à son retour du fond du Poitou, M. de Vigneul, en achevant de lui fournir les preuves de la complicité du contumax dans l'affaire du libelle, contribuerait à faire grossir le chiffre de la reconnaissance du cardinal.

Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'en pénétrant dans son logis, il trouva M. de Vigneul qui l'y attendait avec M. de Rosnai, et qu'il croyait à quelque soixantaine de lieues de Paris.

Toutefois, il ne reconnut pas d'abord M. de Rosnai, dont la tête était enveloppée de linges, et qui se tenait dans un fauteuil, courbé en deux, l'échine encore tout endolorie des suites de la revanche de d'Artagnan.

Quant à M. de Vigneul, son premier mot fut :

— Monsieur Laubardemont, le cardinal est-il à Paris?

— Je sors de chez lui.

— Je cours alors lui demander justice : on vient de m'enlever ma femme, et M. de Rosnai connaît un des auteurs de ce rapt.

VII

LE FAVORI. — LA CHASSE DU ROI. — M. DE VIGNEUL PORTE PLAINTE CONTRE LES RAVISSEURS DE SA FEMME. — GRANDE COLÈRE DE LOUIS XIII. — D'ARTAGNAN EST AMENÉ DEVANT LUI. — IL REFUSE DE NOMMER SES COMPLICES. — LA BASTILLE.

C'était l'époque où commençait la faveur du jeune Cinq-Mars.

Cinq-Mars n'avait pas alors plus de dix-huit ans. Il était fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, et il avait pris le nom de Cinq-Mars, d'une terre que son père possédait sur les bords de la Loire.

Le cardinal l'avait lui-même introduit et installé à la cour, comme un instrument dont il espérait faire tout ce qu'il voudrait, parce qu'il était l'ami du père, à l'élévation duquel il n'avait pas peu contribué; car la maison d'Effiat était une des moins anciennes du royaume, et, tirée de néant par le duc de Richelieu, celui-ci comptait sur sa reconnaissance.

Dès les premiers jours, Cinq-Mars plut singulièrement à Louis XIII, qui le nomma d'abord capitaine aux gardes, et presque immédiatement après maître de la garde-robe, une manière de premier chambellan. Ce jeune homme de dix-huit ans, beau, bien fait de sa personne, élégant et délicat dans ses goûts, parleur aimable, réussit tellement auprès de Louis XIII, que le roi ne pouvait plus demeurer un seul instant sans lui.

Sa Majesté, qui n'avait pas été précisément favorisée par la nature, qui ne possédait rien de ces qualités et de ces agréments séduisants qu'elle avait prodigués à Cinq-Mars, ne paraissait pas s'apercevoir du contraste, ou, si elle s'en apercevait, n'en concevait aucune humeur jalouse. Son amitié pour Cinq-Mars avait quelque chose de l'amour que l'on éprouve pour une jolie femme, chez laquelle on est heureux de découvrir des beautés nouvelles, et à laquelle on en prête même volontiers, gratuitement, si elle vient à en manquer.

Quelques courtisans ne manquaient même pas de remarquer que cette amitié de Louis XIII dépassait les bornes ordinaires. Dès que le roi perdait de vue son favori, il l'envoyait chercher; il arriva même à ce point de ne pouvoir s'en séparer la nuit, et le faisait souvent coucher avec lui; sans prendre garde, ainsi que le disaient tout bas les vieux gentilshommes de la chambre, que de si grandes familiarités avec une personne d'un âge si différent du sien (Louis XIII avait près de vingt ans de plus que son favori) offraient non-seulement quelque chose qui répugnait à la majesté royale, mais étaient encore de nature à lui causer, à la première occasion, de grands ennuis.

Prudence et jeunesse marchent rarement d'accord, ajoutaient-ils, et n'y a-t-il pas tout à craindre de la part d'un jeune homme qui n'est que trop naturellement porté à la présomption, que les complaisances de son maître enivrent et qui affecte le plus grand dédain pour les vieilles mœurs, les vieilles modes et les vieilles gens?

Il y eut donc, de bonne heure, à la cour, une cabale qui travaillait à détruire la faveur de Cinq-Mars; mais, par contre, tout ce que l'on y voyait de jeune, d'élégant et de galant était pour lui, sans compter l'appui qu'il tenait du cardinal.

Un pacte tacite avait été conclu entre le cardinal et Cinq-Mars; le favori devait tenir au courant Son Éminence non-seulement de tous les incidents qui se passaient dans les appartements particuliers du roi, mais surtout des moindres changements qui se produisaient dans l'humeur de Sa Majesté, dont le caractère était très-fantasque.

Le triste rejeton de Henri IV avait des heures d'abattement, des crises de mélancolie et de bile noire, auxquelles succédaient tout à coup des accès de gaieté, des bouffées de belle humeur. Alors c'était un tout autre homme. Quelque chose de l'énergie, de la verve gasconne, de la franchise

du Vert-Galant, perçait sous le masque de l'hypocondre monarque, comme un rayon de soleil à travers un brouillard d'automne. L'éclaircie durait peu; la sombre vapeur se refermait bientôt sur le rayon à peine entrevu; Louis XIII redevenait lui-même, c'est-à-dire le morose et l'atrabilaire; mais il importait beaucoup à l'habile politique qui gouvernait le royaume sous son nom, et ce fut là un des secrets de sa longue puissance, de connaître ainsi jour par jour, de suivre heure par heure, cette mobilité et ces alternatives de tempéraments si opposés.

Cinq-Mars fut longtemps le moniteur, pour ne pas dire l'espion du cardinal. Louis XIII, qui n'avait rien de caché pour son favori, lui ayant parlé de d'Artagnan, du plaisir qu'il avait éprouvé en entendant le jeune Béarnais lui raconter tous les détails de ses grands coups d'épée contre les gardes, et du témoignage de royale satisfaction qu'il venait de lui donner, en le nommant cadet dans la compagnie de M. des Essarts, il va sans dire que Son Eminence en avait été immédiatement instruite par Cinq-Mars.

Aussi, M. de Richelieu, qui avait pour principe de ne négliger aucun événement, si mince qu'il fût, de surveiller à l'horizon de sa fortune les moindres nuages, les grandes tempêtes commençant ordinairement par de tout petits points de vapeur; M. de Richelieu, sans y attacher cependant, pour le moment, plus d'importance qu'il n'en méritait, s'était-il promis de veiller sur ce nouveau venu, qui apparaissait tout à coup au milieu de son jeu, comme une carte imprévue.

N'était-ce pas un grand honneur pour d'Artagnan, et un signe avant-coureur de ses futurs succès, que cette préoccupation du premier ministre à son endroit, lorsqu'il n'était encore qu'un simple et obscur cadet?

Le roi se trouvait depuis deux jours à Compiègne. Sa Majesté avait une vraie passion pour la chasse; de précoces infirmités le forçaient souvent à se priver de son plaisir favori ; aussi ne manquait-il pas de s'y livrer dès qu'il se sentait capable d'en supporter les fatigues.

Un beau cerf dix-cors ayant été signalé la veille au grand maître de la vénerie dans les reposées du château de Pierrefonds, à trois lieues de Compiègne, Louis XIII était donc parti à la première heure du jour, avec tout son équipage.

De ce château, dominant un petit lac et un joli village, dont il avait été longtemps la terreur, on ne voyait déjà plus à cette époque que les ruines, toutes fraîches encore, cependant. Le château de Pierrefonds, bâti en 1390 par Louis, duc d'Orléans, comte de Valois, refuge toujours ouvert aux brigandages et aux rébellions de la féodalité, avait été démantelé en 1617 par ordre du roi.

Après un lancer magnifique, toute la chasse avait poursuivi le cerf dans le plus beau courre qu'il soit possible d'imaginer, sous la futaie, dans les halliers, au milieu de la plaine; et la bête, s'étant jetée à l'eau, dans l'étang de Pierrefonds, fut sur ses fins quand elle prit pied sur l'autre rive. Ses membres, roidis par la fraîcheur de l'eau, n'avaient plus de force : le cerf s'accula dans un taillis, où, assailli de tous côtés par les chiens, dont quelques-uns furent décousus, il reçut le coup de grâce du couteau de Cinq-Mars même, auquel le roi octroya gracieusement la commission.

Sur le soir, la chasse royale, après la curée et le dîner que l'on avait fait dans la forêt même, grâce aux approvisionnements amenés par le grand maître de la bouche, regagna Compiègne.

Le roi, qui avait été jusque-là de la plus belle humeur, paraissait s'assombrir.

Comme il avait piqué son cheval, et marchait un peu en avant des équipages, tandis que le groupe des cavaliers se tenait respectueusement à quelque distance, la remarque ayant été faite que le roi venait d'être pris de sa bile noire, Cinq-Mars, usant de la familiarité que son maître encourageait, s'approcha de lui.

— Votre Majesté, dit-il, éprouverait-elle quelque lassitude ?

— Et qui vous fait penser à cela, monsieur de Cinq-Mars? répliqua le roi, d'un ton qui ne lui était pas ordinaire avec le favori.

Cinq-Mars flaira un orage, ou tout au moins les symptômes d'une de ces querelles d'amant et de maîtresse, que sa singulière intimité avec Louis XIII avait rendues possibles entre eux.

Il répliqua cependant, aimant mieux, plutôt que d'attendre l'explication, l'amener tout de suite.

— Que Votre Majesté me pardonne, si je me suis trompé; il m'a semblé, depuis un instant, que son visage portait les traces de quelques souffrances... à moins que ce ne soient celles de quelque mécontentement.

M. du Tremblay eut l'attention de l'enfermer lui-même à double tour. (Page 75.)

Le roi garda le silence.

— Si c'est d'un mécontentement, poursuivit le favori, Votre Majesté voudrait-elle bien me rassurer ?

— En quoi faisant ?

— En me donnant l'assurance que je n'y ai aucune part.

Louis XIII retomba dans son mutisme ; Cinq-Mars commença à ressentir quelque inquiétude.

Pressée par l'éperon, la monture du roi prit le trot ; Cinq-Mars rendit la main à la sienne et suivit Sa Majesté.

Quand ils eurent mis ainsi une distance un peu plus grande entre eux et le groupe des cavaliers, Louis XIII ralentit sa marche, et dit à son compagnon, sans détourner la tête :

— Qu'est-ce que c'est, monsieur, que cette histoire d'équipées nocturnes que m'a contée hier La Chesnaie ?

La Chesnaie était le premier valet de chambre du roi, un ami de Cinq-Mars.

Celui-ci comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Il avait eu l'imprudence de confier à La Chesnaie le secret d'une intrigue amoureuse ; La

Chesnaie l'avait trahi ; mais dans quelle mesure? Avait-il dit tout au roi, ou seulement éveillé ses soupçons par une demi-révélation?

En deux mots, voici cette histoire « d'équipées nocturnes. »

Il y avait, en ce moment, à Paris, une courtisane dont la beauté et l'esprit faisaient grand bruit. Son logis de la place Royale voyait les plus jeunes et les plus brillants seigneurs de la cour. Elle avait été aimée du poète Desbarreaux, et aussi, disait-on, du poète Corneille, qui venait de faire jouer ses tragédies des *Horaces* et de *Cinna*, après avoir donné le *Cid*, en 1636. La chronique secrète et galante prétendait même que le cardinal de Richelieu n'avait pas été insensible à ses charmes, et lui avait offert un jour cinquante mille écus, en échange de certain fruit aussi délicieux que défendu. Jusque-là, la chronique n'était qu'indiscrète ; mais où elle devenait merveilleuse et même invraisemblable, c'est lorsqu'elle ajoutait que la courtisane avait repoussé les dons de l'Artaxerxès en camail rouge.

Cinq-Mars s'était rendu amoureux de Marion Delorme, et il lui était arrivé plusieurs fois, le soir, dès que le roi était couché, soit que la cour fût à Paris, soit qu'elle fût à Saint-Germain, de monter à cheval et de se rendre à toutes brides au logis de la place Royale, où il passait une partie de la nuit. Seulement, quand il lui fallait venir de Saint-Germain et y retourner, les heures d'amour étaient plus courtes, la fatigue plus grande, et le lendemain Louis XIII ne manquait jamais de dire à son favori : « Monsieur de Cinq-Mars, vous vous fatiguez trop à mon service : il vous faudrait prendre quelque repos. »

Telle était l'histoire confiée imprudemment par Cinq-Mars à La Chesnaie, et que celui-ci avait rapportée au roi.

A la question que Louis XIII venait de lui adresser à brûle-pourpoint, le favori, dont l'esprit était prompt et l'imagination vive, ne fut pas longtemps à répondre :

— Je vois qu'on a essayé de me desservir auprès de Votre Majesté ; je vais tout lui dire, et dissiper les nuages qui pourraient s'élever entre elle et moi.

Cinq-Mars avait prononcé ces paroles assez lentement, pour se donner le temps de réfléchir et de préparer sa petite mécanique.

— Sire, reprit-il, ce méchant La Chesnaie n'a fait que vous répéter fidèlement ce que je lui avais confié sous le sceau du plus absolu secret.

— Ah ! fit Louis XIII, en lançant au favori un coup d'œil chargé de colère : vous avouez... et vous appelez cela dissiper tous les nuages ?

— Parfaitement, et Votre Majesté va me comprendre. Comme il m'était impossible de sortir du Louvre, à Paris, et du château, à Saint-Germain, pendant la nuit, sans que ce maudit valet de chambre s'en aperçût, et qu'il fallait à tout prix que je me rendisse deux ou trois fois chez mademoiselle Marion Delorme, j'ai feint de confier à La Chesnaie un secret d'amour, certain qu'il le trahirait, et sûr de lui dérober ainsi le véritable motif de mes visites nocturnes à la place Royale.

— Je ne comprends pas encore, dit Louis XIII ; qu'alliez-vous donc faire chez cette courtisane, si vous n'y étiez pas attiré par le péché ?

On sait que le fils du Vert-Galant était si pudibond, qu'un jour qu'il voulait arracher à mademoiselle Louise de La Fayette un billet que celle-ci refusait de lui montrer, elle le mit vivement dans son corsage, en disant au roi : « Maintenant prenez-le, si vous l'osez ! » Et le roi n'osa pas mettre la main dans ce beau corsage.

Le favori prit un temps, comme font les bons acteurs, avant de commencer une tirade décisive, et continua ainsi, en baissant la voix, quoiqu'ils fussent assez éloignés du groupe des courtisans et des chasseurs, pour qu'on ne pût l'entendre :

— On ne fait pas seulement l'amour chez Marion Delorme... on y joue presque toutes les nuits.

— Vous êtes aussi joueur ! Très-bien, il ne vous manquait plus que ce vice.

— On y joue, on y cause et l'on y cabale. Vous connaissez mon dévouement aux intérêts de Votre Majesté... et à ceux du cardinal, le protecteur de ma famille, l'ami de mon père...

— Où voulez-vous en venir ?... Voyons, dépêchez-vous, dit Louis XIII avec une certaine impatience. Nous voici tout près du château, et la chasse va nous rejoindre.

— Sire, on complote, au jeu de Marion Delorme : on y trame quelque chose contre le cardinal... Rien de sérieux, des folies, je le sais ; mais il suffisait que cela pût intéresser Votre Majesté pour que mon dévouement s'en inquiétât... J'ai voulu m'assurer par moi-même de ce

qu'il pouvait y avoir au fond de cette cabale... Maintenant j'en connais les moindres détails... Je n'en ai pas voulu parler, d'ailleurs, au cardinal, sans avoir pris les ordres de mon gracieux maître... Demain, ce soir, après souper, si vous voulez, je vous conterai tout cela en détail, et vous aviserez dans votre haute sagesse sur les suites qu'il convient de donner à mes découvertes...

On arrivait en ce moment dans la cour du château. Quelques courtisans, qui se tenaient sur le perron, descendirent avec empressement; l'un d'eux prit l'étrier, l'autre les guides, pendant que le roi mettait pied à terre : le cortége et tous les équipages débouchaient dans la cour.

— Ouf! murmura Cinq-Mars : nous sommes arrivés à temps : j'étais au bout de mon rouleau. D'ici à dix heures du soir, j'aurai tout le loisir de préparer mes batteries... Maudit La Chesnaie, tu me le paieras!

Quant à Louis XIII, son esprit soupçonneux et jaloux ne s'était pas payé des explications passablement embrouillées et fort vagues du favori, et il se promettait de tirer l'affaire au clair dans la soirée même. Sa bile noire n'avait fait qu'augmenter.

— Sire, lui dit un des officiers de sa chambre, au moment où, ayant gravi le perron, il pénétrait dans le grand vestibule, M. le cardinal de Richelieu est arrivé au château, il y a moins d'une heure, accompagné de deux gentilshommes. Son Eminence attend Votre Majesté dans la cabinet des Bustes.

Cela redoubla la mauvaise humeur de Louis XIII, qui apportait aux affaires du royaume, aux choses de la politique, la même irrégularité de tempérament, les mêmes soubresauts que dans le reste. Il avait parfois des ardeurs singulières pour le travail; il voulait tout savoir, toucher à tout, et il lui semblait qu'il pourrait bien lui-même, à l'exemple des grands rois de sa race, conduire le char de l'Etat, sans s'embarrasser d'un cocher, sous le nom de premier ministre. Puis, à ces ardeurs succédaient une lassitude, un dégoût qui le livraient sans défense à toutes les entreprises du cardinal. Il était dans une de ces heures de lassitude, et, pensant que M. de Richelieu, qui n'ignorait point qu'il devait retourner le surlendemain au Louvre, n'avait pas fait sans de graves motifs le voyage de Paris à Compiègne, il se dirigea avec un profond ennui vers le cabinet des Bustes, où Son Eminence l'attendait.

— Je suis toujours heureux de vous voir, monsieur le cardinal, lui dit-il d'une voix assez maussade; mais quelle grosse affaire vous amène? Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles des Flandres?

— Les mauvaises nouvelles que j'apporte à Votre Majesté, répliqua le cardinal, ne viennent pas de si loin; des faits se sont passés sur les terres mêmes du roi, qui appellent toute son attention et crient justice.

— Justice sera faite; mais de quoi s'agit-il? Est-ce d'un soulèvement?

— A quelques lieues de Paris, un rapt a été commis à main armée. Un bon gentilhomme du royaume, fidèle serviteur de la couronne, que votre confiance a récemment investi d'un commandement, s'est vu attaquer par d'autres gentilshommes masqués; sa femme lui a été arrachée de vive force, et emmenée dans un lieu inconnu; un meurtre a accompagné le rapt.

— Et où cela s'est-il passé?

— Dans la forêt de Rambouillet, avant-hier.

— Le nom du gentilhomme victime de ce guet-apens?

— M. le marquis de Vigneul, nommé gouverneur de Péronne. Il conduisait sa femme dans ses terres du Poitou.

— M. de Vigneul n'est pas heureux dans le mariage; on a beaucoup parlé de sa première femme.

— De pures calomnies, Sire.

— Et les auteurs du rapt?

— J'ai dit à Votre Majesté qu'ils étaient masqués; mais la Providence a permis que l'un d'eux ait été reconnu, et par celui-là on découvrira certainement les autres. J'ai amené avec moi, à Compiègne, M. de Vigneul et un de ses amis, M. de Rosnai, qui l'accompagnait dans son voyage. Si Votre Majesté le permet, ils lui apprendront eux-mêmes dans quelles circonstances ce crime a été commis.

— Veuillez les faire venir.

— Un mot encore, Sire. Ce sera l'honneur de votre règne d'avoir travaillé efficacement à rendre au royaume de France la paix et la sécurité intérieures, en faisant cesser partout les guerres particulières, en réprimant le brigandage. Elle a fait raser ces châteaux-forts qui étaient autant de repaires pour la violence et le crime impuni,

à l'abri desquels une noblesse fière, turbulente, habituée à n'obéir qu'à ses passions, à ne servir que ses intérêts, à ne satisfaire que ses appétits grossiers, bravait l'autorité royale. Ne permettez pas que cette œuvre soit troublée par d'audacieux contempteurs, et faites sévère justice.

— Si l'on découvre les coupables, justice sera faite, vous ai-je dit. Que l'on appelle ces deux gentilshommes!

Quelques minutes après un huissier introduisait dans le cabinet M. de Vigneul et M. de Rosnai.

Le cardinal venait de plaider auprès du roi, en thèse générale, une belle et noble cause, dont l'histoire a reconnu la légitimité ; mais nous savons que, dans le cas présent, il plaçait fort mal ses sympathies.

Le roi, qui connaissait personnellement M. de Vigneul, l'ayant vu deux ou trois fois à son lever, lui fit un petit geste amical, lorsque le gentilhomme s'inclina profondément devant lui. Il daigna même ajouter : — Bonjour, monsieur de Vigneul ! — Ce qui enchanta la vanité du courtisan et mit comme un baume sur la blessure du mari. On s'acheminait déjà vers le grand règne, à la cour de France, et de toutes petites choses y produisaient de grandes satisfactions.

Quant à M. de Rosnai, il eut beau courber l'échine encore plus bas, et demeurer même un bon moment dans cette position aussi ridicule que gênante, devant Sa Majesté, Louis XIII ne parut même pas s'apercevoir de la presence du hobereau blaisois, dont le corps ne manquait cependant pas d'étoffe, dans ses proportions peu communes. Il en ressentit un mortel dépit, et le venin dont son âme était pleine, depuis la fameuse revanche de d'Artagnan, en devint un peu plus corrosif.

Le roi se tourna vers le cardinal, auquel son rang, son caractère et ses fonctions donnaient le droit de s'asseoir. M. de Richelieu avait donc pris un tabouret : les deux gentilshommes se tenaient debout à quelque distance, dans une attitude respectueuse.

— Monsieur le cardinal, dit Louis XIII, vous venez de me faire connaître que M. de Vigneul a quelque plainte à porter à ma connaissance : voulez-vous l'inviter à parler sans crainte et à ne rien omettre des faits qui lui ont été dommageables : quels que soient le rang et la qualité des coupables, ma justice saura les atteindre.

— Vous avez entendu les ordres de Sa Majesté, fit le cardinal; monsieur de Vigneul, exposez votre plainte : le roi, auquel j'en ai déjà dit le sujet, d sire en connaître tous les détails de votre propre bouche.

— Sire, dit M. de Vigneul, au moment où je m'apprêtais à aller prendre le commandement que vous avez bien voulu m'accorder, madame de Vigneul m'exprima quelque répugnance à m'accompagner dans une ville de garnison. Je lui proposai de la laisser à Paris, de solliciter même de Votre Majesté la faveur insigne de la faire entrer au service de notre gracieuse reine...

— Ah! vous lui proposâtes cela ? interrompit le roi, en jetant un coup d'œil au cardinal.

Le vieux gentilhomme répliqua sans se déconcerter :

— Que Votre Majesté me pardonne d'avoir osé porter si haut les yeux ! Madame de Vigneul, élevée en province, me fit observer qu'elle ignorait complétement les usages de la cour. De demeurer à Paris, pendant mon absence, seule avec ses gens, cela l'effrayait : elle me demanda en conséquence de la conduire dans une de mes terres de l'Anjou, où elle resterait jusqu'à la conclusion de la paix...

— Ainsi, c'est de sa propre volonté, sur sa demande, que vous emmeniez votre femme?

— M'accuserait-on de lui avoir fait violence? dit M. de Vigneul, qui s'oubliait un moment.

— Personne ne vous accuse ici, et nous sommes, au contraire, pour écouter votre plainte. Continuez donc, monsieur de Vigneul.

— Nous nous mîmes en route, avant-hier dans la matinée, madame de Vigneul dans un carrosse, moi à cheval, accompagné de deux gentilshommes de mes amis, M. de Rosnai, ici présent, et M. de La Tour. Trois domestiques nous suivaient.

— Tous à cheval et armés? dit encore le roi; vous aviez donc des soupçons... quelque crainte d'une entreprise...

— Les routes ne sont pas toujours bien sûres, Sire, et la traite était longue.

Le mari de la marquise Julie commençait à se trouver mal à l'aise de cette espèce d'interrogatoire. Louis XIII, qui s'en aperçut, lui dit avec bonté :

— Poursuivez, monsieur de Vigneul.

— Toute la première journée se passa sans incidents; nous couchâmes à Versailles; mais le second jour, vers le soir, comme nous venions de pénétrer dans la forêt de Rambouillet, plusieurs coups de feu se firent entendre, le cocher qui conduisait le carrosse roula de son siége, frappé d'une balle; une troupe de cavaliers masqués fondit sur nous. Ils étaient au moins une douzaine. M. de La Tour, M. de Rosnai et moi mettons aussitôt l'épée à la main. La partie était malheureusement trop inégale; mes domestiques, effrayés par les coups de pistolet, avaient pris la fuite. Pendant que nous luttions contre les agresseurs, un des cavaliers sauta sur le siége du carrosse, fouetta les chevaux : le rapt était accompli, madame de Vigneul au pouvoir de son ravisseur... Depuis lors je ne sais ce qu'elle est devenue... Les agresseurs avaient pris de telles précautions, tout cela avait été si méchamment...

— Permettez, monsieur de Vigneul, interrompit le roi; n'allons pas si vite et procédons par ordre. Les auteurs de ce guet-apens, m'avez-vous dit, étaient au nombre de douze...

— Nous n'avons pu les compter : il y en avait peut-être davantage.

— Tous masqués.

— Le visage couvert d'un masque noir.

— Il y a eu mort d'homme.

— Le cocher est resté mort sur le terrain.

— Et madame de Vigneul n'a pas essayé de sauter à terre, de se soustraire à ce rapt? Elle n'a poussé aucun cri, elle ne s'est pas défendue?

— N'ai-je pas dit à Votre Majesté que la nuit était venue. Je n'ai rien vu, et quant à entendre les cris de madame de Vigneul, au milieu de ce tumulte, c'eût été difficile. Le carrosse est parti d'ailleurs avec une telle rapidité.

— Et vos deux compagnons n'ont rien vu non plus, rien entendu...

— Rien.

— Ni M. de Rosnai.

— Ni M. de La Tour.

— Ce gentilhomme est M. de Rosnai?

— Oui, Sire.

— Et M. de La Tour... vous ne l'avez donc pas amené à Compiègne?

— M. de La Tour est souffrant des suites de cette tragique aventure; j'ai pensé que M. de Rosnai suffirait pour appuyer la plainte que je porte aux pieds de Votre Majesté, d'autant plus que c'est lui qui a pu recueillir le renseignement le plus précieux, qui nous permettra peut-être...

— Qui soupçonnez-vous, monsieur, d'avoir commis cet acte de violence?

— Sire, je réclame ici toute la bonté de Votre Majesté... Je ne sais, cependant... Mes soupçons vont peut-être... Il y a pourtant des présomptions si grandes...

— Voyons, monsieur, expliquez-vous. Ce sont des gentilshommes?

— Je crois en être sûr.

— Des gentilshommes de ma cour?

— Attachés au service de Votre Majesté.

— Nommez-les donc, monsieur! s'écria le roi avec quelque impatience; mais faites-le à bon escient, et n'allez compromettre personne sans être certain de ce que vous avancerez.

Un singulier soupçon était venu à l'esprit de Louis XIII, pendant les explications un peu embarrassées de M. de Vigneul.

La scène qu'il avait eue, au retour de la chasse, avec Cinq-Mars, les escapades nocturnes du favori, n'avaient pas cessé de le préoccuper, et comme tous les gens vivement frappés d'une idée, il rapportait à cette idée des faits qui paraissaient n'y avoir aucune espèce de rapport.

— Eh bien, monsieur de Vigneul, j'attends, reprit-il d'une voix impérieuse, pensant qu'on allait lui nommer Cinq-Mars.

— Sire, dit lentement le mari de la marquise Julie, M. de Rosnai, si vous voulez bien l'interroger, apprendra à Votre Majesté comment il a découvert le nom d'un des gentilshommes masqués de la forêt de Rambouillet; et le nom de ce gentilhomme, ses amitiés, m'autorisent à supposer que les auteurs du rapt, ceux qui ont enlevé ma femme, appartiennent à la compagnie de M. de Tréville.

Le mari, nous le savons, avait plus que des soupçons; il ne doutait pas que Porthos ne fût l'amant de sa femme et l'auteur du rapt; mais n'ayant aucune preuve matérielle, il ne pouvait se résoudre, d'un autre côté, à avouer publiquement son infortune conjugale.

A peine M. de Vigneul eut-il prononcé ces derniers mots, que Louis XIII se leva brusquement. Le cardinal se leva en même temps; mais tandis que la figure du roi exprimait un sentiment de colère, sur le masque impassible du car-

dinal un observateur attentif aurait pu deviner une secrète de satisfaction.

— Est-ce de messieurs les mousquetaires du roi que vous voulez parler, monsieur de Vigneul? s'écria Louis XIII.

M. de Vigneul baissa la tête pour toute réponse.

— Un de mes mousquetaires faisait donc la cour à votre femme?

— Je n'ai pas dit cela, Sire!

— Eh! croyez-vous donc, monsieur, que j'ai cru un seul instant à toute votre histoire? Madame de Vigneul avait un amant, ou bien vous vous êtes sottement figuré qu'elle en avait un; vous avez essayé de l'emmener de force... Je rappelais, il y a un instant, au cardinal, que de méchants bruits avaient couru, dans le temps, sur votre compte, à propos de votre première femme : la seconde a dû en savoir quelque chose, et elle a prêté peut-être elle-même les mains à son enlèvement. Il n'importe! Je n'aime pas, dans mon royaume, les mauvaises mœurs, pas plus que les violences : s'il y a des coupables et qu'on les connaisse, ils seront frappés... Mais vous avez parlé de mes mousquetaires : voyons, monsieur, expliquez-vous sans ambages; je n'entends pas raillerie à propos de mes bons et loyaux mousquetaires!

Le cardinal, qui triomphait secrètement, craignant que les choses ne vinssent à se gâter, si M. de Vigneul, intimidé par la colère du roi, venait à commettre quelque maladresse, jugea à propos d'intervenir.

— Sire, dit-il, M. de Rosnai, que voilà, un de ceux qui accompagnaient M. de Vigneul, a parfaitement reconnu un des ravisseurs, dont le masque est tombé, lorsqu'ils ferraillaient ensemble dans la forêt, après l'enlèvement de la marquise.

— Est-ce vrai, monsieur?

M. de Rosnai, qui avait encore sur le cœur le peu d'attention que le roi avait prêté à son grand corps et à sa grande courbette, répondit aussitôt, avec une de ces voix fluettes dont les géants sont communément doués :

— Sire, j'ai parfaitement reconnu ce gentilhomme, le même que Votre Majesté a daigné honorer, il y a quelques jours à peine, d'un brevet de cadet dans la compagnie de M. des Essarts, beau-frère de M. de Tréville. Il se nomme Charles de Batz de Castelmore, chevalier d'Artagnan; c'est lui dont tout Paris s'est occupé la semaine dernière, à propos de cette sédition qui a eu lieu du côté du Luxembourg; c'est lui encore qui, paraît-il, servit de quatrième à trois mousquetaires, qu'il ne quitte jamais, dans une rencontre qu'ils eurent au Pré-aux-Clercs avec les gardes de M. le cardinal. Le chevalier d'Artagnan, avant d'arriver à Paris, a passé deux mois dans les prisons de Saint-Dié-sur-Loire, pour avoir battu sans raison de pauvres paysans qui se rendaient au marché. Je suis de ce pays; c'est là que je l'ai vu, et c'est ce qui m'a permis de le reconnaître.

Le roi, qui avait laissé M. de Rosnai poursuivre jusqu'au bout sa longue période, sans l'interrompre, jeta un regard soupçonneux sur le cardinal, se demandant si tout cela n'avait pas été arrangé savamment par le fin ministre, pour se venger des mousquetaires qui houspillaient ses gardes chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Le cardinal alla au-devant de sa pensée, et le désarma par une manœuvre habile.

— Toute cette affaire n'est pas très-claire, dit-il, et je suis d'avis que M. de Vigneul a donné à ses soupçons une direction un peu hasardée. M. de Rosnai est sûr d'avoir reconnu le chevalier d'Artagnan. Vous l'avez parfaitement reconnu, n'est-ce pas, monsieur de Rosnai?

— S'il m'était resté quelque doute à cet égard, il l'eût dissipé lui-même, car, avant de prendre la fuite, il m'a crié son nom et ses qualités, comme pour me braver.

— Ainsi, reprit le cardinal, un fait certain est acquis jusqu'à présent : ce jeune cadet béarnais est l'auteur ou tout au moins l'un des complices du rapt de madame de Vigneul. Votre Majesté, qui l'a comblé de ses bienfaits, n'ignore pas sa liaison avec trois de ses mousquetaires, Athos, Porthos et Aramis...

Le roi fit un mouvement comme pour l'interrompre.

— Mais, poursuivit M. de Richelieu, est-ce une raison suffisante pour accuser ceux-ci d'ores et déjà? Je ne le crois pas, pour ma part : j'espère que les mousquetaires du roi n'ont trempé en rien dans le guet-apens de Rambouillet. Qu'ils aient enfreint trop souvent les édits sur les duels, qu'ils n'aient pas toujours conformé, à ce sujet, leur conduite au respect qu'ils doivent aux lois du royaume et aux ordonnances de Sa Majesté,

leur jeunesse et le métier des armes peuvent, jusqu'à un certain point, leur servir d'excuse, atténuer leur faute. Mais qu'ils aient préparé et accompli ce rapt, qu'ils aient fait un tel mépris des lois divines et humaines; pour satisfaire la plus coupable des passions, qu'ils aient renouvelé les violences et les brigandages d'une autre époque, et donné, si près du trône, l'exemple d'une si abominable action, le roi ne saurait y croire, messieurs, à moins qu'on ne lui en apporte les preuves les plus éclatantes.

— Vous avez raison, monsieur le cardinal, dit Louis XIII, après un moment de silence. Demain, je serai au Louvre; donnez des ordres pour qu'on y amène d'Artagnan; que messieurs de Vigneul et de Rosnai s'y trouvent aussi, et se tiennent prêts à être confrontés avec le cadet aux gardes. Je verrai M. de Tréville et saurai d'avance, par lui, si quelques-uns de mes mousquetaires se sont absentés de Paris, ces jours derniers. A demain donc, messieurs.

Le roi se dirigea vers la porte du cabinet des Bustes qui communiquait à son propre cabinet, écarta la portière de tapisserie qui la masquait, et disparut, laissant le cardinal avec les deux gentilshommes.

Dans son cabinet Louis XIII trouva Cinq-Mars.

Il reprit aussitôt la querelle qu'il lui avait faite au sujet de Marion Delorme et du méchant rapport du premier valet de chambre La Chesnaie.

Cinq-Mars, qui avait promis au roi des éclaircissements suffisants pour dissiper ses justes soupçons, ne fit guère que recommencer ses explications passablement embrouillées.

Il les recommença même si mal, que Louis XIII finit par lui adresser les plus vifs reproches, pour son ingratitude et le peu de cas qu'il faisait de l'affection de son roi.

Du dépit, Louis XIII passa à l'attendrissement, puis, sur quelques paroles de Cinq-Mars qui lui déplurent, de l'attendrissement à la colère.

— Savez-vous bien que d'un mot je puis vous replonger dans le néant d'où je vous ai tiré, lui dit-il en s'animant peu à peu, jusqu'au point que sa voix prit assez d'éclat pour que les gentilshommes de service dans l'antichambre pussent recueillir quelques lambeaux de phrase; ils répandirent aussitôt la nouvelle de la disgrâce du favori.

— Vous vous êtes cru quelque chose, quand vous n'êtes rien que par ma faveur! Savez-vous ce que l'on dit autour de moi, dans ma cour, monsieur de Cinq-Mars? on dit que le roi de France compromet les intérêts de l'Etat, quand il accorde sa confiance à de jeunes présomptueux comme vous, qui ne sauraient qu'amoindrir la majesté royale par la témérité de leur esprit et le scandale de leurs mœurs. Ah! mon amitié ne vous suffit pas!... Il vous faut courir les ruelles! Le logis de Marion Delorme vous charme plus que le Louvre... Retournez-y, monsieur, et y restez tout à votre loisir! C'est une leçon qui me servira, et je serai désormais meilleur ménager de mes affections et de ma complaisance. Je vais réformer ma cour, et je n'y aurai plus avec de jeunes fous ces familiarités qui m'ont valu tant de critiques... Jusqu'à ce d'Artagnan, un cadet de Béarn que j'avais pris en amitié, parce qu'il lui ressemblait. Il ne lui ressemblait que trop!... L'un passe ses nuits chez une courtisane... l'autre enlève sur une grande route la femme d'un de mes officiers.

Cinq-Mars essaya de protester.

— Taisez-vous, monsieur! Ma cour donne un beau spectacle au monde! Mais je vous jure que j'y mettrai bon ordre... Laissez-moi : je vous défends de me suivre; demain vous connaîtrez ce que j'aurai décidé de vous.

Louis XIII, pâle de colère, se retira dans sa chambre, où il ne manqua pas de maltraiter un peu La Chesnaie, qui lui avait pourtant rendu le service de l'éclairer sur les galanteries de Cinq-Mars. Mais un amant a-t-il jamais de la reconnaissance pour celui qui lui dévoile les trahisons de sa maîtresse? La singulière amitié de ce roi, qui s'était toujours montré si timide et si réservé avec les femmes, avait toutes les faiblesses et tous les emportements de l'amour.

Louis XIII arrivait le lendemain à midi au Louvre. Il fit appeler immédiatement M. de Tréville, pour s'informer des agissements des mousquetaires pendant ces derniers jours, et si quelque chose de l'événement de la forêt de Rambouillet était venu à sa connaissance.

Porthos et ses deux frères avaient pris toutes leurs précautions.

Le jour même où avait eu lieu l'enlèvement

de la marquise de Vigneul, ils se trouvaient désignés, par le capitaine-lieutenant, pour faire le service de l'hôtel de la rue du Bac, avec dix autres de leurs camarades. Sans qu'il eût eu besoin d'entrer dans de plus amples explications, Porthos leur dit qu'une affaire des plus importantes pour son honneur et ses intérêts l'obligeait ce jour-là à s'absenter secrètement de Paris avec Athos et Aramis ; mais qu'ils seraient de retour le lendemain matin à la première heure. Tous lui promirent de témoigner, si besoin était, qu'ils n'avaient pas quitté un seul instant l'hôtel de la rue du Bac.

Aussi, aux premiers mots du roi, le capitaine-lieutenant envoya querir les feuilles de service, et les mettant sous les yeux de Sa Majesté, lui montra les noms de Porthos, d'Athos et d'Aramis.

Louis XIII en éprouva une vive satisfaction.

Restait d'Artagnan. Le roi ne cacha pas à M. de Tréville les charges accablantes qui pesaient sur son protégé, accusé nominalement par le gentilhomme blaisois, ami de M. de Vigneul.

— Sire, s'écria M. de Tréville, il faut l'entendre avant de faire tomber sur lui votre juste colère. Peut-être a-t-il été entraîné à son insu dans une entreprise dont il ignorait la gravité. Il y a un mois à peine que d'Artagnan est à Paris : il ne devait même pas connaître ce M. de Vigneul. Que Votre Majesté daigne ne pas oublier qu'elle a eu quelques bontés pour le fils d'un de mes vieux amis !

— Je compte l'interroger moi-même et ne demande pas mieux que de le trouver innocent. Dans le cas contraire, monsieur de Tréville, je serai forcé de l'abandonner à toute la sévérité du cardinal, M. de Vigneul, l'offensé, étant une de ses créatures.

A cette heure même, un exempt, accompagné de cinq gardes du cardinal, se présentait au cabaret du Grand-Monarque et demandait le chevalier d'Artagnan.

Le cadet aux gardes était engagé en ce moment dans une vive conversation avec Aricie, qui pour la dixième fois le suppliait de lui dire enfin où il avait passé la nuit.

La sensible et passionnée cabaretière se désolait de l'obstination de son silence, et elle en était arrivée à cette période aiguë de la curiosité féminine, où une femme jalouse préfère apprendre qu'elle a été trompée, que de ne rien savoir du tout.

D'Artagnan résistait à ses sollicitations quelque forme qu'elle leur donnât, menaces, ou caresses; mais la vérité nous oblige à dire que celles-ci devenant plus nombreuses et plus pressantes, il était à bout de forces.

L'apparition de l'exempt arrêta peut-être sur ses lèvres ce qu'Aricie attendait.

Elle crut d'abord qu'il s'agissait encore de l'affaire de son mari et de M. de la Tour; son amant ne s'y trompa pas, en voyant les gardes du cardinal.

— Monsieur d'Artagnan, dit l'exempt, je vous arrête au nom du roi. Veuillez me suivre : un carrosse nous attend devant la porte.

Aricie poussa un cri; elle entoura de ses beaux bras, comme pour le défendre, le cadet aux gardes.

Celui-ci se dégagea doucement.

— Me ferait-on déjà les honneurs de la Bastille? dit-il d'un ton de joyeuse humeur. Décidément je réussis beaucoup à Paris.

— J'ai reçu de M. le cardinal l'ordre de vous conduire d'abord au Louvre.

— Ah ! c'est M. le cardinal qui daigne s'occuper de moi?

Tout en donnant un baiser à la cabaretière, il lui dit à l'oreille :

— C'est l'histoire de cette nuit, passée à la belle étoile je te le jure, qui me vaut ce désagrément. Si je ne reviens pas ce soir, ne te désole pas trop, songe quelquefois à moi, et garde-moi ton cœur.

Il monta dans le carrosse, laissant Aricie tout éplorée; l'exempt prit place près de lui. Un quart d'heure après il était en présence du roi.

Pendant le trajet, d'Artagnan avait eu le temps de réfléchir : il ne doutait pas que son arrestation n'eût pour cause l'enlèvement de madame de Vigneul; le mari avait dû porter plainte au roi ou au cardinal; et l'imprudence qu'il avait commise en faisant connaître son nom à M. de Rosnai portait ses fruits.

Mais, cette fois, il ne s'agissait plus d'un méchant juge de province, de quelques semaines à passer dans la prison d'une bourgade, et de la confiscation d'un cheval de vingt-deux francs. Il avait encouru la colère d'un puissant ministre,



Adieu, madame! Je cours sauver la marquise de Vigneul! (Page 82.)

peut-être aussi celle du roi, et la Bastille pour le moins était en perspective.

Comme il avait compris que sa fanfaronnade avec M. de Rosnai, auquel il aurait dû se contenter d'administrer une correction anonyme, avait été une insigne maladresse, il s'était abstenu d'en parler à Porthos, qui se croyait à l'abri de toute recherche grâce aux masques dont lui et ses compagnons avaient couvert leurs visages.

Porthos, Athos et Aramis étaient-ils arrêtés, comme lui? Allait-il les retrouver au Louvre? Était-ce pour les confronter avec eux qu'on l'y amenait?

De toutes ces réflexions, d'Artagnan conclut que le mieux serait d'avouer tous les faits qui le concernaient personnellement, puisqu'il s'était trahi lui-même, et de garder le silence sur ceux qui regardaient Porthos et ses deux frères, à moins que ceux-ci ne le déliassent eux-mêmes, et de leur propre bouche, de la promesse qu'il leur avait faite.

Sa présence d'esprit ne se démentit pas un instant devant le roi, qui le reçut seul dans ce même cabinet où les marques d'une royale faveur lui étaient apparues sous l'aspect chatoyant de cinquante louis d'or.

Aux premiers mots de l'interrogatoire, il vit que l'on ne savait rien de nature à compromettre les mousquetaires.

Quelques instances que lui fit Louis XIII, il refusa de nommer les auteurs du rapt de madame de Vigneul.

— Sire, dit-il, je leur ai donné ma parole de ne pas les trahir, et c'est comme si je ne les avais jamais vus. Quant à ce qui me concerne, voici la vérité : ni promesse, ni menace, la mort même ou mon profond dévouement pour Votre Majesté, ne pourraient m'en faire dire davantage, car ce n'est pas seulement la vérité, mais encore toute la vérité. Je ne connaissais ni M. de Vigneul, ni sa femme; mais je connaissais M. de Rosnai comme le plus déloyal et le plus vil de tous les gentilshommes; et si j'acceptai de prendre part à cette entreprise, ce fut surtout parce qu'elle m'offrait une occasion inespérée de le châtier, de me venger d'un affront sanglant.

— Ainsi, dit Louis XIII, irrité de l'obstination de d'Artagnan, vous persistez absolument dans votre refus de désigner vos complices : vous n'éprouvez donc aucun remords de désobéir à votre roi, qui vous commande de parler?

— Le remords commencerait, Sire, si j'étais assez lâche pour ne pas me taire.

— Tête de fer ! s'écria Louis XIII au comble de l'exaspération de se voir battre par ce jeune cadet.

— Sire, vous me mettez au désespoir.

— C'est bien, monsieur! Nous avons les moyens de vaincre une aussi perverse obstination. Vous voyez ce parchemin?

D'Artagnan comprit et s'inclina.

— C'est la lettre de cachet qui va vous ouvrir et fermer sur vous les portes de la Bastille.

— Sa Majesté peut disposer, suivant son bon plaisir, de la liberté et de la vie de ses sujets.

— Vous n'en sortirez, continua Louis XIII, que lorsque vous vous serez décidé à révéler tout ce que vous savez sur l'enlèvement de cette dame. Dans huit jours, M. de Laubardemont, que je charge de cette affaire, ira vous interroger. D'ici là vous aurez le temps de réfléchir.

Ce nom de Laubardemont fit courir un petit frisson dans les veines de d'Artagnan. La renommée du fameux conseiller-commissaire avait pénétré jusqu'au fond de ses montagnes, et il avait souvent entendu dire à son père, M. de Baltz de Castelmore, qu'il préférerait se trouver désarmé entre les pattes d'un grand ours brun des Pyrénées, qu'armé de la meilleure cause, dans les mains de ce sinistre personnage.

L'exempt, les gardes et le carrosse attendaient devant le Louvre.

D'Artagnan fut conduit sur l'heure à la Bastille.

Sa lettre de cachet était accompagnée d'une note de la main du cardinal, pour le gouverneur, M. du Tremblay, qui lui donnait des instructions particulières au sujet de son nouveau prisonnier.

Le gouverneur reçut d'Artagnan avec cette courtoisie glaciale qu'il avait coutume d'apporter dans l'exercice de ses redoutables fonctions.

Il fit souper d'abord le prisonnier à sa table, sans lui dire un seul mot qui de près ou de loin eût rapport aux causes de sa disgrâce.

Le souper terminé, il le mena lui-même, accompagné du porte-clefs, dans la chambre qui lui était destinée.

Comme elle était assez spacieuse et garnie de tous les meubles nécessaires, le séjour n'en parut pas trop desagréable à d'Artagnan. Aussi crut-il devoir en remercier M. du Tremblay.

— C'est la chambre qu'a occupée autrefois M. le prince. M. de Bassompierre y a passé aussi quelques années.

Le prince de Condé avait été détenu trois ans à la Bastille; mais Bassompierre y était encore, toujours en butte à la haine du cardinal. Il y avait été enfermé le 25 février 1631; sa captivité durait donc depuis huit années.

On racontait, à la cour, que, la vieille de son arrestation, Bassompierre, qui pressentait sa disgrâce, avait passé la nuit à brûler plus de six mille lettres d'amour.

Il dit plus tard dans ses Mémoires :

« J'appréhendais que, si on me prenait prisonnier, on ne trouvât dans ma maison quelque chose qui pût nuire, étant les seuls papiers que j'avais qui eussent pu nuire à quelqu'un. »

D'Artagnan n'avait pas eu six mille lettres d'amour à brûler, la belle cabaretière de la rue du Vieux-Colombier étant la première femme qui eût fait battre son cœur; il se sentait cependant toutes les dispositions nécessaires pour marcher sur les traces de l'ancien favori de Louis XIII, qui avait été un aussi grand capitaine qu'un infatigable galant.

Mais, pour le moment, il devait se contenter de coucher dans sa chambre.

M. du Tremblay, après lui avoir souhaité une bonne nuit, eut l'attention de l'enfermer lui-même à double tour.

Le bruit criard de la grosse clef tournant en grinçant dans la serrure, et celui des verrous firent tressaillir le pauvre cadet de Béarn, qui s'était jeté sur son étroite couchette. A partir de ce moment seulement, où commençait sa premier nuit à la Bastille, il comprenait toutes les terreurs de cette prison d'État, où l'on pouvait rester, comme Bassompierre, enfermé huit années, sans prévoir comment on en sortirait, si l'on en sortirait même, après avoir été le favori du roi et la coqueluche des dames.

VIII

LE RETOUR DE BRISCAUT. — UN MARI QUI PREND AUSSI SA REVANCHE. — M. DE VIGNEUL DÉCOUVRE LA RETRAITE DE SA FEMME. — IL OBTIENT UN ARRÊT DU PARLEMENT POUR LA FAIRE ENLEVER DU COUVENT DE RAMBOUILLET. — OU D'ARTAGNAN DONNE ENFIN DE SES NOUVELLES.

Un long mois s'est écoulé depuis les événements que nous venons de raconter dans le précédent chapitre.

D'Artagnan est toujours à la Bastille; mais, à l'exception de M. de Tréville, auquel le roi n'a pas cru devoir cacher la mesure de rigueur prise contre son protégé, tout en lui défendant d'en parler à qui que ce soit, les amis du cadet aux gardes ignorent ce qu'il est devenu, ou tout au moins ils ne font que soupçonner que M. du Tremblay le tient sous clef dans une des grosses tours de son château.

Porthos, lui-même, ne sait rien que ce que lui a appris la cabaretière de la rue du Vieux-Colombier, c'est-à-dire l'arrestation de d'Artagnan par un exempt.

Cependant le loyal mousquetaire, à peu près certain que cette arrestation n'a eu d'autre cause que l'entreprise de la forêt de Rambouillet, s'accuse de la disgrâce de son ami.

Vingt fois, il a été sur le point de courir au Louvre, de se dénoncer lui-même, de dire au roi tout ce qui s'est passé, de lui révéler l'histoire de la première femme de M. de Vigneul, de lui peindre en termes pathétiques les terreurs qui s'étaient emparées de l'esprit de la marquise en apprenant de son mari qu'il allait l'emmener au fond de ce manoir d'où l'autre Julie n'était pas revenue.

Peut-être en agissant ainsi, ne tirerait-il pas seulement d'Artagnan d'embarras, mais encore intéresserait-il assez le roi au sort de madame de Vigneul, pour la mettre désormais à l'abri de toute méchante tentative de la part de son mari.

Aramis, beaucoup plus avisé que lui, envisageant les choses avec plus de sang-froid, sans doute parce qu'il n'est pas amoureux, l'a détourné non sans peine de cette belle résolution.

Il lui a fait toucher du doigt, non pas les périls, ce qui n'eût pas été suffisant pour arrêter le brave mousquetaire, mais l'inutilité de sa démarche; car il se perdrait certainement, sans améliorer la situation de son ami. M. de Vigneul était une des créatures du cardinal; Louis XIII, de son côté, qui n'avait pas le cœur tendre à l'endroit des dames, épouserait plutôt la querelle du mari que les griefs de la femme, et ferait certainement à celle-ci un crime d'avoir préféré au vieux et podagre marquis un amant jeune et beau, cet amant fût-il mousquetaire du roi.

D'ailleurs Aramis jeta quelques doutes dans l'esprit de Porthos.

Si le cadet aux gardes avait été mis réellement à la Bastille, fallait-il en tirer nécessairement cette conséquence, qu'il y était pour l'affaire du rapt ?

Il n'avait joué dans cette affaire qu'un rôle tout secondaire, et l'auteur principal, le heros

de l'aventure, celui sur lequel les soupçons et la colère de M. de Vigneul auraient dû se porter, n'avait pas même été inquiété.

Mieux valait donc, dans l'intérêt de tous, ne rien précipiter, attendre les événements et agir suivant les circonstances.

L'avis du prudent Aramis prévalut.

D'ailleurs Porthos était fort occupé aussi du sort de sa maîtresse, qu'il n'avait pas revue depuis le moment où il l'avait confiée à l'abbesse de Rambouillet, mais avec laquelle il entretenait, par un messager qui passait ses nuits et ses jours sur la grand'route, une active correspondance.

La passion de Porthos pour Julie, tant qu'il avait assez paisiblement joui de ses faveurs, n'offrait rien qui la distinguât des sentiments ordinaires d'un galant gentilhomme. Sa maîtresse lui paraissait la plus belle et la plus désirable des femmes; il en était fort amoureux, et, s'il avait été mis en demeure de choisir, il lui eût certainement sacrifié la financière, malgré les titres bien sonnants et trébuchants que celle-ci avait à ses faveurs.

Mais l'absence, les circonstances romanesques de leur séparation, l'entreprise périlleuse à laquelle il s'était livré pour la sauver, venaient de porter la passion du mousquetaire à un degré qu'il n'avait pas soupçonné jusque-là.

La pensée de Julie ne le quittait pas un seul instant; tous les plaisirs de leur trop courte liaison lui revenaient à l'esprit avec une vivacité de souvenirs qui en décuplait l'ivresse. Il lui paraissait impossible de vivre désormais sans elle, et pour s'en rapprocher, pour reconquérir le bonheur perdu, pour le posséder mieux qu'il ne l'avait jamais fait, il formait les projets les plus extravagants.

Tantôt il songeait à aller provoquer M. de Vigneul, sûr de le dépêcher sur le terrain d'un bon coup d'épée, et rêvait d'épouser ensuite sa veuve.

Tantôt il voulait enlever Julie de son couvent et l'emmener au fond du Béarn, dans quelque village perdu au milieu des montagnes, ou passer avec elle en Angleterre, jetant par-dessus les moulins sa casaque de mousquetaire.

Son projet le plus raisonnable fut de persuader à sa maîtresse que le séjour le plus sûr pour elle, dans lequel elle serait le mieux à l'abri des entreprises de M. de Vigneul, n'était pas le couvent de Rambouillet ni tout autre asile semblable, qu'un ordre du roi ou un arrêt du parlement pourraient forcer, si on venait à l'y découvrir, mais Paris même, où il la cacherait au fond de quelque faubourg.

Il lui écrivait tout cela par son messager. Deux ou trois fois la semaine, Julie recevait ces lettres brûlantes d'amour, où il mettait pour la convaincre, pour l'entraîner à favoriser ses projets, tout ce que la passion peut inspirer au cœur d'un amant.

Mais soit que madame de Vigneul fût moins éprise, qu'elle fût de celles que l'absence refroidit au lieu d'irriter; soit que la paix du cloître l'eût calmée, ou que son esprit, naturellement craintif, s'effrayât des périls de l'entreprise, elle n'avait jusque-là répondu que par un refus formel à toutes les propositions de Porthos.

Le premier besoin de l'amour malheureux est de pouvoir épancher ses plaintes, et, dans ce cas, le meilleur des confidents, celui dont les délicatesses comprennent le mieux les peines qu'on lui confie, c'est une confidente.

Porthos avait donc trouvé une confidente toute disposée à l'écouter et à le plaindre, chez Aricie, désolée elle-même de l'absence prolongée de d'Artagnan.

Le mousquetaire s'était décidé à tout lui apprendre; plusieurs fois déjà il était allé passer quelques heures auprès d'elle. Il lui parlait de sa Julie, elle lui parlait de son d'Artagnan, et Porthos s'en retournait un peu moins triste.

Un dernier billet de madame de Vigneul venait de lui parvenir. C'était celui où elle répondait à sa proposition de quitter le couvent et d'accepter un asile qu'il lui avait préparé dans un faubourg de Paris.

Le billet de Julie était plus réservé, plus froid encore que les précédents; il y régnait une sorte de contrainte qui mit le désespoir dans le cœur de Porthos. Il courut rue du Vieux-Colombier, pour le montrer à Aricie. Il y avait deux ou trois jours qu'il n'y était allé.

Quelle ne fut pas sa surprise, en arrivant devant le cabaret, d'en trouver les portes fermées. Il leva la tête : toutes les fenêtres étaient également closes, et il ne vit plus l'enseigne du Grand-Monarque.

Que s'était-il donc passé chez la cabaretière?

Il s'informa auprès de quelques voisins.

On lui apprit que le cabaret venait d'être

vendu. Maître Briscaut, que tout le monde croyait encore pour de longs mois dans les prisons du Châtelet, était tout à coup apparu la veille, avec le nouveau propriétaire auquel il avait cédé son établissement. Quelques heures après, lui et sa femme quittaient la maison, et l'on ne savait ce qu'ils étaient devenus, s'ils avaient seulement été habiter un autre quartier, ou s'ils avaient quitté Paris.

Aricie paraissait en proie à une violente douleur, son visage portait des traces de larmes; quant à maître Briscaut, sa figure rayonnait, et les voisins n'avaient pu s'empêcher de remarquer le contraste qu'offrait la physionomie des deux époux.

Quant au Grand-Monarque, il était débaptisé; on devait accrocher le lendemain sa nouvelle enseigne, avec un grand cygne enroulant son long col autour d'une croix, et cette inscription, dont l'orthographe eût fait frémir Ménage ou Vaugelas : AU SYGNE DE LA CROIX.

Porthos rentra à l'hôtel des mousquetaires plus triste que jamais, ruminant dans sa tête d'aller avec toute sa compagnie enlever madame de Vigneul.

Disons tout de suite ce qui s'était passé rue du Vieux-Colombier et comment maître Briscaut était sorti des mains des geôliers du Châtelet.

Le lecteur se souvient de cette visite à M. de La Tour, dans laquelle d'Artagnan avait donné un si bel échantillon de ses futurs talents diplomatiques.

M. de La Tour lui promit de ne pas porter plainte contre le mari d'Aricie; promesse qui lui coûta d'autant moins, qu'il ne tenait nullement à ébruiter sa mésaventure.

Etre surpris en flagrant délit amoureux par un mari jaloux et brutal, quand ce mari n'est qu'un simple cabaretier, il n'y avait pas là, pour un gentilhomme, de quoi tant se vanter, la cabaretière eût-elle été la plus jolie de tout Paris; et M. de La Tour, qui avait ses petites entrées dans maintes ruelles de marquise et de duchesse, eût craint, en divulguant cette intrigue de bas étage, de nuire au succès de ses futures entreprises.

Il garda donc le plus complet silence sur le coup de pistolet et sur sa blessure, guérie d'ailleurs en peu de jours, et dont il ne se ressentait plus du tout, lorsqu'il consentit à faire partie de l'escorte de madame de Vigneul.

Briscaut, cependant, attendait dans la prison du Châtelet qu'on lui fît son procès.

Il aurait attendu longtemps, et peut-être l'aurait-on oublié entre ses quatre murs, si le hasard ne lui eût pas fait rencontrer, dans un de ses geôliers, un ancien sergent de sa compagnie.

Le geôlier auquel il conta son cas, s'intéressa à la piteuse situation de son ancien lieutenant. Il n'est pas inutile d'ajouter que ce sentiment d'intérêt ne fut pas amoindri par la promesse que lui fit le prisonnier d'une petite somme d'argent si par son intermédiaire il obtenait d'être rendu à la liberté.

Cet homme, qui connaissait le secrétaire de Laubardemont, lui parla de Briscaut comme d'un sujet précieux pour son maître. Accusé d'une peccadille, d'un coup de pistolet tiré, la nuit, sur un galant de sa femme dont on n'avait jamais plus entendu parler, dont personne même ne savait le nom, M. Laubardemont pouvait, sans qu'il lui en coûtât beaucoup, lui ouvrir les portes du Châtelet, et maître Briscaut lui resterait acquis et dévoué corps et âme.

Un honnête homme, dans la situation de l'ex-lieutenant, eût continué à pourrir sur la paille de son cachot : mais un coquin qui offre de se vendre trouve toujours un plus coquin pour l'acheter.

Un beau matin, le mari d'Aricie se retrouva dispos et libre sur le pavé de la bonne ville de Paris.

Tout autre à sa place, sans plus y réfléchir, se serait hâté de courir au logis, de rentrer dans ses pénates, d'y saluer ses dieux lares, sauf à reprendre avec sa femme, sur l'heure et au point où il les avait laissées, les explications si malencontreusement interrompues par la poigne de d'Artagnan et l'arrivée du commissaire.

Maître Briscaut y mit moins de précipitation et beaucoup plus de malice.

Il se rendit au jeu de paume de l'*Ecce Homo*, fit appeler le marqueur Marescat, qui poussa un cri de joie en l'apercevant.

— Je vous croyais pendu, ou tout au moins aux galères, lui dit le marqueur; mais vous avez toujours eu de la chance.

— As-tu des nouvelles de ma femme? interrompit maître Briscaut.

— Vous ne venez donc pas de la rue du Vieux-Colombier?

— Je sors du Châtelet, et ne veux rentrer chez moi qu'à bon escient. — Sais-tu ce qui s'y est passé depuis mon départ?

— A peu près; je sais même beaucoup de choses, étant allé presque tous les jours au cabaret avec le sergent du guet, celui que vous aviez chargé, avec moi, de surveiller votre femme.

— Eh bien, parle, dépêche-toi.

L'autre hésitait un peu. Maître Briscaut fit un geste d'impatience.

— Voyons, parleras-tu!

— C'est que c'est assez difficile à vous dire... Je vous connais; vous allez encore vous emporter, faire quelque malheur, comme le soir du coup de pistolet. Si seulement vous me promettiez d'être raisonnable.

— Tu vois que je suis très-calme... Il y a encore un galant, n'est-ce pas... Bah! un de plus: elle m'y a habitué. Pourquoi se fâcher pour si peu?

— Ma foi, puisque vous le prenez d'une aussi belle humeur, je vais tout vous dire... Il faut toujours prendre les choses du bon côté.

— C'est ça, dis-moi tout, mon bon Marescat; tu sais que je paie bien les bons services qu'on me rend. Quel est-il, que fait-il, comment se nomme-t-il?

— C'est un jeune Gascon, nouvellement débarqué à Paris, cadet aux gardes... Un fier luron, je puis en témoigner, l'ayant vu, ici même, dans une grande bagarre, jouer de l'épée comme pas un. Figurez-vous que se trouvant, une après-midi, au jeu de paume de l'*Ecce Homo*...

— Eh! laissons là toutes ces histoires... Il s'agit de mon cabaret et de ma femme. Tu dis que c'est un cadet aux gardes?

— Il s'était installé au Grand-Monarque... logé, nourri et choyé... Madame Briscaut ne le quittait pas. Elle lui avait donné, paraît-il, la plus belle chambre... Ceux qui l'avaient vu arriver, le premier jour, en mince équipage, ne le reconnaissaient plus, tant sa garde-robe s'était transformée.

— Maudit bavard... son nom... son nom! c'est son nom que je te demande.

— D'Artagnan.

— Plaît-il? fit maître Briscaut, qui croyait avoir mal entendu

— J'ai dit d'Artagnan... le chevalier d'Artagnan.

— Le nom que ma femme prononçait toute seule dans sa chambre...

Ce fut au tour du marqueur de pousser un plaît-il interrogatif.

Maître Briscaut renfonça son feutre et fit un mouvement pour s'éloigner.

— Où allez-vous donc, comme cela? lui demanda le marqueur.

— Châtier, comme elle le mérite, madame Briscaut, et couper les oreilles à ce chevalier d'Artagnan.

— Mauvaise affaire; ce n'est pas le chemin de la rue du Vieux-Colombier que vous prenez, maître Briscaut; vous faites fausse route.

— Que veux-tu dire?

— Vous retournez tout droit au Châtelet.

— Il a peut-être raison.

— Sans compter que vous ne trouverez plus l'oiseau... il a déniché.

— Ma femme est partie avec ce d'Artagnan de malheur?

— Votre femme, non; c'est le galant qui a disparu.

— Je saurai bien la forcer à me dire où il est.

— Elle l'ignore elle-même, et ça la fait bien pleurer, surtout les jours où elle reçoit la visite d'un grand mousquetaire...

— Un mousquetaire, maintenant! s'écria maître Briscaut; ah! çà, toute l'armée du roi de France y viendra donc!

— C'est un ami du Gascon... D'Artagnan a été arrêté un beau matin par un exempt et son escouade; on n'a plus eu de ses nouvelles; mais l'on soupçonne que le cardinal le tient enfermé à la Bastille.

Maître Briscaut en savait assez. Il avait, lui aussi, une revanche à prendre. Si l'amant n'était plus là, Aricie lui restait: elle paierait pour deux.

Il résolut alors de mettre immédiatement à exécution un projet qu'il avait formé avant son emprisonnement. Il s'agissait de la vente du cabaret et des chambres garnies, dont on lui avait offert un bon prix.

La vente opérée à l'insu de sa femme, il se présenterait inopinément chez elle, l'emmènerait de gré ou de force loin de Paris, sans qu'elle eût le temps de prévenir personne, dans quelque petite ville du Nivernais, qui était son pays à

lui, et là, il se donnerait tout à loisir la joie de lui faire expier le bon temps qu'elle avait pris en son absence.

Pour qui connaissait la brutalité et les mœurs cyniques de l'ex lieutenant, l'expiation de la pauvre Aricie, qui avait conservé, en épousant ce bas aventurier, ses goûts et ses délicatesses de demoiselle, devait être des plus cruelles.

La surprise d'Aricie ne fut pas moins grande que celle du marqueur de jeu de paume, en voyant tout à coup maître Briscaut surgir devant elle.

La cabaretière poussa un cri d'effroi; quoique la figure de son mari fût très-calme, elle lisait dans son regard une de ces implacables résolutions que le crime seul peut inspirer.

— Merci de ce témoignage d'amour conjugal, lui dit son mari. Peut-être, comme Marescat, me croyiez-vous pendu ou tout au moins aux galères. L'émotion et la joie vous ont arraché ce cri, parti du cœur. Chère amie, ne soyez pas heureuse à demi : nous allons quitter Paris et nous ne nous séparerons plus. J'ai pris mes petits arrangements pour me consacrer tout entier désormais à votre bonheur.

Elle ouvrait de grands yeux effrayés, sans comprendre.

— Il vous faut des explications : en voici. Le cabaret est vendu; dans deux heures le nouveau propriétaire en viendra prendre possession. La vie de Paris commençait à me fatiguer : elle est trop accidentée. J'aspire au repos de la vie de province, et, comme je vous l'ai dit, je veux me consacrer tout entier à votre bonheur.

Aricie, pendant que son mari lui débitait d'un ton railleur ces phrases doucereuses, embrassait d'une pensée rapide la situation.

Maître Briscaut avait certainement ourdi contre elle quelque noir complot. Si elle le suivait, si elle quittait Paris sans y laisser la moindre trace, d'Artagnan serait perdu pour elle, jamais elle ne le reverrait, et l'amour de d'Artagnan lui était devenu plus cher que la vie.

Mieux valait s'exposer à tout, que de renoncer à l'espoir d'être réunie un jour à celui qu'elle aimait.

— Si vous avez vendu le cabaret, vous pouvez partir tout seul, lui dit-elle en affermissant sa voix; moi, je suis décidée à rester à Paris.

Maître Briscaut, sans qu'un muscle de sa face trahît le moindre mouvement de colère, fit deux pas vers elle, lui saisit le poignet et lui meurtrissant les chairs sous ses doigts musculeux :

— Je vois ce que c'est, dit-il, vous comptez sur votre d'Artagnan.

Aricie se tordit sous un spasme de douleur; son beau visage se couvrit d'une pâleur mortelle; mais la souffrance ne lui arracha pas un seul cri; elle était tout entière à la pensée de son amant.

— Ne vous gênez pas, lui dit son mari en ricanant et sans lui lâcher le bras; vous pouvez l'appeler tout à votre aise : ce d'Artagnan ne viendra pas. Cette fois, ce n'est plus comme le soir du coup de pistolet; vous êtes bien en mon pouvoir, et personne ne s'en mêlera.

— Alors tuez-moi tout de suite.

— Que non pas, ma douce amie! je n'ai pas envie de retourner de sitôt au Châtelet, et vous laisserai le loisir de mourir tout à votre aise, si l'existence que je vous prépare n'est pas précisément de votre goût.

— Ah! mon père avait raison, quand je fis la folie de vous épouser : vous n'êtes qu'un misérable coquin.

— C'est ça! parlons un peu de votre noble famille.... Vous me remettez en mémoire ce que fit votre petit gentilhomme de père en une semblable occurrence. Il dépêcha bel et bien le séducteur de sa femme d'un bon coup de dague entre les deux épaules. Je vous jure, ma chère Aricie, que si vous opposez à mes volontés la moindre résistance, si vous ne me suivez pas, aussi douce que l'agneau qui suit le boucher, M. le chevalier d'Artagnan, qui paraît vous tenir tant au cœur, sera dépêché absolument de la même manière et de ma propre main, avant qu'il soit vingt-quatre heures. Vous êtes prévenue, et libre d'agir comme vous l'entendrez, car je suis incapable d'exercer sur vous la moindre violence.

Il lâcha enfin le bras de la pauvre Aricie.

Celle-ci, dans l'ignorance absolue de ce qu'était devenu le cadet aux gardes, redoutant tout d'un mari comme le sien, le sachant homme à ne pas reculer devant un meurtre, tremblant pour la vie de son ami, se résigna et se sacrifia. Elle promit de le suivre sans résistance.

Maître Briscaut ne la quitta pas une seule minute. Il avait en poche le prix de la vente du cabaret. Sous l'empire de la terreur profonde qui s'était emparée d'elle, sa femme, lui obéissant

passivement, fit un paquet de ses hardes, que Briscaut mit sous clef avec les objets qui lui appartenaient personnellement.

Il appela ensuite la servante, la prévint qu'elle avait changé de maître, et que le marqueur du jeu de paume, qu'elle connaissait bien, se présenterait le lendemain pour enlever les paquets qu'il laissait sous sa garde.

Les voisins qui se tenaient sur le pas de leur porte, prêtant l'oreille aux éclats de voix qu'ils entendaient dans la maison du Grand-Monarque, virent sortir peu de temps après maître Briscaut et sa femme. Ils les perdirent de vue au coin de la rue du Pot-de-Fer, où se trouvait une entreprise de coches de terre.

Un marchand de chasubles, plus curieux que les autres, les ayant suivis, les vit monter dans le coche qui faisait le service des voyageurs entre Paris et Sens.

Au nouveau chagrin que Porthos avait ressenti de la disparition de sa charmante confidente, allait bientôt succéder une douleur autrement cruelle.

L'impatience qu'il avait de recevoir des nouvelles de madame de Vigneul, les instances pressantes qu'il ne cessait de faire auprès d'elle, pour la déterminer à céder à ses sollicitations, à quitter, pour se réunir à lui, le couvent de Rambouillet, finirent par amener les plus fâcheux résultats.

M. de Vigneul, autorisé par le cardinal à retarder de quelques semaines son départ pour Péronne, tenait tout un régiment d'espions en campagne.

Il n'avait pas mis en doute un seul instant que Porthos n'eût été tout au moins l'organisateur, sinon l'acteur principal du rapt de sa femme, et certain que c'était le meilleur moyen de connaître la retraite de celle-ci, il faisait surveiller tous les faits et gestes du mousquetaire.

Ses espions ne tardèrent pas à s'apercevoir des allées et venues du messager qui portait à Julie les billets du mousquetaire, et rapportait à celui-ci les réponses de sa maîtresse.

On le suivit à la piste, et l'on découvrit le but de ses fréquents voyages.

Un trait de lumière éclaira l'esprit de M. de Vigneul, dès qu'on lui eut nommé le couvent de Rambouillet : il se souvint que sa femme lui avait parlé quelquefois d'une de ses vieilles parentes entrée en religion, et devenue abbesse d'un couvent de carmélites de Sainte-Thérèse.

Le couvent de Rambouillet appartenait précisément à cet ordre.

M. de Vigneul courut aussitôt au Palais-Cardinal. Il voulait que Son Éminence obtînt immédiatement du roi une lettre de cachet pour faire enlever la marquise de la sainte maison et la remettre au pouvoir de son mari.

Le cardinal s'y refusa. Il ne s'agissait plus cette fois d'un simple cadet aux gardes à faire empoigner par un exempt, mais des portes d'un asile religieux à forcer. Le pouvoir absolu avait des instruments puissants de gouvernement et de police, qu'il fallait prendre garde de ne pas user trop vite, en les mettant au service d'intérêts secondaires.

D'après son conseil, M. de Vigneul eut recours au parlement, auquel il adressa une requête.

Il y exposait l'attentat dont il avait été victime, les moindres circonstances du rapt, faisant toutes réserves pour en poursuivre au criminel les auteurs, restés encore inconnus, à l'exception d'un seul enfermé à la Bastille par ordre du roi ; il demandait, en attendant, un arrêt qui forçât la marquise à rentrer dans la maison conjugale, attendu qu'elle n'avait aucun motif légitime pour s'en tenir éloignée, aucun grief à articuler, soit contre sa conduite envers elle, soit en ce qui concernait l'administration de ses biens dotaux, et qu'elle paraissait avoir cédé, en se réfugiant au couvent de Rambouillet, sans y être portée par aucune nécessité ni vocation, aux mauvaises suggestions de personnes malintentionnées et ennemies des intérêts du requérant : ce dont il offrait de faire toutes les preuves exigées et nécessaires.

La chambre à laquelle fut renvoyée la requête de M. de Vigneul, était composée de vieux conseillers, tous gagnés d'avance à la cause d'une infortune conjugale comme la sienne.

D'ailleurs la partie adverse n'était pas là pour se défendre. Porthos ignorait le péril qui menaçait sa maîtresse, et n'avait pu la prévenir de rien.

Le rapport, rédigé et lu par le plus vieux et le plus hypocondre des conseillers, concluait naturellement en faveur du requérant.

A peine si l'on délibéra : la plupart opinèrent du bonnet, et un arrêt fut rendu, autorisant le mari à se saisir de sa femme partout où il la dé-



S'abandonnant à ses pensées, perdue dans un monde de rêves... (Page 93.)

couvrirait, à se faire prêter au besoin main forte par tous officiers de justice, et autres, prévôts, sénéchaux, baillis, etc.

Dès qu'il fut en possession de son arrêt, M. de Vigneul, avec l'appui du cardinal, s'adressa à l'évêque de Chartres, dans le diocèse duquel se trouvait le couvent.

M. de Chartres lui délivra un ordre, enjoignant à l'abbesse de livrer la marquise aux gens du roi, si celle-ci refusait d'obtempérer à l'arrêt du parlement et de suivre de gré son mari.

L'orage accumulé ainsi sur la tête de la malheureuse Julie allait donc éclater.

Parfaitement en règle avec la justice et l'Église, M. de Vigneul s'apprêtait à agir. Le cardinal, par une dernière faveur, lui avait permis de se faire accompagner, dans son expédition conjugale, par un détachement de ses gardes. Dans deux jours, le mari, armé de tous ses droits, devait se présenter aux portes du couvent.

La foudre tombant à ses pieds eût produit chez Porthos une commotion moins violente que celle qu'il ressentit, en apprenant le péril imminent dont sa maîtresse était menacée, ou plutôt le coup terrible qui allait la frapper.

Un soir que pour se distraire un peu des cha-

grins qu'il ressentait de sa malheureuse passion pour Julie, il était allé souper chez la femme du receveur des rentes, madame Maulevrier, celle-ci, le trouvant encore plus triste et plus préoccupé que d'habitude, s'efforçait de le distraire par son bavardage.

Il l'écoutait d'un air assez maussade, et la sensible financière ne savait plus qu'imaginer pour ramener un sourire sur les lèvres du beau mousquetaire, lorsqu'elle lui dit tout à coup :

—Vous n'avez pas connu madame de Vigneul, vous?

Porthos fit un haut-le-corps.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— L'avez-vous connue?

— Je crois que mon frère Aramis est allé quelquefois chez son mari.

— Aramis lui faisait-il la cour? On dit qu'elle est bien belle.

— Voyons, ma chère Artémise, fit le mousquetaire qui était sur le gril, à propos de quoi ces questions sur la marquise de Vigneul?

Le lecteur vient de remarquer que la femme du financier Maulevrier porte le même nom que l'épouse du roi Mausole, célèbre par sa sensibilité conjugale.

— Mais je ne cherche qu'à vous distraire, et j'avais une histoire scandaleuse à vous raconter.

— Eh bien, je vous écoute.

— Seulement, jurez-moi de n'en parler à personne... C'est un secret d'Etat, à ce qu'il paraît; je le tiens d'un vieux conseiller au parlement, un ami de M. Maulevrier.

— Voulez-vous me faire sécher d'impatience?

— A la bonne heure, vous voilà attentif. Il paraît que cette marquise de Vigneul, qui s'était fait enlever, vient d'être retrouvée.

— Et où cela? dit Porthos qui n'était plus maître de son émotion.

— Au fond d'un couvent, non loin de Paris. M. de Vigneul, sans perdre de temps, a présenté sa requête ; il vient d'obtenir un arrêt du parlement, qui lui livre sa femme pieds et poings liés.

— Mais vous n'êtes pas sûre de ce que vous dites là! s'écria Porthos, qui s'était levé et donnait tous les signes d'une grande agitation.

— Je n'en suis pas sûre? C'est ce vieux conseiller qui a reçu la requête, qui a lu le rapport, et rédigé lui-même l'arrêt... Si ce n'est pas là une source certaine!

— Adieu, madame!

— Mais où allez-vous donc?

— Je cours sauver la marquise de Vigneul, ou me faire tuer pour elle!

Il s'élança vers la porte du salon, et disparut, laissant Artémise toute stupéfaite de son action, et regrettant d'avoir amené la conversation sur un sujet aussi palpitant.

Porthos avait l'esprit bouleversé; le sang affluait à ses tempes : il lui semblait que sa tête était serrée dans un étau.

La retraite de Julie découverte, était-ce possible? un arrêt du parlement, autorisant son mari à l'enlever! Mais cet arrêt avait été rendu sans doute depuis plusieurs jours, et peut-être qu'à ce moment même il était exécuté; peut-être que la marquise, arrachée de son asile, sans défense contre la colère, la haine et la vengeance de son mari, implorait en vain le ciel, et, désespérée, maudissait celui dont l'amour l'avait précipitée au fond de cet abîme de maux.

Le mousquetaire marchait au hasard, allant droit devant lui, à travers les rues désertes du quartier Saint-Germain-des-Prés, où demeurait la financière, gesticulant et parlant à haute voix. Le grand air finit par le calmer un peu.

Madame Maulevrier ne lui avait-elle pas dit que l'arrêt n'avait été rendu que la veille? Il ne s'en souvenait pas bien. Une idée lui vint, qu'il s'étonna de n'avoir pas eue plus tôt.

M. de Vigneul logeait dans la rue de Vaugirard. Il hâta le pas, courut presque, et frappa résolûment à la porte de son hôtel.

— M. de Vigneul est-il chez lui? demanda-t-il au suisse.

— M. le marquis vient de rentrer; mais il doit être monté dans son appartement. Est-ce quelque message important? faut-il le prévenir?

— C'est inutile... Je reviendrai demain matin.

Le mari de Julie était encore à Paris : Porthos avait donc le temps d'aviser au parti qu'il prendrait, de se concerter avec Athos et Aramis, avec Aramis surtout, qui était de bon conseil.

Beaucoup moins agité et commençant à envisager la situation avec quelque sang-froid, il se dirigea vers son logis, ébauchant déjà le plan qui devait sauver sa maîtresse.

Pourquoi ne partirait-il pas cette nuit même

pour Rambouillet. Menacée d'un tel péril, la marquise n'hésiterait plus à te suivre.

En arrivant chez lui, il trouva son valet qui l'attendait sur le seuil même de la maison.

— Ah ! vous voilà enfin, dit celui-ci. Il y a quelqu'un qui vous attend là-haut, pour une affaire des plus pressantes : il est là depuis cinq ou six heures. J'ai couru toute la soirée, espérant vous rencontrer et vous ramener.

— Qui est-ce donc? fit Porthos, tout en gravissant les marches assez roides de l'escalier.

— Il n'a pas dit son nom : c'est un vieux capucin de l'ordre de Saint-François.

Dès que le mousquetaire se trouva seul, dans sa chambre, avec le vieux capucin, celui-ci, tirant un petit billet de la poche de son froc, lui dit :

— Monsieur Porthos, hâtez-vous de lire ceci : c'est de la part de votre ami d'Artagnan.

IX

PÈRE GIROFLÉE. — UN CAPUCIN COMME ON EN VOIT PEU. — PORTHOS APPREND UNE ÉTRANGE HISTOIRE. — UNE VICTIME CLOITRÉE. — D'ARTAGNAN N'AVAIT PAS PERDU SON TEMPS A LA BASTILLE. — PORTHOS SE REND AU LOUVRE, POUR DÉNONCER LE BIGAME. — SON DÉSESPOIR; IL PART POUR SAINT-GERMAIN.

Le billet que le capucin remit à Porthos était conçu en ces termes :

« Ayez toute confiance dans ce que vous dira « le père Giroflée; agissez en conséquence; tout « peut être sauvé si vous arrivez à temps. — « D'ARTAGNAN. »

Porthos lut deux fois ce billet laconique, puis levant les yeux sur le porteur du message, il dit à haute voix :

— Le père Giroflée?...

— Le père Giroflée, c'est moi, mon jeune mousquetaire. Ce nom vous paraît peut-être quelque peu singulier, pour un frère de l'ordre mineur de Saint-François d'Assise. Dans le monde, on m'appelle Griffau, en religion, frère Saint-Hilarion; le père Giroflée est un petit-surnom que m'ont donné les femmes et les enfants... Je vous raconterai ça...

— Ce billet est bien de M. le chevalier d'Artagnan.

— Vous avez vu la signature; reconnaissez-vous l'écriture de votre ami?

— Ce billet me paraît en effet écrit de sa main. D'Artagnan n'est donc pas à la Bastille?

— Votre ami est à la Bastille depuis un mois; il y a même passé d'assez mauvais moments; car le gouverneur, M. du Tremblay, avait reçu à son égard des ordres fort rigoureux, et M. Laubardemont qui était chargé de l'interroger, furieux de n'avoir rien pu lui arracher, voulait le faire détenir encore plus étroitement.

— Alors, comment a-t-il pu vous remettre ce billet? Comment avez-vous pu vous introduire auprès de lui...

Le capucin, qui paraissait d'un tempérament vif, enjoué et même pétulant, malgré son grand âge, dont témoignaient à première vue les rides profondes dont son front était sillonné, et la grande barbe blanche qui lui tombait sur la poitrine, fit un petit geste d'impatience.

— Je vous demande pardon, mon père, et reconnais très-humblement que je ne suis qu'un sot, fit Porthos; je vais m'inquiéter des voies et moyens dont mon ami a usé pour me faire parvenir ce billet, au lieu de m'occuper de son objet même. Parlez, je vous écoute; d'Artagnan me dit d'avoir toute confiance dans ce que vous me direz, d'agir en conséquence, et que tout sera sauvé si j'arrive à temps.

Un signe de tête du capucin sembla l'encourager à continuer. Il ajouta donc :

— Au moment où je vous ai trouvé ici, mon père, j'étais en proie à un grand chagrin, je désespérais de sauver une personne qui m'est chère : le sort de cette personne et la captivité de d'Artagnan ne sont pas, je crois, étrangers

l'un à l'autre; quelques mots du billet que vous venez de me remettre me paraissent avoir rapport à la grande affaire qui m'intéresse. Satisfaites au plus vite mon impatience... Qu'avez-vous à m'apprendre?. . S'agit-il de madame la marquise de Vigneul?... Que faut-il faire? où faut-il courir?... Voyons! voyons! hâtons-nous! Vous comprenez bien, n'est-ce pas? qu'il n'y a pas un moment à perdre.

— Ta! ta! ta! fit le père Giroflée; que voilà bien les jeunes hommes! A peine sont-ils partis, qu'ils voudraient déjà être arrivés. Ils ont devant eux les belles et longues années, la force, le courage, l'ardeur, tout ce qu'il faut pour réussir certainement, et l'impatience les dévore comme si le temps devait leur manquer. Ce sont les vieillards comme moi, dont les jours sont comptés, les heures mesurées, dont le lendemain n'est jamais sûr, qui ont la patience sans laquelle on gâte les meilleures entreprises.

Porthos pensa, sans doute, que, pour un esprit si patient, le capucin y mettait beaucoup de pétulance; mais il ne s'arrêta pas à cette réflexion :

— Si vous étiez si pressé de me voir, dit-il, comment se fait-il donc que vous le soyez si peu, maintenant, de me dire ce qui vous amène et ce dont M. le chevalier d'Artagnan vous a chargé?

— A la bonne heure! Cette judicieuse observation me réconcilie avec vous : elle témoigne d'un certain jugement. J'étais pressé de vous voir, pour vous empêcher de faire quelque fausse démarche ou quelque folie, qui n'eussent servi qu'à aggraver la situation de la dame que vous voulez sauver, et que vous sauverez avec mon aide, s'il plaît à Dieu. Mais je vous en ai assez dit pour le moment. Voulez-vous me faire une grâce, mon jeune mousquetaire?

— Parlez, mon révérend père.

— Priez donc votre valet de m'apporter un flacon de vin et quelque nourriture. A vous le dire franchement, je n'ai rien mangé depuis ce matin, et j'ai couru toute la ville à votre intention. Si vous n'avez pas soupé, nous souperons ensemble, ce qui ne nous empêchera pas de causer.

Porthos s'excusa, en répondant qu'il venait de faire son repas du soir avec un de ses amis. Le valet apporta le flacon et quelques victuailles, dont le père Giroflée fit les honneurs d'un grand appétit, après avoir dit au préalable son benédicité : buvant sec, et vidant son gobelet d'une façon qui donnait à penser que le tiers-ordre de Saint-François, si tous ses membres lui ressemblaient, réclamait impérieusement une quatrième règle, au moins pour le vœu d'abstinence.

Pendant qu'il consacrait les premiers instants de son repas aux seules satisfactions matérielles, mettant les morceaux doubles, opération qui lui coupait naturellement la parole, Porthos considérait avec curiosité ce singulier capucin.

C'était un vieillard de soixante et dix ans, encore plein de vigueur.

Sa taille était petite, assez replète, sa tête belle et expressive, avec un mélange d'énergie et de bonté, de force et de douceur, qui faisait plaisir à voir. Son œil d'un bleu clair, pétillant au fond de l'orbite creusé par l'âge, avait des reflets de jeunesse qui formaient un bizarre contraste avec cette face et ce front sillonnés de rides.

Le premier feu de son appétit passé, le soupeur poussa un soupir de satisfaction, posa ses deux mains sur la table, renversa un peu sa tête en arrière et dit au mousquetaire, qui s'était assis de l'autre côté :

— Monsieur Porthos, nous allons probablement courir ensemble une aventure qui n'est pas sans péril, ayant contre nous M. le cardinal, M. Laubardemont et M. de Vigneul; je les connais tous les trois, pour les avoir vus à l'œuvre, et ce n'est pas une petite besogne que de se jeter dans le jeu du premier, de s'exposer au venin des deux autres. Il est donc utile qu'avant de nous embarquer sur cette galère, nous nous connaissions un peu. De vous, je n'ai rien à apprendre. M. d'Artagnan m'a dit tout ce que vous valez, et je sais qu'ayant affaire à vous, à Athos et à Aramis, j'ai affaire aux trois des plus loyaux et des plus braves mousquetaires du roi.

— J'espère bien vous le prouver, si l'occasion m'en est offerte.

— Mais vous, monsieur Porthos, vous ne savez rien de moi, si ce n'est que le père Giroflée vient vous trouver au nom d'un ami. Je vous ai dit que ce surnom, qui n'a rien de monastique, m'avait été donné par les femmes et les enfants. C'est que je les aime bien, voyez-vous, ces chères et délicates créatures du bon Dieu, les pauvres femmes et les pauvres enfants, exposés à tant de souffrances, dans les temps malheureux où nous vivons. Dans votre bonne

ville de Paris, vous ne vous doutez de rien; mais si vous aviez habité comme moi ces provinces, désolées par la guerre, si vous aviez vu ces villes prises, forcées et livrées au pillage et à l'incendie, sous prétexte de rébellion...

— Eh! interrompit Porthos, j'en ai vu tout comme vous et mieux que vous; vous oubliez que vous parlez à un soldat du roi de France. Et quant à ces rebelles que vous semblez absoudre, comme si vous étiez au tribunal de pénitence...

— Excusez-moi... Je ne les absous pas, je les plains... Oui, continua-t-il, en reprenant le fil de ses idées, j'aime les pauvres femmes, les petits enfants, tout ce qui est faible et tout ce qui souffre... Mais, quoique n'étant qu'un chétif et vieux capucin qui a fait vœu de mourir à tous les biens de ce monde, j'aime aussi tout ce qui est beau, tout ce qui est bon... J'aime la jeunesse, les beaux cavaliers, les belles dames, comme j'aime les beaux fruits, les belles fleurs, les belles journées, les beaux soleils, tout ce que le bon Dieu a fait de beau et de bon, et qu'il n'a pu vouloir faire inutilement! A quoi tout cela servirait-il, si tout le monde se cloîtrait ou portait le froc?... Mais que voulais-je vous dire?... Ah! c'est sur ce nom singulier, quand je m'appelle tout simplement en religion frère Hilarion. Au temps que j'habitais Loudun, de bonnes femmes me le donnèrent donc, parce que chaque année, au renouveau de la nature, j'avais l'habitude de cueillir sur les vieux murs en ruines quelques-unes de ces fleurs de girollée, et d'en porter un petit bouquet dont j'ornais le soir ma cellule : tant que duraient les girollées, autant de jours, autant de bouquets. L'année que fut martyrisé le pauvre curé de Loudun, elles durèrent si longtemps, que j'en avais encore un bouquet, le jour où j'apportai, à Urbain Grandier, sous le porche de l'église Saint-Pierre du Marché, le dernier adieu de sa vieille mère.

De gaie qu'elle avait d'abord été, la voix du père Giroflée était devenue triste et sourde, il essuya avec sa manche de bure une larme qui glissait le long de sa joue.

Porthos ne songeait plus à l'interrompre; il avait presque oublié madame de Vigneul et d'Artagnan; ce fut le capucin qui le rappela à la situation, en continuant ainsi :

— Vous vous demandez à propos de quoi je vous parle de cette malheureuse victime; c'est qu'Urbain Grandier fut la victime du cardinal, de M. Laubardemont et de M. de Vigneul. C'est ce dernier qui l'avait dénoncé comme étant l'auteur d'un pamphlet contre M. de Richelieu, et il l'avait dénoncé pour se venger de ce que Grandier l'accusait lui-même de s'être défait, dans un accès de fureur jalouse, de Julie de Souvré, sa première femme.

Le mousquetaire ne put retenir cette fois une exclamation de surprise.

— Vous connaissez donc aussi cette tragique histoire? s'écria-t-il.

— Eh! si je ne la connaissais pas, serais-je en ce moment auprès de vous?

— Ainsi, il est bien vrai que M. de Vigneul a tué sa première femme?

— Ayez un peu de patience; j'ai à vous en apprendre bien d'autres.

Le père Giroflée prit le gobelet, mais ne le remplit que d'eau pure, et le vida d'un trait, comme s'il eût eu besoin d'éclaircir un peu ses idées.

— Après le supplice de l'infortuné Grandier qui fut accompagné de circonstances atroces, un sentiment que je n'avais pas connu jusque-là s'empara de mon esprit. Je connaissais les mauvais bruits qui couraient sur M. de Vigneul. Une voix secrète, — il ne faut jamais repousser ces voix-là, — me disait que j'étais appelé à punir un jour ce gentilhomme qui s'était fait déjà en d'autres occasions le valet et le pourvoyeur de Laubardemont et du cardinal. Je recueillis des indices, je quittai Loudun, après avoir obtenu de mon supérieur une mission qui servit de prétexte à mon voyage, et me rendis à la Roche-sur-Yon.

— C'est là où se trouve le manoir de ce M. de Vigneul, n'est-ce pas?

— Précisément. Je restai six mois à la Roche-sur-Yon, sans y rien découvrir qui me permît d'avoir autre chose que des soupçons. Les paysans, voisins du manoir de M. de Vigneul, étaient convaincus que le chagrin, les mauvais traitements peut-être, avaient hâté la mort de la femme de M. de Vigneul; quelques-uns se souvenaient d'avoir aperçu cette dame, à son arrivée; ils avaient remarqué sa pâleur, son abattement; mais on ne l'avait plus revue; personne ne pénétrait jamais dans la demeure du gentilhomme, autour de laquelle les valets, qu'il avait amenés avec lui, faisaient bonne garde. Puis un jour le

bruit se répandit dans le pays qu'elle venait de mourir et qu'on lui avait donné la sépulture dans la petite chapelle attenant au manoir. C'est tout ce que je pus découvrir à la Roche-sur-Yon.

— Un instant vos paroles semblaient me faire espérer autre chose, dit Porthos que le récit du père Giroflée intéressait profondément.

— Mais je n'ai pas fini. De la Roche-sur-Yon, je me rendis à Luçon, pour une affaire de ma communauté : mon séjour y fut un peu long. Une année s'était écoulée, lorsque le hasard ou plutôt la Providence me révéla ce que j'avais inutilement cherché. Il faut croire à la Providence, mon jeune gentilhomme; n'est-ce pas elle qui m'a amené près de vous, aujourd'hui, lorsque vous vous abandonniez au plus amer désespoir?

— Je commence à croire que vous êtes vraiment un de ses messagers.

— Et vous avez raison. Un jour, à Luçon, on me fit appeler auprès d'un malade à l'article de la mort, qui réclamait les secours de la religion. C'était un ancien valet de M. de Vigneul.

— Un de ceux qui l'avaient accompagné à la Roche-sur-Yon?

— Il me fit sa confession : je puis en parler, sans en violer le secret, car il m'autorisa formellement, avant de mourir, à faire tel usage que je voudrais de tout ce qui concernait... la prétendue morte...

Porthos, à ces trois mots que le père Giroflée venait d'accentuer, « la prétendue morte, » bondit sur son siége et se leva, en proie à une agitation extraordinaire.

— La prétendue morte! répéta-t-il plusieurs fois; ai-je bien entendu?..... La prétendue morte!

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Mais alors, si la première femme de M. de Vigneul, si Julie de Souvré est encore vivante...

— Eh bien?

— M. de Vigneul, qui a épousé en secondes noces mademoiselle Julie d'Aubusson, M. de Vigneul serait...

— M. de Vigneul a commis bel et bien le crime de bigamie, sans compter les autres... Eh bien, mon beau mousquetaire, y a-t-il une Providence?...

— Il y a vous, mon bon père, vous, ma Providence vivante et visible... Mais, voyons! ne vous abusez-vous pas? Que s'était-il donc passé au manoir de la Roche-sur-Yon?

— Ce valet, ce fieffé coquin; que Dieu ait son âme, puisqu'il s'est repenti! ce complice sur lequel M. de Vigneul comptait comme sur lui-même, avait été chargé de verser à Julie de Souvré le poison qui devait assouvir la vengeance du mari...

— Et il ne le lui donna pas; il recula devant l'accomplissement du crime?

— Il le lui donna bel et bien. M. de Vigneul n'était pas homme à ne point s'assurer par ses propres yeux que son abominable projet avait été exécuté. Il vit Julie de Souvré étendue sur sa couche, le visage couvert de la pâleur de la mort, l'œil éteint, les membres contractés, les doigts crispés par un dernier spasme. Mais le marquis dut quitter le jour même la Roche-sur-Yon, appelé à Paris par un message du cardinal qui ne souffrait pas une heure de retard. Il chargea son complice, laissé seul au manoir, de donner la sépulture à la morte.

Le valet pénétrait le lendemain dans la chambre : la marquise était assise sur son lit, pâle, ses longs cheveux épars, les yeux démesurément ouverts. En voyant entrer son meurtrier, elle murmura quelques sons inarticulés, et elle étendit lentement vers lui un bras qui semblait le menacer de la colère divine. Cet homme, éperdu, fou de terreur, tomba à genoux devant le lit, en criant :

— Grâce! grâce! Je ferai dire des messes pour le repos de votre âme!

— Une de ces crises que la nature opère quelquefois, dans une lutte terrible contre la mort, pour en sortir victorieuse, avait sauvé Julie de Souvré. Le valet revint peu à peu de sa terreur et comprit qu'il n'avait devant lui qu'une pauvre et faible femme qui ne lui demandait que la vie. Elle implora sa pitié; le misérable hésita un instant; mais il finit par reculer devant l'horreur d'un nouveau crime. Son maître n'était plus là, d'ailleurs, pour le lui imposer. Il écrivit à M. de Vigneul que la marquise, décédée la veille de son départ, avait reçu, par ses soins, la sépulture dans la chapelle, et qu'un prêtre de la Roche-sur-Yon, dont il lui envoyait le certificat, avait procédé à la cérémonie funèbre. Le caveau de la chapelle ne reçut qu'un cercueil alourdi par quelques pierres.

Quarante-huit heures après, par une nuit

sombre, Julie de Souvré quittait le manoir, accompagnée du valet, qui avait désormais tout intérêt à lui procurer une retraite sûre, à l'abri de tout soupçon et de toute recherche. Il la conduisit en Saintonge, au couvent des Ursulines de Brouage, où elle avait passé deux années avant de contracter son mariage avec M. de Vigneul.

Touchée de ses malheurs, la supérieure, à laquelle elle avoua tout, y compris la faute qu'elle avait commise en écoutant l'amour d'un jeune gentilhomme, lui promit un secret inviolable. Une pieuse supercherie permit à Julie de Souvré d'entrer en religion, de prononcer ses vœux, et à l'heure où je vous parle elle est encore cachée au fond du couvent de Brouage.

— Vous en avez les preuves? dit Porthos qui n'avait pas perdu, on s'en doute bien, une seule parole du père Giroflée.

— J'en ai toutes les preuves désirables, et j'ai consigné avec plus de détails encore tous les faits que je viens de vous apprendre, dans un mémoire que je vous remettrai.

— D'Artagnan connaît tous ces détails?

— Vous me faites souvenir que je ne vous ai encore rien dit des circonstances qui m'ont fait connaître votre ami, et des rapports que nous avons eus ensemble.

Le père Girollée expliqua alors comment, se trouvant en possession d'un secret si terrible pour M. de Vigneul, il n'en avait d'abord fait aucun usage.

De retour à Loudun, il s'informa de ce qu'était devenu le marquis; il apprit qu'il avait contracté un second mariage, et qu'il paraissait vivre en assez bonne intelligence avec sa nouvelle femme.

Avait-il le droit de troubler la vie de celle-ci, de frapper du même coup une innocente, de faire éclater autour d'elle tous les scandales d'un procès criminel pour bigamie, en dénonçant M. de Vigneul?

Une pareille dénonciation ne répugnait-elle pas d'ailleurs au caractère dont il était revêtu, à la robe qu'il portait; sans compter que le sinistre Laubardemont, ami et protecteur du marquis, le cardinal lui-même s'en mêleraient peut-être, et que l'obscur capucin, le pauvre frère de Saint-François pourrait bien être brisé comme pot de terre, en se heurtant contre ces grands pots de fer et de bronze?

Ces réflexions modifièrent les projets du père Girollée.

Il se dit qu'il ne lui appartenait pas de jouer tout seul le rôle de cette Providence en laquelle il avait une foi entière, et, que s'il lui convenait de le faire agir un jour comme un de ses humbles instruments, elle saurait bien manifester sa volonté.

Comme un soldat patient qui fourbit ses armes d'avance pour le jour du combat, il attendit donc, tout en réunissant de nouvelles preuves.

L'événement devait lui démontrer un jour qu'il avait eu raison de ne pas se presser, et que si les hommes ont changé leur mythologie, la vengeance divine est toujours cette Némésis des anciens poètes, la déesse boiteuse.

Le maréchal de Bassompierre, que le père Giroflée avait connu à l'époque du siége de la Rochelle, était, comme nous l'avons dit, à la Bastille depuis l'année 1632.

Sa détention, cependant, avait fini par ne plus avoir rien de rigoureux; le maréchal espérait même recouvrer d'un moment à l'autre sa liberté.

On lui permettait toutes les communications avec le dehors, pour le gouvernement de ses biens; ses amis et les membres de sa famille le visitaient fréquemment.

Un gentilhomme, avec lequel Bassompierre avait entretenu un grand commerce d'amitié, M. de Puysieux, étant à son lit de mort, songea à laisser au maréchal un dernier souvenir; il chargea en conséquence le père Girollée, qui était son confesseur, de lui remettre en main propre une bague précieuse.

Le capucin vint à Paris, fut admis sans difficulté auprès du maréchal de Bassompierre, et M. du Tremblay y mettant quelque complaisance, il y retourna plusieurs fois.

Dans une de ses visites, il trouva le maréchal en compagnie de d'Artagnan.

C'est le moment aussi pour nous de rejoindre d'Artagnan, que nous avons laissé, dans le chapitre précédent, à l'heure où M. du Tremblay l'enfermait à double tour dans sa chambre.

Il y avait passé toute une semaine sans voir personne que le geôlier chargé de lui apporter sa nourriture.

Cette semaine fut une des plus tristes de sa vie.

Que faisait Aricie sans lui, et que devien-

drait-elle, si maître Briscaut allait précisément sortir du Châtelet, tandis qu'on le retenait à la Bastille? Et Porthos! Et cette pauvre marquise de Vigneul! Les objets auxquels on s'intéresse, les événements que l'on suppose pouvoir arriver, prennent des proportions énormes, étranges, dans les heures de solitude forcée que l'on passe entre les quatre murs d'une prison.

Nous ne parlons pas de ce qu'une détention aussi rigoureuse avait d'énervant pour le tempérament plein de feu du jeune Béarnais. Il arpentait d'un pas fiévreux, en long et en large, les six toises carrées de sa chambre; il se laissait tomber ensuite sur sa couchette, brisé de fatigue comme s'il venait de gravir une des montagnes les plus escarpées de son pays.

Le huitième jour M. Laubardemont se présenta pour lui faire subir l'interrogatoire dont le roi l'avait prévenu. Mais le rusé conseiller-commissaire épuisa en vain toutes les ressources de son art, mettant en jeu son infernale astuce, s'adressant d'abord à la vanité, à l'ambition du cadet aux gardes, lui faisant entrevoir les faveurs du roi et celles du cardinal, s'il se décidait à nommer les auteurs du rapt; le menaçant ensuite des terribles effets de la colère de Louis XIII; enfin lui donnant à entendre que l'on connaissait ses complices, que ceux-ci avaient parlé, et, moins délicats que lui, moins généreux, affirmaient qu'il avait été le héros principal du guet-apens de la forêt de Rambouillet.

D'Artagnan répliqua qu'il était au-dessus de toutes les menaces, insensible à toutes les séductions; qu'il ne savait rien, ou qu'il ne voulait rien dire, ce qui revenait absolument au même; et quant à ses prétendus complices, si ceux-ci avaient fait des aveux, que ne s'en contentait-on, et pourquoi tant d'insistance pour lui faire dire ce que l'on savait déjà?

Laubardemont s'était donc retiré, sans avoir rien pu obtenir, après l'avoir prévenu qu'il reviendrait dans huit jours, espérant le trouver moins obstiné.

Mais la semaine se passa sans que d'Artagnan vît reparaître le conseiller-commissaire.

M. du Tremblay s'était relâché un peu de sa rigueur et lui avait permis une promenade sur les remparts.

La troisième semaine eut de nouvelles douceurs. Le gouverneur l'autorisa à passer tous les jours quelques heures dans la chambre du maréchal de Bassompière, qui se prit pour lui d'une grande amitié, lorsque d'Artagnan lui eut raconté les bons coups d'épée dont il avait régalé messieurs les gardes du cardinal.

Quelques instants suffirent aussi au cadet béarnais pour faire la conquête du père Giroflée.

Ce singulier capucin, qui aimait les pauvres femmes, les petits enfants, les beaux cavaliers, les belles dames, les belles fleurs, les beaux fruits, les belles journées, le beau soleil, le bon vin, toutes les bonnes choses faites par le bon Dieu, et qui ne s'en cachait pas, aima bientôt d'Artagnan pour sa bonne humeur, pour sa verve gasconne, pour ses qualités et pour ses défauts : et comme d'Artagnan, auquel il avait demandé quelques détails sur la manière dont il menait l'existence avant son arrestation, lui répondait en riant :

— Mon père, je craindrais d'effaroucher vos saintes oreilles.

Le père Giroflée lui répliqua, à la grande jubilation de Bassompierre :

— Eh! mon beau cadet, que ne me dites-vous tout de suite que vous faisiez beaucoup l'amour! Où donc est le mal, et qui ferait l'amour, si les jeunes ne s'en mêlaient? Chaque chose a son temps; quand vous aurez mon âge, vous serez beaucoup plus sage.

La sympathie du cadet aux gardes et du vieux capucin fit de tels progrès, que la troisième fois qu'ils se virent, d'Artagnan, profitant de ce que Bassompierre, qui commençait à s'alourdir, faisait une petite sieste, n'hésita pas à demander au père Giroflée s'il voudrait consentir à lui procurer des nouvelles de Porthos.

De là à lui confier en partie les circonstances de sa disgrâce, il n'y avait qu'un pas; d'Artagnan le franchit, et le nom de madame de Vigneul lui étant échappé, on devine le reste, les explications, les découvertes, les surprises qui s'ensuivirent.

C'était la Providence qui semblait se révéler au père Giroflée. Cette fois, la punition ne pourrait frapper que le coupable, elle serait même la délivrance pour la seconde marquise de Vigneul.

Tout un plan fut immédiatement préparé entre d'Artagnan et le capucin. Celui-ci reçut du cadet un billet pour Porthos, et le lendemain matin, il se mettait en campagne, usant de toutes



Vous lui ferez endosser aujourd'hui même la casaque de mousquetaire. (Page 100.)

les facilités que lui donnait sa robe pour s'informer des faits et gestes de M. de Vigneul.

Il y déploya une telle activité et une telle habileté, qu'à cinq heures du soir il avait entre les mains une copie de l'arrêt rendu la veille par le parlement, autorisant le marquis à s'emparer de sa femme partout où il la trouverait.

Et, chose merveilleuse, si l'on ne savait le mystérieux pouvoir dont disposent les gens d'Église, séculiers ou réguliers, pour forcer toutes les portes, lire dans toutes les consciences, entrer dans tous les secrets, il avait encore découvert que M. de Vigneul connaissait l'asile où la marquise était cachée, et devait le lendemain à midi se rendre au couvent pour procéder en personne à l'exécution de l'arrêt.

— Mon père, dit Porthos au père Giroflée, quand celui-ci eut achevé de le mettre au courant de toutes les circonstances que nous venons de résumer, je m'abandonne entièrement à vous, et suivrai tous vos conseils. Le mieux est-il de courir nous-même au couvent de Rambouillet...

— Que nenni, mon fils! Le mieux est d'aller trouver le roi et de lui dire :

« Sire, on vous a indignement trompé, en vous faisant signer une lettre de cachet pour mettre à la Bastille un brave et loyal serviteur, sous prétexte de venger l'honneur d'un mari, qui n'est qu'un bigame et un meurtrier. »

Vous remettrez en même temps à Sa Majesté une note sommaire sur la conduite de M. de Vigneul, sur la tragédie de la Roche-sur-Yon, et le mémoire que voici; la suppliant de prendre immédiatement la marquise de Vigneul, Julie d'Aubusson, sous sa protection et de mettre obstacle à toute entreprise sur sa personne, de la part de celui qui n'est plus son mari, puisque l'autre Julie est vivante. Dieu fera le reste, mon fils.

— Allons donc au Louvre, dit Porthos, passant son baudrier et cherchant son feutre.

— Au Louvre, à minuit! y pensez-vous?

— Je pense que M. de Vigneul est peut-être à l'heure qu'il est sur la route de Rambouillet.

— Rassurez-vous à cet égard. J'ai la certitude qu'il ne partira que demain à midi; l'escorte des gardes du cardinal est commandée pour cette heure.

— Ah! vous savez aussi qu'il y aura une escorte fournie par ce maudit cardinal.

— Maudit est de trop, mon fils; le mot n'est pas avoué par la charité chrétienne... et, de plus, si quelqu'un l'entendait et le rapportait à Son Éminence, il pourrait bien vous valoir quelques désagréments dans ce bas monde. Vous allez donc vous coucher, réparer vos forces par un bon sommeil, et demain matin, vous serez au Louvre, pour le lever du roi.

— Mais vous, mon père, allez-vous donc me quitter?

— Non, je passerai la nuit dans ce fauteuil.

— Ah! je ne veux pas cela!

— Vous ne voulez pas que je reste ici?

— Je ne veux pas qu'à votre âge, vous passiez la nuit ainsi... Vous prendrez mon lit.

— Mon gentilhomme, avez-vous quelquefois couché sur la dure?

— Oui, en faisant campagne.

— Eh bien, moi je fais toujours campagne, et je n'ai jamais eu dans ma cellule de couche qui ait valu ce bon fauteuil. J'y vais dormir comme un chanoine de cathédrale. Bonsoir!

Porthos eut beau insister, il lui fallut en passer par la volonté du père Giroflée.

Au point du jour, il était debout, ayant d'ailleurs fort peu dormi, et d'un sommeil très-agité, rêvant qu'il parcourait à bride abattue la route de Paris à Versailles, ramenant en croupe sa maîtresse, et traînant le marquis de Vigneul attaché à la queue de son cheval.

Il trouva le père Giroflée plongé dans le grand fauteuil et ronflant, les poings fermés.

Le mousquetaire se fit d'abord un scrupule de réveiller le bon capucin; il se mit à se promener dans la pièce, pour tromper son impatience.

Au bruit qu'il faisait sur le plancher, avec ses grosses bottes, le père Giroflée tressauta, s'étira les bras, ouvrit un œil, puis deux, et dit en bâillant :

— Vous êtes déjà levé, mon jeune mousquetaire : quelle mouche vous pique?

— Nous devrions être au Louvre, en ce moment : voyez le soleil.

— Sa Majesté Louis XIII n'est pas amoureuse, mon fils, elle ne tremble pas pour sa dame; elle dort encore, ou tout au moins n'a pas fait encore ouvrir sa chambre.

— C'est égal, dussions-nous y faire une longue station, il me semble que je serai mieux et plus tranquille qu'ici, dans la cour du Louvre ou dans la galerie des gardes.

— Eh bien, mon fils, allons tout de suite au Louvre, puisque vous ne pouvez souffrir de retard.

Sans quitter son fauteuil, le père allongea le bras vers la table qui était à sa portée, rompit un morceau de pain, se versa un plein gobelet de vin, expédia le tout en moins de temps que nous n'en mettons à le dire, et, muni de ce viatique, se leva assez allègrement pour suivre Porthos.

Quand ils arrivèrent au Louvre, sept heures sonnaient à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il n'y avait certes pas de retard.

Cependant Porthos remarqua dans la cour un certain mouvement, des allées et venues qui n'étaient pas habituelles à une heure si matinale.

Il s'informa près d'un garde qui veillait à la barrière.

Le garde lui apprit que le roi était parti de très-grand matin pour Saint-Germain-en-Laye, où il devait chasser avec M. de Cinq-Mars.

— Malédiction! tout est perdu! s'écria le mousquetaire, chancelant sur ses grandes jambes.

— Qu'y a-t-il donc? fit le père Giroflée, accourant tout ému à cette exclamation.

— Il y a, pardieu! que c'est votre faute; Sa Majesté vient de partir pour la chasse. Ah! je n'aurais dû écouter que mes pressentiments, passer la nuit sous les fenêtres du Louvre... C'est vous qui m'avez retenu... Pourquoi êtes-vous venu vous jeter ainsi à la traverse... qu'avais-je besoin de vous?

Porthos s'abandonnait à tous les transports du désespoir; le père Giroflée faisait de vains efforts pour le calmer.

Déjà quelques curieux, attirés par ce singulier spectacle d'un mousquetaire du roi gesticulant comme un possédé, et d'un moine qui semblait l'exorciser, se réunissaient autour d'eux.

— Voyons, lui dit le capucin à demi-voix, vous n'êtes pas raisonnable, et vous êtes injuste par-dessus le marché. Si je n'étais pas venu vous trouver, hier au soir, vous ne sauriez rien; vous n'auriez pas eu poche un beau mémoire et toutes les preuves nécessaires pour envoyer ce bon M. de Vigneul en place de Grève, et tout au moins pour le reste de ses jours entre les murs de quelque donjon ou dans un cul de basse-fosse.

— Mais le roi n'est plus au Louvre, n'avez-vous pas entendu?

— Eh! tant mieux! s'il fût resté à Paris, vous n'auriez pas vu Sa Majesté avant onze heures du matin, au grand lever. Prenez un bon cheval; courez à Saint-Germain; vous y serez en moins de deux heures de temps et y aborderez bien plus facilement le roi, qu'au Louvre où il y a toutes sortes d'étiquettes.

— Vous avez encore raison, vous avez toujours raison, dit Porthos, en secouant rudement les deux mains du bonhomme; mais, vous, qu'allez-vous faire?

— Moi, j'irai rôder du côté de l'hôtel de M. de Vigneul; puis, je vous attendrai chez vous, et, suivant l'accueil que vous aura fait Sa Majesté, selon les circonstances et les nécessités de la situation, vous aurez ainsi toutes les informations propres à guider votre conduite.

Un quart d'heure après, Porthos galopait sur la grande route de Saint-Germain, effrayant par la rapidité de sa course les paysans et les rouliers qui le voyaient filer devant eux comme une flèche; et le père Giroflée, tout en égrenant machinalement les gros grains de bois noir de son rosaire à tête de mort, s'acheminait tranquillement du côté de la rue du Cache-Midi

---

X

LE PARC DU COUVENT DE RAMBOUILLET. — LE CŒUR DE JULIE. — UNE GRANDE RÉSOLUTION. — L'EXÉCUTION DE L'ARRÊT DU PARLEMENT. — MADAME DE VIGNEUL EST PERDUE! — OU LES GARDES DU CARDINAL SONT ENCORE BATTUS PAR LES MOUSQUETAIRES. — JULIE EST SAUVÉE. — TRIOMPHE DE D'ARTAGNAN. — IL ENDOSSE LA CASAQUE DE MOUSQUETAIRE DU ROI.

Nous avons dit les doutes, l'irritation et la tristesse que les billets de Julie faisaient naître dans l'esprit de Porthos.

Aux refus persistants que Julie opposait à tout projet de réunion, à une certaine contrainte qui régnait dans ces billets, à ce que son amie lui écrivait, à ce qu'elle ne lui écrivait pas, dans ses expansions comme dans ses réticences, à d'insensibles nuances de style, qui eussent passé inaperçues aux yeux d'un indifférent, mais que les yeux d'un amant ne pouvaient laisser échapper, le mousquetaire s'était demandé bien des fois si, depuis leur séparation, le cœur de Julie n'était plus celui qu'il avait connu aux heures d'ivresse et d'abandon.

Usons de notre privilège de romancier, quoique ces récits ne tiennent du roman que par l'arrangement des épisodes, et soient pour tout

le reste les véritables mémoires de d'Artagnan; usons du privilége de tout romancier, pour nous transporter au couvent des Carmélites de Rambouillet.

La marquise de Vigneul, qui n'est pas astreinte, avons-nous besoin de le dire, aux règles sévères des filles de l'ordre du Mont-Carmel, occupe, non point une cellule, mais une chambre assez coquette que sa parente, l'abbesse, a fait arranger le mieux qu'elle a pu, en fouillant dans le garde-meuble de la sainte maison.

Cette chambre forme le rez-de-chaussée d'un petit pavillon attenant au bâtiment principal et donnant sur un vaste parc.

Devant la fenêtre de la chambre de Julie s'étend une large pelouse en pente, dont le gazon mal entretenu et mêlé de plantes sauvages qui le rongent, de bouillons-blancs aux feuilles velues, de mauves et de scabieuses, laisse voir, par plaques, la terre nue, fouillée par le travail souterrain de quelque taupe.

Au-delà, un bois taillis décrit un vaste demi-cercle; il est percé de quelques allées sinueuses, et de distance en distance se dressent de grands arbres, ormes, frênes, charmes, bouleaux, qui, se resserrant davantage, finissent par former tout au fond un épais et sombre rideau, dérobant à la vue la moitié du ciel.

Comme l'été touche à sa fin, les feuilles brûlées par le soleil commencent à prendre ces demi-teintes rougeâtres ou d'un vert pâle qui donnent aux paysages, les plus riants au printemps, un aspect de mélancolie. Le parc du couvent des Carmélites de Rambouillet doit avoir quelque chose de triste, même au renouveau de la nature, et cette tristesse s'augmente en ce moment de celle d'un automne précoce. La première impression qu'on ressent, en y pénétrant, est celle d'un lieu de repos, mais de repos éternel, et le regard, après avoir parcouru la perspective, s'étonne de n'y pas découvrir quelque tombe de marbre, s'y découpant, avec ses angles aux feuilles d'acanthe, sur le sombre et monotone taillis.

La marquise de Vigneul a pris l'habitude d'ouvrir sa fenêtre aux premières lueurs du jour; elle y reste accoudée, immobile, de longues heures, le regard perdu, ou s'assied devant le pavillon, s'abandonnant à ses pensées, abîmée dans un monde de rêves.

Rien ne trouble le silence qui règne autour d'elle, à peine si l'on entend quelque cri d'oiseau, au fond du parc, dans les grands arbres. Le chant même des oiseaux, dans cette solitude qui tient du cloître et du cimetière, a perdu sa gaieté habituelle.

Parfois, cependant, un bruit discret de pas vient frapper l'oreille de Julie; elle se tourne lentement vers l'endroit d'où vient ce bruit presque mystérieux.

De l'autre côté de la pelouse, là-bas, sur la lisière du taillis, deux religieuses toutes vêtues et coiffées de noir, avec de longs voiles, marchent ou glissent plutôt l'une auprès de l'autre, sans se parler, la tête un peu penchée. Leur teint mat, leurs mains blanches se détachent sur l'étoffe noire avec des tons de cire. Elles font le tour de la pelouse, et disparaissent derrière un vieux mur couvert de parietaires ou sous une des allées qui s'enfoncent sous la ramure.

Dans sa situation d'esprit, après les événements qui ont bouleversé son existence, les réflexions, les pensées de madame de Vigneul ne peuvent que s'inspirer de la tristesse des lieux où elle se trouve. De là sans doute, en partie, cette contrainte, cette froideur apparente, qui font le désespoir de Porthos; mais les idées toutes nouvelles qui lui viennent en foule ont cependant une autre cause qu'une influence purement extérieure.

On a dit souvent que le cœur de la femme est un abîme. Ceux qui veulent varier l'image, l'appellent une énigme indéchiffrable. Ni abîme, ni énigme. Le cœur de la femme est fait différemment que le cœur de l'homme, voilà tout le mystère. Notre inhabileté à le comprendre, nos singulieres erreurs, nos cruels mécomptes viennent simplement de ce que nous voulons presque toujours juger, d'après les nôtres, des sentiments de l'autre sexe.

Il est vrai que, par une juste réciprocité, la femme, dans la même occurrence, est exposée aux mêmes mécomptes et aux mêmes erreurs, et ne nous comprend pas plus que nous ne la comprenons.

Or, l'amour étant le sentiment le plus naturel et le plus ordinaire, dans les relations de l'homme et de la femme, c'est aussi l'amour qui souffre le plus et paie la meilleure partie des frais de ce malentendu perpétuel.

Les premiers enchantements de la passion heureuse jettent d'abord leur voile sur les dissemblances de deux cœurs épris l'un de l'au-

tre. Le bonheur, c'est la fée à la baguette d'or qui embellit, couvre de broderies et de soie tout ce qu'elle touche, transforme en masure un palais et fait un Éden du premier coin de terre venu.

Le palais et l'Éden durent tout juste ce que dure le bonheur, qui ne dure guère d'habitude. Les deux cœurs s'étaient fondus dans le bonheur, comme deux métaux précieux sous le feu du creuset : le bonheur s'éteignant peu à peu, ou disparu tout d'un coup dans quelque orage, les deux cœurs reprennent chacun les mouvements et les impressions qui sont propres à leur nature, s'étonnent de moins se comprendre, se croient mutuellement méconnus, puis délaissés, peut-être trahis, et s'accusent réciproquement du mal qu'ils ressentent et dont ils portaient chacun le germe.

Julie et Porthos en étaient là depuis leur séparation.

Le mousquetaire, lui, aimait toujours... à la mousquetaire.

Sa passion, irritée par les obstacles, avons-nous dit, avait pris, il est vrai, des proportions inaccoutumées chez lui. Il se sentait des désirs, des emportements, qui l'étonnaient lui-même, car il ne s'était jamais embarqué, avant de connaître madame de Vigneul, que dans des amours assez faciles, dans ces intrigues où le cœur ne joue qu'un rôle secondaire, et comme un confident de comédie, restant un peu sur le second plan, assiste à l'action tout juste assez pour fournir un honnête prétexte à ses développements.

Mais comme le naturel, l'humeur, le tempérament, les inclinations de l'homme finissent toujours par reprendre le dessus, l'amour de Porthos, dans sa nouvelle phase, ne gagna rien du côté de la délicatesse et du dévouement, s'il s'accrut du côté de l'énergie. Sa violence même devait finir par lui nuire auprès d'une femme du caractère de madame de Vigneul. C'était un sentiment personnel, égoïste, n'ayant guère en vue que sa propre satisfaction, vivant exclusivement du bonheur qu'on lui donnait ou de celui qu'il espérait, incapable, partant, d'aucun sacrifice.

Si l'on était venu proposer à Porthos de renoncer momentanément à sa maîtresse, en lui prouvant que ce renoncement assurerait le repos de Julie, non-seulement il n'aurait pas compris qu'elle pût supporter l'existence loin de lui, mais encore qu'elle hésitât, une seconde, à immoler son repos au bonheur de son amant.

Rien de cela n'avait échappé à madame de Vigneul, en lisant les billets que lui écrivait le mousquetaire. La solitude où elle vivait, ces tristes matinées passées à la fenêtre de sa chambre lui ouvraient tout un monde de réflexions et de rêveries ; son âme s'y plongeait de longues heures, pour en revenir lasse, brisée, avec de nouveaux doutes et de nouvelles désillusions.

Julie d'Aubusson, comme la plupart des filles nobles, avait passé toute son adolescence dans un couvent.

Ayant perdu sa mère fort jeune, et négligée par son père qui concentrait toute son affection sur l'aîné de la famille, sa sensibilité naturelle, ses besoins d'affection ne trouvant pas à s'épancher, son caractère contracta de bonne heure une réserve, une sorte de timidité farouche qui purent passer pour de la froideur et de la sécheresse de cœur.

Quoiqu'elle fût réellement jolie, avec de beaux yeux et des traits expressifs, sa physionomie se ressentait de cette disposition de caractère, et en perdait une partie de ses agréments.

Dans les derniers mois de son séjour au couvent, Julie noua cependant avec une pensionnaire, plus jeune qu'elle de deux ou trois années, Gabrielle de Preuil, une liaison où sa sensibilité, longtemps concentrée et sans emploi au fond de son cœur, s'épancha avec une singulière vivacité. Elle devint une tout autre personne ; ses yeux et ses traits prirent un éclat extraordinaire ; les fraîches couleurs qu'elle avait perdues reparurent sur ses joues. Julie était heureuse pour la première fois de sa vie.

Cette amitié devenait une véritable passion, lorsque son père la rappela tout à coup auprès de lui. M. d'Aubusson lui ayant signifié qu'elle ne retournerait plus au couvent et qu'il avait disposé de sa main, un violent désespoir s'empara d'elle, à la pensée qu'elle serait séparée pour toujours de sa chère Gabrielle. Julie en fit une longue maladie dont elle faillit mourir. A peine rétablie, elle regretta de n'être point morte.

Celui qu'on lui imposait pour époux était un gentilhomme de la province, un ami de son père.

M. de Vigneul offrait, aux yeux d'une jeune fille, toutes les qualités requises pour l'effrayer sur les suites d'une union disproportionnée.

Il était veuf, et l'on disait que sa première femme avait été fort malheureuse avec lui. Julie d'Aubusson devait apprendre, un peu plus tard du moins en partie, l'histoire de Julie de Souvré, que nous a révélée le récit du père Giroflée. M. de Vigneul grisonnait, ayant dépassé la cinquantaine, lorsque Julie d'Aubusson touchait à peine à sa dix-septième année. Ses traits annonçaient un caractère morose et jaloux, et ses traits ne mentaient pas. Il avait contracté dans les camps, ayant servi sous Marillac et Bassompierre, des habitudes grossières, des manières brusques, qui contrastaient avec l'élégance et la politesse de quelques jeunes gentilshommes et, entre autres, du frère de Gabrielle de Preuil, que Julie avait pu voir au parloir du couvent. Enfin Julie d'Aubusson n'aimait pas M. de Vigneul, ce qu'explique d'ailleurs suffisammen le portrait que nous venons de tracer, et c'était là la meilleure raison de ses répugnances.

Elle dut cependant se résigner à obéir à son père; mais que de larmes elle versa, que de jours tristes et de rancunes amassées au fond de son cœur!

M. de Vigneul l'ayant amenée à Paris, où il venait solliciter quelque faveur du cardinal, elle vit Porthos, et l'aima comme elle avait aimé Gabrielle de Preuil, avec tout l'entraînement et l'expression d'une sensibilité mal réglée, parce qu'elle n'avait jamais eu son cours naturel.

Pendant leur rapide liaison, entourée de tant d'obstacles, de tant de mystères, sans cesse en proie à mille terreurs qui ne lui laissaient pas le temps de la réflexion, Julie s'était plu à prêter à son amant tous les prestiges et toutes les qualités qui pouvaient excuser sa passion.

Pour elle, il n'était pas seulement le plus beau, mais aussi le plus généreux, le plus dévoué, le plus délicat, le plus aimant et le mieux aimant. Elle découvrait en lui toutes les nuances de tendresse et d'affection qu'elle sentait dans son propre cœur. Dans ce concert à deux voix, la voix de Porthos et la sienne se confondaient au point qu'elle ne savait plus les distinguer l'une de l'autre.

C'est à tout cela qu'elle rêvait un matin à la fenêtre de sa chambre, tandis que son regard suivait, dans une des allées du parc, deux carmélites qui y faisaient leur promenade habituelle.

— Elles sont heureuses, murmura-t-elle, et l'amour qu'elles ont dans l'âme est sans trouble et sans remords, tandis que moi....

La marquise de Vigneul froissait dans ses doigts le dernier billet qu'elle avait reçu la veille du mousquetaire.

Elle le déplia lentement et se mit à le relire. Une larme mouilla sa paupière.

Désespéré de ses refus, mécontent d'elle et de lui-même, Porthos lui adressait des reproches dont elle se sentait cruellement blessée.

Il l'accusait de ne plus l'aimer, d'avoir oublié toutes ses promesses.

Si elle conservait le moindre reste de cet amour qu'il s'était flatté de lui avoir inspiré, comment pouvait-elle hésiter un seul instant à écouter ses propositions? Il n'y avait plus aucune sécurité pour elle au couvent de Rambouillet : il fallait quitter cet asile au plus tôt. M. de Vigneul pouvait l'y découvrir d'un moment à l'autre, et le ravir pour toujours à son amour.

A Paris, dans la retraite qu'il lui avait préparée, il serait du moins là, pour la défendre, ils pourraient se voir, se parler et prendre telles résolutions qu'exigeraient des circonstances imprévues.

« Julie, lui écrivait-il en terminant, je ne puis « plus vivre sans vous, et vous pouvez vivre « sans moi, puisque vous opposez à toutes mes « sollicitations des refus que vous dites irrévo« cables. Vous ne m'avez jamais aimé comme je « vous aimais, comme je vous aime encore, à « l'heure où je n'ai plus de vous que sujet de « désolation. »

— Je ne l'aime plus! pensa Julie. Eh! n'est-ce pas mon amour qui m'a perdue, et serais-je donc ici si je ne l'avais aimé!

La cloche du couvent la tira de ses amères réflexions. C'était l'heure où la communauté se réunissait au réfectoire. Madame de Vigneul, qui se faisait apporter quelquefois ses repas dans sa chambre, s'y rendit pour échapper à ses tristes réflexions.

L'abbesse la prit à part et lui dit :

— La dernière lettre que vous a apportée ce messager, ne vous a rien appris de nature à vous causer quelque inquiétude au sujet de M. de Vigneul?

— Non, ma mère, fit-elle ; mais pourquoi me

demandez-vous cela? Auriez-vous, vous-même, quelque crainte à ce sujet?

— Il n'y a jusqu'à présent rien de bien alarmant. »

— Mais, encore?

— Une lettre de M. de Chartres...

— Qui me concerne?

— L'évêque m'annonce seulement pour aujourd'hui l'arrivée d'un de ses prêtres, ajoutant, sans d'autres détails, qu'il est chargé d'une mission dont l'objet intéresse au premier chef notre sainte maison. Ma tendresse pour vous s'en est inquiétée; mais, s'il y avait quelque chose, les amis que vous avez laissés à Paris vous en auraient certainement prévenue.

Cette journée se passa cependant sans que rien vînt confirmer les craintes manifestées un instant par l'abbesse.

Julie était rentrée dans sa chambre. Il faisait une belle et douce soirée; la lune inondait le parc de ses rayons. Sous cette molle clarté, la pelouse, le bois taillis et les grands arbres revêtaient un autre aspect qu'en plein jour. Ce n'est plus un sentiment de tristesse qu'on éprouvait, en y promenant ses regards, mais une sorte de recueillement, des pensées de calme et de repos. Dans un frêne, voisin du pavillon, le rossignol chantait, et c'était ce soir-là un vrai chant d'oiseau, avec ses sons pleins et veloutés.

Madame de Vigneul éprouvait un bien-être qu'elle n'avait jamais ressenti; un vent frais lui apportait les âcres senteurs des genévriers. Ce parc désolé lui plaisait maintenant.

Tout entière aux mouvements de son excessive sensibilité, elle murmura :

— N'est-ce pas ici qu'il faudrait vivre et mourir? Pourquoi recommencer cette existence où l'amitié et l'amour ont de telles douleurs ou de tels mécomptes!

La lune se voila, et le parc plongé dans les ténèbres lui rappela la forêt de Rambouillet, ce voyage plein de terreur, la route sombre où roulait le carrosse, lorsque, soulevant la portière, elle avait surpris le sinistre regard de M. de Vigneul fixé sur elle.

Un frisson lui parcourut tout le corps.

— Ah! j'étais bien perdue! pensait-elle; mais ne fis-je pas alors un vœu?

Elle se souvint des paroles qu'elle avait prononcées presque tout haut :

« Mon Dieu! va-t-il m'assassiner au fond de « cette forêt? Sauvez-moi, et je fais le vœu de « me consacrer à votre service! »

Porthos avait pourtant singulièrement aidé le ciel à la sauver, avec sa vaillante épée et celle de ses amis. Pourquoi donc Julie, en ce moment, ne pensait-elle pas à son amant, et ne serait-ce pas ici le lieu de broder quelques variations sur le vieux thème de l'abîme ou de l'énigme indéchiffrable?

Il ne faut pas accuser Julie de Vigneul : elle allait sans doute payer au mousquetaire le tribut de souvenir qu'il méritait bien, malgré ses injustes reproches, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

L'abbesse accourait en grand émoi.

— Mon enfant, s'écria-t-elle, mes pressentiments ne me trompaient pas : c'est bien de vous qu'il s'agissait!

— Cette lettre de M. de Chartres?

— Oui, le prêtre est ici, un chanoine de la cathédrale. M. de Vigneul vient d'obtenir contre vous un arrêt du parlement de Paris.

Julie étouffa un cri, porta la main à son cœur, et s'affaissa sur une chaise.

— Un arrêt du parlement... contre moi? mais pourquoi faire... que me veut-on?

— L'arrêt autorise votre mari à vous faire enlever par les gens du roi, partout où il vous trouvera.

— Il ne connaît pas du moins le lieu de ma retraite, et s'il venait à le découvrir, cette sainte maison serait un asile inviolable...

— Hélas! ma pauvre enfant, dit l'abbesse, apprenez toute l'étendue de votre malheur.

— Je vous écoute, ma mère, et suis résignée : mais si je tombe entre les mains de M. de Vigneul, il me tuera.

— Après avoir obtenu du parlement cet arrêt qui vous livre à lui, votre mari, sachant que vous êtes cachée au couvent des Carmelites de Rambouillet, a fait écrire par le cardinal une lettre à M. de Chartres, par laquelle Son Éminence l'invite, au nom du roi, à n'apporter aucune entrave au cours de la justice séculière, et M. de Chartres, qui a toujours été du parti du cardinal contre la reine-mère et Gaston d'Orléans, s'est empressé de lui donner satisfaction. Ce chanoine de la cathédrale qui vient d'arriver est porteur d'un ordre de l'évêque qui m'enjoint de vous livrer à l'exempt envoyé pour l'exécution de l'arrêt.

— Mais vous ne me livrerez pas à M. de Vigneul, fit Julie atterrée; vous ne pouvez me livrer ainsi de sang-froid à mon mari... Je vous dis qu'il me tuerait comme il a tué l'autre. Vous me cacherez, n'est-ce pas? Il doit y avoir moyen de me cacher ici.

— Ici, c'est impossible. Je ne suis pas des amies de l'évêque. Le chanoine qui doit assister au besoin l'exempt du Châtelet m'a prévenue que M. de Chartres l'a aussi autorisé à faire dans le couvent toutes les perquisitions qu'il jugera nécessaires.

Julie sanglotait, la tête plongée dans les deux mains. L'abbesse fut touchée du désespoir de sa jeune parente.

— Voyons, écoutez-moi, mon enfant, il y a peut-être moyen de sortir de ce mauvais pas : tout n'est pas perdu.

— Oh! parlez, parlez alors. Que faut-il que je fasse?

— Il faut se hâter. L'envoyé de M. de Chartres doit s'impatienter de ma longue absence. Je vais le rejoindre, de peur qu'il ne soupçonne quelque chose. Mais, en passant, je préviendrai deux sœurs tourières qui me sont dévouées, et qui accourront auprès de vous. Il y a, dans le parc, non loin de ce pavillon, une petite porte qui donne sur la campagne; vous sortirez toutes trois par cette porte, et gagnerez la ville par les chemins de traverse. Allez frapper chez le curé de Rambouillet, les sœurs vous accompagneront jusque-là. Expliquez votre situation à cet excellent homme; dites-lui tout. A l'encontre de M. de Chartres, il déteste le cardinal, et sera enchanté de jouer un bon tour à l'une de ses créatures. Restez cachée chez lui deux ou trois jours, le temps de nous reconnaître, et nous aviserons ensuite au meilleur parti à prendre. Voyons, du courage, et nous vous tirerons de là, ma chère enfant.

L'abbesse s'éloigna aussi vivement que le lui permettaient ses soixante-cinq ans et son embonpoint, et Julie se hâta de faire ses préparatifs de départ, en nouant dans un mouchoir quelques objets de toilette.

A peine avait-elle terminé, que les deux tourières se présentèrent.

— Venez, ma sœur, lui dit l'une d'elles, qui portait un falot.

Elles sortirent du pavillon, longèrent la pelouse et atteignirent le mur du parc.

Mais celle qui portait le falot n'eut pas plus tôt ouvert la petite porte, qu'elle la referma vivement, en étouffant un cri. A quelques pas, elle venait d'apercevoir cinq ou six cavaliers qui semblaient surveiller cette issue.

Au même instant l'abbesse s'avança, suivie de plusieurs religieuses.

— Mon enfant, dit-elle, en serrant Julie dans ses bras, Dieu n'a pas voulu favoriser votre fuite: il faut vous en remettre à sa miséricorde. M. de Vigneul vient d'arriver avec un exempt, une escouade de gardes et le carrosse qui doit vous emmener. Quelle résistance voulez-vous que fassent de pauvres carmélites?

— Aucune, madame, répondit Julie d'une voix ferme, et je vais me livrer moi-même à M. de Vigneul pour vous éviter la douleur de le faire.

Elle se rendit d'un pas assuré, sans que rien sur sa figure, hormis sa pâleur, témoignât de ses cruelles émotions, dans la salle où son mari l'attendait avec l'exempt et l'envoyé de M. de Chartres.

— Monsieur, dit-elle, je prends à témoin toutes les personnes qui m'écoutent, qu'en vous suivant, je ne cède qu'à la force.

— Et à mes droits d'époux, madame.

— Vous avez perdu tous droits sur moi par votre conduite à mon égard, vos menaces, vos violences et vos projets, que j'ai devinés, répliqua Julie, en l'écrasant du regard; mais peut-être ne les accomplirez-vous plus aujourd'hui aussi facilement que vous l'espériez.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame! fit M. de Vigneul, qui ne reconnaissait plus la faible et craintive Julie d'autrefois, dans cette femme superbe de mépris et de fierté.

— Madame la marquise désire-t-elle que je lui donne connaissance du dispositif de l'arrêt? interrompit l'exempt.

— C'est parfaitement inutile; mais je me réserve d'en appeler.

M. de Vigneul, qui avait hâte de mettre fin à cette scène, saisit brutalement le bras de sa femme, et l'entraîna vers la cour d'entrée, où stationnait un carrosse, entouré d'une vingtaine de gardes du cardinal, à cheval.

Madame de Vigneul monta dans le carrosse sans prononcer une seule parole. La portière fut refermée; M. de Vigneul mit le pied à l'étrier pour se joindre à l'escorte et le carrosse s'ébranla.



La prétendue morte se redressa sur son lit. (Page 102.)

Dès qu'elle se vit seule, la pauvre Julie sentit un sanglot soulever sa poitrine ; cette énergie factice qu'elle avait puisée dans une fiévreuse surexcitation tomba tout à coup, et des larmes abondantes inondèrent son visage.

L'escorte se mit en marche, un peu lentement, pour laisser le temps au carrosse de franchir la porte de la cour et de tourner sur le grand chemin.

— Allons, messieurs, en route, dit M. de Vigneul, qui caracolait près de la portière ; fouette, cocher !

Julie entendit la voix de celui qu'elle avait tant de raisons de redouter et de haïr ; elle poussa un gémissement.

Le cocher cingla ses deux chevaux d'un double coup de fouet ; le massif et lourd véhicule, un instant arrêté au tournant, s'ébranla, et tous partirent au grand trot.

Mais ils n'avaient pas parcouru plus d'une centaine de toises, que le brigadier qui commandait l'escorte, serrant le mors de sa monture, s'écria :

— Halte, messieurs !

Cavaliers et carrosse s'arrêtèrent.

— Qu'y a-t-il donc? fit M. de Vigneul, en s'adressant au brigadier.

— N'avez-vous pas ouï?

— Quoi?

— Prêtez l'oreille.

Un bruit sourd retentissait dans la nuit; il ressemblait beaucoup à celui que fait une troupe de cavaliers courant à bride abattue sur un terrain durci.

Le bruit se rapprochait, grandissait; ce fut bientôt comme le roulement du tonnerre.

M. de Vigneul eut à peine le temps de s'étonner, de s'inquiéter, de se demander si quelque incident inattendu n'allait pas troubler son expédition conjugale.

Cachée par de gros nuages, la lune, émergeant tout à coup dans le ciel, éclaira le long ruban que traçait la route au milieu de la plaine, et l'on put voir à dix pas une vingtaine de cavaliers qui venaient de s'arrêter. Ils se tenaient sur une seule ligne barrant complétement le passage.

— Les mousquetaires du roi! s'écria le brigadier.

— Les mousquetaires du roi! répétèrent les gardes du cardinal, en tirant leur épée.

Les vingt mousquetaires, dont on distinguait parfaitement les grands manteaux rouges, avec la croix brodée d'argent, mirent aussi l'épée au vent.

Julie, qui venait de soulever la portière, embrassa cette scène d'un coup d'œil rapide. Etait-ce son amant qui accourait pour la sauver? Un combat allait-il s'engager entre les deux troupes?

Elle vit soudain un cavalier sortir des rangs des mousquetaires et s'avancer vers les gardes, agitant un papier dans sa main droite.

— Messieurs, dit-il à haute voix, l'épée au fourreau! Ordre du roi, et Sa Majesté n'entend pas raillerie quand elle a donné un ordre!

Cette voix fit tressaillir Julie; elle avait reconnu Porthos.

Celui-ci piqua droit sur M. de Vigneul, saisit la bride de son cheval, et lui dit fort posément, en le fixant entre les deux yeux :

— Au nom du roi, je vous arrête. Monsieur de Vigneul, vous êtes mon prisonnier.

— C'est encore un guet-apens! s'écria le vieux gentilhomme; messieurs les gardes, c'est une supercherie! Il n'y a pas d'ordre du roi, et vous êtes ici pour exécuter un arrêt du parlement. Où est l'exempt?

Sans lâcher la bride du cheval, Porthos avait passé le papier qu'il tenait au brigadier, qui reconnut le petit scel de cire verte du cabinet du roi.

— Faites, messieurs, dit le brigadier au mousquetaire, nous n'avons qu'à nous incliner devant un ordre de Sa Majesté.

Les gardes du cardinal étaient encore battus par les mousquetaires du roi; mais cette fois du moins il n'y avait pas de sang répandu.

Cinq ou six cavaliers de l'escorte de Porthos entourèrent M. de Vigneul, qui dut leur rendre son épée. On lui fit mettre pied à terre.

Le mari de Julie étouffait de rage. Il demanda d'une voix étranglée si c'était à la Bastille qu'on allait l'amener.

— A la Bastille? fit Porthos, vous n'êtes pas trop dégoûté. Un bon cul de basse-fosse, au Châtelet, fera bien mieux votre affaire.

— Mais, c'est impossible!... De quoi m'accuse-t-on.

Le mousquetaire se pencha vers lui, et articula tout bas, à son oreille, cette phrase qui porta la terreur dans l'âme de M. de Vigneul :

— Vous êtes accusé d'avoir bel et bien assassiné votre première femme.

— Encore cette calomnie! Il n'y a pas de preuves...

— Mais comme Julie de Souvré est encore vivante, vous êtes aussi sous le coup d'une accusation de bigamie.

— Julie de Souvré... vivante!... vivante!... murmura le vieux gentilhomme.

Ses yeux sortaient de leur orbite, ses dents claquaient : il tomba lourdement aux pieds de Porthos.

Julie d'Aubusson, — on ne devait plus, heureusement pour elle, lui donner le nom de marquise de Vigneul, — fut reconduite au couvent de Rambouillet, les ordres du roi étant formels à cet égard. « Le mari au Châtelet, et la femme en religion, jusqu'au dénoûment du procès, » avait-il dit à Porthos, en lui enjoignant d'aller arrêter M. de Vigneul.

Les quelques instants que les deux amants passèrent ensemble n'eurent rien des ivresses que le mousquetaire s'était promises, si une destinée plus heureuse le rapprochait jamais de sa maîtresse.

Julie écoutait, presque sans le comprendre, le

récit rapide que lui faisait Porthos de ce que lui avait appris le père Giroflée, de son désespoir lorsque, arrivé au Louvre, il n'y avait plus trouvé le roi, de sa course effrénée sur la grande route de Saint-Germain, de son entrevue avec Louis XIII, qu'il était parvenu à rejoindre en plein bois, au moment où on allait découpler les chiens et commencer la chasse.

Louis XIII était ce jour-là, contre son habitude, d'une humeur charmante.

Après une longue brouille, il venait de faire la paix avec Cinq-Mars, et de lui octroyer, pour mieux sceller la réconciliation, la charge de grand écuyer.

Autre circonstance heureuse, le cardinal était parti, depuis la veille, pour Grenoble, afin d'y négocier, avec Christine, duchesse de Piémont, et son favori le comte d'Aglie, la remise de quelques places de sûreté, en échange du secours que cette princesse demandait à la France contre les princes de Savoie. Or, Louis XIII ne manquait jamais, en l'absence du premier ministre, de faire acte de volonté et d'indépendance, sauf à se courber de nouveau sous le joug dès le retour du terrible cardinal.

Aux premiers mots que lui dit Porthos, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la note et le mémoire concernant M. de Vigneul, Louis XIII, entrevoyant l'occasion de jouer un bon tour à M. de Richelieu, sans toucher ni nuire en quoi que ce fût aux intérêts de l'Etat, contremanda la chasse, retourna au château, se fit expliquer l'affaire tout au long par le mousquetaire, examina les pièces recueillies par le père Giroflée, signa l'ordre d'arrêter le mari de Julie et le remit à Porthos.

— Prenez vingt de mes mousquetaires, dit-il, et si M. de Vigneul ne se trouve pas chez lui, courez à Rambouillet; c'est aujourd'hui même, je crois, qu'il devait s'y rendre pour s'emparer de sa femme.

Porthos allait s'éloigner, lorsque le roi ajouta :

— Soyez demain au Louvre, à midi. Vous m'y rendrez compte de votre expédition, et je vous y ménagerai une agréable surprise.

Porthos brûla la route : son cheval, complètement fourbu, s'abattit sous lui dans la cour de l'hôtel de la rue du Bac.

Il prit vingt mousquetaires, se rendit chez M. de Vigneul, exhiba l'ordre de Sa Majesté. Il y avait déjà plus de deux heures que le vieux gentilhomme était parti avec l'exempt et son escorte de gardes.

— Mes amis, à Rambouillet, s'écria Porthos.

La petite troupe se mit en route; nous savons le reste.

Amer retour des choses d'ici-bas ! Dès que Julie eut été de nouveau confiée au soin de l'abbesse, Porthos fit jeter M. de Vigneul au fond du carrosse que le mari avait amené pour un tout autre usage, et lui donna pour compagnon ou plutôt pour gardien l'exempt du Châtelet. Puis l'on se dirigea vers Paris.

Pendant le trajet, qui fut assez long, la petite troupe n'ayant plus de raison pour doubler les étapes, sans compter la fatigue des chevaux, M. de Vigneul eut tout le temps de réfléchir sur les vicissitudes humaines, ainsi que sur les inconvénients de s'en remettre à un valet, lorsqu'on veut s'assurer les avantages du veuvage.

Quant à l'exempt, comme il ne revenait pas les mains vides, il se consola facilement du contre-temps survenu dans son expédition judiciaire: à défaut de la femme, il avait empoigné le mari.

C'était un homme fort amoureux de son art, et ne regardant pas, pourvu qu'il fonctionnât, à la qualité des gens, non plus qu'à leur sexe. Il fit donc les choses consciencieusement. Au petit jour, lorsque l'escorte s'arrêta devant le Châtelet, maître Griffard, ainsi se nommait cette perle des exempts, muni de l'ordre du roi, promit spontanément à Porthos, qu'il jugeait bien en cour, de veiller lui-même au logement de M. de Vigneul, et d'obtenir pour lui, de la complaisance du geôlier en chef, le cachot le plus propre à lui inspirer de salutaires remords.

Ni Athos ni Aramis n'avaient fait partie de l'expédition, le mousquetaire ne les ayant pas trouvés à l'hôtel de la rue du Bac, et ayant manqué de temps pour les prévenir. Aussi fut-il assez surpris d'apprendre de leur propre bouche, dans la matinée, que M. de Tréville venait de leur faire savoir qu'il avait reçu du roi l'ordre de les amener au Louvre, où Porthos lui-même devait se rendre à midi, d'après l'invitation verbale de Louis XIII.

Le coup de midi sonnait à Saint-Germain-l'Auxerrois, répété successivement par l'horloge des Pères de l'Oratoire, par celui du Cloître-Saint-Honoré et par celui du Cloître-Saint-Ni-

rolas, lorsque M. de Tréville, Porthos, Athos et Aramis furent introduits dans le cabinet particulier du roi.

Un cri de joie faillit échapper de leurs lèvres, malgré la majesté du lieu, et la présence de Sa Majesté.

Debout près du fauteuil où Louis XIII était assis, d'Artagnan, la figure rayonnante, les salua d'un petit signe de tête.

— Qu'est-ce à dire, messieurs? fit le roi qui avait très-bien remarqué leur mouvement de surprise; doutiez-vous donc de ma justice et pensiez-vous que j'allais laisser plus longtemps derrière les gros murs de la Bastille mon cher d'Artagnan?

Il appartenait à leur capitaine-lieutenant de répondre pour eux. C'est ce que fit aussitôt M. de Tréville.

— Sire, dit-il, ce n'est pas de la surprise, c'est de la joie. Nous pensions bien que le roi allait nous apprendre la mise en liberté du chevalier d'Artagnan, mais nous ne nous attendions pas à le trouver en compagnie de Sa Majesté. Quant à douter de sa justice...

— N'en parlons plus, interrompit le roi avec enjouement... Ma justice, j'en convions, avait fait cette fois fausse route, en confiant aux soins de M. du Tremblay un de mes plus loyaux serviteurs. Les rois seraient des Dieux, sur la terre, s'ils ne se trompaient jamais, ou plutôt si on ne les trompait pas. Cet abominable M. de Vigneul, que d'Artagnan a si heureusement démasqué, m'avait trompé, voilà tout. Mais ne vous en plaignez pas trop, ajouta le roi en se tournant vers d'Artagnan, cela n'a pas nui à votre avancement, monsieur le mousquetaire...

Il avait accentué avec intention ces derniers mots.

— Sire, s'écria le cadet aux gardes, ai-je bien entendu?

— Parfaitement, et de ce moment vous faites partie de la compagnie de M. de Tréville. Je vous devais bien cela. Monsieur le capitaine-lieutenant, vous lui ferez endosser aujourd'hui même la casaque de mousquetaire du roi.

XI

LE GRAND CHAGRIN DE PORTHOS. — PROCÈS DE M. DE VIGNEUL. — SON ÉVASION. — D'ARTAGNAN FAIT SON APPARITION A LA COUR. — SA PASSION NAISSANTE POUR UNE DES FILLES D'HONNEUR D'ANNE D'AUTRICHE. — GABRIELLE DE PREUIL. — LE JEU DE LA REINE. — LADY ANNA D'HERFORD. — OU D'ARTAGNAN, AYANT A EXPRIMER SA MANIÈRE DE VOIR SUR LA POLITIQUE ANGLAISE, S'ATTIRE ENCORE UNE AFFAIRE D'HONNEUR. — LES ÉMOTIONS D'ARAMIS. — UN BILLET MYSTÉRIEUX.

D'Artagnan portait depuis six mois la casaque de mousquetaire. Comblé, au-delà de ses vœux, sous le rapport de l'ambition, quelque chose avait manqué d'abord à son bonheur · est-il besoin de dire qu'il s'agissait d'Aricie? Malgré toutes ses recherches, il lui avait été impossible de découvrir la moindre trace de sa maîtresse.

Porthos, qui savait du moins où était la sienne, se trouvait encore plus malheureux que lui.

Le beau mousquetaire, dont la haute mine, la belle prestance avaient fait tourner tant de têtes féminines, n'était plus que l'ombre de lui-même, depuis cette nuit fameuse, où, muni d'un ordre du roi, il avait pu mettre la main sur M. de Vigneul et délivrer pour toujours Julie d'Aubusson des liens d'une union odieuse. Porthos avait perdu ses belles couleurs, il maigrissait à vue d'œil, se négligeait dans ses habits et dans son linge, ne portait guère plus que collerettes fripées, plumes éplorées à son feutre; et s'il eût pris fantaisie à Louis XIII de passer une nouvelle revue de sa compagnie, c'eût été certainement sur sa personne que se fût manifesté le

mécontentement du roi, à l'endroit de la tenue de ses mousquetaires.

Un seul trait doit nous suffire pour peindre la situation de son esprit et le grand bouleversement survenu dans son existence. Porthos ne mettait plus les pieds chez le receveur des rentes, même aux heures du souper. Maulevrier s'en était consolé facilement; mais Artémise Maulevrier s'en désespérait.

Vainement la sensible financière l'accablait-elle de la plus tendre et de la plus active correspondance, remplissant ses billets des plus jolies choses du monde, allant jusqu'à lui insinuer, lorsqu'elle fut à bout de ses amoureux arguments, que, s'il se fermait par son indifférence et son mépris le cœur de la femme, il se fermerait du même coup le coffre du mari : le mousquetaire ne lui accorda une courte et suprême entrevue que pour déclarer à la malheureuse Artémise qu'elle en était arrivée à la dernière ligne de la dernière page du dernier chapitre de son roman.

Artémise pleura longtemps, et lui dit entre deux sanglots :

— C'est moi pourtant qui l'ai sauvée, et, pour toute récompense, vous faites le malheur de ma vie ! Si je ne vous avais pas sottement parlé de cet arrêt du parlement, que vous ne soupçonniez même pas, M. de Vigneul eût bel et bien emmené sa femme, et vous seriez resté tout à moi.

— Eh ! ne savez-vous pas que M. de Vigneul est sous le coup d'une accusation de bigamie !

— Ce qui veut dire, répliqua-t-elle, que vous pourrez épouser sa seconde femme, si son premier mariage est reconnu seul valable.

— Ah ! je l'avais espéré un instant, murmura Porthos, mais je ne crois plus désormais à tant de bonheur!

— Eh bien ! vous êtes galant, vous ! Peut-on faire des confidences pareilles à une femme que l'on a aimée ; car vous m'avez aimée, ne vous en défendez pas.

Artémise, qui s'était emparée de la main de Porthos, la pressait doucement dans ses deux mains grassouillettes; son corsage opulent, soulevant la riche guipure qui bordait le haut de sa robe, donnait tous les signes d'une vive émotion.

— Si vous vouliez, pourtant... ajouta-t-elle en baissant la voix. Pourquoi courir après un bonheur qui, vous venez de l'avouer vous-même ne peut se réaliser... Là-bas, sont les soucis, les chagrins... peut-être des périls, car on m'a dit que le mari de cette Julie, comme Laubardemont, comme Laffemas, comme Chavigny, est une créature du cardinal, et le cardinal peut le tirer d'affaire... Ici, c'est le plaisir, la sécurité, l'affection la plus dévouée... M'avez-vous trouvée un seul jour insensible? N'ai-je pas toujours couru au-devant de vos moindres désirs? Ingrat, ne vous ai-je pas tout sacrifié? Ne suis-je pas prête encore à tous les sacrifices?... Est-ce donc parce qu'elle est un peu plus jeune que moi que vous me la préférez?... Les plus jeunes sont les moins constantes, quand elles ne sont pas les plus perfides... Je suis sûre que cette Julie ne vous a jamais aimé comme je vous aime... qu'elle vous trompe...

Porthos se dégagea vivement de l'étreinte passionnée dont Artémise accompagnait ces paroles.

— Ah ! ne blasphémez pas, madame ! s'écria-t-il. Vous me forceriez à vous haïr. Julie est la plus malheureuse des femmes, mais aussi la plus aimante et la plus digne de l'amour d'un gentilhomme.

Il saisit son feutre et s'éloigna précipitamment, laissant la financière à demi pâmée sur une chaise longue, aux soins d'une de ses filles de chambre qui, pour la faire revenir, dut l'inonder d'eau de mélisse.

Artémise venait de calomnier Julie d'Aubusson; il est certain cependant que celle-ci ne rendait pas Porthos le plus heureux des hommes. Toujours retirée au couvent des Carmélites de Rambouillet, où le roi lui avait ordonné d'attendre l'issue du procès de M. de Vigneul, Julie, tout en jurant à son amant qu'elle ne cesserait jamais de l'aimer, lui avait manifesté l'intention formelle d'entrer en religion, aussitôt que le parlement aurait cassé son mariage.

« J'ai bien réfléchi, mon ami, lui écrivait-« elle, et c'est le seul parti qui me convienne, « car c'est le seul qui puisse assurer mon repos « et vous rendre à vous-même le bonheur. Vous « souffrirez un peu, je le sais, dans les commen-« cements. Mais réfléchissez au scandale de ce « procès, dont la cour et la ville s'occupent, et « jugez du bruit qu'il fera si les juges du Châ-« telet frappent M. de Vigneul de la peine qu'ont « méritée ses crimes. En accédant à vos désirs,

« en vous épousant, nous serions forcés de quit-
« ter Paris, d'aller nous cacher dans quelque
« ville de province. Un jour ne me feriez-vous
« pas le reproche de vous avoir éloigné de la
« cour, de vous avoir privé des bontés du roi
« et de tous les avancements que vous attendez
« dans votre carrière?

« Je sais ce que vous allez me dire : l'amour
« de Julie vous consolerait et vous tiendrait lieu
« de tout. Hélas! je n'en crois rien, et ce n'est
« pas de votre cœur que je doute, mais du mien.
« En butte à tant de secousses, fatigué de tant
« d'émotions, serait-il capable encore de vous
« rendre heureux? A cette seule pensée, mon
« sang se glace et ma tête se perd. Quant à res-
« ter votre maîtresse, étant libre de disposer de
« ma main et de faire consacrer par l'Eglise mon
« affection, vous n'y avez pas songé, et je ne
« m'y arrête pas.

« J'ai eu de longs loisirs pour réfléchir à tout
« cela. Dieu m'appelle à lui, mon ami. De son
« amour vous ne pouvez être jaloux, et celui-là
« ne laisse ni regrets ni remords.

« La résolution de mademoiselle Louise de
« La Fayette, quand elle se retira du monde
« pour entrer au couvent des Filles de Sainte-
« Marie de la rue Saint-Antoine, m'a toujours
« frappée.

« Je ferai comme elle, et, vous, dites comme
« le roi Louis XIII : — Il est vrai qu'elle m'est
« bien chère, mais si Dieu l'appelle en religion,
« je n'y mettrai point d'obstacle. »

Le lecteur connaît maintenant la cause du grand chagrin qui dévorait Porthos, de tant de changements survenus dans sa personne et dans ses habitudes.

D'autres événements ajoutèrent bientôt à son trouble et à ses ennuis.

Le procès de M. de Vigneul se poursuivait : l'issue n'en paraissait pas douteuse.

L'autorité diocésaine de la Rochelle avait fait constater au couvent de Brouage l'identité de Julie de Souvré. Appelé auprès des commissaires enquêteurs, le père Giroflée déposa toutes les pièces qu'il était parvenu à réunir, entre autres la déclaration *in articulo mortis* signée par le valet de M. de Vigneul. Cette déclaration contenait le récit de tout ce qui s'était passé au manoir de la Roche-sur-Yon, de l'empoisonnement et de la scène terrifiante entre le complice et la prétendue morte, lorsque celle-ci se redressa sur son lit et dirigea vers le valet son bras accusateur.

Des commissaires délégués se rendirent aussi au manoir, pour faire ouvrir le tombeau où le cercueil avait été descendu. On ne trouva dans le cercueil que les pierres que le valet y avait mises, afin de l'alourdir.

M. de Vigneul était donc à la veille de comparaître devant la chambre criminelle et de s'asseoir sur la sellette.

Malgré le dernier billet de Julie, Porthos conservait au fond de son cœur une dernière lueur d'espoir, lueur bien faible, flamme expirante du bonheur à peine entrevu. Julie avait dû se constituer partie civile pour demander l'annulation de son mariage. L'avocat chargé de ses intérêts allait se rendre au couvent de Rambouillet afin de conférer avec elle et lui faire signer une requête. Porthos avait résolu de l'accompagner. Il lui semblait que, s'il obtenait de sa maîtresse une dernière entrevue, il trouverait dans la force de son amour, dans sa voix, dans ses regards, dans ses larmes, assez d'éloquence pour la faire revenir sur une fatale résolution.

D'Artagnan, qui ne le quittait guère, approuva son projet et lui proposa de faire le voyage avec lui.

— Cette entrevue sera décisive, dit-il à Porthos, et si, comme je le crains, mademoiselle Julie d'Aubusson demeure insensible à toutes vos sollicitations...

— Ah! que dites-vous là! s'écria le mousquetaire, vous me déchirez l'âme par vos pronostics.

— Mon cher Porthos, répliqua d'Artagnan, en toutes choses, il faut toujours considérer le pire; si c'est le mieux qui arrive, ou seulement le médiocre, on n'en éprouve que plus de joie ou moins de décevance. Tenez, moi qui vous parle, n'ai-je pas été, comme vous, au désespoir de la disparition d'une femme que j'aimais; car je l'aimais bien, ma belle cabaretière, malgré son humeur romanesque et sa jalousie féroce. Eh bien! savez-vous ce que je me figure? Non, vous ne vous en doutez pas. Je me figure que son abominable mari, ce coquin fieffé de Briscaut ne l'a enlevée et emmenée loin de Paris, en quelque lieu solitaire, que pour se débarrasser d'elle impunément et l'envoyer dans un monde où les amants ont perdu l'habitude de rejoindre sur l'heure leurs maîtresses, quand la

mort les leur ravit. Je me ménage ainsi, pour le cas où je la reverrais un jour, la plus délicieuse des surprises.

Il est certain que d'Artagnan se calomniait un peu, en parlant ainsi, dans la très-louable intention de distraire son ami par sa faconde béarnaise et sa philosophie amoureuse; mais il est certain aussi que la disparition d'Aricie n'avait pas produit sur lui le même effet que la résolution de Julie sur l'esprit de Porthos, et que, dans la douleur qu'il en avait éprouvée, il s'était arrêté sur les justes limites qui séparent les tendres regrets du sombre désespoir.

Porthos, qui l'avait écouté sans l'interrompre, lui dit simplement :

— Demain, mon sort sera fixé. Si Julie persiste, malgré mon désespoir, à entrer en religion, je me résignerai, mais non pas à votre manière.

— Voyons la qualité de votre résignation.

— Le roi doit au printemps aller ouvrir lui-même la campagne dans les Flandres ou dans l'Artois. Il emmènera sa maison et ses mousquetaires. Je m'y ferai tuer au premier combat.

D'Artagnan n'eut par loisir de prêcher une autre philosophie à son ami.

Le père Giroflée interrompit leur conversation. Sa bonne et grosse face était bouleversée. Il était tout essoufflé et tenait encore dans sa main un pan de sa robe, qu'il avait retroussée pour hâter le pas.

— Ah! mes enfants! s'écria-t-il, encore un tour de ce démon.

— De qui voulez-vous parler?

— De qui pourrais-je parler ainsi, si ce n'est de ce damné cardinal? Il vient de faire évader M. de Vigneul.

Porthos lâcha un formidable juron, dont le capucin omit de se scandaliser, venant de prononcer lui-même quelques paroles peu séantes pour un membre du tiers-ordre de Saint-François. Mais il s'était gâté, depuis qu'il fréquentait les mousquetaires.

— M. de Vigneul n'est plus dans les prisons du Châtelet, interrompit d'Artagnan, et vous êtes sûr que c'est le cardinal?

— Qui donc aurait pu le tirer de son cachot, si Son Eminence n'avait pas donné des ordres secrets pour favoriser l'évasion? Les murs du Châtelet sont épais, les guichets bien gardés, et les prisonniers n'ont pas l'habitude d'en sortir comme l'on sort de son logis pour aller se promener au Cours-la-Reine. La main du cardinal est là! Si vous en doutiez encore, apprenez qu'au lieu de faire courir sus au prisonnier évadé, avant qu'il soit sorti du royaume, on vient de suspendre la procédure commencée contre lui, et il est probable qu'on ne la reprendra pas. L'affaire sera étouffée.

— J'irai trouver le roi, dit Porthos, je lui dirai le mépris dans lequel on tient sa justice; je lui rappellerai ce qu'il me promit à Saint-Germain.

Le capucin secoua la tête.

— Le mieux que vous puissiez faire, pour le moment, est de demeurer coi. Vous ne savez rien, mon fils, de ce qui se passe à la cour, quoique vous en soyez bien près, tandis qu'elle n'a guère de secrets pour nous, qui n'y mettons jamais les pieds... Mais nous y avons bien des oreilles, ajouta le père Giroflée avec un fin sourire. Louis XIII, depuis quelques semaines, est retombé sous l'entière domination du cardinal, et ne remue plus un doigt sans prendre son avis.

— M. de Cinq-Mars que le roi aime tant est brouillé avec Son Eminence.

— C'est ce qui vous trompe. Cinq-Mars s'est réconcilié avec son ancien protecteur et le sert plus que jamais auprès de Sa Majesté, dans l'espoir qu'en retour, il l'aidera dans son projet de mariage avec la princesse de Nevers; car ce petit gentilhomme, enivré par la fortune qui l'a déjà élevé au rang de grand écuyer de France, ne rêve pas moins que d'épouser une princesse.

On le voit, le père Giroflée était au courant des intrigues de la cour, mieux que Porthos, mieux que d'Artagnan, qui y avait fait cependant son apparition, quelques semaines auparavant, sous les auspices de M. de Tréville, et grâce à l'intérêt que le roi continuait à lui témoigner.

L'amant malheureux, forcé de se rendre aux avis du vieux capucin, et n'ayant plus de prétexte pour se présenter au couvent de Rambouillet, la procédure étant suspendue, continua donc à dévorer son chagrin. Aussi le négligerons-nous un peu pour le moment; les plaintes d'amour, comme toutes les choses de ce monde, tournant à la monotonie, quand on s'y arrête trop, et nous nous occuperons surtout du héros de ce livre, que l'épisode des deux Julies avait un peu relégué sur le second plan.

Avec notre jeune mousquetaire, la monotonie

du moins n'est pas à craindre. Il est d'un tempérament et d'une humeur à nous offrir tous les genres d'intérêt, à nous ménager toutes les surprises.

La première surprise que nous aurons, en revenant à lui, sera de le trouver avec un nouvel amour en tête, nous ne disons pas encore dans le cœur, quoique cet amour ne ressemble pas à celui qu'il a ressenti pour Aricie.

L'objet de sa flamme est une des filles d'honneur d'Anne d'Autriche.

Il l'a vue deux ou trois fois au jeu de la reine, il a échangé avec elle quelques paroles; elle a souri à quelques-unes de ses reparties; elle a rougi et baissé les yeux quand il a osé lui dire tout bas qu'il la trouvait bien belle; il éprouve une irrésistible envie de le lui redire et d'ajouter un aveu à cette constatation de sa beauté; mais les choses ne vont pas aussi vite dans les appartements du Louvre que dans les chambres du Grand-Monarque, et une fille d'honneur de la reine est d'un abord un peu plus difficile qu'une cabaretière.

Gabrielle de Preuil vient d'atteindre à peine sa dix-huitième année. C'est une frêle, délicate et blonde créature, un peu plus qu'une enfant, un peu moins qu'une femme, une fleur dans son bouton encore vert.

Ses traits, d'une régularité charmante, d'une expression et d'une douceur exquises, dans leur ensemble, ont cette pureté que les peintres donnent à leurs figures de jeunes vierges; ils révèlent une âme tendre, aimante, un cœur capable de longs attachements, fait pour les bonheurs paisibles; mais tout cela, répétons-le, n'est qu'à l'état de bouton et de promesse : l'épanouissement viendra avec l'amour.

Dans les grands yeux bleus de Gabrielle de Preuil, sous ses longs cils blonds, il n'y a encore que ces étonnements un peu effarouchés de la jeune fille que le monde attire et effraie en même temps, une curiosité tempérée d'appréhensions, un mélange de pudeur ignorante et de hardiesse timide.

Nous avons déjà entrevu son profil dans l'histoire de Julie d'Aubusson. Gabrielle de Preuil perdit son amie de vue, lorsque celle-ci dut quitter le couvent où elles s'étaient étroitement liées. Attachée depuis quelques mois seulement au service d'Anne d'Autriche, elle ne se doutait pas que la marquise de Vigneul, dont on s'entretenait beaucoup à la cour, était cette même Julie qui l'avait tant aimée.

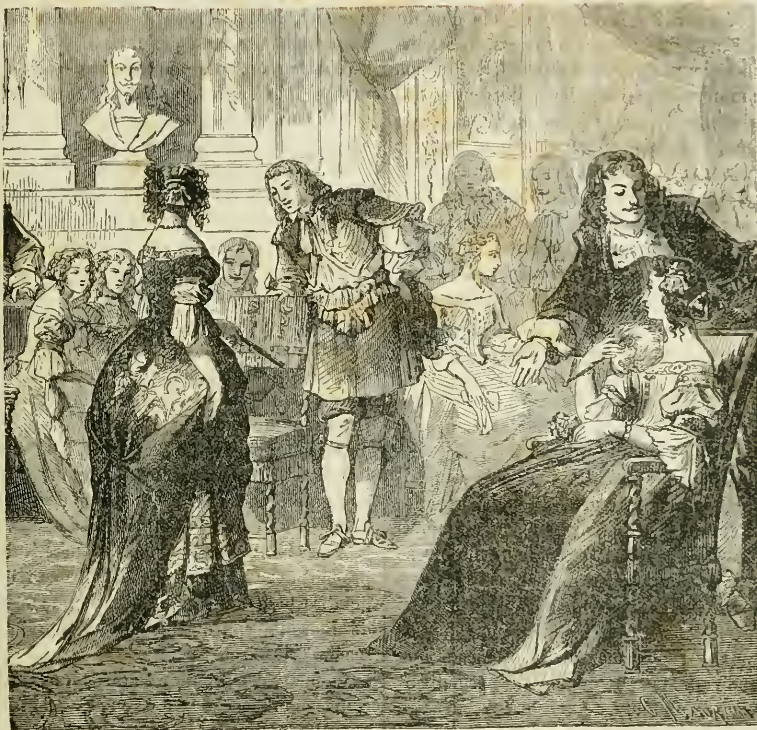
L'attention dont Gabrielle était l'objet de la part de d'Artagnan ne la laissait pas insensible. Dans les rapides moments qu'ils avaient passés l'un près de l'autre, au cercle de la reine, elle s'était d'abord abandonnée sans réflexion au charme que lui faisait éprouver la compagnie du jeune et brillant mousquetaire. Les contrastes jouent un grand rôle, en amour. Un timide et trop respectueux gentilhomme aurait pu lui murmurer quelque discrète déclaration sans que son cœur en fût touché. L'assurance, la hardiesse de d'Artagnan, qui ne doutait de rien, ses regards, qui en disaient plus encore que sa bouche, la troublaient profondément.

Mais ce ne furent pas ces délicieux instants qui firent le plus de ravages dans le cœur de Gabrielle; ce furent les heures de solitude. Dès que le cercle était fini et que les filles d'honneur avaient congé de la reine pour se retirer dans leur chambre, mademoiselle de Preuil s'asseyait près de son lit, renversait sa tête en arrière, fermait les yeux et se plongeait dans ses rêveries. Il est superflu d'en dire l'objet et la grande place qu'y tenait d'Artagnan. Gabrielle restait là une partie de la nuit, repassant cent fois dans sa mémoire les quelques paroles que lui avait adressées le mousquetaire.

A dix heures du soir, toutes les lumières devaient être éteintes dans les chambres des filles d'honneur. Leur gouvernante, madame de Senecé, veillait elle-même à l'exécution du règlement qu'elle avait établi; chaque soir, au coup de dix heures, elle faisait sa ronde, s'assurant si quelque rayon révélateur ne se glissait pas sous les portes.

Mademoiselle de Preuil entendait dans le corridor le pas de la sévère gouvernante; elle soufflait aussitôt son flambeau et reprenait, dans une obscurité profonde, dans le silence de la nuit, sa délicieuse rêverie, ce qui démontre une fois de plus que les règlements sont faits pour être violés.

Le mousquetaire était loin de soupçonner, cependant, les progrès qu'il faisait dans le cœur de Gabrielle. Quelques belles dispositions naturelles qu'il eût pour la galanterie, rien n'y remplace l'expérience, qui ne s'acquiert que par une longue pratique. Avec une coquette ou simplement une femme experte en telle matière, il



Le jeu de la reine.. (Page 106.)

n'aurait pas tardé à savoir à quoi s'en tenir; mais le cœur d'une ingénue comme mademoiselle de Preuil était encore pour lui lettre close.

Anne d'Autriche ayant éprouvé quelques incommodités par suite de son état de grossesse, dans les premières semaines de l'année 1640, son cercle ne se rouvrit qu'en plein carnaval au milieu du mois de février. Après vingt-deux ans de stérilité, la reine avait donné un héritier à Louis XIII, le 5 septembre 1638; elle rattrapait le temps perdu, et s'apprêtait à lui donner un second rejeton.

Comme elle était en faveur auprès du roi en ce moment, chose peu commune, et réconciliée, en apparence du moins, avec le cardinal, les courtisans ne lui manquaient pas, et quand la reine tint elle-même son jeu, le 16 février, il y eut grande presse de gentilshommes dans les appartements du Louvre.

D'Artagnan ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de revoir mademoiselle de Preuil.

Il se rendit donc au Louvre, après avoir donné des soins tout particuliers à sa toilette, usant largement de la licence accordée aux mousquetaires du roi, de se vêtir à leur fantaisie des plus galants habits, sauf la casaque, dont l'étoffe, la

couleur et les broderies devaient être uniformes.

Comment d'Artagnan pourvoyait-il à ces grandes dépenses? Les quarante louis d'or du roi étaient mangés depuis longtemps. Les gentilshommes de la cour de Louis XIII, Porthos l'a assez montré, ne se faisaient, il est vrai, nul scrupule d'emprunter à leurs maîtresses de fortes sommes qu'ils ne leur rendaient jamais; ils s'en vantaient même, et les grimauds seuls mettaient du désintéressement dans leurs liaisons. Mais les menus dons de la cabaretière, qui ne disposait pas, comme Artémise, du coffre d'un receveur des rentes, avaient suivi de près les quarante louis royaux, et le mousquetaire, malgré sa bonne mine, n'avait pas trouvé à placer son cœur à gros intérêts depuis la disparition d'Aricie.

D'Artagnan pourvoyait donc à ses dépenses de luxe, en jouant un peu, maigre et chanceuse ressource, et en s'endettant beaucoup.

Quand il fit son entrée au jeu de la reine, il trouva la plus nombreuse et la plus brillante compagnie qu'il y eût jamais vue. Les femmes rivalisaient de beauté et semblaient vouloir se surpasser l'une l'autre par la richesse de leurs ajustements. D'Artagnan n'en chercha et n'en vit qu'une : Gabrielle de Preuil. Il fit tous ses efforts pour se rapprocher d'elle, espérant que cette grande affluence de monde lui permettrait de se ménager un tête-à-tête et de lui parler en toute liberté.

Ses efforts furent vains. Mademoiselle de Preuil était assise non loin d'Anne d'Autriche, au milieu d'un groupe de jeunes et jolies femmes, parmi lesquelles se distinguaient mademoiselle de Vendôme, mademoiselle de Guise, mademoiselle de Rohan, et ce groupe, entouré d'un cercle de gentilshommes, était inabordable.

A peine d'Artagnan put-il échanger de loin un regard avec Gabrielle, dans les yeux de laquelle il crut lire un regret. N'était-elle même pas un peu triste et ne ressentait-elle pas la même contrariété que lui?

Venu au jeu de la reine dans le seul but de causer quelques instants avec la fille d'honneur et décidé à avancer ce soir-là ses affaires, sa bonne humeur fit place au dépit. L'air maussade, il se jeta au travers de la foule des courtisans, n'y découvrant aucune figure de connaissance.

Deux ou trois nouvelles tentatives pour se rapprocher de mademoiselle de Preuil ne lui ayant pas plus réussi que la première, il gagnait la porte, afin d'exhaler au grand air sa mauvaise humeur, lorsqu'il sentit une main s'appuyer doucement sur son épaule.

D'Artagnan se retourna vivement : c'était le marquis de Vardes, qu'il avait rencontré quelquefois au jeu de paume et dans les tripots où il allait tenter la fortune du jeu.

— Eh! mon jeune mousquetaire, lui dit-il, où fuis-tu comme cela, et quelle mine piteuse!

François-René, marquis de Vardes, était fils de René du Bec et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret. Sa mère avait été aimée d'Henri IV avant son mariage, et en avait eu un fils, le comte de Moret, tué à la sanglante bataille de Castelnaudary, en 1632. Vardes, un des plus brillants seigneurs de la cour, était connu pour ses nombreuses bonnes fortunes. La chronique scandaleuse des ruelles n'avait pas de secrets pour lui, il en connaissait le fond et le tréfond, ce qui s'explique d'autant plus facilement qu'il prenait soin lui-même de l'alimenter et de lui fournir ses meilleurs scandales.

Aussi liant avec les hommes qu'il était entreprenant avec les femmes, de Vardes mettait au nombre de ses amis tout gentilhomme au-dessous de quarante ans qu'il avait vu une fois; à la seconde, il le tutoyait.

La mauvaise humeur de d'Artagnan faillit du coup se donner carrière. Il eut envie de chercher querelle à Vardes, quoique le lieu fût mal choisi.

Au geste qu'il fit, au regard qu'il lui lança, le marquis devina l'orage et se hâta de le prévenir.

— Voyons, ne te fâche pas, mon cher d'Artagnan, dit-il en passant son bras sous le sien. Si tu n'es pas d'une humeur plus accorte, c'est que tu as tes raisons pour cela. Si ce sont des peines d'amour, confie-les-moi, tu sais que je suis de bon conseil sur ce chapitre; si ce sont des tracas de créanciers, dispose de ma bourse, assez bien garnie en ce moment, grâce à certaine baronne dont tu me dispenseras de te dire le nom et l'âge, aussi respectables l'un que l'autre.

Il était difficile de tenir rancune et de chercher querelle à un homme aussi serviable et aussi jovial.

D'Artagnan suivit le marquis de Vardes, qui l'emmena dans une galerie voisine, où ne se

trouvaient que quelques vieux courtisans. Ils se mirent à causer dans l'embrasure d'une des grandes fenêtres qui donnaient sur le jardin de a reine.

— Voyons, reprit le marquis, me feras-tu tes confidences?

— En quoi vous intéressent-elles?

— Pourquoi me dites-vous *vous,* quand je vous tutoie, monsieur le mousquetaire; ne me trouvez-vous pas digne de votre amitié?

— Eh bien, en quoi mes confidences t'intéresseraient-elles?

— Au fait, je n'en ai nul besoin, pour savoir d'où venait ta mauvaise humeur.

— Si tu en devines la moitié seulement, je te dirai le reste.

— Alors, son nom?

— Le nom de qui?

— Le nom de la fille ou de la dame d'honneur de la reine que tu comptais voir, que tu espérais entretenir de quelques doux propos d'amour, de tendres devis, grâce au tumulte d'une nombreuse assemblée, et dont tu n'as pu t'approcher, malgré les plus louables efforts?

D'Artagnan jeta un coup d'œil dans la galerie; ils étaient seuls.

— Je n'ai qu'une parole, dit-il à Vardes; tu as deviné la moitié de mon secret, je vais t'en apprendre le reste, si tu me promets une discrétion...

— Que je n'ai pas pour mes bonnes fortunes. Rassure-toi : je ne suis indiscret que pour celles-là.

— Oh! il n'y a pas de bonne fortune ici. J'ai remarqué mademoiselle Gabrielle de Preuil, et n'ai pu demeurer insensible à ses charmes; je le lui ai dit, je comptais le lui redire aujourd'hui : voilà tout.

Vardes fit une grimace qui ne témoignait pas d'une grande admiration pour cette intrigue.

— Qu'y a-t-il? dit d'Artagnan.

— Il y a que tu t'es embarqué dans une assez maussade affaire.

— Où vois-tu cela?

— Suis mon raisonnement. Admettons que mademoiselle de Preuil se prenne pour toi d'une belle passion; après? Pour nouer une intrigue avec une fille d'honneur, il faut être dans une tout autre condition que la tienne. La cour séjourne peu à Paris, et à Paris, d'ailleurs, au Louvre, avec la surveillance que madame de Senecé exerce sur son charmant troupeau, le loup le plus habile ne trouverait pas une brebis à croquer.

D'Artagnan voulut l'interrompre.

— Laisse-moi poursuivre, tu exposeras tes raisons à ton tour; mais, en ces matières, j'en sais beaucoup plus long que toi, m'y étant particulièrement adonné. Il faut donc pouvoir suivre la cour à Saint-Germain-en-Laye, à Fontainebleau, à Versailles. Dans ces résidences champêtres, il se présente des hasards, de ces accidents inespérés que le dieu d'amour ménage quelquefois aux amants bien épris et malheureux... On prend en défaut, un beau jour, quand ce n'est pas une belle nuit, la surveillance de l'impitoyable dame de Senecé...

Le mousquetaire l'arrêta tout net.

— Crois-tu donc, dit-il, que je songe à séduire mademoiselle de Preuil et à en faire ma maîtresse?

— Songerais-tu à l'épouser? Ton affaire serait encore plus maussade. La famille de mademoiselle de Preuil appartient à la plus vieille noblesse de sa province et en est fort entichée. Toi, mon cher d'Artagnan, soit dit sans t'offenser, tu n'es qu'un petit cadet de Gascogne, et M. de Preuil ne consentirait jamais à te donner sa fille.

— Mademoiselle de Coislin, qui est aussi de grande noblesse, vient bien d'épouser, malgré l'opposition de sa famille, un petit cadet comme moi, le chevalier de Bois-Dauphin, s'écria d'Artagnan.

— Mais mademoiselle de Coislin, riposta Vardes, possède une grande fortune du chef de sa mère, et mademoiselle de Preuil, dont la famille a été complétement ruinée pendant les derniers troubles, ne possède rien qu'une pension de six cents livres qu'elle tient des bontés de la reine.

Comme le mousquetaire ne répondait plus, le marquis ajouta :

— Quand la rage du mariage te reprendra, mon cher d'Artagnan, cherche quelque part une jeune, belle et riche héritière. Ne te détourne pas, cependant, si elle est vieille et laide, pourvu qu'elle compense ces petits défauts par une plus grande fortune. Le mariage est quelquefois une pillule salutaire, mais il faut fortement la dorer.

Sur ce mot, Vardes ramena son ami dans l'appartement de la reine.

— Maintenant, lui dit-il, essaie, si ça te fait plaisir, d'aller filer le parfait amour auprès de ta fille d'honneur. Tu sais ce que ça te vaudra.

Il lui avait lâché le bras; d'Artagnan ne bougea point. Il se tenait immobile, le regard fixé sur un objet qui paraissait exciter son admiration.

— Ah! qu'elle est donc belle, et quelle beauté singulière!

— Tu parles de mademoiselle de Preuil?

Le mousquetaire rougit un peu, et dit à Vardes d'un ton où perçait quelque embarras:

— Je n'ai jamais vu cette dame chez la reine. Sais-tu son nom?

Le marquis suivit la direction du regard de d'Artagnan.

Celle que son ami lui désignait était assise près de la grande cheminée de marbre blanc.

Beauté singulière, en effet, qu'on ne pouvait plus oublier, ne l'eût on entrevue qu'un instant. Ses cheveux abondants qui descendaient en petites boucles sur un front large, mais d'un dessin admirable, et tout autour de son cou, jusque sur ses épaules opulentes, en longs tire-bouchons, étaient d'un blond cendré et mat. Un nez fin aux ailes dilatées, une bouche un peu grande peut-être, mais aux lèvres appétissantes, un menton arrondi, l'ovale de la tête et de la figure s'attachant par des lignes harmonieuses à un cou adorablement modelé, la blancheur de son teint, le coloris délicat de ses joues, sa taille élégante, ses bras potelés qu'elle montrait sous des bouillons de dentelle, des mains au moins aussi belles que celles d'Anne d'Autriche, qui avaient une célébrité européenne, l'ensemble de tous ces charmes lui permettait de rivaliser avec les plus jolies femmes de la cour de France.

Mais ce qui lui donnait un caractère tout particulier de beauté, c'était ses yeux et ses sourcils; ses yeux dont il était difficile de définir l'expression et de préciser la couleur, ses sourcils qui barraient son front de deux minces lignes noires qui semblaient tracées au pinceau.

La physionomie de cette femme, dans l'ensemble de ses traits, était toujours empreinte d'un sourire charmant; seuls, ses yeux changeaient d'expression et de couleur, suivant les mouvements de son âme; et c'était un étrange contraste de voir, sur ce sourire perpétuel, passer comme l'ombre du dépit, de l'irritation, de la colère, de toutes les impressions qu'elle ressentait et qu'elle n'exprimait que dans son regard.

Il va sans dire que d'Artagnan, en quelques instants, n'avait pu se rendre compte de toutes ces nuances, les analyser; mais il n'en avait pas été moins frappé, et il répéta la question qu'il avait adressée à Vardes.

— C'est lady Anna d'Herford, lui répondit celui-ci.

— Une Anglaise...

— Arrivée de Londres depuis un mois, chargée, dit-on, d'une mission secrète d'Henriette de France, femme de Charles Ier, pour le roi son frère.

— Encore un mot, puisque tu es si bien instruit : elle est venue seule à Paris?

— Comment l'entends-tu? Elle est venue avec les gens de sa maison.

— Et son mari ne l'a pas accompagnée?

— Lady Anna d'Herford est veuve. Son mari, un officier de l'armée royale, a été tué, il y a deux ans, en Ecosse, dans une escarmouche contre les rebelles, partisans du *Covenant*. Il lui a laissé une grande fortune.

D'Artagnan ne pouvait détacher ses yeux de la belle lady, qui causait en ce moment avec quelques-unes des dames d'honneur de la reine.

Vardes se frappa le front.

— Qu'as tu? fit le mousquetaire.

— Une idée superbe. Mon cher d'Artagnan, tu as de l'ambition, tu aimes la dépense, le luxe, et tu n'es qu'un simple cadet de Gascogne, sans patrimoine, avec beaucoup de dettes et très-peu de carolus pour les payer, absolument comme le chevalier de Bois-Dauphin la veille de son mariage.

— Où veux-tu en venir?

— Séduis, enlève, épouse mademoiselle de Coislin.

— Plaît-il?

— Je veux dire lady Anna d'Herford. Elle est veuve, elle est libre, elle est riche, et c'est une vraie conquête à faire en pays étranger : il n'en coûtera rien à la France. Cependant, mon ami, ne va pas t'embarquer avec elle à l'étourdie; mets-y tout ton sang froid, car on la dit très-coquette, et d'une coquetterie qui ne ressemble en rien à celle de nos dames... Tu me comprends bien...

Vardes, qui avait l'habitude de parler en s'é-

contant lui-même et sans trop s'occuper de son interlocuteur, ne s'aperçut qu'en ce moment que d'Artagnan n'était plus auprès de lui. Il le vit rôdant du côté de lady Anna, et cherchant évidemment une occasion de lier conversation avec la belle Anglaise.

— Pauvre Gabrielle !... pensa le marquis. Bah ! elle se consolera avec quelque jeune page... à moins qu'elle ne se laisse consoler par quelque courtisan mûr et d'expérience.

L'occasion guettée par le mousquetaire ne se fit pas attendre. La dame d'honneur de la reine qui causait avec lady Anna l'aperçut, et devinant à sa mine de quelle mouche il était piqué, vint à son aide avec une grande bonté d'âme : elle lui fit, de son éventail de plumes, un petit signe, et d'Artagnan vint s'asseoir auprès des deux femmes, après avoir été présenté à l'Anglaise par la bienveillante dame.

Celle-ci poussa même la complaisance au-delà de tout ce qu'avait espéré le mousquetaire Dès qu'il se trouva engagé avec lady Anna dans cet échange de compliments et de minauderies qui sont les escarmouches de la galanterie, la dame d'honneur, en quête aussi d'une occasion qui lui permît de quitter honnêtement l'Anglaise, se leva doucement, et se hâta d'aller rejoindre un gentilhomme qu'elle ne détestait pas.

Le tête-à-tête de d'Artagnan et de lady Anna dura assez longtemps.

— Mon élève ne manque pas de dispositions et mes leçons lui ont profité, se dit le marquis de Vardes, qui les observait de loin. Le voilà débarqué sur la côte ; il est capable de pénétrer jusqu'au cœur du royaume britannique.

En se retournant, il aperçut Gabrielle de Preuil toujours auprès de la reine ; mais le groupe de gentilshommes qui faisaient cercle autour d'Anne d'Autriche s'était un peu éclairci, [illegible] d'honneur pouvait voir facilement lady Anna et d'Artagnan qui se parlaient de fort près. Vardes fut frappé de l'air de tristesse répandu sur les traits de mademoiselle de Preuil ; elle porta même un mouchoir à ses yeux comme pour essuyer une larme.

Au bout d'une demi-heure, le mousquetaire rejoignit son ami ; il l'entraîna dans la galerie ; sa figure était rayonnante.

— Au moins avec toi on sait tout de suite de quoi il retourne, lui dit Vardes. Je n'ai pas besoin de te demander si l'on t'a bien ou mal accueilli.

— Elle a autant d'esprit que de beauté... Un esprit aussi piquant que sa beauté est singulière.

— Ainsi te voilà pris décidément dans ses filets. Lui as-tu suffisamment exprimé ton admiration ? Dans tous les cas, ce n'est pas le temps qui t'a manqué.

— Je lui ai dit toutes les folies qui m'ont passé par la tête.

— Et lady Anna ?

— Lady Anna m'a répondu que les gentilshommes français lui plaisent beaucoup, quoiqu'ils soient fort légers, et qu'ils aient la réputation d'être un peu volages sur certaines affaires que les dames de son pays prennent au sérieux.

— Mais cela marche tout seul... Ensuite. Sais-tu que tu m'intéresses énormément.

— Elle m'a fait la confidence qu'elle n'est pas éloignée de fixer son séjour à Paris, à cause des troubles qui déchirent la Grande Bretagne.

— A merveille !

— Une nation de barbares et de rebelles, ces Anglais ! Figure-toi que, sous prétexte d'édits royaux qu'elle ne trouve pas de son goût, toute l'Écosse s'est soulevée. Les mécontents ont rédigé une espèce de libelle qu'ils appellent, dans leur jargon, le *Covenant*. A Londres, les parlementaires, profitant des embarras et des besoins d'argent qu'éprouve Charles Ier pour réduire les insurgés, ont forcé le roi à convoquer l'assemblée des Communes, qui n'a pas été réunie depuis onze ans, ayant été brisée lors de l'assassinat de Buckingham, en 1629.

— Tu m'émerveilles par ton érudition : c'est toute l'histoire d'Angleterre que tu me contes là... Mais parle un peu moins haut ; il y a là-bas deux particuliers qui semblent nous écouter.

— La reine Henriette est fort inquiète de la tournure que prennent les événements ; la faiblesse du roi Charles Ier l'effraie sur les suites de toutes ces rébellions. Les fêtes d'une cour brillante, au milieu de ces orages, ne suffisent plus à dissiper ses ennuis ; elle regrette la France, et j'ai cru deviner qu'elle ne serait pas éloignée de se réfugier auprès de son frère, notre roi, si le péril devenait plus pressant. Le voyage à Paris de lady Anna doit avoir quelque rapport avec cette affaire.

Comme il paraissait avoir fini, le marquis de Vardes donna un libre cours à son humeur

joyeuse, plaisantant cet amoureux parti pour fourrager en pays de galanterie, et qui revenait avec un bagage d'homme d'Etat.

Le mousquetaire supporta sans se fâcher tous ces brocards.

Ils devisèrent quelques moments encore sur le même ton, et se séparèrent les meilleurs amis du monde, lorsque la reine Anne d'Autriche, en se retirant dans ses appartements particuliers, donna aux gentilshommes et aux courtisans le signal du départ.

D'Artagnan, avec sa mobilité d'esprit, ne pensait guère plus, pour l'instant du moins, à la fille d'honneur, à la douce et jolie Gabrielle qui, le matin encore, tenait une si grande place dans son cœur; mais, par contre, il songeait beaucoup à la belle Anglaise.

La voix, les charmes, le regard de lady Anna avaient fait sur lui une impression profonde. Ces yeux, dont la couleur d'un bleu céleste, lançaient par moments des reflets fauves, ardents, passionnés, contrastant avec l'immuable sourire répandu sur le plus charmant visage; ces yeux si extraordinaires sous leurs sourcils noirs le troublaient surtout, et il en ressentait encore l'étrange puissance.

La nuit vient vite au mois de février; un brouillard humide et épais ajoutait à l'obscurité.

Enveloppé dans son manteau, d'Artagnan se hâtait de regagner son logis, lorsque arrivé au bout du Pont-Neuf et près d'entrer dans la rue Dauphine, il entendit derrière lui un bruit de pas précipités; il lui sembla même qu'on lui criait de s'arrêter. Il se retourna, mettant la main à la garde de son épée, craignant d'avoir affaire à quelque tireur de manteau à l'affût des bourgeois attardés.

Deux particuliers sortirent soudain du brouillard; ils étaient presque sur lui.

— Holà! s'écria-t-il, tenez-vous donc à distance. Est-ce donc à moi que vous avez affaire?

— Monsieur le mousquetaire, dit l'un d'eux, nous reconnaissez-vous?

— Pas le moins du monde, et vous ferez bien de décamper.

— Aho! dit l'autre avec un flegme et un accent qui ne laissaient aucun doute sur sa nationalité, nous sommes ces deux Anglais que vous avez vus au Louvre, dans la galerie.

— Que Dieu me damne si j'ai seulement pris garde à vos deux faces patibulaires.

— Goddam! fit le premier, traduisant aussitôt le même juron dans sa langue maternelle, si vous ne nous avez pas aperçus, nous vous avons parfaitement entendu.

D'Artagnan commençait à s'impatienter.

— Enfin, que voulez-vous de moi, messieurs les Anglais? s'écria-t-il en s'avançant vers eux et les regardant sous le nez.

— Vous avez tenu sur notre nation des propos si insolents, que nous désirerions vous voir d'un peu plus près et en plein jour, l'épée à la main.

Au mot insolent, d'Artagnan avait bondi; il allait tomber sur eux pour les châtier sans retard de leur propre insolence; mais il songea, heureusement pour les deux Anglais, qu'il avait affaire à des insulaires ignorant sans doute toutes les délicatesses de la langue française.

— Vous venez d'employer un mot malsonnant, messieurs; en France, on ne l'entend guère qu'aux halles, parmi les harengères, et si vous êtes gentilshommes...

— On me nomme lord John Cox; celui-ci est sir Lincoln, esquire. Quand au mot insolent, mettez qu'il n'a pas été prononcé. Vous avez tenu des propos inconvenants sur nos compatriotes, monsieur d'Artagnan, et nous vous en demandons raison.

— Et qui donc vous a dit mon nom?

— Lady Anna d'Herford a bien voulu nous le faire connaître.

D'Artagnan ne fut pas très satisfait en apprenant qu'il devait à lady Anna cette rencontre désagréable. Ses yeux lui revinrent à la mémoire: il aurait dû s'en méfier; mais peut-être ignorait-elle les projets de ses compatriotes.

— Monsieur John Cox et monsieur Lincoln... reprit-il.

— Lord Cox, Lincoln esquire, s'il vous plaît.

— Archiducs, si ça vous fait plaisir; je suis tout à la disposition de vos seigneuries. Vous n'êtes que deux?

— Vous amènerez un second.

— Cela va sans dire. Votre heure?

— Demain matin, à huit heures, nous nous couperons la gorge.

— Demain matin, soit... Derrière les Chartreux; le lieu vous convient-il?

— Nous connaissons peu votre ville, mais nous nous informerons.

— Vous prendrez la rue d'Enfer, c'est près du Luxembourg.

— Vous êtes bien honnête.

— Un endroit charmant, où Plessis-Chivray a été tué, il y a deux jours, en se battant contre le marquis de Cœuvres.

— Oh! les Français ont toujours le mot pour rire... Les Français seraient bien aimables s'ils ne parlaient pas si mal des Anglais, du Covenant et du parlement... Bonsoir!

— Messieurs, je suis votre serviteur... A demain matin, derrière les Chartreux.

D'Artagnan dormit peu, cette nuit-là, non qu'il se préoccupât du duel du lendemain et des deux susceptibles Anglais; mais il pensa beaucoup trop à l'Anglaise. Il avait beau fermer les paupières, l'image de lady Anna s'offrait à lui, son regard perçait les ténèbres; il finit par ne plus voir que deux yeux fixés sur lui, deux yeux qui ne tenaient à rien et se balançaient, dans son rêve, comme ces têtes ailées d'anges qui flottent dans le ciel des tableaux d'église.

De grand matin il fut sur pied et courut chez Porthos, qu'il ne trouva point. Porthos et Athos étaient de service. Il se rendit chez Aramis, car l'heure du rendez-vous approchait et il lui fallait un second. Un instant il avait pensé au marquis de Vardes; mais celui-ci demeurait fort loin, du côté de l'Arsenal, et, connaissant ses habitudes et ses mœurs, d'Artagnan n'était pas sûr de le rencontrer chez lui, à cette heure matinale.

Aramis était encore au lit.

— Debout, lui dit le mousquetaire en pénétrant dans sa chambre, malgré la consigne donnée à son valet, qui avait essayé de l'arrêter au passage.

— Debout! lui répondit Aramis, entre deux bâillements, vous en parlez à votre aise : je suis malade... par ordonnance du médecin.

Il y avait sur une table des fioles et une tasse au fond de laquelle on apercevait quelque reste d'un liquide à la couleur suspecte et pharmaceutique.

D'Artagnan, sans prendre garde à ce détail et ne comprenant qu'une chose, qu'Aramis était malade, se mit à pester tout haut contre sa male chance qui clouait au lit la seule personne qui pût lui servir de second dans son affaire d'honneur.

— C'est donc pour une rencontre que vous avez besoin de moi?

— Eh! sans cela, serais-je venu vous déranger à une pareille heure?

— Avec qui se bat-on?

— Deux insulaires, deux Anglais qui m'ont cherché hier au soir une querelle d'Allemand à propos du Covenant, de la chambre des Communes et de ma manière de voir sur la politique de la Grande-Bretagne.

— Enfin, l'on se bat, c'est l'essentiel; peu importe le pourquoi. Vous n'avez personne autre sous la main, n'est-ce pas?

— Personne, et avant qu'il soit une demi-heure, il faut que nous soyons derrière les Chartreux.

— C'est bien, fit Aramis, qui parut prendre une résolution désespérée, à voir la contraction de ses traits.

Il sauta à bas du lit et s'habilla à la hâte.

— Mais si vous êtes réellement malade? observa d'Artagnan.

— Par ordonnance du médecin, je vous le répète; mais je me sens mieux depuis que je suis debout. En menant l'affaire rondement, peut-être ne surviendra-t-il rien de trop fâcheux.

Quelques minutes après, les deux amis atteignaient la rue d'Enfer. Aramis n'avait pas sa physionomie ordinaire et sa bouche dessinait de temps en temps une peu plaisante grimace. D'Artagnan, qui pressait le pas, n'en voyait rien.

Ils débouchèrent dans un terrain vague situé derrière le grand mur du clos des Chartreux. Les deux Anglais les attendaient de pied ferme.

Lord John Cox, qui était un peu bavard en sa qualité de champion du parlement, essaya d'entamer un petit discours préliminaire.

Aramis, ayant ses raisons pour cela, lui coupa la parole avant qu'il eût achevé sa première période.

— Monsieur l'Anglais, dit-il, j'ignore les usages de votre pays; ici nous avons l'habitude, sur le terrain, de parler peu et d'agir beaucoup. S'il vous plaisait de dégaîner... je suis très-pressé.

On mit l'épée à la main. Lord John Cox échut à d'Artagnan, sir Lincoln à Aramis. Les quatre fers se croisèrent.

— Oh! fit l'esquire en voyant Aramis affreusement pâle, les traits bouleversés et portant la main gauche à son haut-de-chausse, comme s'il éprouvait quelque souffrance, tandis qu'il ferraillait fort activement de la main droite; oh! on

m'avait dit que les Français étaient tous braves... Vous avez des émotions, monsieur le mousquetaire?

— Imbécile! lui cria Aramis, apprends que les mousquetaires du roi n'ont jamais d'émotions, sur le pré; j'ai la colique, voila tout, ayant pris ce matin médecine!

— *The cholic! schocking!* fit l'Anglais, en essayant de parer une botte furieuse que lui portait Aramis.

Il ne la para pas suffisamment et le fer de son adversaire le piqua si profondément à l'avant-bras, que l'Anglais lâcha son épée.

Le mousquetaire se baissa vivement, s'en empara et laissa l'esquire tout stupéfait; se tamponnant le bras avec son mouchoir, pour arrêter le sang qui coulait de sa blessure, et disparut derrière un petit mur à moitié démoli qui bordait un fossé.

D'Artagnan venait également de désarmer John Cox, en liant son épée et en la faisant sauter à dix pas.

Quand Aramis reparut, sa figure avait repris son calme habituel et toutes ses couleurs.

— Monsieur l'esquire, lui dit-il, je vous fais mes excuses pour le mot imbécile.

— Il n'était pas anglais du tout.

— Je l'avoue très-humblement, mais ma botte était bien française.

Les deux Anglais, sans y mettre trop de mauvaise grâce, reconnurent leur défaite tout en maintenant qu'il n'y avait rien, dans le monde, au-dessus de la chambre des Lords et de la chambre des Communes, et que Charles I[er] y perdrait sa couronne, s'il essayait de lutter contre elles. Puis, John Cox et Lincoln saluèrent gravement les mousquetaires et reprirent le chemin de la ville.

Toute la journée du lendemain et une partie de la suivante furent employées par d'Artagnan à s'informer auprès des personnages de la cour qu'il connaissait, des faits et gestes de lady Anna d'Herford.

Il songea même un instant à s'adresser au lord et à l'esquire; mais il y renonça, en réfléchissant que les deux Anglais appartenaient à la faction ennemie du roi Charles I[er], et qu'ils ne pourraient guère que lui dire beaucoup de mal d'une dame investie de la confiance de la reine Henriette.

En quoi d'Artagnan ne fit pas preuve de perspicacité et de bon jugement, car c'est à leurs ennemis plutôt qu'à leurs amis qu'il faut s'adresser, quand on veut connaître les gens à fond. Les amis n'en disent que du bien : l'on en rabat la moitié, et il en reste encore trop ; les ennemis n'en disent que du mal : on en rabat les trois quarts, et l'on touche de bien près à la vérité.

Tout ce qu'il put apprendre, c'est que lady Anna logeait Place-Royale, où elle occupait, avec un petit valet de pied et une femme de chambre qui composaient toute sa maison, le premier étage d'un hôtel appartenant à Marie-Madelaine de Vignerot, duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu.

Ce train de maison lui sembla bien mince pour une lady dont Vardes avait vanté la haute distinction et la grande fortune.

Le choix du logis lui donna aussi à penser. Quoique n'étant encore, malgré les bontés du roi, qu'un assez petit personnage, d'Artagnan s'était attiré l'inimitié du cardinal en se mêlant un peu trop des affaires de M. de Vigneul; Son Eminence n'avait pas peu contribué à l'envoyer à la Bastille, il n'éprouvait pas le besoin d'y retourner et tout ce qui, de près ou de loin, lui rappelait M. de Richelieu, lui inspirait une très-vive défiance.

Le second jour, il se décida à finir par où il aurait dû commencer. Il se rendit chez Vardes, quoiqu'il n'en espérât pas d'autres renseignements que ceux que le marquis lui avait donnés au jeu de la reine.

Vardes connaissait son affaire avec les Anglais; il leur en fit son compliment, lui reprochant seulement de ne l'y avoir pas convié.

— Le temps m'a manqué pour te prévenir, répondit d'Artagnan, mais laissons là ces deux Anglais...

— Pour parler un peu de l'Anglaise.

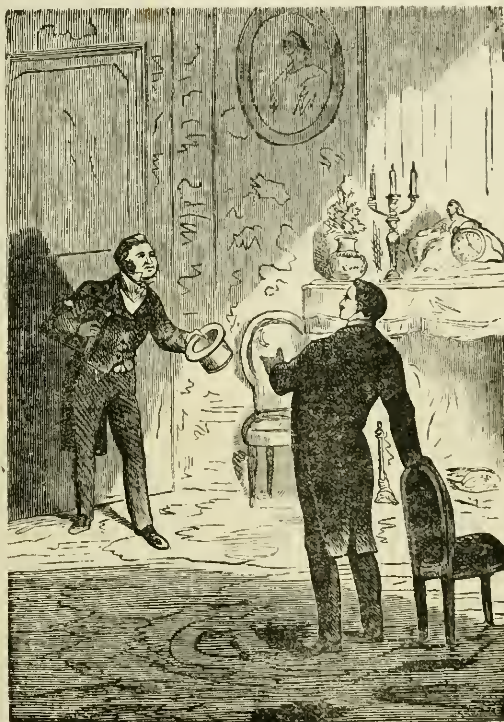
— Je ne m'en défends pas, et suis venu à cette seule intention.

— Tu en tiens donc toujours ?

— C'est selon. J'en tiens, quand je me rappelle ses charmes, son esprit, ses yeux, qui n'ont pas leurs pareils au monde ; mais certaines circonstances dont le bruit m'est venu aux oreilles m'ont un peu refroidi à son endroit.

— A la bonne heure ! s'écria Vardes.

— Qu'est-ce à dire ? C'est toi qui te réjouis mon refroidissement ! Et ces conseils que tu m donnais l'autre jour ; ce magnifique plan de fortune?



— Il n'y a plus de fortune, mon cher, on m'avait induit en erreur. Lady Anna ne possède qu'un maigre douaire; la presque totalité des grands biens que son mari lui avait assurés par contrat, se trouvait en Ecosse et les rebelles l'ont confisquée. Je tiens ces détails de ton adversaire lui-même, lord John Cox.

— Lord John Cox n'est pas de ses amis.

— Je le crois bien! John Cox n'est venu à Paris avec l'esquire que pour tâcher d'intéresser le roi à la cause des partisans du Covenant, et lady Anna, comme je te l'ai dit, est chargée par la reine Henriette d'une mission tout opposée.

— C'est pourtant lady Anna qui a appris mon nom à ce lord, au jeu de la reine.

— Ça ne m'étonne guère; la belle Anglaise joue plusieurs rôles : c'est une femme dont il est prudent de se méfier.

— Mais ce sont des seaux d'eau que tu jettes aujourd'hui sur ma flamme...

— De peur qu'elle ne te consume. J'ai de fortes raisons de croire que lady Anna est en plein dans le jeu du cardinal, et que ces beaux yeux, dont tu t'es follement épris, travaillaient pour le compte de Son Eminence à Whitehall.

— Je m'en doutais, interrompit d'Artagnan;

elle s'est logée, en arrivant à Paris, dans cet hôtel de la Place-Royale qui appartient à madame d'Aiguillon.

— Je suis heureux de te voir si bien instruit.

— Mais alors, cette adorable lady, cette merveilleuse beauté, cette reine des cœurs, ne serait...

— Qu'une espionne de M. le duc de Richelieu

A cette révélation, la figure de d'Artagnan exprima une si douloureuse surprise, que le marquis de Vardes, chez lequel une grande frivolité de caractère n'excluait pas quelques lueurs de sensibilité, ne put s'empêcher d'en être touché.

— Décidément, lui dit-il en lui serrant la main, ce que tu as de mieux à faire, c'est de retourner à ton ingénue. Reprends ton fuseau, mon cher d'Artagnan, et file le parfait amour avec mademoiselle de Preuil; à cette innocente occupation on ne perd que son temps. Elle paraît t'aimer, la fille d'honneur, et je suis sûr d'avoir vu briller une larme au bord de sa paupière, pendant que, sous ses yeux, à quelques pas, tu dévorais du regard ta sirène britannique.

Le mousquetaire n'était pas exempt d'une faiblesse de cœur assez commune chez les amoureux. Il avait mis deux jours à fouiller les secrets de la vie de lady Anna, il avait fait tout ce qu'il fallait pour trouver l'épine sous la rose, le serpent sous l'herbe fleurie, et il en était maintenant à maudire sa curiosité; il aurait béni la main qui lui eût remis le bandeau sur les yeux.

Il regagna son logis, de fort mauvaise humeur contre Vardes : maudissant cet ami qui savait et disait trop de choses, maudissant lady Anna d'Herford, se maudissant lui-même. Il n'y avait guère qu'une seule personne qu'il ne maudît pas, en ce moment : c'était Gabrielle de Preuil. La douce et mélancolique figure de la fille d'honneur ne lui rappelait que de calmes et charmants souvenirs, et cette larme, que Vardes avait vue couler, lui revenait à la mémoire.

En rentrant chez lui, son valet lui remit un billet; d'Artagnan l'ouvrit sans se presser

Il n'y avait pas de signature; mais aux premiers mots qu'il lut, le mousquetaire crut deviner la main qui l'avait écrit.

« Depuis deux jours, certaines recherches « vous occupent beaucoup; est-ce de votre part « simple curiosité, ou s'y mêle-t-il quelque autre « sentiment? On se réserve d'apprécier votre « conduite, suivant ce que l'on en saura plus « tard. Aujourd'hui, on ne veut vous dire qu'une « chose : à savoir, que vous avez négligé le « meilleur moyen de vous éclairer, qui était de « vous adresser à la seule personne qui doit être « le mieux instruite de l'objet auquel vous pa- « raissez vous intéresser. Si donc vous êtes tou- « jours dans les mêmes sentiments à son égard « et avez quelque envie de réparer votre erreur, « voici ce que vous aurez à faire :

« Trouvez-vous demain, au coup de sept heu- « res, au coin de la rue du Parc-Royal et de la « rue des Minimes, près de l'hôtel de Vitry. Une « fille viendra à vous en disant ces deux mots : « *Whitehall*, *Saint-Germain*. Suivez-la sans « crainte, on se fie à votre loyauté, on ne déses- « père pas de votre cœur, on compte sur votre « discrétion. »

D'Artagnan connaissait maintenant assez son Paris pour savoir que la rue du Parc-Royal et la rue des Minimes étaient situées derrière la Place-Royale. Quoiqu'il ne pût douter que le message ne vînt de lady Anna d'Herford, logée Place-Royale, dans l'hôtel de madame d'Aiguillon, et que le billet eût une pointe de galanterie dont il se sentait agréablement piqué, cet hôtel de Vitry, qui n'était là, cependant, que pour mieux préciser le lieu du rendez-vous, lui causait une fâcheuse impression. Le maréchal de Vitry était enfermé à la Bastille depuis trois ans, malgré la grande faveur dont il avait joui à la cour, les services qu'il avait rendus au roi, et tout ce qui rappelait la Bastille à notre mousquetaire assombrissait son humeur.

Il y a des moments et des dispositions particulières d'esprit où une idée, complétement étrangère au sujet qui nous préoccupe, en fait naître une seconde qui s'en rapproche, une troisième qui y touche de près, et les deux bouts finissent par se rejoindre.

Vitry était ce simple capitaine des gardes, élevé depuis au maréchalat, qui avait tué d'un coup de pistolet Concini, dans la cour du Louvre, pour débarrasser Louis XIII d'un joug odieux. De Concini, maréchal d'Ancre, au cardinal de Richelieu, il n'y avait que l'épaisseur du ministère de M. de Luynes. Aujourd'hui on conspirait

beaucoup contre le duc de Richelieu, comme on avait conspiré autrefois contre le maréchal d'Ancre; mais Son Éminence, plus avisée que Concini, envoyait à l'échafaud tous les Vitry dont elle se méfiait; elle faisait à d'Artagnan l'insigne honneur de le mettre au rang de ses ennemis, et l'Anglaise, si l'on en croyait Vardes, n'était qu'une espionne du cardinal.

Les deux bouts venaient de se rejoindre.

D'Artagnan aurait dû s'en tenir là. Il eut le tort de relire le billet; il le relut même plusieurs fois; il s'y enflamma peu à peu. L'imagination du Béarnais lui ouvrit de trop charmantes perspectives; deux yeux lui apparurent, capables d'en séduire bien d'autres que lui. Il oublia la Bastille, Vitry, Concini, le cardinal, les tragiques disgrâces de la cour, le marquis de Vardes, son espionne, l'univers entier, pour ne plus songer qu'à lady Anna d'Herford.

Les vingt-quatre heures d'attente lui semblèrent démesurément longues. A six heures du soir, il sortit pour se rendre au rendez-vous, vêtu de ses plus galants habits de mousquetaire; sa démarche, ses airs de tête, son regard, son costume et l'heure de cette promenade, disaient assez que ce n'était pas précisément pour le service du roi. Ils le disaient même trop, et d'Artagnan s'en aperçut bien vite, aux œillades que lui lançaient quelques jeunes marchandes occupées à fermer leurs boutiques. Il se hâta de rentrer chez lui pour s'envelopper d'un manteau dont le mystère de son expédition devait mieux s'accommoder, et se dirigea vers le quartier de la Place-Royale.

XII

CE QUE D'ARTAGNAN VIT LE SOIR DE SON RENDEZ-VOUS AUX ABORDS DE L'HOTEL DE M. DE VITRY. — *Whitehall et Saint-Germain.* — UNE CONSPIRATION SOUS RICHELIEU. — L'ACTE D'ACCUSATION DU CARDINAL. — OU LE PÈRE GIROFLÉE PROPHÉTISE ET PRÊCHE DANS LE DÉSERT.

Craignant d'être en retard, d'Artagnan, soigneusement enveloppé dans son manteau, brûla cette fois le pavé du roi.

Quand il déboucha sur le quai de la Grève, par le pont Notre-Dame, il crut entendre sonner sept heures à l'église Saint-Gervais. Il franchit presque en courant une partie de la rue Saint-Antoine, la rue de la Coulture, la rue Neuve-Sainte-Catherine, la moitié de la rue Saint-Louis. Lorsqu'il arriva devant l'hôtel de Vitry, il était en avance au moins d'une demi-heure.

En l'absence du maître, détenu depuis deux ans à la Bastille, comme nous l'avons dit, l'hôtel de Vitry était plongé dans une obscurité presque complète, portes et fenêtres hermétiquement closes. On n'y voyait d'autre lumière que celle de la lanterne placée au-dessus de la grille d'entrée qui donnait accès dans la grande cour.

Le mousquetaire fit encore quelques pas; il étudia un instant le terrain et, avisant le porche de l'église des Minimes, située précisément en face de la rue du Parc-Royal, il jugea qu'il y serait fort commodément, pour voir sans être vu, et attendre la galante messagère annoncée dans le billet mystérieux.

Il se blottit en conséquence dans le coin le plus sombre, de manière à se soustraire à l'indiscrète curiosité des passants.

Cette précaution semblait d'ailleurs à peu près inutile; on n'apercevait âme qui vive; rien ne troublait le silence de la rue du Parc-Royal et de la rue des Minimes, que le bruit sourd de quelque porte que l'on verrouillait ou de quelque fenêtre que l'on fermait. Les deux rues formant un angle droit devant l'église, d'Artagnan, du poste qu'il avait choisi, aurait pu en embrasser toute l'étendue, si les ombres de la nuit ne les eussent enveloppées.

Le seul point lumineux était la lanterne de

l'hôtel de Vitry; balancée par le vent au bout de sa corde avec un grincement de poulie, elle projetait de droite et de gauche, sur le pavé noir et humide, une petite zone de clarté tremblottante.

Déjà le mousquetaire s'impatientait d'une attente prolongée, sans parler de l'incommodité d'un frisson fort désagréable, la soirée étant des plus froides. Il s'était un peu échauffé, pour arriver plus tôt au rendez-vous, et la bise commençait à percer l'étoffe de son manteau. L'heure qu'on lui avait indiquée n'était-elle pas passée depuis longtemps?

Un bruit de pas, venant du côté de la Place-Royale, attira enfin son attention.

Le bruit se rapprochait peu à peu. D'Artagnan, ne doutant pas que ce ne fût la messagère, se remit en mémoire les deux mots qu'elle devait prononcer en l'abordant : *Whitehall*, *Saint-Germain*. Il allait s'avancer à sa rencontre; mais il se rejeta vivement en arrière.

Au lieu d'une femme, il avait entrevu un particulier coiffé d'un feutre, enveloppé comme lui d'un vaste manteau, au collet relevé cachant sa figure, chaussé de grosses bottes, dont les talons résonnaient sur le pavé, malgré le soin évident qu'il prenait pour assourdir ses pas.

Arrivé à l'encoignure de la rue du Parc-Royal, le passant s'arrêta, promena quelques regards autour de lui, pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans le voisinage, jeta un coup d'œil d'investigation vers le porche; puis il tourna dans la rue des Minimes et se dirigea du côté de l'hôtel du maréchal de Vitry.

D'Artagnan l'aperçut très-distinctement quand il traversa l'étroite zone de lumière projetée par la lanterne. Au-delà, le passant disparut dans les ténèbres; mais le bruit de ses pas cessa aussi tout à coup, ce qui donna à penser au mousquetaire qu'il venait de pénétrer dans l'hôtel de Vitry par quelque porte ménagée près de la grande entrée, pour le service des valets et des gens de la maison.

Il n'y avait rien là encore qui fût de nature à piquer la curiosité de d'Artagnan, et il n'en éprouvait d'autre impression que le dépit de s'être trompé et l'ennui d'une plus longue attente. Un bruit de pas retentit de nouveau; cette fois il venait du côté de la rue des Tournelles. Un second particulier passa devant le porche, avec les mêmes précautions que le premier, se cachant avec autant de soin dans les plis et le collet de son manteau; il se dirigea comme lui vers l'hôtel de Vitry, pour disparaître exactement au même endroit.

Un troisième ne tarda guère à suivre le même chemin. Deux autres vinrent ensuite, s'entretenant à voix basse. Ils s'arrêtèrent un instant devant les Minimes, tout en continuant à causer avec une certaine animation, et d'Artagnan entendit assez distinctement ces mots :

« Fontrailles m'a donné l'assurance que M. le Grand s'y trouvera. »

C'était une coutume à la cour de désigner par cette appellation de M. le Grand le grand écuyer de France, et nous avons vu que la charge de grand écuyer avait été depuis peu accordée par Louis XIII à son favori, M. de Cinq-Mars.

L'aventure devenait intéressante. D'autres, arrivant par la rue Saint-Louis, entraient également à l'hôtel de Vitry. D'Artagnan, de l'endroit où il se trouvait, ne pouvait les distinguer, mais il entendait leurs pas, dans la nuit. Il en avait déjà compté une douzaine, lorsqu'il en vit encore un qui s'avançait par la rue du Parc-Royal. Celui-ci avait des allures toutes différentes, et n'y mettait aucune précaution; il passa rapidement. Sa haute taille, sa démarche frappèrent le mousquetaire. N'était-ce pas Porthos? Résolu à éclaircir son doute, dût-il en résulter pour lui quelque méchante affaire, s'il s'était trompé, il descendit vivement les marches de l'église, et il allait s'élancer sur les traces de cet homme. Une main lui saisit le bras, tandis qu'une voix jeune et fraîche lui disait :

— Eh! mon gentilhomme, où courez-vous donc comme cela?

Une femme, la tête enveloppée d'un capuchon, le retenait doucement.

— Vous êtes certainement la personne pour laquelle j'ai une commission, ajouta-t-elle.

— Vous venez, n'est-ce pas, de la part de lady...

— Chut! fit-elle; il n'y avait pas de nom sur le billet, que je sache.

— C'est juste.

— Whitehall...

— Et Saint-Germain!

— C'est bien cela. Maintenant, si vous n'éprouvez pas trop de répugnance à me suivre,

mon beau gentilhomme, embarquez-vous avec moi.

Quelque séduisante que fût l'invitation et quelque flamme qu'elle rallumât dans son cœur, d'Artagnan ne put s'empêcher de jeter un regard du côté de l'hôtel de Vitry.

Celui qui avait semblé offrir de vagues traits de ressemblance avec son ami Porthos avait disparu.

— Je saurai bien demain à quoi m'en tenir, pensa-t-il.

Enlaçant alors la taille de la fille de chambre, il releva lestement son capuchon, le lui rabattit sur les épaules, et s'approchant si près, que de ses lèvres il lui effleurait presque les joues :

— C'est qu'elle est charmante, s'écria-t-il; on ne pouvait choisir une plus jolie messagère.

— Vous n'êtes pas venu pour si peu que ça, monsieur le mousquetaire, fit-elle en se dégageant.

— Je le regrette presque!

— Eh bien! vous pourrez, dans un instant, exprimer ce regret à la personne auprès de laquelle je suis chargée de vous amener.

D'Artagnan ne souffla plus mot, et suivit sa conductrice, qui se dirigea vers la Place-Royale.

Nous le laisserons pour le moment à sa bonne fortune, le lecteur ayant certainement hâte de savoir ce qui attirait ce soir-là tant de monde à l'hôtel de Vitry, et ce que pouvaient y tramer tant de visiteurs nocturnes, par ce temps d'intrigue et de cabale.

Dans une salle du rez-de-chaussée donnant sur de grands jardins qui s'étendaient jusqu'à la rue Saint-Gilles, une douzaine de gentilshommes étaient réunis.

La situation de cette salle, sur le derrière de l'hôtel, mettait ceux qui s'y trouvaient à l'abri de toute surprise; mais, par un excès de précaution, de doubles rideaux de couleur sombre et d'une étoffe épaisse étaient tendus devant les fenêtres, et empêchaient l'éclat des bougies de filtrer au dehors.

Pénétrons à notre tour dans cette pièce assez vaste, sorte de galerie, aux murs de laquelle, sur des tentures de cuir de Cordoue, aux tons bruns rehaussés d'or, sont accrochés des portraits et d'anciennes armures du temps des Valois et de la Ligue.

Le père du maréchal de Vitry, Gallucccio de l'Hospital, marquis de Vitry, avait abandonné le service d'Henri III, pour se donner au duc de Mayenne, et la Ligue le compta parmi ses capitaines les plus hardis et les plus dévoués; ce qui ne l'empêcha pas, cependant, après l'abjuration d'Henri IV, d'être un des premiers à retourner sa casaque, pour reconnaître l'autorité du Vert-Galant. Il lui rendit la ville de Meaux dont il avait le gouvernement, et reçut, en échange, toutes sortes de faveurs et de dignités.

Son portrait occupe la place d'honneur; il est représenté armé de pied en cap, non point en ligueur, mais avec la plume blanche et la fraise godronnée.

Viennent ensuite les portraits de quelques capitaines ou podestats italiens en costumes des quatorzième et quinzième siècles, les Galluccí de l'Hospital étant originaires de Florence et ayant joué un rôle actif dans les guerres civiles de la péninsule.

Mais la plus remarquable de toutes ces peintures, celle sur laquelle tous les regards se fixent d'abord, est un magnifique portrait de la femme du Vitry actuel, dû au pinceau du célèbre Philippe de Champagne, qui a été admis à l'honneur de reproduire les traits du roi Louis XIII et de Son Eminence le cardinal de Richelieu.

Des torchères chargées de bougies répandent dans la galerie une abondante clarté, que reflète le métal poli des armures; elle rejaillit en étincelles sur les arabesques de cuivre incrustées dans le bois d'une haute horloge, tandis qu'elle s'amortit et s'éteint sur le chêne sculpté des bahuts et des larges et massives armoires, historiées aux emblèmes des Gallucci de l'Hospital.

Les gentilshommes avaient d'abord formé dans la salle plusieurs groupes, et s'entretenaient à voix basse.

Ils furent invités à se ranger autour d'une longue table, recouverte d'un tapis de velours noir, au milieu de laquelle on avait posé un pupitre chargé d'un livre ouvert.

Dès qu'ils furent assis, celui qui paraissait présider l'assemblée prit la parole.

C'était le duc de Vendôme, fils illégitime, mais légitimé, d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, marquise de Monceaux, duchesse de Beaufort, qui avait eu trois enfants de son royal amant : César de Vendôme, l'aîné, Alexandre de Vendôme, grand prieur de France, et Catherine

Henriette, mariée à Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf.

Charles de Vendôme ayant épousé la fille du duc de Mercœur, celui-ci lui avait cédé son riche gouvernement de Bretagne; mais, s'étant jeté dans le parti des mécontents et dans les cabales contre le cardinal, ainsi que son frère le grand prieur, ils prirent, en 1626, quelque part à la conspiration de Chalais. Louis XIII, poussé par M. de Richelieu, et sans égard pour la consanguinité paternelle, les fit enfermer au château de Blois. Le grand prieur mourut dans sa prison; le duc de Vendôme ne sortit de la sienne que pour se voir dépouillé du gouvernement de Bretagne, et réduit à une mince pension.

Ce fils légitimé de roi, maté et ruiné par un cardinal, jura de prendre tôt ou tard sa revanche, et de lui rendre, comme on dit vulgairement, pois pour fèves et pain bis pour fouace.

— Messieurs, fit le duc de Vendôme, aucun de vous n'ignore l'objet et le but de notre assemblée. Vous en avez apprécié, avant que de vous y rendre, toute l'importance, les périls et les conséquences graves, soit pour le bien public, soit pour notre avantage ou dommage particuliers, selon que les choses tourneront à notre fortune ou à notre détriment. Tous ceux que j'y avais convoqués sont ici présents, à l'exception de Fontrailles et du père Hilarion. Leur absence ne doit, toutefois, vous inspirer aucun souci. M. de Fontrailles, vous le savez, revient de Sedan, où il est allé s'aboucher avec M. le duc de Bouillon, dont l'alliance nous est précieuse, à cause de la place de sûreté qu'il peut nous offrir en cas de disgrâce; or, il est probable qu'il a subi dans son voyage quelque entrave imprévue. Quant au père Hilarion, il m'a fait prévenir cette après-midi qu'il ne viendrait peut-être que sur le tard, étant occupé ailleurs de nos intérêts. Nous pouvons en conséquence commencer immédiatement notre délibération.

Un des gentilshommes se leva; c'était Cinq-Mars.

— Je suis un peu novice dans ces sortes d'affaires, dit-il, me trouvant engagé pour la première fois dans une cabale d'importance; mais il me semble qu'y jouant gros jeu et y risquant tous notre tête, nous devons y mettre quelque précaution. N'est-ce pas votre avis, messieurs?

— Expliquez-vous donc, monsieur le Grand, fit le duc de Vendôme, de quelles précautions, s'il vous plaît, entendez-vous parler?

— De celles que l'on devrait ne jamais négliger de prendre, en telle occurrence, et que l'on n'a pas toujours prises, paraît-il; des précautions contre certaines faiblesses de caractère. J'ai ouï dire, par exemple, que Chalais ne serait jamais monté sur l'échafaud sans les indiscrétions de Louvigny.

Le duc de Vendôme qui, lors du procès auquel Cinq-Mars venait de faire allusion, avait avoué tout ce qu'on désirait savoir de lui, dans l'espoir d'y sauver sa liberté et ses grands biens, se mordit les lèvres, prenant non sans raison pour lui ce que le grand écuyer venait de dire de Louvigny.

— C'est moi qui ai fait porter ici les saints Evangiles, ajouta Cinq-Mars, en montrant aux gentilshommes le livre ouvert sur le pupitre. Voulez-vous jurer avec moi de ne jamais révéler à personne, même au milieu des plus grands tourments, même sur l'échafaud et la tête près du billot, de ne jamais souffler mot de ce qui se passera ce soir dans cette assemblée, ni rien de ce qui pourra en être la conséquence?

— Nous le jurons! s'écrièrent-ils tous ensemble, en étendant leur main droite vers le livre sacré.

— Je le jure aussi, dit M. de Vendôme; mais, puisque M. de Cinq-Mars a levé ce lièvre, il faut le courir dans les règles; je suis d'avis que chacun de nous prête individuellement le serment qui doit faire notre sûreté. Donc, moi, César, duc de Vendôme, je jure ici sur les saints Evangiles, et en prends à témoin tous ceux qui m'écoutent, y engageant le salut de mon âme et ma part de rédemption, de ne jamais répéter aucune des paroles qui auront été prononcées dans nos assemblées, de ne jamais révéler aucune des circonstances qui s'y seront passées, aucune des entreprises qui y auront été arrêtées, aucun des actes accomplis en suite de nos résolutions. A vous, maintenant, monsieur de Cinq-Mars.

Henri Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars, grand écuyer de France, fit le même serment dans la même formule. Vinrent ensuite Henri de Lorraine, duc de Guise, et Louis de Soissons, fils de Charles de Bourbon, comte de Soissons, et petit-fils de Louis Ier, prince de Condé et de Françoise d'Orléans-Longueville.

Tout en prêtant serment, le duc de Guise et le comte de Soissons firent d'expresses réserves sur l'ordre des préséances, que l'on avait négligé d'observer, M. le Grand ayant passé immédiatement après M. le duc de Vendôme, et avant eux, tandis que sa charge, pas plus que sa naissance, firent-ils observer, ne lui assurait pas un tel avantage sur les maisons de Condé et de Lorraine.

Fort chatouilleux sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, en sa double qualité de parvenu et de favori du roi, Cinq-Mars répondit avec une certaine hauteur aux protestations du comte de Soissons et du duc de Guise. Ceux-ci ripostèrent sur le même ton, et manifestèrent leur surprise de rencontrer de telles prétentions chez le cadet des d'Effiat. Bientôt les propos s'envenimèrent, malgré l'intervention du duc de Vendôme et de quelques autres de sens plus rassis.

Il s'ensuivit un grand tumulte, une véritable querelle; et ces jeunes fous, venus pour jouer à huis clos ce jeu terrible des conspirations auquel il faut apporter tant de calme et de sang-froid, étaient sur le point de faire un éclat et de se couper la gorge pour une question d'étiquette. On se regardait de fort près, le geste devenait menaçant, les mains cherchaient le pommeau des épées, lorsque ces mots dominèrent le bruit des voix frémissantes de colère :

— Que la paix du Seigneur soit avec vous, mes gentilshommes! M'est avis que vous n'êtes pas sans en avoir quelque besoin.

Tout le monde se retourna, et l'on vit le frère Hilarion, debout sur le seuil de la porte d'entrée, à l'autre extrémité de la galerie, contemplant de loin cette scène d'un air de profonde tristesse. Ce fut la goutte d'eau froide qui tombe sur un liquide bouillant et l'empêche de déborder du vase.

Le frère Hilarion, — ou plutôt le père Giroflée, car nous continuerons à désigner le vieux capucin par ce surnom auquel le lecteur est habitué, — s'avança vers le groupe des gentilshommes.

— Je crois, messieurs, leur dit-il en reprenant son air habituel de bonhomie, que vous étiez en train de travailler pour le compte de Son Eminence. Ne s'agissait-il donc pas ce soir d'une tout autre besogne que celle-là?

Le marquis de Fontrailles entra au même instant, et sa présence acheva la diversion.

Le père Giroflée en profita pour aller s'asseoir à côté de Porthos, qui pendant toute la querelle s'était tenu à l'écart, inattentif et indifférent à tout ce qui se passait devant lui.

D'Artagnan ne s'était donc pas trompé, quand il avait cru reconnaître son ami dans l'un des personnages mystérieux qui se dirigeaient vers l'hôtel de Vitry, tandis qu'il attendait la messagère de lady Anna d'Herford. Les chagrins d'amour, la rage qui s'était emparée de lui, lorsqu'il avait appris l'évasion de M. de Vigneul et l'ordre donné par le cardinal de suspendre le procès criminel commencé contre le mari des deux Julies, étaient suffisants pour l'enrôler dans les rangs des ennemis de Son Eminence. Une circonstance, que nous connaîtrons bientôt, le jeta définitivement dans la cabale; mais il s'abstint d'en parler à d'Artagnan, non plus qu'à Athos et à Aramis, craignant d'alarmer leur amitié.

Quand les gentilshommes qui n'avaient pas encore prêté serment eurent accompli cette formalité préliminaire, dont le vieux capucin fut seul dispensé, à cause de son caractère sacré, le duc de Vendôme invita Fontrailles à exposer à l'assemblée le résultat de sa mission auprès du duc de Bouillon. Quelques détails sur les intrigues de la cour sont ici indispensables.

Louis d'Astarac, marquis de Fontrailles, un des confidents et des serviteurs les plus dévoués de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, travaillait en ce moment pour le compte de ce prince. Gaston d'Orléans, tant que la reine Anne d'Autriche était restée stérile, n'avait pas désespéré de coiffer un jour la couronne de France. La mauvaise santé du roi, son éloignement pour la reine, l'entretenaient dans ces espérances, et l'on était sûr de trouver sa main dans toutes les conspirations ourdies contre le cardinal de Richelieu.

Une quinzaine d'années auparavant, quand il avait été question de marier Gaston d'Orleans, un parti s'était formé à la cour, autour d'Anne d'Autriche, pour empêcher le frère du roi de prendre femme. Les gens de cette cabale eurent même la hardiesse d'insinuer à la reine que son intérêt devait la porter à faire rester Monsieur libre de tout engagement pareil, parce que, si Louis XIII venait à mourir, elle pourrait épouser son beau-frère en secondes noces, moyen-

nant les dispenses que le Saint-Père ne lui refuserait pas, et demeurer ainsi sur le trône.

Le cardinal, mis par ses créatures au courant de ces menées, ne manqua pas d'en instruire le roi, qu'il tenait d'autant mieux sous sa domination, qu'il le remplissait davantage de soupçons et de méfiance à l'endroit de tout ce qui l'entourait. Louis XIII fit à Anne d'Autriche l'injure de croire qu'elle avait pu concevoir un pareil projet. Aussi, après la découverte de la conspiration de 1626, il l'appela en plein conseil pour lui reprocher devant tous ses ministres d'avoir désiré un autre mari.

Anne d'Autriche se contenta de lui répondre avec un profond dedain :

— Si Votre Majesté veut parler de son frère, qu'elle se rassure : je n'aurais pas assez gagné au change.

Rentrée dans son appartement, après cette scène, où la dignité de la femme venait de recevoir un tel outrage, Anne d'Autriche versa des larmes abondantes, et sa haine pour le cardinal en devint implacable.

Les ennemis de M. de Richelieu comptaient donc sur la reine.

Aujourd'hui, cependant, il ne s'agissait plus pour Gaston d'Orléans de la couronne. Anne d'Autriche avait donné un héritier à Louis XIII; un second enfant de France devait bientôt voir le jour. Monsieur se préoccupait des éventualités d'une régence, que la santé toujours délabrée de son frère semblait devoir rendre très-prochaine. Il fallait renverser le cardinal, s'en défaire par n'importe quel moyen, avant l'événement, sous peine de le voir, grâce à son singulier génie, à sa rare habileté, à toutes les précautions qu'il avait prises à cet effet de longue main, maître de la reine et du jeune roi, maintenir intact sous une minorité ce pouvoir odieux qui barrait le chemin à tant d'ambitions.

Fontrailles, son confident, s'était donc rendu à Sedan auprès d'Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, frère de Turenne, pour l'engager dans le parti du duc d'Orléans.

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que le duc de Bouillon recevait de ce prince de pareilles ouvertures; il avait déjà à plusieurs reprises trempé dans ses intrigues et dans ses complots, sans avoir lieu de s'en applaudir; car Monsieur n'était pas d'un commerce sûr, n'hésitant jamais à abandonner, à trahir même ses amis, dès qu'il y avait quelque péril pour lui à agir autrement; mais le duc de Bouillon n'y regardait pas de si près, certain de trouver toujours un abri contre l'orage, dans son duché et derrière les murs de Sedan. Il avait donc prêté volontiers l'oreille aux propositions dont Fontrailles était porteur et se montrait disposé à entendre avec MM. de Vendôme, de Soissons et de Guise.

Les explications données à l'assemblée par le marquis de Fontrailles furent très-concises. Le but de la conspiration n'avait pas encore été exposé; le nom de celui contre lequel on conspirait n'avait pas même été prononcé; ce fut le duc de Vendôme qui déchira enfin tous les voiles.

— Messieurs, dit-il, il est temps d'aborder l'objet de cette réunion. Nous avons tous des griefs semblables, des espérances pareilles, une haine commune. L'entreprise que nous allons essayer est grande : il s'agit d'arracher le roi, notre maître, la reine et l'héritier de la couronne de France des mains de celui dont la tyrannie opprime le royaume. La partie est engagée de ce moment entre nous et le cardinal de Richelieu.

A ce nom qui retentit dans la vaste salle, au milieu du plus grand silence, un léger frémissement parcourut l'assemblée. Les plus braves ne furent pas sans quelque émotion, songeant aux têtes déjà tombées, aux prisonniers morts dans leurs cachots, aux commissaires royaux, à Laubardemont, à Laffémas. Le nom qui résonnait encore à leurs oreilles était, pour ceux qui venaient de l'entendre prononcer, comme la première dent d'un engrenage qui pouvait tous les broyer dans sa terrible puissance de destruction.

Sans s'inquiéter des préséances ni des susceptibilités de MM. de Guise et de Soissons, Cinq-Mars se leva, pour déclarer que le roi serait fort joyeux d'être délivré du cardinal, et que Sa Majesté lui en avait fait bien des fois la confidence.

— Puisque M. de Vendôme, ajouta-t-il, a mis l'accusé sur la sellette, je suis d'avis que nous dressions sur l'heure son acte d'accusation. D'autres diront ce qu'il a fait de dommageable aux intérêts du royaume et contre la paix publique, et les maux dont il accable la France. Moi, je l'accuse de m'avoir exclu des conseils du roi, dont il m'a fait fermer la porte, d'avoir corrompu La Chesnaye, pour me perdre, par ses calomnies, dans l'esprit de Sa Majesté, et de s'être opposé



de tout son pouvoir à un mariage qui devait assurer ma fortune.

Les griefs de Cinq-Mars ne parurent pas produire sur les conjurés une bien vive impression; mais le favori leur promettait l'appui secret de Louis XIII, et cela valait quelque chose.

— J'accuse le cardinal, dit alors Fontrailles, d'avoir fait mourir de désespoir, au fond de sa prison du château de Vincennes, l'infortuné maréchal d'Ornano.

—Je l'accuse d'avoir fait périr, au château d'Amboise, mon frère, le grand prieur de France, dit M. de Vendôme.

— N'a-t-il pas essayé de faire assassiner Puylaurens, à Bruxelles? interrompit le duc de Guise; M. le duc d'Orléans doit en savoir quelque chose.

Porthos, qui causait à voix basse avec le père Girollée, réclama la parole.

— Si vous le permettez, messieurs, le plus obscur d'entre vous apportera aussi ses griefs. Je ne sais si le cardinal soudoya ou non le brave qui tira à Bruxelles un coup d'espingole à M. de Puylaurens, la chose s'étant passée fort loin et dans un temps où je m'occupais fort peu des affaires de la cour; mais ce que je sais bien, c'est que j'ai failli tomber, il y a deux jours, sous la balle d'un assassin, et que celui-là est aux ga-

ges de M. de Richelieu. Vous connaissez l'histoire du marquis de Vigneul, une créature du cardinal, et vous n'ignorez pas que c'est M. d'Artagnan et moi qui avons démasqué ce coquin. Or, il y a deux jours, ainsi que je vous le disais, comme j'allais à Saint-Germain, porteur d'un message de M. de Tréville, un individu caché dans un fourré, sur le bord de la route, me déchargea presque à bout portant un coup de carabine. Au mouvement qu'il avait fait pour m'ajuster, je m'étais couvert de mon cheval, et ce fut le pauvre animal qui reçut en plein poitrail la décharge. Je me dégageai aussitôt et m'élançai à la poursuite du misérable, qui fuyait à toutes jambes. Il disparut dans le bois, mais il avait laissé tomber, en fuyant, son portefeuille que je ramassai; j'y trouvai ce billet, dont la suscription était à l'adresse de M. de Rosnai :

« Je pars ce soir pour l'Angleterre, avec un « sauf-conduit et une mission secrète de M. le « C... Ne manquez pas le coup convenu. Aux « cent pistoles que vous avez reçues, j'en ajou- « terai cinquante, dès que je connaîtrai le résul- « tat de votre entreprise, et vous pouvez comp- « ter en outre sur la protection du C... — Mar- « quis de V... »

— Vous savez maintenant, messieurs, pourquoi je suis des vôtres, ajouta Porthos en se rasseyant.

Le comte de Soissons parla à son tour.

— Tous ces griefs particuliers, commença-t-il, ne sont rien auprès des crimes commis contre le roi, l'Etat et la noblesse du royaume par M. de Richelieu. Il s'est emparé de l'autorité royale et tient Sa Majesté dans une véritable captivité. Les commissions arbitraires qu'il a substituées aux tribunaux ordinaires ont fait couler sur l'échafaud le sang le plus généreux : les Bouteville, les Marillac, les Chalais, les Montmorency y ont succombé. Mais il ne décime pas seulement la noblesse de France, il travaille à son abaissement et à sa ruine. Les nobles ont été mis à la taille, comme les roturiers, condamnés par de petits juges, contre les priviléges de leur condition, forcés à l'arrière-ban, contre toutes les pratiques anciennes, privés et exclus des charges, emplois, pensions et bienfaits, quand ils ne se courbent pas sous son joug.

Les présidents et conseillers des cours souveraines ont été interdits, chassés et arrêtés prisonniers, lorsqu'ils ont voulu parler pour le roi ou pour le public, ou lorsqu'ils se sont opposés à des nouveautés qui tendaient à rendre odieux le gouvernement du roi.

La ville de Paris et les villes capitales de province ont été mises à la taille, et les bourgeois taxés à discrétion; le vingt denier qui se lève sur la plus grande partie des choses nécessaires, à la vie augmente d'un quart toutes les dépenses; la misère est partout et la misère durera tant que dureront les guerres, c'est-à-dire tant que le cardinal de Richelieu conservera l'autorité qu'il a usurpée.

Je ne vous dirai rien du clergé séculier et régulier, un de ses membres présent à cette assemblée pourra vous en parler avec plus de connaissance.

Je ne vous ai rien dit, non plus, de la reine-mère, madame Marie de Médicis, chassée du royaume et du cœur de son fils par ce contempteur de tous les droits.

En conséquence, messieurs, tant en mon nom qu'au nom de M. de Guise et en celui de M. le comte de Bouillon, pour lequel je me porte fort, je vous propose de déclarer traîtres et ennemis du roi et de l'Etat, le cardinal de Richelieu, ainsi que tous ses partisans, et de prendre les armes pour former une « Ligue confédérée pour la paix universelle de la chrétienté. »

Cette déclaration de M. le comte de Soissons fut accueillie assez froidement par l'assemblée, surtout par les amis de M. de Vendôme.

— Dans ma jeunesse, s'écria celui-ci, on n'y mettait pas tant de façon, et Vitry, l'ancien capitaine aux gardes, dont l'hôtel a l'honneur de nous abriter en ce moment, rira bien derrière les murs de la Bastille, lorsqu'il apprendra que, pour nous défaire du cardinal, nous n'avons trouvé rien de mieux que de former une Ligue pour la paix universelle.

— M. de Vendôme a parfaitement raison, interrompit Cinq-Mars, et la meilleure des ligues, dans le cas qui nous occupe, est un bon coup d'épée.

Les conjurés, à l'exception de Porthos, de MM. de Guise, de Soissons et du père Giroflée, se levèrent tumultueusement pour appuyer l'opinion du duc de Vendôme et de Cinq-Mars.

Le vieux capucin avait repris sa physionomie triste et pensive. Après avoir adressé quelques mots à Porthos, il lança d'une voix forte, au milieu du bruit, ces paroles :

— M. le duc de Vendôme a tort, messieurs, et vous courrez tous à votre perte si vous l'écoutez !

— Qu'est-ce à dire, et de quoi se mêle ce capucin de malheur ? s'écria Cinq-Mars. Et d'abord que fait-il céans, et qui l'a appelé parmi nous ?

— C'est moi, monsieur le Grand, répondit le duc de Vendôme ; le frère Hilarion devait représenter ici les intérêts d'une partie du clergé et d'un grand nombre de couvents, qui ne sont pas moins impatients que nous du joug du cardinal, et ne cessent de demander au ciel la fin de sa tyrannie ; mais aux paroles que nous venons d'entendre, je crains d'avoir mal placé ma confiance...

— Votre confiance a été bien placée, interrompit le père Giroflée. De grâce, messieurs, daignez m'écouter. M. de Richelieu n'est pas moins l'ennemi de l'Église que l'ennemi de l'Etat.

— Alors pourquoi, mon père, prenez-vous sa défense ? interrompit encore Cinq-Mars.

— Je ne prends pas sa défense, mon fils, répliqua le vieux capucin, en jetant au favori de Louis XIII un regard d'une douceur et d'une compassion infinies ; je ne prends pas la défense du cardinal ; mais quand je vois de jeunes, beaux et braves gentilshommes comme vous, comblés de tous les dons de la fortune, auxquels semblent promis de longs jours, que les faveurs et les plaisirs font heureux, en attendant que l'âge mûr les fasse sages ; quand je vois ces têtes charmantes, ces joues fraîches, ces fronts que nulle ride ne plisse encore, une grande tristesse me vient, en pensant qu'un coup de hache peut trancher tout cela, et le livrer avant l'heure en pâture aux vers de la tombe.

Un silence glacial succéda au tumulte qui régnait un instant auparavant dans l'assemblée. Les gentilshommes se regardaient l'un l'autre, sans trop savoir ce qu'ils devaient faire.

— Mais c'est un sermon qu'il nous prêche là ! murmura Cinq-Mars, essayant d'échapper par quelque brocard au malaise qu'il ressentait. Sommes-nous au temple ou à l'hôtel de M. de Vitry, et ne va-t-il pas aussi nous confesser ?

Le père Giroflée reprit son discours :

— Est-il nécessaire de vous démontrer que je ne suis pas des amis de M. le duc de Richelieu ? M. de Soissons vous a dit les maux qu'il a causés au royaume, ceux qu'il a faits à l'Eglise ne sont pas moins grands. Son ambition extrême n'ayant pas pris pour limites les bornes d'un si vaste Etat que la France, elle s'est élargie non-seulement sur toutes les parties de l'Europe, mais elle a mis la main sur les choses les plus saintes. Le cardinal n'a-t-il pas forcé plusieurs ordres à l'élire pour leur général, tels que ceux de Citeaux, Cluny, Prémontré, faisant jeter dans ses prisons les religieux qui ne voulaient pas lui donner leurs voix ? Pour les autres communautés, comme Jacobins, Franciscains, Cordeliers, Augustins et Carmes, ne les a-t-il pas amenées, soit par contrainte, soit par artifices, à nommer en France des vicaires généraux à sa dévotion, pour qu'elles ne communiquent plus avec leurs généraux de Rome, et en venir ainsi à ses fins, c'est-à-dire à se faire patriarche, chef de l'Eglise, du spirituel aussi bien que du temporel ? Voilà ce qu'a fait M. de Richelieu ; et je ne vous ai rien dit de quelques événements particuliers, de ce procès de Loudun, du bûcher du prêtre Grandier, livré à des fanatiques pour la satisfaction de ses misérables rancunes et de son immense orgueil.

— Vous voyez bien, monsieur le capucin, fit Cinq-Mars, que nous ne sommes pas si fous, et qu'il faut se défaire aussitôt de cet ennemi de l'Etat et de l'Eglise.

— Dieu s'en chargera, mon fils, avant qu'il soit un long temps.

— Nous l'y aiderons un peu.

— Et vous serez le premier à y périr, monsieur le Grand !

— Est-ce donc pour nous énerver et nous ôter tout courage que vous vous êtes introduit dans notre compagnie ?

M. de Soissons, qui avait gardé jusque-là le silence, intervint dans le débat.

Il fut d'avis que le vieux capucin leur donnait un sage conseil, en les dissuadant de recourir aux violences dont avait parlé MM. de Vendôme et de Cinq-Mars ; l'avortement des complots antérieurs, de celui de 1625, entre autres, démontrant les périls aussi bien que l'inanité de ces entreprises.

En 1625, Gaston d'Orléans avait aussi formé le projet de se défaire du cardinal par un coup de main semblable à celui que l'on proposait en moment. La cour se trouvait alors à Fontainebleau, et M. de Richelieu s'était retiré, pour y prendre quelque repos, dans sa maison de campagne de Limours. Une troupe de gens armés

devait partir la nuit de Fontainebleau, arriver de grand matin à Limours, y annoncer la prochaine visite du prince, s'emparer de la maison, élever quelque querelle avec les valets, et, pendant la bagarre, toutes les issues étant gardées, tomber sur M. de Richelieu et le tuer à coups d'épée.

Le cardinal, prévenu à temps de ce beau projet, et voyant de loin sur la route la troupe qui se dirigeait vers sa maison, ne l'attend pas; il monte en carrosse, court à Fontainebleau, pénètre inopinément dans l'appartement de Monsieur, et lui débite, avec le plus grand sang-froid, ce compliment :

« Monseigneur, ayant connu le dessein de Votre Altesse Royale de prendre un divertissement dans ma maison de Limours, j'aurais été très-flatté de lui en faire les honneurs ; mais, pensant qu'elle y aurait plus de liberté en mon absence, je viens lui en apporter moi-même les clefs, et me tiendrai auprès du roi pendant ce divertissement. »

— Vous agirez donc sagement, monsieur de Vendôme, ajouta M. de Soissons après avoir fait allusion aux précédents complots, de renoncer à vous débarrasser, par ces moyens expéditifs, de Son Eminence ; M. de Richelieu est plus fin que le maréchal d'Ancre. Entrez plutôt dans notre ligue; nous aurons, avec une bonne armée, le secours des Espagnols. Avant qu'il soit trois mois, la moitié du royaume sera soulevée, les troupes du cardinal battues à plate couture, le roi délivré; et M. de Richelieu, dans une bonne prison d'Etat, ne tardera pas à comparaître devant une de ces commissions qu'il a instituées lui-même pour rendre la justice plus complaisante et plus expéditive. N'êtes-vous pas de cet avis, mon révérend père ?

— Votre projet vaut encore moins que celui de M. de Vendôme, et je le désapprouve davantage.

— Ah ! ce moine devient impertinent, grommela M. de Soissons.

— N'avez-vous pas parlé de troupes espagnoles, monsieur le duc ?

— Nous aurons non-seulement avec nous les troupes espagnoles, mais aussi un corps d'Allemands que nous a promis l'empereur.

Le père Giroflée frappa violemment la table de sa main droite, rejeta son capuchon, et ses traits parurent comme transformés. La bonhomie, la douce compassion avaient fait place à l'indignation et à la colère.

Porthos, qui était assis à côté de lui, ne reconnaissait plus le bon capucin qui était venu le trouver un soir dans sa chambre pour lui apporter le salut de celle qu'il croyait perdue, l'ami des pauvres femmes, des enfants, dont la douce charité était un mélange d'amour pour tout ce qui était beau, et de pitié pour tout ce qui souffrait.

Cependant le mousquetaire craignit qu'il ne s'attirât quelque mauvaise affaire, au milieu de ces gentilshommes emportés, égarés par la haine et la passion.

— Mon père, modérez-vous, de grâce, dit-il à demi-voix.

— Ainsi, s'écria le père Giroflée, sans prendre garde à la prière de Porthos, ce n'est pas assez des maux que causent à notre infortuné pays nos discordes et nos querelles intestines ; ce n'est pas assez de nous déchirer de nos propres ongles : il faut encore que nous appelions l'étranger, que nous ouvrions nos frontières à l'Espagnol, à l'Allemand ! Ne pensez-vous pas comme moi, messieurs, que l'on s'occupe trop ici de M. de Richelieu et pas suffisamment de la France, et que, parler de se jeter dans les bras de nos ennemis, pour s'arracher de ceux de notre tyran, c'est presque effacer les crimes de celui-ci par le crime que nous méditons?

S'adressant alors au grand écuyer :

— Monsieur de Cinq-Mars, je vous ai parlé du billot, dont ne sauvent, dans ces temps malheureux, ni le nom, ni la jeunesse, ni la faveur, ni la justice. Que de fois déjà l'ai-je vu teint d'un sang généreux ! Si vieux que je sois, si peu de jours qui me restent à vivre, vos imprudences et vos impatiences le montreront encore à mes yeux rougis de larmes. Suis-je donc destiné à consoler l'heure suprême de quelqu'un de ceux qui m'écoutent ?

Il se tourna ensuite vers M. de Soissons :

— Et vous, monsieur le duc, n'avez-vous jamais songé que, dans les combats que vous allez livrer, avec le secours de l'étranger, contre le roi de France, le coup mortel, l'épée ou la balle qui vous frapperaient, vous feraient tomber comme un rebelle !

Promenant ensuite sur toute l'assemblée son regard inspiré, il termina ainsi :

— Laissez-vous persuader ; écoutez, mes jeu-

nes et beaux gentilshommes, la voix d'un pauvre vieillard qui vous aime. La santé du roi est chancelante, mais celle du cardinal est minée. Une année ou deux apporteront de grands changements dans les affaires du royaume; M. de Richelieu, lui, n'a pas deux années à vivre. Son sang appauvri, corrompu par les veilles, les soucis, les craintes, n'a plus d'autres ardeurs que celles de la fièvre qui le ronge. Voulez-vous donner à sa lente agonie un dernier triomphe et la joie de quelque décollation!

Le père Giroflée se rassit tranquillement et passa la main sur sa longue barbe blanche, ce qu'il avait l'habitude de faire quand il était content de lui.

— Voilà un singulier conspirateur, dit Fontrailles au duc de Guise. M. de Vendôme n'avait que faire de nous embarrasser d'un sermonneur de cette espèce.

— Heureusement qu'il a parlé dans le désert.

— Eh! voyez M. de Cinq-Mars, il a l'air tout soucieux.

— Ne lui a-t-il pas presque annoncé qu'il mourrait sur le billot?

— Comme il a donné à entendre à M. de Soissons qu'il pourrait bien trouver avant peu la mort sur un champ de bataille.

— Il a la prophétie funèbre.

— Les prophètes ne prédisent jamais que des malheurs; ils sont sûrs, de cette manière, de tomber juste neuf fois sur dix. S'ils ne prédisaient que des choses heureuses, ils se tromperaient peut-être plus de dix fois. Mais est-on certain au moins que ce capucin n'est point un agent du cardinal?

— Je n'en sais pas plus que vous... Et, tenez, on l'interpelle précisément en ce moment à ce sujet.

Un groupe s'était formé autour du père Giroflée.

Des paroles de colère et de menace se faisaient entendre; le capucin y répondait avec une grande douceur. Cependant l'orage grossissait, les têtes étaient montées, et quelqu'un parlait déjà de prendre des mesures pour se mettre à l'abri d'une dénonciation; on entendit même circuler le mot d'espion.

A ce mot, Porthos bondit, se dressa de toute sa hauteur, et, se plaçant devant le père Giroflée, il regarda bien en face les plus exaltés.

— On me nomme Porthos, fit-il, je suis un des mousquetaires du roi, et j'ai juré à M. de Richelieu et à tous les siens une haine mortelle. Ceci dit, messieurs, je me porte garant de ce bon père. Celui qui doutera de lui, doutera de moi; celui qui lui fera injure, m'injuriera, et vous savez comment les différends de cette espèce se vident entre gentilshommes.

Ce fut le dernier incident de la soirée ou plutôt de la nuit.

On se donna rendez-vous, au même lieu, pour le surlendemain, afin de prendre une résolution définitive, et les conjurés se retirèrent un à un, comme ils étaient venus, de manière à ne pas éveiller l'attention des gens du quartier, si quelque bourgeois trop matinal ouvrait par hasard sa fenêtre.

Porthos prit à part le père Giroflée et lui dit :

— Je vais sortir avant vous, et vous attendrai sur la Place-Royale ; vous m'y rejoindrez.

Un quart d'heure après, le mousquetaire et le capucin, marchant côte à côte, traversaient la place.

Ils allaient s'engager sous la double arcade qui conduisait à la rue Royale, pour gagner la rue Saint-Antoine et le bord de l'eau, lorsqu'ils entendirent le bruit d'une porte que l'on fermait, puis des pas qui se rapprochaient.

— Cachons-nous là un instant et laissons passer ce particulier, dit Porthos au père Giroflée; il faut éviter d'être suivis.

Ils s'effacèrent dans l'ombre, contre un des murs de l'arcade.

L'individu qui prenait le même chemin qu'eux, venait de s'engager sous le passage, lorsque deux exclamations furent poussées presque en même temps :

— D'Artagnan! s'écria Porthos, en s'élançant vers lui.

— Porthos! s'écria d'Artagnan.

— La rencontre est merveilleuse!

— Je ne m'étais donc pas trompé; c'était bien vous!

— Que voulez-vous dire?

— Ne traversiez-vous pas, vers les sept heures du soir, la place des Minimes, enveloppé dans votre manteau, et vous dirigeant du côté de l'hôtel de Vitry?

— Oui, fit Porthos, un peu embarrassé de la question... Un rendez-vous...

— D'amour! acheva le père Giroflée, en surgissant à son tour de l'ombre.

Cette fois, d'Artagnan n'en croyait pas ses yeux.

— Vous aussi, mon père! Ah! çà, mais la Place-Royale est beaucoup hantée, cette nuit.

— Vous ne la fuyez pas, vous non plus, mon fils, répliqua le moine.

— Un rendez-vous...

— Naturellement... c'est la nuit aux rendez-vous!

— Mais vous-même, père Giroflée? Savez-vous que votre conduite devient fort scandaleuse, depuis que vous vous frottez aux mousquetaires.

— Eh! eh! mon fils, je me fais vicieux sur le tard... Allons finir la nuit chez Porthos; je vous raconterai mes fredaines, et vous me direz les vôtres.

XIII

CHEZ LADY ANNA. — LE CABINET AUX SURPRISES. — ESCARMOUCHES DE COQUETTERIE. — VICTOIRES ET CONQUÊTE DE LA BELLE ANGLAISE. — LADY ANNA DISPARAIT COMME ELLE EST VENUE. — L'ESPIONNE DU CARDINAL REPREND SON ROLE.

Du porche de l'église des Minimes, où d'Artagnan avait fait sa faction, à la Place-Royale, la distance n'est pas grande. La fille de chambre de lady Anna marchait assez rapidement; cependant d'Artagnan trouva moyen de lui débiter encore en chemin quelques menus propos de galanterie; ce qui lui valut, de la part de la jolie soubrette, quand ils furent arrivés devant la grande porte de l'hôtel, où elle s'arrêta un instant, cette observation qui témoignait chez elle d'une certaine expérience du cœur humain en général, et du cœur des mousquetaires en particulier :

— Ah! vous êtes tous les mêmes, et les dames de la cour sont bien folles de se fier à vos protestations. Ne tiendrait-il pas à moi, ce soir, de vous égarer un peu dans quelque sentier de traverse?

— Veux-tu essayer? fit d'Artagnan, en lui prenant la taille.

— Que nenni! répliqua-t-elle, j'aurais peur moi-même de ne pas me retrouver.

Elle fit quelques pas vers l'angle de l'hôtel.

— Mais où vas-tu donc? lui dit le mousquetaire; n'entrons-nous pas par ici?

— Par la porte cochère, y pensez-vous, mon gentilhomme? Vous n'avez pas encore vos grandes entrées; ma commission exige plus de mystère.

Elle tira une clef de la poche de son tablier et ouvrit une petite porte dissimulée dans le mur, avec lequel sa couleur grise la confondait.

— Suivez-moi, lui dit-elle, et prenez garde de vous heurter.

La recommandation n'était pas inutile; on n'y voyait goutte.

D'Artagnan parcourut en tâtonnant un étroit et long corridor, au bout duquel se trouvait l'escalier, un escalier de service aux marches roides et tortueuses.

— Prenez-moi la main, fit la soubrette, mais ne la pressez pas trop.

Arrivés sur le palier du premier étage :

— C'est ici, dit-elle.

Une porte s'ouvrit; elle le poussa doucement, murmura à l'oreille de son compagnon ces mots qui lui donnèrent à réfléchir :

— Monsieur d'Artagnan, tenez-vous sur vos gardes, et ne croyez que la moitié de ce que l'on vous donnera à entendre : peut-être encore sera-ce trop.

Puis elle referma la porte sur lui, le laissant seul dans un grand cabinet.

D'Artagnan, un peu étourdi de l'aventure, promena ses regards autour de lui.

La pièce où il se trouvait était faiblement éclairée par les deux bougies d'un chandelier de

cuivre doré et ciselé, à deux branches, au pied carré, posé sur une console. Il n'y avait pour tous meubles que cette console, placée entre les deux fenêtres, et un canapé de tapisserie.

Des rideaux de brocart, aux profilures de soie, relevant des fleurs tissées de fil d'argent, garnissaient les fenêtres. On ne voyait d'autre porte que celle par laquelle d'Artagnan avait pénétré, les murs étant partout recouverts de panneaux de bois, encadrant des peintures mythologiques.

Un quart d'heure, un quart de siècle pour le mousquetaire, s'était écoulé ; personne n'avait encore donné signe de vie.

L'air ne se renouvelait guère, dans ce cabinet si hermétiquement clos ; il y faisait une chaleur suffocante. D'Artagnan ôta son manteau, se débarrassa de son épée, et les accrocha, ainsi que son feutre, entre deux panneaux. Il examina les peintures, compta les fleurs brochées d'argent des rideaux de brocart, les clous dorés du canapé, et, toutes ces distractions ne suffisant pas à calmer son impatience, il s'élança vers la porte qu'il essaya d'ouvrir ; elle était fermée en dehors.

— Holà quelqu'un ! s'écria-t-il. M'a-t-on fait venir céans pour me mettre en cellule ! J'aurais dû, Dieu me pardonne, m'en tenir à la soubrette.

Un petit éclat de rire, frais et argentin, le fit se retourner.

Une femme était devant lui, le visage enveloppé d'un voile.

Il n'eut pas le temps de se demander comment elle se trouvait là et par où elle était entrée. Elle écarta son voile, et les deux yeux de la belle Anglaise dardèrent sur lui tous leurs feux.

— Lady Anna ! murmura-t-il, en se jetant à ses pieds. Ah ! si vous avez entendu mes folles paroles, pardonnez-moi. Mais aussi pourquoi tout ce mystère ?

— Relevez-vous, monsieur d'Artagnan.

Lady Anna essaya de dégager ses mains, que le mousquetaire couvrait de baisers.

— Eh bien, reprit-elle, si les gentilshommes, en France, ont l'habitude de débuter par de tels transports auprès d'une femme qui ne leur a donné encore aucun droit sur son cœur, que leur reste-t-il quand elle s'humanise un peu ?

— C'est vrai, madame, je n'ai encore aucun droit sur votre cœur ; cependant ce billet charmant semblait me promettre....

— Quoi donc, s'il vous plaît ?

— Que vous m'accueilleriez avec moins de rigueur.

— Mais je ne suis pas du tout rigoureuse ; accordez donc un peu de temps à une étrangère comme moi, pour qu'elle se fasse aux habitudes de votre pays.

— Vous êtes adorable, lady Anna, et vous me rendrez fou.

— Ne l'étiez-vous pas un peu déjà, au moment où je suis entrée ?

— A propos, fit d'Artagnan, c'est une véritable entrée de fée que votre apparition. Comment vous y êtes-vous prise ?

Il examinait autour de lui les panneaux de la boiserie, sans y rien comprendre.

— Que vous importe comment je suis venue : l'essentiel pour vous est que je sois là.

— Je vous adore !

— Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque vous m'avez dit que je suis adorable.

— Et je veux passer ma vie à vous le prouver.

— Ce serait un peu long pour vous, dit-elle en riant, car vous êtes encore bien jeune ; nous en reparlerons plus tard. Ce soir, je veux causer avec vous sérieusement : mon billet n'avait pas d'autre but.

— Ah ! fit-il, avec un air de regret.

— Plaignez-vous donc. Je connais plus d'un gentilhomme qui ne demanderait pas mieux que d'être à votre place. Asseyez-vous là près de moi.

D'Artagnan s'assit auprès de lady Anna sur le canapé.

Il essaya alors de renouer avec elle la conversation sur ce ton de badinage galant, qui permet de dire à une femme beaucoup plus de choses qu'elle n'en voudrait entendre, si l'on y mettait moins d'apparente légèreté. Mais les yeux si mobiles de l'Anglaise, qui n'avaient exprimé jusqu'ici que l'enjouement et une aimable raillerie, venaient de prendre tout à coup une expression de hauteur et de dignité, des effets de laquelle le mousquetaire ne put se défendre. Son visage d'ailleurs était toujours le même, souriant, gracieux ; le regard seul avait changé, et ce contraste accentuait davantage les sentiments qui s'y peignaient.

— Monsieur d'Artagnan, reprit-elle, après un moment de silence, donné au soin qu'elle mit à disposer autour d'elle les plis de sa robe, ne vous faisais-je pas observer, dans mon billet, que

vous vous étiez beaucoup occupé de moi, depuis deux jours?

— Et de quoi donc me serais-je occupé; ne remplissez-vous pas toute ma vie?

— Vous savez bien ce que je veux dire par là. Me donneriez-vous l'assurance que vous n'avez rien appris que de favorable au sentiment que vous prétendez éprouver pour moi?

Le mousquetaire ne put s'empêcher de rougir un peu, en se rappelant sa conversation avec son ami Vardes. Les yeux de la belle Anglaise qui plongeaient dans les siens semblaient lire dans sa pensée, car elle ajouta aussitôt :

— Me répéteriez-vous volontiers, par exemple, ce que M. le marquis de Vardes a pu vous dire de moi?

L'interpellation était trop directe, trop précise, pour que d'Artagnan pût éluder une réponse.

Il y avait encore ces yeux qui pesaient sur lui, dont il sentait même l'obsession, tout en tenant les siens baissés, comme un accusé devant son juge. Il ne s'agissait plus, maintenant, de menus propos, d'une escarmouche de galanterie : l'entretien prenait la tournure d'un interrogatoire.

— Eh bien, monsieur d'Artagnan, fit l'Anglaise, vous étiez tout flamme, il y a un instant, et vous voilà tout glace. N'avez-vous plus rien à me dire; êtes-vous déjà au bout de votre chapelet, et vos feux d'artifice durent-ils si peu que cela d'habitude?

— C'est qu'en vérité, madame, vous venez de m'adresser une si embarrassante question...

— Elle est pourtant bien simple et bien claire. Voulez-vous me répéter ce que M. de Vardes a dit de moi, lorsque vous êtes allé chez lui aux informations?

Il balbutia encore quelques mots de défaite; lady Anna l'arrêta tout net :

— Avez-vous réellement quelque attachement pour moi?

— Etes-vous encore à en douter?

— Tenez-vous à me revoir?

— Demandez-moi plutôt si je tiens à la vie.

— Dites-vous vrai? Vos hésitations ne peuvent alors durer longtemps; car je vous jure que cet entretien sera le dernier, que je ne vous admettrai jamais plus en ma présence, si vous vous refusez à me donner la preuve de confiance, le témoignage d'amitié que j'exige de vous. Dieu m'est témoin, cependant, continua-t-elle en se rapprochant un peu du mousquetaire, que j'avais d'autres espérances et d'autres projets.

Tout en parlant, elle lui abandonnait une de ses mains.

— Croyez-vous que je vous aie écrit ce billet, que je me sois compromise avec vous, au point de vous assigner un rendez-vous chez moi, sans avoir longuement réfléchi aux conséquences de cette démarche? Votre air de loyauté, la générosité de votre caractère, qui se peint si bien dans votre voix, dans votre regard, m'avaient frappée au jeu de la reine. Votre affaire d'honneur avec lord Cox et sir Lincoln m'ont appris votre courage... Etrangère, dans votre pays, où je me fixerai peut-être, j'avais besoin d'un serviteur, d'un ami... Faut-il que je renonce à l'espoir de le trouver dans le seul gentilhomme français que j'aie remarqué?

D'Artagnan était une seconde fois à ses pieds. Il leva sur elle un regard plein d'ivresse, et crut lire dans ses yeux tout l'amour qu'il ressentait dans son propre cœur. Il n'y avait plus maintenant dans ces yeux qu'un mélange de tendresse, de regrets, et des promesses prochaines dont le mousquetaire fut bouleversé.

— Lady Anna, murmura-t-il, je serai ce serviteur, cet ami : disposez de moi.

— Que vous a dit M. le marquis de Vardes?

— Vardes n'est pas de vos amis.

— Je le sais.

— Vardes prétend... est-il besoin de vous donner l'assurance que je n'en ai rien cru, que j'ai repoussé avec indignation une pareille calomnie.

— Enfin, M. de Vardes prétend...

— Que vous appartenez... à M. le cardinal de Richelieu... que vous le serviez à la cour du roi Charles Ier, et que vous n'êtes venue à Paris que pour le servir à la cour du roi Louis XIII.

— C'est-à-dire que j'étais et que je suis encore l'espionne du cardinal... car il s'est servi de ce mot, n'est-ce pas?

— Je ne veux pas vous dissimuler que ce sont là ses propres paroles.

Si d'Artagnan, qui était toujours à ses pieds, eût de nouveau levé à cet instant les yeux sur elle, l'expression de son regard l'eût singulièrement refroidi. Il en jaillit un éclair de colère, de haine, qui enlaidit presque son beau visage. Mais ce ne fut qu'un éclair.



Il se venge de mes mépris...

Elle reprit, sans que sa voix trahît aucune émotion :

— Ne vous a-t-il pas dit de qui il tenait cette infamie?

— M. de Vardes n'a rien ajouté.

— Il ne vous a pas nommé M. le Grand ?

— Vous voulez parler de M. de Cinq-Mars?

— M. de Vardes voit beaucoup le grand écuyer de France, et c'est de celui-ci, j'en ai la certitude, qu'a dû venir une aussi horrible calomnie.

— Qu'avez-vous donc fait à M. de Cinq-Mars, madame, pour qu'il vous traite aussi indignement?

— Il se venge de mes mépris...

— Il a donc osé....

— Ce que vous avez osé vous-même, monsieur d'Artagnan ; l'accueil seul a été différent : vous n'en doutez pas à sa conduite.

Le mousquetaire se releva, mordu par un sentiment de jalousie.

— Demain matin, à la première heure, s'écria-t il, je serai chez Vardes; il faudra bien qu'il me dise la vérité, et si haut que soit placé le favori

du roi, je saurai le châtier, s'il s'est rendu coupable d'une telle noirceur.

— Gardez-vous de cette imprudente démarche ; vous n'arriveriez qu'à perdre ma réputation, car la cause de votre querelle serait bientôt divulguée.

— Soyez sans inquiétude à cet égard, lady Anna ; votre renommée m'est trop précieuse désormais pour que je la compromette. Les prétextes ne me manqueront pas pour le conduire sur le pré, et personne au monde, pas même lui, ne saura que j'aurai vengé dans son sang la femme que j'aime.

— Reprenez votre place, là, auprès de moi, dit-elle, vous allez me faire une promesse.

Sa voix tremblait un peu ; elle parut faire un effort sur elle-même :

— Au nom de cet amour que j'accepte, et dont il faut me donner des preuves, si vous voulez que je finisse par le partager, je vous prie de ne plus revoir M. de Vardes, ni M. de Cinq-Mars, que je ne vous en aie donné l'ordre.... Peut-être pourrai-je, avant qu'il soit longtemps, vous fournir le moyen de me venger de l'outrage que j'ai reçu.

— Je suis votre esclave et vous obéirai en toute chose ! Disposez de ma volonté, de mon existence. comme vous disposez de mon cœur.

— Je me souviendrai de vos paroles, et vous les rappellerai bientôt.

Ils étaient si près l'un de l'autre, que les longues boucles qui tombaient sur les épaules de l'Anglaise frôlaient le visage de d'Artagnan ; la suave odeur qu'exhalaient ces blonds cheveux lui montait à la tête, et il se sentait délicieusement pénétré par la moiteur d'une main qu'il pressait dans la sienne. La clarté des deux bougies qui éclairaient seules le cabinet pâlissait. Penchée vers lui, lady Anna semblait céder peu à peu à quelque charme irrésistible, prête à tomber dans ses bras.

Il lui murmura à l'oreille :

— Voulez-vous que je garde de cette soirée un souvenir éternel ?

Ses lèvres effleurèrent les épaules de l'Anglaise, sur les joues de laquelle se répandit un vif incarnat :

— Vous allez recommencer vos folies.

Elle se cambrait sous son étreinte passionnée, et par un mouvement charmant, où il y avait plus d'amour encore que de coquetterie, elle lui mit sur la bouche son mouchoir, comme pour arrêter au passage quelque baiser plus ardent que celui qu'il venait de lui donner.

D'Artagnan s'empara du mouchoir, qu'il pressa sur ses lèvres, s'enivrant de son parfum, le couvrant de tous les baisers qu'il ne pouvait placer ailleurs.

Mais presqu'aussitôt il sentit ses paupières s'appesantir ; sa vue s'obscurcit ; les bougies pâlissaient davantage, et un nuage l'enveloppait ; ses yeux se fermèrent ; il essaya de se redresser, tendit les bras, et s'affaissa doucement sur le canapé.

Lady Anna, qui s'était reculée, avait prêté à cette scène si rapide une anxieuse attention.

— Il était temps ! fit-elle avec un soupir, quand elle le vit immobile.

Elle contempla un instant le mousquetaire, qui paraissait dormir d'un profond sommeil, la tête rejetée en arrière, les lèvres entr'ouvertes, les traits calmes, mais la figure blanche, comme dans un évanouissement. Elle s'avança même, pour écouter le bruit de sa respiration, et retira avec précaution le mouchoir qu'il tenait encore dans sa main. Lady Anna luttait évidemment contre une émotion dont il lui était commandé de se défendre ; peut-être pensait-elle en ce moment que le jeune et beau mousquetaire eût mérité un autre sort.

Enfin, elle se leva, heurta d'un petit coup sec un des panneaux qui recouvraient les murs du cabinet : le panneau glissa, démasquant une porte secrète, et elle disparut, non sans avoir jeté sur d'Artagnan un dernier regard qui n'était pas sans regrets. . . . .

. . . .

— Lady Anna, je vous aime... Lady Anna, rendez-moi ce mouchoir... Vous me l'avez donné... N'est-ce pas un gage de votre amour ? murmurait d'Artagnan.

Il rouvrit les yeux ; la soubrette, qui l'avait introduit dans l'hôtel de madame d'Aiguillon, se tenait debout devant lui, attendant son réveil.

— Mon gentilhomme, lui dit-elle, prévenant toute question, figurez-vous pour le moment que vous avez fait un joli rêve ; mais je suis chargée de vous faire savoir qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il se renouvelle bientôt ; on ne vous demande, pour prix d'un telle faveur, que la plus complète discrétion : un seul mot, même

à votre plus intime ami, et vous ne reverriez jamais plus la dame de vos pensées.

D'Artagnan n'avait pas encore ses esprits bien libres.

— Y a-t-il longtemps que je suis là? demanda-t-il.

— Vous savez à quelle heure vous êtes venu... Il est deux heures du matin.

Il se leva, la tête un peu lourde, suivit la fille de chambre, qui le reconduisit par le petit escalier, et ne revint complétement à lui que sur la Place-Royale, lorsque l'air vif de la nuit lui eut fouetté le visage.

Rentrons maintenant dans l'hôtel d'Aiguillon, où nous avons encore quelque chose à voir, qui complétera la scène du cabinet aux surprises.

Si le cardinal de Richelieu était un grand ministre, accomplissant avec un rare bonheur de grandes choses, il y employait volontiers les petits moyens. L'intrigue, la corruption, l'espionnage, la galanterie, rien ne lui répugnait, pourvu qu'il arrivât à ses fins, qui étaient, hors du royaume, l'abaissement de la maison d'Autriche, à laquelle il enleva le Portugal, la Catalogne et l'Alsace; dans le royaume, l'affermissement du pouvoir royal, sur les ruines de l'édifice féodal, dont il abattait les derniers pans de mur, recourant à la hache quand la pioche et la sape ne suffisaient pas à sa terrible besogne. Mais en travaillant pour le roi, il travaillait pour lui, puisque le pouvoir royal était tout entier dans ses mains. Son ambition, ses passions et ses intérêts se confondaient tellement avec la puissance, la gloire et les intérêts de son pays, qu'il ne savait plus les distinguer lui-même, et qu'il lui arrivait trop souvent de venger ses propres injures, les blessures de son amour-propre, de sa vanité, quand il prétendait ne servir que l'Etat.

Ces petits moyens, mis au service d'une grande entreprise, lorsqu'il n'en usait pas pour son profit personnel, plaisaient d'ailleurs au duc de Richelieu, exempt de préjugés, affranchi de tous les scrupules que son caractère de prêtre et d'évêque, à défaut de sa conscience, aurait dû lui inspirer.

Sa liaison avec sa propre nièce, madame la duchesse d'Aiguillon, fournissait un triple élément à son penchant pour la galanterie, l'intrigue et l'espionnage.

Pour la galanterie, il n'était pas le premier évêque de son temps qui se fût adonné au commerce des femmes.

Jean Bertaut, aumônier de Marie de Médicis, évêque de Séez, s'était fait un nom, dans la république des lettres, par ses poésies amoureuses. De la même main ornée de l'améthyste épiscopale, dont il bénissait ses ouailles, Monsieur de Séez adressait à un rival ces vers d'alcôve, sur une dame qui l'avait trahi, après ne lui avoir opposé qu'une faible défense :

Quelque jour peut-être toi-même,
De cet heur qui te semble extrême,
Tu te verras déposséder;
Car la femme est comme une ville;
Quand la prise en est si facile,
Elle est difficile à garder.

Ce qui fournit à l'éditeur des *Annales poétiques* l'occasion de dire :

« Il fit des vers amoureux et les laissa publier de son vivant. Il n'y avait là rien d'étonnant pour le siècle où il vivait; mais du moins les vers de Bertaut sont-ils amoureux sans être libres. Il est pourtant certain que, lorsqu'on loue un évêque de n'avoir été que galant, cet éloge de l'homme est une sanglante satire de son siècle. »

Antoine Godau, à qui Richelieu lui-même avait donné l'évêché de Grasse, rimait aussi des madrigaux en l'honneur des jolies femmes de son diocèse; et l'abbé de Montreuil, secrétaire de M. de Cosnac, évêque de Valence, chantait en vers presque licencieux, qu'il intitulait modestement : « Poésies légères, » les Philis, les Iris, les Clélie et les Uranie dauphinoises, dont il n'avait pas lieu de se plaindre.

C'était un des méchants bruits repandus par les ennemis du cardinal, qu'il avait, dans les commencements de sa faveur, porté ses hommages jusqu'aux pieds de la jeune reine Anne d'Autriche. Ils s'étaient égayés aussi de sa déconvenue auprès de la courtisane Marion Delorme. En ce moment, ils lui donnaient pour maîtresse sa propre nièce, madame d'Aiguillon, assez belle d'ailleurs pour inspirer, même à un oncle, de tendres sentiments.

Le cardinal se rendait fréquemment chez elle, à une heure assez avancée de la soirée, avec des précautions et sous un déguisement pleins de

mystère, et ceux qui l'épiaient s'étaient assurés qu'il n'en sortait parfois qu'au milieu de la nuit.

Les ennemis du cardinal ne se trompaient que de moitié, en attribuant aux penchants amoureux de Son Eminence ces visites mystérieuses et nocturnes : l'amour et la politique se les partageaient.

Le cardinal recevait, chez madame d'Aiguillon, les agents secrets qu'il ne voulait ou ne pouvait pas voir ailleurs. Il s'y enfermait pendant de longues heures avec des espions, tantôt travestis en moines, tantôt en ecclésiastiques, tantôt en marchands ou en porte-balles, qu'il employait soit à Paris ou dans les provinces, pour surveiller les menées de la Cabale, soit à Londres, à Bruxelles, à Madrid, pour y surprendre les intelligences que Gaston d'Orléans ne cessait d'entretenir avec les cours étrangères.

Madame d'Aiguillon habitait alors un hôtel contigu à celui où lady Anna s'était installée; une porte de communication existait entre son appartement et celui de l'Anglaise.

Le soir même du rendez-vous assigné à d'Artagnan, M. le duc de Richelieu s'était rendu chez sa nièce.

Au moment où la soubrette introduisait le mousquetaire dans le cabinet, Son Eminence achevait précisément de donner à lady Anna des instructions catégoriques pour le rôle qu'elle devait jouer pendant ce scabreux tête-à-tête. De là le retard qui avait fini par lasser la patience de d'Artagnan.

Le cardinal étant ensuite rentré chez madame d'Aiguillon, il y trouva un de ses agents, nommé Sauvé, qu'il employait dans les affaires les plus délicates ; un vrai limier, dont le flair était merveilleux, toujours en quête pour détourner la bête et la lancer devant le chasseur.

Mons Sauvé passait pour le plus habile parmi les espions du cardinal. Il l'était, à ne s'en tenir qu'aux apparences et aux résultats qu'il obtenait; mais une bonne partie de sa gloire était usurpée, et revenait de droit à sa femme.

La femme de l'espion, d'une rare beauté et d'une non moins rare complaisance, découvrait de par la ville, tout en y cherchant le plaisir, une foule de choses secrètes et curieuses, qu'elle lui rapportait fidèlement, avec maintes pistoles par-dessus le marché. Mons Sauvé n'avait guère que la peine d'empocher les unes et d'aller raconter les autres à Son Eminence. Il tirait ainsi, comme dit le proverbe, d'un sac deux moutures, ayant, d'un côté, les profits qui lui revenaient des aventures de madame, et, de l'autre, ceux que lui valaient les services rendus à l'Etat, dans la personne du premier ministre. Là encore, on le voit, la galanterie et la politique se donnaient la main, et l'espion témoignait assez, par son double menton, son teint fleuri, sa plantureuse corpulence, qu'on ne dépérit pas à manger à ces deux râteliers.

— Si Votre Eminence, dit cet homme au cardinal, voulait essayer cette nuit d'un beau coup de filet, l'occasion est unique. On conspire à l'hôtel de Vitry : toute la Cabale y est réunie à cette heure.

— On m'en a déjà instruit, répondit le cardinal, et cette fois tu es en retard, mon pauvre Sauvé. Tu deviens poussif; il faudra un de ces jours te mettre au rancart.

C'était une des petites jouissances du grand ministre, de prouver aux agents subalternes de sa politique qu'il en savait toujours plus qu'eux, et qu'un plus habile les avait devancés.

Mais l'espion, qui se croyait certain, cette fois, d'en savoir plus que le cardinal, mécontent de l'accueil qu'on lui faisait, résolut de ménager sa provision de nouvelles, de ne la débiter que petit à petit et de voir ainsi jusqu'à quel point on pouvait se passer de ses services.

— Alors, reprit-il, Votre Eminence n'ignore pas que M. le duc de Vendôme...

— Est encore à la tête de cette belle équipée...

— Avec M. le comte de Soissons...

— Et M. le duc de Guise, et Cinq-Mars, et Fontrailles.

— M. de Fontrailles, qui revient de Sedan, où il est allé pour s'aboucher avec M. de Bouillon, au nom de M. le duc d'Orléans, n'est pas encore arrivé. Quant à M. le Grand, il paraît y mettre une ardeur toute particulière; c'est lui que j'ai vu entrer ce soir le premier à l'hôtel de Vitry, après M. de Vendôme.

Sauvé s'arrêta, pour voir l'effet que produisaient sur son maître ces renseignements assez précis.

Le cardinal tira de sa poche un papier qu'il déplia.

C'était la liste complète des conjurés. Il lut à haute voix les noms de tous ceux qui étaient assemblés en ce moment chez M. de Vitry; les

noms de Porthos et du père Hilarion s'y trouvaient inscrits les derniers, comme étant les plus minces personnages de la bande.

M. de Richelieu jouissait de son petit triomphe. Après un court silence, il reprit :

— Il y a là des mécontents et des boudeurs qui ne manqueront pas de se retirer, dès qu'il s'agira de passer des paroles aux actes : je les connais depuis longtemps. Cinq-Mars n'est pas encore dangereux ; il le deviendra peut-être plus tard ; mais je lui prépare une besogne à sa taille, qui l'occupera assez pour le détourner de cette grosse entreprise au-dessus de ses forces. M. de Vendôme lui-même y regardera à deux fois, avant de se lancer à fond dans une nouvelle aventure : il sait par expérience ce que cela peut lui coûter. Dès demain, je leur inspirerai d'ailleurs une terreur salutaire, en faisant arrêter et jeter dans un cul de basse fosse le mousquetaire et le moine qui ont eu l'imprudence de se mêler à ces hauts personnages. N'est-ce pas ton avis, Sauvé?

— Il y a du bon dans ce que dit Votre Eminence ; cependant...

— Quant à MM. de Guise et de Soissons, qui veulent essayer d'une prise d'armes et d'un soulèvement, avec M. de Bouillon, il faut les laisser agir. J'aime mieux cela que de sourdes menées. Ce sera l'affaire d'une campagne ; dans six mois, ils solliciteront eux-mêmes un accommodement, que je leur vendrai le plus cher possible ; M. de Bouillon y perdra peut-être même sa place de Sedan. Sans compter que, d'ici là, j'aurai tout le loisir d'émonder l'arbre de la sédition, et de faire tomber bien des branches qui me gênent.

L'espion se permit un air de visage où ne se lisait pas une complète approbation des idées de Son Eminence.

— Qu'y a-t-il donc? fit le cardinal.

— Monseigneur, vous savez beaucoup de choses ; mais ceux qui vous les ont rapportées ont omis l'essentiel. Il y a un bien plus grand péril pour l'État que la prise d'armes de M. le duc de Bouillon, de MM. de Guise et de Soissons.

— Voyons le péril, maître Sauvé.

— Un complot est formé contre les jours de Votre Eminence.

Le cardinal pâlit légèrement ; mais il se remit presque aussitôt.

— Quelque nouvelle entreprise dans le genre de celle de Limours n'est-ce pas?

— Pas tout à fait; on évitera cette fois tout ce qui pourrait donner trop d'éclat à l'événement, et le coup paraît d'autant plus sûr à celui qui l'a imaginé, que l'arme qu'il compte employer est peu usitée parmi les gentilshommes.

— Le poison ! interrompit le cardinal.

— Vous l'avez dit, monseigneur.

M. de Richelieu fut un instant comme atterré de cette révélation.

— Le poison ! répéta-t-il. Ce ne peut être ni Monsieur, ni Cinq-Mars qui aient conçu un pareil projet.

— Il appartient à M. le duc de Vendôme.

— Le frère du roi ! murmura le cardinal.

Il se rappelait, en ce moment, que, lors de la mort du maréchal d'Ornano, imprisonné à Vincennes, on l'avait précisément accusé lui-même de s'être défait du prisonnier par le poison, et que le duc de Vendôme, impliqué dans le même complot que le maréchal, s'était montré le plus acharné à répandre ce bruit. Le duc de Vendôme avait d'ailleurs à venger son frère cadet, le grand prieur de France, mort aussi dans les fers, au château d'Amboise.

— Voyons, dit-il; tu as des détails, tu connais les complices?

— Si Votre Eminence veut donner des ordres pour qu'on arrête, dès demain, les deux individus que je vais lui désigner, et si on les interroge de la bonne façon, elle saura tout le menu de l'entreprise ; car ce sont ceux que M. le duc de Vendôme a débauchés par l'appât d'une grosse somme.

— Les noms, les noms !

— Ils sont attachés à votre service : La Combe et Saint-Martin.

Le cardinal écrivit ces noms sur ses tablettes.

La Combe et Saint-Martin faisaient partie des gens de sa maison de Ruel, près Paris, où il se retirait volontiers, comme autrefois à Limours, pour se délasser des fatigues de son rude métier.

L'espion ajouta :

— Ils doivent venir demain soir à Paris, faire la débauche dans une maison de plaisirs de la rue de la Perle, tout à côté du grand Jeu de Paume, la *perle* des tripots, qui a donné son nom à la rue. Votre Eminence pensera sans doute qu'il vaut mieux les arrêter dans cette maison qu'à Ruel même ; cela fera moins d'éclat,

et M. le duc de Vendôme sera deux ou trois jours sans se douter de rien.

— Tu es de bon conseil, dit le cardinal en posant devant Sauvé une bourse, que celui-ci fit disparaître dans la large poche de son haut-de chausses. Ce n'est qu'une avance sur les cinq cents pistoles que je te ferai compter, si les aveux de ces deux coquins confirment tes renseignements.

M. de Richelieu avait l'habitude d'en user libéralement avec ceux qui le servaient, à l'encontre du roi, fort économe de ses deniers. Aussi lui était-il arrivé plusieurs fois de menacer de quelque disgrâce le surintendant des finances Bullion, lorsque celui-ci tâchait, pour augmenter l'épargne, de diminuer, à la sourdine, de quelques centaines de louis d'or les gratifications que M. de Richelieu accordait à ses agents secrets.

Il est vrai que M. de Bullion avait pour cette sorte de monnaie une affection toute paternelle, qui expliquait le soin qu'il mettait à la conserver dans ses coffres. Les premiers louis d'or qui eussent paru en France, avaient été frappés par ses ordres et sous sa surintendance.

Dès que l'espion se fut retiré pour aller surveiller de nouveau les abords de l'hôtel de Vitry, le cardinal passa par la porte de communication et rentra dans l'appartement de lady Anna.

L'Anglaise ne tarda pas à l'y rejoindre : elle venait de laisser d'Artagnan endormi sur le canapé, trouvant peut-être dans quelque rêve l'image confuse du bonheur qu'il n'avait touché de si près que pour le voir s'évanouir.

Elle était encore sous le coup de l'émotion de la scène que nous avons racontée ; non que son cœur y eût pris quelque part, lady Anna était peu vulnérable de ce côté, et tout à fait incapable d'une affection pareille à celle que d'Artagnan avait inspirée à la belle cabaretière de la rue du Vieux-Colombier, encore moins d'un sentiment comparable au chaste amour qui s'était emparé de Gabrielle de Preuil.

Mais les sens de la belle Anglaise parlaient à défaut de son cœur; son tempérament passionné s'était éveillé, malgré elle, auprès du jeune et ardent mousquetaire, qu'on lui commandait de séduire, d'enivrer par ses charmes. N'avait-elle pas pris un instant au sérieux son rôle de comédienne amoureuse? N'avait-elle pas poussé un soupir de regret en s'éloignant de celui qu'elle trompait, qu'elle entraînait peut-être dans quelque piége?

Il suffit d'un coup d'œil au cardinal pour deviner que l'espionne n'était plus tout à fait en son pouvoir, qu'elle songeait à briser les liens qui l'attachaient à lui, à se révolter contre le maître qui disposait de son corps et de son âme, pour une besogne ténébreuse.

Cette femme, il est vrai, n'était dans les mains du ministre de Louis XIII qu'un des moindres instruments employés au service de son ambition ou de ses haines. Il pouvait fort bien se passer d'elle, la rejeter dans le néant d'où il l'avait tirée, ou la faire disparaître, sans que rien fût dérangé dans ses vastes combinaisons.

Mais, après avoir commencé de se faire de l'intrigue et de toutes ces machinations compliquées une arme contre les ennemis dont il était entouré, il avait fini par s'en faire un besoin. Il y prenait maintenant un intérêt indépendant du but qu'il voulait atteindre, et, comme un véritable joueur, le jeu l'occupait plus encore que l'enjeu.

— Eh bien, lady Anna, dit-il, avez-vous réussi?

— Au-delà de mes espérances, répondit l'Anglaise; le mousquetaire est fou de moi; il ne tiendrait qu'à moi d'en faire ce que je voudrais.

— Il faudra y tenir, lady Anna. Comment vous êtes-vous débarrassée de lui?

— Avec mon moyen habituel, qui est infaillible; ces mouchoirs d'Espagne sont bien précieux pour la vertu aux abois; mais je ne vous promets pas de toujours m'en servir.

— Ah! fit Son Eminence, en la considérant avec attention; vous êtes donc éprise de M. d'Artagnan?

— Je ne sais pas si j'en suis ou non éprise ; mais je sens qu'il me serait pénible que, de mon fait, il lui survînt quelque chose de fâcheux.

— Lady Anna, il m'est parvenu aujourd'hui des lettres d'Angleterre : vous êtes complétement ruinée. Les biens que vous avait laissés votre mari, et dont les rebelles s'étaient emparés, viennent d'être vendus.

— Mon frère, qui a recueilli toute la succession paternelle, est riche de cent mille francs de rente; lord Stanhope ne laissera pas sa sœur dans la misère.

— Lord Stanhope est à Paris depuis deux jours. Des gens officieux se sont empressés de

lui apprendre le rôle que vous remplissiez à Whitehall. Pour l'honneur de sa maison, il a juré de ne jamais divulguer ce secret; mais il a juré aussi de ne jamais revoir l'espionne. Ainsi, lady Anna, vous n'avez plus de frère, et les douze mille livres de pension que je vous fais sont votre unique et dernière ressource. Si vous les perdez, vous tombez dans la misère ou dans l'abjection.

Elle baissa la tête, après avoir essayé de darder un de ses regards les plus venimeux sur le cardinal, qui ne parut même pas s'en apercevoir.

Il poursuivit alors :

— Ce n'est pas tout encore. Il y a à Londres, dans un cachot de la Tour, les fers aux pieds, un prisonnier qui passe ses jours et ses nuits à maudire la femme qui l'a perdu. Vous devez le connaître, lady Anna?

Une pâleur mortelle s'étendit sur le visage de l'Anglaise; elle balbutia à voix basse, sans lever la tête :

— Je ne sais vraiment pas ce que veut dire Votre Eminence.

— J'aiderai alors votre mémoire. Ce prisonnier est un gentilhomme du comté de Somerset. Il vint à Londres il y a quelques mois, pour soutenir un procès contre un des seigneurs de la cour de Charles Ier, procès dont la perte devait le ruiner. Une femme de la suite de la reine Henriette le vit et feignit d'éprouver pour lui.... comment vous dirais-je cela?... un de ces caprices comme celui que vous ressentez en ce moment pour d'Artagnan. Elle lui fit tenir un billet qui piqua sa curiosité, enflamma son imagination. Un second billet lui assigna un rendez-vous chez un baigneur de Great-Haton où se font ces sortes de rencontres. Elle s'y rendit masquée, et ne quitta pas un seul instant son masque.

— Personne alors n'a pu la reconnaître, interrompit l'Anglaise.

— Attendez.... Pendant la nuit, profitant du sommeil du gentilhomme, elle s'enfuit, après lui avoir dérobé des papiers d'où dépendait la perte ou le gain de son procès. Persuadé que celui contre lequel il plaidait avait chargé l'inconnue de commettre ce vol, le gentilhomme courut chez son adversaire, le provoqua, et, dans un accès de fureur, ne pouvant obtenir de lui aucune satisfaction, il lui porta un coup d'épée qui l'étendit mort à ses pieds. Lady Anna, la victime de ce meurtre était votre amant! Faut-il faire connaître au prisonnier de la Tour de Londres le nom de celle qui ne s'est livrée à lui que pour le dépouiller? Cela ferait quelque bruit à Whitehall, et ne vous réconcilierait pas avec votre frère, si jaloux de l'honneur de sa maison.

L'espionne était vaincue. Elle se courba sous la main de fer qui l'étreignait.

— Disposez de moi comme il vous plaira de le faire, dit-elle au cardinal : je suis toute à votre service.

— A la bonne heure; je ne vous commanderai rien, d'ailleurs, qui puisse trop vous déplaire. Puisque le jeu vous intéresse, continuez à coqueter avec M. d'Artagnan, sans vous engager trop de ce côté; mais vous entamerez dès demain un commerce plus sérieux avec un gentilhomme de haut rang dont la conquête vous sera plus glorieuse que celle d'un cadet de Gascogne, simple mousquetaire du roi.

Lady Anna, à cette observation du cardinal, pensa certainement que Son Eminence n'était guère experte en de telles matières, et que si l'habit ne fait pas le moine, la casaque non plus ne fait pas le galant.

Mais elle garda pour elle sa remarque, se contentant de demander le nom de celui sur lequel elle devait, par ordre, exercer désormais l'empire irrésistible de ses charmes.

M. de Richelieu lui nomma Cinq-Mars.

Elle crut avoir mal entendu; le cardinal dut lui répéter qu'il s'agissait bien du grand écuyer, du jeune et brillant favori, dont toutes les femmes de la cour s'efforçaient à l'envi d'attirer les regards.

— Votre Eminence n'y songe pas, s'écria-t-elle; ce qu'elle me demande est tout à fait impossible.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît?

— Ne m'avez-vous pas appris vous-même les méchants bruits que M. de Cinq-Mars s'est plu à répandre sur moi, depuis mon arrivée à Paris; les propos qu'il a tenus à M. le marquis de Vardes, et que celui-ci n'a pas manqué de répéter à d'Artagnan? C'est l'homme qui m'est le plus odieux.

— Votre dévouement à mes intérêts n'en sera que plus méritoire.

— Je vous dis que je lui ai voué une haine implacable.

— Vous n'adoriez pas, que je sache, le gentilhomme de Somerset!

— Voyons, reprit-elle, après un moment d'hésitation, admettez que je cède à vos désirs, et que je consente à cette aventure ; croyez-vous qu'il me soit facile de me concilier les bonnes grâces de M. de Cinq-Mars ? Il soupçonne, tout au moins, que je suis dans votre dépendance, et M. le Grand n'est pas à cette heure de vos amis. Il y a certainement quelque piége dans ce que vous me proposez ; il flairera le piége, et nous en serons l'un et l'autre pour notre courte honte.

— Vous étiez moins embarrassée que cela à Londres, quand vous aviez à nouer quelque intrigue de cette nature. Cherchez, rappelez vos souvenirs.

— Si vous vouliez un peu m'y aider ?

— La scène du baigneur de Great-Haton, par exemple, ne saurait-elle se renouveler dans quelque quartier de Paris qui ôterait tout soupçon à Cinq-Mars? Vous y réfléchirez, lady Anna. Vous n'avez pas moins d'esprit que de beauté; vos billets, quand vous vous en donnez la peine, sont ravissants ; M. le Grand n'en aura pas reçu deux ou trois, que sa tête en tournera, et que vous l'amènerez où vous voudrez. Ne commencez rien, cependant, avant que je vous aie revue; je reviendrai demain soir chez madame d'Aiguillon, et vous donnerai mes derniers ordres.

Le cardinal prit un flambeau, salua l'Anglaise d'un mouvement de tête imperceptible et gagna un couloir au bout duquel se trouvait la porte qui communiquait d'un hôtel à l'autre. Il marchait péniblement ; sa taille un peu courbée, son air languissant, et les efforts pénibles qu'il faisait pour n'en laisser rien voir, frappèrent lady Anna, dont l'œil fauve le suivit jusqu'au fond du couloir.

XIV

LES SUITES D'UNE CONSPIRATION. — PORTHOS ET LE PÈRE GIROFLÉE APPRENNENT A LEURS DÉPENS QU'IL Y A QUELQUE DANGER POUR LES PETITS A SE MÊLER A DE TROP GRANDES AFFAIRES. — FUITE DE M. DE VENDOME — LES LANGUEURS DE GABRIELLE DE PREUIL. — D'ARTAGNAN REND UN SERVICE SIGNALÉ A LADY ANNA D'HERFORD. — IL COURT CHEZ ELLE POUR EN OBTENIR LA RÉCOMPENSE. — UN ACCUEIL AUQUEL IL NE S'ATTENDAIT PAS. — L'AMOUR D'UNE FILLE DE CHAMBRE.

Porthos avait emmené chez lui d'Artagnan et le père Giroflée. Le mousquetaire occupait un modeste logis, dans la rue des Aveugles, qui était alors un prolongement de la rue des Cannettes.

Le logis de Porthos touchait à l'académie de M. de Vendeuil; et si l'on éprouvait quelque surprise à voir des académiciens choisissant, pour y établir leur siége, une rue ayant un tel nom, nous nous hâterions de faire observer que l'académie de la rue des Aveugles n'avait aucune espèce de rapport avec l'Académie française, illustre compagnie fondée depuis cinq ans par le cardinal de Richelieu. L'académie de M. de Vendeuil était un établissement où l'on apprenait à la jeune noblesse l'équitation, la danse et d'autres exercices propres à la faire figurer avec honneur à la cour.

Le père Giroflée, qui n'avait pas fait, comme Porthos, le serment de se taire, n'hésita pas à instruire d'Artagnan de ce qui s'était passé à l'hôtel de Vitry, sûr d'ailleurs de sa discrétion, et se fiant autant à sa loyauté qu'à l'étroite amitié qui l'unissait à son compagnon.

D'Artagnan y apporta plus de réserve. Il ne souffla mot de son rendez-vous avec lady Anna, et mit sa promenade nocturne sur le compte d'une intrigue sans conséquence, qu'il prétendit avoir nouée avec une petite marchande de la rue Saint-Antoine.

L'affaire du grand complot formé contre le cardinal était d'ailleurs suffisante à leur entretien,



— Il y a à la Tour de Londres un prisonnier... (Page 135.)

et les occupait trop, pour que ni Porthos, ni le père Giroflée prissent garde à ses explications passablement embrouillées.

— Je me serais peut-être embarqué avec vous dans cette entreprise, leur dit d'Artagnan; que ne m'en avez-vous parlé plus tôt? je ne hais pas moins que vous le cardinal.

— Et vous auriez fait une belle folie, mon fils, répliqua le vieux capucin. Je ne m'y suis jeté que pour en retirer Porthos, sans compter que cela m'a fourni l'occasion de leur dire à tous de bonnes vérités, dont ils m'ont paru frappés, malgré leurs vociférations et les injures qu'ils m'ont prodiguées. M. de Richelieu ne se doute pas du service que je lui ai rendu cette nuit; j'ai bien envie de lui demander quelque riche et plantureuse abbaye. Grâce à moi, peut-être, il lui sera permis de mourir dans son lit, ce qui ne tardera pas, pour peu que Dieu prenne pitié du royaume de France. Mais voici qu'il fait grand jour, mes enfants; tout le quartier s'éveille. Je me suis assez occupé des affaires de l'État; que la paix du Seigneur soit avec vous! je vais un peu m'occuper des pauvres et des infirmes.

Après avoir serré la main des deux mousquetaires, le bon père Giroflée s'apprêtait à sortir, lorsqu'ils entendirent un grand bruit dans la rue et presque aussitôt dans l'escalier.

Le valet de Porthos entra, tout effaré.

— La maison est envahie par des archers avec un exempt à leur tête! s'écria-t-il.

L'exempt, qui marchait sur les talons du valet, le repoussa brutalement et s'avança au milieu de la chambre, s'assurant d'un coup d'œil qu'elle n'avait pas d'autre issue que la porte par laquelle il venait d'y pénétrer.

— Eh! c'est maître Griffard, exempt au Châtelet! remarqua Porthos. Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite matinale, maître Griffard?

Le lecteur se souvient certainement de maître Griffard; il a déjà vu fonctionner cette perle des exempts, lorsqu'à défaut de Julie de Vigneul, qu'il était chargé d'arrêter en vertu d'un arrêt du parlement, il mit la main au collet de M. de Vigneul, coffrant le mari au lieu et place de la femme.

Pourvu qu'il arrêtât quelqu'un, maître Griffard était le plus heureux des exempts. Sa face épanouie et rébarbative à la fois, par un jeu de physionomie plein de contrastes qui ne l'embellissait pas, témoignait en ce moment que la besogne abondait.

Toutefois, en reconnaissant dans Porthos le mousquetaire du couvent de Rambouillet, un peu d'embarras succéda chez lui à l'assurance qu'il avait montrée en pénétrant dans la chambre à la suite du valet.

— Vous connaissez donc ce coquin! fit d'Artagnan, qui trouvait à son tour un grand air de ressemblance entre maître Griffard et l'agent qui était venu un beau matin, il y avait quelques mois, l'arracher des bras d'Aricie, au cabaret du Grand-Monarque.

Cette épithète malsonnante rendit l'exempt au sentiment de ses devoirs et à l'exercice de ses redoutables fonctions.

— Au nom du roi, monsieur Porthos, vous êtes mon prisonnier, rendez votre épée! dit-il, en dépliant et présentant au mousquetaire un décret de prise de corps.

D'Artagnan s'élança vers lui et faillit lui arracher le papier. Griffard recula prudemment vers la porte, et appela quelques archers qui occupaient le haut de l'escalier. Toute résistance devenait inutile. Le père Giroflée, qui s'était tenu jusque-là un peu en arrière, s'approcha de l'exempt pour lui demander si le décret de prise de corps mentionnait le motif de l'arrestation.

Griffard l'examina avec quelque attention, se demandant ce que ce capucin pouvait faire à une heure si matinale dans la chambre d'un mousquetaire.

Mais sa face s'épanouit une seconde fois.

— Ne seriez-vous pas, par le plus heureux des hasards, le père Hilarion?

Entrevoyant quelque nouveau danger, d'Artagnan se hâta de lui répondre :

— Ce bon capucin n'a rien à démêler avec les gens de justice; je réponds de lui : il se nomme le père Giroflée.

— Pourquoi mentir, mon fils? Père Giroflée n'est qu'un surnom; on m'appelle le père Hilarion, monsieur l'exempt. Que voulez-vous de moi?

— Vous prier de me suivre, mon père : j'ai également un arrêt de prise de corps contre vous, et je devais me transporter au couvent du faubourg Saint-Jacques, pour le mettre à exécution, après avoir conduit M. Porthos en lieu sûr.

— C'est ce maudit cardinal qui vous fait arrêter, murmura d'Artagnan à l'oreille de son ami. Il avait sans doute des espions à l'hôtel de Vitry, et tous ceux qui s'y trouvaient lui auront été dénoncés.

— Où avez-vous l'ordre de nous conduire, monsieur l'exempt? demanda Porthos.

— Vous, à la Bastille, et le père Hilarion au Fort-l'Évêque, qui est le siége de la juridiction épiscopale.

— Je vous suis : je n'ai qu'un mot à dire à mon ami.

Les archers remplissaient la chambre. Porthos se rapprocha de d'Artagnan et lui dit tout bas :

— Vous ferez connaître, n'est-ce pas, à ma chère Julie le nouveau malheur qui me survient : je ne suis plus à les compter, depuis qu'elle m'a ôté toute espérance. Qu'elle sache de vous que je n'ai jamais cessé d'avoir son image présente à ma pensée.

Les deux mousquetaires se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, puis Porthos essuya furtivement une larme qui lui était venue, au souvenir de sa maîtresse.

Le père Giroflée, s'apercevant de son émotion, essaya de lui rendre toute son énergie :

— Une larme sur les moustaches d'un mousquetaire du roi! fit-il sans s'inquiéter de la présence de l'exempt; ah! si les gardes du cardinal pouvaient voir ça, quelle joie pour eux! D'Artagnan est bien sorti, lui, de la Bastille. C'est un moment d'orage à passer; le beau soleil reviendra pour vous, avec les belles fleurs, les belles amours et toutes les belles choses que le bon Dieu a faites pour la belle jeunesse; car vous avez pour vous la jeunesse et la force, et faut-il donc que ce soit un vieux capucin qui relève votre courage!

Il ajouta, en clignant de l'œil :

Croyez-en le pronostic d'un vieillard : le

règne de Satan touche à sa fin ; vous m'entendez! Une année ou deux sont vite passées et ne font qu'effleurer la vie, à votre âge. Ce serait tout au plus à moi de désespérer, qui ne verrai peut-être pas le jour de la justice. Mes enfants, quand vous serez de nouveau réunis, donnez un souvenir au pauvre père Girollée!

Dès que Porthos et le capucin, sous l'escorte de l'exempt et des archers, eurent été emmenés dans le carrosse qui conduisait l'un au Fort-l'Évêque, l'autre à la Bastille, d'Artagnan courut chez M. de Tréville, pour l'instruire de la disgrâce qui venait de frapper le mousquetaire, espérant que le capitaine-lieutenant pourrait obtenir du roi quelque adoucissement au sort de son ami. Il ne trouva M. de Tréville ni chez lui, ni à l'hôtel de la rue du Bac. Il se rendit alors auprès d'Athos et d'Aramis, qui furent frappés de stupeur en apprenant l'arrestation de Porthos. Le bruit se répandait déjà par la ville qu'une conspiration contre le cardinal venait d'être découverte. Pour n'y plus revenir, disons tout de suite ce qu'il advint du complot ébauché à l'hôtel de Vitry.

Le soir même, la maison de plaisirs de la rue de la Perle que l'espion Sauvé avait signalée, fut cernée, fouillée de la cave au grenier, et l'on y découvrit les deux individus attachés au service du cardinal, La Combe et Saint-Martin. Livrés au conseiller Lafflémas et menacés d'être mis à la question, ils prétendirent d'abord ne rien savoir, n'avoir jamais parlé ni à M. de Vendôme, ni à personne qui lui tînt de près ou de loin. Mais l'effet ayant suivi la menace, ils ne se virent pas plus tôt entre les mains des valets du bourreau et les brodequins aux pieds, qu'ils demandèrent grâce et promirent les aveux les plus complets.

La Combe et Saint-Martin déclarèrent alors qu'un émissaire de M. le duc de Vendôme, dont ils ignoraient le nom, les avait sollicités d'empoisonner le cardinal. Cet émissaire leur avait même remis, avec le poison qu'ils devaient employer, une somme d'argent, leur en promettant une plus grosse s'ils accomplissaient leur besogne à la satisfaction de son maître. Ils ajoutèrent qu'ayant réfléchi à cette proposition et pénétrés d'horreur pour un crime aussi abominable, ils s'étaient débarrassés du poison en le jetant dans la rivière, et qu'au moment où on les avait arrêtés, ils venaient de prendre la résolution de s'emparer de l'émissaire de M. de Vendôme, s'il se présentait encore à eux, pour le livrer à M. le duc de Richelieu.

Lafflémas ne se contenta pas de ces aveux et les deux misérables subirent la question ordinaire. Alors la souffrance leur arracha toutes les déclarations qu'on voulut; ils furent jusqu'à dire qu'ils avaient parlé au duc de Vendôme lui-même, et que c'était de sa main qu'ils avaient reçu le poison.

Cependant le duc de Vendôme, MM. de Guise, de Soissons, de Fontrailles et quelques autres quittèrent précipitamment Paris. Le cardinal mit l'interrogatoire, rédigé par le maître des requêtes Lafflémas, sous les yeux de Louis XIII, en y ajoutant les autres particularités du complot tramé de concert avec le duc de Guise et le comte de Soissons, sans oublier l'appui qu'ils comptaient tirer de l'Espagne. Le roi n'avait jamais eu beaucoup d'affection pour son frère naturel, le fils naturel d'Henri IV et de la belle Gabrielle d'Estrées. Il mande aussitôt au duc de Vendôme, qui s'est retiré dans ses terres, de se rendre auprès de lui pour se justifier.

Vendôme envoie sa femme à la cour, la chargeant de demander pour lui un sauf-conduit qui le mette à l'abri de tout acte arbitraire de la part du cardinal; mais, sans attendre la réponse, craignant pour sa liberté et même pour sa vie, il prend la fuite et s'embarque pour l'Angleterre, suivant l'exemple que lui a donné le duc de La Vallette.

Une commission fut instituée immédiatement par Louis XIII pour juger le contumace.

Elle allait certainement rendre contre le frère du roi une sentence de mort, lorsque M. de Richelieu, satisfait du résultat qu'il avait obtenu, voyant tout péril conjuré de ce côté, voulut ajouter à la gloire de son triomphe le prestige de la clémence. Il envoya au chancelier, président de la Commission, une lettre par laquelle il le priait de demander au roi la grâce du coupable, bien convaincu, il est vrai, que le roi, avec les terreurs et les défiances qu'il ne cessait de lui inspirer, ne l'accorderait pas pleine et entière.

Et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Louis XIII, après avoir résisté longtemps aux instances du chancelier, finit par lui dire :

« Je ne puis pardonner encore à ce grand coupable, mais je m'avise d'un expédient : c'est de

retenir le procès criminel de M. de Vendôme à ma personne, et d'en suspendre le jugement définitif; selon qu'il se conduira, j'aurai des bontés envers lui. »

M. de Vendôme ne jugea pas prudent de s'y fier et se garda de revenir en France. Il attendit patiemment en Angleterre la mort du cardinal, en compagnie de nombreux gentilshommes frappés d'une disgrâce pareille. Aussi l'affaire de la tentative d'empoisonnement ne fut-elle jamais éclaircie. Les partisans du duc prétendirent qu'elle avait été imaginée par le cardinal pour le perdre dans l'esprit du roi et pour se débarrasser du plus dangereux et du plus implacable de ses adversaires; les partisans de M. de Richelieu voyaient, au contraire, dans l'exil volontaire de M. de Vendôme, une nouvelle preuve de sa culpabilité. Pour ceux qui n'avaient pas de parti pris, ils faisaient cette remarque curieuse que le poison jouait un grand rôle dans la famille du frère naturel de Louis XIII. On présumait, non sans quelque raison, que sa mère était morte empoisonnée chez le fameux financier Zamet, au moment même où, malgré les avis de Sully, Henri IV songeait à répudier la reine Marguerite de France, pour épouser sa maîtresse, et les mêmes soupçons d'empoisonnement s'étaient élevés à la mort de son frère le grand prieur.

Pendant que le procès par contumace du duc de Vendôme se poursuivait à Paris, le duc de Bouillon, le duc de Guise et M. le comte de Soissons préparaient leur prise d'armes. Elle éclata quelques mois plus tard, et les prédictions du père Giroflée furent justifiées presque à la lettre par les événements.

Les troupes royales, commandées par le maréchal de Châtillon, s'étant avancées du côté de Sedan, perdirent contre l'armée du duc de Bouillon la bataille de la Marfée; mais, au milieu de la mêlée, le comte de Soissons fut tué roide d'un coup de pistolet que lui tira à bout portant un cavalier qui passa devant lui avec la rapidité de l'éclair et disparut aussitôt. La balle l'avait frappé au front et son visage était tout brûlé par la poudre.

Ce mystérieux cavalier, qui ne se vanta jamais d'un tel exploit et que personne ne revit jamais, passa généralement pour un instrument du cardinal. M. de Richelieu était parvenu, disait-on, à introduire un de ses propres gardes parmi les gendarmes de M. de Soissons, et l'avait chargé de profiter du désordre du premier combat qui se livrerait pour loger une balle dans la tête de ce prince.

Quoi qu'il en fût, M. de Soissons était tombé comme un rebelle sur le champ de bataille, et par lettres patentes, datées de Reims le 20 juillet 1641, le roi ordonna au parlement de Paris de faire un procès criminel « à sa mémoire. »

Les résultats de la bataille de la Marfée, livrée entre Bazeilles et Sedan, à une lieue de cette dernière ville, semblaient devoir amener la ruine du parti du cardinal, malgré la mort du comte de Soissons. L'infanterie royale, composée de plus de sept mille hommes, y avait péri presque tout entière; de deux mille cinq cents cavaliers, six cents à peine s'échappèrent, et le maréchal de Châtillon ne put rallier qu'une vingtaine de chevaux pour protéger sa fuite.

Cependant un accommodement survint bientôt entre la cour de France et le duc de Bouillon, qui obtint du roi ce qu'on appelait des lettres d'abolition. Le duc de Bouillon rejeta tout le crime sur le comte de Soissons, qui ne pouvait plus y contredire, et le pouvoir du premier ministre parut plus affermi que jamais, au moment même où sa chute paraissait la plus certaine.

L'accommodement fait avec le duc de Bouillon portait que le roi lui pardonnerait, comme aussi à tous les gentilshommes ou autres particuliers qui pourraient être recherchés pour avoir trempé dans son crime. Le duc de Guise, dont tous les biens avaient été confisqués, ne tarda pas à profiter de cette disposition du traité et obtint, lui aussi, des lettres d'abolition; mais le duc de Vendôme et les autres fauteurs de la conjuration restèrent sous le coup des procédures commencées contre eux, et ceux qui avaient été jetés dans les prisons sans aucune espèce de forme de justice, les complices obscurs, tels que Porthos et le père Giroflée, continuèrent d'y languir sans entrevoir le terme de leur infortune.

Reprenons maintenant le cours des événements sur lesquels nous avons un peu anticipé.

Le chagrin que ressentit d'Artagnan de la disgrâce de ses deux amis, les démarches qu'il essaya en leur faveur l'occupèrent assez pendant quelques jours pour le distraire un peu de sa passion. Lady Anna n'était pas oubliée, cependant : il s'étonnait de ne pas avoir encore reçu quelque billet lui assignant un nouveau rendez-vous ; il alla rôder même deux ou trois fois au-

tour de l'hôtel de la Place-Royale, sans oser y pénétrer.

Une semaine s'était écoulée, lorsque M. de Tréville le fit appeler.

Le capitaine-lieutenant, qui avait conçu pour lui une vive affection, ne lui dissimula pas que toutes ses démarches étaient inutiles, et qu'il se compromettrait gravement à les poursuivre.

— Le mieux qui puisse arriver à ce fou de Porthos, dit-il, c'est qu'on l'oublie au fond de sa prison, car le roi est entré dans une grande colère, quand il a appris le complot de M. de Vendôme. On vient de m'apprendre que le duc s'est enfui en Angleterre, et les petits pourraient bien payer pour les grands, si on appelait sur eux l'attention de Sa Majesté.

— Le roi joue donc maintenant la partie du cardinal? fit observer d'Artagnan; nous l'avons connu, vous et moi, dans d'autres dispositions, et les faveurs dont sa bonté m'a comblé, ne les ai-je pas dues précisément à son aversion pour M. le duc de Richelieu? Porthos, lui-même, n'a-t-il pas eu tout l'appui de Sa Majesté dans cette affaire de M. de Vigneul qui causa un si cuisant dépit à l'Eminence?

— Quand vous connaîtrez mieux la cour, répliqua le capitaine-lieutenant, vous saurez qu'il ne faut y croire à rien, ne s'y fier à personne, surtout au maître, y prévoir toujours ce que l'on a le plus à craindre, et s'y attendre à pis que ce qu'on a prévu. C'est une contrée de montagnes et de précipices, comme notre Béarn; les gens qui ne sont pas du pays ne peuvent s'aventurer qu'en prenant un guide; mais à la cour les guides ne sont occupés qu'à jeter les nouveaux venus au fond du trou.

Après cette leçon de morale, M. de Tréville congédia son mousquetaire, en lui enjoignant de cesser pour le moment toute espèce de sollicitations en faveur de Porthos, aussi bien dans son intérêt que dans celui du prisonnier.

Lady Anna continuait à ne pas donner signe de vie. D'Artagnan se souvint qu'il avait ses entrées aux réunions de la reine. Il se rendit une après-midi au Louvre. L'assemblée était nombreuse, et, comme d'habitude, composée des plus jolies femmes de l'entourage d'Anne d'Autriche. D'Artagnan n'en vit qu'une seule; l'Anglaise s'y trouvait, et les éclipsait toutes à ses yeux.

Pour se rapprocher de lady Anna, il dut passer tout auprès des filles d'honneur. Gabrielle de Preuil crut sans doute que c'était elle qu'il cherchait. Ses joues, un peu pâlies par de secrètes souffrances, se colorèrent tout à coup d'un vif incarnat; par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, elle se souleva un peu; le mousquetaire s'éloigna sans l'avoir remarquée, tout entier à l'objet dont il était préoccupé.

La fille d'honneur se laissa retomber sur son tabouret; l'incarnat de ses joues disparut; elle comprima d'une main qui tremblait légèrement les palpitations de son sein, et ferma les yeux en murmurant :

— Que lui ai-je donc fait, qu'il me haïsse à ce point?

Mademoiselle de Preuil croyait que d'Artagnan s'était détourné d'elle pour éviter de la saluer; une telle marque de mépris de la part de celui qui l'avait recherchée avec tant d'empressement, qui paraissait si heureux lorsqu'il parvenait à s'entretenir quelques instants avec elle, bouleversait ses esprits. Que lui avait-elle donc fait? D'où provenait ce changement, chez celui qui avait osé lui faire comprendre qu'il l'aimait, dont la voix pénétrante la remplissait naguère d'un trouble si délicieux?

Le cœur de mademoiselle de Preuil n'était pas assez expérimenté, son amour avait encore trop d'ignorance et d'innocence, pour qu'un sentiment de jalousie bien défini y pénétrât. Elle ne s'était pas rappelé cependant sans une vague inquiétude la dernière assemblée où elle avait vu d'Artagnan la négliger, pour s'entretenir avec lady Anna. Qu'avait-il pu lui dire, pendant cette longue conversation? Elle ne les avait pas quittés des yeux un seul instant; elle s'était informée auprès des filles d'honneur du nom de cette dame, qui était encore peu connue, n'ayant fait que depuis peu son apparition à la cour.

On sait que le mousquetaire fut plus de huit jours sans reparaître chez la reine. Cette froideur de sa part, après l'assiduité qu'il avait montrée, le souvenir de la préférence donnée à la belle Anglaise, la dernière fois qu'il était venu au Louvre, troublèrent le sommeil de mademoiselle de Preuil; elle passait presque toutes ses nuits à y réfléchir; son air de langueur, sa tristesse, frappèrent ses compagnes et madame de Senecé elle-même, qui surveillait de fort près ses filles d'honneur. La gouvernante la surprit deux ou trois fois dans sa chambre les yeux baignés de larmes. Soupçonnant quelque chagrin d'amour,

elle l'interrogea avec bonté, quoique ce ne fût pas son habitude en pareille occurrence; mais elle ne put rien en obtenir qui l'éclairât sur la cause de ces langueurs.

A bout de patience, elle finit par lui dire :

— Si vous ne vous plaisez pas dans le service de la reine, j'en écrirai à M. de Preuil, qui vous rappellera auprès de lui; vous savez que Sa Majesté ne veut par autour d'elle de ces visages moroses, et que ces airs éplorés ne font que lui causer de l'ennui.

— Le jour où vous jugerez à propos de me renvoyer de la conr, madame, lui répondit Gabrielle d'une voix émue, je prierai M. de Preuil de me permettre d'entrer dans un couvent.

— Eh! la sotte! s'écria la vieille gouvernante. il ne s'agit pas de vous renvoyer de la cour, mais il faut y montrer d'autres airs de visage que le vôtre.

— J'y tâcherai, pour vous plaire.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de la reine, qui a déjà remarqué vos singulières façons. Je lui en ferai mon rapport.

— Sa Majesté m'a témoigné jusqu'ici tant de bonté, que, si elle juge à propos de me donner congé, je lui demanderai comme une dernière faveur de me placer dans sa maison du Val-de-Grâce.

L'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Grâce, située d'abord à trois lieues de Paris, à Bièvre-le-Châtel, avait été transférée par Anne d'Autriche au faubourg Saint-Jacques, dans une maison nommée le Petit-Bourbon, et la reine, qui l'avait richement dotée, s'y était retirée plusieurs fois à la suite de ses démêlés avec le cardinal de Richelieu.

— Encore le couvent! fit avec humeur madame de Senecé. Vous feriez mieux de vous confesser à moi tout de suite, et de me dire le nom du galant qui vous a mis dans cet état.

A ce mot de galant, que madame de Senecé avait accentué avec toute la hardiesse qu'y peut mettre une respectable douairière, les joues de mademoiselle de Preuil s'empourprèrent vivement :

— Oh! madame! s'écria-t-elle en baissant les yeux.

— Voilà bien ces petites filles! Le mot les fait rougir, mais la chose les effraie beaucoup moins. Eh! songe-t-on à votre âge à entrer au couvent, si ce n'est pour quelque chagrin d'amour? Enfin, je ne demande pas mieux qu'il n'y ait point d'anguille sous roche, car vous savez que je suis peu endurante à cet endroit; mais prenez garde à vous, mademoiselle, si je viens à découvrir que vous m'avez trompée!

Madame de Senecé laissa la fille d'honneur toute rouge de confusion; mais elle se promit de la surveiller de très-près et de surprendre le secret de ces langueurs suspectes.

Quant à Gabrielle, l'état de son cœur n'avait désormais pour elle aucun mystère, grâce à cette rigide et prudente gouvernante, qui lui avait fait subir un si bel interrogatoire.

Ce qu'elle éprouvait, c'était de l'amour, elle ne pouvait plus en douter; le mousquetaire qui la faisait rêver, qui lui faisait verser tant de larmes, dont l'absence lui causait tant d'ennuis, n'était rien moins qu'un amant! Cette idée la remplit d'une sensation toute nouvelle, mélangée de joie et d'appréhension. Elle désirait ardemment de revoir d'Artagnan, et frissonnait de peur à la seule pensée de se retrouver auprès de lui, de l'entendre murmurer encore à son oreille ces charmants propos qu'elle n'avait pas bien compris jusque-là, mais qui ne lui plaisaient pas moins, et qui lui plairaient désormais davantage.

On s'explique sans peine maintenant l'émotion que la fille d'honneur ressentit à la vue du mousquetaire, et la secousse qu'elle éprouva lorsque celui-ci passa tout auprès d'elle sans daigner la remarquer.

Elle demeura quelques instants comme anéantie, ne se sentant plus vivre, que par les battements de son cœur. Une de ses compagnes lui pressa doucement le bras, en lui disant à demi-voix :

— Ma chère Gabrielle, qu'avez-vous donc? Vous êtes pâle comme une morte. Allez-vous vous endormir sur votre tabouret, ou vous évanouir en pleine assemblée?

Gabrielle sortit de sa léthargie, sourit tristement à son amie et allait sans doute lui répondre, lorsque celle-ci ajouta, sans la regarder et remuant à peine les lèvres :

— Ne me dites rien et remettez-vous, madame de Senecé nous observe.

Cette fille d'honneur connaissait sa madame de Senecé, et devait avoir appris à ses dépens à se méfier de ses talents d'observation.

Dès qu'elle fut complétement revenue à elle,

Gabrielle, avec cette sûreté de coup d'œil dont est douée la femme qui aime, n'eut besoin que de jeter un seul regard dans la salle pour y découvrir aussitôt d'Artagnan.

Le mousquetaire était assis auprès de l'Anglaise, dont la beauté, plus provocante que jamais, semblait ce jour-là se surpasser elle-même. Il lui parlait de fort près, paraissant mettre beaucoup de feu dans ses paroles; lady Anna, avec des manéges de coquetterie, l'écoutait, moitié souriante, moitié sérieuse.

Cette fois, ce fut bien le serpent de la jalousie qui mordit le cœur de Gabrielle. Quoiqu'ils ne fussent pas trop éloignés d'elle, le murmure des conversations particulières l'empêchait de rien entendre de ce qu'ils disaient, mais elle ne s'y trompa point. Ce qu'elle ne pouvait entendre, elle le lisait pour ainsi dire comme dans un livre ouvert sur les lèvres de d'Artagnan. Celui-ci parlait d'amour à lady Anna; il se plaignait certainement de quelque rigueur; il la sollicitait de lui accorder quelque faveur refusée jusque-là. N'était-ce pas un rendez-vous qu'il lui demandait? Oui, c'était un rendez-vous; mais l'Anglaise continuait à se faire prier, lui opposant quelque raison dont il ne paraissait pas se laisser convaincre.

Que de science avait acquise mademoiselle de Preuil, la douce et naïve Gabrielle, depuis la mercuriale de madame de Senecé!

Celle-ci, de son côté, observait la fille d'honneur. Quand elle la vit si attentive, elle suivit la direction de son regard, et aperçut le groupe formé par lady Anna et d'Artagnan.

Il n'était pas nécessaire d'avoir une grande perspicacité, et la gouvernante n'en manquait pas, pour découvrir tout le mystère. D'Artagnan était en plein commerce de galanterie avec la belle Anglaise; et soit qu'il eût trahi l'amour de la fille d'honneur, soit que Gabrielle eût conçu pour lui, à son insu, une de ces passions qui font d'autant plus de ravages dans un jeune cœur qu'elle y est davantage concentrée, la pauvre Gabrielle s'en désespérait.

— La sotte! elle va commettre quelque enfantillage! pensa madame de Senecé en la voyant faire un effort comme pour se lever.

Gabrielle se dressa en effet toute chancelante; elle fit un pas en avant; mais la gouvernante n'eut pas le temps de courir à elle. La jeune fille poussa un petit cri étouffé, s'affaissa sur elle-même et tomba évanouie en proie à une crise nerveuse.

Cela produisit une vive émotion dans toute l'assemblée. Chacun s'informait des causes de l'accident; un cercle s'était formé autour de Gabrielle, que madame de Senecé, aidée de quelques filles d'honneur, avait relevée. On lui faisait respirer des sels, mais, comme elle ne reprenait pas ses sens, la reine voulut qu'on la transportât dans ses propres appartements.

D'Artagnan avait été un des premiers à accourir auprès de Gabrielle.

— Allez donc voir ce qui se passe là-bas, lui avait dit l'Anglaise; c'est quelque fille d'honneur qui se trouve mal.

Un petit ricanement se fit entendre derrière le mousquetaire; c'était Vardes.

— Retourne auprès de lady Anna; ce qui se passe ici ne te regarde plus, quoique tu en sois seul coupable.

— Gabrielle! murmura d'Artagnan.

— Oui, Gabrielle de Preuil. Ecoute, je passe à la cour pour un des plus débauchés, et le roi a défendu à Cinq-Mars de me fréquenter, de peur que je ne le lui gâte. Eh bien, si j'avais eu la bonne fortune, comme toi, d'être placé entre l'Anglaise et cette innocente créature, j'aurais laissé l'Anglaise, m'eût-elle tout promis, pour celle à qui je n'aurais rien demandé. Retourne auprès de lady Anna, te dis-je. Celle-là, tu pourras la trahir à ton aise; elle n'est pas femme à s'évanouir pour si peu; il est d'ailleurs très-probable qu'elle prendra les devants.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda au mousquetaire lady Anna, qui n'avait pas quitté sa place.

— Une fille d'honneur qu'on vient d'emporter dans la chambre de la reine pour lui donner des soins; il paraît qu'elle est sujette à ces pâmoisons.

— N'est-ce pas mademoiselle de Preuil?

— Précisément.

— On la dit fort romanesque.

— Je ne sais, la connaissant fort peu.

— Cette fille nous regardait d'un air singulier, pendant que vous me parliez. Ne l'aviez-vous pas remarqué?

— Quand je suis près de vous, lady Anna, je ne vois que vous.

— Que vous disait donc M. le marquis de Var-

des, il y a un instant? Vous paraissiez assez mal à l'aise, en l'écoutant.

— Vardes est un fou.

— Et il vous contait quelque folie... Cela avait-il rapport à mademoiselle de Preuil ?

— Lady Anna, interrompit d'Artagnan, laissons là, je vous prie, M. de Vardes et les choses qu'il m'a débitées; je ne m'en souviens même plus. L'heure s'avance, la reine donnera dans un instant le signal du départ. Je vais encore une fois me trouver séparé de vous et ne sais encore où et quand j'aurai le bonheur de vous revoir.

— Mais..... au Louvre : je ne manque jamais d'y venir, et l'on y est très-bien pour causer.

— Ce n'est pas que cela pourtant que vous m'aviez fait espérer; ce premier et unique rendez-vous, si mystérieusement donné, si brusquement fini, ne promettait-il donc pas davantage ?

— Pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans paraître au jeu de la reine ? je vous croyais redevenu complétement indifférent à mes faibles charmes.

— Cela n'a pas dépendu de moi, je vous jure; le malheur de mon ami Porthos a été la seule cause de ma prétendue indifférence. Bien souvent j'ai passé près de votre demeure, mais je n'ai pas osé y pénétrer.

— Et vous avez bien fait, n'en ayant pas reçu la permission.

— Me l'accorderez-vous maintenant si je vous la demande ?

— Porthos, c'est ce mousquetaire qu'on a mis récemment à la Bastille, pour avoir tramé quelque chose contre..... le roi ?

— Mon ami était un des plus fidèles serviteurs de Sa Majesté... Lady Anna, de grâce, écoutez ma prière... Tenez, voilà la reine qui se lève.

L'Anglaise se leva aussi et, lui donnant à baiser le bout de ses doigts mignons, elle lui dit :

— Puisque vous paraissez y mettre un si grand prix, venez demain passer quelques instants auprès de moi, monsieur d'Artagnan.

Elle ajouta à demi-voix, de manière à n'être entendue que de lui :

— Nous supprimerons pour cette fois toute espèce de mystère... Je vous attendrai à deux heures précises.

Lady Anna alla faire sa révérence à la reine, et rejoignit madame d'Aiguillon qui avait son carrosse dans la cour du Louvre.

D'Artagnan passa le lendemain une heure charmante auprès de lady Anna, quoiqu'elle fût dans la compagnie de quelques gentilshommes. Mais il y revint le jour suivant et la trouva seule.

En lui permettant d'exprimer son amour dans les termes les plus passionnés et en n'y paraissant pas insensible, elle sut le contenir, par ses plus habiles manœuvres de coquette, dans les bornes d'un respect absolu. Elle lui avait défendu, d'ailleurs, toute espèce d'allusion à la scène du cabinet; il ne fut plus question entre eux ni de Vardes, ni de Cinq-Mars, ni des méchants propos qu'ils avaient tenus sur elle, ni de M. de Richelieu. Le mousquetaire était complétement sous l'empire de ses charmes et de son esprit. Ses visites se renouvelèrent cinq ou six fois ; il entrevoyait déjà l'heureux moment de son triomphe; lady Anna ne semblait se défendre que pour lui rendre plus précieuses ses dernières faveurs, et il ne se souvenait plus de ces lueurs fauves, de ces expressions de hauteur et de dureté qu'il avait surprises, au commencement de sa liaison, dans les yeux de l'Anglaise. Ses regards étaient maintenant, pour lui, d'une douceur et d'une tendresse inaltérables.

Sur ces entrefaites, une rencontre qu'il jugea des plus heureuses lui fit croire qu'il allait pouvoir avancer de quelques jours le dénouement qu'il attendait avec une véritable fièvre d'amoureux.

Un soir qu'il rentrait chez lui par le chemin le plus long, allant un peu au hasard, bayant aux corneilles et rêvant comme d'habitude à sa dame, il fut tiré de cette rêverie par des éclats de voix et des bruits de meubles que l'on briserait. D'Artagnan se retourna vivement, promena ses regards autour de lui; il s'était certainement égaré et se trouvait dans un quartier qu'il ne reconnaissait pas. A l'endroit où il venait de s'arrêter et qui formait une espèce de carrefour triangulaire, il y avait un grand puits banal.

Le bruit paraissait venir d'une maison à l'aspect sordide; on y apercevait de la lumière, au rez-de-chaussée, à travers les ais de deux fenêtres basses. Ce n'était probablement qu'une querelle de laquais faisant la débauche chez des filles de joie.

Tout à coup un cri de détresse, le cri perçant d'un homme près de succomber dans un guet-apens, se fit entendre. Laquais ou non, d'Artagnan n'hésita pas. Il s'élança vers une des fenêtres, dont les volets vermoulus et mal joints



Le maréchal de Châtillon ne put rallier qu'une vingtaine de chevaux. (Page 140.)

ne résistèrent pas à son effort, brisa le châssis et put embrasser d'un coup d'œil rapide la scène qui se passait à l'intérieur.

Au fond d'une vaste chambre meublée avec un certain luxe que ne faisait pas soupçonner un logis de si misérable apparence, un gentilhomme, l'épée à la main, se défendait contre six individus armés de bâtons et de couteaux; mais son épée venait de se briser, et le tronçon qui lui restait ne pouvait le protéger longtemps contre ses assaillants.

Au moment où le mousquetaire faisait sa brusque apparition, debout sur l'appui de la fenêtre, une fille en déshabillé galant, mais les vêtements en désordre et tout échevelée, donnait à l'un de ces rufiens une longue rapière, avec un geste qui lui indiquait l'emploi qu'il en devait faire.

D'Artagnan, qui avait dégaîné, sauta au milieu de la chambre, frappant de droite et de gauche, et criant d'une voix formidable : A moi, les mousquetaires!

Ce fut alors un sauve-qui-peut général, les rufiens et la fille détalèrent en rien de temps par la porte, sans demander leur reste.

— Vous n'avez aucune blessure, monsieur? dit d'Artagnan à celui qu'il venait d'arracher si heureusement à cette bande d'assassins.

— Je ne croyais pas, lui répondit le gentilhomme, avec un accent qui rappelait celui de lord John Cox et de l'esquire.

— Ah! vous êtes Anglais?

— *Yes, sir*... Mais où étaient les mousquetaires?

— Quels mousquetaires?

— Ceux que vous appeliez à votre secours, quand vous êtes tombé au milieu de ces... *whoremasters.*

— Il n'y a pas d'autre mousquetaire que moi, fit d'Artagnan en riant; aussi, mon cher insulaire, si vous m'en croyez, nous ne resterons pas un instant de plus dans ce coupe-gorge : suivez-moi.

Il enjamba l'appui de la fenêtre; l'Anglais l'imita, et tous deux furent bientôt dans la rue.

Avant de s'éloigner, d'Artagnan examina avec plus d'attention l'endroit où ils se trouvaient : il le reconnut enfin.

— Ah! dit-il, nous sommes dans la petite rue de la Truanderie, et ce puits est le *Puits d'amour.*

— *Halas!* soupira le gentilhomme, l'amour était plein de dangers, dans votre Paris.

— Je comprends maintenant votre mésaventure; vous étiez en bonne fortune.

— Je ne la trouvais pas bonne du tout!

— Ne faites pas attention, ça s'appelle toujours comme cela chez nous, même quand on y laisse sa peau.

— *Yes, sir*... Mais je n'étais qu'un malséant; monsieur le mousquetaire, pardonnez à moi : je ne vous ai pas encore remercié.

— Il est bien temps, pensa le mousquetaire.

L'Anglais s'arrêta, écarta ses longues jambes comme pour y trouver un solide point d'appui, toussa, leva les yeux au ciel, et il entamait avec le plus grand flegme un long compliment, lorsque d'Artagnan s'aperçut, à sa voix un peu pâteuse, au décousu de ses idées et aux efforts qu'il faisait pour maintenir l'équilibre de sa personne, qu'il était légèrement ivre. Il jugea donc à propos de l'interrompre :

— Je vous tiens pour le plus reconnaissant des gentilshommes; mais ne séjournons pas plus longtemps au milieu de la rue; nous voici près des Piliers des Halles, et j'y connais un hôtelier dont le vin est excellent; vous pourrez vous y remettre un instant des émotions et des fatigues de cette orageuse soirée, mylord...

— Lord Stanhope. C'était mon nom, ne l'oubliez pas.

— Vous vous appelez lord Stanhope! s'écria le mousquetaire.

— Pour vous servir.

Lady Anna lui avait dit que son frère, lord Stanhope, se trouvait depuis peu à Paris; à moins qu'il n'y eût en Angleterre deux gentilshommes qui portassent le même nom, c'était au frère de lady Anna qu'il venait de sauver la vie.

Dès qu'ils furent attablés chez l'hôtelier des Piliers des Halles, un fort brave homme, bien connu des mousquetaires qui se réunissaient souvent dans son établissement pour y festiner, d'Artagnan mit lord Stanhope sur le chapitre de sa parenté.

— Vous avez une sœur à Paris, lui dit-il.

— *Yes, sir.*

— Lady Anna d'Herford.

— On la nommait ainsi.

— J'ai l'honneur d'être un peu connu d'elle.

— J'en étais beaucoup satisfait.

— Et lady Anna m'a parlé quelquefois de vous... Je suis doublement heureux du petit service que j'ai pu vous rendre ce soir.

— Vous m'avez sauvé la vie.

— Oh! vous exagérez peut-être un peu.

— Je n'exagérai pas; vous m'avez sauvé... je veux que vous m'avez sauvé...

L'Anglais, qui depuis un moment semblait lutter contre un invincible besoin de dormir, pencha la tête sur la table, murmura de nouveau : « Je veux... que vous m'avez... » et termina sa phrase par un sonore ronflement.

D'Artagnan n'essaya pas de le réveiller; il aurait pris peut-être une peine inutile. Il le laissa donc aux soins de l'hôtelier, lui disant que c'était un de ses amis, un riche Anglais, qui s'était un peu grisé avec les vins de France, faute d'en avoir l'habitude.

— Mettez-le dans un bon lit, ajouta-t-il; demain matin je reviendrai avant qu'il soit levé, car au train dont il ronfle, il en a pour ses douze heures tout au moins.

Le lendemain matin d'Artagnan retourna chez l'hôtelier.

— Eh bien! dit-il, et mon mylord?

— Un singulier particulier que cet Anglais! répondit l'hôtelier. A peine étiez-vous parti, qu'il s'est réveillé, ou plutôt il s'est relevé, car il ne devait pas plus dormir que vous et moi; il a jeté sur la table un beau carolus d'or, de son pays, plus lourd qu'un des nouveaux louis d'or de M. de Bullion, et il a gagné la porte, sans souffler mot. « Eh! mylord, lui ai-je crié, vous n'avez rien à faire dire à votre ami M. d'Artagnan? » Je ne sais ce qu'il a marmotté dans sa maudite langue; mais il ne s'est pas seulement retourné, et il a enfilé l'escalier, comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

Comme l'Anglais lui avait déjà donné quelque échantillon d'un caractère passablement original, d'Artagnan ne s'étonna pas trop d'une conduite aussi singulière. Que lui importaient, après tout, les bizarreries de lord Stanhope? Ce qui l'intéressait, c'était d'avoir arraché des mains des rufiens de la petite rue de la Truanderie le frère de lady Anna, dont la vie eût couru grand risque, dans cette bagarre, sans une intervention venue si à propos. Il s'était acquis ainsi un titre incontestable à l'amitié et à la reconnaissance de la maîtresse de son âme, et il avait hâte d'aller jouir auprès d'elle d'un triomphe si bien mérité.

Aussi ne manqua-t-il pas de se rendre au logis de la Place-Royale, à l'heure habituelle, qui cette fois devait être certainement pour lui l'heure du berger.

Il y fut reçu par la fille de chambre : avons-nous dit qu'elle se nommait Philine?

Philine avait le plus joli minois du monde, chiffonné et sans prétentions, comme cela convient à une soubrette, et le cœur comme son minois, sans prétentions aussi et ne demandant pas mieux que de se laisser chiffonner. D'Artagnau, malgré la façon cavalière dont il en avait usé avec elle, le soir du premier rendez-vous, et peut-être même à cause de cette façon-là, ne lui avait pas trop déplu. On se souvient du charitable conseil qu'elle lui glissa dans l'oreille, au moment où elle lui ouvrit la porte du mystérieux cabinet : « Tenez-vous sur vos gardes, et ne croyez que la moitié de ce que l'on vous dira. » Elle y avait mis quelque malice, mais aussi un peu de dépit de n'avoir que la fumée d'un si friand morceau.

Depuis, les œillades de passade que d'Artagnan lui décochait, les lestes propos et autres muguetteries entre deux portes, lorsqu'elle le reconduisait, la tenaient en haleine, et Philine, tout en rappelant à d'Artagnan, d'un air moitié mutin, moitié revêche, qu'il avait autre chose à faire, céans, que d'en conter à une petite chambrière, n'en respirait pas moins volontiers ces fleurettes venant d'un jeune et charmant mousquetaire. Il lui était même arrivé, les sentiments d'une soubrette n'ayant pas les mêmes délicatesses que ceux d'une noble demoiselle, d'écouter aux portes et de mettre l'œil au trou des serrures, pour épier les tête-à-tête de lady Anna et de d'Artagnan, voir comment celui-ci s'y prenait, et se rendre ainsi compte de la différence qu'il pouvait y avoir entre la manière d'exprimer l'amour à une grande dame, et la façon de lutiner une suivante. De ses observations, Philine avait tiré cette conclusion, qu'à son avis les grandes dames faisaient languir bien longtemps leurs soupirants.

Comme Philine est à la veille de jouer un rôle de quelque importance, achevons de tracer d'un trait son profil. La confiance que lui accordait lady Anna, à qui elle rendait maints services tels qu'on peut en attendre d'une fille intelligente, lui permettait de s'exprimer avec elle en toute liberté. L'adroite et avisée Philine en profita pour lui donner à entendre que le galant n'était pas de ses amis à elle, que ni son air, ni ses allures, ni son langage ne lui revenaient, et qu'elle serait fort aise le jour où on lui donnerait une bonne commission dont il n'aurait pas lieu de se réjouir. Lady Anna ne fit que rire de ces propos, et ne parut pas se formaliser des petites moues très-significatives que les lèvres de Philine affectaient de dessiner, quand la soubrette avait à parler à d'Artagnau devant sa maîtresse.

Ce manége de dissimulation, tout en lui servant à cacher ses véritables sentiments, lui découvrit ainsi ceux de lady Anna, qu'elle avait d'ailleurs soupçonnés dès le premier jour.

— Ah! que vous arrivez mal à propos! s'écria-t-elle en voyant entrer le mousquetaire, dont la physionomie exprimait déjà les transports d'un amant heureux.

— Qu'est-ce à dire, Philine! ma visite te causerait-elle quelque déplaisir?

— Vous savez bien le contraire.

— Tu m'accueilles assez mal, depuis quelque temps, et pas plus tard qu'hier...

— Pas plus tard qu'hier...

— Quand lady Anna t'a appelée, tu m'as montré un si méchant visage....

— Faut-il donc que l'on vous saute au cou, en public, pour vous mieux encourager à m'embrasser, quand vous me trouvez seule?

D'Artagnan, tout rempli de sa passion pour la maîtresse, n'était pas d'humeur ce jour-là à coqueter avec la suivante.

— Enfin qu'y a-t-il? explique-toi!

— Il y a que lady Anna n'est pas encore sortie de sa chambre. Elle a reçu ce matin je ne sais quel message, à la lecture duquel elle s'est livrée à un de ces accès de colère et de rage... Vous ne l'avez jamais vue dans ces moments-là, monsieur d'Artagnan?

— Philine, vous êtes une mauvaise langue.

— Eh bien! non : lady Anna est l'ange de la douceur, descendu sur terre tout exprès à votre intention... Donnez-vous la peine de me suivre, je vais vous annoncer.

Philine alla frapper chez lady Anna.

— Que me veut-on? fit celle-ci, entr'ouvrant la porte de sa chambre.

Le ton rauque de sa voix avait frappé le mousquetaire. Quand elle se montra, il ne put réprimer un mouvement de surprise. Rien cependant n'était changé dans le beau visage de l'Anglaise, dont les traits conservaient cette inaltérable sérénité, cette régularité de lignes et de contours qui eussent découragé le ciseau des Germain Pilon, des Jean Goujon et de tous les merveilleux sculpteurs de la Renaissance; mais ses yeux! Tous les sentiments dont elle était agitée se concentraient dans ces yeux, brillant d'un feu sombre, exprimant une sorte de désespoir haineux, de douleur féroce.

— Je vous avais pourtant ordonné de ne recevoir personne! dit-elle à Philine; laissez-nous et fermez ma porte à tous les importuns.

— Lady Anna, un ordre pareil ne pouvait me concerner, fit d'Artagnan, qui pénétra presque malgré elle dans sa chambre.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil, et y demeura quelques instants affaissée, immobile, la tête plongée dans ses deux mains, que le mousquetaire, à genoux devant elle, écarta doucement : une larme mouillait ses paupières; il l'effaça d'un rapide baiser.

Les yeux de lady Anna s'étaient un peu adoucis; on n'y lisait plus qu'une immense tristesse.

— Oui, aimez-moi, lui dit-elle d'une voix basse et frémissante; la plus infortunée des femmes a besoin de votre amour, maintenant, n'ayant plus que lui.

— Chère Anna, vous l'avez tout entier; mais que vous est-il arrivé? Le message dont m'a parlé Philine vous a donc apporté quelque mauvaise nouvelle?

— Ah! Philine vous a appris...

— Rien, sinon que c'est à la suite de ce message que votre douleur a éclaté...

— Dites mon désespoir, interrompit-elle avec éclat... J'étais comme le prisonnier qui touche à sa délivrance... comme l'oiseau captif dont la cage s'est entr'ouverte, et qui n'a plus qu'un coup d'aile à donner pour recouvrer sa liberté... L'espace est devant lui, le ciel bleu, les bois... J'étais libre, enfin, comprenez-vous cela! maîtresse de mes volontés, de mon âme, de mon corps... Je quittais ce soir cette ville odieuse....

— Vous songiez à quitter Paris! s'écria d'Artagnan; vous songiez à me fuir!

— Pourquoi ne m'auriez-vous pas suivie, si votre passion pour moi est telle que vous me l'avez dépeinte? Dans le rêve que j'avais fait, j'étais assez riche pour épouser un simple cadet, sans fortune, qui m'eût donné des preuves d'un amour et d'un dévouement absolus.

Cette perspective n'avait rien qui pût répugner à d'Artagnan.

— Ce n'a donc été qu'un rêve? fit-il.

— Peut-être pourrais-je le recommencer, reprit-elle après un moment de réflexion; nous en reparlerons plus tard, lorsque vous aurez acquis toute ma confiance.

— Ne l'ai-je donc pas méritée, cette confiance, par les soins les plus assidus, et suis-je si peu éloquent, que vous soyez encore à en douter?

— Non, non... Ce que j'aurais à vous demander exige des liens si forts....

— Est-ce de mon sang, de mon épée que vous avez besoin, lady Anna?

— Peut-être sera-ce de votre épée...

— Eh bien! je l'ai tirée pour vous, cette nuit, lady Anna!

Elle se leva, fort agitée.

— Cette nuit!... votre épée!... vous dites cette nuit?

— Je ne veux pas exagérer le service que j'ai

eu le bonheur de vous rendre... Mais qu'avez-vous.... Ce regard! cette pâleur!

Les yeux de lady Anna lançaient des éclairs; ses joues, cette fois, avaient perdu leur charmant coloris; ses traits s'altéraient, ce qui ne lui était pas arrivé même pendant cet entretien où le cardinal lui avait rappelé le gentilhomme de Great-Haton et le prisonnier de la Tour de Londres.

Elle fit cependant un effort sur elle-même et se remit un peu.

— Voyons, monsieur d'Artagnan, expliquez-vous; j'ai mal compris, n'est-ce pas?

— Eh! rassurez-vous, lady Anna, dit le mousquetaire qui ne savait plus que penser, à la voir dans un tel état; c'est de lord Stanhope qu'il s'agit, de votre propre frère.

De pâle qu'elle était, elle devint livide.

— Vous étiez donc cette nuit dans la maison de la rue de la Truanderie? demanda-t-elle d'une voix sifflante.

D'Artagnan ne remarqua pas qu'elle lui nommait la rue, sans qu'il la lui eût désignée encore.

— Je passais dans le quartier des Halles, dit-il, allant au hasard, songeant à vous, si bien que je m'étais un peu égaré. J'entends un cri de détresse qui semble partir d'une maison d'apparence suspecte; on devait égorger quelqu'un par-là. M'élancer, briser les ais d'une fenêtre du rez-de-chaussée, fut l'affaire d'un instant. Un gentilhomme, entouré d'une demi-douzaine de coquins armés de couteaux, était sur le point de succomber. Je me jette au milieu de la bande, frappant d'estoc et de taille; les assassins prennent la fuite et j'arrache le gentilhomme à ce coupe-gorge. Tout en m'exprimant sa reconnaissance, il se nomme, et j'apprends ainsi que j'ai eu le bonheur de sauver la vie à votre frère, lord Stanhope.

Lady Anna poussa un cri strident, et le foudroyant du regard :

— C'est donc toi qui m'as replongée dans un abîme de maux! lui dit-elle; apprends que je suis l'unique héritière de lord Stanhope, qui me hait, auquel je rends haine pour haine, et que tu m'as dépouillée, par ta sottise, de cent mille livres de rente! Sors de ma présence, misérable, et n'y reparais jamais, si tu ne veux que je te fasse chasser comme un laquais!

En prononçant ces derniers mots, la furie s'enfuit échevelée, avant que d'Artagnan fût revenu de sa stupéfaction. Bouleversé par tout ce qu'il venait d'entendre, et on l'eût été à moins que cela, le mousquetaire se hâta de regagner la porte de l'hôtel, sans même chercher à revoir Philine.

Deux jours après cette scène étrange, à laquelle il avait beaucoup réfléchi, et dont quelques points, d'abord obscurs, commençaient à s'éclaircir dans son esprit, il vit arriver chez lui la fille de chambre. Il crut d'abord qu'elle venait de la part de l'Anglaise.

— Rassurez-vous, lui dit Philine, lady Anna n'est pour rien dans ma démarche auprès de vous; ou du moins, si elle y est pour quelque chose, la méchante dame est loin de s'en douter. Le billet dont elle m'a chargée est destiné à un autre; mais je vous l'apporte, espérant qu'il achèvera de vous ouvrir les yeux, si quelque chose vous restait d'un amour que vous aviez mal placé.

— Tu t'es toujours intéressée à moi, Philine.

— Et vous ne le méritiez guère.

— Si tu voulais me permettre de réparer mon ingratitude?

— Aujourd'hui encore je me compromets pour vous plus que je ne devrais.

— Quel risque cours-tu?

— D'être chassée par lady Anna.

— Je te prendrais à mon service.

— Fille de chambre d'un mousquetaire, voilà une belle condition! fit-elle en poussant un frais éclat de rire.

— Eh! c'est bien toi qui serais la maîtresse et moi le serviteur, répliqua-t-il; mais voyons ce billet.

— Attendez donc... Vous doutiez-vous qu'on vous trahissait un peu à la Place-Royale, pendant que vous roucouliez aux pieds de votre belle Anglaise?

— Ta maîtresse est capable de toutes les trahisons, et tout ce que tu peux avoir à m'apprendre ne me causera pas de surprise.

— Ni de déplaisir?

— Encore moins de déplaisir, car j'ai pour elle autant de mépris que j'avais d'amour.

— A la bonne heure, dit Philine toute joyeuse. Sachez donc que lady Anna, tout en feignant de vous écouter et pendant qu'elle vous berçait des

plus douces espérances, nouait une intrigue avec un jeune et brillant gentilhomme de la cour...

— Que tu nommes?

— M. de Cinq-Mars.

Ce nom ne parut pas produire sur lui l'effet qu'attendait certainement son interlocutrice. Après un instant de réflexion, d'Artagnan reprit :

— C'est-à-dire que Cinq-Mars a essayé de lui faire agréer ses hommages, et par dépit de se voir repoussé, il s'est plu à répandre sur elle de méchants propos. Lady Anna ne m'en a rien caché, et si c'est là tout ce que tu as à me révéler, j'en sais déjà autant que toi.

Le joli minois de la fille de chambre n'exprima plus que de la tristesse.

— Ah! je vois bien que vous en tenez encore, fit-elle d'un ton de reproche. Lisez-moi donc ce billet, et vous rougirez d'une aussi folle passion.

D'Artagnan prit le billet qu'elle lui présentait, le parcourut d'abord rapidement, se mit ensuite à le lire avec attention, interrompant de temps en temps sa lecture par quelque sourde exclamation. Quand il eut achevé, il froissa le papier avec colère et s'écria :

— La perfide! la traîtresse!

— Ne vous gênez pas; c'est une abominable créature!

— Elle se jouait de ma crédulité!

— Etes-vous convaincu, maintenant?

— Et tu es sûre que ce billet est adressé à Cinq-Mars?

— J'étais chargée de le lui faire parvenir.

— Oh! je me vengerai d'elle et de lui!

Voici ce que le mousquetaire venait de lire :

« Mon esprit vous a charmé, dites-vous, et « vous brûlez de connaître enfin celle qui de- « puis quinze jours vous entretient d'un si ai- « mable et mystérieux commerce de lettres.

« Hélas! faut-il vous répéter que d'insurmon- « tables obstacles s'opposent encore à ce que je « donne toute liberté au sentiment que vous « m'avez inspiré, et que le moment n'est pas « venu où je pourrai me découvrir à vous.

« Le dépit que j'en ressens, n'en doutez point, « égale au moins le vôtre, quoique certaines « compensations, qui vous sont refusées, aient « jusqu'ici adouci un peu mon ennui. Je vous « vois, je vous entends, je jouis de votre pré- « sence aux assemblées de la reine, et j'ai failli « bien des fois, pendant que vous cherchiez à « me deviner, au milieu d'un essaim de jeunes « et jolies femmes, me révéler à vous par un « mot, par un signe, par un sourire.

« Hier, encore, nous étions bien près l'un de « l'autre; nos regards se sont même rencontrés; « mon cœur battait avec force : j'allais peut- « être me trahir..... Le roi est entré; vous êtes « allé au-devant de lui, et vous m'avez sauvée « ainsi d'une imprudence, dont vous auriez été « le premier à pâtir; car, étant connue de vous, « aurais-je jamais osé vous proposer un expé- « dient que justifie à peine le penchant invincible « qui m'entraîne?

« Il est inutile que vous essayiez de compren- « dre, et j'exige de vous l'obéissance la plus « absolue, la plus aveugle confiance.

« Je dois encore vous prévenir qu'à éluder « une seule de mes prescriptions, vous expose- « riez à de grands périls la femme qui vous « donne un singulier témoignage de sa passion; « sans compter qu'il vous faudrait renoncer à « toute espérance de la revoir et de savoir ja- « mais qui elle est.

« Ce soir donc, à dix heures précises, un car- « rosse attendra à la porte Saint-Honoré. Si « vous passez par là et que vous montiez dans ce « carrosse, vous y trouverez une fille de cham- « bre. Dites-lui seulement votre nom, et l'on « vous conduira, les yeux couverts d'un ban- « deau, auprès de votre inconnue. N'interrogez « pas, ne cherchez pas à surprendre les mysté- « rieuses précautions de ce rendez-vous; ne « vous étonnez ni du silence, ni de la nuit qui « vous envelopperont pendant les quelques ins- « tants que l'on vous accordera, et qu'il ne tien- « dra qu'à vous de prolonger un peu, en prou- « vant à celle qui croit à votre loyauté et à votre « discrétion qu'elle n'a pas eu tort de s'y con- « fier. »

— Que vas-tu faire de ce billet, Philine? demanda d'Artagnan, qui continuait à froisser le papier dans ses doigts crispés de rage; comptes-tu le porter à Cinq-Mars?

— Il est maintenant dans un bel état, le poulet de l'Anglaise, pour le remettre à un galant, répliqua la soubrette.

— C'est toi, sans doute, qui l'attendras dans le carrosse?

— Pour le conduire, après maints détours propres à déjouer toutes ses conjectures, Place

Royale, dans ce joli cabinet que vous connaissez bien.

— Philine, tu fais là un bien vilain métier!

— Eh! vous le trouviez pourtant de votre goût, quand vous m'attendiez au coin de la rue des Minimes! Voyons, me rendez vous ce billet, que je tâche de le radouber un peu.

— Non, dit-il, je le garde.

— Et M. de Cinq-Mars?

— Cinq-Mars ne s'attend pas, que je sache, à recevoir un pareil message, et il ne le recevra pas, voilà tout!

— Très-bien pour le galant; mais lady Anna qui compte sur lui à l'heure dite?

— Le galant y sera, je me charge d'en fournir moi-même l'étoffe et la façon.

— Vous ne commettrez pas une pareille folie! s'écria la soubrette; comment, d'ailleurs, vous introduiriez-vous chez elle?

— Je fais fond sur toi pour cela.

— Sur moi, par exemple, jamais! Que j'aille aider à un pareil raccommodement, y songez-vous!

— Il ne s'agit pas de raccommodement, mais de vengeance

— Si j'en étais bien sûre.

— Philine, mets-y un peu de complaisance, et, foi de mousquetaire, tu n'en auras pas de regrets. Ce soir, à dix heures précises, n'est-ce pas? Porte Saint-Honoré... Tu me reçois dans le carrosse... Ta main charmante me couvre les yeux du bandeau... Que dit encore le billet? « Ne cherchez pas à surprendre les mystérieuses précautions de « ce rendez-vous. » Tu vois bien que tout favorise mon projet. « Ne vous étonnez ni du silence, « ni de la nuit qui vous envelopperont, pendant « les quelques instants qu'on vous accordera. » C'est convenu, n'est-ce pas, Philine ma mignonne?

D'Artagnan n'avait qu'à s'en donner la peine pour être fort persuasif, et la jolie soubrette ne demandait peut-être pas mieux que de se laisser persuader.

Il y employa une telle éloquence, que, lorsque Philine s'apprêta enfin à le quitter, pour retourner auprès de lady Anna, le plus parfait accord existait entre eux; mais elle lui fit jurer une dernière fois qu'il ne songeait qu'à se venger de l'outrage qu'il avait reçu de l'Anglaise, et que tout autre amour que celui auquel elle venait d'avoir la faiblesse de céder était éteint dans son cœur.

XV

CINQ-MARS ET M. DE THOU. — LES PETITES CAUSES ET LES GRANDS EFFETS. — DERRIÈRE LES COULISSES. — RÉFLEXIONS INSPIRÉES PAR UNE LONGUE PROMENADE EN CARROSSE. — LE TRIPOT DE LA RUE DE LA PETITE-TRUANDERIE. — LE LECTEUR Y REVOIT PLUSIEURS PERSONNAGES DE SA CONNAISSANCE.

La légèreté de Cinq-Mars, son penchant pour le plaisir, la fougue de son caractère, le rendaient peu propre à une entreprise sérieuse contre le pouvoir du cardinal.

Aussi avait-il suffi, jusque-là, à M. de Richelieu, pour l'empêcher de s'établir d'une manière trop solide dans l'esprit du roi et d'y faire des progrès continus, de lui susciter de temps en temps quelque démêlé et quelque querelle avec Sa Majesté, en y employant le premier valet de chambre, La Chesnaye, que l'Éminence récompensait en secret de ses bons offices.

Le favori tombait alors en disgrâce et y restait une semaine ou deux; Louis XIII le boudait comme on boude une maîtresse; la paix se faisait ensuite; mais ces brouilles, si courtes qu'elles fussent, laissaient toujours quelques traces derrière elles, et M. le Grand y perdait les solides

bénéfices d'une faveur qui l'aurait bientôt élevé au premier rang de l'Etat, s'il eût apporté dans sa conduite un peu plus de retenue.

Cinq-Mars venait pourtant d'infliger un petit échec au cardinal.

Prenant à son tour La Chesnaye en défaut, et profitant de quelque mouvement d'humeur que le roi manifestait contre le premier valet de chambre, il le dauba si bien que La Chesnaye fut chassé de la cour.

M. de Richelieu en éprouva plus de dépit que s'il eût appris la perte de quelque bataille dans les Flandres, en Italie ou en Catalogne. Mais la chute d'un valet de chambre ne pouvait laisser longtemps dans l'embarras celui qui avait déjoué vingt conspirations formées par les plus grands princes, par des maréchaux de France, exilé la reine-mère, et forcé un frère du roi à sortir du royaume, pour sauver sa tête ou tout au moins sa liberté. Le génie du cardinal se complaisait dans ces intrigues d'antichambre, et y déployait autant de ressources que dans les vastes combinaisons de la politique. Il eut bientôt, à sa dévotion, auprès de Louis XIII, pour remplacer La Chesnaye, une nouvelle créature, prête à desservir le favori, à la première occasion qui se présenterait.

Grâce à lady Anna d'Herford et à ses manœuvres galantes, autres minces ressorts que faisait jouer la main puissante du cardinal, l'occasion ne devait pas tarder.

Cependant, M. de Richelieu croyait s'apercevoir que, depuis peu, Cinq-Mars serrait son jeu plus que de coutume et montrait un esprit de suite qui ne lui était pas habituel.

Il examina les choses de près, et découvrit que M. le Grand avait acquis le secours d'un auxiliaire avec lequel il faudrait compter désormais.

Cet auxiliaire était François-Auguste de Thou, un ennemi du cardinal, cela va sans dire.

M. de Thou appartenait à une vieille famille de robe. Le parlement se rappelait avec honneur son bisaïeul, Auguste de Thou, seigneur de Bonneuil et de Bignon, avocat et conseiller, et son aïeul, premier président. Son père, Jacques-Auguste de Thou, en suivant la même carrière, avait écrit un livre resté célèbre : l'*Histoire de mon temps*, récit des guerres civiles de la fin du seizième siècle.

S'étant rendu à la cour pour solliciter une charge d'intendant d'armée, de Thou comptait sur la protection du cardinal. Celui-ci, jouant volontiers le rôle d'un Mécène, encourageant les belles-lettres et les beaux-esprits, ne pouvait manquer de favoriser le fils d'un illustre historien.

Malheureusement le livre des Guerres civiles contenait quelques passages peu honorables pour la mémoire d'un Richelieu ; le cardinal s'en souvint, au moment où il allait présenter le brevet d'intendant à la signature du roi, et il le déchira, se vengeant ainsi sur le fils des traits satiriques dirigés par le père contre un membre de sa famille.

Aigri par ce méchant procédé dont il apprit la cause, M. de Thou voua à son tour au cardinal une haine implacable et rechercha toutes les occasions de lui nuire. Il demeura à la cour, s'attacha à Cinq-Mars, devint son ami, son conseil, et s'efforça de calmer à la fois la violence de son caractère et son ardeur au plaisir, pensant non sans raison qu'il en ferait ainsi un conspirateur des plus dangereux pour l'Eminence.

Cinq-Mars ne songeait à rien moins qu'à trancher le nœud par le meurtre du cardinal; son ami l'en dissuada. M. de Thou, esprit froid et calculateur, voulait que le favori n'employât auprès de Louis XIII que l'insinuation et la persuasion, pour miner peu à peu l'influence du ministre. Il exhortait sans cesse M. le Grand à mieux cultiver l'amitié du roi, à s'avancer de plus en plus dans ses bonnes grâces, à se rendre indispensable par son assiduité, ses complaisances, à lui prouver, par un extérieur moins dissipé et par la régularité de ses mœurs, par son goût pour le travail, qu'il serait apte un jour à conduire lui-même les affaires du royaume.

« Alors, lui disait-il, vous n'aurez plus qu'à attendre un moment favorable, qu'à saisir une bonne occasion de représenter à Louis XIII les torts du cardinal, ses défauts, tout ce que son trop grand pouvoir a de blessant pour la majesté du trône ; la haine suscitée dans toutes les classes par sa tyrannie, haine qui rejaillit sur le roi ; vous lui aurez prouvé qu'on peut facilement se passer de lui tant pour la paix que pour la guerre, et tout l'édifice de sa grandeur croulera en quelques heures. »

Le plan était habile : il n'eût pas manqué de réussir, avec un favori plus patient que Cinq-Mars et un maître d'un caractère moins faible et moins pusillanime que Louis XIII.



Charmé des complaisances et de l'assiduité du grand écuyer, de l'intérêt qu'il paraissait prendre aux affaires, le roi se rendant un jour au conseil, accompagné du favori, qui avait l'habitude de l'accompagner jusque sur le seuil du cabinet, se tourna vers M. de Richelieu et lui dit :

— Si nous faisions entrer notre ami afin qu'il apprenne.

Le cardinal feignit de n'avoir pas entendu ; il laissa passer le roi, le suivit rapidement, et ferma la porte au nez de Cinq-Mars.

Une autre fois, le ministre signifia au favori qu'il eût à se retirer désormais quand il viendrait chez Sa Majesté, pour l'entretenir de choses secrètes.

— Je resterai, lui répondit Cinq-Mars, j'en ai l'aveu du roi notre maître.

— Allez donc lui demander, fit le cardinal en le regardant avec hauteur, si son sentiment n'est pas conforme au mien !

Le grand écuyer se rendit immédiatement chez le roi, de l'appui duquel il ne doutait pas, et qui lui avait promis d'obliger le cardinal à souffrir sa présence. Malheureusement dans l'intervalle, quelques propos imprudents de Cinq-Mars avaient été rapportés à Louis XIII, qui lui répliqua, après avoir écouté sa plainte :

— Allez faire votre paix avec M. de Richelieu et tâchez de le contenter; car s'il se déclarait ouvertement votre ennemi, je ne pourrais vous garder auprès de moi : comptez là-dessus.

Au milieu de ces alternatives, de ces velléités d'indépendance et de ces actes de faiblesse du roi, M. de Thou continuait à guider le grand écuyer, à le calmer, quand le bouillant jeune homme, irrité des obstacles que rencontraient ses projets ambitieux, revenait à l'idée de quelque entreprise dans le genre de cellè du capitaine de Vitry.

Le cardinal reconnaissait alors, à la conduite de Cinq-Mars, l'influence de cet habile conseiller.

Quelques lignes d'un livre écrit depuis quarante ans, dans lesquelles un mince seigneur de Richelieu s'était trouvé un peu maltraité, et le refus d'un brevet d'intendant d'armée : il n'en avait pas fallu davantage pour amonceler les premières nuées d'un des plus violents orages dont la fin du règne de Louis XIII allait être troublé. C'est derrière les coulisses de l'histoire que se découvrent ces petites causes qui produisent souvent de si grands effets.

M. de Richelieu, cependant, ne désespérait pas de perdre Cinq-Mars sans recourir à des expédients d'État. Ne suffisait-il pas de tendre quelque piége à son ardeur pour le plaisir. L'éclat d'une aventure scandaleuse était encore le plus sûr moyen de lui fermer pour toujours le cœur du roi, de le faire même renvoyer honteusement de la cour.

Le piége venait d'être tendu, lady Anna en était la séduisante amorce.

A l'heure indiquée par le billet de la belle Anglaise, un carrosse de couleur sombre attendait à la porte Saint-Honoré, près de la rue des Fossés des Tuileries.

Philine guettait depuis un instant, la tête à la portière, et le cocher sur son siége, le fouet à la main, commençait à s'impatienter.

Des pas précipités se firent enfin entendre ; un particulier bien enveloppé de son manteau, le feutre enfoncé sur les yeux, surgit de l'ombre.

— Je suis un peu en retard, dit-il à la femme de chambre; aussi quelle idée de choisir ce quartier perdu, quand on pouvait aussi bien me prendre au bout du Pont-Neuf?

— Chut, fit-elle, en portant un doigt à ses lèvres.

Elle se retira vivement de la portière et l'invita à monter.

Dès que d'Artagnan eut pris place auprès d'elle, Philine lui dit à voix basse :

— Abstenez-vous de me parler pendant tout le trajet, si long qu'il soit, de m'adresser une seule question, quoi qu'il arrive.

Tout en lui murmurant cet avis à l'oreille, elle avait tiré de la poche de son tablier un grand mouchoir de soie qu'elle plia en forme de bandeau.

Pendant qu'elle le lui appliquait sur les yeux, elle ajouta :

— Je ne connais pas ce cocher, mais, à sa tournure et autant que j'ai pu voir son visage, il ne doit pas faire habituellement métier de conduire des chevaux.

Elle apporta d'ailleurs à son travail l'attention la plus consciencieuse, et y mit autant de soin que s'il se fût agi de quelque prisonnier d'Etat nuitamment enlevé pour être jeté au fond d'une prison mystérieuse.

Le mouchoir fut descendu très-bas sur le visage, afin qu'aucun regard ne pût se glisser sous l'étoffe. Un nœud solide et savamment agencé le fixa derrière la tête.

Son compagnon se laissait faire, tout en profitant de l'occasion pour effleurer, en passant, de ses lèvres la main de Philine.

Cependant le carrosse roulait vers sa destination ; mais au lieu de prendre par la rue Saint-Honoré, qui était le chemin le plus direct et le plus court pour se rendre du point d'où il partait, à la Place-Royale, le cocher avait gagné les promenades nouvellement plantées, qui longeaient les fossés des anciens remparts, séparant, sur la rive droite, la ville proprement dite de ses faubourgs, et formant une immense ligne courbe, depuis le petit hôtel de M. de Chevilly, jusqu'à la Bastille. Il avait reçu évidemment des ordres pour égarer les conjectures de celui qu'il conduisait, et l'empêcher de se rendre compte de la distance que l'on aurait parcourue et de la direction que l'on aurait prise.

Philine ne s'était pas trompée en disant que ce cocher devait faire habituellement un autre métier que celui de monter sur le siége d'un carrosse.

Carrosse et cocher avaient été fournis à lady Anna, pour cette expédition, par le cardinal, et l'automédon n'était autre que cet espion nommé

Sauvé, que nous avons vu en conférence avec lui, chez madame d'Aiguillon, le soir du premier rendez-vous de d'Artagnan, et de la réunion tenue à l'hôtel de Vitry.

Pour se conformer à la recommandation de la fille de chambre, le mousquetaire, sans manifester aucun étonnement de la longueur du voyage, se tenait coi, son bandeau sur les yeux, dans un coin du carrosse, livré à ses réflexions. Philine ne pouvait s'étonner de son silence, lui ayant défendu elle-même de parler; mais peut-être, connaissant son caractère, éprouvait-elle un peu de surprise de ne pas avoir à se défendre de quelque témérité, excusée et favorisée à la fois par les ténèbres dont ils étaient entourés.

C'est que d'Artagnan, malgré la hardiesse et le courage dont il avait donné maintes preuves depuis son arrivée à Paris, n'était pas sans quelque inquiétude sur les suites de son aventure.

Un incident qu'ignorait la femme de chambre et survenu après son départ, avait compliqué la situation, et faisait soupçonner au mousquetaire que, dans un but qu'il ne pouvait pénétrer, une main habile tendait autour de lui les fils d'un mystérieux réseau.

Que lady Anna, sœur dénaturée, eût spéculé sur la mort de son frère, lord Stanhope, et qu'elle eût même essayé d'avancer l'heure de l'héritage, il n'y avait là qu'un cas de monstruosité féminine, dont l'histoire du crime offrait plus d'un exemple.

Apprenant que son abominable projet avait échoué par la faute du mousquetaire, qu'elle eût accablé celui-ci de sa colère, que, sa fureur et sa rage ne connaissant plus de bornes, elle l'eût chassé de sa présence : tout cela n'était encore que la conséquence naturelle des faits précédents.

La trahison de lady Anna, sa correspondance anonyme et galante avec Cinq-Mars, n'avaient rien non plus de bien extraordinaire.

Souvent femme varie :
Bien fol est qui s'y fie!

On l'avait dit, en d'autres termes et dans toutes les langues, avant le roi chevalier, et on devait le répéter encore, après lui, de mille façons et dans tous les idiomes connus ou à naître.

Quant au rendez-vous qu'elle avait donné avec tant de hardiesse au grand écuyer, lady Anna était veuve, elle était passionnée : son tempérament et ces yeux à l'expression si mobile et si étrange, dont d'Artagnan avait ressenti plus d'une fois la fascination, expliquaient bien des choses.

Enfin, d'Artagnan n'avait pas à s'étonner de la démarche de la suivante, de la visite qu'elle lui avait faite, pour lui livrer les preuves de l'infidélité de sa maîtresse, dont elle était certainement jalouse. Si Philine, sous sa coiffe de simple linon et sous sa jupe de droguet, pouvait passer pour une jolie fille, n'était-il pas, lui, un très-beau cavalier sous son justaucorps de gentilhomme et sous sa casaque de mousquetaire ?

Mais, après avoir parcouru ce cycle, les événements au milieu desquels son penchant pour la galanterie l'avait entraîné, devenaient tout à coup assez mystérieux pour qu'il ne pût pas facilement en débrouiller l'écheveau; et c'est ce à quoi il pensait, dans son coin, sans plus songer à Philine, tandis que le carrosse, conduit par le faux cocher, continuait à rouler le long des remparts.

Le soir même, au moment où il s'apprêtait à sortir de chez lui pour gagner la rue Saint-Honoré, son valet lui avait remis un billet qu'un de ces laquais publics, qui se louent comme porteurs de chaises ou de falots, venait de lui monter.

Le laquais était parti aussitôt, sans demander de réponse, ni dire de la part de qui il faisait sa commission.

Ce billet, beaucoup plus laconique que celui adressé à Cinq-Mars et qu'il avait intercepté en route, n'émanait pas certainement de la belle Anglaise de la Place-Royale, mais il y était question de son rendez-vous avec le grand écuyer :

« Si M. d'Artagnan est curieux de savoir
« pourquoi certaine dame de sa connaissance
« lui a cherché querelle, il y a deux jours, et a
« rompu brusquement avec lui, il n'a qu'à se
« tenir, cette nuit, vers une heure du matin,
« aux environs d'un hôtel de la Place-Royale
« qu'il connaît bien.

« Il en verra sortir, par une petite porte, qu'il
« doit avoir pratiquée en des temps plus for-
« tunés, celui auquel on l'a sacrifié, et qui a sug-
« géré à cette dame l'idée de la scène violente
« au moyen de laquelle on s'est débarrassé de
« ses soins, désormais importuns. »

Pour le coup d'Artagnan n'y avait plus rien compris.

Il avait trop présents encore à la mémoire les éclats de colère de lady Anna, son accès de rage, les regards chargés de haine dont elle l'avait foudroyé, sa voix rauque et sifflante, pour croire que tout cela n'avait été que le jeu d'une coquette qui veut évincer l'amant de la veille, afin de faire place à celui du lendemain, une scène de comédie comme celles qu'on représentait à l'hôtel de Bourgogne ou au théâtre du Marais.

Le carrosse allait toujours; mais il avait quitté la promenade des remparts et roulait maintenant sur le pavé inégal de la rue Montmartre, ce que d'Artagnan sentait bien, aux cahots imprimés à la lourde machine. L'espion Sauvé gagnait les Halles, où il comptait promener encore pendant un bon quart d'heure son gentilhomme en bonne fortune, avant de piquer tout droit vers la Place-Royale. Il se donnait beaucoup de mal pour un maigre résultat.

De qui donc émanait ce billet, si bien fait pour exciter la jalousie du mousquetaire, et lui suggérer quelque folle équipée, s'il n'eût été, en ce moment, son propre rival, l'amant sacrifié et l'amant préféré, à la fois?

Lady Anna ne pouvait pas l'avoir écrit, et cependant elle devait y avoir quelque lointaine complicité.

Tout en se creusant la tête, pour résoudre ce problème, pour deviner cette énigme, il se souvint de ce que l'Anglaise lui avait dit, pendant l'entrevue du cabinet, touchant la recherche dont elle avait été l'objet de la part de Cinq-Mars, le mépris qu'elle en avait fait, et la vengeance qu'elle comptait tirer un jour des bruits injurieux répandus sur son compte par le grand écuyer.

N'avait-elle pas ajouté :

« Peut-être pourrai-je, avant qu'il soit longtemps, vous fournir les moyens de me venger de l'outrage que j'ai reçu. »

Il en était là de ses réflexions et de ses conjectures, cherchant encore le fil qui le guiderait dans ce labyrinthe, lorsque le carrosse s'arrêta enfin.

— Nous sommes arrivés, dit Philine, suivez-moi et tenez-vous enveloppé dans votre manteau, car le cocher m'inquiète décidément.

D'Artagnan prit la main de la fille de chambre, descendit du carrosse et s'avança, avec toutes les précautions d'un homme qui n'y voit goutte, vers la petite porte grise, dissimulée dans le mur de l'hôtel.

Autant que l'obscurité pouvait le permettre, Sauvé l'examinait avec beaucoup d'attention, du haut de son siége. Un soupçon venait de naître chez l'espion : il lui semblait que M. de Cinq-Mars était plus mince et moins grand de taille ; mais cette idée ne fit que traverser son esprit ; Philine avait ouvert la porte, elle disparut avec son compagnon.

Pendant qu'ils gravissaient l'escalier, la fille de chambre, étouffant sa voix, dit au mousquetaire :

— Tout cela finira mal, et j'ai été bien folle de céder à votre singulier caprice.

— Le moment et le lieu sont mal choisis pour avoir des regrets, répliqua d'Artagnan.

— N'allez pas au moins vous reprendre pour elle d'une belle passion !

Ils étaient sur le palier du premier étage. Tandis que Philine, un peu troublée, cherchait en tâtonnant la serrure, il s'avisa de lui demander si ce serait elle qui le reconduirait.

— Je ne m'en suis pas inquiétée, répondit-elle, n'ayant pas intérêt à le savoir, lorsque je croyais qu'il ne s'agissait que de M. de Cinq-Mars.

— Mordioux, fit le mousquetaire, la retraite pourrait bien ne pas être des plus faciles, et je commence à m'apercevoir que je me suis jeté dans un véritable guêpier.

La fille de chambre aurait pu lui faire observer, à son tour, que le moment était mal choisi pour avoir des regrets ; mais elle préféra mettre à profit les craintes tardives de d'Artagnan, espérant qu'il renoncerait à poursuivre une entreprise dont elle lui exagérerait les périls.

— Si ce n'est pas moi qui suis chargée de vous reconduire, et que l'on vienne à vous reconnaître, dit-elle, quel beau scandale ! Sans compter que lady Anna est femme à avoir pris toutes ses précautions. Il m'a semblé apercevoir, au moment où nous descendions du carrosse, des ombres qui se mouvaient sous les grands arbres de la place. Je tremble que votre vie ne soit en danger.

Ce fut précisément ce qui détermina le mousquetaire à courir jusqu'au bout l'aventure.

— Eh ! n'ai-je donc pas mon épée, Philine ! Allons, dépêche-toi de m'ouvrir, ou j'arrache

mon bandeau et fais un tel esclandre que toute la maison en sera réveillée.

La fille de chambre se décida à ouvrir la porte; d'Artagnan pénétra dans le cabinet, dont il entendit aussitôt la porte se refermer.

Si notre héros avait su le latin, il n'aurait pas manqué de s'écrier : *alea jacta est*. Le mousquetaire se contenta de dire, en se jetant sur un canapé dont il reconnut l'étoffe au toucher : « Le vin est tiré, il faut le boire ! » Ce qui exprimait absolument la même idée en un style moins noble.

Cinq ou six minutes s'écoulèrent sans que rien troublât le silence qui régnait autour de lui. Les ténèbres les plus profondes l'environnaient.

Un léger bruit frappa enfin son oreille, un frôlement presque imperceptible ; c'était le panneau qui glissait doucement dans sa rainure.

Quelqu'un marchait cependant dans le cabinet avec des précautions infinies, et s'avançait de son côté.

D'Artagnan ne remua pas, tenant, à tout événement, la main sur la garde de son épée.

Un souffle, une haleine embaumée lui effleura le visage; on se penchait vers lui, et ces mots murmurés à son oreille ne lui laissèrent plus aucun doute sur l'invisible apparition :

— Monsieur de Cinq-Mars, êtes-vous là?

C'était bien la voix de lady Anna, mal déguisée et trahie d'ailleurs par l'émotion que la belle Anglaise n'avait pu maîtriser complétement, si préparée qu'elle fût à cette scène de mystérieuse galanterie.....

A l'heure même où le mousquetaire fourrageait dans les plates-bandes de Cinq-Mars, y cueillant en son lieu et place et sans aucune espèce de remords toutes les fleurs qui lui tombaient sous la main, deux personnages de notre connaissance, entourés d'une dizaine de bretteurs de bas étage et d'aventuriers en quête de quelque méchante besogne, étaient réunis et faisaient leurs libations dans cette salle du logis de la rue de la Petite-Truanderie, où deux jours auparavant le frère de lady Anna avait failli laisser ses os.

Ce logis était un tripot du dernier ordre, doublé d'un cabaret borgne, et de tous les accessoires habituels de ces sortes d'établissements. On y trouvait à volonté des dés et des jeux de cartes pipés, du vin frelaté et des filles complaisantes qui ne valaient guère mieux que les dés, les cartes et le vin. Maître Briscaut en personne, aidé du marqueur de jeu de paume Marescat, son digne associé, y fournissait au plus juste prix tous ces agréments de la vie, aux gens peu délicats sur le choix de leurs plaisirs.

Par quels sentiers de traverse le mari d'Aricie, après avoir vendu le *Grand-Monarque*, enlevé sa femme et formé tous ces noirs projets de vengeance conjugale dont le lecteur a dû garder la mémoire, est-il revenu du fond de sa province pour ouvrir, rue de la Petite-Truanderie, un nouveau cabaret? qu'a-t-il fait de la pauvre Aricie, livrée sans défense à toutes ses brutalités?

Notre curiosité si légitime ne tardera pas à être satisfaite. Pour le moment, écoutons ce qui se dit dans cette compagnie aussi nombreuse que mal choisie, au milieu de laquelle pérore maître Briscaut.

C'est à l'ex-marqueur de jeu de paume, Marescat, qu'il s'adresse.

— Tu n'es qu'un lâche coquin, lui dit-il, poursuivant le cours de quelque verte mercuriale : tu tournais autour de lui sans oser le frapper, quand il n'avait plus qu'un tronçon d'épée pour se défendre; nous ne retrouverons pas de longtemps une si belle affaire.

— Eh! maître Briscaut, répliqua Marescat avec humeur, vous ne faisiez déjà pas vous-même si belle contenance, et lorsque le mousquetaire est tombé sur nous comme la foudre, vous vous êtes sauvé le premier.

— Aussi, qui aurait pu s'attendre à cela.... Tu l'as bien reconnu, tu es sûr que c'est ce maudit d'Artagnan?

— Vous l'auriez reconnu comme moi, ce beau muguet de ruelles, si vous n'aviez pas lâché pied comme un poltron.

Briscaut poussa un juron et saisit une bouteille pour la jeter à la tête de celui qui venait de l'insulter.

Un des assistants prévint son mouvement et arrêta le bras, au moment où il allait lancer le projectile. Les autres s'interposèrent entre lui et Marescat, qui s'était levé, prêt à repousser une agression et même à prendre au besoin l'offensive.

Dans la lutte qui s'ensuivit, la bouteille roula par terre, où elle se brisa en mille morceaux, après avoir inondé d'un liquide rougeâtre, qui

n'avait guère du vin que le nom et la couleur, les braies du maître du tripot.

Celui-ci poussait des cris de rage, et se débattait contre ceux qui le retenaient à bras le corps, pour l'empêcher de se précipiter sur Marescat.

— Ah ! tu m'appelles poltron ! hurlait-il.

— Vous m'avez bien appelé lâche, vous, répliqua, non sans une apparente logique, l'ex-marqueur de jeu de paume ; les deux épithètes se valent : je vous ai payé de même monnaie, et nous ne nous devons plus rien.

— Je te chasserai, misérable !

— Vous êtes ivre comme un laquais, maître Briscaut ; sans cela vous vous rappelleriez que je suis ici chez moi, ayant bel et bien fourni la moitié des cinq cents pistoles qui ont servi à l'établissement de ce logis hospitalier.

— Alors, je te casserai les os, pour me débarrasser plus vite de toi.

— Messieurs, dit Marescat aux bretteurs, cessez de le retenir, je vous prie ; je serai bien aise de voir comment il s'y prendra.

On lâcha Briscaut, qui s'élança vers son adversaire le poing levé ; mais l'effet ne répondit pas à la menace. Briscaut n'était pas solide sur ses jambes ; il faillit perdre l'équilibre, et la belle attitude de Marescat, qui l'attendait de pied ferme, achevant de le troubler, il jugea prudent de se laisser tomber sur une chaise, tout en grommelant quelques injures.

— Que se passe-t-il donc dans ce chenil, et que signifie cette querelle ? fit un personnage qui venait de pénétrer dans la salle ; une ronde du guet qui passerait à cent pas d'ici, entendrait vos jappements aussi bien que je les ai entendus de l'autre bout de la rue.

Le nouveau venu était une espèce de colosse, à la tête énorme, aux larges épaules, vêtu d'une manière assez négligée, comme un gentilhomme campagnard.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Rosnai ; puisque vous voilà, vous allez être le juge de notre querelle, lui dit Briscaut. Figurez-vous que ce misérable Marescat, par sa poltronnerie, m'a fait manquer une affaire superbe.

Avec l'obstination d'un ivrogne que rien ne peut faire démordre de son idée, le maître du tripot commençait à expliquer tout au long à son interlocuteur le pourquoi et le comment de sa grande colère, et l'ex-marqueur de jeu de paume s'avançait, tout prêt à la riposte, lorsque M. de Rosnai les interrompit brusquement.

— C'est bien, vous me raconterez cela une autre fois ; je n'ai pas le temps ce soir de prêter l'oreille à vos petites affaires de ménage. Il me faut sur l'heure cinq ou six braves garçons, et je pense les trouver céans, n'ayant que l'embarras du choix, la compagnie étant nombreuse.

M. de Rosnai promena en même temps autour de lui un regard complaisant. Il ne rencontra sans doute que des figures de connaissance, dans cette jolie collection de bretteurs et d'aventuriers ; car il reprit aussitôt :

— Je vois, mes enfants, que nous sommes ici véritablement en famille, et que l'on peut s'expliquer devant vous en toute sécurité.

Un murmure d'assentiment accueillit une remarque aussi flatteuse pour ces honnêtes compagnons. M. de Rosnai poursuivit :

— Les six braves dont j'ai besoin n'auront pas probablement grand'chose à faire, sans que le salaire en soit diminué pour cela.

Nouveau témoignage de gratitude de ses auditeurs attentifs.

— Mais comme il faut prévoir les événements et ne jamais se laisser prendre sans vert, ceux que je choisirai n'oublieront pas de se munir de leur rapière, en ayant soin de la dissimuler sous le manteau. Voici maintenant de quoi il s'agit :

Cette nuit, vers une heure du matin, un gentilhomme, dont le nom ne vous importe pas, sortira d'un hôtel de la Place-Royale, accompagné de deux personnes qui guideront ses pas, car il aura un bandeau sur les yeux.

Quelqu'un qui guette sa sortie, pour lui chercher querelle, — supposez que ce soit un rival, un amant ou un mari, gent peu endurante en ces sortes d'occasions, — le voyant si bien escorté, le suit de loin à la piste, et se réserve de fondre sur lui dès que ses deux compagnons auront détalé.

Ceux-ci, après quelques détours, conduisent le coureur de guilledou sur les bords de la Seine, aux environs du port Saint-Paul, où ils l'abandonnent, le laissant libre de se débarrasser de son bandeau et de poursuivre son chemin comme il l'entendra.

C'est ici que commence le rôle que les six ont à remplir dans cette aventure nocturne. Cachés derrière la palissade du port, ils assistent invisi-

bles à la scène qui ne peut manquer de se produire en ce moment.

L'homme qui guettait le galant l'a suivi jusque-là.....

— N'allez pas plus loin, je vois d'ici la chose, interrompit Briscaut, qui avait prêté la plus grande attention à M. de Rosnai, pendant cette longue explication ; les deux rivaux sont en présence, je les vois d'ici : l'amant heureux et l'amant trompé. Fureur de celui-ci, surprise de celui-là... Les épées sortent toutes seules du fourreau... Ils fondent l'un sur l'autre... Qu'est-ce que cela nous fait? Laissez-les donc s'égorger tranquillement, s'ils y trouvent leur plaisir.

— Briscaut, mon ami, vous me semblez passablement ivre, fit M. de Rosnai.

— C'est précisément ce que je lui disais avant votre arrivée, fit à son tour Marescat; il ne peut même plus se tenir sur ses jambes.

Briscaut se leva pour démontrer la fausseté de cette accusation.

— Ah! je suis ivre! Eh bien! mettez-moi de la partie, et vous verrez... Je veux être de la partie!...

Mais il perdit au même instant son centre de gravité; deux des bretteurs n'eurent que le temps de le recevoir dans leurs bras et de le déposer sur sa chaise, où il ne tarda pas à s'endormir.

M. de Rosnai allait sans doute achever ses explications, lorsque Sauvé, l'espion du cardinal, qui venait d'entrer dans la salle, s'approcha de lui et le tirant à l'écart :

— Il est temps, dit-il; avez-vous choisi vos hommes?

— Le choix sera vite fait; je n'ai qu'à en prendre six au hasard : ils se valent tous.

— M. de Cinq-Mars est depuis une heure là-bas; l'autre ne tardera pas sans doute à venir; le carrosse attend au coin de la rue Saint-Paul : hâtons-nous.

— Vous ne m'avez pas encore dit le nom de celui qui doit chercher querelle au grand écuyer.

— Un petit gentilhomme sans importance; son nom ne vous servirait de rien

— Quand on se compromet dans une aussi dangereuse besogne, on aime bien connaître les gens avec lesquels on a affaire.

— Vous n'ignorez pas pour qui nous travaillons, vous et moi : c'est l'essentiel.

— Aussi n'ai-je pas hésité à m'embarquer avec vous.

— Quoi qu'il arrive, nous n'avons rien à craindre avec une telle protection.

— Cependant, si la Cabale venait jamais à triompher...

— Monsieur de Rosnai, vous avez joué beaucoup plus gros jeu que cela et couru quelque danger de la potence, le jour où vous vous êtes embusqué sur la route de Saint-Germain pour démonter un mousquetaire du roi... et vous n'y aviez pas un aussi gros salaire.

M. de Rosnai devint très-pâle et balbutia quelques mots de défaite.

— Allons, reprenez vos sens... Mon métier est de tout savoir, mais je n'ai parlé du service que vous avez essayé de rendre à M. de Vigneul qu'au cardinal.

Dès qu'ils eurent désigné les six compagnons, la petite troupe se mit en route pour aller occuper le poste qu'on lui avait désigné, derrière la palissade du port Saint-Paul. Là, M. de Rosnai lui donna ses dernières instructions; puis il se dirigea avec l'espion du côté de la Place-Royale.

XVI

D'ARTAGNAN EST EN GRAND DANGER — TRISTE ÉTAT DANS LEQUEL IL RETROUVE UNE FEMME QU'IL A AIMÉE. — ARICIE MEURT EN LUI SAUVANT LA VIE

La mythologie grecque, qui ne se piquait pas cependant d'une grande pruderie, enveloppait de gracieuses fictions, quand elle ne les couvrait pas de quelque nuée, pour les dérober aux regards des simples mortels, les mystères du dieu Eros. Si le maître de l'Olympe pénètre dans l'alcôve de Danaé, nous n'y voyons qu'une pluie d'or. C'est un cygne que Léda caresse, sans se douter qu'elle livre ses charmes aux baisers d'un amant. D'épaisses et complaisantes vapeurs ferment leur rideau sur le groupe charmant de Vénus, la déesse des plaisirs, tombant dans les bras désarmés du dieu de la guerre.

Ces beaux exemples de discrétion et de réserve nous serviraient d'excuse, si l'on venait à remarquer certaine lacune entre le chapitre que nous venons de commencer et celui qui précède. Deux ou trois heures d'ailleurs, les eût-il le mieux employées, sont bien peu de chose dans une existence aussi accidentée que celle de notre héros.

A une heure du matin, la petite porte du logis de lady Anna d'Herford s'ouvrait sans bruit.

D'Artagnan parut sur le seuil, accompagné de l'espion et de M. de Rosnai, qui le tenaient chacun par un bras, sans y mettre cependant la moindre violence.

Il fit quelques pas mal assurés, comme ceux d'un homme arraché depuis peu au sommeil, et qui ne serait pas encore tout à fait réveillé.

Pour supprimer l'embarras des adieux, lady Anna venait sans doute d'employer le même expédient dont elle avait usé la première fois, mais en y apportant un peu moins de hâte.

D'Artagnan aspira à pleins poumons le vent frais qui soufflait à travers les grands arbres de la Place-Royale.

Il essaya alors de se dégager, pour soulever le bandeau qui lui couvrait la moitié du visage.

— Pardon, mon gentilhomme, lui dit l'espion, vous oubliez l'engagement que vous avez pris. Dans quelques instants, quand vous serez hors de ce quartier, nous vous laisserons complétement libre d'en agir à votre fantaisie.

— Alors, pressons le pas, car j'étouffe un peu sous ce mouchoir.

M. de Rosnai et l'espion sondaient cependant les ombres autour d'eux, jetant de droite et de gauche des regards inquiets,

Ils s'étonnaient de ne pas apercevoir, rôdant par là, celui qui devait épier la sortie de M. de Cinq-Mars. Aussi firent-ils deux ou trois fois le tour de la place, estimant qu'il ne pouvait être bien loin.

Le mousquetaire finit par deviner cette manœuvre, car il sentait toujours craquer sous son pied le gravier dont était sablée la Place-Royale.

— Bon! pensa-t-il, si c'est moi qu'ils attendent, ils sont capables de demeurer là toute la nuit : j'ai bien envie de les tirer tout de suite d'embarras.

Il allait peut-être exécuter son beau projet, lorsque ses deux compagnons, après s'être consultés un instant du regard, se décidèrent à mettre fin à cette monotone promenade qui menaçait de se prolonger indéfiniment.

M. de Rosnai et l'espion, continuant à guider d'Artagnan, tournèrent par la rue Royale; ils marchaient avec quelque lenteur, pour qu'on ne perdît pas leurs traces, s'ils étaient suivis de loin.

Cela ne servit de rien, et quand ils débouchèrent enfin sur le bord de la rivière, ils purent se convaincre qu'un des acteurs essentiels de la scène si ingénieusement préparée leur faisait définitivement défaut.

Inquiets de la tournure que prenait leur expédition et ne sachant trop que faire, ils s'arrê-



Il commanda à trois bretteurs de se tenir sur le palier, la rapière à la main. (Page 163.)

tèrent à l'encoignure de la rue Saint-Paul, à une petite distance de l'hôtel de la Vieuville, dont la porte d'entrée était éclairée par un falot accroché au mur.

Pour le coup le mousquetaire perdit patience.

Par un brusque mouvement que ses deux compagnons n'eurent pas le temps de prévenir, il se dégagea, arracha le bandeau, tira son épée et sauta au collet du premier qui lui tomba sous la main.

L'autre s'enfuit à toutes jambes, par la rue Saint-Paul.

— A moi les gens de la Petite-Truanderie! cria celui qu'il étreignait, le tenant collé contre le mur de l'hôtel de la Vieuville.

Le son de sa voix frappa le mousquetaire : il le poussa sous la lumière du falot, et le dévisageait de si près, que leurs poitrines se touchaient :

— L'homme de Saint-Dié! s'écria-t-il.

— D'Artagnan!

— Eh oui! d'Artagnan, lorsque tu croyais tenir M. de Cinq-Mars, n'est-ce pas?

— Voyons, monsieur d'Artagnan, expliquons-nous : je vous dirai tout... quand vous saurez...

— Je sais que tu m'as fait mettre à la Bastille.

— C'est M. de Vigneul.

— Je sais que tu as essayé d'assassiner mon pauvre et cher Porthos....

— C'est encore M. de Vigneul!

— C'est-à-dire que M. de Vigneul t'a payé pour cela, comme on paie un valet, misérable! Et ce soir encore, de quelle vilaine besogne ne t'étais-tu pas chargé?

— Je vous jure que j'ignorais que vous y fussiez mêlé.

— Puisque le ciel a été assez juste pour te faire tomber sous ma main au moment où j'y pensais le moins, nous allons régler tous nos comptes d'un seul coup.

Pantelant sous l'étreinte du mousquetaire, presque étouffé sous la pression des doigts nerveux qui lui serraient la gorge, le géant secouait son adversaire sans pouvoir s'en débarrasser, comme un de ces grands pachydermes de l'Inde, aux flancs duquel vient de se cramponner un jeune tigre, sorti du fond des jungles.

Cependant les six bretteurs embusqués derrière la palissade du port, à deux cents pas de là, avaient entendu son cri de détresse.

Ils s'étaient élancés, pensant bien que l'espion et M. de Rosnai se trouvaient dans quelque passe périlleuse.

Au bruit de leur course précipitée, d'Artagnan jeta derrière lui un rapide regard.

En voyant toute cette bande, il ne douta pas qu'elle ne vînt au secours de M. de Rosnai; mais il n'eut pas le temps de faire face au nouveau danger qui fondait sur lui.

En un clin d'œil les bandits l'entourèrent.

Douze bras le saisirent à la fois; il fut terrassé; on lui arracha son épée; on lui mit un bâillon dans la bouche pour l'empêcher de crier, et M. de Rosnai, qui avait repris toute sa présence d'esprit, ordonna à un de ses hommes d'aller voir s'il n'y avait pas dans les environs un carrosse qui attendait.

Voici le parti auquel il s'était arrêté, après y avoir réfléchi un instant, pendant qu'on garrottait d'Artagnan avec quelques grosses cordes ramassées sur le port Saint-Paul.

L'espion, après sa fuite précipitée, avait dû retourner au tripot de maître Briscaut. Ce qu'il y avait donc de mieux à faire, dans ces circonstances extraordinaires, en présence d'un incident que ni lui ni son complice n'avaient pu prévoir, c'était d'emmener le mousquetaire au logis de la rue de la Petite-Truanderie. Là, on l'enfermerait dans quelque chambre, et ils auraient devant eux toute la nuit pour aviser au meilleur moyen de se tirer d'embarras. Sauvé, d'ailleurs, connaissait mieux que lui la scabreuse entreprise dans laquelle ils s'étaient embarqués, et le rôle que d'Artagnan, dont il lui avait caché le nom, y avait joué; l'espion seul pouvait donc décider du sort du mousquetaire, qui s'était substitué d'une manière si imprévue et si mystérieuse à M. de Cinq-Mars.

Le cocher auquel Sauvé avait confié le carrosse, au lieu d'attendre au coin de la rue Saint-Paul, ainsi que l'ordre lui en avait été donné, s'était trompé de rue, et stationnait un peu plus loin, dans l'impasse de l'Etoile.

M. de Rosnai y fit porter d'Artagnan que l'on jeta au fond du carrosse, où il prit place lui-même, avec deux de ses compagnons, afin de veiller de près sur le prisonnier, s'il lui survenait quelques velléités de révolte.

Bâillonné et étroitement lié, le mousquetaire ne faisait plus cependant aucun mouvement, soit qu'il fût épuisé par la lutte qu'il avait soutenue, soit qu'il comprît que toute tentative de résistance était inutile pour le moment, et n'aboutirait qu'à aggraver sa malheureuse situation.

On arriva sans encombre devant la porte du tripot. Les deux solides gaillards qui se tenaient auprès de d'Artagnan, l'enlevèrent aussitôt et le transportèrent à bras le corps dans une chambre du premier étage. Cette chambre, dont l'unique fenêtre était garnie de barreaux et d'un grillage de fer, donnait sur une cour sombre, étroite et sordide.

On l'étendit dans un coin, sur le carreau nu. M. de Rosnai, à la lueur d'une chandelle dont il s'était muni avant de monter, et qu'il promena un instant sur son visage, l'examina avec une joie féroce.

Toute l'énergie, toute la vie du mousquetaire, qui gisait comme une masse inerte, à demi étouffé par le bâillon, semblaient s'être concentrées dans ses yeux fixes et démesurément ouverts.

— Eh! mon beau cadet, lui dit le gentilhomme de Saint-Dié, que pensez-vous maintenant de ce règlement de compte? Foudroyez-moi du regard, tant que vous voudrez : vous n'en êtes pas moins bel et bien en mon pouvoir, et n'en serez pas quitte à bon marché, je vous le jure.

Il sortit ensuite de la chambre, où il laissa

d'Artagnan sans lumière, ferma la porte à double tour, mit la clef dans sa poche, et, par surcroît de précaution, commanda à trois bretteurs de se tenir sur le palier, la rapière à la main, jusqu'à son retour.

Quelques joueurs de brelan faisaient leur partie dans la salle du rez-de-chaussée ; mais l'espion n'avait pas encore reparu, et Briscaut lui-même ne s'y trouvait plus.

— Qu'avez-vous fait de votre digne associé? demanda M. de Rosnai, à l'ex-marqueur de jeu de paume, en le prenant à part ; est-il donc allé se coucher pour cuver son vin?

— Mais n'etait-il donc pas avec vous, et ne l'avez-vous pas ramené?

— Comment l'aurions-nous ramené, puisque nous l'avons laissé ici, endormi sur une chaise? Il ne pouvait pas d'ailleurs se tenir debout, tant il était soûl.

— Vous ne connaissez pas maître Briscaut. Deux pots de vin lui coupent bras et jambes; s'il va jusqu'à quatre, il reprend à peu près son aplomb; au cinquième, son jarret est tout à fait solide, et je crois qu'au dixième, il serait capable de se promener, sans se laisser choir, sur la balustrade des tours de Notre-Dame. C'est sa manière à lui d'être ivre; mais, par exemple, il devient terrible alors, et vingt hommes armés jusqu'aux dents ne lui feraient pas peur.

— Alors, ce soir, il s'était arrêté tout juste à son deuxième pot?

— Vous allez voir. A peine étiez-vous sorti, qu'il s'est réveillé.

— Mon cher Marescat, dit-il, je crois que je t'ai un peu brutalisé, tantôt ; oublions notre petite querelle, et fais venir quelques pots de vin, que j'en régale la compagnie.

La fille de service apporta un broc qui pouvait bien contenir une douzaine de pintes.

Briscaut remplit les gobelets à la ronde, sans oublier le sien, qui en vaut au moins quatre à lui seul, pour la dimension.

— Eh! mais, ajouta-t-il, en les comptant, nous étions plus nombreux que cela, ce me semble.

— Vous savez bien que M. de Rosnai vient d'emmener six de ces messieurs, pour quelque honnête affaire.

— Ah! ce bon M. de Rosnai est parti sans moi!... N'avais-je pas sollicité de Sa Seigneurie l'honneur de l'accompagner et de lui donner un coup de main? On m'a brûlé la politesse, sous prétexte que je suis ivre!... Quand maître Briscaut a bu, il n'est plus bon à rien... Maître Briscaut n'est bon qu'à fournir du vin, des dés, des cartes et des filles... Par exemple, on sable son vin, en oubliant de le payer; on déchire ses cartes et l'on jette les dés par les fenêtres, si le lansquenet ou le passe-dix trahissent un joueur maladroit, et l'on bat ses plus jolies filles, si elles se montrent moins accommodantes que son vin... Voilà à quoi sert maître Briscaut! Marescat, nous fermerons boutique un de ces jours, de peur d'en être bientôt réduits à l'hôpital.

— Tout en débitant ce long chapelet, continua l'ex-marqueur de jeu de paume, Briscaut emplissait et vidait d'un seul trait son verre, sans plus s'occuper des autres, qui l'écoutaient bouche béante; et, de rasade en rasade, le broc se trouva vidé en un rien de temps. Il se leva alors, aussi ferme que vous et moi : il ne devait pas être loin de son dixième pot.

— M. de Rosnai n'a-t-il pas parlé du port Saint-Paul?... fit-il. Oui, c'est bien le port Saint-Paul; Marescat, je vais un peu voir ce qui se passe par-là.

— Il décrocha sa vieille rapière du temps qu'il servait dans les armées du roi, s'enveloppa de son manteau, et sortit pour vous rejoindre.

— N'ayant trouvé personne, dit M. de Rosnai à Marescat, il ne peut tarder de rentrer. Si la tête de Briscaut, grâce à ce surcroît de libation, est devenue aussi solide que ses jambes, il pourra, à défaut de Sauvé, m'aider un peu, dans la situation embarrassante où nous nous trouvons avec ce maudit mousquetaire sur les bras. Je crois décidément que nous eussions mieux fait de le jeter à l'eau que de l'amener ici.

— Heu! un homme à l'eau n'est pas toujours un homme noyé, fit observer l'ex-marqueur de jeu de paume. Un bon coup d'épée eût encore été préférable. Votre homme ne s'est donc pas défendu?

Son interlocuteur ne jugea pas à propos de lui détailler par le menu comment les choses s'étaient passées, et la triste figure qu'il avait faite, lui-même, un instant. Il se contenta de répondre :

— Tout cela est fort bien; mais ce n'est pas de ce que nous aurions pu faire que nous devons nous occuper; la difficulté est de trouver ce que nous ferons. Le renvoyer purement et

simplement, il ne faut pas y songer; d'abord, j'ai personnellement contre lui certaines rancunes qui voudraient bien recevoir quelque satisfaction. Puis, d'Artagnan sait maintenant trop de choses pour le lâcher ainsi.

— Comment dites-vous cela? s'écria Marescat.

— Plaît-il?

— Vous appelez ce mousquetaire?...

— D'Artagnan.

— Eh! c'est précisement celui qui a sauvé, il y a deux jours, l'Anglais qu'une de nos filles avait attiré ici.

— Mais alors Briscaut doit être furieux contre lui.

— S'il est furieux! Il en a bien d'autres motifs. Figurez-vous que ce même d'Artagnan, n'étant encore que cadet aux gardes, s'était installé chez lui, lorsqu'il tenait son cabaret et ses chambres garnies rue du Vieux-Colombier, à l'enseigne du *Grand-Monarque*. Or, pendant quelques semaines que le pauvre Briscaut passait dans les prisons du Châtelet, pour une méchante affaire de coup de pistolet tiré sur un autre galant de sa femme, madame Aricie Briscaut, qui s'était éprise d'une folle passion pour le muguet, le comblait de ses plus intimes faveurs, au vu et au su de tout le quartier.

— Tu es sûr de cela?

— Comment, si j'en suis sûr! C'est moi qui les épiais, pour le compte de Briscaut, avec un sergent du guet, nommé Champfleury; et je n'ai pas manqué d'en instruire le mari, dès qu'il est sorti de prison. Si jamais le mousquetaire lui tombe sous la main...

— Mais il y est, mon bon Marescat, et il ne tient qu'à toi de l'aller voir. Tiens, voici la clef de la chambre où je l'ai renfermé. Trois de nos bretteurs gardent la porte, pour empêcher qu'il ne s'évade, quoique la précaution soit presque superflue, dans l'état où je l'ai mis, bâillonné et lié de bonnes cordes de chanvre.

Marescat prit la clef, mais déclara qu'il se contentait pour le moment, et en attendant l'arrivée le maître Briscaut, de l'affirmation de M. de Rosnai.

Celui-ci, nous l'avons vu en mainte occasion, ne brillait pas précisément par le courage. Il venait d'entrevoir un moyen de se venger de d'Artagnan, et même de se débarrasser de lui pour toujours, dont sa couardise et sa scélératesse s'accommodaient également. Sans plus se mêler de cette affaire, sans consulter l'espion, qui peut-être même ne reparaîtrait pas de la nuit au tripot de la rue de la Petite-Truanderie, il n'avait pour cela qu'à abandonner d'Artagnan à maître Briscaut. Ce que lui avait dit Marescat ne lui laissait aucun doute sur la scène de violence qui se passerait au retour du mari d'Aricie, lorsqu'il apprendrait que l'amant de sa femme se trouvait à sa merci.

Sous prétexte d'aller s'assurer si l'on faisait bonne garde devant la chambre du prisonnier, il sortit alors de la salle; mais dès qu'il fut dans le corridor, au lieu de tourner à gauche, pour gravir l'escalier, il tourna à droite, gagna la porte qui donnait sur la rue et disparut rapidement sous les Piliers des Halles.

Si M. de Rosnai, au lieu de s'en remettre à Briscaut du soin des représailles qu'il voulait exercer sur d'Artagnan, s'était donné la peine de monter au premier étage, il aurait pu se convaincre que ses ordres étaient fort mal exécutés.

Les trois bretteurs qui gardaient la porte de la chambre où gisait le mousquetaire, n'avaient pas tardé à se lasser de cette monotone consigne. Ayant reçu chacun les deux pistoles, prix convenu à l'avance pour l'expédition nocturne qu'ils venaient d'accomplir, ils éprouvaient un impérieux besoin d'en convertir au moins une partie en quelque boisson confortative.

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait soif sur ce palier? dit l'un des bretteurs à ses camarades.

— Une soif atroce, et c'est très-malsain par ce temps de brouillard.

— Si vous m'en croyez, nous ne resterons pas plus longtemps tous les trois à nous morfondre ici : deux suffiront à la besogne. Tirons à la courte paille pour savoir celui qui ira le premier se restaurer un peu; à son retour, un autre descendra, et ainsi de suite, en nous relayant de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'on vienne nous relever.

La proposition fut acceptée, et le sort favorisa comme de juste celui qui avait eu cette triomphante idée; mais, au lieu de descendre dans la salle du rez-de chaussée, il fit comme M. de Rosnai, enfilant le corridor et gagnant la rue, pour se rendre dans un autre tripot du voisinage, ouvert toute la nuit aux gens de son espèce.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées

depuis son départ, qu'un des deux bretteurs qui continuaient à faire sentinelle dit à l'autre :

— Notre camarade tarde bien longtemps; voici plus d'un grand quart d'heure qu'il est descendu; je vais voir ce qu'il fait, et vous le renvoyer tout de suite.

Le dernier ne montra pas plus de patience; il en montra même beaucoup moins. Soupçonnant bientôt qu'il était victime d'une abominable tricherie, et que ses deux compagnons l'avaient bel et bien abandonné, il déserta son poste sans le moindre remords.

Cependant la situation du prisonnier n'en était pas beaucoup meilleure.

D'Artagnan, après avoir inutilement essayé de se débarrasser de ses liens, s'était traîné jusqu'à la porte de la chambre qui donnait sur le palier. Il entendit d'abord le bruit des pas des trois bretteurs, et les paroles qu'ils échangeaient à voix basse. Puis le bruit diminua, les voix cessèrent; un silence complet finit par régner au dehors.

Malgré les plus violents efforts, il lui fut impossible de se remettre sur ses jambes. Tout ce qu'il put faire, ce fut de peser de ses épaules contre la porte; mais elle était solide, et il ne parvint même pas à l'ébranler.

Au milieu des ténèbres profondes qui l'entouraient, le mousquetaire rampa autour de la chambre, tâtant les murs, secouant avec fureur les cordes qui lui serraient les membres, et poussant quelques sourds jurons.

Cette pénible promenade l'avait presque épuisé; il allait renoncer à poursuivre ses recherches, lorsqu'il crut sentir une seconde porte. Mais n'était-ce pas celle qu'il avait déjà rencontrée? Trompé par l'obscurité, n'était-il pas revenu, sans s'en douter, à son point de départ.

Pour s'en assurer, il recommença sa promenade, continuant à se traîner sur le carreau nu et glacé.

Il ne put aller bien loin : un frisson le saisit; ses dents claquèrent; une sueur froide inonda son front; il se laissa retomber et ce ne furent plus des jurons de colère, mais des plaintes inarticulées qui sortirent de ses lèvres convulsivement agitées.

Tout à coup une vive clarté se répandit dans la chambre : les yeux de d'Artagnan en furent éblouis; il entrevit une forme blanche qui s'élançait vers lui; quelques mots qu'il ne comprit pas frappèrent ses oreilles; tout s'effaça : il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, ses liens étaient détachés; étendu sur un lit, une femme se tenait au chevet, épiant le moment de son réveil. Il fixa sur elle un regard vague et étonné :

— Vous ne me reconnaissez donc pas? murmura-t-elle.

Il cherchait, sans pouvoir se rappeler.

— Avez-vous donc perdu à ce point le souvenir de la pauvre Aricie?

— Aricie! s'écria-t-il, vous! vous ici! Mais où suis-je donc?

Il était déjà debout, auprès d'elle, la pressant sur son cœur.

— Non, je ne vous ai jamais oubliée, reprit-il avec quelque embarras, tout en fixant sur elle un regard où se lisait une douloureuse surprise; mais dans le trouble où je suis encore....

— Dites plutôt, interrompit-elle, que vous ne retrouvez plus chez moi aucun vestige de ces charmes qui vous avaient séduit. Quand vous saurez ce que j'ai subi depuis notre séparation, cher d'Artagnan, vous ne vous étonnerez que d'une chose, c'est que je sois encore vivante.

La belle cabaretière de la rue du Vieux-Colombier était en effet bien changée. Ses joues amaigries avaient perdu leurs charmants contours; ses lèvres vermeilles, si appétissantes quand elles souriaient, s'étaient amincies et décolorées; ses yeux bleus, d'une si tendre expression, creusés maintenant par les larmes, ne brillaient plus que du feu sombre de la fièvre; et ses admirables cheveux noirs ne faisaient que rendre plus saisissants, par le contraste de leur opulence, sa pâleur maladive.

D'Artagnan, oubliant la périlleuse situation à laquelle il venait d'être miraculeusement arraché, sans se soucier des dangers qu'il pouvait courir encore, voulait qu'Aricie lui racontât ce qui s'était passé à la suite de sa disparition.

— J'ai souffert, lui dit-elle, tout ce qu'il est possible à une femme délicate de souffrir de la part de l'homme le plus abject et le plus cruel. J'étais à bout de force; je n'avais même plus la moindre volonté de me soustraire à l'existence affreuse que je mène dans ce repaire, attendant chaque jour la mort qui ne pouvait tarder de mettre fin à mes maux. Mais je vous ai retrouvé, et voilà qu'une lueur d'espoir brille à mes yeux. Peut-être nous reverrons-nous....

— N'en doutez pas, ma chère Aricie; je vous sauverai!

— Pour cela, il faut d'abord songer aux moyens de vous faire sortir d'ici.

— Cet honnête logis appartient à maître Briscaut?

— N'est-ce pas lui qui vous y a attiré?

— On ne m'y a pas attiré, mais amené de force, et je ne sais même pas dans quel quartier je me trouve.

— Rue de la Petite-Truanderie.

— Je connais la maison, s'écria d'Artagnan; c'est un coupe-gorge; on y assassine quelquefois les gens, et j'y ai sauvé la vie à un gentilhomme, il y a trois jours. Cette chambre est la vôtre?

— Dites ma prison; j'y suis claquemurée et n'en sors jamais: voyez la fenêtre.

L'unique fenêtre de la chambre d'Aricie, comme celle de la pièce où d'Artagnan avait été jeté, était garnie de barreaux et d'un grillage. Les deux chambres communiquaient par une porte qu'Aricie avait ouverte, en entendant les gémissements du mousquetaire.

— Si je pouvais seulement démonter un de ces barreaux! fit celui-ci, en les secouant avec force.

Un des barreaux mal assujetti dans le cadre de pierre se détacha; le mousquetaire s'en servit comme d'un levier, pour attaquer les autres, et briser le grillage rongé par la rouille.

Aricie l'aidait et se déchirait les mains.

— Hâtez-vous, lui dit-elle; il me semble entendre quelque bruit.

Elle passa dans la chambre voisine, et revint presque aussitôt.

— Ah! fit-elle encore plus pâle et prête à défaillir; on monte; il n'est plus temps!

D'Artagnan nouait bout à bout les cordes qui avaient servi à le garrotter.

La besogne était d'ailleurs presque achevée; il ne restait plus qu'un seul barreau à enlever, pour que la fenêtre offrît une issue suffisante.

Avec une force et une énergie qu'on n'eût pas soupçonnées dans un corps si frêle et brisé par tant de souffrance, Aricie saisit le barreau et parvint à le desceller à moitié.

Au même instant la voix de Briscaut retentit avec des éclats formidables. Il appelait Marescat à grands cris, lui demandant la clef de la chambre, à la porte de laquelle il frappait des coups furieux..

M. de Rosnai ne s'était pas trompé dans son sinistre calcul.

Briscaut venait de rentrer, de fort méchante humeur, à la suite de sa longue et inutile promenade au port Saint-Paul et sur la Place-Royale.

Dès qu'il eut appris la capture que les bretteurs avaient faite, et la chance inespérée qui lui livrait d'Artagnan, sans écouter davantage les explications de Marescat, il s'était élancé dans l'escalier, ivre de vin et de colère, brandissant sa rapière et jurant qu'il allait la passer au travers du corps de l'amant de sa femme.

Mais sa colère se transforma en un accès d'horrible frénésie, lorsqu'arrivé devant la porte, il reconnut que M. de Rosnai avait précisément enfermé le mousquetaire dans la chambre qui communiquait avec celle où il tenait en charte privée la malheureuse Aricie.

La porte allait peut être céder, lorsque Marescat parut enfin avec la clef. Le maître du tripot se précipita dans la pièce qu'il parcourut deux fois, comme une bête fauve qui tourne dans sa cage. L'ex-marqueur de jeu de paume se tenait sur le seuil, un chandelier à la main, et l'élevait très-haut, afin d'éclairer les recoins: il n'y avait personne!

Ils entendirent alors distinctement la voix d'Aricie qui pressait d'Artagnan de s'évader par la fenêtre.

D'un bond prodigieux, Briscaut vint heurter de la tête et de ses deux larges mains contre la porte de communication.

La serrure vola en éclat; la porte s'entr'ouvrit, mais se referma aussitôt, poussée par Aricie qui pesa sur elle de toutes ses forces.

— Fuyez! fuyez! criait-elle d'une voix désespérée.

D'Artagnan avait enjambé l'appui de la fenêtre; la corde pendait en dehors; il n'avait plus qu'à se laisser glisser pour descendre dans la cour.

— Mais vous, dit-il, qu'allez-vous devenir, dans les mains de ce furieux?

Elle comprit que, si le mousquetaire concevait la moindre crainte pour la vie de la femme qu'il avait aimée, la générosité de son caractère l'empêcherait de fuir, et qu'il se ferait tuer à côté d'elle, plutôt que de l'abandonner un seul instant.

Un sublime dévouement l'inspira;

— Je suis parvenue à refermer la porte, dit-elle; j'aurai le temps de vous suivre, et vous me recevrez dans vos bras.

A peine d'Artagnan avait-il commencé sa descente, qui n'offrait pas d'ailleurs de périls sérieux, l'étage n'étant pas très-élevé, que la pauvre femme, épuisée, chancelante, fit deux ou trois pas en arrière; la porte s'ouvrit avec fracas, et Briscaut apparut, débraillé, les traits bouleversés, les yeux injectés; il courut, en poussant un cri de rage, vers la fenêtre.

Aricie se jeta devant lui, les deux bras étendus, pour lui barrer le passage; dans son élan furieux Briscaut la renversa, et comme elle étreignait ses genoux, essayant encore de l'arrêter, il la frappa à la gorge de sa rapière.

Elle ne le lâcha point : il la traînait sur le carreau inondé de sang, ne pouvant s'en débarrasser, et frappant toujours.

Quand il s'arrêta enfin, Aricie avait cessé de vivre et d'Artagnan était sauvé.

XVII

JULIE D'AUBUSSON IMPLORE LA PROTECTION DE LOUIS XIII. — UNE HABILE MANŒUVRE DU CARDINAL. — LES LETTRES DE PORTHOS. — JULIE REFUSE DE LES LIVRER AU ROI. — D'ARTAGNAN ET MADEMOISELLE LOUISE D'AUMONT. — SOUVENIR DE GABRIELLE. — REGRETS TARDIFS. — LA HAINE DE LADY ANNA. — DÉPART DE LA COMPAGNIE DES MOUSQUETAIRES POUR L'ARMÉE.

Au milieu de ce dédale d'intrigues et d'aventures, où son caractère ardent et son humeur galante se complaisaient, quelques périls qu'il y courût, d'Artagnan, fidèle au devoir de l'amitié, n'avait pas oublié la commission dont Porthos l'avait chargé au moment de son arrestation.

Il fit connaître à Julie d'Aubusson la disgrâce qui venait de frapper son amant; il lui transmit les dernières paroles du mousquetaire, sans lui dissimuler que, du vivant du cardinal, ses amis devaient renoncer à l'espérance de le voir sortir de la Bastille.

Jusque-là, malgré l'apparente fermeté de ses résolutions et tout ce qu'elle écrivait à ce sujet à son amant, Julie n'avait pu se défendre de quelques regrets. Une lutte se livrait au fond de son cœur, entre son amour et sa raison; et quand celle ci lui disait que la passion que Porthos ressentait pour elle ne lui offrait pas les gages d'un bonheur durable, celui-là se réveillait au souvenir des ivresses passées.

Mais toutes ses hésitations cessèrent, après ce dernier coup. Julie était désormais décidée à quitter un monde avec lequel elle n'avait plus aucune espèce d'attaches. Son amour même devenait le complice d'un pieux renoncement; elle éprouvait une sorte de volupté à la pensée d'ensevelir dans l'ombre d'un cloître ces charmes que ne pouvait plus posséder celui qu'elle avait aimé.

Julie déclara donc à sa tante, l'abbesse du couvent de Rambouillet, son intention irrévocable de prendre le voile de carmélite; elle en avait déjà revêtu l'habit, et elle en observait la règle dans toute son austérité.

Cependant l'abbesse lui objecta qu'elle y trouverait peut-être des obstacles. Le procès criminel de M. de Vigneul ayant été interrompu à la suite de son évasion, les liens de son mariage subsistant toujours, n'était-il pas à craindre que l'autorité ecclésiastique ne lui permît pas de prononcer des vœux éternels?

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, mais le refus eut d'autres motifs que ceux de la discipline

monastique. Tout dévoué aux intérêts du cardinal, l'évêque d'Orléans se souvint que M. de Vigneul était une de ses créatures; aussi fit-il non-seulement défense à l'abbesse d'admettre la femme de ce gentilhomme au nombre des religieuses du Mont-Carmel, mais il lui conseilla, en des termes qui équivalaient à un ordre, d'inviter cette dame à quitter le couvent, lui donnant à entendre que sa présence et la protection qu'elle y trouvait seraient de nature à compromettre, auprès de Son Eminence, les intérêts temporels de la sainte maison.

Julie prit alors un parti décisif.

— Je vous quitte pour quelques jours, ma mère, dit-elle à l'abbesse, et me rends à Paris où la cour réside en ce moment. Je me jetterai aux pieds du roi, et j'implorerai de Sa Majesté un appui qu'elle ne peut refuser à une fille de condition si cruellement éprouvée.

Sa parente, qui s'était prise pour elle d'une vive affection et lui en avait donné des preuves, lorsque M. de Vigneul était venu exécuter l'arrêt du parlement, approuva son projet, espérant qu'elle obtiendrait de Louis XIII l'autorisation de revenir auprès d'elle.

Dès son arrivée à Paris, Julie fit remettre un placet, et fut reçue deux jours après au Louvre, dans le cabinet même du roi. Elle n'avait pas quitté les habits de carmélite, qui, loin de lui enlever quelque chose de sa beauté, la faisaient encore ressortir davantage par leur sévérité même. Le roi en parut frappé; il l'accueillit avec des manières affables qu'il ne prodiguait pas habituellement aux personnes de son sexe, et, la voyant un peu confuse de se trouver en présence d'une majesté royale, il lui dit avec douceur :

— Rassurez-vous, madame, et expliquez-nous sans crainte le sujet qui vous amène.

— Sire, vous devez connaître mes malheurs, ayant déjà daigné, dans votre bonté, vous occuper de moi.

— Vous êtes, n'est-ce pas, madame de Vigneul?

— J'ai porté ce nom, en effet, dans un autre temps, mais il n'est plus le mien aujourd'hui. Sire, Julie d'Aubusson vient vous implorer, pour que votre main toute-puissante lève les obstacles que l'on oppose à sa ferme volonté d'entrer en religion.

— Et d'où viennent ces obstacles, madame ?

— De M. l'évêque d'Orléans, de la juridiction duquel dépend la maison où je me suis retirée.

— M. d'Orléans a-t-il pour cela quelque raison valable?

— Il prétend que les liens qui m'unissent à M. de Vigneul n'ayant point encore été rompus, je ne puis être admise à prononcer des vœux.

— C'est là, interrompit Louis XIII, une question de discipline ecclésiastique dont l'autorité royale doit éviter de s'occuper.

— Sire, s'écria Julie, j'ai ouï dire que les rois peuvent toujours faire le bien, quand ils le veulent, que toute justice émane d'eux; c'est à votre justice que je m'adresse, mais aussi à votre sensibilité. Considérez la triste situation où je me trouve. Sans parler des cruelles blessures que mon âme a reçues, du deuil auquel m'a vouée une implacable destinée, puis-je rentrer dans le monde, après le scandale qu'y a fait éclater l'abominable conduite de celui qui fut mon mari? Et sous quel nom y rentrerais-je? Quelle condition y serait la mienne? Ni femme, ni fille, Julie de Vigneul ne peut trouver qu'au fond d'un cloître l'oubli de ses maux; ne permettez pas qu'on me dépouille des saints habits que je porte, et qui cachent les plaies d'un cœur meurtri.

Ses traits s'étaient animés; sa voix émue et pénétrée, son geste pathétique, sa beauté frappèrent Louis XIII. Julie lui rappelait en ce moment, par son costume de religieuse, par l'expression de sa physionomie, par le timbre de sa voix, par les charmes de toute sa personne, une femme qu'il avait aimée, autant qu'il était capable d'aimer : mademoiselle Louise de Lafayette, que le cardinal avait forcée à se retirer de la cour pour entrer dans un couvent, ne trouvant pas en elle toutes les complaisances que sa politique s'en était promises.

Ce souvenir toucha le cœur du roi et acheva de le rendre favorable à la cause de Julie.

— Madame, dit-il, je compatis à vos peines et ferai tout ce qui me sera possible pour les adoucir.

— Ah! Sire, je n'attendais pas moins de vos bontés; croyez que ma reconnaissance sera éternelle.

— Je vais sur l'heure en parler à M. de Richelieu et lui donner des ordres pour qu'il écrive à M. d'Orléans.



Vous m'apporterez ces lettres, madame : je veux les voir ! (Page 171.)

Cette intervention du cardinal diminua un peu la joie que Julie venait d'éprouver.

Louis XIII poursuivit :

— Vous retournerez au couvent de Rambouillet, et y demeurerez comme pensionnaire, en attendant l'issue du procès de M. de Vigneul. Toutes les circonstances de cette affaire me reviennent maintenant à la mémoire ; l'arrêt du parlement ne peut que vous être favorable, si les faits dont ce gentilhomme s'est rendu coupable sont prouvés par l'information, qui doit être fort avancée ; je la ferai d'ailleurs presser, et dès que la nullité de votre union aura été prononcée, rien ne s'opposera à ce que vous preniez le voile.

— Votre Majesté ignore donc que M. de Vigneul n'est plus dans les prisons du Châtelet ! s'écria Julie. Il s'est évadé depuis un mois.

— Ah ! fit le roi, dont le visage s'assombrit, on ne m'a jamais rien dit de cela ; mais on procède sans doute contre l'accusé par contumace : ce sera un peu plus long, voilà tout.

— La procédure est interrompue, et l'on m'a assuré qu'elle ne sera pas reprise.

— Et qui donc a suspendu ainsi le cours de ma justice ?

— Le cardinal, Sire ; M. de Vigneul était à son service, et Son Éminence a voulu sans doute le soustraire au juste châtiment qui l'attendait. Vous le voyez, Sire, toute votre protection m'est nécessaire : je l'implore à genoux ; n'abandonnez pas la plus infortunée des femmes.

Louis XIII resta un instant sans rien lui répondre.

La scène lui devenait évidemment pénible ; la faiblesse de son autorité devant le pouvoir du cardinal s'y montrait au grand jour, et tous ses sentiments de bienveillance firent place soudain à une sourde et amère rancune contre la femme qui venait de surprendre le secret de cet effacement de la royauté.

On gratta en ce moment à la porte. C'était l'étiquette récemment introduite à la cour; l'huissier du cabinet, quand il avait à pénétrer auprès du roi pour quelque affaire de service, grattait au lieu de frapper, et l'on estimait que cette manière était beaucoup plus respectueuse.

— Son Eminence M. le cardinal de Richelieu, annonça l'huissier.

Le premier coup d'œil du cardinal, en entrant, fut pour Julie.

Il ne l'avait jamais vue; mais, à son habit de carmélite, il devina qui elle était. Aussi n'éprouva-t-il aucune surprise, lorsque le roi lui dit, en tournant un peu la tête de son côté :

— Madame de Vigneul.

M. de Richelieu déposa lentement sur une console le portefeuille qu'il tenait et qui renfermait plusieurs brevets que le roi devait signer le jour même. Il en tira quelques feuillets de parchemins frappés du grand ou du petit sceau, les plaça sur la table, et tout cela lui donna le temps de se rendre compte des dispositions d'esprit des deux interlocuteurs qu'il venait de surprendre s'occupant certainement d'une affaire qui l'intéressait.

L'altération des traits de Julie, la physionomie morose du roi, le mécontentement qu'il y lisait, ne lui laissèrent aucun doute sur le sujet de l'entretien interrompu par son arrivée imprévue.

Il était donc prêt à la riposte, lorsque Louis XIII lui dit brusquement :

— Monsieur le cardinal, vous ne m'aviez pas parlé de l'évasion de M. de Vigneul ?

— L'événement était de trop mince importance pour en occuper Votre Majesté, au moment où il s'est produit. L'information commencée contre M. de Vigneul avait d'ailleurs beaucoup amoindri les actes qu'on lui imputait; mais il n'en est plus de même aujourd'hui ; des circonstances toutes nouvelles et d'une haute gravité se sont produites ; je venais précisément prier le roi d'y apporter quelque attention.

— Et quelles sont ces circonstances ? demanda Louis XIII.

— Madame de Vigneul ne pouvait venir au Louvre plus à propos : elle nous aidera à les éclaircir.

— Moi ! s'écria Julie, ne pouvant réprimer un mouvement de terreur, troublée par le regard que venait de jeter le cardinal.

— Votre Majesté, reprit M. de Richelieu, me permet-elle d'adresser quelques questions à cette dame ?

— Faites ! dit le roi, qui ne savait pas où il allait en venir, mais dont la curiosité était excitée par la tournure inattendue qu'avait prise l'entretien.

— Madame de Vigneul, pendant votre séjour au couvent de Rambouillet, n'avez-vous pas entretenu quelque correspondance avec un personnage récemment arrêté pour un complot contre l'Etat et contre le roi?

Quelles que fussent les craintes que l'intervention du cardinal lui eût dès l'abord inspirées, Julie n'était pas préparée à ce coup.

Elle fit deux pas vers le roi, avec un geste qui semblait implorer sa protection; puis ses bras retombèrent avec découragement, et pâle, la tête un peu penchée, elle garda le silence.

— Répondez, madame, lui dit le roi. La question de M. le cardinal vous embarrasserait-elle?

— Je ne sais de qui Son Eminence veut parler, murmura-t-elle.

— Je vais alors y mettre plus de précision, reprit M. de Richelieu. Ne receviez-vous pas à Rambouillet des lettres d'un mousquetaire du roi, nommé Porthos, et ne lui écriviez-vous pas aussi très-souvent ?

Le secret de son amour étant ainsi brutalement dévoilé, Julie prit bravement son parti.

— Sire, s'écria-t-elle, il y a quelque piège dans l'interrogatoire qu'on me fait subir devant vous; mais je vais répondre loyalement à mon roi. La personne que Son Eminence vient de nommer, prenait quelque intérêt à ma triste situation; c'est elle qui se rendit à Saint-Germain pour mettre sous les yeux de Votre Majesté les preuves du crime de M. de Vigneul; c'est elle à qui vous confiâtes l'ordre d'arrestation; c'est elle à qui je dois peut-être la vie. M. Porthos a été pour moi un ami dévoué.

— Il ne s'agit pas de l'amitié que vous avez pu lui inspirer, interrompit le cardinal, mais des intérêts de l'Etat. Porthos est à la Bastille, pour avoir trempé dans l'affaire de M. de Vendôme, et le roi exige que vous lui remettiez les lettres qu'il vous a écrites, car nous pensons y trouver quelques indices du complot.

L'indignation de Julie éclata alors :

— Et si cela était, dit-elle, pensez-vous, monsieur le cardinal, que j'aurais l'âme assez basse, le cœur assez lâche pour vous livrer les preuves de sa culpabilité?

S'adressant ensuite au roi :

— Mais, Sire, il n'en est rien. Je tiens Porthos pour un de vos plus fidèles serviteurs, et, s'il a encouru votre disgrâce, vous reconnaîtrez un jour, mieux éclairé à son égard, qu'il a été victime d'une abominable calomnie. Quoi qu'il ait fait, cependant, qui ait pu vous déplaire, je vous jure que rien, dans la correspondance que nous avons entretenue, ne justifie les soupçons de Son Eminence.

Le cardinal avait complétement réussi dans son habile diversion, et le nom seul de M. de Vendôme venait de jeter le roi dans un de ces accès d'humeur atrabilaire et de bile noire qui étouffait chez lui tous les bons sentiments.

Louis XIII, oubliant ses griefs contre le ministre, les blessures de son amour-propre, l'abaissement du pouvoir royal, la tutelle dans laquelle le tenait l'impérieuse Eminence, le mouvement de colère qu'il avait ressenti en apprenant, de la bouche de Julien d'Aubusson, que M. de Richelieu disposait à son gré et sans le consulter de sa propre justice; Louis XIII ne songeait plus qu'à cette tentative d'empoisonnement que le duc de Vendôme semblait avoir avouée lui-même par sa fuite précipitée.

Le triste monarque, tenu sans cesse en suspicion contre les siens; contre sa femme, la reine Anne d'Autriche, qu'il accusait d'avoir souhaité sa mort pour épouser son frère le duc d'Orléans; contre le duc d'Orléans, dont il trouvait la main dans toutes les intrigues des mécontents; contre son frère légitimé, le duc de Vendôme, contre tous les princes, tous les courtisans qui l'approchaient, contre Cinq-Mars lui-même, n'avait réellement quelque confiance que dans le ministre qu'il détestait. Avec lui, du moins, il était sûr de garder cette ombre de sceptre qui suffisait à ses mains débiles.

Il dit à Julie d'une voix brève et dure :

— Vous m'apporterez ces lettres, madame; je veux les voir.

— Vous m'aviez fait espérer plus de bonté, Sire, plus de pitié pour mon infortune.

— M'apporterez-vous ces lettres?

— Je pourrais répondre à Votre Majesté que je n'en ai conservé aucune, que je les ai brûlées; mais je veux être loyale jusqu'au bout. Ces lettres, Sire, sont tout ce qui me reste d'un monde où je ne rentrerai jamais; mais nul n'a le droit de violer les secrets du cœur d'une femme. Je demande au roi la permission de me retirer.

— Encore un mot, madame: vous y réfléchirez et reviendrez, je l'espère, à d'autres sentiments. Mais ne retournez pas au couvent des Carmélites; je veux vous désigner moi-même la retraite où vous attendrez qu'un arrêt du parlement ou une décision de ma volonté ait fixé votre sort. N'est-ce pas aussi votre avis, monsieur le cardinal?

Le cardinal fit un signe d'assentiment.

Louis XIII réfléchit un instant, puis il dit à Julie, en lui donnant congé :

— Rendez-vous auprès de la reine et demandez-lui, de ma part, qu'elle vous fasse recevoir comme pensionnaire dans sa maison du Val-de-Grâce.

Une consolation inattendue était réservée à Julie. La reine, qu'elle vit sur l'heure, lui ayant fait remettre une lettre pour la supérieure du Val-de-Grâce, elle entra le jour même dans cette maison, où elle retrouva l'amie dont elle était séparée depuis si longtemps, mademoiselle Gabrielle de Preuil.

La fille d'honneur, dont l'amour si frais et si naïf avait été dédaigné par d'Artagnan, sous l'empire de la folle passion que lui inspirait lady Anna d'Herford, nous rappelle que nous avons laissé notre héros dans une situation critique.

Le lecteur est à coup sûr impatient de connaître comment il s'en est tiré.

Le mousquetaire, ayant opéré sans encombre sa descente, prit pied dans la petite cour sur laquelle donnait la chambre d'Aricie. Il entendait les jurons et les menaces de Briscaut, qui continuait à secouer la porte.

Nous savons que, pour le décider à partir, Aricie lui avait dit qu'elle allait le suivre par le même chemin, et qu'il l'a recevrait dans ses

bras si ses forces la trahissaient. D'Artagnan, les yeux fixes sur la fenêtre, attendit donc quelques instants ; mais un grand bruit se fit tout à coup : les joueurs et les buveurs restés dans la salle du rez-de-chaussée se précipitaient vers l'escalier, aux cris poussés par le maître du tripot, qui venait de pénétrer dans la chambre de sa femme.

L'étroit et sombre corridor qui traversait toute la maison, de la rue jusqu'à la cour, était ouvert.

Blotti dans l'ombre, d'Artagnan vit défiler toute cette bande de coquins ; il ne put les compter, mais ils étaient nombreux, et le mousquetaire n'avait même plus son épée pour se défendre, si on venait à le découvrir.

Dès que le dernier eut disparu, il s'engagea en tâtonnant dans le corridor, gagna la porte de la rue et s'éloigna de ce coupe-gorge, aussi vite que le lui permettait son état de faiblesse, brisé et bouleversé par les péripéties de cette nuit terrible, dont les souvenirs s'agitaient confusément dans sa tête.

Il était de service le lendemain à l'hôtel de la rue du Bac. Comme il n'y parut point, M. de Tréville chargea les deux frères de Porthos de se rendre chez lui. D'Artagnan se montrait d'habitude si exact et si ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs de mousquetaire, que le capitaine-lieutenant n'avait pu se défendre de quelque inquiétude.

Athos et Aramis le trouvèrent au lit, en proie à une fièvre ardente et à des accès de délire. Il ne les reconnut pas, et son valet leur apprit qu'il était rentré à une heure très-avancée de la nuit, les vêtements en désordre, souillés de boue, nu-tête, sans manteau et sans épée.

L'hôtesse chez laquelle il demeurait avait fait appeler à la hâte le plus proche médecin du quartier. Celui-ci venait de se retirer, après l'avoir saigné au bras et au pied : unique et invariable procédé curatif que ce praticien, quelque peu vétérinaire, traitant avec un égal succès hommes et chevaux, employait avec tous ceux qui recouraient ou qu'on livrait à son infatigable lancette ; il le renouvelait d'habitude jusqu'à complète extinction de la maladie ou du malade.

Maître Bakias, c'est ainsi qu'on le nommait, avait annoncé qu'il reviendrait le soir même, pour pratiquer sa seconde et double saignée, sans préjudice des suivantes. Court, gros, apoplectique, avec sa large face couperosée, maître Bakias avait ses raisons personnelles pour considérer le sang comme le plus grand ennemi de l'espèce humaine.

Les deux mousquetaires s'effrayèrent pour leur ami de ce traitement de cheval, et M. de Tréville, prévenu sur l'heure de la triste situation de d'Artagnan, lui envoya son propre médecin. Athos et Aramis s'installèrent cependant, à tour de rôle, au chevet du malade, éloignant toutes les personnes étrangères et même son valet, quand ses accès de délire lui reprenaient ; car il se livrait alors à des divagations qu'ils jugeaient prudent de ne pas laisser tomber dans les premières oreilles venues.

Les noms de Cinq-Mars, de lady Anna d'Herford, du cardinal même, s'y mêlaient à ceux d'Aricie, de Briscaut, de Philine, de Gabrielle de Preuil, de M. de Rosnai ; et tout cela donnait à penser aux deux mousquetaires qu'il avait été mêlé à quelque ténébreuse aventure qu'il n'était pas bon de trop divulguer.

La jeunesse et la forte constitution du malade finirent par triompher : le délire disparut, la fièvre se calma peu à peu ; dès que d'Artagnan reconnut enfin ses amis, il leur confia une partie de son secret.

Tout ce qui avait rapport à lady Anna : Cinq-Mars, le cardinal, Philine, la promenade en carrosse, le mystérieux tête-à-tête de la Place-Royale et ce qui s'en était suivi jusqu'au moment où les bretteurs l'avaient terrassé, fut passé sous silence.

Il dit à Athos et à Aramis qu'ayant un peu plus bu que de coutume, il avait été assez imprudent pour se laisser entraîner, par une jolie fille, dans une maison suspecte de la rue de la Petite-Truanderie.

Quel n'avait pas été son étonnement d'y retrouver la belle cabaretière de la rue du Vieux-Colombier!

Pendant qu'Aricie lui racontait ses malheurs et le suppliait de l'arracher à l'odieuse existence que lui faisait son mari, maître Briscaut était survenu ; une querelle avait éclaté, et, assailli par une douzaine de rufiens, hôtes habituels de ce tripot, il avait été forcé de battre en retraite, y laissant son feutre, son manteau et les tronçons de son épée, brisée dans la bagarre avant d'avoir pu s'en servir.

L'histoire arrangée de cette façon n'avait rien de trop invraisemblable.

Athos et Aramis durent s'en contenter pour le moment, d'autant plus que d'Artagnan ajouta :

— Mes amis, voulez-vous me tirer d'une grande peine? La scélératesse de maître Priseaut me fait trembler pour le sort de sa femme. Un de vous pourrait aller aux informations, et savoir ce qu'il est advenu dans ce tripot, après mon départ.

Aramis s'en chargea.

D'Artagnan le vit revenir deux heures après, et comprit, rien qu'à son air, avant qu'il eût prononcé une seule parole, qu'il lui apportait quelque triste nouvelle.

— Vos craintes n'étaient que trop justifiées, lui dit Aramis.

— Aricie...

— Voici ce qui s'est passé : Les voisins, qui avaient entendu toute la nuit un tapage infernal dans la maison, voyant le lendemain matin portes et fenêtres closes, et rien n'y donnant plus signe de vie, ont prévenu le commissaire du quartier, qui s'y est rendu avec une troupe d'archers. Le commissaire a fait enfoncer la porte : la maison était vide ; maître Briseaut, son associé, un certain Marescat, qui marquait autrefois les parties au jeu de paume du Luxembourg, et tous ceux qui l'habitaient avaient disparu.

— Mais Aricie?

— On a trouvé, dans une chambre du premier étage, le corps de la pauvre femme percé de coups d'épée.

— C'est moi qui ai causé sa mort! murmura d'Artagnan.

— L'infortunée a dû soutenir une longue lutte contre l'assassin. J'ai voulu visiter cette chambre : des traces de sang se voient encore sur le plancher, comme si on y avait traîné en tous sens le corps de la victime, et les murs en sont maculés en plusieurs endroits.

— Elle s'est sacrifiée pour me sauver. Ah ! je n'aurais pas dû l'écouter, quand elle me disait qu'elle allait me suivre !

Les yeux de d'Artagnan s'étaient remplis de larmes.

La première douleur qu'il ressentait lui venait de la femme qui avait eu son premier amour.

Mais il était d'un âge où la vivacité des impressions n'en implique pas habituellement la durée.

Dès que notre jeune mousquetaire put sortir, il ne songea qu'à mettre à exécution une idée dont il s'était beaucoup occupé pendant les longues heures d'inaction de sa convalescence.

Il trouvait que la vengeance qu'il avait tirée de lady Anna d'Herford n'était pas complète.

Si l'Anglaise connaissait la supercherie au moyen de laquelle ses faveurs avaient été surprises par celui auquel elle avait marqué, d'une manière si outrageante, sa colère et son mépris, il voulait se donner le spectacle de sa confusion, et l'en instruire lui-même, si elle l'ignorait encore.

La cour donnait une dernière fête au Louvre, avant le départ du roi pour l'armée, la campagne étant à la veille de s'ouvrir dans les Flandres.

D'Artagnan s'y rendit, pensant bien qu'il y verrait lady Anna.

Il parcourut cependant, sans l'y découvrir, toutes les galeries; mais l'heure n'était pas avancée, et lady Anna pouvait encore venir.

Pour être plus sûr de l'apercevoir dès qu'elle arriverait, il se tint alors dans la grande salle où s'exécutait le ballet de la reine, pensant bien que l'Anglaise ne manquerait pas en entrant de venir présenter ses hommages à Anne d'Autriche.

A peine y était-il depuis quelques instants, prêtant une médiocre attention au ballet et tournant fréquemment ses regards du côté de la grande porte d'entrée, qu'une voix fraîche et douce murmura à son oreille :

— On vous revoit enfin, monsieur d'Artagnan!

— Mademoiselle d'Aumont! fit-il, en s'inclinant devant une jeune femme, qui lui souriait avec une grâce un peu malicieuse.

— Asseyez-vous donc, près de moi, lui dit-elle, en lui montrant un tabouret; madame de Senecé n'en saura rien, la chère dame ne surveillant pas aujourd'hui son troupeau, pour cause de migraine.

Mademoiselle Louise d'Aumont, la plus espiègle des filles d'honneur de la reine, était l'amie intime de mademoiselle Gabrielle de Preuil. Les assiduités de d'Artagnan auprès de celle-ci ne lui avaient pas échappé, et Gabrielle avait fini par lui ouvrir son cœur.

— J'ai bien des choses à vous dire, reprit Louise d'Aumont, lorsqu'il se fut assis auprès d'elle ; mais, si vous voulez les savoir, il faut me prêter plus d'attention que vous ne faites, et ne pas regarder sans cesse du côté de cette porte, comme si vous attendiez quelqu'un.

— Pardonnez-moi, mademoiselle; je croyais apercevoir là-bas mon ami, M. de Vardes : maintenant je suis tout à vous.

Il rapprocha un peu son tabouret et se pencha vers elle.

— Mon Dieu, que les mousquetaires sont maladroits! dit-elle; si vous vous tenez si près, vous aurez l'air de me faire la cour; on peut écouter les gens sans détourner la tête, et leur parler sans les regarder dans les yeux.... Là! vous êtes bien, et madame de Senecé elle-même ne se douterait pas de tout ce que nous allons nous communiquer d'intéressant.

Connaissant l'humeur enjouée de la fille d'honneur et son espièglerie habituelle, d'Artagnan n'attachait pas une grande importance à ces agaçants préliminaires, et pestait tout bas de ne pouvoir plus surveiller, avec toute l'attention qu'il aurait voulu, l'arrivée de lady Auna.

— Vous avez éprouvé, n'est-ce pas, une grande passion pour mademoiselle Gabrielle de Preuil? lui dit alors Louise d'Aumont, sans lever les yeux, en iouant avec son éventail de plumes.

A cette question si nettement formulée, d'Artagnan ne put réprimer un haut-le-corps.

— Ne feignez pas la surprise, et conservez toute votre présence d'esprit; d'abord pour ne pas vous faire remarquer, ensuite pour me répondre d'une manière satisfaisante.

— Mademoiselle, je vous assure...

— Gabrielle m'a tout dit... Ah! que vous l'avez fait souffrir, ma pauvre et douce Gabrielle!

— Je ne me défends pas d'avoir éprouvé pour elle quelque sentiment d'admiration, répondit d'Artagnan, très-embarrassé de la tournure que la conversation venait de prendre.

— C'est bien heureux que vous en conveniez enfin.

— Mademoiselle de Preuil n'est-elle pas digne de tous les hommages?

— Et vous, monsieur d'Artagnan, vous n'étiez pas digne de son affection; de cette affection que vos soins, vos assiduités auprès de mon amie, ces entretiens furtifs que vous recherchiez si avidement, avaient fait naître, et que vous avez trahie, au moment où le cœur de Gabrielle s'y abandonnait avec confiance.

Louise d'Aumont continuait à jouer avec son éventail; elle avait le sourire sur les lèvres; rien dans son attitude ne trahissait le sens de ses paroles, et ceux qui la voyaient causer si tranquillement avec le mousquetaire étaient loin de se douter qu'ils fussent occupés d'une si grave affaire de cœur. Toute l'émotion de la fille d'honneur était dans son accent; mais elle mesurait avec tant de précaution la portée de sa voix, que d'Artagnan seul pouvait l'entendre.

Cette émotion le gagnait peu à peu; pour la seconde fois, le souvenir de Gabrielle lui revenait; il s'avouait intérieurement qu'il avait été à la fois bien cruel et bien fou de la délaisser.

— Vous ne m'avez pas seulement demandé pourquoi mon amie n'est pas ici, reprit mademoiselle d'Aumont, après avoir laissé un instant le mousquetaire à ses réflexions. Ce n'est pas elle que vous cherchiez, tantôt.

— De grâce, épargnez-moi, fit-il; je suis prêt à reconnaître la faute que j'ai commise, à solliciter mon pardon à deux genoux, et, si je ne l'obtiens pas, à expier mes torts par des regrets éternels.

— Il est trop tard!

— Que dites-vous?

— Vous ne la reverrez plus.

— Je ne reverrai plus mademoiselle Gabrielle de Preuil!... Je vous ai mal comprise, n'est-ce pas?

— Gabrielle a quitté le service de la reine et ne reparaîtra pas à la cour, ayant obtenu la permission de se retirer au Val-de-Grâce, en attendant que son père la rappelle auprès de lui.

D'Artagnan allait lui demander des explications, lorsqu'en levant les yeux, il aperçut à quelques pas lady Anna, dont la beauté plus éclatante que jamais faisait sensation, au milieu des groupes qui s'ouvraient devant elle pour lui livrer passage.

— Mademoiselle, dit-il, permettez-moi de vous quitter quelques instants.

— Un dernier mot, avant que vous vous éloigniez. Vous savez que Gabrielle ne m'a rien caché : c'est pour lady Anna d'Herford que vous avez déchiré son cœur, et c'est lady Anna que vous allez rejoindre, au moment même où vous me parlez de faute, de pardon, de regrets éternels!

— Je ne vous ai demandé que quelques instants : ils suffiront pour me faire de cette femme une implacable ennemie.

D'Artagnan, cependant, ne put pas revenir auprès de la fille d'honneur aussitôt qu'il le lui avait promis.

Il fut plus d'une heure à rôder autour de l'Anglaise, sans trouver une occasion favorable pour lui adresser l'étrange compliment qu'il avait préparé à son intention.

Le mousquetaire était même sur le point de renoncer à son projet, lorsqu'il vit lady Anna quitter la grande salle, accompagnée de deux gentilshommes de sa nation. Il comprit qu'elle se retirait avant la fin de la fête, et il essaya d'une dernière tentative, qui lui réussit.

Au moment où l'Anglaise allait monter dans son carrosse, d'Artagnan se présenta tout à coup devant elle, et lui offrit la main, en lui disant rapidement, à voix basse :

— Lady Anna, n'écrivez jamais plus de billets à M. de Cinq-Mars : ils n'arrivent pas à leur adresse, et vous faites ainsi des heureux aussi anonymes que vos billets !

Interdite d'abord par sa brusque apparition, lady Anna étouffa un cri, et lui lançant un regard de vipère, tandis qu'elle le repoussait :

— Tremblez pour tous ceux que vous aimez : c'est sur eux que je me vengerai et vous saurez ce que vaut la haine de lady Anna d'Herford !

Le carrosse était déjà loin, que ces paroles retentissaient encore aux oreilles de d'Artagnan, dont la pensée se reportait vers Gabrielle de Preuil. Une voix bien connue l'arracha à sa préoccupation; c'était celle de M. de Tréville, qui sortait du Louvre.

— Mon cher d'Artagnan, lui dit le capitaine-lieutenant, vous allez faire enfin campagne. Le roi part dans deux jours pour Arras, je viens de recevoir ses ordres, et les mousquetaires se mettront en route demain dans la matinée, précédant Sa Majesté.

XVIII

LA FIN D'UN RÈGNE. — PREMIÈRES ARMES DE D'ARTAGNAN. — SIÉGE ET PRISE D'ARRAS. — CAMPAGNE DU ROUSSILLON. — CE QUE JULIE D'AUBUSSON ÉCRIVAIT A D'ARTAGNAN, DU COUVENT DU VAL-DE-GRACE. — RIANTS PROJETS D'AVENIR. — LA DERNIÈRE CONSPIRATION.

La fin d'un règne ressemble beaucoup au déclin de la vie humaine.

Passé un certain âge et lorsque nous avons franchi ce point culminant où l'on commence à descendre, les années s'assombrissent, les événements et le temps semblent se précipiter avec une rapidité qu'ils n'avaient pas auparavant. Des obstacles, des embarras qu'on eût surmontés ou tournés autrefois en se jouant, prennent des proportions énormes, et paraissent au-dessus de nos efforts; l'hésitation, l'inquiétude, la défiance de soi-même et des autres remplacent cette audace et cette confiance qui ne doutaient de rien, et qui, ne doutant de rien, triomphaient de tout.

Le règne de Louis XIII touchait à sa fin. Chaque jour plus chancelante, la santé du roi faisait craindre une mort prochaine, et le désarroi regnait parmi les courtisans, qui, ne sachant pas d'où le vent de la faveur soufflerait le lendemain, tremblaient de voir leur fortune engloutie au moment où ils y penseraient le moins, dans quelque bourrasque imprevue.

Richelieu seul conservait, du moins en apparence, un calme imperturbable au milieu de cette crise sourde.

Quoique les sources de la vie fussent presque aussi épuisées chez lui que chez le roi, et que le mal qui le rongeait se manifestât à de fréquents intervalles par les symptômes les moins équivoques, lui qui était si lucide en toute chose, il se faisait illusion sur son propre état, et, comptant bien survivre à Louis XIII, il prenait d'avance les mesures qui devaient lui conserver le pouvoir pendant la régence.

« A la mort du roi, disait-il, il se formera des brigues; la reine-mère exilée, Marie de Médicis, ne manquera pas de rentrer en France, pour y venir revendiquer une autorité qu'elle n'a laissée échapper qu'à regret. La jeune reine douairière, Anne d'Autriche, jalouse de ses propres prérogatives, comme mère et tutrice naturelle du nouveau roi, ne voudra pas les lui céder. Le duc d'Orléans aspirera à la régence, en invoquant et réclamant les droits de sa naissance. Mais tous trois seront très-embarrassés, se trouvant sans argent, sans troupes et sans considération. S'ils n'y songent pas d'eux-mêmes, je ferai suggérer à l'un d'eux de recourir à moi, comme maître d'entraîner, du côté où je pencherai, les gouverneurs des provinces et des villes, et les commandants d'armée, presque tous placés de ma main. »

Aussi Richelieu avait-il peuplé de ses créatures les plus dévouées tous les postes importants, et donné tous les grands commandements de l'armée à des officiers dont le dévouement lui offrait des gages certains.

Comme un bon et vaillant lutteur qu'il était, le nombre de ses adversaires ne l'inquiétait pas; leur nombre même tournait à son avantage, par les rivalités qu'il savait au besoin faire naître et entretenir parmi eux.

L'histoire nous a tracé en quelques lignes le tableau des jours sombres de cette fin de règne.

L'affaiblissement du roi lui faisait désirer le repos, tandis que la guerre allumée sur toutes ses frontières exigeait de lui du travail et du mouvement. Les ennemis de M. de Richelieu accusaient non sans quelques raisons le puissant ministre d'éterniser les hostilités, de rejeter toutes les propositions de paix, afin de se rendre indispensable à un monarque incapable de pourvoir par lui-même à cette rude besogne.

D'un autre côté, l'état de souffrance habituel de Louis XIII réclamait les soins attentifs d'une mère, l'affection d'une femme aimante; mais l'une se consumait dans l'exil; l'autre, privée de l'amour et de l'estime de son mari, ne l'abordait presque jamais qu'avec cette crainte qui glace le cœur.

Le roi avait été même amené à ce degré d'isolement, au milieu d'une cour si nombreuse, de ne pouvoir plus compter sur le dévouement des gentilshommes employés au service de sa personne. Pour peu que le ministre s'aperçût qu'ils s'attachaient à leur maître, ou que leur maître s'attachait à eux, il forçait ce faible prince à le renvoyer, soit en pesant directement sur sa volonté, soit en faisant naître quelques soupçons dans son esprit naturellement porté à la défiance. On vit ainsi des officiers de la chambre, des capitaines aux gardes s'éloigner, en emportant les regrets de Louis XIII, qui pour les dédommager continuait à leur faire payer leurs appointements sur sa cassette, à l'insu du cardinal.

Pour lui imposer ces sacrifices, l'impérieux ministre lui faisait entrevoir qu'il l'abandonnerait, en cas de résistance à ses volontés, au milieu des ennemis que sa politique lui avait suscités au dedans et au dehors du royaume : menaces hautaines qui arrachaient des plaintes stériles au roi de France. Les cris du peuple des villes, écrasé d'impôts, des paysans pillés par les gens de guerre, les reproches des exilés, les gémissements des prisonniers qui réclamaient en vain des juges, pénétraient d'ailleurs jusqu'à lui.

Alors il lui arrivait de laisser éclater son impatience, de faire connaître qu'il sentait son esclavage, d'exprimer hautement le désir d'en être délivré, ou de laisser deviner à ceux qui l'approchaient qu'il applaudirait à la chute de l'Eminence rouge, cette chute ne dût-elle être obtenue que par une répétition de la tragique scène du pont du Louvre et par un autre Vitry.

Mais malheur, cependant, au courtisan qui prenait au sérieux cette velléité d'indépendance et d'énergie, et qui offrait au roi les moyens d'exécuter quelque projet audacieux. Le cardinal arrivait armé de son redoutable ascendant; il rappelait au pusillanime Louis XIII le serment qu'il avait fait de révéler à son ministre tout ce qu'on dirait ou machinerait contre lui; Louis XIII se laissait arracher le nom de l'imprudent conspirateur, et la Bastille refermait ses portes sur quelque nouveau prisonnier d'Etat.



D'Artagnan eut l'honneur de pénétrer un des premiers dans la place. (Page 183.)

Les hostilités, cependant, venaient de recommencer sur quatre points à la fois, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie et dans la Catalogne. Ces complications étaient le triomphe de la politique du cardinal.

L'année précédente, le marquis de La Meilleraie, parent de M. de Richelieu, avait pris Hesdin, dans les Pays-Bas, et reçu des mains mêmes de Louis XIII, sur la brèche de cette place, le bâton de maréchal de France.

Moins heureux, le marquis de Feuquières, chargé de mettre le siége devant Thionville, s'était laissé battre par les impériaux, sous le commandement du célèbre Piccolomini, et celui-ci, profitant de son succès, avait pénétré aussitôt en Champagne.

Dans le Roussillon, le prince de Condé avait été forcé d'abandonner la forteresse de Salces, et de se retirer devant les Espagnols. En Piémont, les princes de Savoie, alliés de la cour de Madrid, occupaient Turin, dont la citadelle seule restait au pouvoir des Français, et contraignaient le marquis d'Harcourt et le vicomte de Turenne à se replier sur Carmagnole et Carignan.

La nouvelle campagne s'ouvrait toutefois sous de meilleurs auspices.

Le 29 avril, le marquis d'Harcourt et Turenne battirent à plate couture les Espagnols devant Casal, et les chassèrent de Turin, où Christine de France, sœur de Louis XIII, et veuve de Victor-Emmanuel, duc de Savoie et de Piémont,

fut rétablie dans tous ses pouvoirs de régente. Mais le cardinal fit payer bien cher à la femme l'appui qu'il venait de donner à la princesse. Sous les yeux même de Christine, son favori, le comte d'Aglié, fut enlevé par ordre de M. de Richelieu. Amené à Paris, il fut jeté à la Bastille.

Christine, furieuse de la perte de son amant, écrivit à son frère pour lui dénoncer cet acte de violence, accusant le cardinal de n'avoir exercé qu'une basse vengeance contre le comte d'Aglié, pour quelque résistance que celui-ci avait opposée à ses desseins personnels sur le Piémont. Emu des plaintes et des reproches de sa sœur, Louis XIII essaya de fléchir M. de Richelieu.

— Sire, lui répondit brusquement le cardinal, il y a de certaines occasions où il faut mépriser les larmes des femmes, sous peine de se rendre auteur ou complice de leur perte. Trop d'insistance de la part de la princesse Christine pour la liberté de ce seigneur, fait pour plaire, finirait par rendre suspect son attachement et ternir sa réputation.

Louis XIII le Juste, qui était aussi Louis XIII le chaste, mais surtout Louis XIII le faible, se le tint pour dit; le comte d'Aglié, comme tant d'autres prisonniers d'Etat, ne devait plus sortir de la Bastille qu'à la mort de M. de Richelieu.

En Allemagne, les Français, après avoir passé le Rhin, s'avancèrent, sous la conduite du maréchal de Guébriant, jusque sous les murs de Ratisbonne, et défirent à Wolfenbuttel les troupes de Piccolomini.

Au midi, la révolte de la Catalogne, dont le duc d'Olivarès avait violé les priviléges, appelés *Fueros*, pour forcer ses habitants à contribuer aux charges énormes qu'une aussi longue guerre imposait à l'Espagne, livra cette province à la France. Le maréchal de Brézé y fut envoyé par le cardinal, comme vice-roi, avec des forces considérables, pour jurer aux Catalans le maintien de leurs priviléges, et les défendre contre un retour offensif des Espagnols.

Enfin, trois armées, commandées par les maréchaux de La Meilleraie, de Chaulnes et de Châtillon, menacèrent en même temps les Pays-Bas. Après quelques opérations qui semblaient annoncer de la part de leurs chefs de grands projets, elles levèrent tous les siéges qu'elles avaient entrepris, se concentrèrent dans l'Artois, et vinrent investir la ville d'Arras.

C'est là que d'Artagnan devait faire ses premières armes.

La compagnie des mousquetaires avait quitté Paris deux jours avant le roi, mais elle l'attendit à Compiègne, où Louis XIII se rendit, accompagné du cardinal, qui emmenait aussi avec lui sa compagnie des gardes.

Arrivés au camp, gardes et mousquetaires ne tardèrent pas à manifester de nouveau leurs anciennes rivalités. Comme il ne pouvait plus s'agir maintenant, en présence de l'ennemi, de coups d'épée à se distribuer entre eux, sur le pré, pour quelque futile querelle, ils brûlaient de montrer leur supériorité respective, par quelque fait d'armes glorieux.

Les lignes d'investissement étaient à peine formées autour de la place d'Arras par les troupes du maréchal de La Meilleraie, qu'un corps d'Espagnols, commandé par le général Lamboy, se présenta pour les tâter.

Un parti de cavaliers ennemis se jeta sur les avant-postes au milieu de la nuit; les avant-postes se replièrent un peu en désordre sur le camp; il y eut une véritable alerte; on sonna le boute-selle, et les mousquetaires ne furent pas les derniers à monter à cheval, pour repousser cette attaque.

Les cavaliers ennemis tournèrent bride; on les poursuivit l'épée dans les reins, et on les poursuivit si bien qu'une cinquantaine de cavaliers français, entraînés par leur ardeur, vinrent à leur tour se heurter contre les avant-postes des Espagnols.

Le marquis de Gesvres, maréchal de camp, Bréauté, sergent de bataille et maître de camp du régiment de Picardie, et quantité de personnes de qualité et de volontaires, formaient cette petite troupe : d'Artagnan, Athos et Aramis s'y trouvaient au premier rang.

Après avoir culbuté les avant-postes espagnols, le marquis de Gesvres rallia ses cavaliers et leur fit tourner bride, pour opérer une honorable retraite : cinquante gentilshommes, fussent-ils les plus braves du monde, ne pouvant raisonnablement songer à aller donner tête baissée contre toute une armée.

D'Artagnan, dont c'était le début, rayonnait de joie. La compagnie des mousquetaires, qu'il représentait en ce moment, avec ses deux com-

pagnons, pourrait regarder de haut, le lendemain, les gardes du cardinal, qui, se trouvant sur un autre point de la ligne d'investissement, n'avaient pris aucune part à cette brillante escarmouche.

Tout à coup une immense clameur retentit dans la nuit, que rayent aussitôt des lueurs, suivies de mille detonations. D'un bois qui borde la route où les cavaliers se sont ralliés, une nuée de fantassins s'est élancée et fait pleuvoir sur eux une grêle de balles.

M. de Bréauté tombe frappé mortellement ; le cheval du marquis de Gesvres s'est abattu. La mousquetade éclate de tous côtés.

Après avoir déchargé leurs pistolets, d'Artagnan, Athos et Aramis piquent droit devant eux, frappant d'estoc et de taille, ne sachant, au milieu de l'obscurité et du désordre, s'ils poussent vers les lignes du général Lamboy ou vers les lignes de M. de La Meilleraie.

Ils parviennent enfin à se dégager, lancent leur monture au galop, salués par de nouveaux coups de feu, et rentrent enfin au camp à deux heures du matin, leur épée rougie jusqu'à la garde, et le pourpoint percé de plusieurs balles.

Tous les autres avaient été tués ou faits prisonniers. Le marquis de Gesvres était parmi les prisonniers.

Cette affaire fit grand bruit. Elle semblait d'un mauvais augure pour le siége d'Arras. Le roi en éprouva d'autant plus de mécontentement, que ses mousquetaires y avaient pris part, et que, s'en étant tirés sains et saufs, tandis que de braves gentilshommes y avaient perdu la vie ou la liberté, les gardes du cardinal ne manquaient pas d'en gloser.

Le marquis de Gesvres, resté entre les mains des Espagnols, était un des amis de M. de Richelieu. Quelques jours après, Son Eminence, passant près de d'Artagnan, qui se trouvait de service devant la tente du roi, dit à M. de Tréville qui l'accompagnait, et assez haut pour que le mousquetaire, qu'il désignait du geste, pût l'entendre :

— Monsieur le capitaine-lieutenant, n'est-ce pas un des trois mousquetaires qui ont laissé prendre M. de Gesvres dans une embuscade?

Le sang afflua au visage de d'Artagnan ; il mordit avec rage sa moustache, et sa main crispée se porta à la garde de son épée. Il se sentait pris d'une envie furieuse de sauter à la gorge du premier ministre et de lui demander raison de son insulte. Heureusement pour lui, il parvint à se contenir ; mais il jura qu'avant la fin du siége, il saurait trouver l'occasion de prouver à Son Eminence que les mousquetaires du roi n'étaient pas moins braves sur un champ de bataille, devant l'ennemi, que sur le pré, devant ses propres gardes.

On avait commencé à ouvrir la tranchée. La garnison et les habitants d'Arras croyaient cette place imprenable. Ils avaient mis en évidence sur les murailles de larges pancartes, où étaient peints des rats et des chats en arrêt les uns devant les autres, avec ces deux méchants vers pour expliquer le rébus :

> Quand les Français prendront Arras,
> Les souris prendront les chats.

Ce qui donnait une idée bien plus avantageuse de leur patriotisme que de leur talent pour la versification.

Cependant les assiégeants passaient eux-mêmes à l'état d'assiégés, le cardinal-infant étant venu avec une armée nombreuse se joindre au général Lamboy, et coupant toutes les communications des Français. Une partie des troupes des maréchaux de La Meilleraie, de Chaulnes et de Châtillon continuait donc à poursuivre les travaux du siége de la place, tandis que l'autre était occupée à faire face aux Espagnols de Lamboy et du cardinal-infant, observant tous leurs mouvements, afin d'éviter quelque surprise.

Un jour que d'Artagnan se trouvait aux avant-postes, il vit deux soldats du régiment de Picardie qui emmenaient un malheureux paysan, les mains liées derrière le dos, en l'accablant de coups. Il leur demanda pourquoi ils traitaient aussi brutalement ce pauvre homme et ce qu'il avait fait.

— C'est un espion, lui répondit un des soldats, et nous allons le pendre au premier arbre que nous trouverons sur la route.

Le paysan se précipita aux genoux du mousquetaire.

— Mon gentilhomme, sauvez-moi ! s'écria-t-il les yeux baignés de larmes. Ces soldats vous mentent. Je ne suis point un espion ! Ils viennent de mettre le feu à ma cabane, après l'avoir pillée ; j'ai eu l'imprudence de les menacer de porter plainte à leur capitaine, et c'est pour m'em-

pêcher d'exécuter cette menace qu'ils veulent se débarrasser de moi.

— Vous allez me suivre au camp, avec cet homme, et nous tirerons l'affaire au clair, dit d'Artagnan aux deux soldats.

Mais ceux-ci, au lieu de lui obéir, prirent la fuite, confirmant ainsi l'accusation dont ils venaient d'être l'objet.

Le mousquetaire s'empressa de débarrasser le paysan de ses liens. Celui-ci lui donna alors de plus amples explications.

Il habitait un petit hameau situé à une égale distance des avant postes français et espagnols, ce qui l'exposait aux déprédations des maraudeurs des deux partis.

— Mon gentilhomme, ajouta-t-il, vous venez de me sauver la vie ; pour vous en remercier, je vais vous fournir un renseignement dont les Français, que j'aime, quoique deux de vos compatriotes aient été sur le point de me pendre, pourront faire leur profit ; sans compter que cela achèvera de vous prouver que je n'ai jamais été l'espion de ces démons d'Epagnols, venus de si loin, et vomis par l'enfer pour nous houspiller. Sachez donc que, depuis une semaine, un officier qui doit tenir un rang élevé dans l'armée du baron Lamboy, se rend tous les soirs, vers les onze heures, dans un moulin abandonné qui se trouve à quelques centaines de toises de notre hameau, du côté des lignes ennemies. Il est accompagné d'un cavalier qui reste en sentinelle à la porte du moulin, tandis qu'il y vaque à ses occupations.

— Et quelles occupations peut avoir dans ton moulin un officier de l'armée de M. Lamboy ?

— Des affaires d'amour, mon gentilhomme : la meunière est la plus jolie femme qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. Si l'on tendait une embuscade au galant, je crois que la prise serait d'importance.

— J'y réfléchirai, dit d'Artagnan ; retournes-tu chez toi, maintenant ?

— Chez moi, qu'y ferais-je, puisqu'on a brûlé ma cabane ?

— Alors, viens au camp ; si tu veux travailler aux tranchées, je t'y ferai donner la nourriture et le coucher.

— J'accepte de grand cœur, mon gentilhomme.

Tout en cheminant, le mousquetaire reprit son entretien avec le bonhomme,

— Tu m'as dit que cet officier doit tenir un rang supérieur dans l'armée ennemie ?

— La richesse de ses habits me le fait supposer.

— Un seul cavalier l'accompagne ?

— Toujours le même.

— C'est à onze heures du soir qu'ils arrivent ?

— Et vers les minuit qu'ils se retirent. La meunière, elle aussi, quitte alors le moulin pour rentrer chez elle, au hameau.

— Et son mari s'accommode de ces escapades ?

— Il n'y a pas de mari : elle est quasi veuve et tout à fait libre de ses actions, le meunier s'étant laissé bêtement renfermer dans Arras.

— Voudrais-tu me servir ce soir même de guide et me conduire jusqu'à ce moulin ?

— Je suis à vous corps et âme, monsieur le mousquetaire. Mais vous n'irez pas seul, n'est-ce pas ?

— Seul avec toi ; mais sois sans crainte : tu m'attendras à une certaine distance et tu ne courras aucun péril, si le coup que je médite vient à manquer.

De retour au camp, d'Artagnan, sans en souffler mot à Athos ni à Aramis, fit tous ses préparatifs pour l'expédition qu'il projetait.

Dès que la nuit fut venue, il se mit en route avec le paysan, la ceinture garnie de deux bons pistolets chargés jusqu'à la gueule ; un poignard pendu au pommeau de son épée, comme c'était la coutume de ce temps-là, complétait cet armement fort respectable.

Afin de passer inaperçus entre les avant-postes français, ils prirent par des chemins de traverse, et arrivèrent sans encombre au hameau. Quand ils l'eurent dépassé d'une centaine de toises, le paysan montra au mousquetaire la silhouette du moulin, dont les grandes ailes se découpaient sur le ciel noir.

— C'est là, lui dit-il ; mais nous sommes en avance ; la belle meunière et son galant espagnol, qu'elle précède toujours, ne viendront pas avant une demi-heure.

D'Artagnan fit coucher le paysan à plat ventre au fond d'un fossé, et lui recommanda de ne pas bouger qu'il ne fût de retour.

Il se glissa alors le long d'une haie, atteignit le moulin dont il inspecta rapidement les tenants et les aboutissants, et finit par se blottir sous un petit hangar, où se trouvaient encore quelques bottes de paille.

La nuit était des plus sombres, la campagne

silencieuse. D'Artagnan prêtait l'oreille. Les postes espagnols ne devaient pas être bien éloignés, car il entendit assez distinctement deux ou trois cris poussés par les sentinelles.

Un autre bruit attira bientôt son attention : c'était la meunière qui venait au rendez-vous, enveloppée de sa cape et marchant avec précaution.

Elle fit deux fois le tour du moulin; son regard sonda même le hangar devant lequel elle s'était arrêtée. D'Artagnan crut qu'il était découvert et qu'il allait être forcé d'user de violence avec cette femme, ce qui compromettrait certainement le succès de son entreprise.

La meunière s'éloigna cependant, pour entrer dans le moulin; elle y alluma une chandelle, qu'elle agita à travers une lucarne. C'était sans doute un signal convenu, car presque aussitôt deux cavaliers mirent pied à terre à quelques pas seulement du mousquetaire. La main sur la crosse de ses pistolets, celui-ci épiait dans l'ombre tous leurs mouvements.

Un des cavaliers jeta à l'autre les brides de son cheval, et pénétra à son tour dans le moulin.

D'Artagnan tira le poignard qui pendait au pommeau de son épée, et attendit quelques instants, afin de laisser la partie s'engager entre le galant espagnol et la meunière. Puis, quand il estima que leur entretien devait suffisamment les occuper, il s'élança d'un seul bond sur celui qui faisait sentinelle, lui plongea son poignard dans la gorge, l'étendit raide mort à ses pieds, entra un pistolet à chaque main, se précipita sur l'officier, et lui appuyant les deux canons sur la poitrine avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître :

— Si vous poussez un cri, si vous faites un mouvement, lui dit-il, vous êtes un homme mort!

L'Espagnol essaya de parlementer.

— Pas un mot de plus, reprit le mousquetaire: vous êtes mon prisonnier ; rendez votre épée et marchez droit devant moi, si vous ne voulez que je vous loge deux balles dans la tête.

La meunière assistait à cette scène, immobile de terreur.

D'Artagnan jugea à propos de l'emmener aussi, craignant qu'elle n'allât prévenir les avant-postes ennemis de ce qui venait d'arriver à son amoureux. Le prisonnier lui ayant remis son épée, il leur fit prendre le chemin sur lequel le paysan l'attendait.

En sortant, l'Espagnol s'était heurté contre le corps du cavalier qui gisait devant la porte du moulin ; cette circonstance acheva de l'assouplir et de lui ôter toute velléité de révolte.

Pour mener à bonne fin sa périlleuse expédition, d'Artagnan avait compté sur les deux chevaux, qui eussent singulièrement aidé à hâter son retour. Malheureusement les chevaux, laissés libres, venaient de prendre leur galop dans la plaine. Il fallait donc regagner à pied le camp de M. de La Meilleraie, et la traite était assez longue.

Le paysan qu'il retrouva couché dans le fossé, se chargea de la meunière.

Tout en continuant de marcher devant le mousquetaire, qui tenait toujours ses deux pistolets et ne le quittait pas un instant du regard, prêt à lui brûler la cervelle à la première tentative de fuite, l'Espagnol lui dit, sans se retourner :

— Senor, si vous saviez qui je suis, peut-être me traiteriez-vous avec un peu plus d'égards.

— Quel rang occupez-vous donc dans l'armée de M. Lamboy, senor?

— Je n'appartiens pas au corps du baron Lamboy, mais à l'armée du cardinal-infant.

Il ajouta plus bas, afin de ne pas être entendu du paysan, qui se trouvait à quelques pas de distance avec la meunière :

— Si vous vouliez me rendre la liberté, je vous donne ma parole d'hidalgo et de noble Castillan, dans les veines duquel ne coule pas une seule goutte de sang maure ni de sang juif, que le cardinal-infant vous paierait une forte rançon.

— Tiens! tiens! pensa d'Artagnan, il paraît que je viens de faire une capture plus importante encore que je ne croyais. Voyons où veut en venir le senor hidalgo.

Il reprit alors :

— Et quelle serait cette rançon, senor?

— Vous contenteriez-vous bien de cinq cents albertus de Flandre?

— Euh! fit le mousquetaire, feignant d'hésiter, cela tiendrait à la valeur de ces albertus de Flandre : je ne suis pas très au courant de vos monnaies espagnoles et flamandes.

— C'est un écu d'or, qui vaut à peu près votre louis de France.

— Vingt-quatre livres! peste! Mais alors, si je sais compter, cinq cents albertus ne font pas loin de..... Ma foi, je m'y perds.

— Douze mille livres, senor! Douze mille livres, répéta l'Espagnol, en faisait sonner, comme une irrésistible tentation, ce chiffre fascinateur.

— Senor, la plaisanterie me semble de mauvais goût.

— Je ne plaisante nullement.

— Vous avez dit, n'est-ce pas, cinq cents albertus, douze mille livres?

— Mettons-en six cents, s'il ne faut que cela pour vous décider... Trouvez-vous que ce soit suffisant?

— Je trouve même que c'est beaucoup trop pour votre chétive personne, monsieur l'hidalgo, répliqua d'Artagnan.

A ces mots de « chétive personne,» la vanité de l'Espagnol n'y put tenir plus longtemps. Au risque de recevoir deux balles à bout portant et de se faire casser la tête, il s'arrêta tout net, se retourna vivement, et dit avec une dignité toute castillane au mousquetaire, en se campant devant lui :

— Senor, apprenez donc que vous avez eu l'honneur ce soir de faire prisonnier don Ignacio-José-Maria-Hernando Christoval de Cuelar y Trujillos y Torrecillas, maréchal de camp de Son Altesse le cardinal-infant, généralissime des armées de Sa Majesté catholique Philippe IV, roi de toutes les Espagnes!

— Ah! vous me comblez de joie, et je suis tout fier d'avoir mis la main, pour mon coup d'essai, sur un aussi haut personnage que vous, don Christoval! s'écria le mousquetaire, qui de ce pompeux et interminable défilé de noms n'en avait pu saisir qu'un au passage.

— Alors, vous acceptez les huit cents albertus... Avais-je dit huit cents, senor? Va pour huit cents : je ne m'en dédis pas.

— Demain matin, don Christoval, Charles de Batz de Castelmore, chevalier d'Artagnan, mousquetaire de la compagnie de M. de Tréville, aura l'honneur de présenter Votre Seigneurie à son glorieux maître, Louis treizième de nom, roi de France et de Navarre; c'est avec Sa Majesté que vous aurez à traiter de votre rançon, si elle daigne vous prêter l'oreille. Et maintenant faites-moi l'amitié de presser un peu le pas; notre colloque est terminé : j'ai hâte de vous mettre en lieu sûr.

Il fut fait ainsi qu'il avait dit.

Le lendemain, il n'était bruit, dans le camp de M. de La Meilleraie, que de l'exploit de d'Artagnan et de l'importante capture qu'il avait faite. M. de Tréville et tous les mousquetaires vinrent le complimenter; Louis XIII commanda qu'on le lui amenât, avec son prisonnier.

D'Artagnan avait préparé le compliment qu'il voulait débiter au roi, et répété plusieurs fois, afin de n'en omettre aucun, tous les noms de l'hidalgo.

Louis XIII le reçut sous sa tente, en présence du maréchal de La Meilleraie, de M. de Tréville et d'une suite nombreuse de gentilshommes.

Une aussi brillante compagnie n'intimida pas le mousquetaire; il n'eut qu'un regret : ce fut de n'y pas voir le cardinal de Richelieu, qui quelques jours auparavant avait cruellement blessé son amour-propre. Mais il comptait bien qu'on rapporterait à Son Eminence tout ce qui allait se passer.

— Sire, dit-il d'une voix ferme et tenant la tête haute, après s'être profondément incliné devant le roi, Votre Majesté a appris peut-être que je me suis trouvé, avec deux autres de ses mousquetaires, Athos et Aramis, à cette malheureuse escarmouche où tant de braves gens ont perdu la vie, où M. le marquis de Gesvres, maréchal de camp, a été fait prisonnier. Si nous n'y avons pas été tués, mes amis et moi, je puis vous jurer qu'il n'y a pas eu de notre faute, et que nous avons fait bonne contenance devant les Espagnols. Votre Majesté ne regrettera pas que je m'en sois tiré sain et sauf, en apprenant que, pour un maréchal de camp qu'elle a perdu, je lui en amène un autre : don Ignacio-José-Maria-Hernando Christoval de Cuelar y Trujillos y Torrecillas, maréchal de camp de Son Altesse le cardinal-infant, généralissime de Sa Majesté catholique Philippe IV, que j'ai fait prisonnier la nuit dernière, de mes propres mains, à cette seule fin de permettre à Votre Majesté de l'échanger contre M. le marquis de Gesvres.

— Ce Gascon ne doute de rien, dit le roi en se tournant vers le capitaine-lieutenant des mousquetaires.

— Sire, répliqua M. de Tréville ne vous

en étonnez pas : il est du pays de votre glorieux père.

— Et vous en êtes aussi, monsieur le capitaine-lieutenant, fit Louis XIII, qui se trouvait dans un de ses rares moments de bonne humeur. Monsieur le mousquetaire, ajouta-t-il, en s'adressant à d'Artagnan, nous vous savons gré de votre belle conduite, et suivrons l'avis que vous nous avez ouvert. Aujourd'hui même un cartel d'échange sera envoyé à l'ennemi, et nous ne manquerons pas de faire connaître à M. le marquis de Gesvres que c'est à vous qu'il doit sa liberté.

Le roi s'avança ensuite vers d'Artagnan, lui prit familièrement le bras et l'emmena un peu à l'écart.

— Mon cher d'Artagnan, lui dit-il à demi-voix, je ne vous avais point oublié, mais si vous n'avez pas eu de nouveaux témoignages de ma bonté, ne vous en prenez qu'à vous.

— Sire, aurais-je eu le malheur de vous déplaire?

— Non pas à moi, mais au cardinal; il paraît que M. de Richelieu n'est guère de vos amis. Tâchez qu'il vous voie d'un œil plus favorable, et je songerai à votre avancement.

La prise d'Arras suivit de près ces événements.

Depuis neuf jours la tranchée était ouverte; le principal bastion, éventré par la mine, offrait une brèche de plus de soixante pas; toutes les tentatives du baron Lamboy et du cardinal-infant pour forcer les Français à lever le siége avaient échoué : au moment où on allait donner l'assaut, la ville se rendit, et d'Artagnan, qui se trouvait de tranchée, eut l'honneur d'y pénétrer un des premiers.

Il monta aussitôt sur les remparts. Déjà quelques soldats abattaient les poteaux où se trouvaient attachées les insolentes pancartes dont nous avons parlé :

Quand les Français *prendront* Arras,
Les souris prendront les chats.

— Eh! mordioux! leur cria le mousquetaire, ne touchez pas à ces écriteaux! Il n'y a qu'une lettre à enlever pour les faire tourner à la confusion de l'Espagnol.

Tout en disant cela, il effaçait avec la pointe de son poignard le premier *p*, si bien que le fameux distique changeait complétement de sens :

Quand les Français *rendront* Arras,
Les souris prendront les chats.

Après la prise d'Arras, la cour se rendit à Abbeville, et la compagnie des mousquetaires l'y suivit, avec tous les officiers de la maison du roi.

Les paroles que Louis XIII lui avait adressées donnaient cependant à réfléchir à d'Artagnan, et le mettaient en grande perplexité.

Son naturel s'était montré jusque-là plus amoureux qu'ambitieux; mais le tumulte des camps, la vie toute nouvelle qu'il menait depuis son entrée en campagne, reléguaient à cette heure l'amour sur le second plan et donnaient le pas à l'ambition.

Le roi lui avait dit, sans ambages, que, s'il voulait profiter de sa faveur et obtenir quelque avancement, il devait se mettre bien avec le cardinal.

Or, il savait, à n'en plus douter, que celui-ci daignait l'honorer d'une inimitié toute particulière, et il était forcé de s'avouer que Son Eminence ne manquait pas de raisons pour lui en vouloir, sans remonter aussi loin que ses rencontres avec les gardes et l'affaire de M. de Vigneul.

Bien des choses étaient encore restées obscures, dans son esprit, après le brusque dénouement de son aventure avec lady Anna d'Herford; mais sans pouvoir percer complétement le mystère, il devinait, dans cette intrigue enchevêtrée de tant d'incidents compliqués, la main de M. de Richelieu.

A son insu, et quand il ne croyait que s'abandonner à sa folle passion pour l'Anglaise, on lui avait fait jouer un rôle dans quelque ténébreuse partie où la politique avait eu plus de part que la galanterie, et qui aurait abouti certainement à la perte de M. de Cinq-Mars, s'il n'en eût pas brisé lui-même tous les fils, en se jetant tête baissée à travers le réseau tendu par l'espionne du cardinal.

A la vérité, la querelle de M. le Grand et de son Eminence l'intéressait médiocrement; i n'avait nulle envie de s'y mêler de nouveau, e sans l'embastillement de Porthos et l'emprisonnement du père Giroflée, il n'eût éprouvé aucune

répugnance à faire quelque démarche pour obtenir les bonnes grâces du premier ministre; mais celui-ci oublierait-il jamais qu'un simple mousquetaire, à peine débarqué de sa province, n'ayant que la cape et l'épée, avait eu l'audace de se mêler de son jeu et de brouiller toutes ses cartes?

D'Artagnan se livrait mélancoliquement à ces réflexions, lorsque M. de Tréville vint l'en distraire.

— Vous savez, lui dit-il, combien je m'intéresse à votre fortune. Le roi m'a parlé de vous ce matin; Sa Majesté, en récompense de votre conduite au siége d'Arras, est prête à vous signer un brevet de cornette. Ces bontés ne s'arrêteront pas là, car le roi a l'intention de pousser d'une manière très-rapide votre avancement, de manière que, dans quelques années, quand vous serez en état d'en faire la finance, vous puissiez me remplacer à la tête de sa compagnie des mousquetaires : ce sont ses propres paroles.

— Mon cher protecteur, s'écria d'Artagnan, ébloui d'une telle perspective, si cette fortune doit m'arriver, je souhaite que ce soit le plus tard possible; vous n'en êtes pas encore, que je sache, à quitter le service du roi.

— Nous avons en effet, vous et moi, le temps d'y songer, répliqua en souriant le capitaine-lieutenant : il ne s'agit encore pour aujourd'hui que de votre brevet de cornette.

— Je brûle d'aller en remercier le roi.

— Allez plutôt trouver le cardinal; Sa Majesté ne doute ni de votre reconnaissance, ni de votre dévouement; mais Son Eminence a contre vous certaines préventions qu'il faut vous hâter de dissiper.

— M. de Richelieu voudra-t-il me recevoir?

— C'est lui-même qui m'a chargé de vous faire savoir qu'il vous attend, ayant à vous entretenir sur l'heure.

Le premier mouvement du mousquetaire, en apprenant que le cardinal le mandait auprès de lui, avait été un mouvement de satisfaction; car cela semblait indiquer chez M. de Richelieu un changement de disposition à son égard.

Cependant un nuage se répandit tout à coup sur son visage : M. de Tréville en fut frappé.

— A quoi songez-vous, fit-il, et d'où vient cet air de tristesse, quand vous paraissiez si joyeux, il y a quelques instants, des bonnes nouvelles que je vous donnais?

— Je songeais à mon pauvre et cher Porthos.

— Encore!

— Son souvenir me revient toujours, dès qu'il est question de M. de Richelieu.

— Il faut l'oublier, ne vous l'ai-je pas déjà dit?

— Est-ce bien vous qui me donnez ce conseil, vous qui étiez plutôt son ami que son chef?

— Faut-il donc vous répéter que, si vous aviez l'imprudence de parler de lui à Son Eminence, elle ne vous pardonnerait jamais cette audace, et que vous y perdriez même l'amitié du roi?

— Ah! monsieur de Tréville, vous vous montriez moins soucieux que cela de ce qui pouvait plaire ou déplaire au cardinal, quand nous donnions de si bons coups d'épée à ses gardes; vous étiez presque de la cabale alors; nous en étions tous, et le roi n'en paraissait pas trop mécontent.

— C'est que les temps ne sont plus les mêmes.

— Il y a quelques mois à peine de cela.

— A la cour, les mois comptent parfois pour des années. Emportés par la fougue de leur âge et de leurs passions, les jeunes gens observent peu; vous ressemblez tous à Cinq-Mars qui marche, sans s'en douter, sur le bord d'un abîme; mais rien n'échappe aux yeux d'un vieux courtisan comme moi.

Le capitaine-lieutenant baissa la voix, en jetant autour de lui un regard inquiet, comme s'il eût craint que quelque oreille invisible n'écoutât ce qu'il allait dire.

— Mon cher d'Artagnan, reprit-il, nous sommes tous en ce moment dans la main de M. de Richelieu, tous, m'entendez-vous, depuis le roi jusqu'au plus mince officier de sa maison. Cette main puissante, impitoyable, rien qu'en se fermant, peut broyer qui elle voudra. Vous ne connaissez pas toutes les ressources, tous les moyens, toutes les forces dont le ministre dispose, les mille ressorts secrets qu'il fait mouvoir d'un bout à l'autre du royaume. La faible volonté de Louis XIII n'essaie même plus de lutter contre ce pouvoir formidable; et s'il venait à essayer et qu'il me commandât quelque chose de préjudiciable à Son Eminence, je lui obéirais, parce que c'est mon devoir d'obéir au roi; mais je me regarderais comme un homme perdu, sa-



Monsieur d'Artagnan, il y a longtemps que je souhaitais de vous voir. (Page 186.)

crifié d'avance, car une seule parole, un geste, un regard de M. de Richelieu suffiraient bientôt à dompter le fils de notre glorieux Béarnais. Tenez, j'apprendrais aujourd'hui que le cardinal a quitté la cour, qu'il s'est retiré à Ruel ou dans sa ville de Richelieu, abandonné de tous ses courtisans, de toutes ses créatures, seul, malade, et le roi lui-même m'annonçât-il sa disgrâce, que je n'y croirais pas et que je m'abstiendrais d'en manifester ma joie, de peur d'en verser, demain, des larmes de sang.

M. de Tréville prononça ces dernières paroles d'une voix encore plus basse, effrayé sans doute lui-même de la hardiesse de ses confidences.

— Maintenant vous en savez autant que moi, fit-il en prenant congé du mousquetaire; rendez-vous chez M. de Richelieu et réglez votre conduite sur ce que je viens de vous dire.

Après un tel entretien, d'Artagnan fut loin de se sentir rassuré, à l'idée qu'il allait se trouver en présence du redoutable ministre, qui ne lui avait pas précisément donné, jusque-là, des témoignages d'amitié. Aussi se promit-il de serrer son jeu et de se tenir sur la plus grande réserve, pendant cette entrevue dont il ignorait d'ailleurs

les motifs; mais l'accueil qu'il reçut le déconcerta.

— Monsieur d'Artagnan, soyez le bienvenu, lui dit le cardinal, il y a longtemps que je souhaitais de vous voir.

— Je me suis empressé de me rendre aux ordres de Votre Eminence, aussitôt qu'elle a bien voulu me les faire connaître, répliqua le mousquetaire.

D'un geste gracieux, le cardinal l'invita à s'asseoir près de lui.

— Le roi s'intéresse à votre fortune, reprit-il; M. de Tréville a dû vous faire connaître la faveur dont vous venez d'être l'objet.

— M. le capitaine-lieutenant vient de me dire, en effet, que Sa Majesté a bien voulu signer mon brevet de cornette, dans sa compagnie des mousquetaires.

— Le brevet sera signé *demain*, dit le cardinal, en appuyant un peu sur l'adverbe.

Il ajouta aussitôt :

— Mais les bontés du roi ne s'arrêteront pas là, si vous vous en montrez digne. Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir : la jeunesse, la bonne mine, de l'ambition, du courage, de l'audace même, et cet esprit d'aventure, qui ne nuit pas, à la condition de ne point en abuser.

Le cardinal se mit alors à l'interroger sur sa famille, sur son père, Bertrand de Bast, sur ses débuts dans la compagnie de M. des Essarts; il fit quelque allusion à ses deux querelles avec les gardes, sans paraître y attacher beaucoup d'importance, ni en avoir conservé le moindre mécontentement, mais en lui donnant à entendre que certaines légèretés de conduite qu'on pouvait à la rigueur passer à un cadet ou à un simple mousquetaire, seraient mal vues chez un officier.

Il en vint ensuite à l'affaire de M. de Vigneul, ce qui donna d'abord quelque inquiétude à d'Artagnan; car de M. de Vigneul il pouvait passer à M. de Rosnai, et de M. de Rosnai à lady Anna et à tout ce qui s'ensuivait, y compris le billet écrit à Cinq-Mars, la substitution de galant, la scène du port Saint-Paul, et celle de la rue de la Petite-Truanderie.

Son Eminence avait à peine prononcé quelques mots, qu'il fut complétement rassuré.

M. de Richelieu daigna lui avouer, avec une grande franchise, qu'il avait été abusé sur le compte de M. de Vigneul; que ce gentilhomme avait surpris sa bonne foi, en accusant d'un rapt les trois mousquetaires et le cadet aux gardes qui avaient soustrait Julie d'Aubusson à ses desseins criminels; et que, si le bigame, sûr du châtiment qui l'attendait, était parvenu à s'évader de la prison du Châtelet, pour se sauver en Angleterre, son procès n'avait été interrompu qu'afin de lui inspirer une fausse sécurité.

Tout cela fut débité de si bonne grâce, que les préventions de d'Artagnan s'effaçaient peu à peu, comme ces légères vapeurs que dissipent quelques rayons de soleil.

Le cardinal n'alla pas plus loin; pas un mot ne fut ajouté qui pût faire soupçonner qu'il eût été pour quelque chose dans les intrigues de lady Anna.

Pendant qu'il parlait, il n'avait pas un seul instant quitté du regard le mousquetaire, et aucune de ses impressions ne lui avait échappé. Aussi était-il bien sûr de sa réponse, quand il dit, en lui tendant la main :

— Voulez-vous être maintenant de mes amis, monsieur d'Artagnan?

Quand M. de Richelieu s'en donnait la peine, rien n'égalait la séduction de sa parole.

Etait-ce bien là cet impérieux ministre, cet homme d'Etat au pouvoir formidable, ce maître absolu, dont M. de Tréville avait dessiné le profil en quelques traits si saisissants? A la vérité, d'Artagnan ne pensait plus en ce moment à ce que lui avait dit M. de Tréville; il prit la main que lui tendait le cardinal :

— Votre Eminence peut compter sur un fidèle serviteur de plus, s'écria-t-il.

— Vous me direz maintenant ce que je puis faire pour vous.

— Mais Votre Eminence croit donc mon ambition insatiable; ai-je quelque chose à désirer encore, après la faveur que je viens de recevoir du roi, et à laquelle vous avez certainement contribué?

— Vous ne m'entendez pas; c'est précisément parce que le roi vient de vous nommer cornette que je vous demande ce que je puis faire pour vous. Un officier ne saurait continuer à vivre comme un simple mousquetaire : vous n'avez pas de fortune, et vous aurez de grandes dépenses, pour tenir votre rang. Pensez-vous y pourvoir avec cent pistoles que vous comptera, chaque mois, par mes ordres, M. le surintendant des finances, et cinq cents pistoles d'entrée pour vos frais d'équipement?

D'Artagnan rougit un peu. Cette manière assez brutale de lui offrir de l'argent blessait sa fierté : cela lui gâtait son cardinal.

M. de Richelieu eut la même pensée que don Christoval; il crut que la somme lui paraissait insuffisante.

— Cent pistoles, je le sais, ne pèsent pas beaucoup et ne restent pas longtemps dans la poche d'un jeune officier qui aime le plaisir. Mais je n'y regarde pas de si près avec ceux qui me servent bien, monsieur d'Artagnan, et s'il vous en faut cinquante de plus, nous verrons à nous entendre avec M. le surintendant.

— Votre Eminence se méprend; ses bontés vont au delà de tout ce que je pouvais espérer, mais peut-être en serais-je encore plus touché, si elle leur donnait une autre forme.

— Expliquez-vous.

— Monsieur le cardinal, ce que vous avez bien voulu me dire de l'affaire de M. de Vigneul m'enhardit à vous parler de quelqu'un qui y a été mêlé, qui est malheureux et qu'un mot, un seul mot de vous tirerait de l'abîme.

— Cette personne vous tient de près?

— C'est mon meilleur ami, mon compagnon d'armes...

La figure du cardinal se rembrunit, son regard devint dur et inquisiteur.

Le mousquetaire s'était laissé entraîner par un mouvement de générosité. Le coup d'œil que lui lançait M. de Richelieu l'éclairait sur l'imprudence qu'il venait de commettre : cependant il était trop tard pour reculer, et il allait compléter sa phrase, lorsque le cardinal le prévint :

— Vous voulez parler de Porthos, n'est-ce pas?

— Votre Eminence l'a nommé, fit-il, en baissant la tête, s'attendant à quelque formidable éclat de colère.

A sa grande surprise, le cardinal, après un instant de silence, lui dit d'une voix fort calme et sans que rien dans son accent ni sur ses traits trahît le moindre mécontentement, la plus légère altération d'humeur :

— Monsieur d'Artagnan, cette amitié et ce dévouement vous honorent. Je songerai à ce que vous m'avez demandé et au moyen de vous donner quelque satisfaction.

Il se leva alors et le congédia avec la même grâce, le même air bienveillant qu'il lui avait montrés à son arrivée. Mais à peine le mousquetaire fut-il sorti de son cabinet que la physionomie du cardinal, changeant de nouveau, il murmura :

— Je me suis trompé... Il y a trop de générosité dans ce caractère... Il ne trahirait pas, comme Cinq-Mars; mais ce n'est pas encore l'homme dont j'ai besoin, et si le roi s'attachait à lui, ne m'étant pas utile, il deviendrait tout au moins un embarras.

Pendant vingt-quatre heures d'Artagnau fut convaincu qu'il venait de rendre un grand service à Porthos, que M. de Tréville s'était trompé et l'avait rempli de craintes imaginaires.

Il vit arriver le lendemain le capitaine-lieutenant :

— Vous avez été reçu par le cardinal?

— Il m'a accueilli de la façon la plus bienveillante.

— Et vous lui avez parlé de Porthos...

— M. de Richelieu m'a promis qu'il s'occuperait de notre ami...

— Je m'en doutais!... Voici votre brevet de cornette, mais vous ne faites plus partie de la compagnie des mousquetaires et vous passez dans les gardes de M. des Essarts.

Furieux d'avoir été joué par le cardinal, d'Artagnan jura qu'il ne resterait pas une heure de plus au service du roi. Ce qui ajoutait à son irritation de se voir dépouillé de la casaque de mousquetaire, c'est que la compagnie de M. de Tréville allait retourner à Paris, avec la cour, tandis que les gardes de M. des Essarts devaient demeurer en Picardie, avec les autres troupes placées sous le commandement de M. de La Meilleraie, et y prendre leurs quartiers d'hiver.

Le capitaine-lieutenant finit par le calmer et l'amener à des résolutions plus sages, en lui faisant remarquer que sa disgrâce n'était pas sans quelque compensation, puisque le cardinal, qui aurait pu le frapper d'une manière encore plus rigoureuse, lui laissait son brevet d'officier.

Dans les premiers jours de septembre, Louis XIII quitta Abbeville pour rentrer à Paris.

La veille de leur départ, Athos et Aramis vinrent prendre congé de d'Artagnan; leurs adieux furent pleins de tristesse. Les deux mousquetaires promirent à leur ancien frère d'armes de lui donner souvent de leurs nouvelles et de l'instruire de tout ce qui pourrait l'intéresser.

L'hiver se passa sans incidents remarquables. D'Artagnan, tout occupé des devoirs de son nouvel emploi, apprenait consciencieusement le métier de la guerre; il avait trouvé d'ailleurs, chez M. des Essarts, beau-frère de M. de Tréville, un chef rempli de bienveillance.

Au printemps, l'armée du maréchal de La Meilleraie reprit l'offensive, et pendant cette campagne, il eut plus d'une occasion de se faire remarquer par son ardeur et par son courage. Il assista au siége de Lens, de la Bassée, de Bapaume et de Damvillers.

L'année suivante, les hostilités furent transportées à l'autre extrémité du royaume. Le cardinal venait de décider Louis XIII, languissant et presque mourant, à entreprendre la conquête du Roussillon et à s'assurer ainsi la possession de la Catalogne, qui s'était donnée à la France, après avoir chassé les Espagnols.

En conséquence, M. de La Meilleraie reçut l'ordre de diriger son armée sur Lyon, où elle devait se réunir à celle du maréchal de Schomberg.

Le cardinal touchait à la réalisation d'un plan longuement préparé, dans la prévision de la mort du roi.

De l'avis de tous les médecins qu'il avait secrètement consultés, Sa Majesté n'avait pas plus de six mois à vivre.

Il voulait donc que la reine laissât ses deux enfants au château de Vincennes, sous la garde de Chavigny, une de ses créatures les plus dévouées, et qu'elle suivît Louis XIII dans cette expédition lointaine. Là, au milieu de deux armées, composées des meilleures troupes commandées par les proches parents de M. de Richelieu, Anne d'Autriche, le roi venant à mourir, serait bien forcée de subir toutes les conditions que lui imposerait l'ambitieux et despotique prélat.

Louis XIII, comme d'habitude, après quelques faibles objections, avait consenti à tout ce que le cardinal exigeait de lui.

Il fit appeler Anne d'Autriche pour lui signifier ce qu'il appelait ses volontés. Son Eminence assista à l'entrevue.

— Madame, lui dit le roi, les intérêts du royaume m'appellent en Roussillon pour y faire campagne; j'ai décidé que vous m'y accompagnerez avec toute la cour, mon séjour dans ce pays devant être de quelque durée.

— Sire, répliqua Anne d'Autriche, je suis pour vous obéir en toutes choses possibles : mais avez-vous songé à mes enfants?

— Ils resteront dans le château de Vincennes, sous la charge de M. de Chavigny.

— Je n'y consentirai jamais! répliqua la reine d'une voix ferme.

— Vous ne pouvez pas les emmener, cependant.

— Aussi resterai-je auprès d'eux!

— La décision que j'ai prise est irrévocable, madame, et M. de Richelieu, s'il en est besoin, vous déduira les raisons d'Etat qui me forcent à exiger de vous une complaisance à laquelle vos devoirs d'épouse devraient seuls vous contraindre.

— Je crois que vous oubliez mes devoirs de mère, Sire! s'écria-t-elle.

M. de Richelieu, surpris de cette attitude énergique, à laquelle Anne d'Autriche ne l'avait pas habitué, essaya d'intervenir.

Il lui demanda si c'était le choix de M. de Chavigny qui lui inspirait quelque répugnance, auquel cas on aviserait à donner un autre gouverneur aux enfants de France; mais Louis XIII ne laissa pas à la reine le temps de répondre :

— Cela se fera comme je l'ai dit, madame; M. de Chavigny, qui possède notre confiance, et pas un autre que lui, aura la garde des enfants de France, et je vais donner immédiatement des ordres nécessaires pour qu'on les emmène demain à Vincennes.

Si faible avec le cardinal, Louis XIII prenait sa revanche avec Anne d'Autriche.

— Alors, répliqua la reine, il faudra qu'on me les enlève de force!

— Vous êtes folle!

A cet outrage, Anne d'Autriche ne se contin plus.

— Monsieur le cardinal, s'écria-t-elle, je vous rends responsable, devant Dieu et devant l'histoire, non de l'injure que vient de subir une reine de France, mais de la violence que l'on veut faire à une mère; mais je vous jure que, si vous passez outre, on m'arrachera plutôt la vie que de me séparer de mes enfants!

Epuisée par son émotion, elle s'affaissa, en proie à une crise nerveuse : ses sanglots éclatèrent, mêlés de plaintes, de cris, au point que quelques gentilshommes qui se trouvaient dans

l'antichambre l'entendirent, et que cette scène fut connue de toute la cour.

M. de Richelieu, vaincu pour la première fois par la reine, jugea prudent de ne pas la pousser à quelque extrémité.

Anne d'Autriche fut laissée à Paris, avec ses enfants ; mais elle y resta sans autorité, et tous les pouvoirs furent confiés au prince Henri de Condé, dont M. de Richelieu était sûr. Quant à Gaston d'Orléans, dont il redoutait les intrigues, mais dont il connaissait la faiblesse et la lâcheté, ordre lui fut donné de suivre son frère dans le Roussillon, et il obéit.

Le roi et le cardinal marchèrent à leur conquête avec une pompe qui surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors; mais leur cortége était si nombreux, que, de Paris à Lyon, ils furent forcés de suivre une route différente.

Aussi pendant ce long voyage, accompli à petites journées, Cinq-Mars, qui se trouvait avec le roi, ne manqua pas de profiter de l'éloignement de Son Eminence pour recommencer avec plus de liberté ses intrigues et reprendre sur l'esprit de Louis XIII toute l'influence qu'il avait perdue.

Quand les deux cortéges se réunirent enfin à Lyon, M. le Grand, de concert avec le duc d'Orléans, le duc de Bouillon, Fontrailles et quelques autres mécontents, avait jeté les bases d'une nouvelle conspiration.

Dans cette ville, le roi passa en revue son armée, où servaient, sous les ordres des maréchaux de La Meilleraie et de Schomberg, le vicomte de Turenne et le jeune duc d'Enghien, qui fut plus tard le grand Condé.

A Valence, il donna le bâton de maréchal au comte La Mothe-Houdancourt, qui venait de se signaler contre les Espagnols en Catalogne, et au comte de Guébriant, qui avait battu les Autrichiens à Kempen et fait prisonniers les généraux Lamboy et Mercy.

Ce fut aussi à Valence que Louis XIII remit la barrette de cardinal à l'abbé Mazarin, que M. de Richelieu, deux ans auparavant, avait fait entrer au service de la France, et qui lui était tout dévoué.

La campagne du Roussillon fut des plus brillantes.

Battus à Villefranche, les Espagnols perdirent successivement la place de Collioure, et la ville de Perpignan, qui se rendit après trois mois de tranchée ouverte; la bataille de Lérida, gagnée sur Leganez par le maréchal de La Motte-Houdancourt, acheva leur défaite.

D'Artagnan assista au siége de Collioure et à la prise de Perpignan.

Cependant cette expédition que le cardinal avait préparée pour assurer son triomphe, en vue de certaines éventualités, menaçait de tourner à son détriment.

Au milieu de son armée, au bruit des batailles, le roi semblait s'être transformé; la guerre paraissait lui rendre quelque énergie, il y déployait une activité inaccoutumée, et les symptômes de la maladie dont il était miné avaient presque complétement disparu.

La santé du cardinal, au contraire, déclinait à vue d'œil. Tandis que Louis XIII, rajeuni, allait ouvrir en personne le siége de Perpignan, il se tenait à Narbonne, et ceux qui l'approchaient, ses confidents les plus intimes, remarquaient chez lui une sorte d'inquiétude, une agitation d'esprit qui ne lui étaient pas habituelles.

Apprenant que le roi venait de quitter le camp pour retourner à Narbonne, il partit précipitamment et rebroussa, avec toute sa maison, jusqu'à Tarascon, sous prétexte d'y prendre les eaux, mais en réalité pour éviter la présence de Louis XIII.

Arrivé dans cette dernière ville, il s'alita, et la nouvelle se répandit dans toute l'armée et même jusqu'à Paris, que des dissentiments de la nature la plus grave s'étaient élevés entre le roi et Son Eminence, que Cinq-Mars regagnait peu à peu toute son influence des premiers temps de sa faveur, et qu'une disgrâce définitive ne tarderait pas à frapper le ministre devant lequel, la veille encore, toutes les têtes se courbaient.

Le vide se fit alors autour de lui, tandis que la foule des courtisans se pressait sur les pas de Cinq-Mars.

Celui-ci, grâce à l'imprudence que M. de Richelieu avait commise en le laissant seul avec Louis XIII pendant le voyage de Paris à Lyon, avait eu tout le temps nécessaire pour mettre la dernière main au complot. Les plus impatients parlaient encore de se débarrasser de l'ennemi commun par un coup de main.

M. de Thou trempait aussi dans cette conspiration; mais il n'en connaissait pas cependant

la partie la plus importante, qui était une alliance avec les Espagnols.

Fontrailles était parti secrètement pour Madrid, afin d'y signer, au nom du duc d'Orléans, de M. de Bouillon et de Cinq-Mars, un traité qui leur assurerait non-seulement une grosse somme d'argent, mais encore le secours d'une armée, à laquelle le duc de Bouillon ouvrirait sa place de Sedan.

Malheureusement pour les conjurés, leur chef apportait dans une entreprise où il jouait sa tête, la légèreté, l'étourderie et l'indiscrétion dont il avait déjà donné maintes preuves.

Tout le monde parla bientôt de cette conspiration, et la princesse Marie de Gonzague mandait à Cinq-Mars :

« Votre affaire est connue à Paris, comme on y sait que la Seine passe sous le Pont-Neuf. »

Dans une lettre que d'Artagnan reçut également de Paris, pendant qu'il prenait part au siége de Collioure, il était aussi question du complot de M. le Grand.

Voici ce que lui écrivait, du couvent du Val-de-Grâce, Julie d'Aubusson :

« Avant de vous entretenir de choses qui vous intéressent de plus près, laissez-moi vous dire quelques mots d'une affaire dont on parle beaucoup au Louvre, et qui ne laisse pas de nous inspirer de l'inquiétude à votre égard.

« Il s'agit de projets que l'on prête à M. de Cinq-Mars et qui, s'ils sont réels et qu'ils viennent à échouer, auront certainement les plus funestes conséquences pour tous ceux qui y auront trempé.

« Je vous ai déjà écrit que, lorsque la reine Anne d'Autriche fut violentée par le cardinal, qui voulait la contraindre à suivre le roi, et qu'elle eut échappé par sa fermeté au piége qu'on lui tendait, elle sollicita secrètement du duc de Bouillon l'assurance d'être reçue avec ses enfants dans la place de Sedan, si Louis XIII venait à mourir entre les mains de M. de Richelieu.

« On assure, maintenant, que Cinq-Mars et le rèlre du roi, Gaston d'Orléaus, ont fait nonseulement une démarche semblable auprès du duc de Bouillon, mais qu'à la suite de cette ouverture, ils se sont conjurés tous trois pour renverser le cardinal, qu'un traité a été signé ouva fêtre signé à cet effet avec l'Espagne, et que le cardinal, abandonné de la plupart de ceux qui encensaient sa fortune, paraît sur le penchant de sa ruine.

« Voilà ce que l'on répète et ce que l'on commente presque à haute voix au Louvre, les uns s'en réjouissant, les autres s'en attristant, suivant leur intérêt à la réussite ou à l'insuccès d'une si grosse entreprise.

« Pour ce qui me concerne, vous ne doutez pas de quel côté pencheraient mes vœux, si l'on pouvait y avoir quelque confiance. La chute du cardinal apporterait sans doute un grand apaisement dans le royaume ; elle rappellerait les exilés, elle ouvrirait les portes de la Bastille aux prisonniers d'Etat que le ministre a sacrifiés à son ambition ou à ses rancunes, et la Bastille renferme un être qui nous est cher à tous deux, et que nous désespérons de revoir, tant que M. de Richelieu gouvernera l'esprit du roi.

« Mais c'est précisément l'infortune de votre ami qui nous fait trembler pour vous, dans les circonstances présentes. Mademoiselle Gabrielle de Preuil vous supplie de ne vous mêler en rien de cette affaire, dont l'issue, je vous le répète, ne peut être que funeste à ceux qui y prendront quelque part.

« Parlons maintenant de notre chère Gabrielle.

« La reine, qui se rend plus souvent au Val-de-Grâce depuis le départ du roi, est toujours pleine de bonté pour elle. A sa dernière visite, Anne d'Autriche l'a pressée vivement de revenir au Louvre et d'y reprendre sa place parmi les filles d'honneur ; mais Gabrielle ne veut pas se séparer de moi, et la compagnie de cette charmante enfant m'est si douce et si précieuse, dans le deuil éternel auquel je suis vouée, que je n'ai pas le courage de la presser de rentrer dans le monde.

« Vous êtes d'ailleurs pour quelque chose dans sa résolution. Plus heureuse que moi, Gabrielle est maîtresse de sa destinée. Son père, en mourant, ne lui a laissé aucune fortune, et elle ne possède rien que la pension de six cents livres qu'elle tient des bontés de la reine ; mais elle a confiance dans votre mérite et dans votre étoile ; elle est certaine que votre avancement dans la carrière que vous avez embrassée sera rapide, ayant l'espoir de la posséder aussitôt que vous pourrez faire les frais d'un établissement convenable ; et la retraite qu'elle s'impose

volontairement lui permet d'être tout entière à la pensée d'un bonheur qui ne saurait tarder de se réaliser.

« Ah! que vous l'aimerez, ma chère Gabrielle, quand vous connaîtrez comme moi tous les trésors de son âme, son exquise sensibilité, son inaltérable douceur. Vous n'avez guère été frappé, dans les rapides instants que vous avez pu passer auprès d'elle, que de ses charmes extérieurs et de la grâce répandue sur toute sa personne; mais son cœur vous révélera une Gabrielle toute nouvelle, et celle-là mérite plus que de l'amour...

« Je m'arrête ici, parce que notre amie, qui vient de me surprendre, et qui est là, toute rougissante, près de moi, après avoir lu ce que je viens de vous écrire, me défend de vous en dire davantage; mais elle ne s'oppose pas à ce que je vous fasse savoir que nous serons, elle et moi, très-heureuses si, la campagne du Roussillon terminée, vous pouvez réaliser votre projet deux fois trompé déjà, de venir passer quelques mois à Paris. »

Cette lettre de Julie d'Aubusson comble une lacune dans le chapitre que nous terminons.

Elle nous fait comprendre que Julie, après avoir retrouvé au Val-de-Grâce l'amie dont elle était séparée depuis si longtemps, avait reçu toutes ses confidences.

Une correspondance, dont nous venons de lire un dernier fragment, s'était alors engagée entre elle et d'Artagnan.

Celui-ci, dont l'amour pour Gabrielle de Preuil s'était réveillé à la suite de la conversation qu'il avait eue la veille de son départ avec mademoiselle Louise d'Aumont, dans les appartements de la reine, supplia Julie d'être son interprète auprès de la jeune fille, de lui exprimer tout son repentir, et d'en obtenir son pardon.

Gabrielle avait pardonné; les plus riants projets d'avenir furent alors formés par les deux amants, qui y associaient leur amie, espérant que le temps finirait par calmer son chagrin et lui apporterait peut-être quelque consolation imprévue.

D'Artagnan attendait donc avec impatience la fin des hostilités dans le Roussillon. M. des Essarts lui avait donné l'assurance que la compagnie des gardes, qui tenait campagne depuis deux années consécutives, irait passer l'hiver à Paris.

Mais ce n'étaient plus les plaisirs bruyants, les intrigues galantes, les parties de cabaret, les dés et les cartes qui l'attiraient dans la capitale. Les lady Anna, les Philine, les Aricie même étaient oubliées; il n'avait nulle envie de recommencer, sous ses habits d'officier des gardes, son existence agitée et fiévreuse de mousquetaire. Gabrielle de Preuil seule occupait toutes ses pensées.

Aussi les recommandations de Julie d'Aubusson, au sujet des bruits qui couraient à Paris d'une nouvelle conspiration ourdie par Cinq-Mars contre le cardinal, étaient-elles complétement inutiles.

D'Artagnan n'ignorait rien de ce qui se passait; plusieurs de ses amis travaillaient pour M. le Grand et pour Gaston d'Orléans; mais lui eussent-ils proposé de se mettre avec eux, qu'il eût refusé de s'engager dans une entreprise aussi chanceuse, de peur d'y compromettre son bonheur, quelques griefs qu'il eût contre le cardinal.

Il se rappelait d'ailleurs ce que lui avait dit à Abbeville son ancien capitaine-lieutenant :

« J'apprendrais aujourd'hui que le cardinal a quitté la cour, qu'il s'est retiré à Ruel, ou dans sa ville de Richelieu, abandonné de tous ses courtisans, de toutes ses créatures, seul, malade, et le roi lui-même m'annonçât-il sa disgrâce, que je n'y croirais pas, et que je m'abstiendrais d'en manifester ma joie, de peur d'en verser demain des larmes de sang. »

Ces paroles presque prophétiques de M. de Tréville semblaient à la veille de se réaliser.

Le cardinal était à Tarascon, loin de la cour, malade, perplexe, découragé, délaissé; Cinq-Mars paraissait triompher, et affichait son triomphe, et Louis XIII lui donnait publiquement des témoignages de sa faveur.

Ceux qui s'en réjouissaient verseraient-ils le lendemain des larmes de sang?

XIX

LES EXPÉDIENTS DU CARDINAL. — LA JOURNÉE DES ÉPERONS. — LE TRAITÉ ESPAGNOL. — ARRESTATION DE CINQ-MARS ET DE M. DE THOU. — FUITE DE FONTRAILLES. — LES LACHETÉS DE GASTON D'ORLÉANS. — L'ENTREVUE DE TARASCON. — UN ÉCHAFAUD QUI SE DRESSE ET DEUX TOMBES QUI S'ENTR'OUVRENT. — CE QUE LES RIVERAINS DU RHONE VIRENT PASSER SUR CE FLEUVE LE 1er SEPTEMBRE 1642. — LE CHATEAU DE PIERRE-SCISE. — LE *Journal* DU PROCÈS ET DE L'EXÉCUTION DE MM. DE CINQ-MARS ET DE THOU.

Les nouvelles de la cour que le cardinal recevait à Tarascon étaient chaque jour plus alarmantes.

Chavigny, qui lui était resté fidèle, lui mandait que Cinq-Mars achevait de le perdre dans l'esprit du roi.

On parlait déjà de faire rendre compte à Son Eminence de tous les deniers levés sous son long ministère ; on l'accusait en présence même de Louis XIII, qui n'y contredisait pas, d'en avoir détourné une grande partie pour son profit particulier, et l'on citait, comme un témoignage irrécusable de ses concussions, les dépenses considérables qu'il avait faites à Ruel, à Richelieu et à son palais de la rue Saint-Honoré, qui éclipsait les demeures royales par le luxe de son ameublement et toutes les richesses qui y étaient entassées.

Louis XIII, cependant, ayant objecté, à propos du Palais-Cardinal, que M. de Richelieu lui en avait fait don, et qu'il fallait du moins écarter ce grief, Cinq-Mars lui répondit en présence de plus de vingt personnes :

— Sire, ce n'a pas été un don, mais une restitution. M. de Richelieu a fait comme ces mariniers qui jettent à l'eau, pendant la tempête, une part de leur cargaison pour sauver le reste; ou plutôt comme ces larrons que des archers poursuivent, et qui laissent tomber derrière eux quelque chose de leur butin, afin de se dérober plus sûrement, pendant qu'on le ramassera.

La situation devenait critique, et le cardinal n'était pas encore en mesure de frapper le grand coup sur lequel il comptait pour écraser ses ennemis.

Il eut alors recours, pour gagner du temps, à un de ses expédients habituels, qui consistait à susciter au roi quelque embarras qui l'obligeait à ne pouvoir se passer de lui.

La campagne du Roussillon ne pouvait être conduite à bonne fin qu'à la condition d'une entière sécurité du royaume sur ses frontières du nord.

Ces frontières étaient couvertes par deux armées placées sous le commandement du duc de Guiche et du comte d'Harcourt, surnommé *Cadet la Perle*, le même qui avait forcé Turin à capituler, en 1640. Ils avaient l'ordre de s'y tenir sur la défensive et de ne rien entreprendre qui fût de nature à amener de ce côté quelque fâcheuse diversion.

Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, n'avait jamais montré un grand penchant pour le cardinal, mais le duc de Guiche était tout à sa dévotion. Ce fut à ce dernier qu'il s'adressa.

Conformément aux instructions secrètes qu'il lui fit passer par un émissaire, le duc de Guiche, qui occupait de fortes positions sur la frontière de Picardie, sortit de ses lignes et vint offrir la bataille aux Espagnols, près d'Hennecour; mais l'action était à peine engagée, qu'il fit sonner la retraite, et se sauva si précipitamment et dans un tel désordre, que cette journée fut nommée la *Journée des éperons*.

La nouvelle de la perte de la bataille d'Hennecour, qui ouvrit aux Espagnols la frontière de Picardie, inspira à Louis XIII les plus vives alarmes.

Ce n'était pas Cinq-Mars qui pouvait aviser aux dangers de la situation.

Il expédia courrier sur courrier au cardinal, pour le faire revenir, lui mandant de pourvoir



Madame d'Aiguillon sanglotait, à genoux devant le lit. (Page 203.)

immédiatement à la sûreté de la frontière exposée aux ravages de l'ennemi.

Ravi d'avoir si bien réussi dans son projet, le cardinal ne partit ni à l'arrivée du premier courrier ni à celle du second Il voulait que le danger devînt encore plus pressant, avant d'y apporter remède, et il répondit au roi que le mal dont il souffrait l'avait mis dans un si pitoyable état, qu'il ne pouvait quitter Tarascon sans s'exposer à mourir en chemin.

Louis XIII, qui se trouvait au siége de Perpignan, allait partir lui-même pour Tarascon, lorsque Cinq-Mars lui fit remarquer que, s'il s'éloignait de l'armée, les rivalités et les jalousies du maréchal de Schomberg et du maréchal de La Meilleraie, qui ne pouvaient pas se souffrir l'un l'autre, ne manqueraient pas d'éclater en son absence, et compromettraient le succès de la campagne.

Pour sauver la Picardie, où les affaires étaient peut-être moins compromises qu'on ne le disait, on perdrait certainement le Roussillon.

Connaissant l'ascendant du cardinal sur le roi, et les ressources de cet esprit prodigieux, Cinq-Mars voulait à tout prix empêcher une entrevue qui pouvait mettre à néant la conspiration au moment où elle allait enfin éclater. Il eût au besoin suscité les rivalités de Schomberg et de La Meilleraie, si elles n'eussent déjà existé.

Quant au faible Louis XIII, en proie aux plus étranges perplexités, effaré, éperdu, ne sachant

à qui se fier et remettre la conduite de son royaume, incapable de le gouverner lui-même, il hésitait, au milieu de ces intrigues, entre un favori, pour lequel il sentait se réveiller ses anciens penchants, mais dont la légèreté ne lui offrait aucune garantie, et le ministre qu'il haïssait, tout en reconnaissant que sa main puissante était indispensable à l'Etat.

Sur ces entrefaites, Fontrailles revint de Madrid. Il avait obtenu la signature du traité.

L'original en fut remis à Gaston d'Orléans; une copie avait été expédiée au duc de Bouillon qui commandait en ce moment les forces de la France en Italie.

Aux termes de ce traité, l'Espagne promettait aux conjurés le secours de douze mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, des vieilles troupes d'Allemagne, à la condition qu'on lui livrerait la place de Sedan; elle leur accordait en outre des subsides pour faire des levées en France et pourvoir à tous les frais d'une véritable guerre civile. Enfin, elle assurait au duc de Bouillon et au duc d'Orléans une pension de dix mille écus par mois, et une de quatre mille à Cinq-Mars.

Cependant le cardinal, cloué sur son lit, éprouvait, de son côté, les plus vives inquiétudes.

Le mal dont il souffrait, et qui lui avait servi de prétexte, lorsqu'il s'était retiré à Tarascon, s'aggravait de jour en jour. Il essaya de se mettre en route pour retourner auprès du roi et combattre face à face l'ennemi qui travaillait à sa ruine; mais il fut obligé d'y renoncer.

Des avis lui parvenaient de tous côtés, s'accordant à lui faire entrevoir la possibilité d'une arrestation. Les espions qu'il entretenait auprès de Gaston d'Orléans, du duc de Bouillon et de Cinq-Mars, n'avaient encore rien découvert de ce traité, dont l'existence n'était pas douteuse pour lui: la présence de Fontrailles à Madrid, ses entrevues avec les ministres de Philippe IV, et son retour en France lui ayant été signalés.

Il savait aussi, par ses agents de Rome, que M. de Thou, l'ami et le conseiller de Cinq-Mars, négociait avec la cour pontificale, pour le compte des conjurés.

Une lettre, qui lui arriva enfin d'Italie, le sauva. Elle était du secrétaire même du duc de Bouillon, qu'il avait à ses gages. Cet homme lui envoyait une copie du traité espagnol.

Il tenait enfin entre ses mains, non-seulement la preuve du complot, mais aussi la preuve d'un crime de haute trahison; car c'était un crime de haute trahison que de traiter avec une puissance ennemie contre laquelle les armées du roi se battaient en ce moment, et d'en accepter des subsides qui devaient servir à allumer une guerre civile.

Le secrétaire de M. de Bouillon avait joint à la copie du traité une liste de tous ceux qui avaient pris part à la conspiration; on y lisait entre autres les noms de MM. de Thou, de Fontrailles, d'Aubijoux, de Montmort et de Brion.

La face pâlie et ravagée du cardinal s'était tout à coup ranimée; ses yeux creusés par la fièvre se fixaient avec une opiniâtreté sinistre sur ces feuillets qu'il ne se lassait pas de relire, y savourant d'avance toutes les voluptés de la haine assouvie et de l'ambition triomphante.

Chavigny se trouvait en ce moment à Tarascon. M. de Richelieu lui remit la copie du traité, ainsi que la liste des conjurés, pour qu'il les portât immédiatement à Louis XIII.

Cinq-Mars, averti, on ne sait comment, de la mission dont Chavigny était chargé, voulut le faire assassiner avant qu'il parlât au roi; mais les gens qu'il aposta sur son passage le manquèrent, et le grand écuyer n'eut plus d'autre ressource que de prendre la fuite; il était trop tard : le 13 juin, il fut arrêté à Narbonne avec M. de Thou. Plus heureux que lui, d'Aubijoux, de Montmort, de Brion et Fontrailles parvinrent à se sauver. Fontrailles se réfugia en Angleterre, où il écrivit son « Mémoire sur ce qui s'est passé à la cour pendant la faveur de M. le Grand. »

Les amis de Cinq-Mars ne désespérèrent pas d'abord de le voir se tirer d'affaires, le cardinal n'ayant pu livrer au roi qu'une copie du traité espagnol, copie qui n'offrait aucun caractère d'authenticité.

Nous avons dit que l'original avait été remis à Gaston d'Orléans; à la première nouvelle des arrestations, Gaston d'Orléans jeta au feu cette pièce compromettante, et dépêcha au cardinal un de ses confidents, l'abbé de la Rivière, avec des assurances vagues de repentir, le priant d'intervenir en sa faveur auprès du roi.

M. de Richelieu lui répondit :

« Monsieur, puisque Dieu veut que les hommes aient recours à une entière et ingénue con-

fession de leurs fautes pour être absous en ce monde, je vous enseigne le chemin que vous devez tenir, afin de vous tirer de la peine où vous êtes. Votre Altesse a bien commencé ; c'est à elle d'achever, et à ses serviteurs de supplier le roi d'user de sa bonté en son endroit. »

Gaston d'Orléans, qui s'avisa alors qu'on avait besoin de son témoignage pour faire leur procès à Cinq-Mars et à M. de Thou, discuta le prix de sa trahison. Moyennant la promesse d'une pension qui remplacerait celle qu'il avait stipulée avec les Espagnols, il promit de se laisser interroger par le chancelier, de manière que ses réponses pussent servir de preuves contre ses complices, mais à condition toutefois qu'il ne serait jamais confronté avec eux.

En attendant, il signa la déclaration suivante :

« Moi, Gaston, fils de France, frère unique du roi, duc d'Orléans, étant touché d'un véritable repentir d'avoir encore manqué à la fidélité que je dois au roi, mon seigneur, après tant de témoignages que j'ai reçus de son extrême bonté, en de semblables fautes, et désirant de tout mon cœur me rendre digne de la grâce et du pardon qu'il a plu à Sa Majesté de me promettre, je lui avoue sincèrement toutes les choses dont je suis coupable, et dont j'ai eu connaissance.

« Je déclare et confesse à Sa Majesté que, depuis le voyage d'Amiens de l'année dernière, j'ai été sollicité plusieurs fois par M. le Grand, de nouer intelligence avec lui, pour tâcher de mettre M. le cardinal hors des affaires ; à quoi je résistai d'abord ; mais, m'ayant assuré en une autre entrevue qu'il avait la parfaite confiance du roi, j'entrai en liaison avec lui, d'autant plus volontiers qu'alors il m'assura du service de M. de Bouillon, et qu'il me donnerait Sedan pour retraite, en cas de besoin. »

Suivaient tous les détails de la conspiration et des négociations avec l'Espagne.

Dans une autre déclaration, il disait encore :

« Moi, Gaston, fils de France, duc d'Orléans et frère unique du roi, ne pouvant pas assez exprimer à mon cousin, M. le cardinal de Richelieu, quelle est mon extrême douleur d'avoir pris des liaisons et des correspondances avec ses ennemis, je me sens d'autant plus obligé à lui déclarer franchement ce qui est venu à ma connaissance, qui peut regarder sa personne. »

Ainsi tout concourait à la perte de Cinq-Mars ; le roi lui-même le dénonça publiquement comme un criminel, après l'avoir encouragé, au moins tacitement, dans ses trames contre le cardinal.

Dans une lettre adressée à tous les parlements du royaume, Louis XIII s'exprimait ainsi :

« Depuis un an, nous nous apercevions d'un notable changement dans la conduite du sieur de Cinq-Mars ; qu'il avait des liaisons avec des calvinistes, des libertins ; qu'il prenait plaisir à ravaler nos bons succès, à exagérer les mauvais, et à publier les nouvelles désavantageuses.

« Nous avions aussi remarqué en lui une maligne affectation à blâmer les actions de notre cousin le cardinal duc de Richelieu et à louer celles du comte duc d'Olivarès.

« Cette manière de faire nous a donné des soupçons, et, pour en pénétrer le but et la cause, nous avons laissé le sieur Cinq-Mars parler et agir plus librement avec nous qu'auparavant. »

Et voilà comment Louis XIII expliquait ses complaisances pour le favori, et se justifiait, non pas vis à vis des parlements de son royaume, mais devant le cardinal, sous le joug duquel il se courbait de nouveau, d'avoir prêté l'oreille aux propositions assez claires que lui avait faites le grand écuyer, de se débarrasser de l'odieux ministre.

Le 3 juillet 1642, le roi qui s'était rendu enfin à Tarascon, eut une longue entrevue avec M. de Richelieu. Mais ils se trouvaient l'un et l'autre dans un tel état d'affaiblissement, Louis XIII que l'on croyait à peu près rétabli de sa maladie, venant de faire une rechute, qu'ils demeurèrent couchés chacun sur un lit disposé à cet effet, tout le temps que dura leur conférence.

Deux tombes s'entr'ouvraient déjà, celle du cardinal en l'église de la Sorbonne, celle du roi dans les caveaux de Saint-Denis ; et les deux moribonds, à la veille d'y descendre, seuls enfermés dans cette chambre tout imprégnée de l'odeur de la fièvre, la face émaciée, à demi soulevés par de grands oreillers où reposait leur tête appesantie, préparaient à voix basse une sinistre besogne.

Cinq-Mars et M. de Thou étaient voués à l'échafaud, qui devait épargner cependant les principaux coupables, Gaston d'Orléans et le duc de Bouillon.

Le cardinal exigea qu'ils fussent jugés à Lyon par une de ces commissions arbitraires dont il choisissait lui-même les membres, et qu'il af-

franchissait de toutes les formes et de toutes les garanties de la justice.

Le triomphe du cardinal fut d'ailleurs complet.

Comme il se plaignait avec amertume de la conduite du roi dans ces derniers temps, des encouragements qu'il avait donnés aux rebelles, Louis XIII s'humilia, reconnut sa faute, le supplia de l'oublier, et consentit à lui délivrer des lettres patentes qui lui accordaient une autorité absolue dans tout le royaume, ordonnant à tous ses sujets, de quelque rang, de quelque condition, de quelque qualité qu'ils fussent, d'obéir désormais à M. de Richelieu comme à lui-même.

A la suite de cette entrevue, le roi retourna à Paris, et le cardinal se rendit à Lyon pour y réunir ses commissaires et y faire dresser l'échafaud.

Dans les premiers jours du mois de septembre, les riverains du Rhône virent un étrange spectacle.

Un bateau tout pavoisé, recouvert d'une riche tenture de brocart, remontait lentement le fleuve.

A l'arrière, sous un dais de velours, un homme était couché, entouré de courtisans et de serviteurs épiant ses moindres gestes, attendant dans un silence respectueux qu'il daignât leur adresser la parole. La pourpre romaine recouvrait son corps amaigri et fatigué.

Des gardes au costume brillant étaient rangés sur le pont, et tout y révélait la présence d'un maître puissant, d'un souverain.

Le somptueux bateau remorquait une seconde barque.

Sur celle-là, nulle pompe, nul appareil. Triste, sombre, elle glissait silencieusement, comme une prison flottante, et dans le flot qui clapotait en formant son sillage, on entendait une plainte, un gémissement.

C'était le cardinal de Richelieu qui traînait derrière lui ses deux prisonniers.

Cinq-Mars et M. de Thou, dès leur arrivée à Lyon, furent enfermés au château de Pierre-Scise, une autre Bastille, déjà célèbre par la captivité de Jacques d'Armagnac, de Ludovic Sforza, du baron des Adrets, du duc de Nemours.

Huit jours après, ils en sortaient pour marcher au supplice.

Un témoin oculaire nous a laissé, sous ce titre : « Journal de tout ce qui s'est passé à Lyon pendant l'instruction du procès de MM. de Cinq-Mars et de Thou, » un poignant récit de ce drame terrible.

L'écrivain anonyme, — sans doute un des religieux qui assistèrent à leurs derniers moments les condamnés et les accompagnèrent jusque sur l'échafaud, où ils furent décapités par « un vieil gaignedeniers tout drilleux, » — n'omet aucun détail : la scène se déroule, sous sa plume, dans toute son effroyable réalité.

Avec la « Relation de la mort du marquis de Monaldeschi, » par le père Lebel, de l'ordre de la Sainte-Trinité du couvent de Fontainebleau, c'est une des pages les plus saisissantes, les plus curieuses et les moins connues de l'histoire tragique du dix-septième siècle.

« M. de Cinq-Mars arriva à Lyon le quatrième jour de septembre de la présente année 1642, sur les deux heures après midi, dans un carrosse traîné par quatre chevaux, dans lequel il y avait quatre gardes du corps, ayant le mousquet sur le bras, et entouré de gardes à pied, au nombre de cent, qui étaient à M. le cardinal-duc.

« Devant marchaient deux cents cavaliers, la plupart Catalans; trois cents autres bien montés suivaient le carrosse.

« M. le Grand était vêtu de drap de Hollande, couleur de musc, tout couvert de dentelle d'or, avec un manteau d'écarlate à gros boutons d'argent.

« Arrivé sur le pont du Rhône, avant d'entrer en ville, il demanda à M. de Ceton, lieutenant des gardes écossaises, s'il lui agréait qu'on fermât le carrosse, ce qui lui fut refusé.

« Le cortége passa par le pont de Saint-Jean, le Change et la rue de Flandre, jusqu'au pied du château de Pierre-Scise. M. de Cinq-Mars se montrait par l'une et par l'autre portière à la foule, saluant tout le monde avec une face riante, sortant à demi-corps du carrosse; il reconnut même beaucoup de personnes, qu'il salua, les appelant par leurs noms.

« Etant arrivé à Pierre-Scise, il fut assez surpris, quand on lui dit qu'il fallait descendre et monter à cheval par le dehors de la ville, pour atteindre le château. Il s'était imaginé qu'on avait donné ordre de le conduire au bois de Vincennes, et il avait souvent demandé aux gar-

des si on ne lui permettrait pas d'aller à la chasse, quand il y serait.

« Sa prison était au pied de la grande tour du château, qui n'avait point d'autre vue que deux petites fenêtres qui tombaient dans un petit jardin, au bas desquelles il y avait un corps de garde, dans la chambre aussi où M. de Ceton couchait avec quatre gardes; dans l'arrière chambre et à toutes les portes il en était de même.

« M. le cardinal Bichy le fut visiter le lendemain, et lui demanda s'il agréait qu'on lui envoyât quelqu'un avec qui il pût se divertir dans sa prison. Il repondit qu'il en serait très-aise, mais qu'il ne méritait pas que personne prît cette peine.

« Ensuite de quoi M. le cardinal de Lyon fit appeler le père Mallavalette, jésuite, auquel il donna commission de l'aller voir puisqu'il le désirait, lequel y fut le 6 dès les cinq heures du matin, où il demeura jusqu'à huit heures.

« Il le trouva dans un lit de damas incarnat, incommodé d'un dérangement d'estomac qu'il avait gardé pendant son voyage, au point qu'il avait été jusqu'à la mort : ce qui le rendait fort pâle et débile.

« Ce bon père sut si bien entrer dans son esprit, qu'il le demanda encore sur le soir; puis continua à le voir soir et matin, pendant tous les jours de sa prison; lequel rendit compte ensuite de tout ce qu'il lui avait dit, à M. le cardinal de Richelieu, à M. le cardinal de Lyon et à M. le chancelier, et demeura, ce même père, en longue conférence avec Son Eminence, encore qu'elle ne laissât voir, pour lors, à personne.

« Le septième jour, M. le chancelier fut visiter M. de Cinq-Mars et le traita fort civilement, lui disant qu'il n'avait point sujet d'appréhender, mais bien d'espérer toute chose à son avantage; qu'il savait bien qu'il avait affaire à un bon juge, qui n'avait garde d'être méconnaissant des faveurs qu'il avait reçues de son bienfaiteur; qu'il savait très-bien que c'était par ses bontés et son pouvoir que le roi ne l'avait pas dépossédé de sa charge; que cette faveur était si grande, qu'elle ne méritait pas seulement un souvenir immortel, mais des reconnaissances infinies, et qu'il les ferait paraître à l'occasion.

« Le sujet de ce compliment était pris sur ce que M. le Grand avait adouci une fois le roi, qui était en grande colère contre M. le chancelier; mais la véritable raison de ces civilités était la crainte qu'il avait que M. de Cinq-Mars ne le récusât pour juge, et qu'il n'appelât au parlement de Paris, pour être delivré par le peuple, qui l'aimait.

« M. le Grand lui répondit que cette civilité le remplissait de honte et de confusion.

« — Mais pourtant, dit-il, je vois bien que de la façon dont on procède à mon affaire, l'on en veut à ma vie.

« Il ajouta :

« — C'est fait de moi, monsieur, le roi m'a abandonné; je ne me considère plus que comme une victime qu'on va immoler à la passion de mes ennemis et à la facilité du roi.

« A quoi M. le chancelier répondit :

« — Vos sentiments ne sont pas justes, j'en ai la certitude.

« — Dieu le veuille, dit M. le Grand, mais je ne le crois pas.

« Le 8, M. le chancelier l'alla voir, accompagné de six maîtres des requêtes, de deux présidents et de six conseillers de Grenoble; mais après l'avoir interrogé depuis sept heures du matin jusqu'à deux heures après midi, ils ne purent jamais rien tirer des cas qui lui étaient imputés.

« Le 10, ils partirent tous ensemble pour Vivey, maison qui est à M. l'abbé d'Esnay, frère de M. de Villeroy, distante de deux bonnes lieues de Lyon, où Monsieur, frère du roi, se rendit de Villefranche, et où toutes les pièces furent confrontees. »

Ce fut là que Gaston d'Orléans, ainsi qu'il en avait pris l'engagement avec Louis XIII et le cardinal, accusa formellement Cinq-Mars de l'avoir entraîné dans la conspiration.

— C'est M. le Grand, dit-il, qui m'a le premier sollicité de faire une liaison avec lui et avec M. le duc de Bouillon, et de traiter avec l'Espagne. Fontrailles fut choisi pour aller à Madrid, où il arrêta le traité avec le comte duc d'Olivarès, par lequel le roi d'Espagne devait fournir douze mille hommes de pied, quatre mille chevaux, des vieilles troupes, quarante mille écus pour faire des levées et des pensions annuelles à MM. le Grand et de Bouillon. Avec cette armée, les Espagnols devaient entrer en France du côté de Sedan, qui servirait de place de sûreté en cas de besoin, et faire les progrès qu'ils pourraient

dans le royaume, à la charge de ne rendre aucune ville de celles qui seraient prises, jusqu'à ce que la paix générale fût faite, et que le roi Louis XIII eût restitué à l'Empire et à l'Espagne toutes les places qu'il occupe, même celles dont il a fait l'acquisition par achat.

Le duc de Bouillon, qui avait été arrêté, au milieu de son armée, enfermé d'abord dans la citadelle de Casal, et conduit ensuite à Lyon, fut également interrogé par les commissaires. Le cardinal lui avait promis sa grâce, comme au duc d'Orléans, à la double condition qu'il céderait au roi sa ville de Sedan, et qu'il chargerait Cinq Mars.

Lorsque Cinq-Mars eut connaissance des déclarations de Gaston d'Orléans et qu'on l'eut confronté avec le duc de Bouillon, il se contenta de répondre :

— Toutes les fois que j'étais mal avec le roi ou avec le cardinal, le duc d'Orléans me faisait solliciter de m'attacher à lui et me promettait sa protection. C'est dans un de ces moments que, par les suggestions de Monsieur et du duc de Bouillon, j'ai imaginé de traiter avec l'Espagne, pour nous procurer un asile contre le ressentiment du ministre et le forcer de condescendre à la paix générale. Tel a été mon but, messieurs les conseillers-commissaires; je ne m'en avoue pas moins coupable, et je réclame la bonté du roi, ma seule ressource.

« Le 12, tous les juges séant dans la chambre du Présidial de Lyon, M. le Grand y fut amené dans un carrosse, du château, environ les huit heures du matin, conduit par le chevalier du guet et sa compagnie.

« Étant introduit, il fut mis sur la sellette, et répondit avec tant de tranquillité et de douceur, que les juges, se regardant l'un l'autre, saisis d'étonnement et d'admiration, furent contraints d'avouer qu'ils n'avaient jamais ouï ni vu parler d'une constance plus forte, ni d'un esprit plus ferme et plus clair.

« Après quoi on le fit retirer dans une autre chambre, où dès que M. le chancelier eut recueilli les voix et que la condamnation fut écrite on lui vint prononcer son arrêt de mort, et qu'auparavant l'exécution d'icelui, il serait appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, pour avoir plus ample déclaration de ses complices.

« Durant cette triste lecture, qui tirait des larmes des yeux de ses juges et des gardes, il ne changea ni de couleur ni de contenance, et ne perdit rien de sa gaieté habituelle ; mais, sur la fin, ayant ouï parler de la question, il dit à ses juges avec cette même douceur :

« — Messieurs, cela me semble bien rude : une personne de mon âge et de ma condition ne devrait pas être sujette à toutes ces formalités. J'ai tout dit et je dirai encore tout ; je prends la mort à gré et à grand cœur, et la question n'est point nécessaire. J'avoue ma faiblesse : cette gêne met mon esprit en peine.

« Le père Mallavalette survint alors, et s'informa de ce qu'il demandait à ces messieurs, qui étaient civils et desquels il pouvait autant espérer que du roi.

« — Mon père, lui répondit Cinq-Mars, ce n'est rien : je leur avoue une de mes faiblesses, et que j'ai bien de la peine à me soumettre à la question; cela travaille mon esprit, non par l'appréhension du mal, car j'irai à la mort avec joie et résolution ; mais c'est que j'ai tout dit, et que toutes les souffrances du monde ne m'en feraient pas dire davantage.

« — Le père, l'embrassant, lui dit :

« — Monsieur, soyez hors de peine ; vous n'avez pas affaire à des juges impitoyables, puisqu'ils donnent déjà des larmes à votre affliction.

« Tirant deux maîtres des requêtes à part, le père leur remontra la cruauté et le péril qu'il y aurait à exécuter rigoureusement cette partie de leur arrêt ; M. de Cinq-Mars faisait en ce moment une extrême violence à son naturel, et il ne fallait pas ébranler sa vertu au point de la renverser par des rigueurs inutiles.

« Comme il continuait ce discours, deux autres juges survinrent et lui firent confidence que le condamné ne souffrirait pas la question, et qu'on le conduirait seulement à la chambre des tortures pour observer les formalités de la justice.

« A l'instant le révérend père aborda M. de Cinq-Mars, et, le tirant d'auprès des gardes, lui dit :

« — Êtes-vous capable de secret important ?

« — Je vous prie de croire, mon père, que je n'ai jamais été infidèle qu'à Dieu.

« — Eh bien, vous n'aurez pas la question. Prenez seulement la peine d'aller à la chambre,

où je vous accompagnerai, pour être caution de la parole que je vous donne.

« Ils y furent donc tous deux, et M. de Cinq-Mars vit seulement les cordes et les cruels instruments de la torture.

« Cependant, sur les dix heures, M. de Thou fut conduit du château de Pierre-Scise au palais, et présenté aux juges pour être interrogé sur la sellette.

« Après les demandes ordinaires, M. le chancelier en arriva au traité conclu avec l'Espagne, et le somma de déclarer s'il en avait eu connaissance. A quoi il répondit en ces termes :

« — Messieurs, je pourrais bien nier absolument que je l'ai connu et vous ne sauriez me convaincre de faux, n'en ayant parlé et écrit à homme du monde. M. de Cinq-Mars seul pourrait témoigner contre moi à ce sujet ; or, un accusé ne peut validement en accuser un autre, et on ne peut condamner un homme à mort que sur le témoignage de deux personnes honorables. Pourtant, messieurs, j'avoue et je confesse que j'ai su l'existence de ce traité.

« Je n'en ai eu connaissance toutefois que longtemps après la conclusion et par une simple confidence de M. de Cinq-Mars. Alors, je n'ai cessé de l'exhorter à le rompre et à obtenir sa grâce du roi en le découvrant. D'ailleurs étant certain, par une clause expresse du traité, qu'il ne pouvait avoir lieu que si nos troupes étaient battues en Allemagne, et voyant qu'elles y étaient toujours victorieuses, je n'ai pas cru devoir exposer, trahir, livrer mon ami, pour sauver l'Etat d'un danger qui ne pouvait plus être appréhendé. Enfin, ne sachant le traité que par une conversation, et n'ayant aucune preuve à administrer de la vérité de ma déposition, je me serais exposé à subir la peine due aux calomniateurs, si les coupables persistaient à le nier.

« Si donc mon crime est punissable, vous voyez néanmoins, messieurs, qu'il n'est ni noir, ni énorme, ni étrange. Je l'avoue de nouveau : j'ai connu le traité, j'ai fait tout mon possible pour en détourner M. de Cinq-Mars. Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je n'ai pas voulu le trahir : c'est pourquoi je mérite la mort, et je m'y condamne moi-même ! »

Les juges-commissaires parurent aussi émus de ce discours que des paroles que leur avait adressées Cinq-Mars; plusieurs versèrent des larmes; mais les commissions instituées par le cardinal, pour connaître des crimes d'Etat, étaient moins des tribunaux que des chambres d'enregistrement ; leurs arrêts étaient rédigés d'avance dans les conseils du ministre. M. de Thou fut condamné à voir la tête tranchée sur l'échafaud.

« En sortant de la salle où on venait de lui lire son arrêt, M. de Thou rencontra le révérend père Montbrun, jésuite, qui l'avait confessé à Pierre-Scise. Il lui dit, tout transporté de joie :

« — Allons, père, allons à la mort et au ciel ! allons à la véritable gloire. Qu'ai-je fait en ma vie pour Dieu qui m'ait pu obtenir la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'aller à la mort avec ignominie, pour aller plus tôt à la véritable gloire !

« Et répétant incessamment cette pensée, il fut conduit en la chambre où était M. de Cinq-Mars, qui, dès qu'il l'aperçut, courut à lui, en s'écriant :

« — Ami, ami, que je regrette ta mort !

« Mais M. de Thou, se jetant dans ses bras, lui dit :

« — Pourquoi tant de regrets ! réjouissons-nous plutôt de mourir de la sorte !

« On les vit s'embrasser alors cinq ou six fois avec des étreintes d'une amitié incomparable, et se demandant mutuellement pardon du dommage qu'ils avaient pu se faire l'un à l'autre.

« Tandis qu'ils étaient dans ces embrassements, trois ou quatre de leurs juges vinrent, ce qui les obligea de se retirer au fond de la chambre, où ils s'entretinrent pendant une demi-heure avec grande affection, ce qu'ils témoignaient par leurs exclamations et leurs gestes.

« Cependant le père Mallavalette pria les juges qui étaient là de lui promettre qu'ils ne seraient point liés, et qu'ils ne verraient le bourreau que sur l'échafaud : ce qu'il obtint après quelques difficultés.

« Sur ce temps, M. le Grand embrassa une dernière fois M. de Thou, et finit son entretien par cette parole :

« — Cher ami, allons penser à Dieu, allons employer le reste de notre vie à notre salut.

« Etant entré alors dans une autre chambre, il fit une confession générale de toute sa vie, qui dura environ une grosse heure. Puis il écrivit trois lettres dont une à madame la maréchale d'Effiat, sa mère, dans laquelle il la priait de

faire payer deux de ses créanciers, auxquels il écrivit les deux autres lettres.

« Après quoi il dit au père qu'il n'en pouvait plus et qu'il y avait vingt-quatre heures qu'il n'avait rien pris. Ce père pria son compagnon d'aller querir du vin et des œufs. Quand on eut apporté ce qu'il avait demandé, le père lui offrit à boire, mais il ne fit que se rafraîchir la bouche et n'avala rien du tout.

« Cependant M. de Thou s'était aussi confessé et avait écrit deux lettres, avec une promptitude merveilleuse ; après quoi, se promenant dans la chambre à grands pas, il récitait à haute voix le psaume *Miserere*, avec une ardeur d'esprit incroyable, et des tressaillements de tout son corps si violents, qu'on eût dit qu'il ne touchait pas la terre et qu'il allait sortir de lui-même.

« Durant ces prières, plusieurs gentilshommes voulurent venir le saluer, mais il les éloignait d'un geste, en leur disant :

« — Je ne pense qu'à Dieu ! ne m'interrompez pas, s'il vous plaît ! Je ne pense qu'au ciel, je ne suis plus de ce monde !

« Nonobstant cette extase, un gentilhomme le vint aborder de la part de madame sa sœur, la présidente Pontac, qui s'était rendue à Lyon pour intercéder en sa faveur auprès du cardinal de Richelieu.

« Ce gentilhomme demanda au nom de sa sœur s'il n'avait besoin de rien.

« — De rien, monsieur, répondit-il, si ce n'est de ses prières et des vôtres, si ce n'est de la mort, pour aller à la vie et à la gloire ! »

L'arrêt devait être exécuté le jour même. Dressé sur la place des Terreaux, avant même que les commissaires eussent prononcé la sentence de mort, l'échafaud attendait les deux victimes. Une foule innombrable s'entassait, depuis le matin, autour du palais et dans toutes les rues que le funèbre cortége devait traverser.

Un des juges, envoyé par le cardinal, vint presser le départ :

« M. le Grand et M. de Thou s'étant rencontrés sur les degrés, et s'étant salués, ils s'encouragèrent l'un l'autre.

« Au bas de l'escalier ils trouvèrent leurs juges, auxquels ils firent chacun un compliment, les remerciant de la douceur avec laquelle ils les avaient traités.

« Quand ils furent sur le perron au dehors, ils regardèrent avec attention une grande foule de peuple, qui était assemblée devant le palais, jusque dessus les Terreaux. Ils saluèrent de tous côtés avec une grâce non pareille.

« M. de Thou, voyant qu'on allait les mener au supplice, dit à haute voix, de manière à être entendu du peuple :

« — Messieurs, quelle bonté pour des criminels, de les conduire à la mort dans un carrosse, nous qui mériterions d'être charriés dans un tombereau et traînés sur des claies : le Fils de Dieu, qui était l'innocence même, y ayant été mené.

« Et après cela, ils entrèrent dans le carrosse qui était préparé. MM. de Cinq-Mars et de Thou se placèrent au fond d'icelui, les deux compagnons des confesseurs sur le devant, et les deux confesseurs aux portières. L'escorte était formée de cent gardes du chevalier du guet, et de trois cents cuirassiers, avec les officiers de justice et le grand prévôt.....

« Le peuple était si épais par les rues, que le carrosse avait peine à rouler, et la désolation si grande, qu'il ne s'en est jamais vu de semblable sur le visage des hommes pour un sujet pareil.

« Quand ils furent arrivés sur la descente du pont de Saône, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars :

« — Eh bien, mon cher ami, qui mourra le premier?

« — Celui que vous jugerez le plus à propos, répondit-il.

« — Le père Mallavalette, prenant la parole, dit à M. de Thou :

« — Vous êtes le plus vieux.

« — Il est vrai, dit M. de Thou, je suis le plus vieux et capable de mieux supporter le triste spectacle de la mort d'un ami.

« Alors, s'adressant à M. de Cinq-Mars .

« — Vous êtes le plus généreux : voudrez-vous bien me montrer le chemin du ciel ?

« — Hélas! répliqua celui-ci, je vous ai ouvert déjà celui du précipice !

« Durant le reste du chemin, M. le Grand se recommandait aux prières du peuple, mettant la tête hors du carrosse, ce qui émut si fort une troupe de demoiselles, qu'elles ne purent retenir un grand cri.

« Quand ils furent arrivés sur les Terreaux, le père Mallavalette descendit le premier, pre-



Une émeute éclata alors. (Page 204.)

nant M. le Grand par la main, et M. de Thou, l'embrassant encore, lui dit ces belles paroles :

« — Allez, monsieur ! Un moment nous va séparer maintenant ; mais nous serons bientôt réunis en la présence de Dieu pour toute l'éternité. Ne plaignez point ce que vous allez perdre ; vous avez été grand sur la terre, vous le serez bien plus dans le ciel, et votre grandeur ne périra jamais !

« Et après s'être baisés l'un l'autre, M. le Grand descendit du carrosse, et comme quelques soldats insolents voulaient lui arracher le manteau, il se tourna vers M. Thomé, grand prévôt, et lui demanda à qui il le donnerait. Il lui répondit qu'il était à sa disposition et qu'il en pouvait faire ce qu'il lui plairait. Et à l'instant il le remit au compagnon de son confesseur, en le priant de le donner aux pauvres.

« Puis un autre soldat lui ayant enlevé son chapeau, il le lui demanda fort civilement, lequel le lui rendit, et il monta ainsi sur l'échafaud, la tête couverte, avec une agilité pleine de grâce, et donna la main au père Mallavalette pour l'aider à son tour à gravir les degrés.

« Etant sur l'échafaud, il fit un tour, la tête couverte, regardant de tous côtés, avec un main-

tien grave et gracieux à la fois; puis il en fit un autre, avec le chapeau à la main, saluant le peuple avec une face majestueuse et charmante.

« Il jeta ensuite son chapeau par terre, et se mit à genoux, levant ses yeux au ciel. S'approchant du billot, il essayait de s'ajuster dessus, demandant comme il fallait faire, et s'il serait bien comme cela.

« Il prit le crucifix, l'adora à genoux, l'embrassa, et le père cria au peuple de prier Dieu pour lui.

« Sur cela, le bourreau s'approchant pour lui couper les cheveux, M. de Cinq-Mars demanda les ciseaux. Le père les prit des mains du bourreau, et ce fut son compagnon qui les lui coupa.

« Enfin, s'étant de nouveau mis à genoux avec une tranquillité d'esprit incroyable, priant le compagnon du père de lui tenir toujours le crucifix devant les yeux, qu'il ne voulut point avoir bandés, il embrassa le poteau, mit le col dessus, et reçut le coup mortel d'un gros couteau de boucher, fait à la façon des haches anciennes ou de celles d'Angleterre, dont il fut tué d'un coup, quoiqu'il restât un peu de peau au gosier.

« Le bourreau, qui était un vieil gaignedenier tout drilleux, fut tout étourdi en coupant le peu de peau qui restait : il laissa rouler la tête sur l'échafaud, et elle tomba jusqu'à terre.

« Le peuple qui était nombreux, tant sur la place qu'aux fenêtres et sur les tours, rompit le profond silence qu'il avait gardé pendant toute l'action, par un cri effroyable, quand il vit lever la hache. Les plaintes et les gémissements firent un bruit si horrible qu'on ne savait où l'on en était.

« Après quoi, M. de Thou, qui était resté dans le carrosse qu'on avait fermé, sortit généreusement et monta sur l'échafaud avec tant de promptitude, qu'on eût dit qu'il volait; où étant, il fit deux tours, le chapeau à la main, saluant le peuple de tous cotés; puis jeta son chapeau et son manteau en un coin, et le bourreau s'étant approché, il l'embrassa fort étroitement, et le baisa, l'appelant son frère, puis il se dépouilla en un moment....

« Après avoir fait tous les actes d'un vrai chrétien, il adora le crucifix, avant que de mettre la tête sur le poteau. Il baisa le sang de M. de Cinq-Mars qui y était resté, et se banda lui-même les yeux avec un mouchoir.

« S'étant ajusté sur le billot, il reçut un premier coup sur l'os de la tête, qui ne fit que l'écorcher, où il porta la main, tombant à la renverse. Le bourreau redoubla un autre coup, qui ne fit encore que l'écorcher au-dessus de l'oreille, et l'abattre sur le plancher, agitant les pieds en l'air avec une grande force. Le bourreau lui donna enfin un troisième coup au gosier, qui le fit mourir, et il en reçut encore deux autres, pour achever de lui couper la tête, tant le misérable bourreau était étourdi.

« Il fut aussitôt dépouillé, comme l'avait été M. de Cinq-Mars, et les deux corps, étant mis dans un carrosse, furent emportés dans l'église des Feuillants.

« Le lendemain, le corps de M. de Thou fut embaumé par les soins de madame Pontac, sa sœur, et enlevé; celui de M. le Grand fut enterré sous le balustre de ladite église, par la bonté et autorité de M. du Gay, trésorier de France en la généralité de Lyon.

« Ainsi finirent ces deux grands hommes, et expièrent par de grandes actions de religion et de constance la grandeur de leur crime. »

Au moment où le bourreau frappait son dernier coup de hache, le cardinal quittait Lyon pour retourner à Paris.

Son voyage fut celui d'un triomphateur.

Ses gardes le portaient dans un énorme palanquin, en forme de chambre, où se trouvaient son lit, une table et une chaise pour un secrétaire qui travaillait avec lui ou lui faisait la lecture pendant la route.

Les gardes marchaient nu-tête, sous le soleil comme sous la pluie.

Comme les portes des villes que l'on traversait ou celles des châteaux où l'on s'arrêtait n'étaient pas assez larges pour livrer passage à cette maison portative, et qu'il fallait éviter à l'auguste moribond le moindre dérangement, la plus légère secousse, on abattait des pans de murs, on éventrait les clôtures.

Deux mois et vingt-deux jours après le supplice de Cinq-Mars et de M. de Thou, le duc de Richelieu rendait le dernier soupir dans sa chambre à coucher du Palais-Cardinal, au milieu

de tout l'éclat de sa puissance; et tandis que sa nièce bien-aimée, madame d'Aiguillon, sanglotait, à genoux devant le lit où ne gisait plus que la dépouille mortelle du grand et terrible ministre, Louis XIII, que l'on avait vu sourire pendant son agonie, apprenant qu'il venait d'expirer, se contentait de dire, d'une voix sèche :

— Voilà un grand politique de mort!

XX

CAVALIERS ET TÊTES RONDES. — UNE ÉMEUTE A LONDRES. — LADY ANNA RANÇONNÉE PAR MAITRE SAUVÉ ET M. DE ROSNAI. — UN DOUBLE MARCHÉ. — UNE VENGEANCE EN PERSPECTIVE. — LA BEAUTÉ D'UN ANGE ET L'AME D'UN DÉMON.

La mort du cardinal de Richelieu n'apporta pas immédiatement, dans les affaires de l'État, les grands changements auxquels on s'était attendu.

Son successeur, qu'il avait désigné lui-même au roi avant de mourir, le cardinal Mazarin, poursuivait tous ses projets, s'étudiant à ne s'écarter en rien du programme que lui avait tracé le grand politique.

Mazarin, esprit souple, prudent et rusé, attendait, pour voler de ses propres ailes et inaugurer ses moyens personnels de gouvernement, qui ne devaient ressembler en rien à ceux de M. de Richelieu, un événement qui semblait très-prochain, la mort de Louis XIII.

Cependant un grand nombre d'exilés s'empressaient de rentrer en France; ils furent bien accueillis à la cour.

Les portes de la Bastille s'ouvrirent aussi pour laisser sortir plusieurs prisonniers de marque, entre autres le maréchal de Bassompierre, qui y était depuis dix ans; le comte d'Aglié, favori de la princesse Christine, et le maréchal de Vitry, que le roi dédommagea de six années de captivité en le nommant duc et pair.

Porthos, cependant, ne recouvra pas encore sa liberté; il était un trop mince personnage pour qu'on s'occupât beaucoup de lui, et M. de Tréville, qui n'eût pas manqué de faire, dans ces circonstances, quelques démarches en sa faveur, se trouvait au fond du Béarn, dans ses terres, où le vieux capitaine-lieutenant se reposait, avec la permission du roi, de ses fatigues de la dernière campagne.

Quant au père Giroflée, il n'était plus.

Quelques mois auparavant, les geôliers du Fort-l'Évêque, où il était detenu depuis son arrestation, en venant lui apporter sa nourriture pour la journée, comme ils faisaient tous les matins, le virent étendu sans mouvement sur la paille de son cachot, la face tournée vers le ciel, les yeux ouverts, les traits aussi calmes que s'il eût été plongé dans quelque méditation, les mains croisées sur la poitrine, et tenant son rosaire qu'il semblait égrener.

Comme il ne répondait pas à leur appel, les geôliers le secouèrent rudement : ils ne remuèrent qu'un cadavre; le bon capucin, l'ami de d'Artagnan et de Porthos, le véritable sauveur de Julie d'Aubusson, venait de rendre à Dieu sa belle âme.

Lady Anna se trouvait à Londres au moment de la mort du cardinal.

Elle s'était rendue en Angleterre au commencement de l'année avec une mission de M. de Richelieu pour la reine Henriette. Mais la guerre civile ayant enfin éclaté, Charles I[er] avait été forcé d'abandonner sa capitale avec toute la cour; il s'était réfugié à York avec quelques troupes, tandis que la reine Henriette, emportant les joyaux de la couronne, s'embarquait pour la Hollande afin d'y acheter des munitions,

des armes, et de solliciter les secours des rois du continent contre le parlement rebelle et les Têtes-rondes.

Les partisans de l'autorité royale, qu'on appelait les *Cavaliers*, avaient donné, par dérision, ce nom de *Têtes rondes* aux partisans du parlement, et les bourgeois de Londres avaient fini par s'en faire un titre d'honneur.

L'espionne était cependant restée à Londres, d'après les ordres de M. de Richelieu, qui voulait, par l'intermédiaire de la belle Anglaise et de ses charmes, toujours à son service, nouer quelque intelligence avec les chefs du parlement.

En apprenant la mort du cardinal, lady Anna poussa un cri de joie.

Elle était libre enfin, elle rentrait en possession d'elle-même. L'aventurière ne devait plus sentir la main de fer qui s'était si longtemps appesantie sur elle pour la contraindre à toutes sortes de besognes occultes. Le maître qui connaissait si bien les secrets de son existence, les avait emportés dans la tombe, et personne ne pourrait désormais la menacer de révéler au prisonnier de la Tour de Londres, au gentilhomme du comté de Somerset, le nom de la femme qui lui avait volé sa fortune chez le baigneur de Great-Hatton.

Un bonheur ne vient jamais seul. Le frère de lady Anna, lord Stanhope, qui était un Cavalier fanatique, ayant en horreur les partisans du Covenant et les Têtes-rondes, avait rejoint le roi Charles Ier à York, et obtenu un commandement dans l'armée qui s'y formait.

Le 23 octobre 1642, les troupes du roi et les troupes du parlement se rencontrèrent près de Keynton, dans le comté de Warwick, auprès de la colline d'Edgehill.

Un instant la victoire sembla pencher du côté de Charles Ier.

Le prince Rupert, qui commandait la cavalerie royale, ayant sous ses ordres, comme lieutenant, le frère de lady Anna, mit en déroute la cavalerie ennemie ; mais, emporté trop loin par sa bouillante ardeur à la poursuite des fuyards, il trouva à son retour l'infanterie royale rompue et dispersée. Le prince Rupert et lord Stanhope essayèrent de la rallier : ils y échouèrent, et les troupes du parlement restèrent maîtresses du champ de bataille.

Charles Ier ramena à Oxford les débris de son armée, et, deux mois après, le frère de lady Anna, qui avait été frappé d'un coup de feu au moment où il tentait un effort désespéré pour protéger la retraite du roi, succombait dans cette ville aux suites de sa blessure.

Comme il n'avait pas fait de testament, tous ses biens revenaient de droit à sa sœur, qui était son unique héritière.

Lady Anna était ainsi à la veille de recueillir une immense fortune ; mais le nom de son frère avait été porté par le gouvernement révolutionnaire de Londres sur les listes de proscription, comme rebelle et traître à la cause du peuple, et elle pouvait craindre que ses biens ne fussent confisqués.

Elle usa alors à son profit des relations qu'elle avait nouées, du vivant du cardinal, avec les principaux chefs du mouvement, lord Kimbolton, de la Chambre haute, MM. Hampden, Pym, Hollis, Strode et Haslerig, membres de la Chambre des Communes, sans que ceux-ci se fussent doutés du rôle qu'elle jouait.

L'ancienne espionne, pour mieux se concilier ses nouveaux protecteurs, se montra une des plus ardentes à décrier la cause du roi Charles Ier, et à dénoncer la conduite de la reine Henriette de France, qui armait des vaisseaux dans les ports de Hollande pour venir au secours de son époux.

Elle était à la veille de gagner son procès, et lord Kimbolton, auquel elle venait de rendre une dernière visite, lui avait promis qu'elle serait envoyée, avant qu'il fût deux jours, en possession des biens de lord Stanhope, lorsqu'en rentrant à son hôtel de Cornhill-street, son carrosse fut arrêté soudain par un grand rassemblement de peuple. Voici ce qui se passait :

Charles Ier avait repris l'offensive.

Une nouvelle armée s'était formée autour de lui à Oxford, et le prince Rupert poussait jusqu'aux environs de Londres ses courses et ses pillages, rançonnant les paysans et jetant l'alarme dans la Cité.

Tout à coup le bruit s'était répandu que le roi, après avoir écrasé trois régiments campés à Brenford, marchait sur la capitale et n'en était plus qu'à quelques lieues.

Une émeute éclata alors.

Les Têtes-rondes, armées de piques, d'épées et d'arquebuses, se répandirent dans les rues, criant que Charles allait prendre la ville d'assaut et la

livrer au pillage de ses avides et licencieux Cavaliers.

La foule se porta tumultueusement vers les demeures de ceux que l'on soupçonnait de pactiser avec le parti du roi et de faire des vœux pour son triomphe.

Le carrosse de lady Anna avait été arrêté par une de ces bandes armées.

Elle mit la tête à la portière pour s'informer de la cause de cette agitation populaire; mais à peine se fut-elle montrée qu'un des émeutiers, se précipitant vers elle, ouvrit la portière, l'arracha violemment du carrosse, et s'écria, en la montrant à la foule :

— Voilà une des femmes de la reine Henriette! Je la reconnais bien pour l'avoir vue à Whitehall et à Saint-James!

Un autre ajouta aussitôt :

— C'est lady Anna d'Herford : son frère, lord Stanhope, est un des lieutenants du féroce Rupert, qui marche sur Londres et veut nous mettre à la raison.

— A mort! à mort! vociféra la foule, qui se resserra autour d'elle avec des gestes menaçants.

Pâle, tremblante, éperdue, lady Anna ne voyait devant elle que des visages enflammés par la colère.

Elle essaya de protester, de se justifier, mais sa voix était étouffée par les cris de ces forcenés.

Pendant que les uns l'entraînaient, d'autres dételaient les chevaux et renversaient le carrosse.

Lady Anna, à demi morte d'effroi, recommandait déjà son âme à Dieu; mais ce fut le diable qui la sauva certainement de ce grand péril.

Un individu paraissant exercer sur les émeutiers une certaine autorité fendit la presse, et s'adressant a celui qui entraînait lady Anna :

— Qu'a donc fait cette dame? dit-il, pourquoi l'a-t-on arrêtée, et que signifient ces cris de mort?

— C'est une ancienne femme de la reine Henriette, répondit la Tête-ronde.

Le nouveau venu examina un instant avec attention lady Anna.

— Vous vous trompez, reprit-il, je connais cette dame; c'est une parente de lord Kimbolton.

— Je sortais de chez le lord, lorsque ces hommes m'ont arrêtée! s'écria-t-elle, un peu rassurée par cette intervention inespérée.

— Vous voyez bien que vous venez de commettre un acte de violence dont Sa Grâce pourrait vous faire repentir, si elle en était instruite.

Il y eut bien quelques murmures dans la foule, mais le nom du lord était tellement populaire, que les plus mutins finirent par se taire.

— Venez, madame, suivez-moi sans crainte, reprit l'individu, j'aurai l'honneur de vous reconduire chez vous.

Encore un peu tremblante, elle prit le bras qu'il lui offrait, et ils s'éloignèrent dans la direction de Cornhill-street.

Lady Anna crut qu'il la ramenait à son hôtel, sans remarquer qu'elle n'avait pas indiqué sa demeure à ce personnage qui lui était complètement inconnu, et qui ne lui avait pas même demandé son nom.

Quant à son intervention venue si à propos, elle se figurait qu'ému de pitié ou peut-être de quelque autre sentiment, à la vue d'une jeune et belle femme courant un si grand péril au milieu de cette foule déchaînée, il avait à tout hasard jeté à ceux qui lui faisaient violence le nom de lord Kimbolton.

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas dans une rue voisine de l'endroit où s'était passée la scène que nous venons de raconter, et d'où l'on entendait encore les rumeurs de la bande des Têtes-rondes, que son sauveur, s'arrêtant devant une maison d'apparence respectable, dont il lui montra la porte entr'ouverte, lui dit :

— Lady Anna d'Herford, faites-moi la grâce d'entrer chez moi, vous pourrez vous y reposer un instant : j'ai d'ailleurs à vous entretenir de quelques sujets qui vous intéressent.

— Vous savez mon nom, sir! s'écria-t-elle; vous me connaissez donc? qui êtes-vous?

— Je vous répondrai dans un moment : voulez-vous me suivre?

— Et si je refusais?

— Après le service que je viens de vous rendre, ce serait montrer peu de reconnaissance.

— Dites-moi seulement votre nom, sir?

— Mon nom ne vous apprendrait pas grand'chose; peut être n'a-t-il jamais été prononcé devant vous.

— Où m'avez-vous connue?

— A Paris, quand vous habitiez Place Royale, chez madame d'Aiguillon, la nièce de M. le cardinal de Richelieu.

Une grande clameur s'éleva tout à coup à l'entrée de la rue.

C'était l'émeute qui rebroussait chemin et qui continuait à pousser des cris de mort contre les Cavaliers et les partisans de Charles Ier et de la reine Henriette.

Il ajouta alors d'une voix rude et brutale, qui contrastait avec les manières respectueuses qu'il avait affecté de montrer jusque-là :

— Faut-il que j'aille dire à ces honnêtes gens qu'ils ne s'étaient pas trompés ; que vous êtes bien lady Anna d'Herford ; et que non-seulement lady Anna d'Herford a servi la reine, mais qu'elle n'est revenue à Londres que pour y servir d'espionne au cardinal ?

Elle prit résolûment son parti et franchit la porte. L'inconnu la suivit et la fit entrer dans un petit parloir situé au rez-de-chaussée.

— J'attends maintenant vos explications, dit lady Anna, et j'ai le droit de vous les demander complètes.

— Et vous aurez toute satisfaction, madame. Et d'abord on me nomme Sauvé.

Elle parut réfléchir, comme cherchant à rappeler ses souvenirs.

— Sauvé ! fit-elle, je n'ai aucune mémoire de ce nom-là.

— Alors je vais vous aider un peu.

— Vous n'êtes donc pas Anglais ?

— Je suis Français ; mais, ayant séjourné à plusieurs reprises dans votre pays, pour le service du cardinal, auquel j'étais attaché comme vous, je connais parfaitement les mœurs et la langue de votre pays.

— Tout cela ne me dit pas dans quelles circonstances vous m'avez connue.

— Lady Anna, il y a trois ans, un gentilhomme qui avait passé une partie de la nuit auprès de vous, sortait les yeux couverts d'un bandeau, de votre hôtel, conduit par deux personnes qui avaient reçu, à cet effet, des instructions secrètes.

— Comment savez-vous cela ?

— Eh ! c'est moi qu'on avait chargé d'amener et de reconduire M. de Cinq-Mars. M. de Rosnai m'accompagnait. M. de Rosnai sera probablement ici dans quelques instants, et si vous doutiez de ce que je vous dis, il pourra lui-même vous le confirmer.

— Ainsi, fit lady Anna après un moment de silence, ce fut bien M. de Cinq-Mars que vous reconduisîtes ?

— A la bonne heure, vous commencez à prendre quelque intérêt à l'entretien.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Je vous croyais mieux instruite que cela des suites de cette aventure.

— Faites comme si j'en ignorais le premier mot.

— Vous aviez écrit à M. le Grand un billet où vous lui assigniez un rendez-vous mystérieux ?

— Oui.

— Une de vos filles de chambre avait été chargée de le lui faire tenir.

— Philine...

— Elle vous trahissait.

— Je l'ai chassée.

— Le billet fut intercepté en route.

— Et alors...

— Un autre prit la place de M. de Cinq-Mars.

— D'Artagnan ! s'écria-t-elle.

— Vous l'avez nommé.

— Vous êtes certain que ce fut bien M. d'Artagnan...

— Le cardinal ne vous en a donc jamais parlé ?

— Jamais. Vous devez savoir, vous qui avez été à son service, que Son Eminence n'était pas toujours communicative.

— Il y eut donc substitution de galant. Peut-être ne perdîtes-vous rien au change, lady Anna ; mais nous, nous faillîmes y laisser notre peau ; sans parler de la colère de M. de Richelieu, quand il apprit cette belle équipée.

Maître Sauvé venait de raviver une des plaies les plus vives du cœur de l'espionne.

Jusque-là, lady Anna n'avait fait que soupçonner l'étrange vengeance tirée par d'Artagnan de l'outrage qu'elle lui avait fait subir en le chassant de sa présence.

Mais les dernières paroles du mousquetaire, dans la cour du Louvre : « Vous faites des heureux aussi anonymes que vos billets, » prenaient enfin un sens clair et précis.

C'était bien d'Artagnan qu'elle avait tenu dans ses bras, à qui elle avait prodigué ses faveurs.

La honte du rôle que le cardinal lui avait si longtemps imposé dans de ténébreuses intrigues, le dépit d'avoir été jouée, la colère, la haine agitaient son esprit.

Elle resta quelques instants courbée sous le

poids de ses souvenirs. Ce passé, dont elle s'était crue affranchie pour toujours, se dressait devant elle et semblait près de la ressaisir; car celui qui venait de l'arracher à un péril imminent et qui était si bien instruit de tout ce qui la concernait, devait avoir eu certainement un autre but que de lui rappeler l'aventure de la Place-Royale, en la conduisant dans cette maison inconnue.

Elle se redressa, et regardant en face Sauvé, elle lui dit, sans préambule :

— Pourquoi avez-vous quitté Paris et qu'êtes-vous venu faire à Londres?

— C'est vous maintenant qui m'interrogez?

— Cela vous embarrasse donc?

— Pas le moins du monde, lady Anna. La mort du cardinal m'a laissé sans ressources, comme une foule d'honnêtes gens qu'il employait : M. de Rosnai et moi sommes venus en Angleterre pour y chercher fortune. Je vous ai dit que je connais parfaitement la langue et les mœurs de ce pays. Vous vous y êtes trompée vous-même, au point de me prendre pour un de vos compatriotes.

— Vous êtes au service de quelque chef du Covenant?

— Je suis au service de ceux qui me paient.

— Vous avez prononcé le nom de lord Kimbolton, pour m'arracher des mains de ces forcenés.

— Son secrétaire est un de mes amis.

Lady Anna ne put réprimer un mouvement de tête qui pouvait se traduire ainsi :

— Le secrétaire de lord Kimbolton place singulièrement ses amitiés.

Maître Sauvé ne s'y méprit point :

— Ne lui en voulez pas, fit-il, car sans ce que master Hawkes, c'est le nom du secrétaire de Sa Grâce, a bien voulu m'apprendre de vous, il est probable que je vous eusse laissée aujourd'hui dans l'embarras, n'ayant pas l'habitude de me mêler des affaires qui ne me rapportent rien.

— Et que vous a dit de moi, je vous prie, le secrétaire de lord Kimbolton?

— Que vous étiez à la veille de recueillir un très-gros héritage...

— Master Hawkes a-t-il ajouté encore quelque chose?

— L'héritage de votre frère, lord Stanhope... Un revenu de cent mille livres, monnaie de France.

— Cela n'a dû vous causer aucun étonnement.

— J'en ai même ressenti la plus vive satisfaction, lady Anna, vous pouvez m'en croire.

— Quoi de plus naturel qu'une sœur hérite de son frère?

— Rien de plus naturel, certes... Seulement, master Hawkes a troublé un instant ma joie en me faisant connaître que l'héritage avait failli être mis sous le séquestre, peut-être même confisqué, comme biens de rebelle, lord Stanhope ayant combattu contre les troupes du parlement, sous le drapeau du roi Charles Ier.

— Toutes vos craintes à cet égard sont maintenant dissipées. Maître Sauvé, vous m'avez rendu un grand service : je suis très-heureuse de pouvoir vous montrer ma reconnaissance, grâce à cette fortune qui me vient fort à propos, et vous n'aurez qu'à vous louer de ma générosité.

— Je crois que nous ne nous entendons pas?

— Je viens de m'expliquer pourtant d'une manière assez claire.

— Vous m'offrez une honnête récompense, n'est-ce pas, quelques centaines de pistoles?

— Je ne vous ai pas fixé le chiffre.

— Lady Anna d'Herford, nous avons d'autres prétentions; je dis nous, parce que nous sommes deux : M. de Rosnai et moi. Justement le voici : il arrive au bon moment.

M. de Rosnai venait d'entrer dans le parloir.

— Eh bien, fit-il en s'adressant à maître Sauvé, après avoir salué lady Anna, êtes-vous d'accord?

— Pas tout à fait : rendez-moi le service d'expliquer à madame ce que nous attendons d'elle.

— Vous ne lui avez donc encore rien dit?

— Je vous demande pardon : lady Anna est admirablement préparée.

— Madame, lui dit M. de Rosnai en s'asseyant sans façon auprès d'elle, je ne sais pas comment mon ami s'y est pris, mais, avec moi, ce ne sera pas long. Voici en deux mots ce que nous avons l'honneur de vous demander : vous partagerez avec nous la fortune inespérée qui vient de vous échoir, ou vous n'en recueillerez pas un shilling, c'est moi qui vous le jure!

Lady Anna se leva brusquement, et, leur lançant un regard hautain :

— Vous êtes fous, messieurs, fit-elle, et vous

oubliez que nous ne sommes plus à Paris, mais sur le sol de la libre Angleterre...

M. de Rosnai voulut l'interrompre.

— Oh! je sais ce que vous allez me dire, reprit-elle; vous allez me menacer de quelque dénonciation; mais je vous préviens charitablement que ce serait peine inutile. Lord Kimbolton, sir Hampden et leurs amis connaissent mon passé : ils savent que j'ai été au service de la reine Henriette, ils savent que le défunt cardinal m'avait chargée d'une mission secrète auprès d'elle et du roi Charles Ier; mais ils savent aussi que je suis maintenant toute dévouée à la cause du parlement : c'est à cette considération et à leur haute protection que je dois d'avoir été envoyée en possession de l'héritage de lord Stanhope. Cessons donc cette mauvaise plaisanterie... Mais comme je n'ai qu'une parole, je maintiens ce que j'ai promis à maître Sauvé. Vous avez pris trop de soin de vous enquérir de mes faits et gestes, pour ignorer où est situé mon hôtel, et si vous l'ignorez, je vous l'apprends : je loge Cornhill-street. Quand maître Sauvé voudra bien se présenter chez moi, je lui ferai compter par mon intendant deux cents guinées, qu'il partagera avec vous, monsieur de Rosnai, si tels sont vos arrangements.

Elle fit alors deux pas vers la porte ; mais maître Sauvé se plaça devant elle et la saisit par le bras.

— Un instant, lady Anna, nous avons encore quelque chose à vous dire.

— Oseriez-vous employer la violence pour me retenir ? vous pourriez le regretter avant qu'il soit longtemps.

— Il ne vous sera fait aucune violence, madame, et quand vous m'aurez entendu, vous serez libre de partir.

— Voyons? fit-elle avec un mouvement de colère, en dégageant son bras et prête à franchir le seuil de la porte.

— Vos amis du parlement connaissent-ils aussi le gentleman de la Tour de Londres ?

— Il n'y a pas de preuves, et le prisonnier est mort depuis longtemps! s'écria-t-elle, surprise et étourdie de ce coup inattendu.

— C'est ce qui vous trompe, répliqua maître Sauvé; le prisonnier vit encore, et toutes les preuves sont en ma possession, les ayant recueillies moi-même à Londres, pendant le procès de ce malheureux gentleman. Elles sont en lieu de sûreté, lady Anna, entre les mains d'un attorney, qui n'attend qu'un mot de moi ou de M. de Rosnai, pour les produire en justice.

Il n'y avait plus à lutter : lady Anna était vaincue.

Elle essaya cependant de faire la part du feu aussi petite que possible ; mais les deux audacieux aventuriers tinrent bon, et elle dut en passer par tout ce qu'ils exigeaient d'elle.

Lorsqu'ils eurent achevé de conclure le marché et pris les précautions nécessaires pour qu'elle ne pût le rompre, M. de Rosnai dit à l'Anglaise :

— J'ai encore une affaire à vous proposer, madame.

— Vous voulez donc me dépouiller complétement?

— Rassurez-vous, celle-là ne vous coûtera pas un shilling, et sera tout à votre avantage, quoique j'espère en retirer quelque profit. Vous haïssez d'Artagnan, n'est-ce pas?

Les yeux de lady Anna répondirent pour ell à cette question.

— Eh bien ! je ne le hais pas moins que vous, ce méchant cadet de Gascogne, continua M. de Rosnai : si vous voulez vous charger de notre commune vengeance, maître Sauvé et moi vous en offrirons un moyen certain.

— Ah! si vous faisiez cela, s'écria-t-elle, je vous pardonnerais volontiers tous les odieux procédés dont vous venez d'user à mon égard : que ne m'en avez-vous parlé plus tôt?

— Maître Sauvé, expliquez la chose à madame, la possédant beaucoup mieux que moi.

— Avez-vous connu mademoiselle Gabrielle de Preuil? lui demanda l'ancien espion du cardinal.

— Une des filles d'honneur de la reine Anne d'Autriche.

— Précisément.

— Je l'ai vue quelquefois au Louvre.

— D'Artagnan lui faisait une cour assidue, lorsqu'il se prit pour vous d'une grande passion, et la négligea complétement.

— Vous savez beaucoup de choses!

— Quand j'étais au service de M. de Richelieu, mon métier était de tout savoir, et je le continue aujourd'hui pour mon propre compte.

— Enfin, cette fille d'honneur ?

— Mademoiselle de Preuil, désolée de l'infidélité de son amant, se retira au couvent du Val-



Bussy chargea un de ses valets d'aller aux informations. (Page 218.)

de-Grâce, où elle retrouva une de ses amies d'enfance, madame de Vigneul, la femme de ce gentilhomme dont le procès fit tant de bruit. Elle y est encore, attendant le retour de d'Artagnan, qui n'a pas cessé de faire campagne depuis trois années. D'Artagnan a mérité son pardon, il l'aime plus que jamais, et ne manquera pas de l'épouser, dès que l'état de sa fortune le lui permettra. Il est d'ailleurs en bon chemin pour cela, ayant déjà obtenu un brevet de cornette dans la compagnie des gardes de M. des Essarts.

Lady Anna n'avait pas perdu une seule des paroles de maître Sauvé.

Quand il eut cessé de parler, elle resta quelques instants à réfléchir.

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que mademoiselle de Preuil attend au Val-de-Grâce, près de son amie, le retour de d'Artagnan : il n'est donc pas à Paris ?

— La compagnie de M. des Essarts n'y reviendra que dans deux ou trois mois, dès que le Roussillon sera complétement soumis.

— C'est bien, messieurs, fit-elle, en se retirant; maître Sauvé, venez demain à mon hôtel, Cornhill-street, me donner de plus amples détails sur madame de Vigneul et sur mademoiselle de Preuil.

Dès qu'elle fut partie, M. de Rosnai poussa une joyeuse exclamation.

— Je crois que je tiens enfin ma vengeance, s'écria-t-il.

— J'aime autant tenir ses guinées, répliqua philosophiquement maître Sauvé.

— L'un n'empêche pas l'autre; mais croyez-vous qu'elle ait compris?

— Oh! pour cela, soyez sans inquiétude : je n'aurai pas besoin, demain, de m'expliquer plus clairement que je l'ai fait aujourd'hui. Savez-vous ce que disait d'elle le défunt cardinal, qui s'y connaissait?

— Voyons l'opinion du cardinal sur lady Anna.

— Cette Anglaise a la beauté d'un ange et l'âme d'un démon.

XXI

LADY ANNA D'HERFORD AU COUVENT DU VAL-DE-GRACE. — UNE CONVERSION INATTENDUE. — ANGOISSES DE D'ARTAGNAN. — IL PART A LA HATE POUR PARIS. — LA RENCONTRE QU'IL FAIT DANS LA FORÊT DE SENART. — PORTHOS DISSIPE SES INQUIÉTUDES. — CE QUI AVAIT AMENÉ PORTHOS, ARAMIS ET ATHOS SUR LA ROUTE DE MELUN. — HISTOIRE DE MADAME DE MIRAMION ET DU COMTE DE BUSSY. — LE PÈRE CLÉMENT DE LA MERCI.

Louis XIII avait suivi de près le cardinal de Richelieu.

Il mourut le 14 mai 1643, à l'âge de quarante-trois ans, après avoir nommé la reine Anne d'Autriche régente, et Gaston d'Orléans lieutenant-général du royaume; mais en leur donnant en même temps un conseil souverain de régence, qui devait exercer en réalité tous les pouvoirs dont ils n'étaient que nominalement investis.

Louis XIII n'avait jamais aimé sa femme, et croyait avoir contre elle les griefs les plus sérieux.

Comme, à son lit de mort, Anne d'Autriche le faisait supplier par Chavigny de ne pas emporter dans la tombe d'injustes préventions, protestant qu'elle était innocente des fautes dont il l'accusait, le roi avait répondu à Chavigny :

— Dans l'état où je suis, je dois lui pardonner, mais je ne suis pas forcé de la croire.

Quant à son frère, Gaston d'Orléans, nous avons vu, par ce qui précède, qu'il avait le droit de se défier de son ambition et de soupçonner sa loyauté.

Les dernières dispositions de Louis XIII ne furent pas respectées, quoiqu'il eût fait jurer, à sa femme et à Gaston d'Orléans, de n'y point contrevenir, et qu'il eût de sa propre main écrit au bas de sa déclaration, avant de l'envoyer au parlement, pour qu'elle y fût enregistrée :

« Ce que dessus est ma très-expresse et dernière volonté, que je veux être exécutée. »

Avec l'aide du cardinal Mazarin, qui lui donna dans cette circonstance la mesure de cette grande habileté qu'il devait montrer plus tard, Anne d'Autriche obtint du parlement et de ceux que Louis XIII avait investis du pouvoir, une nouvelle déclaration, aux termes de laquelle elle fut reconnue tutrice du jeune roi et régente, sans aucune espèce de restriction, et maîtresse de composer son Conseil à sa volonté.

Cependant la campagne du Roussillon était terminée depuis longtemps, et les hostilités avaient presque entièrement cessé en Catalogne, les troupes françaises qui occupaient cette province ayant reçu l'ordre de se tenir désormais sur la défensive.

Dans quelques semaines la compagnie de M. des Essarts devait enfin quitter Perpignan,

où elle tenait garnison, et se mettre en route pour Paris.

D'Artagnan était tout à la joie de revoir bientôt ses amis, de se rapprocher de celle qu'il aimait. Une lettre de Julie d'Aubusson tomba au milieu de son bonheur comme un coup de foudre; il se rendit chez le capitaine des gardes. La pâleur et l'altération de son visage frappèrent dès l'abord M. des Essarts.

— Que se passe-t-il donc, et venez-vous m'annoncer quelque malheur? lui dit le capitaine des gardes.

— Un grand malheur me menace, en effet, et c'est pour le prévenir, s'il est encore temps, que j'accours auprès de vous solliciter l'autorisation de partir immédiatement pour Paris. La vie d'une personne qui m'est chère est en danger : je tremble d'arriver trop tard. Vous connaissez mes projets d'avenir, votre amitié s'y est intéressée; je ne vous ai rien caché de mon attachement pour mademoiselle Gabrielle de Preuil : c'est d'elle qu'il s'agit. Quand vous aurez lu cette lettre, vous comprendrez toutes mes angoisses.

Il tendit en même temps à M. des Essarts une lettre de Julie d'Aubusson, datée du Val-de-Grâce.

Le capitaine des gardes y lut ce qui suit :

« Depuis ma précédente lettre, la dernière que je croyais vous écrire, pensant que votre retour à Paris serait plus prochain, un bien singulier événement s'est passé ici, qui n'eût pas manqué d'occuper la ville et la cour et de défrayer la chronique, si tous les esprits n'étaient encore sous l'impression douloureuse causée par la mort du roi, sans parler des intrigues et des cabales qui se produisent autour de la reine régente.

« Lady Anna d'Herford est entrée, il y a quinze jours, au couvent du Val-de-Grâce, pour y travailler à sa conversion.

« Comme il y a sans doute longtemps que vous avez perdu de vue cette dame, voici quelques détails qui seront nouveaux pour vous. Lady d'Herford était retournée en Angleterre, l'année dernière, quelques mois avant la mort du cardinal de Richelieu. Elle avait cessé d'ailleurs de paraître au Louvre, la reine ayant refusé de l'y recevoir, à la suite de bruits fâcheux qui s'étaient répandus sur la belle Anglaise, vendue, disait-on, au cardinal, et peu soigneuse de sa réputation, compromise dans plusieurs aventures galantes.

« C'est en Angleterre qu'elle a été touchée par la grâce, après avoir perdu un frère dont elle était tendrement aimée, et qu'elle chérissait, lord Stanhope, tué à la bataille de Keynton. Lady d'Herford est revenue alors à Paris, a obtenu une audience de la reine, s'est jetée à ses pieds et lui a annoncé sa résolution de renoncer à l'hérésie de la religion prétendue réformée, pour rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, que sa famille avait abandonnée sous le règne d'Elisabeth. Anne d'Autriche, pensant qu'une aussi éclatante conversion ne pourrait que faire le plus grand honneur à sa maison du Val-de-Grâce, a permis à lady d'Herford de s'y retirer, et de s'y faire instruire dans les mystères de notre sainte religion.

« Il est inutile, n'est-ce pas, que je vous peigne la surprise, le dépit douloureux de notre chère Gabrielle, en apprenant la présence de son ancienne rivale dans notre communauté. Son premier mouvement fut d'en sortir; mais lady d'Herford, le lendemain même de son entrée au Val-de-Grâce, lui demanda un moment d'entretien. J'assistai à cette entrevue, et voici ses propres paroles :

« — Mademoiselle, je n'ignore pas les liens qui vous unissent à une personne pour laquelle j'ai éprouvé quelque affection, et je sais aussi tout le chagrin que je vous ai involontairement causé dans le temps. Mais considérez, je vous prie, l'état nouveau où je me trouve, et les sentiments dont je viens faire profession dans cette sainte maison. Le pardon des offenses n'est-il pas un des premiers préceptes de cette religion qui est la vôtre et dans laquelle je viens m'instruire? Je n'ose encore vous demander votre amitié, mais j'implore votre pardon.

« Vous connaissez la douceur, la bonté, la candeur de Gabrielle. Lady d'Herford a une manière de dire les choses, une séduction dans la voix, dans le regard, un charme dans toute sa personne auxquels il est difficile de se soustraire. J'en fus moi-même touchée, et les justes préventions de Gabrielle n'y purent résister. Elle lui tendit la main, en lui disant :

« — Madame, je ne me souviens plus de rien!

« Lady d'Herford se jeta dans ses bras, la

serra tendrement, versa quelques larmes; et, depuis, elles se voient très-souvent, et si je n'étais sûre du cœur de ma chère Gabrielle, je serais jalouse de l'amitié qu'elle témoigne à la belle Anglaise.

« Je vois d'ici votre étonnement, la surprise dans laquelle va vous plonger cette lettre. Mamoiselle Gabrielle de Preuil devenue l'amie de lady Anna d'Herford! Vous n'en revenez pas, avouez-le. Quand j'y réfléchis, cet événement ne me paraît pas moins singulier qu'à vous. Mais considérez qu'il a fallu, pour l'amener, une sorte d'intervention divine; il ne se serait certainement pas produit, si Gabrielle avait rencontré son ancienne rivale dans le monde.

« Aux sentiments de piété qu'elle manifeste, il est probable que lady d'Herford ne quittera pas le Val-de-Grâce après y avoir fait abjuration. »

La lettre de Julie d'Aubusson se terminait par quelques lignes où elle exprimait à d'Artagnan toute la joie qu'elle se promettait de sa prochaine arrivée, tout le bonheur qu'en ressentait mademoiselle Gabrielle de Preuil.

Julie lui apprenait enfin que M. de Tréville, de retour du Béarn, avait parlé au cardinal Mazarin en faveur de Porthos, et que ses pressantes sollicitations étaient à la veille d'obtenir un plein succès.

— Est-ce donc de cette Anglaise que vous craignez quelque chose? demanda M. des Essarts à d'Artagnan, en lui rendant la lettre.

— Lady Anna est la plus perverse créature qu'il y ait au monde, et voici les dernières paroles qu'elle m'adressa dans la cour du Louvre, il y a trois ans : « Tremblez pour tous ceux que vous aimez! c'est sur eux que je me vengerai! »

— Mais cette conversion?

— Une abominable comédie!

— Ce grand chagrin que lui a causé la mort d'un frère qu'elle chérissait...

— D'un frère qu'elle détestait et qui la méprisait! La haine que lady Anna m'a vouée a commencé le jour où elle a appris que je venais de sauver la vie à lord Stanhope, dont elle convoitait l'héritage. Ce jour-là, elle m'a chassé de sa présence comme on chasse un laquais. Pour me venger de cet affront, je lui fis subir une injure qu'une femme ne saurait pardonner. Ah! je la connais bien : elle a appris, je ne sais comment, la présence de mademoiselle de Preuil au Val-de-Grâce, nos projets d'union; quelque sinistre pensée a germé alors dans son âme, et c'est pour la mettre à exécution, pour me frapper dans l'endroit le plus sensible, pour vouer ma vie à un deuil éternel qu'elle a imaginé cette comédie.

— Que soupçonnez-vous? que craignez-vous d'elle, enfin?

— Eh! le sais-je! Elle est capable de tout et ne reculera pas devant un crime, si elle croit pouvoir s'assurer l'impunité. Vous voyez bien qu'il faut que je parte : mais arriverai-je à temps, pour écraser cette vipère avant qu'elle ait répandu son venin mortel?

Deux heures après, d'Artagnan, muni d'un congé de M. des Essarts, faisait des préparatifs de voyage.

Afin de lui assurer toute la sécurité possible pendant une aussi longue traite, le capitaine des gardes lui avait remis plusieurs dépêches pour le cardinal Mazarin, pour M. de Tréville, son beau-frère, et pour quelques autres personnages de marque de la cour.

Il quitta Perpignan, accompagné d'un seul valet, monté comme lui sur un bon cheval portant ses bagages, ne fit sa première couchée qu'à Narbonne, et gagna de là la route de Lyon, par Béziers, Montpellier, Nîmes et Avignon.

Nous le rejoindrons à quelques lieues de Paris, son voyage n'ayant offert aucun incident.

Il arpentait les grands chemins depuis dix jours, dormant à peine, brûlant les étapes, laissant derrière lui maints chevaux fourbus.

Brisé de fatigue, il avait été obligé de se reposer toute une nuit dans une auberge de Fontainebleau; mais il s'était remis en route dès le matin, au désespoir de son pauvre valet qui, n'ayant pas la même raison que lui de tant se hâter, trouvait cette façon de voyager des plus déplorables.

Ils avaient déjà dépassé Lieusaint, et venaient de pénétrer dans la forêt de Sénart, lorsque d'Artagnan aperçut à quelques centaines de toises, dans un nuage de poussière, un groupe de cavaliers qui s'avançaient au galop.

Il se rangea un peu sur le bas côté du chemin, pour leur livrer passage; ce qu'il n'eût pas fait en toute autre circonstance, au risque de s'embarquer dans quelque méchante querelle; mais la pensée qu'un jour, que même une seule heure de retard pouvaient avoir les plus funestes con-

séquences pour Gabrielle de Preuil, l'avait rendu le plus prudent et le moins chatouilleux de tous les gentilshommes passés, présents et futurs; tant une véritable et sincère passion peut changer le caractère d'un amant bien épris.

Les cavaliers, qui étaient une douzaine, défilaient devant lui dans leur nuage de poussière.

Tout à coup une exclamation partit du milieu du groupe.

— Halte, messieurs! fit une voix.

Ils s'arrêtèrent à une petite distance, et l'un d'eux s'avançant vers lui :

— D'Artagnan! s'écria-t-il, je ne m'étais pas trompé !

— Porthos ! mon cher Porthos ! s'écria à son tour d'Artagnan.

Le mousquetaire et d'Artagnan avaient mis pied à terre. Ils étaient dans les bras l'un de l'autre, lorsque Athos et Aramis accoururent. Les questions se croisaient en tous sens :

— Vous êtes donc enfin sorti de la Bastille !

— Je vous croyais à deux cents lieues d'ici!

— Quelle heureuse et singulière rencontre !

— Vous venez de Paris ?

— Nous en sommes partis ce matin.

— Ah! tirez-moi d'une mortelle angoisse, mon cher Porthos : avez-vous revu Julie d'Aubusson?

— Je suis allé hier au couvent du Val-de-Grâce.

— Et mademoiselle Gabrielle de Preuil... et lady Anna d'Herford.....

— Vous avez donc reçu la lettre de Julie?

— C'est cette lettre qui m'a fait hâter mon départ... mais vous ne répondez pas à ma question.

— Mademoiselle de Preuil est toujours auprès de son amie.....

— Et l'Anglaise ?

— Lady Anna vient de quitter le couvent, sans faire ses adieux à personne, jetant de nouveau son bonnet par-dessus les moulins, et à tous les vents, peut-être à tous les diables, ses beaux projets de conversion. On croit qu'elle est retournée en Angleterre.

D'Artagnan respira longuement; son visage s'éclaircit :

— Ah ! mon cher Porthos, s'écria-t-il, quel bien vous venez de me faire!.. vous me rendez à la vie, à la joie, au bonheur. Depuis dix jours j'avais la mort dans l'âme; les plus funèbres idées s'agitaient dans mon esprit. Je brûlais d'arriver au bout de cette interminable route, et je tremblais à la pensée d'atteindre le but, m'attendant à y apprendre quelque affreuse catastrophe. Dieu soit loué ! mes craintes étaient chimériques ; mais j'ai bien souffert, et je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi les tortures que j'ai endurées, les angoisses dont j'ai été déchiré.

Il était comme hors de lui ; il allait de l'un a l'autre, serrant leurs mains, les pressant dans ses bras, en proie à une sorte de délire. Porthos, Athos et Aramis n'y comprenaient rien.

Quand il se fut un peu calmé, il leur dit :

— Vous êtes peut-être à vous demander si je suis fou. Lorsque vous connaîtrez le motif de mes alarmes, vous ne vous étonnerez plus de mes transports de joie. Mais parlons de vous maintenant et pardonnez-moi si je ne me suis pas informé plus tôt du sujet de votre expédition; car, vous rencontrant à dix lieues de Paris, en si nombreuse compagnie et surmenant vos chevaux comme vous le faisiez, je ne suppose pas qu'il s'agisse d'une simple promenade.

— Voulez-vous nous suivre jusqu'à Lieusaint? répliqua Aramis; nous devons nous y arrêter une heure ou deux, pendant qu'un de nous ira prendre quelques informations dans le voisinage, et nous y aurons tout le loisir de satisfaire votre curiosité.

— Pourquoi d'Artagnan ne se joindrait-il pas à nous? interrompit Porthos.

— C'est une idée, fit Athos, sa bonne épée ne sera pas de trop.

— Disposez de moi, pour peu que mon concours puisse vous être de quelque utilité, n'ayant plus d'ailleurs la même hâte de gagner Paris, depuis que Porthos m'a appris le départ de lady Anna.

— Nous y rentrerons très-probablement cette nuit même, ce n'est donc qu'un retard de quelques heures dans votre voyage, ajouta Porthos.

— C'est convenu, messieurs, je suis des vôtres. Je crois comprendre qu'il est question de dégaîner, et cela me rappelle la joyeuse époque où les mousquetaires du roi servaient sur le pré de parrains au petit cadet de Gascogne, inconnu de tous et débarqué de la veille dans la grande ville. A cheval donc !

Ils se remirent tous les quatre en selle, pour

rejoindre le groupe de cavaliers, qui stationnait à une cinquantaine de pas.

D'Artagnan remarqua alors qu'ils avaient tous des pistolets à la ceinture.

On arriva en moins d'un quart d'heure à Lieusaint.

La petite troupe fit halte devant une auberge située à l'extrémité du village, du côté de Melun, et l'hôtelier accourut, son bonnet à la main, tout joyeux d'une pareille aubaine, et supputant déjà ce que pourrait bien lui rapporter une si brillante compagnie.

— Holà! lui cria Aramis, viens par ici et réponds sans tergiverser à mes questions.

— Je suis à vos ordres, mon gentilhomme.

— N'as-tu pas vu passer hier au soir une chaise de poste?

— Une chaise de poste a traversé en effet Lieusaint, hier au soir.

— Escortée de plusieurs cavaliers, n'est-ce pas?

— Une douzaine. Ils se sont arrêtés quelques instants, le temps de faire boire les chevaux et de vider autant de flacons qu'ils étaient de cavaliers.

— Et tu n'as rien remarqué d'extraordinaire dans ce carrosse?

— Rien, mon gentilhomme.

— Tu n'as pas vu s'il renfermait une jeune dame?

— Les rideaux de cuir étaient fermés et bouclés avec soin. Je n'ai pas pu m'approcher d'ailleurs, deux cavaliers se tenant à chaque portière, le pistolet au poing.

— Et tu n'as entendu aucun cri, aucune plainte?

— Je comprends ce que vous voulez dire : vous supposez, n'est-ce pas, que la personne qui se trouvait dans ce carrosse, une dame peut-être, devait être emmenée de force. Il y avait certainement quelque chose comme cela, quoique je n'aie rien entendu.

— D'où t'est venu ce soupçon?

— C'est que tout le temps qu'a duré leur station, les cavaliers n'ont pas cessé de mener grand bruit autour du carrosse, s'interpellant à haute voix, faisant piaffer leurs chevaux.

— Voilà un rustre qui ne manque pas d'intelligence, fit observer Porthos.

— Si son vin est à l'avenant, il sera bon d'y goûter, lui répondit d'Artagnan.

Aramis reprit son interrogatoire :

— Ces cavaliers venaient du côté de Paris?

— Oui, mon gentilhomme, et ils ont pris la route de Melun; mais quelques paysans, qui revenaient de porter leurs denrées au marché, les ont rencontrés à une lieue d'ici, et les ont vus quitter cette route pour suivre celle de Moissi-Cramayel, sur la gauche.

— N'y a-t-il pas par là un château qui appartient à M. le prince de Condé?

— Le château de Luigny.

— A quelle distance de Lieusaint?

— Deux heures environ; mais on peut y arriver plus tôt, en prenant par la plaine les chemins de traverse.

— Tu vas nous donner un guide, l'un de nous ayant besoin de se rendre à Luigny sans retard.

— Et les autres, mon gentilhomme? demanda l'hôtelier.

— Les autres attendront son retour dans ton auberge. Fais-nous servir de ton meilleur vin.

Les cavaliers mirent pied à terre, à l'exception d'Athos, qui partit immédiatement dans la direction de Luigny, avec le fils de l'aubergiste, qui devait lui servir de guide à travers la plaine.

Dès que leurs compagnons furent attablés dans la grande salle de l'auberge, devant une demi-douzaine de brocs, et qu'ils se furent assurés que les chevaux, attachés à l'ombre, sous les ormes de la route, avaient reçu chacun leur picotin d'avoine, Porthos et Aramis prirent d'Artagnan à part.

— Il est temps, lui dit Aramis, que vous soyez instruit de l'objet de notre expédition. Athos ne sera pas de retour avant deux heures; j'ai donc tout le loisir nécessaire pour vous donner quelques détails sur une affaire qui me touche de près, et dont j'attends le dénouement avec une fiévreuse anxiété. L'attachement que vous avez conçu pour mademoiselle Gabrielle de Preuil, les projets d'union que vous avez formés avec cette charmante fille, vous disposeront à compatir à ma douleur; celle que j'aime d'un amour aussi sincère, aussi pur que le vôtre, m'a été ravie hier par le plus lâche et le plus abominable attentat. Une femme adorable, victime d'un rapt odieux, les yeux baignés de larmes, en proie au plus affreux désespoir, implore au moment où je vous parle le secours du ciel, se croyant abandonnée des hommes et livrée sans défense à

son ravisseur, qui l'a emmenée sans doute dans ce château de Luigny, que mon frère Athos est allé reconnaître. A la première nouvelle du guet-apens, quelques amis que j'ai rassemblés à la hâte ont consenti à me suivre, et si Dieu nous seconde, j'espère bien que la journée ne se passera pas sans que je ne l'aie délivrée, sans que j'aie infligé au coupable le juste châtiment qu'il mérite.

— Et quel est le nom de ce gentilhomme ? lui demanda d'Artagnan.

— Il appartient à une des grandes familles du royaume et sert dans l'armée du prince de Condé. C'est Roger de Rabutin, comte de Bussy.

— La femme qu'il vous a ravie ?

— Marie de Miramion.

Aramis raconta alors à d'Artagnan comment il s'était épris et avait été aimé de cette dame, et ce qu'il savait de l'acte de violence dont le comte de Bussy venait de se rendre coupable ; mais plusieurs des circonstances les plus curieuses et les plus intéressantes de cette histoire ne lui étant pas encore connues en ce moment, nous substituerons notre récit au sien, afin de le compléter et de ne plus avoir à y revenir.

Marie de Miramion était la fille d'un simple bourgeois de Paris nommé Bonneau, qui avait gagné une grande fortune en se livrant à toutes sortes de spéculations.

Maître Bonneau, voulant se décrasser et faire figure dans le monde, acheta pour une grosse somme la terre de Rubelle, qui n'était que d'un fort maigre rapport ; mais cette acquisition, tout en raccourcissant sa bourse, lui donna le droit d'allonger son nom et de se faire appeler dans son quartier Bonneau de Rubelle, puis simplement de Rubelle.

Quand il se rendait dans ses terres, ce n'était plus ni Bonneau tout court, ni Bonneau de Rubelle, ni de Rubelle, mais bel et bien « le seigneur de Rubelle. »

Le seigneur de Rubelle, de son légitime mariage avec une fille de bonne bourgeoisie parisienne, Marie d'Ivry, n'avait eu qu'une enfant qui reçut sur les fonts baptismaux le même prénom que sa mère.

Marie de Rubelle, toute petite, se faisait déjà remarquer par sa beauté, sa gentillesse, son esprit, sa sensibilité et la douceur de son caractère. Elle promettait de devenir une des femmes les plus aimables et peut-être des plus remarquables de son siècle.

Le premier malheur qui lui arriva fut d'être mariée à l'âge de quinze ans à un richissime bourgeois d'Orléans, qui avait obtenu des lettres patentes pour changer un nom patronymique beaucoup plus ridicule et malsonnant que le nom de Bonneau, en celui de Beauharnais de Miramion.

Ce Beauharnais de Miramion touchait déjà à la cinquantaine; c'était un ancien partisan, avide, avare, grossier, incapable d'apprécier les belles qualités de sa jeune femme ; mais il eut le bon esprit de mourir au bout de dix mois de mariage.

Madame de Miramion revint à Paris chez maître Bonneau de Rubelle, et y donna le jour à une fille, ce qui lui permit de recueillir l'héritage du défunt.

Son second malheur fut de tomber dans un excès de dévotion et d'accorder sa confiance à un père de la Merci, nommé Clément, qu'elle prit pour directeur de sa conscience.

Le père Clément profita de sa ferveur pour lui inspirer l'idée de consacrer une partie de sa fortune à des fondations pieuses, au grand désespoir de maître Bonneau de Rubelle, qui, en sa qualité de bourgeois parisien, n'avait jamais aimé les gens d'église, et prétendait que le père de la Merci travaillait plutôt pour son propre compte que pour celui des saints patrons de son ordre.

Mais le zèle du directeur de madame de Miramion ne s'arrêta pas en si bon chemin. Il essaya de la dégoûter du monde et de l'amener à entrer en religion, en lui faisant considérer tout ce qu'il y avait de périlleux pour le salut de son âme, dans sa situation de jeune veuve, exposée par sa beauté à toutes les séductions.

Ce fut sur ces entrefaites que madame de Miramion connut Aramis.

Le mousquetaire l'avait aperçue un jour à l'église Saint-Paul.

Frappé de sa beauté, de sa grâce exquise, il se prit pour elle d'une de ces passions violentes, qu'un regard, un sourire suffisent pour allumer, et qui, dans un instant, décident de la destinée de deux êtres.

Aramis rechercha les occasions de la revoir, finit par lier connaissance avec son père, et lorsqu'il sut que la jeune veuve était un des plus

riches partis de la capitale et peut-être de tout le royaume, cette circonstance fut loin de refroidir son amour, tout en lui inspirant quelques craintes sur le succès de ses prétentions à la main de madame de Miramion.

Celle-ci, cependant, ne se montrait pas indifférente aux œillades et aux tendres propos du mousquetaire.

Se trouvant seul un jour avec elle, Aramis lui fit l'aveu de ses sentiments et plaida sa cause avec une si vive éloquence que, toute troublée, en proie à une émotion qu'elle n'avait jamais ressentie, elle lui dit, en lui abandonnant ses deux mains qu'il couvrait de baisers :

— Le jour où vous aurez l'agrément de mon père, je serai à vous.

C'était maintenant du côté de maître Bonneau de Rubelle qu'Aramis devait tourner ses batteries.

La place était d'importance et assez difficile à enlever d'assaut.

Le mousquetaire n'avait guère que la cape et l'épée, et le riche bourgeois ne s'était pas gêné pour exprimer plusieurs fois devant lui cette opinion, qu'un gentilhomme sans le sou ne valait pas, à ses yeux, un vilain favorisé des dons de la fortune.

Ce qui était, par parenthèse, une étrange contradiction, chez un simple Bonneau, devenu par vanité seigneur apocryphe de Rubelle, se glissant ainsi, par contrebande, parmi ces gentilshommes qu'il méprisait quand ils ne portaient d'or ou d'argent que sur leur blason. Mais la caque sent toujours le hareng, et le seigneur de Rubelle, malgré ses grands airs, n'avait oublié ni sa boutique, ni son comptoir.

Ne pouvant donc enlever la place d'assaut, Aramis dut se résoudre à en faire patiemment le siége, les intelligences qu'il y avait lui donnant d'ailleurs l'espoir d'y pénétrer un jour ou l'autre par quelque surprise.

Il y travaillait consciencieusement, encouragé en secret par sa maîtresse.

Celle-ci lui avait donné une marque non équivoque de son amour, en congédiant son directeur, le père de la Merci, confiant désormais le soin de sa conscience à un vieux et brave desservant de Saint-Paul, qui ne voyait pas de mal à ce qu'une jeune veuve songeât à épouser un beau et charmant mousquetaire, plutôt qu'à s'embéguiner, et qui promettait généreusement à madame de Miramion toutes les joies du paradis, en récompense de sa charité, quand elle lui remettait quelques écus pour les pauvres gens de la paroisse.

Tout marchait donc au gré d'Aramis; il commençait à entrevoir la plus riante des perspectives, lorsque le comte de Bussy vint se jeter au travers de son bonheur.

Roger de Rabutin, comte de Bussy, était d'une des plus illustres familles du Nivernais. Son père, mestre de camp d'un régiment d'infanterie, remplissait dans cette province les fonctions importantes de lieutenant du roi, et le duc de Bellegarde, grand écuyer de France, un des mignons de Henri III, surnommé « le favori des dames, » avait été son parrain. Le filleul du « favori des dames » ne pouvait manquer de devenir un des plus galants et des plus hardis coureurs de ruelles.

Son emprisonnement à la Bastille avait fait quelque bruit en 1640.

Il était alors mestre de camp et tenait garnison à Moulins. Sublet-Desnoyer, secrétaire d'Etat, l'avait accusé, auprès du cardinal Richelieu, d'avoir laissé commettre impunément par ses soldats le crime de faux saunage et même d'en avoir tiré profit.

On appelait de ce nom de faux saunage, la contrebande du sel.

Une lettre de cachet lui enjoignit de se rendre à Paris pour se justifier; mais à peine arrivé, il fut arrêté par ordre du cardinal et jeté dans un cachot de la Bastille, d'où il ne sortit qu'au bout de six mois, protestant de son innocence et criant bien haut que le secrétaire d'Etat Sublet-Desnoyer, son ennemi, avait inventé contre lui cette accusation pour le perdre.

Innocent ou non, l'accusation n'avait rien de bien extraordinaire, même en tombant sur un mestre de camp.

Le faux saunage était une des ressources habituelles des troupes de garnison; elles le pratiquaient presque ouvertement, au grand préjudice de la gabelle et du trésor royal, avec l'aide des habitants qui y trouvaient leur compte.

Une lettre d'un officier en garnison à Chinon, que nous avons découverte dans un des nombreux Mémoires de cette époque, contient à ce sujet des détails curieux et caractéristiques.

Après avoir rappelé, à propos de la patrie de Rabelais, le dicton qui courait alors : « Chinon,



petite ville et grand renom — Femmes galantes à foison, » l'auteur de cette lettre continue ainsi :

« ... Quoi qu'il en soit, le peuple y est pauvre jusqu'à y payer la taille en deniers, de sorte que les garnisons y font toujours beaucoup de bien.

« Nos cavaliers les plus intéressés ont donc commencé par abandonner le soin de leurs chevaux à leurs camarades, pour aller au *faux sel*, qui est un métier bien pénible, mais où l'on gagne beaucoup.

« Ils y allèrent d'abord avec tant d'ardeur et en si grand nombre, que nous fûmes obligés d'en mettre beaucoup en prison, de crainte que la cour, informée de leur conduite, ne nous en voyât ailleurs.

« Tout cela n'a rien fait, car ceux qui sont demeurés libres y ont été pour ceux qui ne l'étaient pas, en empruntant des armes aux bourgeois de la ville et aux paysans, qui tous les favorisaient secrètement : ces derniers, de concert avec eux, laissant leurs chevaux dans les pâtures, pour qu'ils les y allassent prendre, sans qu'on pût les accuser de les avoir loués ou prêtés.

« Nous les avons donc tenus de court, dans les commencements ; mais lorsque nous nous sommes vus à la moitié du temps de notre hiver, et que nous n'avons plus craint que l'on nous envoyât ailleurs, nous avons un peu fermé les yeux sur leur conduite, et avons pris plaisir à

les voir prospérer et se donner un peu de bon temps.

« Ils ont jeté une telle épouvante parmi les gardes des Aides, que ceux-ci n'osent plus se trouver sur leur passage ; si bien que nos cavaliers font ce négoce fort heureusement, et qu'il n'y en a pas un qui, au lieu de buffle, ne porte une veste galonnée d'or et d'argent, et ne fasse une belle dépense, proportionnée à ses gains.

« Cependant, il arriva, ces jours passés, une aventure assez plaisante, quoique malheureuse, aux cavaliers de Montreuil-le-Belai, dont il faut que je vous fasse part.

« Six de ces cavaliers venant de Poitiers chercher une charge de trente chevaux de sel, un de leurs camarades accourut à leur rencontre, pendant qu'ils étaient à moitié chemin, pour les avertir qu'il y avait le lendemain revue du commissaire à Montreuil, et qu'ils devaient absolument s'y trouver.

« C'était vers le soir. Ces pauvres gens étaient fort embarrassés de savoir où ils pourraient remiser leurs marchandises. Ils marchèrent tant qu'ils eurent du jour, espérant trouver quelque paysan qui voudrait recevoir le sel en dépôt jusqu'au surlendemain.

« Au milieu de la nuit, ils arrivèrent enfin dans une espèce de bourg, où ils ne connaissaient personne. L'un d'eux cependant alla frapper au hasard à une porte, demandant à parler au maître du logis.

« Après lui avoir fait confidence de l'inquiétude où ils étaient, il le pria de permettre qu'ils réfugiassent leur sel dans sa maison, en lui promettant une récompense mesurée au service. Cet homme finit par y consentir après avoir fait un peu le difficile.

« Nos cavaliers, débarrassés de leur butin, qu'ils croyaient en sûreté, doublèrent alors les étapes, marchèrent toute la nuit et arrivèrent à temps pour se trouver à la revue du commissaire.

« Dès qu'elle fut terminée, ils revinrent à la hâte dans le bourg pour reprendre leur sel ; mais quelle ne fut pas leur surprise, quand ils reconnurent que la maison où ils l'avaient déposé était précisément le grenier à sel du roi. Il était inutile d'aller le réclamer honnêtement, et quant à le reprendre de force, il ne fallait pas y songer, le logis étant défendu par une cinquantaine de gardes des Aides et de la gabelle, bien décidés à leur opposer résistance. La perte était pour eux de plus de deux mille livres.

« Voilà la seule catastrophe qui soit arrivée à nos cavaliers, qui depuis s'en vengent comme ils peuvent, en maltraitant les gardes partout où ils les rencontrent, au point d'en laisser plus d'un à moitié mort sur le carreau, et mettent le feu à leurs corps de garde... »

Revenons maintenant à Roger Rabutin, comte de Bussy.

Il se trouvait en ce moment assez mal dans ses affaires, ayant dissipé, au jeu et dans toutes sortes de folles et joyeuses aventures, le plus clair de son patrimoine, et songeait sérieusement à les rétablir par quelque bon mariage, dût-il même s'encanailler un peu.

Comme il était en visite chez son oncle, Christophe de Rabutin, grand prieur du Temple, il y rencontra un bourgeois de Paris nommé Le Bocage, qui lui parla d'une veuve, jeune, belle et riche à millions.

Il n'en fallut pas davantage pour enflammer son imagination à défaut de son cœur.

La veuve n'appartenait, il est vrai, qu'à une famille de roture ; mais Bussy était d'avis que le bien sert beaucoup plus que le mérite à obtenir de grands honneurs.

Il demanda à voir la dame, on la lui montra à l'église Saint-Paul. Bussy fut ébloui de sa beauté : c'était madame de Miramion.

Décidé à mener bon train cette affaire, et un grand seigneur comme lui ne pouvant se présenter de but en blanc chez un bourgeois pour lui demander la main de sa fille, Bussy chargea un de ses valets qu'il avait l'habitude d'employer dans ses intrigues galantes, d'aller aux informations.

Le valet ne tarda pas à découvrir le père Clément, l'ancien directeur de madame de Miramion, et l'amena chez son maître.

Sur la promesse que lui fit Bussy de lui compter dix mille écus, s'il le faisait réussir dans ses projets de mariage, le père Clément se mit tout entier à son service, lui assurant que, quoiqu'il eût cessé depuis quelque temps d'être le confesseur de la jeune veuve, il la voyait fréquemment, avait conservé beaucoup d'influence sur son esprit, et possédait même la confiance de maître Bonneau de Rubelle.

Pour débuter, il se chargea de faire tenir une lettre de Bussy à madame de Miramion.

Quelques jours après le père de la Merci se présenta chez le comte.

— Vos affaires marchent au mieux, lui dit-il, et je serais étonné moi-même des facilités que j'y rencontre, si vos grands mérites et l'illustration de votre rang ne m'en donnaient l'explication.

— Vous avez remis mon billet à madame de Miramion? fit Bussy transporté de joie.

— Elle hésitait d'abord à le recevoir, et j'ai dû lever ses scrupules, en lui faisant remarquer l'honnêteté de vos intentions, et qu'il ne s'agissait point d'une intrigue mondaine, mais d'une recherche sérieuse de sa main. Alors je lui ai dit votre nom.

—Ne vous trompez-vous pas? s'est-elle écriée; puis-je croire qu'un des premiers gentilshommes de la cour ait jeté les yeux sur une petite bourgeoise comme moi, et songe à me faire sa femme ?

— Madame, lui ai-je répliqué, le comte de Bussy a conçu pour vous la plus violente, mais aussi la plus pure des passions. Vous connaissez mon caractère et mes scrupules; vous ne pouvez douter de sa sincérité, quand je m'en porte garant.

Elle m'a demandé alors si ce n'était pas vous qu'elle avait remarqué deux ou trois fois à la messe de l'église Saint-Paul. Sur ma réponse affirmative, elle s'est mise à déplier votre billet, et l'a lu fort attentivement. Je m'apercevais bien, à l'expression de son visage, qu'elle ne laissait pas de prendre quelque intérêt à cette lecture. Quand elle l'eut achevée, elle resta un instant silencieuse, puis, levant sur moi un regard qui était à lui seul un aveu :

— La recherche de M. le comte de Bussy est des plus honorables pour moi, me dit-elle; quand vous le verrez, faites-lui connaître que j'en suis fort émue, mais que je crains la résistance de mes parents au projet qu'il a formé. Qu'il s'abstienne cependant, pour l'heure, de toute démarche auprès de M. de Rubelle, et qu'il me laisse le soin de préparer mon père à sa demande.

Le père Clément ajouta encore quelques autres détails qui achevèrent de transporter Bussy.

Il lui remit un second billet pour madame de Miramion, et avec ce billet une centaine de pistoles, a valoir sur les dix mille écus qu'il devait lui compter plus tard sur la dot de la riche veuve.

Les choses allèrent ainsi pendant tout un mois, Bussy écrivant des lettres de plus en plus brûlantes à madame de Miramion, le père Clément lui apportant presque tous les jours des nouvelles de madame de Miramion, mais lui parlant sans cesse de la résistance de ces parents intraitables, d'obstacles à lever, de la nécessité de gagner à ses intérêts les gens qui entouraient la jeune femme.

Si bien que les pistoles continuaient à passer de la bourse du gentilhomme dans la poche du père de la Merci, qui se fit donner ainsi jusqu'à deux mille écus.

On a deviné que ni la belle veuve ni Aramis ne se doutaient de cette singulière intrigue, ourdie et conduite avec tant d'impudence par l'ancien directeur de madame de Miramion, moitié pour se venger du congé qu'elle lui avait donné, moitié pour satisfaire sa cupidité.

Tout n'aurait pas manqué de se découvrir, cependant; car Bussy, alléché par l'odeur du rôt, commençait à trouver qu'il payait bien cher, pour n'en avoir que la fumée, et le père Clément ne savait plus quel prétexte imaginer pour l'empêcher de mettre la main au plat.

Il s'était rendu deux ou trois fois à l'église Saint-Paul, et avait lancé force œillades à madame de Miramion, s'étonnant quelque peu de ne pas la voir répondre par des regards plus expressifs aux sourires qu'il lui adressait.

Il est vrai que le père Clément, auquel il faisait part de sa déconvenue, rejetait cette marque apparente d'indifférence sur la grande dévotion de sa pénitente, qui ne voulait pas, disait-il, compromettre le salut de son âme, en mêlant à des actes de piété des manéges de galanterie.

Mais ce moine astucieux et si plein d'invention n'en était pas moins à bout de ressources, lorsqu'un incident, sur lequel il avait compté peut-être, vint à son secours.

La campagne allait s'ouvrir; nous avons dit que Bussy servait dans l'armée, sous les ordres du prince de Condé.

Ce prince lui envoya un ordre pressant pour qu'il vînt le rejoindre immédiatement à Péronne, où se faisait une concentration de troupes.

Bussy se désolait d'être forcé d'aband[illegible] son entreprise matrimoniale.

Il voulait à toute force avoir une entrevue avec madame de Miramion, avant de s'éloigner d'elle.

Le père Clément ne put l'en détourner qu'en lui remettant un prétendu billet de la jeune veuve, dans lequel elle lui disait :

« Vous ne doutez pas du profond déplaisir que je ressens de votre départ; mais ce qui m'apporte quelque soulagement, c'est la pensée qu'à votre retour tous les obstacles seront surmontés.

« M. de Rubelle paraît vous avoir en grande estime, et ma belle-mère, madame Beauharnais de Miramion, qui est à Paris depuis quelques jours, commence à se faire à l'idée que je puisse cesser de porter le nom de son fils.

« Adieu. Vous emportez mon cœur, laissez-moi le vôtre. »

Bussy rejoignit donc l'armée, sans avoir vu madame de Miramion, mais plein des plus douces espérances.

Il n'était pas à Péronne depuis plus de huit jours, qu'une lettre du père de la Merci le jeta dans un grand trouble.

Il lui écrivait que madame de Miramion s'étant décidée à s'ouvrir nettement à son père de son projet de mariage, et lui ayant déclaré qu'elle avait, parmi tous ses prétendants, arrêté son choix sur le comte de Bussy, M. de Rubelle était entré dans une grande colère, faisant le serment qu'il la déshériterait plutôt que de consentir à ce qu'elle apportât ses biens en dot à un aussi grand dissipateur.

« Au point où en sont venues les choses, ajoutait-il, vous n'avez plus qu'un parti à prendre, à moins que vous ne soyez résigné à une rupture définitive. Mais je vous dirai que non-seulement madame de Miramion est consentante à ce moyen extrême, mais encore qu'elle vous presse vivement de l'adopter. Il s'agit de lui faire une violence apparente, qui mette sa famille dans l'obligation de vous accorder sa main; il vous faut donc l'enlever de force et l'emmener en quelque lieu où l'on ne puisse vous l'arracher par lettre de cachet ou arrêt du parlement. »

La passion de Bussy, ou plutôt sa convoitise pour la grande fortune de la jeune veuve était telle, qu'il n'hésita pas à adopter ce parti.

Mais comme il ne pouvait pas quitter l'armée sans autorisation, il confia ses projets au prince de Condé, qui, pour lui en faciliter l'exécution, le chargea de porter au cardinal Mazarin quelques dépêches secrètes, relatives aux opérations de la campagne.

Le prince de Condé fit encore mieux que cela.

Il lui promit sa protection au cas où il serait inquiété, lui offrit Bellegarde, qui était une de ses places de sûreté, pour s'y réfugier au besoin avec sa maîtresse, et mit encore à sa disposition son château de Luigny, dans la Brie, à quelques lieues de la capitale.

Dès qu'il fut arrivé à Paris et qu'il eut remis au cardinal les dépêches dont il était porteur, Bussy fit appeler le père Clément, et, de concert avec lui, prépara tout pour l'enlèvement scandaleux de la victime de cet indigne prêtre.

XXII

SUITE DE L'HISTOIRE DE MADAME DE MIRAMION. — LE PÈLERINAGE DU MONT-VALÉRIEN. — L'EMBUSCADE DU BOIS DE BOULOGNE. — SCÈNES DE VIOLENCE. — BUSSY EMMÈNE LA JEUNE VEUVE AU CHATEAU DE LUIGNY. — ARAMIS APPREND LE NOM DU RAVISSEUR ET SE MET A SA POURSUITE. — BUSSY RECONNAIT ENFIN QU'IL A ÉTÉ TROMPÉ PAR LE PÈRE DE LA MERCI, ET IMPLORE LE PARDON DE SA VICTIME. — LE VŒU DE MADAME DE MIRAMION.

Bussy apprit, par ses espions, que, le premier vendredi du mois, madame de Miramion devait se rendre au Mont-Valérien pour y faire ses dévotions.

Le Mont-Valérien, depuis des siècles, était un lieu renommé de pèlerinage.

Sur le sommet de la montagne, aplani en forme de terrasse, s'élevait une petite église d'une jolie architecture, et trois grandes croix s'y dressaient, rappelant celles du Calvaire. Derrière l'autel, une grotte taillée dans la pierre et dans le marbre représentait le Saint-Sépulcre, avec des personnages de grandeur naturelle.

Comme la montagne était haute et dure à monter, on y avait pratiqué un escalier gigantesque, de chaque côté duquel se trouvaient étagées de petites chapelles, ornées de bas-reliefs où étaient figurées les principales circonstances de la Passion.

Les personnes pieuses qui se rendaient au Calvaire s'arrêtaient devant chacune de ces stations pour y faire quelque prière et gagner certaines indulgences.

Jusqu'aux premières années du dix-septième siècle, le Mont-Valérien n'avait été occupé que par des ermites; mais un prêtre, nommé Charpentier, ayant institué dans le Béarn une sorte de congrégation, à laquelle il avait donné le titre de « Compagnie des prêtres du Calvaire, » Louis XIII le fit venir à Paris et le chargea d'établir au Mont-Valérien une congrégation semblable, ayant pour mission spéciale de répandre dans le peuple le culte de la croix.

Des lettres patentes furent signées à cet effet en l'année 1633.

Les prêtres du Calvaire y mirent un tel zèle, que le pèlerinage au Mont-Valérien devint bientôt une affaire de mode, comme plus tard la promenade à l'abbaye de Longchamps.

Dans la nuit du jeudi au vendredi saint, une foule énorme s'y portait, traversant tout le bois de Boulogne, à la lueur de flambeaux et de torches, attirée par le spectacle de quelques pèlerins vêtus de longues robes, couronnés d'épines, pliant sous le poids de lourdes croix et se traînant jusqu'au sommet du Calvaire

Mais ces promenades nocturnes devinrent l'occasion de tels désordres, des scènes si scandaleuses s'y produisirent, que le lieutenant de police dut finir par les interdire.

Dès qu'il sut que madame de Miramion devait faire un pèlerinage à l'église du Mont-Valérien, Bussy, jugeant l'occasion favorable pour l'exécution du beau projet qu'il avait formé, à l'instigation du père Clément, prit ses dispositions en conséquence.

Son frère, le chevalier de Rabutin, lui recruta une douzaine de gentilshommes peu scrupuleux, qui devaient lui prêter main forte.

Il ne s'agissait, après tout, que de l'enlèvement d'une femme, une simple bourgeoise, et les amis du chevalier de Rabutin n'y regardaient pas de si près.

Des relais furent disposés sur la route de Saint-Cloud au château de Luigny.

On se procura une chaise de voyage attelée de six chevaux.

Au jour indiqué, Bussy, le chevalier de Rabutin et leurs compagnons, bien montés, bien armés, se cachèrent dans un fourré du bois de Boulogne, sur le chemin que devait suivre le carrosse de madame de Miramion.

Ainsi, c'était en plein jour, presqu'aux portes de Paris, que Bussy dressait son guet-apens.

On avait rarement vu un pareil exemple d'audace et de mépris de toutes les lois.

Il ne faut pas oublier, cependant, que ce gentilhomme croyait agir du consentement de la jeune veuve, et n'avoir à faire violence qu'à ceux qui l'accompagneraient.

Madame de Miramion avait avec elle sa belle-mère et deux femmes à son service.

Tout à coup le carrosse est entouré d'une troupe de cavaliers.

Quelques-uns mettent pied à terre, coupant les traits des chevaux et arrachant le cocher de son siége.

Bussy se présente à la portière et, le feutre à la main, prie madame de Miramion de vouloir bien descendre.

Son intention était de la faire passer dans la chaise de poste, et de l'emmener à fond de train, sans plus s'inquiéter de la belle-mère et des servantes, qui s'en tireraient comme elles pourraient.

Les trois femmes, à la vue des cavaliers, poussent des cris de terreur et appellent au secours. Madame de Miramion elle-même, lorsque Bussy essaie de l'entraîner, lui oppose la plus vive résistance.

Cela l'étonne d'abord et fait naître quelque doute dans son esprit.

Mais il réfléchit aussitôt qu'il est censé commettre un véritable rapt. Madame de Maramion, bien pénétrée du rôle qu'elle doit jouer, ne feint certainement cette résistance que pour mieux tromper les femmes qui l'accompagnent, et paraître une victime quand elle est réellement une complice.

Mais comme la belle-mère et les deux servantes continuent à jeter des cris perçants, et le repoussent de toutes leurs forces chaque fois qu'il se présente à la portière pour prendre dans ses bras la jeune veuve, il imagine un excellent moyen de mettre fin à cette scène et sortir d'embarras.

Par son ordre, on attelle vivement au carrosse les six chevaux de poste, et l'équipage part à toute vitesse, suivi de son escorte.

Les femmes, folles de terreur, réitèrent de plus belle leurs appels désespérés ; mais le galop des chevaux, le bruit des roues, les claquements de fouet des postillons assourdissent leurs cris. Qui eût d'ailleurs osé arrêter cette troupe de cavaliers armés d'épées et de pistolets.

On atteignit bientôt le premier relais.

Là, quelques personnes s'amassèrent autour du carrosse, d'où sortaient des voix plaintives.

Bussy fit signe à son frère de fermer hermétiquement les rideaux de cuir des portières, tandis qu'il était occupé lui-même à presser les garçons d'écurie qui changeaient les chevaux.

Le chevalier de Rabutin et un de ses compagnons se mirent à boucler les rideaux ; madame de Miramion voulut les en empêcher, agitant ses bras hors du carrosse et implorant le secours des curieux attirés par cette scène de violence.

Une lutte s'engagea entre elle et ses ravisseurs, et la pauvre femme, ayant saisi par la lame l'épée du chevalier de Rabutin, se blessa cruellement.

La douleur, la vue de son sang qui inondait sa robe, la firent s'évanouir.

Les yeux de Bussy étaient enfin dessillés. Devant le désespoir, la résistance opiniâtre de madame de Miramion, il comprenait qu'il devait y avoir entre elle et lui quelque malentendu, et que le père de la Merci l'avait certainement trompé sur les intentions de sa pénitente.

Mais il pensa en même temps qu'il était trop tard pour reculer. Après s'être mis inconsidérément dans un tel embarras, le mieux qu'il avait à faire était d'aller jusqu'au bout et de tâcher de mériter son pardon, en rejetant l'acte de violence qu'il avait commis sur la force de son amour.

Il ne pouvait pas se figurer, d'ailleurs, qu'il n'y eût rien de vrai dans ce que lui avait dit le père Clément, et que toute cette intrigue amoureuse ne fût qu'un échafaudage de mensonge.

Le carrosse avait repris sa course rapide. Avant d'arriver au second relais, et comme on traversait un petit bois, Bussy fit arrêter, força la belle-mère et les deux servantes à descendre et les laissa sur la grande route.

Elles y étaient à se lamenter, lorsque des maraîchers qui se rendaient à Paris vinrent à passer. Ils consentirent à les emmener avec eux dans leur voiture. Le soir même, la famille de

madame de Miramion apprenait avec stupeur le rapt odieux dont elle avait été victime, mais sans connaître encore le nom du ravisseur.

Ce fut Aramis qui le découvrit.

Le mousquetaire se trouvait chez le père de sa maîtresse au moment où les trois femmes rentrèrent au logis, tout en larmes.

Il n'y avait aucune lumière à tirer du récit confus de la vieille belle-mère et des servantes. Aramis se livrait au désespoir, quand il se souvint tout à coup qu'un gentilhomme de sa connaissance lui avait parlé la veille de quelque chose qui ressemblait fort à la tragique aventure de madame de Miramion, d'un coup de main, d'une femme à enlever. Ce gentilhomme, à qui on était venu proposer d'y prendre part, avait décliné l'invitation.

Aramis courut chez lui.

— Vous est-il loisible, lui dit-il, de m'apprendre le nom de la personne qui a réclamé votre concours pour certaine expédition?

— Je n'y ai aucune répugnance, si cela vous intéresse, le secret ne m'ayant pas été recommandé.

— Il y va peut-être du bonheur ou du malheur de toute ma vie.

— Eh bien, c'est le chevalier de Rabutin, et je soupçonne fort qu'il travaillait pour son frère, le comte de Bussy. Autant que j'ai pu le comprendre, il s'agissait d'une jeune et riche veuve, de médiocre extraction, qu'il était indispensable de compromettre par quelque scandale public pour forcer la main à sa famille. Mais le chevalier prétendait que la belle ne demandait pas mieux que d'être violentée.

— Le chevalier de Rabutin en a menti par la gorge! s'écria Aramis d'une voix frémissante de colère.

— C'est bien possible, car ces Rabutins ont une abominable réputation. Permettez-moi, toutefois, mon cher Aramis, de vous donner un conseil en cette occasion.

— J'eusse préféré quelques renseignements de plus; mais voyons toujours le conseil.

— Vous aurez le renseignement et le conseil à la fois. Soyez prudent, si vous vous mêlez de cette affaire; le prince de Condé, qui est tout-puissant, protège le chevalier de Rabutin et le comte de Bussy, et c'est au château de Luigny, appartenant à ce prince, qu'on a dû conduire la dame.

Aramis ne put en savoir davantage pour le moment; mais certaines circonstances qui lui revinrent à la mémoire, le confirmèrent dans l'idée que Bussy était bien l'auteur du rapt.

Il avait aperçu deux ou trois fois le comte à l'église Saint-Paul, se dissimuler derrière quelque pilier, pendant les offices auxquels madame de Miramion avait l'habitude d'assister, et ce ne pouvait être le soin de son salut qui attirait dans la maison de Dieu ce coureur de ruelles.

L'avant-veille n'avait-il pas vu un des valets de Bussy rôder autour du logis de maître Bonneau, rue des Tournelles, et arrêter au passage pour causer avec elle à voix basse, une des femmes de la belle veuve?

Le mousquetaire ne perdit pas son temps à chercher de plus amples informations.

Il lui fallait réunir sans retard quelques amis de bonne volonté, pour se mettre à la poursuite des ravisseurs de sa maîtresse.

Athos et Porthos qu'il prévint sur l'heure, passèrent avec lui une partie de la nuit à recruter la petite troupe dont ils avaient besoin, et le lendemain matin les trois frères, à la tête d'une douzaine de cavaliers, sortaient de Paris, se dirigeant par la route de Melun vers Lieusaint.

Nous avons laissé Porthos et Aramis dans une auberge de ce village en compagnie de d'Artagnan, tandis qu'Athos, conduit par le fils de l'hôtelier, allait reconnaître le château de Luigny.

Qu'était devenue cependant la pauvre madame de Miramion?

Épuisée par tant d'émotions violentes, elle avait fini par tomber dans une sorte de somnolence douloureuse, et le reste du voyage s'accomplit sans qu'elle fît entendre de nouvelles plaintes.

Son ravisseur la croyait résignée. Mais quand on fut arrivé à Luigny et qu'on l'eut fait descendre du carrosse, toute son énergie lui revint.

Il faisait nuit noire; à la lueur de quelques torches que des valets portaient à la main et qu'ils agitaient en accourant, on entrevoyait les hautes et sombres murailles du château.

Outre les cavaliers de l'escorte, une centaine de gentilshommes que Bussy avait réunis en cas d'attaque, étaient rangés devant le pont-levis de la demeure féodale.

Les cheveux épars, les vêtements en désordre,

mais plus belle encore dans sa douleur et dans son indignation, qu'elle ne l'avait jamais été, madame de Miramion fit quelques pas vers eux.

— Messieurs, leur dit-elle, suis-je ici en présence de gentilshommes ou d'une troupe de bandits! Si vous êtes des gentilshommes, je vous prends à témoin du crime le plus odieux, du plus abominable attentat dont une femme ait été victime.

Un mouvement d'étonnement s'éleva autour d'elle.

— Où se cache-t-il donc, le lâche ravisseur qui a pu m'ôter la liberté, mais qui, je vous le jure, ne m'ôtera pas l'honneur! Est-il là, parmi vous! Ah! qu'il se montre enfin, et que je puisse, sous vos yeux, l'écraser de mon mépris!

Les gentilshommes se regardaient l'un l'autre et ne savaient que penser de cette scène extraordinaire.

Un vieux chevalier de Malte, qui avait fait partie de l'escorte, s'avança alors vers elle, après avoir échangé rapidement quelques paroles avec ses amis.

— Madame, lui dit-il du ton le plus respectueux et la tête découverte, aurions-nous été trompés, et n'étiez-vous pas d'accord avec M. de Bussy?

— Je ne connais pas, je n'ai jamais vu M. de Bussy.

— S'il en est ainsi, madame, reprit le chevalier de Malte, vous pouvez compter sur ma protection et sur celle des gentilshommes ici présents, contre toute tentative de violence.

Madame de Miramion consentit à se laisser conduire par le vieux chevalier dans une salle basse du château; mais elle ne voulut pas aller plus loin et monter dans une chambre qu'on lui avait préparée, quoique le lieu où elle se trouvait fût sombre, humide et des plus incommodes. C'était une ancienne chapelle, abandonnée depuis longtemps, et dont on avait fait un corps de garde pendant les guerres civiles.

Apercevant deux pistolets sur une table, elle s'en empara, et les plaça près d'elle, après s'être assurée qu'ils étaient chargés.

Comme on lui servit à manger, elle déclara qu'elle ne toucherait à rien, tant qu'elle ne serait pas libre.

Bussy, cependant, n'osait plus se présenter devant sa victime.

Il supplia le chevalier de Malte d'aller intercéder pour lui auprès de madame de Miramion, et de lui expliquer par quelle étrange fourberie il avait été amené à lui faire violence.

Le chevalier de Malte revint donc trouver madame de Miramion dans la chapelle.

Il lui montra la lettre que Bussy avait reçue du père Clément, pendant qu'il était à Péronne, et le prétendu billet dans lequel elle était censée accepter et encourager son amour et la recherche de sa main. Il lui peignit la douleur, le désespoir du comte, qui promettait, si elle daignait lui pardonner et mettre le comble à ses vœux, de lui faire oublier un crime involontaire par toute une vie de dévouement et d'affection.

— Ayez pitié de lui, madame, dit en terminant le vieux chevalier. Il est plus malheureux encore que coupable, quoique sa faute ait été grande. S'il n'avait pas éprouvé pour vous une si belle passion, il eût certainement prêté une oreille moins complaisante aux supercheries et aux conseils du mauvais prêtre qui l'a jeté dans cette aventure. Considérez aussi l'honneur qui doit rejaillir sur votre famille, d'une alliance avec une maison aussi illustre que celle des comtes de Bussy. Puis-je porter à mon ami quelque parole d'espoir?

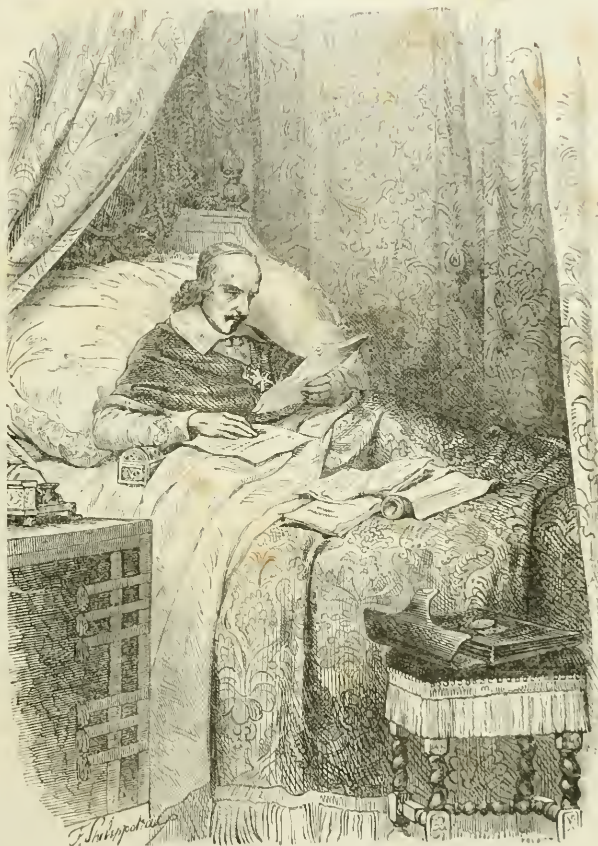
— Allez lui dire, répliqua madame de Miramion, qu'il n'a qu'un moyen de me faire tout oublier: c'est de me rendre immédiatement la liberté, de m'ouvrir les portes de cette prison et de ne reparaître jamais en ma présence.

En faisant cette réponse hautaine, madame de Miramion n'avait pas été uniquement inspirée par son attachement pour Aramis. Elle ne croyait pas à la grande passion de Bussy, et devinait les sentiments de cupidité qui lui servaient de mobile.

L'intervention du vieux chevalier, l'insistance et la chaleur qu'il avait mises à plaider la cause du ravisseur, venaient cependant de réveiller toutes ses alarmes.

Elle se sentit frissonner, à l'idée qu'elle allait passer la nuit dans le sombre château, loin des siens, sans défense, au milieu de ces gentilshommes inconnus, qui, pour lui avoir témoigné quelque pitié, n'en étaient pas moins les amis et les complices de Bussy.

Était-elle sûre, pendant cette longue nuit, de ne pas succomber à la fatigue, au sommeil, et pendant son sommeil, l'homme audacieux et violent qui n'avait pas reculé devant un enlèvement



Le cardinal Mazarin.

en plein jour, n'essaierait-il pas, par un nouveau crime, de lui imposer la nécessité d'une réparation?

— Mon Dieu! murmura-t-elle, m'avez-vous donc complétement abandonnée?

Elle fit une courte prière, donna une pensée à Aramis, et, un peu reconfortée, elle examina avec attention l'endroit où elle se trouvait.

La petite chapelle avait de hautes fenêtres grillées et une seule porte.

Si madame de Miramion parvenait à fermer cette porte en dedans, elle était sauvée et pourrait attendre sans crainte jusqu'au lendemain.

Elle allait s'en assurer, lorsque la porte s'ouvrit brusquement : c'était le comte de Bussy.

Madame de Miramion poussa un cri de terreur et se réfugia dans un angle, à l'autre extrémité de la chapelle.

Bussy se mit à genoux sur le seuil, et tendant les bras vers elle :

— Madame, lui dit-il, je viens implorer moi-même mon pardon. Serez-vous inexorable ? Écoutez au moins ma confession.

— Eh ! que pouvez-vous avoir à me dire que je ne sache déjà ! Vos actes n'ont-ils pas assez parlé ?

— Non, madame, continua Bussy, vous ne savez rien, ou plutôt vous ignorez mes sentiments, si vous connaissez mes actions. Comment pourriez-vous, d'ailleurs, être instruite de ces sentiments, qui viennent à peine de naître dans mon cœur ? Je vous ai promis une confession, je vais vous la faire sincère et complète.

Il se leva et fit quelques pas vers elle.

— Ah ! ne m'approchez pas, s'écria-t-elle, toute tremblante et pâle de terreur.

— Vous éprouvez donc pour moi une bien grande aversion !

— N'avez-vous pas tout fait pour vous l'attirer ?

— Oui, je l'avoue, je me suis conduit d'une manière indigne, et je ne veux plus chercher à m'excuser, à rejeter sur la fourberie d'un autre le crime que j'ai commis, quoiqu'il n'y ait rien que de vrai dans ce qu'on vous a dit des coupables manœuvres de votre ancien directeur. La faute dont je m'accuse maintenant, c'est de n'avoir pas été touché plus tôt de votre beauté incomparable, de vos charmes, de tous vos mérites; c'est de n'avoir guère songé, dans les projets que je formais à votre égard, qu'aux avantages de fortune que devait m'assurer votre possession. J'en suis bien cruellement puni aujourd'hui, m'étant peut-être aliéné pour toujours votre cœur au moment où je découvre enfin tous les trésors qu'il renferme. Oui, madame, c'est plus que de l'amour, c'est du respect, c'est de l'admiration que je ressens à cette heure pour la plus vertueuse, la plus noble, la plus adorable des femmes; et seriez-vous la plus obscure et la plus pauvre, que je vous dirais encore : Voulez-vous oublier ? voulez-vous pardonner ? voulez-vous être la comtesse de Bussy ?

— Malheureusement pour vous, fit madame de Miramion d'un accent ironique, je ne suis pas la plus pauvre, et je soupçonne fort que vous songez plus que jamais à redorer votre blason.

— Vous êtes bien cruelle !

— Cessez au plus vite cette comédie : quoique vous la jouiez admirablement, vous y perdriez votre temps.

— Mais si je vous disais : Vous êtes libre ! Si les portes de ce château vous étaient ouvertes; si quelques-uns des gentilshommes qui sont ici vous ramenaient à Paris, croiriez-vous à mes bons sentiments, me permettriez-vous de vous revoir ?

— Jamais !

— Mais c'est de la haine, cela !

— Non, c'est du mépris !

— Ah ! madame, s'écria Bussy, je prends le ciel à témoin que j'étais venu ici décidé à tout pour vous fléchir. Je me suis humilié devant vous ; je vous ai fait les aveux les plus pénibles. Vous êtes sans pitié pour moi, je serai sans pitié pour vous.

Il s'élança vers la table où madame de Miramion avait posé les deux pistolets qu'elle avait trouvés en entrant dans la salle, les jeta au loin, et s'avança, le regard ardent, les bras ouverts comme pour la saisir et l'étreindre.

Madame de Miramion tomba à genoux, et s'écria à son tour, d'une voix forte, dans une sorte d'exaltation fébrile :

— Mère du Dieu dont la parole a retenti autrefois dans cette chapelle profanée aujourd'hui, sous ces voûtes qui ont dû conserver quelque chose de la divinité, je fais un vœu éternel de chasteté ! Recevez donc mon serment : je jure de n'appartenir jamais qu'à vous et à votre divin Fils.

Elle se releva ensuite, et dit à Bussy :

— Maintenant, osez me toucher, osez me prendre !

Bussy hésita un instant. Elle s'avançait lentement vers lui ; il fit quelques pas en arrière, l'implora d'un geste désespéré, baissa la tête sous l'expression de son regard superbe et disparut bientôt.

Echappée à ce grand péril, madame de Mira-

mion referma la porte, qu'elle barricada du mieux qu'elle put avec tout ce qui se trouva sous sa main.

Puis la faiblesse de son sexe reprenant le dessus, épuisée, à bout de forces, elle se laissa tomber sur un banc. Toute l'horreur de sa situation lui apparut de nouveau ; ses larmes coulèrent abondamment, et le bruit des sanglots qui jaillissaient de sa poitrine haletante troubla seul le silence de la vieille chapelle.

XXIII

LA DÉLIVRANCE. — MADAME DE MIRAMION DÉCLARE A ARAMIS QU'ELLE NE PEUT PLUS ÊTRE A LUI. — UN COURS DE PHILOSOPHIE A L'USAGE DES AMANTS MALHEUREUX. — LA FEMME VOILÉE. — LE BILLET DE L'INCONNUE. — LADY ANNA S'EST VENGÉE. — GABRIELLE DE PREUIL MEURT EMPOISONNÉE PAR L'ANGLAISE.

Retournons à Lieusaint.

Au moment où Aramis achevait de raconter à d'Artagnan ce qu'il savait du rapt de la jeune et belle veuve, un galop de chevaux se fit entendre, et deux cavaliers s'arrêtèrent devant l'auberge.

Aramis, Porthos et d'Artagnan eurent à peine le temps de se lever : Athos entra dans la salle, suivi d'un vieux gentilhomme qui leur était inconnu.

— Messieurs, à cheval, s'écria-t-il joyeusement.

— Et madame de Miramion ? fit Aramis.

— Madame de Miramion est depuis hier au soir à Luigny ; elle n'a pas cessé un instant de protester contre l'acte de violence dont elle a été victime. Quant à Bussy, abandonné ce matin de presque tous ses amis, qui n'ont pas voulu se compromettre plus longtemps avec lui, il a perdu la tête et ne sait plus comment se tirer de cette méchante affaire : changeant à chaque instant de résolution, parlant tantôt de mettre madame de Miramion en liberté, tantôt de l'emmener à Bellegarde, qui est une place de sûreté de M. le prince de Condé, où il serait à l'abri de toute poursuite.

— Alors, il n'y a pas une minute à perdre, interrompit Aramis.

— Rassure-toi, répliqua Athos ; Bellegarde est à deux cents lieues d'ici, et on aurait le temps de l'arrêter dix fois sur les grands chemins, s'il exécutait ce projet insensé. D'ailleurs, il paraît que les officiers de justice de Melun ont été prévenus par quelques paysans, et que deux ou trois cents archers des gabelles sont déjà en marche pour venir assiéger Luigny..... Mais je crois, Dieu me pardonne, que je perds la tête comme ce misérable Bussy. Messieurs, je ne vous ai pas encore présentés.

Se tournant alors vers le vieux gentilhomme qui l'accompagnait :

— Porthos et Aramis, mes deux frères, mousquetaires comme moi, dans la compagnie de M. de Tréville ; le chevalier d'Artagnan, cornette aux gardes de M. des Essarts.

Puis s'adressant à Porthos, à Aramis et à d'Artagnan :

— M. de Guébriac, chevalier de Malte, que j'ai eu l'honneur de rencontrer en route, tout près du château de Luigny, qu'il venait de quitter. M. de Guébriac a bien voulu m'apprendre tout ce qui s'y est passé depuis hier. Désolé de s'être associé involontairement à une aussi détestable entreprise, car il croyait, comme tous ceux qui y ont prêté la main, que madame de Mira-

mion était consentante, ce loyal gentilhomme s'offre à nous accompagner ; il ne désespère pas d'amener par persuasion le comte de Bussy à nous remettre sa prisonnière, ce qui préviendrait ainsi tout nouveau scandale, dans l'intérêt même de cette dame.

Aramis était bien décidé à ne pas terminer cette affaire d'une manière aussi pacifique ; ce n'était pas trop, à ses yeux, de tout le sang du ravisseur pour venger l'honneur de sa maîtresse ; mais il ne jugea pas à propos d'exprimer en ce moment son opinion à ce sujet, et, quelques instants après, toute la troupe galopait sur la route de Luigny.

Quand elle arriva devant le château, le pont-levis était baissé.

Les cavaliers firent halte à une petite distance, et M. de Guébriac, comme cela avait été convenu, mit pied à terre pour aller parlementer avec Bussy.

Il revint bientôt.

— Tout est pour le mieux, messieurs, s'écria-t-il. Bussy a abandonné la partie ; apprenant que l'alarme avait été donnée à Melun, il a quitté le château avec tous les siens, il y a moins d'une heure, et madame de Miramion est libre ; vous n'avez plus qu'à la ramener au sein de sa famille.

Aramis vola plutôt qu'il ne courut auprès de sa maîtresse, tandis que Porthos, Athos, d'Artagnan et M. de Guébriac faisaient atteler le carrosse qui avait servi à l'enlèvement et qui allait servir maintenant à la délivrance.

Mais l'accueil qu'il reçut de madame de Miramion fut bien différent de celui auquel il s'attendait. Au lieu des effusions de l'amour et de la reconnaissance, il ne trouva d'abord chez elle qu'une contrainte, une réserve presque glaciale.

Aux premiers mots qu'il lui adressait, pour lui exprimer une joie qui tenait presque du délire, à ses transports passionnés, elle ne répondait que par quelques paroles embarrassées; elle détournait la tête, elle évitait ses regards, elle cherchait à se dégager de ses bras qui l'étreignaient doucement.

— Ah! si l'on pouvait mourir de bonheur, murmurait-il en la pressant sur son cœur, je mourrais en ce moment à vos pieds..... Mais pourquoi me repoussez-vous? Pourquoi ce silence..... Ma chère Marie... Madame, qu'ai je donc fait qui vous ait offensée?

Elle parvint à se dégager, et alla s'asseoir loin de lui, cachant sa figure dans ses deux mains. Aramis ne savait plus que penser; il s'élança vers elle, écarta ses mains. Madame de Miramion avait le visage baigné de larmes. Elle donna enfin un libre cours à sa douleur.

— Fuyez-moi! s'écria-t-elle, abandonnez la plus infortunée des femmes!... Vous voyez bien que votre présence déchire mon cœur, et que je suis à bout de forces!

— Mais qu'y a-t-il donc? expliquez-vous de grâce! Vous allez me rendre fou?

— Fuyez-moi, vous dis-je!... Nous sommes séparés pour jamais... Je ne puis plus vous appartenir!

Aramis se méprit sur la cause de son désespoir.

Une horrible pensée lui vint à l'esprit : il crut que Bussy, ajoutant un nouveau crime à son attentat, avait fait subir à sa victime le dernier outrage. Un éclair de fureur jaillit de ses yeux :

— Ah! le misérable! l'infâme, s'écria-t-il avec un geste terrible.

Elle devina sa pensée.

— Aramis, fit-elle, je suis encore digne de vous; mais, hélas! c'est pour sauver mon honneur que j'ai creusé entre nous deux un abîme qui nous sépare pour toujours.

Elle lui dit alors ce qui s'était passé dans la chapelle la nuit précédente, et le vœu de chasteté qu'elle avait prononcé au moment où, seule avec Bussy, sans défense, elle s'était crue tout à fait perdue.

Le mousquetaire essaya vainement de lever ses scrupules, de lui faire comprendre que ce vœu ne pouvait avoir la portée absolue qu'elle lui donnait.

Madame de Miramion, dont les sentiments de piété et la grande dévotion s'étaient réveillés avec une nouvelle énergie, au milieu des circonstances extraordinaires et de l'aventure tragique qu'elle venait de traverser, demeura inébranlable dans sa résolution.

Elle fit à Aramis les adieux les plus touchants, les plus pathétiques qu'il soit possible d'imaginer, lui jura qu'elle garderait au fond du cœur un souvenir impérissable de son amour; mais elle le supplia de ne jamais plus chercher à la

revoir, et ne lui permit même pas de la reconduire à Paris.

Ce fut le vieux chevalier de Malte qui monta avec elle dans le carrosse et qui la ramena le soir même chez son père.

Madame de Miramion ne rompit pas le vœu qu'elle avait fait; elle ne se remaria jamais, se consacra uniquement à l'éducation de sa fille, et, quand elle eut marié celle-ci à un président à mortier de Paris, nommé M. de Nesmont, elle s'adonna à des œuvres de charité qui lui valurent une grande réputation.

Bussy Rabutin a raconté à sa manière sa conduite odieuse et l'acte inqualifiable de violence qu'il avait commis contre la riche et jeune veuve, objet de ses convoitises. Saint-Simon a consacré aussi une page de ses Mémoires à ce curieux épisode de l'histoire des mœurs du dix-septième siècle.

« On perdit cette année, dit-il, madame de Miramion (1696), et ce fut une véritable perte. Elle s'appelait Bonneau et son père le sieur de Rubelle, de fort riches bourgeois de Paris.

« Elle avait épousé un autre d'Orléans, fort riche aussi, dont le père avait obtenu des lettres patentes pour changer son nom en celui de Beauharnais. Elle fut mariée et veuve la même année, et demeura grosse d'une fille qu'elle maria à M. de Nesmond, qu'elle vit longtemps président à mortier à Paris, et qui n'eut point d'enfant.

« Madame de Miramion, jeune, belle et riche, fut excessivement recherchée de se remarier, sans y vouloir rien entendre. Bussy-Rabutin, si connu par son *Histoire amoureuse des Gaules*, et par la profonde disgrâce qu'elle lui attira, et encore plus par la vanité de son esprit et la bassesse de son cœur, quoique très-brave à la guerre, la voulait épouser absolument, et, protégé par M. le Prince, qui n'eut pas dans la suite lieu de se louer de lui, l'enleva et la conduisit dans un château.

« Tout en y arrivant, elle prononça devant ce qui s'y trouvait de gens un vœu de chasteté, puis dit à Bussy que c'était à lui de voir ce qu'il voulait faire.

« Il se trouva étrangement déconcerté de cette action si forte et si publique, et ne songea plus qu'à mettre sa proie en liberté et à tâcher d'accommoder son affaire.

« De ce moment, madame de Miramion se consacra entièrement à la piété et à toutes sortes de bonnes œuvres. C'était une femme de grand sens et d'une grande douceur, qui, de sa tête et de sa bourse, eut part à plusieurs établissements très-utiles à Paris; et elle donna sa perfection à celui de Sainte-Geneviève, sur le quai de la Tournelle, où elle se retira et qu'elle conduisit avec grande édification, et qui est si utile à l'éducation de tant de jeunes filles et à la retraite de tant d'autres filles et veuves.

« Le roi eut toujours une grande considération pour elle, dont son humiliation ne se servait qu'avec grande réserve et pour le bien des autres, ainsi que de celle que lui témoignèrent toute sa vie les ministres, les supérieurs ecclésiastiques et les magistrats publics.

« Sa fille, dont la maison était contiguë à la sienne, se fit un titre d'en prendre soin après sa mort, et, devenue veuve, se fit dévote en titre d'office et d'orgueil; sans quitter le monde qu'autant qu'il fallut pour se relever sans s'ennuyer. Elle s'était ménagé les accès de sa mère de son vivant, et les sut bien cultiver après, surtout madame de Maintenon, dont elle se vantait modestement.

« Ce fut la première femme de son état qui ait fait écrire sur sa porte : *Hôtel de Nesmont*. On en rit, on s'en scandalisa; mais l'écriteau demeura, et est devenu l'exemple et le père de ceux qui de toute espèce ont peu à peu inondé Paris. C'était une créature suffisante, aigre, altière, en un mot, franche dévote, et dont le maintien la découvrait entièrement. »

Dans sa *Description de Paris*, Piganiol de la Force a parlé également de madame de Miramion et de quelques-unes de ses fondations de charité :

« Derrière l'hôpital de la Pitié et dans la rue de Puits-l'Hermite, est la maison de Sainte-Pélagie, qui est aussi dépendante de l'Hôpital-Général et est sous la même administration. C'est au zèle et en partie aux bienfaits de Marie Bonneau, veuve de Jean-Jacques Beauharnais de Miramion, que le public est redevable de l'établissement de cette maison, où l'on enferme les femmes et les filles dont la conduite est scan-

dalense, soit qu'elles s'y retirent d'elles-mêmes, soit qu'on les y mette de force par ordre du roi ou par l'autorité des magistrats.

« Le projet en fut formé par cette pieuse dame, et par elle proposé à la duchesse d'Aiguillon, à la dame de Farinvillers et à la dame de Traverse. Ces trois dames crurent entrevoir de l'impossibilité dans la réussite ; mais madame de Miramion leur persuada le contraire, et offrit de donner dix mille livres et toute son application, pour la réussite de cette entreprise.

« On acheta avec cet argent une place près de la Pitié, où l'on fit bâtir une maison convenable au dessein qu'on avait. Madame de Miramion en dressa elle-même la règle, et les administrateurs de l'Hôpital-Général se chargèrent de la faire observer.

« On fit ici deux appartements séparés, l'un pour les filles et les femmes qui viennent s'y retirer d'elles-mêmes, et cet appartement fut nommé *Sainte-Pélagie;* et l'autre pour les filles et les femmes que l'on y enfermait de force, et il fut nommé le *Refuge*. Louis XIV, par ses lettres patentes du mois d'avril 1665, registrées au parlement le 5 juin suivant, confirma cet établissement. »

Enfin, voici comment Bussy s'exprime lui-même dans ses Mémoires, pour essayer d'atténuer, par une franchise habilement calculée, ce que son attentat contre madame de Miramion avait eu d'odieux :

« Je n'ai que faire d'avouer que cette entreprise fut imprudente ; dès que je me suis résolu d'en faire le récit, je me suis attendu qu'elle serait condamnée; mais cela ne m'a point fait de peur; car je crains plutôt de mentir que d'être blâmé.

« Il faut dans l'histoire une certaine sincérité que je ne trouve en pas une. Je n'ai encore vu personne qui se soit mêlé de faire des Mémoires, confesser qu'il ait fait une faute ; on fait comme dans le roman, où l'on ne dit pas les choses comme elles ont été, mais comme elles ont dû être. Aussi ne crois-je, de la plupart de tout ce que ces façons de héros me disent d'eux, que les choses que les historiens fidèles en ont écrit.

« Pour moi, quand j'avoue mes fautes, ce n'est pas que je ne les puisse défendre, en sorte que j'imposerais peut-être au public ; mais il me faudrait parler contre mon sentiment, et si je ne suis pas content de moi, il m'importe fort peu que les autres le soient. Je suis absolument incapable de goûter du plaisir d'une réputation que je sentirais bien ne pas avoir méritée.

« Ce libre aveu de mes fautes ne vient pas aussi d'effronterie ; au contraire, j'en ai de la honte et du repentir ; mais je sais qu'il n'y a que Dieu de parfait, et puisque je veux parler de moi, j'en veux dire le mal comme le bien : il ne tiendra qu'aux lecteurs d'en faire leur profit, d'imiter l'un et de se défendre de l'autre (1). »

Le soir même où le chevalier de Guébriac ramenait chez son père madame de Miramion, nous retrouvons d'Artagnan à Paris, chez Aramis qui lui avait offert l'hospitalité.

Porthos devait venir le chercher le lendemain pour le conduire au Val-de-Grâce, auprès de Julie d'Aubusson et de mademoiselle Gabrielle de Preuil.

Aramis était inconsolable du dénouement si triste et si imprévu de son amour pour madame de Miramion.

Il ne pouvait se faire à l'idée cruelle de ne plus la revoir ; il maudissait la fatale destinée qui ne lui avait rendu une maîtresse adorée que pour la lui enlever aussitôt ; il jurait à d'Artagnan qu'il ne survivrait pas à la perte de toutes ses espérances.

Quoique d'Artagnan, après sa longue traite, n'ayant pas parcouru moins de deux cents lieues en dix jours, succombât à la fatigue et éprouvât le plus grand besoin d'un repos et d'un sommeil réparateurs, il ne voulait pas quitter son ami, en proie à un tel désespoir, sans avoir essayé, sinon de le consoler, du moins de le distraire un peu de son chagrin. Dans ce louable but, il entreprit de lui faire un véritable cours de philosophie à l'usage des amants malheureux.

— Mon cher Aramis, lui dit-il, c'est folie que de chercher à tirer d'une chose quelconque ce qui n'y est pas, et de demander, par exemple, à l'amour le bonheur de toute sa vie, quand il ne contient que le plaisir d'un instant.

Le début promettait. Aramis n'y contredisant point, d'Artagnan poursuivit :

— On ne bâtit pas sur le sable ; personne n'a jamais songé à diriger les nuées, pas plus qu'à

(1) Mémoires de Bussy, tome Ier, page 267.

emprisonner les rayons du soleil, et celui qui s'embarque sur la mer océane doit s'attendre à voir éclater sur sa tête toutes les bourrasques du ciel, s'entr'ouvrir sous lui tous les abîmes de la plaine liquide.

Il promena sur son auditoire un regard satisfait, et, prenant son silence pour un témoignage d'assentiment, il continua sa triomphante période :

— Or, comme il est surabondamment démontré et prouvé que la femme est un être ondoyant, capricieux, fantasque et multiple, compter sur elle, c'est s'embarquer la veille d'une tempête, c'est vouloir emprisonner le rayon de soleil, diriger le nuage; lui confier notre bonheur, c'est bâtir sur le sable mouvant. La meilleure nous trompe, en se trompant elle-même...

— Mademoiselle Gabrielle de Preuil vous a-t-elle donc trompé? interrompit Aramis; avez-vous cessé de penser à lui confier votre bonheur, pour me parler ainsi ?

D'Artagnan se mordit les lèvres. Il s'apercevait un peu tard qu'il avait fait fausse route, ou plutôt que, pour atteindre trop vite le but, il l'avait considérablement dépassé.

Mais, comme un capitaine habile qui répare sur le terrain même l'ordre mal conçu d'une bataille, par un hardi mouvement de flanc, il changea tout à coup de tactique; il appela même à son secours et mit en ligne des troupes toutes fraîches.

— Eh bien, oui, reprit-il, nous avons, vous et moi, rencontré, par un miracle du ciel, deux femmes qui font exception à la règle générale, deux femmes dignes d'un amour sincère : madame de Miramion et mademoiselle de Preuil. Porthos a eu aussi cette fortune inouïe : Julie d'Aubusson mérite toute l'affection qu'il lui a vouée. Mais reconnaissez alors, par l'exemple de votre frère, qu'il ne faut jamais désespérer de rien, et qu'à ne considérer que les qualités exceptionnelles de ce sexe charmant, on y trouve autant de motifs de consolation qu'à envisager seulement ses défauts habituels.

— Je voudrais bien voir cela, fit Aramis ; que puis-je attendre désormais de la grande vertu de madame de Miramion, qui lui a fait sacrifier son amour à ses sentiments de piété ?

— Porthos, il y a quatre ans, n'était-il pas dans une situation pire encore que la vôtre ? Julie d'Aubusson, retirée au couvent de Rambouillet, lui avait déclaré que leur liaison était définitivement rompue et qu'elle était décidée à entrer en religion : il se désespérait comme vous. Tous les malheurs fondaient alors à la fois sur votre frère ; M. de Vigneul s'échappait de la prison du Châtelet, l'action criminelle intentée contre lui était interrompue par ordre du cardinal ; Porthos fut mis à la Bastille... Aujourd'hui, il est libre ; Julie n'a pas cessé de l'aimer, et lui accordera sa main, si le parlement, qui vient d'être saisi de nouveau par elle de son procès contre M. de Vigneul, prononce la nullité de son mariage pour cause de bigamie. Prenez patience, laissez faire le temps, qui est le grand médecin des cœurs affligés et des amants malheureux; il vous apportera des consolations imprévues.

— Il n'y en a plus pour moi, répondit Aramis en secouant la tête : vous ne connaissez pas madame de Miramion; la douceur de son caractère, l'exquise sensibilité de son âme cachent une fermeté singulière, et quand elle a pris une résolution, rien ne saurait l'en faire départir.

— Eh ! s'il en est ainsi, travaillez à l'oublier !

— Auriez-vous oublié aussi facilement mademoiselle de Preuil, si les craintes dont vous avait rempli la lettre de Julie d'Aubusson s'étaient réalisées ?

— Un tel malheur eût été irréparable.

— Le mien ne l'est pas moins. Soyez heureux, mon cher d'Artagnan, heureux comme le sera Porthos. Le spectacle de votre bonheur m'aidera peut-être à supporter mon chagrin ; mais quant à m'en guérir, jamais, je ne connais pas d'autre remède que la mort. Ah ! que n'ai-je rencontré ce misérable Bussy ! que n'ai-je pu croiser l'épée contre lui ! Si le sort avait trahi ma vengeance, si le fer du lâche ravisseur m'avait percé le cœur, du moins les maux dont je souffre m'eussent-ils été épargnés; mieux vaut mourir heureux et regretté, que de vivre misérable et sans affections.

— Vive Dieu ! s'écria d'Artagnan, le lamentable spectacle que vous me donnez m'avait fait oublier Bussy. Le traître et le déloyal n'a pas reçu le châtiment qu'il mérite, et vous parlez de mourir ! Ne disiez-vous pas que tout son sang suffirait à peine à vous satisfaire? Nous nous mettrons à sa poursuite, et nous saurons bien le découvrir, si loin qu'il soit allé se cacher. Il a dû rejoindre l'armée de M. le Prince. Je serai votre second. L'injure qu'il vous a faite est la mienne, comme elle est celle de Porthos et d'Athos. Les

mousquetaires du roi, depuis que je les ai quittés, sont-ils devenus si endurants, qu'ils puissent subir de tels affronts, et songer à autre chose qu'à une prompte et éclatante vengeance! Nous dégainions sur l'heure, autrefois, pour moins que cela! Vous vous battrez contre Bussy, mon cher Aramis, si vous succombez, je prendrai votre place; Athos et Porthos ne failliront pas à la besogne et prendront la mienne, si j'y échoue, et toute la compagnie des mousquetaires viendra à la rescousse. Bussy n'en réchappera pas; vous pouvez le considérer d'ores et déjà comme un homme mort, et si ce n'est pas là une consolation, je renonce à consoler désormais âme qui vive.

D'Artagnan n'épargnait pas les arguments; mais Aramis ne parut pas plus touché de celui-là que des autres.

Comme il gardait le silence, d'Artagnan, à bout de philosophie et de rhétorique, lui lança cette apostrophe :

— Mordiou! auriez-vous donc, vous aussi, fait quelque vœu de capucinade?

Une légère rougeur colora la figure d'Aramis; mais, reprenant presque aussitôt son air de tristesse désespérée :

— Madame de Miramion, répliqua-t-il, m'a fait jurer de ne plus chercher querelle au comte de Bussy : me déclarant que, de son côté, afin d'éviter tout éclat fâcheux, tout scandale dont sa réputation aurait à souffrir, elle avait l'intention d'intervenir auprès de sa famille, et de l'empêcher de porter plainte contre le ravisseur. Ainsi, vous le voyez, il ne me reste rien, par même la possibilité de me venger de celui par qui tout espoir de bonheur m'a été ravi.

— S'il en est ainsi, pardonnez-moi, lui dit d'Artagnan en lui prenant les deux mains qu'il serra avec force dans les siennes; oubliez les paroles malsonnantes qui ont pu m'échapper, aussi bien que mes réflexions saugrenues sur le chapitre des femmes. Je vous jure que je n'en pensais pas un traître mot. Mon amitié, pour avoir été quelque peu brutale, n'en est pas moins des plus vives et des plus sincères; s'il ne lui est pas permis de dissiper complétement vos cruels chagrins, laissez-lui croire qu'elle parviendra à les adoucir.

Cependant l'enlèvement de madame de Miramion avait fait un bruit énorme.

De la Place-Royale jusque dans les nouveaux quartiers du faubourg Saint-Germain, on ne parlait que de la belle veuve et de l'attentat dont elle avait été victime.

Les noms des trois mousquetaires qui s'étaient rendus avec leurs amis au château de Luigny pour arracher la prisonnière des mains du comte de Bussy, étaient dans toutes les bouches; on avait également recueilli les noms du chevalier de Guébriac et de d'Artagnan, et vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées, depuis la délivrance de madame de Miramion, que les moindres circonstances de son aventure alimentaient la chronique.

Ce fut ainsi que ceux qui avaient connu d'Artagnan avant son départ pour l'armée et sa longue absence, furent presque immédiatement informés de son retour à Paris.

Porthos, qui logeait alors rue de Taranne, sortait le lendemain vers midi, pour se rendre chez Aramis.

Nous avons dit qu'il devait y prendre d'Artagnan et le conduire au Val-de-Grâce.

Son frère demeurait tout auprès, dans une maison garnie, à l'encognure de la rue Jacob et de la ruelle des Deux-Anges, dont l'autre extrémité débouchait dans la rue Saint-Benoît.

Au moment où Porthos s'engageait dans la ruelle des Deux-Anges, qui était fort étroite et assez obscure, les maisons s'y touchant presque par leurs pignons, une femme vint à lui et d'un geste l'invita à s'arrêter.

Un voile épais cachait ses traits, mais à sa tournure on devinait qu'elle était jeune, et Porthos, qui s'y connaissait, aurait juré qu'elle était jolie, rien qu'à la délicatesse de ses mains aux doigts effilés, et à l'éclat de ses yeux qui brillaient à travers les plis de son voile.

Quoiqu'elle fût vêtue d'une manière très-simple et parût appartenir à la classe de la plus petite bourgeoisie, le mousquetaire se découvrit, aux premiers mots qu'elle lui adressa : il flairait un déguisement.

— Monsieur Porthos, lui dit-elle, excusez-moi si j'en use si librement avec vous : il y va de l'intérêt d'un de vos meilleurs amis.

— Je suis tout à vos ordres, madame; parlez : que puis-je faire, qui vous soit agréable?

— Rien pour moi, mais beaucoup pour M. d'Artagnan.



Le prince de Conti.

— Alors, c'est absolument comme si c'était pour moi-même.

— D'Artagnan est à Paris, n'est-ce pas?

— Depuis hier.

— Le verrez-vous aujourd'hui?

— Dans quelques instants.

La femme voilée lui présenta un petit billet cacheté.

— Voudriez-vous bien lui remettre ce pli?

Depuis un instant Porthos examinait avec attention l'inconnue.

Sa voix, sa tournure, éveillaient chez lui quelque souvenir confus. Ne l'avait-il pas déjà rencontrée quelque part?

Elle se méprit sur son attitude, et pensa qu'il hésitait à se charger de la commission.

— Oh! rassurez-vous, lui dit-elle, il ne s'agit pas de ce que vous supposez.

— Que croyez-vous donc que je suppose, madame?

— Que sais-je : peut-être quelque message de

galanterie. Je vous affirme que ce pli contient tout autre chose.

— Je le regretterais pour d'Artagnan... mais je n'en crois rien.

Il prit le billet.

— C'est tout? fit-il.

Sans lui répondre un seul mot, l'inconnue ramena avec soin son voile, qui s'était un peu dérangé, le salua d'un geste qui sentait la grande dame, et, s'éloignant rapidement, disparut au bout de la ruelle.

D'Artagnan attendait Porthos avec la plus vive impatience. Dès qu'il le vit entrer, il courut à lui.

— Vous êtes en retard, lui dit-il.

— Je suis au contraire bien en avance. Le parloir ne s'ouvre pas au Val-de-Grâce avant deux heures.

— Que vais-je donc faire jusque-là?

— Lire ce billet.

— Ce billet est pour moi ?

— Apparemment.

D'Artagnan l'examinait sans l'ouvrir.

— D'où le tenez-vous?

— Une femme voilée qui me guettait sans doute au passage, à deux pas d'ici, vient de me le remettre. Il paraît que vous êtes toujours fort couru.

— Vous plaisantez, mon cher Porthos.

— Je parle sérieusement, quoique le sujet n'en vaille peut-être pas la peine... Vous étiez très-séduisant sous la casaque de mousquetaire, et votre brusque départ dut faire bien des malheureuses.

— Une femme voilée? répétait d'Artagnan.

— Soyez sans inquiétude, mademoiselle Gabrielle de Preuil n'en saura rien. Mais lisez donc votre poulet d'amour. Je ne pousserai pas l'indiscrétion jusqu'à vous demander le nom de la belle.

— Une femme voilée! répétait encore d'Artagnan, qui tournait et retournait le billet dans ses mains.

— Sa voix, son regard dont l'éclat singulier perçait pour ainsi dire la gaze épaisse dont elle était enveloppée, m'ont frappé.

— L'auriez-vous déjà vue?

— Je ne sais... J'ai eu comme un vague souvenir.

— Au Louvre, peut-être..... il y a cinq ans, avant votre disgrâce.

— Il me semble que c'est plus récent que cela... quelle idée ! non, c'est impossible !... Mais comme vous êtes pâle... Votre main tremble... Auriez-vous le même soupçon que moi? Lisez, lisez vite!

Porthos avait aperçu deux ou trois fois lady Anna d'Herford, depuis sa sortie de la Bastille, en allant voir Julie d'Aubusson.

D'Artagnan rompit brusquement le cachet. A peine eut-il jeté les yeux sur le billet, que de sa gorge contractée jaillit un son rauque, formidable, une horrible imprécation.

Le billet que l'inconnue avait remis à Porthos ne contenait que ces trois lignes :

« Je vous ai dit de trembler pour tous ceux que vous aimez. Allez au couvent du Val-de-Grâce, et vous saurez ce que vaut la haine de lady d'Herford. »

On devine dans quel état d'Artagnan et Porthos arrivaient, un quart d'heure après, au Val-de-Grâce.

Julie d'Aubusson accourut au parloir, les yeux baignés de pleurs.

A la vue de d'Artagnan, elle put à peine prononcer quelques paroles entrecoupées de sanglots.

— Ah ! venez, venez, lui dit-elle, si vous voulez recueillir le dernier soupir de ma pauvre Gabrielle.

Ils la suivirent, muets de stupeur.

Avec l'autorisation de la supérieure, Julie d'Aubusson les conduisit dans la chambre de mademoiselle Gabrielle de Preuil. Elle était étendue sur sa couche, immobile, blanche comme une morte, les deux mains croisées sur sa poitrine qu'elle semblait comprimer, la respiration haletante, les yeux démesurément ouverts, mais fixes et sans regard. Deux religieuses, assises au pied du lit, récitaient la prière des agonisants ; une autre se tenait debout au chevet.

D'Artagnan tomba à genoux, saisit une de ses mains qu'il porta à ses lèvres et arrosa de larmes. Gabrielle parut alors le reconnaître, et sur son angélique visage contracté par la souffrance, un pâle et triste sourire se répandit.

Lady Anna d'Herford, qui avait quitté le couvent quelques jours auparavant, y était revenue inopinément la veille, sous prétexte de faire ses adieux à ses deux nouvelles amies, Julie et Gabrielle, et de prendre congé de la supérieure. Elle était forcée, avait-elle dit, de se rendre im-

médiatement à Londres, pour sauver sa fortune, gravement compromise, au milieu des troubles qui désolaient son pays ; ajoutant que son intention formelle était de rentrer dans le pieux asile, aussitôt que le but de son voyage serait atteint, et d'y reprendre l'œuvre interrompue de sa conversion.

Gabrielle était retenue depuis deux jours dans sa chambre par une légère indisposition. Lady Anna d'Herford, dont l'amitié pour cette charmante fille semblait avoir quelque chose de passionné et d'excessif, passa plusieurs heures auprès d'elle, lui prodiguant mille soins affectueux, et lui préparant elle-même l'eau de chicorée que le médecin du Val-de-Grâce avait ordonnée à la malade.

Vers le soir, l'Anglaise s'était retirée, annonçant qu'elle reviendrait peut-être une dernière fois le lendemain.

Quelques instants après son départ, mademoiselle de Preuil ayant bu de cette eau de chicorée, elle avait été prise presque subitement de douleurs d'estomac atroces, de convulsions ; le mal n'avait fait qu'empirer dans la nuit ; tout espoir de la sauver était maintenant perdu, et le mot de poison, prononcé tout bas par le médecin, remplissait d'effroi la communauté. Les soupçons s'étaient portés immédiatement sur lady d'Herford, mais on se perdait en conjectures sur les motifs qui avaient pu l'amener à commettre cette action abominable.

Ce fut Julie d'Aubusson qui donna à Porthos tous ces détails ; quant à d'Artagnan, son désespoir l'avait plongé dans une telle prostration, qu'il était hors d'état de rien entendre.

Porthos avait reçu les confidences de son ami ; il connaissait les moindres circonstances de sa liaison singulière avec l'Anglaise, et la cause de la haine implacable qu'elle lui avait vouée ; mais quoiqu'il devinât le mystère de ce tragique événement, il ne voulait rien en révéler sans l'assentiment de celui qui y avait le plus grand intérêt.

Lorsque Gabrielle de Preuil eut rendu le dernier soupir, il fallut presque employer la force pour arracher d'Artagnan de la chambre mortuaire.

Porthos le ramena en carrosse chez son frère Aramis, qui le garda un mois entier auprès de lui, s'efforçant à son tour de le consoler, et y parvenant encore moins, que d'Artagnan n'était parvenu à le consoler lui-même de la perte de madame de Miramion.

XXIV

QUATRE ANS APRÈS. — LA FRONDE. — LA JOURNÉE DES BARRICADES RACONTÉE PAR D'ARTAGNAN. — LE CONSEILLER BROUSSEL. — ÉPISODE GALANT ET TRAGIQUE. — LE PRÉSIDENT MATHIEU MOLÉ. — ANNE D'AUTRICHE EST FORCÉE DE CÉDER DEVANT LA SÉDITION DES PARISIENS.

Quatre années se sont écoulées depuis les événements qui ont fait le sujet des précédents chapitres. Nous sommes au mois de juin 1648 ; les troubles de la Fronde viennent de commencer.

La compagnie des mousquetaires du roi n'existe plus. Le cardinal Mazarin l'a cassée, sous prétexte d'économie ; mais le véritable motif de cette suppression a été le refus de M. de Tréville de se démettre de son brevet de capi-

taine-lieutenant en faveur d'un des neveux du cardinal, l'aîné des Mancini.

D'Artagnan a quitté les gardes de M. des Essarts; il est au service du premier ministre, qui l'a déjà employé à diverses missions de confiance; cependant, tout en étant *domestique* de Son Éminence, comme on disait à cette époque de ceux qui faisaient partie à un titre quelconque de la maison d'un grand personnage, notre héros n'a qu'une médiocre estime pour Mazarin : on va en juger, du reste, par les passages suivants de ses Mémoires (1), que nous reproduisons textuellement.

C'est un récit de la fameuse journée des *Barricades*, mêlé à quelques faits de la vie privée de d'Artagnan.

« Ce ministre s'était fait une infinité d'ennemis par l'esprit sordide qu'il montrait en mille occasions. S'il venait à vaquer d'une charge, soit de guerre ou autrement, il ne fallait point compter qu'il considérât, pour la donner, ni le service, ni le mérite. Celui qui lui en offrait le plus était toujours préféré aux autres; ce qui l'avait rendu tellement odieux à ceux qui y prenaient quelque intérêt, qu'ils l'eussent depuis longtemps renvoyé en Italie, si cela n'avait dépendu que d'eux.

« Le peuple n'en était pas plus content, accablé d'édits et d'impôts, et les murmures qui s'élevaient de toute part eussent produit sans doute, dès l'année 1645, les plus méchants effets, si M. le prince de Condé n'eût conjuré la sédition par sa prudence. Mais étant mort en 1645, le duc d'Enghien, son fils, qui prit son nom et devint le « grand Condé, » ne témoigna pas pour le cardinal Mazarin la même considération que lui avait montrée son père, soit qu'il fût d'un caractère moins prudent, soit qu'il eût quelque sujet de plainte contre le ministre.

« Le cardinal, à qui il ne fallait que montrer les dents pour en avoir tout ce que l'on voulait, ne sut pas plus tôt les plaintes que le prince faisait contre lui, qu'il mit tout en œuvre pour regagner son amitié.

« Il y employa tous ceux qui avaient quelque crédit sur son esprit, et comme le duc de Châtillon passait pour en avoir beaucoup, il lui fit proposer, pour prix du service qu'il lui demandait et de ses bons offices auprès de M. le Prince, le bâton de maréchal de France.

« Le duc de Châtillon, qui avait déjà eu cette haute dignité par deux fois dans sa maison, et qui croyait la mériter aussi bien que ceux des siens qui en avaient été honorés, se trouva choqué du marché que lui offrait le cardinal.

« Il répondit à celui qui lui en parlait de la part de l'Éminence, que c'était à ses bons et loyaux services que cette dignité était due, et non à l'intrigue qu'on voulait lui faire nouer; qu'il laissait cela à ceux qui y étaient plus propres que lui, et qu'il était fermement décidé à ne tenir jamais que de son épée le bien qui lui arriverait.

« Le cardinal se tourna alors du côté de Guitaut, qui était le favori du Prince. Celui-ci ne se montra pas si fier que le duc de Châtillon, et moyennant vingt mille écus comptant, il lui promit de travailler à lui valoir l'amitié de son maître.

« Par l'entremise de Guitaut, le prince de Condé et le cardinal Mazarin finirent par se réconcilier. Ils se promirent réciproquement de ne rien faire désormais qui les pût brouiller de nouveau, et ils scellèrent cette promesse par un grand repas que leur donna le maréchal de Grammont, qui était leur ami commun.

« La campagne de 1648 commença sur ces entrefaites, et comme les ennemis avaient repris Courtray et fait quelques autres conquêtes, les adversaires du cardinal Mazarin, les mécontents, les futurs frondeurs ne manquèrent pas de lui imputer ces revers. On l'accusait tout haut de tirer la guerre en longueur, parce qu'il y trouvait son compte; tandis que, si elle cessait, il n'aurait plus aucun prétexte pour lever de nouveaux impôts.

« Ce fut alors que le parlement refusa de vérifier quelques édits, et comme on ne pouvait lever de l'argent sur le peuple que ce ne fût de son consentement, il y eut diverses allées et venues pour amener le parlement à faire ce que le roi demandait.

« Quelques membres du parlement essayèrent néanmoins de concilier les droits du peuple avec ceux du roi, par certains accommodements; mais d'autres, plus entêtés, firent échouer cette tentative, et il y eut plus que jamais des obstacles

(1) *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi,* contenant quantité de choses particulières et secrètes, qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand. — Cologne, chez Pierre Marteau, 1700. (Tome Ier, pages 473 et suivantes.)

à la vérification des édits que le roi, ou plutôt son ministre, avait envoyés à cette compagnie.

« Ces membres récalcitrants du parlement allèrent plus loin : ils se firent présenter sous main une requête séditieuse, par laquelle Son Eminence était accusée formellement de fomenter les troubles de l'État, pour ses intérêts particuliers. Ils s'en firent aussi présenter une contre les *partisans*, que l'on accusait de quantité de concussions, en réparation desquelles on demandait qu'il fût procédé contre eux criminellement, jusqu'à arrêt définitif.

« C'était aller contre l'autorité du conseil, le roi s'étant réservé la connaissance de telles affaires, et l'autorité de la cour eût été extrêmement diminuée si cette requête eût été accueillie par le parlement. Aussi les conseillers les plus sages, ceux qui avaient quelque soin du repos public, ne voulurent jamais s'en charger. Mais un nommé Broussel, conseiller aux requêtes, n'eut pas le même scrupule.

« Ce Broussel cachait une grande ambition sous un faux zèle du bien public. Comme il n'avait pas lieu de se louer de sa fortune, qui était assez mince, il songeait à la réparer en se faisant craindre. Pour cet effet, il affectait en toute occasion d'être très-soucieux des intérêts du peuple. Il parlait aux uns et aux autres très-familièrement, et il prétendait que le cardinal, pour l'empêcher de les prendre sous sa protection, lui ferait bientôt dire un mot à l'oreille. Aussi se chargea-t-il de la requête avec beaucoup de hardiesse.

« Le cardinal Mazarin ignorait encore le pouvoir de cette compagnie ; il ne s'était jamais instruit, ni par lui, ni par personne, du poids qu'elle avait donné à un parti, lorsque quelque guerre civile s'était élevée. Il méprisa donc ce conseiller, au lieu de le ménager comme il aurait dû le faire.

« Le prince de Condé venait de remporter une nouvelle victoire en Flandres. Profitant de ce succès, le cardinal fit arrêter Broussel et quelques autres membres du parlement au sortir du *Te Deum* que l'on avait chanté à Notre-Dame, pour remercier Dieu de cet avantage.

« Le coup était hardi, car c'était choquer non-seulement toute la populace qui regardait Broussel comme son protecteur, mieux encore le parlement qui ne devait pas être d'humeur qu'on attentât ainsi à sa liberté.

« Aussi en arriva-t-il un désordre épouvantable et tel que la cour n'y avait jamais pensé.

« Le peuple, apprenant ce qui se passait, fit des barricades depuis Notre-Dame jusques à une portée de pistolet du Palais-Royal. Cela fut fait en un moment et pour ainsi dire en un clin d'œil.

« On vint l'annoncer au cardinal, et comme le roi demeurait alors dans ce palais, le ministre fit renforcer la garde, parce qu'il ne se croyait plus en sûreté.

Il tint conseil en même temps, pour savoir si le roi ne devait pas sortir de la ville. Pour lui il en était d'avis, la peur qu'il ressentait de cette sédition ne lui laissait pas la liberté d'esprit nécessaire pour voir les inconvénients d'un tel parti. Mais M. Le Tellier, qui assistait à ce conseil, et en qui il avait une confiance toute particulière, lui ayant remontré qu'il n'était pas bien sûr que le peuple permît au roi de quitter Paris, et qu'il valait mieux essayer de désarmer les mutins par la douceur, le cardinal me fit appeler.

« Il me commanda de me rendre vers la première barricade, pour découvrir adroitement dans quels sentiments étaient ceux qui la gardaient. J'y fus à l'heure même, quoiqu'il y eût assez de danger, si l'on venait par hasard à me reconnaître.

« D'abord que j'y arrivai, il se présenta devant moi un artisan armé de pied en cap, comme s'il eût voulu effrayer les petits enfants. Il me cria : Qui vive ! d'une voix tonnante, afin que tout répondît à son habillement.

« Je lui répliquai : Vive le roi et vive Broussel ! ce qui étant extrêmement de son goût, il m'ouvrit une barrière et me fit entrer immédiatement dans la barricade.

« J'y trouvai plusieurs bouteilles de vin sur un tonneau, avec quelques viandes froides, et celui qui y commandait voulut que je busse avec lui, afin apparemment de me faire ratifier les paroles que je venais de dire, en trinquant à la santé de Broussel ; je dus condescendre à son désir.

« Pendant que j'étais là, et que je faisais pair et compagnon avec cette canaille, pour mieux découvrir son secret, le maréchal de Grammont vint au Palais-Royal, après avoir donné ordre au régiment des gardes, dont il était colonel, d'y faire filer quelques soldats un à un. Quelques officiers de ce régiment s'y rendirent aussi, et la

reine-mère, qui regardait ce qui se passait comme un attentat effroyable à l'autorité de son fils, croyant que, si elle faisait marcher contre ces mutins ces soldats rassemblés, ils se disperseraient bientôt, elle commanda au maréchal de La Meilleraie de les y mener lui-même.

« Le maréchal crut qu'il ne devait pas témoigner moins de courage que cette princesse dans cette circonstance, et que, puisqu'elle avait la hardiesse de former une telle résolution, il devait bien avoir celle de l'exécuter.

« Il s'en fut donc de ce pas ; mais cette canaille, au lieu de s'en effrayer, comme la reine l'avait supposé, fut assez insolente pour faire feu sur lui.

« La partie n'était pas égale ; aussi le maréchal s'étant retiré tout aussitôt, et même ayant fait sa retraite à la sourdine, de peur qu'il ne lui en arrivât pis, il fit dire à la reine qu'à moins que la nuit ne portât conseil à la populace, il ne savait pas comment on la ferait rentrer dans le devoir.

« J'étais au dedans de la première barricade, lorsque cela arriva, et ayant passé plus avant, après avoir bu trois ou quatre coups, malgré moi, à la santé de Broussel, je vis des esprits turbulents partout où je portai mes pas, et j'entendis quantité de choses horribles contre le gouvernement, et particulièrement contre la personne du cardinal Mazarin. Il y en eut même un qui disait de si grandes sottises, que j'eus la pensée de l'en faire repentir.

« Cependant, comme il était assez dangereux de manifester sur l'heure l'intention que j'avais contre lui, je feignis non-seulement d'entrer dans son sentiment, mais encore de pousser plus loin. Il ne parlait de rien moins que de tuer Son Eminence. J'imaginai de lui dire que je savais dans le palais un endroit par où le cardinal passait tout seul pour aller au conseil, et où l'on pourrait lui donner impunément son fait. Il fut assez fou que de me croire, et m'ayant demandé si c'était avec une épée ou un poignard qu'il fallait marcher à cette expédition, ou avec quelque arme à feu, je lui fis réponse que le poignard était plus sûr que tout le reste, parce que, le coup fait, il pourrait le laisser tomber au cas où il serait poursuivi et fouillé.

« Deux ou trois de ses camarades qui avaient fait la débauche toute la journée avec lui et qui n'étaient plus capables d'aucun raisonnement, m'entendant parler de la sorte, trouvèrent non-seulement que j'avais raison, mais l'encouragèrent encore dans cette entreprise. Aussi, de plus en plus monté, voulait-il aller l'exécuter sur l'heure. J'eus beaucoup de peine à lui faire remettre la partie au lendemain, et m'en débarrassai ainsi, après qu'il m'eut donné rendez-vous dans un cabaret assez proche du Palais-Royal, où il me fit jurer que je me trouverais entre sept et huit heures du matin.

« J'étais bien résolu à lui manquer de parole, rejetant une bonne partie de ce qu'il m'avait dit sur ses trop copieuses libations; quand un de mes amis, à qui j'en parlai, me dit qu'en conscience, je devais poursuivre ma pointe, parce qu'il y allait du salut de l'État, que j'empêcherais par là le désordre qui arriverait infailliblement, si cet individu venait tôt ou tard à assassiner le ministre; qu'enfin, je ne devais pas m'en faire le moindre scrupule, parce que d'avoir cette abominable pensée, ou contre le roi même ou contre celui à qui il confiait le soin de ses affaires, c'était presque la même chose.

« Je ne me contentai pas si bien de ce casuiste, que je ne fusse bien aise d'en consulter un autre. Je fus donc chercher un homme de bien, à qui je m'étais adressé quelquefois pour résoudre des doutes qui m'étaient survenus, au sujet de ma conscience. Je lui exposai le fait, sans y rien diminuer ni augmenter; et ayant été tout du même sentiment que mon ami, je résolus de les en croire, de peur que l'attache que j'aurais à mon opinion ne me rendît criminel envers l'Etat.

« Le lendemain matin je fus donc à ce rendez-vous. J'espérais encore, cependant, que la nuit aurait porté conseil à mon homme et lui aurait fait mettre de l'eau dans son vin. C'était malheureusement à quoi il pensait le moins; de sorte que, quoique je n'eusse pas passé l'heure du rendez-vous dont nous étions convenus ensemble, il y avait déjà je ne sais combien de temps qu'il m'attendait à ce cabaret, tant il était emporté par sa passion.

« J'avais averti le cardinal du dessein de cet homme, d'abord qu'on m'avait dit que j'étais obligé en conscience de le faire arrêter. Son Eminence, qui était aisément susceptible de frayeur, trembla fortement quand elle apprit le péril qui la menaçait. Le cardinal approuva fort les casuistes qui m'avaient conseillé de le livrer entre ses mains ; car je n'hésitai point à lui avouer

le scrupule qui m'avait tourmenté, afin qu'il ne crût pas que je fusse un flatteur ni un homme à lui sacrifier ma conscience, parce qu'il avait tout le pouvoir de l'Etat entre les mains.

« Quoi qu'il en soit, mon frondeur, ayant déjà de l'impatience de se trouver au lieu où il espérait faire son beau coup, ne voulut boire qu'une rasade avant que de s'y rendre. Il se posta à l'endroit où je le mis, et je me plaçai à dix pas audessous de lui, sous prétexte que, s'il manquait son coup, par hasard, je ferais en sorte de ne pas le manquer moi-même.

« A peine fut-il dans son poste, où régnait une telle obscurité, que nous ne pouvions nous discerner l'un l'autre, qu'il s'y trouva pris comme dans un trébuchet. Le cardinal l'eût bien fait mourir sans aucune forme de procès, s'il eût osé ; mais, comme nous vivons maintenant sous une monarchie où il n'est pas permis d'écouter si fort sa passion, il différa d'en venir là, jusqu'à ce que le parlement fût assez de ses amis pour qu'il pût lui demander justice.

« On fit donc venir à deux heures de nuit, dans la cour des cuisines du palais, un carrosse pour emmener le prisonnier à la Bastille. Quelques gardes de la prévôté eurent l'ordre de se mettre dedans avec lui ; car on n'osait le faire entourer, de peur que le peuple, qui veillait toujours derrière ses barricades, ne se jetât sur les gardes, s'il venait à reconnaître qu'ils conduisaient un prisonnier d'Etat.

« Mais toutes ces précautions ne servirent de rien. Le peuple, qui avait mis des espions à toutes les portes du palais, de peur qu'on n'emmenât le roi, apprenant par eux qu'un carrosse venait d'en sortir, bien fermé, l'arrêta avant qu'il eût pu gagner la rue des Petits-Champs.

« Les gardes de la prévôté eussent bien voulu être hors de là, quand ils s'entendirent demander leurs noms, leurs qualités et où ils allaient ainsi. Ils n'eurent pas d'ailleurs la peine d'y répondre ; le prisonnier la leur épargna, en apprenant aux frondeurs toute son aventure. Ils le délivrèrent aussitôt et s'emparèrent des malheureux gardes auxquels ils firent subir toutes sortes de mauvais traitements ; il en mourut même un quelques jours après, à force d'avoir été battu.

« Les mutins croyaient que le parlement épouserait leur passion, et que, s'il ne faisait pas pendre les gardes, il les enverrait du moins aux galères ; mais le parlement, qui ne voulait pas d'ailleurs pousser les choses aussi loin, ne fut pas assez injuste, que de punir des gens qui n'avaient fait que d'obéir aux ordres de la cour, sans pouvoir s'en dispenser. Il les mit donc bientôt hors de prison, au lieu de leur faire le châtiment que la populace prétendait leur infliger. »

D'Artagnan faillit payer cher le service qu'il avait rendu au cardinal Mazarin, comme on va le voir par la suite de son récit, dont nous ne supprimerons aucun détail, pour lui laisser toute la couleur de l'époque :

« Le cardinal fut au désespoir, quand les officiers de la prévôté lui rendirent compte de ce qui était arrivé à leurs gardes. Il eut peur que cet homme, lui étant ainsi échappé, ne se portât de nouveau à exécuter son coup. Cependant, s'il avait lieu de craindre quelque chose d'un si méchant homme, je devais, de mon côté, m'en défier pareillement.

« Ma crainte ne fut pas trop mal fondée, et je puis dire que ce fut un véritable miracle si j'en réchappai. Cet homme, après avoir ainsi recouvré sa liberté, s'informa adroitement de mon humeur et de mes habitudes, et, sachant que mon péché mignon avait toujours été celui des dames, il crut qu'il m'y attraperait et dressa ses batteries en conséquence.

« Il avait une sœur qui, quoiqu'elle n'eût pas les habits ni les autres parures qui ne servent pas peu à relever la beauté, ne laissait pas d'être une des plus jolies filles de Paris. Il me l'aposta, et je ne fis plus un pas, pour ainsi dire, que je ne la trouvasse devant moi.

« Soit que j'allasse à l'église ou en quelque autre endroit, elle me suivait partout, ni plus ni moins que si c'eût été mon ombre. Je ne fus guère à m'en apercevoir, et comme on n'a toujours que trop bonne opinion de soi-même, je crus aussitôt qu'elle me trouvait à son gré.

« Cela me la fit observer soigneusement, et tout ce que j'en pus remarquer augmentant encore en moi ma pensée, je lui dis un jour, comme elle m'avait devancé au bénitier, où elle voyait que j'allais prendre de l'eau bénite : — Vous êtes bien jolie, ma fille, et il y a longtemps que je remarque que, pour être heureux, il ne faudrait qu'être aimé de vous.

« Elle me fit la révérence d'un air gracieux, et comme on a coutume de faire quand ce qu'on

entend ne déplaît pas. Je trouvai mon compliment bien employé, puisqu'elle l'avait reçu de la sorte, et ayant donné l'ordre à un laquais que j'avais avec moi de la suivre jusqu'à son logis, et de s'informer dans le voisinage qui elle était, il me rapporta que c'était une honnête fille ou du moins qu'elle en avait la réputation. Il me dit aussi qu'elle vivait avec sa mère et qu'elles travaillaient toutes deux à des ouvrages de couture.

« La première chose que je fis après ma découverte, fut d'envoyer chercher cette fille, sous prétexte qu'une dame voulait l'employer pour lui faire quelque linge. Je recommandai cependant à la personne que j'y envoyai de ne point entrer chez elle qu'elle n'en eût vu sortir la mère. La fille refusa d'abord de venir et voulait qu'on attendît sa mère pour l'emmener avec elle; mais ma messagère avait sa réponse toute prête. Lui ayant dit, en conséquence, que la dame pour qui elle la venait chercher était à la veille de partir pour la campagne, et que, si elle tardait, on irait chercher une autre couturière qui ne ferait pas tant de façons, la fille prit ses coiffes et ses gants, de peur de perdre une telle pratique.

« J'avais prié une femme de ma connaissance de se trouver dans la chambre d'un de mes amis, afin de la recevoir. Cette femme, qui était bien éloignée d'être une vestale, entendait son métier, de sorte qu'après lui avoir donné quelques chemises d'homme à faire, comme en ayant reçu commission d'un de ses amis, elle lui dit que, pour une aussi jolie fille qu'elle était, elle avait là un métier qui était bien au-dessous de son mérite.

« La fille ne se fâcha pas de ce compliment, qu'elle avait dû souvent ouïr dans la bouche de ceux qui la faisaient travailler; mais elle parut éprouver une grande surprise de me voir entrer sur ces entrefaites, et comme elle se mit à rougir, je l'attribuai à la bonne volonté que je lui croyais pour moi.

« Cependant la dame s'était retirée pour nous laisser seuls, comme cela avait été convenu à l'avance; je ne perdis pas mon temps, et, après avoir déclaré mon amour à cette fille, je lui proposai sans façon de la mettre en chambre et d'en faire ma maîtresse. Ce fut alors une scène de larmes à laquelle je me laissai prendre; elle me dit d'un ton qui en eût bien trompé d'autres que moi, qu'elle était la plus malheureuse des femmes, puisque, n'ayant pu se défendre de quelque tendre sentiment à mon égard, je ne trouvais rien de mieux, pour l'en remercier, que de lui faire de telles propositions, et que, débuter avec une fille comme je venais de le faire, c'était lui marquer que je n'avais pour elle aucune espèce d'estime. »

Bref, l'adroite sirène, lui tenant la dragée haute, tout en lui avouant qu'elle l'aimait, irritant et encourageant en même temps sa passion ou plutôt son caprice, elle l'amena où elle voulait en venir. D'Artagnan se rendit plusieurs fois chez elle, et lui fit, faute de mieux pour le moment, une cour très-assidue sous les yeux même de sa mère, qui feignait de n'en rien voir.

« Un jour que j'y allais, continue d'Artagnan, je rencontrai à cent pas de sa maison un garde de M. le cardinal. Il m'aborda en me disant que je ne plaçais pas mal mes affections; que ma maîtresse en valait la peine, et qu'il la connaissait assez pour en répondre. Je fis semblant de ne pas entendre ce qu'il voulait me dire par là, et le priai de s'expliquer. Il me répondit que c'était inutilement que je voulais faire le fin avec lui; qu'il me voyait entrer et sortir journellement de chez ma couturière; que même je ne pouvais y mettre le pied sans qu'il s'en aperçût, puisqu'il demeurait dans la même maison à l'étage au-dessous de son appartement, et que j'étais bien privilégié de la voir ainsi quand bon me semblait, tandis que lui n'en avait jamais pu venir à bout, quoiqu'il y eût fait tout son possible.

« Comme je le vis si bien instruit, je tombai d'accord du fait avec lui, et lui ayant demandé si cette fille était aussi vertueuse qu'on me l'avait dit, il me répondit en riant que ce serait plutôt à lui qu'à moi de faire cette demande, parce que, depuis le temps que je la voyais, je pouvais en rendre compte bien mieux que personne. Je répliquai que la connaissance que nous avions faite ensemble n'était ni aussi ancienne ni aussi avancée qu'il le croyait; que je ne l'avais vue encore que cinq ou six fois. Il me confirma alors tout le bien que j'en avais déjà ouï dire, et nous étant séparés de la sorte, je ne songeai plus qu'à avancer mes affaires auprès de cette charmante fille, puisque j'apprenais de mille endroits que sa conduite était telle, que je ne devais point rougir d'y avoir mis mon inclination.



Ils s'égarèrent dans la forêt. (Page 250.)

« Deux ou trois jours après cette rencontre, y étant allé comme à mon ordinaire vers les cinq ou six heures du soir, et pendant que je pressais ma jolie maîtresse de m'accorder enfin quelques faveurs, son frère apparut tout à coup accompagné de trois de ses amis, qui avaient l'air de vrais rufiens. Leur entrée fut si brusque et je m'y attendais si peu, que je n'eus pas le temps de tirer mon épée; ils sautèrent sur moi, me désarmèrent, et, quand j'eus reconnus celui que j'avais fait arrêter, je compris qu'à moins de quelque secours inespéré ma perte était certaine.

« Quant à la jolie fille qui m'avait attiré dans ce guet-apens, elle s'était empressée de disparaître, et j'avais cru surprendre quelque signe d'intelligence entre elle et son frère.

« — Je vais vous tuer! me dit cet homme en me mettant sur la gorge la pointe de sa rapière, tandis que ses compagnons me tenaient terrassé.

« A leur air, à leur attitude, à leur menace, je vis bien qu'il n'y avait pas de merci à attendre d'eux. Néanmoins, ayant conservé toute ma présence d'esprit, je dis à leur chef que, puisque je ne pouvais obtenir grâce, je le priais du moins de me donner le temps de mourir en bon chrétien, et qu'il souffrît que je passasse dans un cabinet qui était à côté, pour m'y recueillir un instant. Il me le permit.

« Par un bonheur inespéré, et qui allait aider singulièrement à mon projet, la porte de ce cabinet avait un crochet en dedans. Je la fermai rapidement, et tandis que les ruffiens, furieux

d'avoir été trompés par mon apparente résignation, essayaient de l'enfoncer, je commençai à frapper du pied sur le plancher pour appeler à mon secours ce garde du cardinal dont j'ai déjà parlé, et qui logeait au-dessous de l'appartement de ma couturière. Heureusement pour moi il était dans sa chambre, se préparant à souper avec quatre de ses amis. Le bruit qu'avaient fait les assassins en se jetant sur moi, la lutte que j'avais soutenue, avaient déjà attiré leur attention; l'appel que je faisais leur donna à comprendre qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire; ils montèrent précipitamment et pénétrèrent dans la chambre l'épée à la main, avant que le frère de ma perfide maîtresse et ses compagnons eussent eu le temps de la barricader.

« Dès que je les entendis, j'ouvris moi-même la porte du cabinet, et me précipitant sur les assassins, qui me tournaient le dos, je parvins à arracher son épée à l'un d'eux.

« Ce fut alors une véritable mêlée ; la table sur laquelle se trouvaient posés les chandeliers ayant été renversée, nous ferraillâmes quelques instants sans rien y voir, nous appelant l'un l'autre, moi et les gardes, de peur d'égarer nos coups au milieu de l'obscurité, et de frapper un ami au lieu d'un adversaire.

« Enfin cette bagarre eut son terme par l'arrivée d'un commissaire et de soldats du guet, que des voisins effrayés étaient allés querir. Les quatre assassins furent pris, garrottés et emmenés au Châtelet. L'on y mena aussi la mère et la fille; et, quoique je ressentisse encore quelque pitié pour celle-ci et que je fusse porté d'inclination à lui pardonner, tant il y a de faiblesse dans le cœur humain dès que l'amour l'a touché, je crus néanmoins que je ne devais pas le faire, après une aussi grande tromperie que la sienne.

« Je pris soin, dès le soir même, d'informer le cardinal de cette aventure, et comme je ne manquai pas de lui dire en même temps que je devais certainement la vie à un de ses gardes, il le fit appeler aussitôt et lui donna en récompense une lieutenance de cavalerie dans son régiment. Disons, en passant, que ce brave garçon devint ensuite capitaine, et qu'il était en passe de monter encore plus haut, lorsqu'il fut tué au combat du faubourg Saint-Antoine, qui fut donné quatre ans après.

« Les barricades de Paris avaient amené cependant un résultat dont la cour ne pouvait guère être satisfaite. Mathieu Molé, premier président du parlement, homme fin et rusé, et qui, sous une simplicité apparente, cachait un esprit tout rempli d'artifice et d'intérêt, avait été obligé par sa compagnie d'aller demander à la reine la mise en liberté de Broussel et de ses compagnons.

« Cette mission ne lui plaisait guère, parce qu'il était pensionné par la cour, et qu'il appréhendait de perdre ses bienfaits, en faisant quelque chose qui lui déplût. Mais, comme il ne s'était pas rendu tout seul au Palais-Royal et qu'il était accompagné de plusieurs membres de sa compagnie, il avait été forcé de parler à Sa Majesté sur le ton qu'on lui avait prescrit. La reine l'avait assez mal reçu, non pas tant à cause de sa personne que par rapport à ceux de la part de qui il venait.

« Mathieu Molé s'en était donc retourné sans avoir rien obtenu; mais le peuple, qui restait toujours en armes derrière ses barricades, lui enjoignit de se présenter de nouveau au Palais-Royal, le menaçant, s'il ne réussissait pas mieux cette fois, de lui en faire payer la folle enchère.

« Le pauvre magistrat était fort embarrassé, car il connaissait l'obstination de la reine-mère.»

La veille, on avait, en effet, agité dans un conseil la mise en liberté des prisonniers.

— Pour moi, avait dit Guitaut, je suis d'avis de leur rendre le vieux coquin de Broussel, *mort ou vif*.

— Le premier parti ne serait ni de la pitié ni de la justice de la reine, avait répliqué le coadjuteur de Gondi; mais je suis d'avis de prendre le second, et cela fera cesser immédiatement les troubles.

Anne d'Autriche s'était alors écriée, toute rouge de colère :

— Je vous entends, monsieur le coadjuteur, vous voudriez que je donnasse la liberté à Roussel; je l'étranglerais plutôt de mes deux mains, lui et tous ceux qui le soutiennent.

Et joignant le geste à la parole, Anne d'Autriche portait en même temps ses deux mains presque au visage du coadjuteur.

« Enfin Mathieu Molé se présenta pour la seconde fois devant la reine, et ne lui cacha point la contrainte que les mutins avaient exercée sur lui; mais le premier président ayant ajouté, en des termes fort clairs, que, si Sa Majesté s'obstinait

à ne pas accorder la liberté des prisonniers, il ne pouvait répondre des suites qu'aurait cette résistance aux vœux de la population parisienne presque tout entière, la reine finit par céder.

« Le conseil du roi approuva sa résolution, et l'ordre ayant été expédié pour tirer Broussel de sa prison, la sédition s'apaisa presque en aussi peu de temps qu'elle avait été excitée. »

XXV

DÉPART DE LA COUR POUR RUEL. — MISSION DE D'ARTAGNAN A MUNSTER. — LA PAIX DE WESTPHALIE. — LA FRONDE RECOMMENCE DE PLUS BELLE. — LE PRINCE DE CONTI ET MADAME DE LONGUEVILLE. — LA COUR S'ENFUIT A SAINT-GERMAIN. — ARRÊT DE PROSCRIPTION CONTRE MAZARIN. — PRISE DE LA BASTILLE. — LES EXPLOITS DE L'ARMÉE PARISIENNE. — L'AFFAIRE DE CHARENTON. — LA RETRAITE DES TRENTE MILLE. — FIN DU SECOND ACTE DE LA FRONDE. — D'ARTAGNAN EST ENVOYÉ A LONDRES.

La sédition ne s'apaisa pas aussi vite que le dit d'Artagnan dans ce passage de ses Mémoires La journée des Barricades, l'arrestation et la délivrance du conseiller Broussel, ne furent en effet que le prélude des longs troubles de la Fronde, dans lesquels il allait lui-même un peu plus tard jouer un rôle assez actif, quoique secondaire.

Aux termes de l'arrangement conclu entre la cour et le parlement, celui-ci, en échange de la concession qu'on lui faisait, avait pris l'engagement formel de ne plus s'occuper jusqu'aux vacances des affaires publiques, à l'exception du paiement des rentes de l'Hôtel de Ville et du règlement du Tarif. Mais cette compagnie, enhardie par le succès qu'elle venait de remporter, se hâta de mettre en délibération une foule d'objets qui touchaient aux intérêts de l'Etat.

D'un autre côté, le coadjuteur de Gondi, ce futur cardinal de Retz, qui devait être le boutefeu de la Fronde, avec le duc de Beaufort surnommé le *roi des halles*, répandait par toute la ville les bruits les plus alarmants, dans le but d'entretenir l'agitation des esprits, et de provoquer un nouveau conflit.

Ses émissaires parcouraient les quartiers populeux, répétant à qui voulait les entendre, que la reine et le Mazarin préparaient contre les Parisiens une seconde journée de la Saint-Barthélemy ; que les troupes destinées à cette sanglante expédition s'amassaient dans les environs, et que les villages autour de Paris regorgeaient de cavaliers à la figure sinistre, de Suisses et de Flamands, soudards sans pitié, qui n'attendaient qu'un signal pour porter dans leurs paisibles demeures l'incendie et le pillage.

On distribuait en même temps des pamphlets, des chansons et des vers pleins de méchantes allusions aux amours d'Anne d'Autriche et de Mazarin.

Anne d'Autriche et Mazarin avaient à cette époque quarante-six ans, étant nés l'un et l'autre en 1602.

Les manœuvres du coadjuteur ne tardèrent pas à porter leurs fruits. La reine, dans une de ses promenades, fut insultée et poursuivie par les huées de la populace, qui fit retentir à ses oreilles des refrains plus qu'irrévérencieux.

Elle se décida alors à quitter Paris, et à emmener le jeune roi à Ruel, tandis que le cardinal

ordonnait l'arrestation de trois des principaux meneurs, Chavigny, Châteauneuf et Goulas, secrétaire de Gaston d'Orléans. L'oncle de Louis XIV continuait sous Mazarin, mais avec moins de péril, le rôle qu'il n'avait cessé de jouer sous le cardinal de Richelieu.

On mit Chavigny à Vincennes; Goulas et Châteauneuf furent exilés.

En apprenant le départ de la cour et l'arrestation de ces trois gentilshommes dévoués à leurs intérêts, les bourgeois de Paris coururent aux armes; le prévôt des marchands et les échevins prirent des mesures pour pourvoir aux approvisionnements et à la sûreté de la ville, comme si elle était à la veille de soutenir un siége, et quelques membres du parlement proposèrent de renouveler contre le cardinal l'arrêt porté en 1617 contre le maréchal d'Ancre, arrêt qui interdisait le ministère à tout étranger, sous peine de mort.

Menacé d'une véritable guerre civile, Mazarin résolut alors de mettre fin à la guerre étrangère. Pour pouvoir mieux se défendre au dedans, il fallait être tranquille au dehors.

Déjà du temps de Richelieu des dispositions pacifiques s'étaient manifestées chez les puissances belligérantes, et des préliminaires de paix avaient été discutés dans des conférences tenues à Hambourg, mais bientôt interrompues.

A son avénement au pouvoir, la régente reprit les négociations. Deux villes de Westphalie, Munster et Osnabruck, furent désignées pour en être le siége. Les plénipotentiaires catholiques se réunirent à Munster, les plénipotentiaires protestants à Osnabruck; l'empereur d'Allemagne avait des envoyés dans les deux villes.

Cependant les conférences ne furent entamées qu'en 1644.

Elles duraient depuis quatre ans, sans qu'on pût en fixer le terme ni en prévoir l'heureuse conclusion. Les ennemis du cardinal l'accusaient d'éterniser une guerre qui lui permettait d'écraser la France d'impôts et de fonder sa fortune particulière sur la ruine même du royaume.

Les représentants de la France à Munster étaient Abel Servien, marquis de Sablé, et Claude de Mesmes, comte d'Avaux.

Dès que Mazarin se fut décidé à conclure la paix aussi promptement que possible, afin de tourner tous ses efforts contre la cabale qui cherchait à le renverser, il chargea d'Artagnan de porter à Servien de nouvelles instructions.

Quelques jours après l'arrivée de d'Artagnan à Munster, le 24 octobre 1648, la paix dite de Westphalie était signée.

La paix de Westphalie, qui mettait fin à la guerre dite de *Trente ans*, donnait à la France les trois duchés de Metz, de Toul et de Verdun, l'Alsace, la ville de Pignerol, et le droit de tenir garnison à Philisbourg.

L'Europe n'était pas cependant complétement pacifiée par ce traité fameux, l'Espagne ayant refusé d'y adhérer.

Au retour de sa mission, d'Artagnan trouva la cour réinstallée au Palais-Royal et réconciliée, en apparence du moins, avec le parlement. L'accord ne dura pas longtemps.

Gondi ne cessait d'intriguer pour renverser le cardinal. Grâce à ses manœuvres, le nombre des mécontents augmentait chaque jour; il ne restait plus, pour faire de la Fronde un parti formidable, que de lui donner un chef jeune, actif, ambitieux et d'une grande notoriété.

Gondi jeta les yeux sur le prince de Condé.

Depuis le rapprochement ménagé par l'intermédiaire de Guitaut, le prince et Mazarin avaient eu l'un contre l'autre de nouveaux sujets de plaintes. Gondi faisait fond là-dessus; mais aux premières ouvertures du cardinal, Condé lui répondit :

« Appuyer les prétentions du parlement, c'est lui donner une puissance dont il sera tenté bientôt d'abuser, au détriment de celle du roi; or, je m'appelle Louis de Bourbon et je ne veux pas ébranler la couronne. La reine me presse de seconder sa vengeance; je sens que, si je lui prête mon nom, je vais exposer ma réputation et ma vie pour soutenir un étranger que je méprise. Encore, si le parlement pouvait se modérer pour quelque temps! Mais ces chiens de bonnets carrés, si enragés aujourd'hui à me jeter dans la guerre civile, il me faudrait peut-être demain les étrangler eux-mêmes. »

Lorsque le coadjuteur vit qu'il ne pouvait plus compter sur le prince de Condé, il se tourna du côté de sa sœur, la duchesse de Longueville, et de son frère, le prince de Conti.

La duchesse de Longueville était animée en ce moment d'un violent dépit contre le prince de Condé, qu'elle soupçonnait d'avoir révélé

quelques-unes de ses intrigues galantes au duc de Longueville, son mari, ce qui avait failli la faire enfermer dans un couvent. Le prince de Condé demeurant attaché au parti de la cour, la duchesse de Longueville écouta volontiers les propositions du cardinal et lui promit d'entraîner avec elle, dans le parti de la Fronde, le prince de Conti.

Quant au parlement, après avoir montré pendant quelques jours une certaine modération, il recommençait contre la régente une guerre d'escarmouches et ne lui laissait pas un instant de répit.

Anne d'Autriche résolut de frapper un coup décisif. Il s'agissait de transporter la cour à Saint-Germain, de bloquer Paris avec les troupes du prince de Condé, et de forcer, par la famine, les rebelles à demander composition.

Ce projet s'effectua dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649.

Vers les trois heures du matin, Anne d'Autriche enleva le roi et le petit duc d'Anjou, son frère, et sortit de Paris, accompagnée de Gaston d'Orléans, du prince de Condé et de toute la famille royale, à l'exception de la duchesse de Longueville, déjà gagnée par le coadjuteur.

Les ministres suivirent de près, ainsi que les gentilshommes restés fidèles à la cause de la régente, et ceux qu'on n'eut pas le temps de prévenir, furent invités par des billets à rejoindre au plus tôt la cour au château de Saint-Germain.

A la première nouvelle du départ de la cour, toute la population fut debout; les bourgeois s'emparèrent des portes de la ville, y placèrent des corps de garde, et, dès la pointe du jour, il ne fut plus possible de sortir sans passeports.

Le lendemain, Anne d'Autriche envoyait au parlement des lettres closes, aux termes desquelles il lui était ordonné de se transférer avec les gens du roi à Montargis. Le parlement refusa de les ouvrir, et rendit le 8 janvier un arrêt de proscription contre le cardinal, portant :

« Attendu que le cardinal Mazarin est notoirement auteur des désordres contre l'Etat, le parlement le déclare perturbateur du repos public, ennemi du roi et de son Etat; lui enjoint de se retirer de la cour dans le jour, et du royaume dans huitaine, et ledit terme expiré, enjoint à tous les sujets du roi de lui courir sus, et défend à toutes personnes de le recevoir. »

Cet arrêt fut le signal d'un immense *tolle* contre Mazarin. Une foule de gentilshommes vinrent se ranger sous les drapeaux de la Fronde. Le prince de Conti, soupçonné par la cour d'avoir prêté l'oreille aux propositions de Gondi, était gardé à vue à Saint-Germain. Dans la nuit du 10, il échappa à la vigilance de son frère, le prince de Condé, et arriva à Paris, suivi du duc de Longueville, du maréchal de la Mothe, du duc de Bouillon et d'un grand nombre d'autres seigneurs.

Les ducs de Montbazon, de Beaufort et d'Elbeuf avaient déjà offert leur épée au parlement.

C'est du duc d'Elbeuf que le duc de Brissac avait dit :

« Il n'a pas trouvé à dîner à Saint-Germain, il vient voir s'il trouvera à souper à Paris. »

La plupart des chefs de la Fronde étaient, comme le duc d'Elbeuf, des hommes de grand appétit. Mécontents de la table du cardinal, assez chichement servie, vu la grande avarice du premier ministre qui ne laissait pas traîner les reliefs, ils venaient s'asseoir à celle de la bourgeoisie parisienne, décidés à tout emporter, nappes et couverts, à la fin du repas.

On nomma le prince de Conti généralissime de l'armée du parlement, avec le maréchal de la Mothe, le duc de Bouillon et le duc d'Elbeuf pour lieutenants-généraux. Le duc de Longueville devait l'aider de ses conseils. Quant au duc de Beaufort, fils de César de Vendôme et petit-fils de Henri IV, il eut pour spécialité de soulever le petit peuple et les gens de la halle.

Le premier exploit des frondeurs fut la prise de la Bastille.

Anne d'Autriche, dans sa fuite précipitée, avait oublié de s'assurer la possession de cette forteresse. M. du Tremblay, qui en était le gouverneur, ne pouvait guère songer à se défendre longtemps, avec vingt-deux soldats, sans munitions et même sans pain, qui en formaient toute la garnison.

Après avoir tiré contre les murs épais et les hautes tours de la Bastille, deux coups d'une vieille couleuvrine, les Parisiens sommèrent M. du Tremblay de se rendre à merci. Le gouverneur leur promit d'ouvrir les portes, s'il n'était pas secouru dans les vingt-quatre heures. Aucun

secours ne lui étant arrivé, il sortit le 13, à la tête de ses vingt-deux soldats, avec tous les honneurs de la guerre, et le parlement nomma le conseiller Broussel gouverneur de cette prison d'Etat.

L'armée du parlement comptait dans ses rangs quelques troupes de garnison; mais la majeure partie se composait de boutiquiers, de petits bourgeois et d'artisans, que l'on voyait, au premier roulement de tambour, sortir de leurs maisons, mal armés, équipés d'une manière grotesque, les uns à pied, les autres à cheval, marchant sans ordre, sous le chef qui leur convenait le mieux, et rentrant chez eux dès que la fantaisie leur en prenait.

Par contre, la tenue des jeunes officiers de cette milice indisciplinée était des plus riches et des plus brillantes, et leur nombre augmentait tous les jours, si bien qu'on se demandait si la Fronde ne compterait pas bientôt plus de chefs que de soldats.

C'est à l'Hôtel de Ville qu'ils allaient recevoir les marques de leur dignité, des mains de la duchesse de Longueville et de la duchesse de Bouillon, qui s'y tenaient en permanence, entourées d'une foule de jolies frondeuses; et il y avait là un mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons, de tambours, de plumes, de rubans, de rapières et d'éventails, qui formait le plus étrange des spectacles.

Il fallait pourvoir cependant aux dépenses de la campagne. On fit des souscriptions, qui produisirent en quelques jours près de deux millions de livres. Le parlement à lui seul en donna cinq cent mille, les autres cours et la chambre des comptes se taxèrent en proportion.

Comme cela ne suffisait pas, on saisit les recettes royales et l'on arrêta, chez quelques banquiers, les deniers suspects d'appartenir au cardinal Mazarin. Enfin, des commissaires furent chargés de se transporter au domicile de tous les particuliers soupçonnés de *mazarinisme,* d'évaluer leur fortune et de les frapper d'une contribution proportionnelle.

Ces ressources permirent aux frondeurs de former quelques compagnies plus régulières; les cavaliers se montèrent avec les chevaux qu'on trouva, soit dans les auberges, soit dans les écuries des gens à équipages, et pour donner le bon exemple, le coadjuteur, qui était archevêque *in partibus* de Corinthe, leva lui-même, à ses frais, un régiment de cavalerie.

La première fois que le régiment de monseigneur de Corinthe franchit les portes de Paris pour repousser les éclaireurs que le prince de Condé faisait avancer jusque dans les faubourgs, on le vit revenir bride abattue, dans le plus grand désordre. Les soldats du roi l'avaient étrillé fortement. On appela cette déroute ***La première aux Corinthiens.***

C'est que l'esprit français et la verve parisienne ne perdaient pas leur droit au milieu de cette singulière guerre civile, qui n'avait rien de commun avec ce qui s'était passé sous le cardinal de Richelieu, lors des révoltes des villes du Languedoc, où des populations tout entières avaient été passées au fil de l'épée.

Les frondeurs se battaient peu et s'amusaient beaucoup : chansonnant non-seulement la reine-régente et le cardinal, mais aussi leurs propres généraux, et se consolant de leurs revers par quelque lazzi, quand messieurs les cavaliers ou chevaliers des portes cochères avaient été houspillés par les troupes du prince de Condé. Il est vrai que cela ne leur arrivait pas souvent, grâce à leur excessive prudence et à leur bonne habitude de tourner bride, de plus loin qu'ils apercevaient l'ennemi.

Paris, d'ailleurs, ne souffrait nullement du blocus, sous le rapport des vivres.

Condé n'avait guère que six à sept mille hommes pour garder les routes, et chaque jour, quelque vigilance qu'il y apportât, des convois de vivres et d'approvisionnements de toutes sortes pénétraient dans la capitale, où l'on faisait bombance, tandis que la cour se morfondait dans les appartements délabrés du vieux château de Saint-Germain.

La seule affaire importante de cette première campagne de la Fronde fut l'attaque et la prise de Charenton.

Les Parisiens avaient mis, dans ce poste qui commandait le cours de la Seine et de la Marne, une assez forte garnison, commandée par le marquis de Chanleu.

Cette garnison se composait non de milices, mais de vieux soldats.

Dans la matinée du 8 février, les troupes royales se présentèrent devant Charenton; elles étaient conduites par le duc de Châtillon.

Pendant que Châtillon donnait l'assaut à la

place, vaillamment défendue par les soldats de Chanleu, le prince de Condé vint occuper les hauteurs de Saint-Mandé, dans le but de couvrir les assaillants et d'empêcher les Parisiens de secourir Charenton.

Une grande effervescence se manifesta à Paris, dès que se fut répandue la nouvelle de cette attaque. Chanleu tenait bon; il n'y eut pas un frondeur qui ne jurât de marcher à son secours et de saisir cette belle occasion de prouver à l'univers que les troupes du parlement valaient bien celles du Mazarin.

Toute la soirée et toute la nuit le bruit du tambour retentit à travers la ville; au point du jour, trente mille hommes étaient sous les armes. Les généraux firent publier à son de trompe qu'ils allaient livrer une grande bataille.

Monté sur un énorme cheval, avec des pistolets d'un calibre formidable à l'arçon de la selle, le coadjuteur opinait pour le combat, et se démenait comme un soudard ivre de sang et de carnage, aux yeux de la population ébahie.

On se mit en marche, mais avec une sage lenteur, et en allongeant tellement la colonne, que l'avant-garde débouchait devant le château de Vincennes, que l'arrière-garde n'avait pas encore quitté la Place-Royale.

Les généraux s'arrêtèrent au couvent de Picpus et tinrent conseil.

Chanleu tenait toujours, et l'on entendait le bruit du canon et de la mousqueterie. Mais la délibération dura si longtemps que les troupes royales finirent par emporter la place d'assaut, et le brave Chanleu, plutôt que de se rendre, s'ensevelit glorieusement sous les débris de ses palissades.

Personne ne parla de reprendre Charenton, et les trente mille hommes rentrèrent tranquillement dans Paris, sans avoir brûlé une once de poudre.

Le lendemain, *le Journal du parlement* louait fort cette conduite prudente, « car, disait-il, il y a beaucoup d'apparence que le prince de Condé n'avait fait cette attaque que pour attirer les Parisiens à une bataille, se promettant de les défaire, ce qui n'eût pas manqué d'arriver, sans la prudence des généraux. »

Et ce fut en ces termes que le prince de Conti lui-même rendit compte, aux chambres assemblées, de cette journée célèbre :

« Ayant tenu conseil de guerre pour savoir si nous donnerions bataille ou non, il a été résolu tout d'une voix de ne pas le faire, et de ne pas hasarder la vie d'un grand nombre d'infanterie des bourgeois de Paris, qui étaient sortis sous les armes, dont nous ne pouvons assez louer le cœur et le courage; de peur que, s'il arrivait par malheur perte de quelques-uns d'entre eux, ce qui aurait été inévitable, de faire crier leurs femmes et leurs enfants. »

Cependant les Parisiens commençaient à murmurer. Beaucoup avaient, dans les villages environnants, des maisons de plaisance, et les soldats du prince de Condé ne se faisaient aucun scrupule de les piller.

Les meubles et les provisions devaient déjà avoir disparu; ils se dirent que, pour peu que la guerre civile se prolongeât, ils ne retrouveraient même plus les murs de leurs maisons des champs.

Chez ceux-là, l'amour de la propriété commençait à faire du tort à l'esprit de la Fronde.

Une bonne victoire qui eût refoulé au loin les troupes royales aurait vite rallumé leur ancienne ardeur frondeuse; mais la perte de Charenton et la fameuse reculade des trente mille avaient dissipé bien des illusions.

Il faut ajouter à cela que la cour avait des émissaires à Paris, et que ces émissaires promettaient au nom de la reine amnistie, diminution d'impôts et tous les dons imaginables de joyeux retour.

Ces symptômes de lassitude inquiétaient le coadjuteur. Il essaya de les combattre, en répandant le bruit que les parlements de Rouen et d'Aix s'étaient soulevés à l'exemple du parlement de Paris; que Caen, Rennes, Bordeaux, la Normandie, la Champagne, la Provence, la Guyenne, les trois quarts du royaume avaient pris les armes.

Il annonça ensuite que le duc de Longueville, qui s'était rendu à Rouen, marchait au secours de la capitale à la tête d'une armée de dix mille hommes, se faisant fort d'enlever, en passant par Saint-Germain, le roi, la reine régente, le cardinal et toute la cour.

Ces grossières inventions relevèrent pendant quelques jours le moral des frondeurs; mais, un certain nombre de membres du parlement faiblissant à leur tour et parlant de la nécessité d'entrer en arrangement avec la reine, Gondi et

le duc de Bouillon résolurent de compromettre cette compagnie au point qu'elle ne pût plus reculer.

Le coadjuteur négociait depuis quelque temps avec les Espagnols, pour en obtenir des secours, et le comte de Fuensaldagne, ministre de l'archiduc à Bruxelles, lui avait dépêché un agent subalterne chargé d'examiner si l'affaire valait la peine d'être entreprise.

Cet agent infime, sans caractère sérieux, véritable espion de cabinet, était un moine nommé Bernardino Arnolfini.

Bouillon et Gondi imaginent de le transformer en un véritable ambassadeur. Ils lui font quitter sa robe de bure et son capuchon, le revêtent d'un habit de gentilhomme, lui donnent le nom de don José Illescas, lui fabriquent des lettres de créance, des instructions, des harangues, et l'introduisent au sein du parlement, toutes chambres rassemblées.

Là, le prétendu ambassadeur débite la petite harangue préparée par Gondi lui-même.

« Mazarin, dit-il, a offert à l'Espagne une paix très-avantageuse; mais le roi, mon maître, sachant ce qui se passe en France, n'a pas voulu traiter avec un homme détesté de la nation. Il croit plus convenable à sa dignité de s'adresser au parlement, le regardant comme le tuteur et le conseil de ses rois, et il a une si grande confiance dans la sagesse de votre illustre compagnie, qu'il la laisse maîtresse de fixer elle-même les conditions de la paix. »

Ce fut précisément ce qui précipita le dénouement redouté par Gondi, Bouillon et les autres meneurs.

Le parlement s'effraya du rôle qu'on voulait lui faire jouer. Des pourparlers furent entamés avec la cour, et un mois après un accommodement était signé à Saint-Germain.

Amnistie pleine et entière était accordée à tous ceux qui avaient pris les armes, tant à Paris qu'en province; la reine promettait de ramener le roi dans sa capitale, de diminuer les tailles et de travailler à la paix générale. Quant à Mazarin, il restait premier ministre.

Tel fut le second acte de cette tragi-comédie qui s'appela la Fronde.

Si notre héros n'y avait pris aucune part, c'est qu'à son retour de Munster, le cardinal lui avait confié une nouvelle mission secrète, et c'est à Londres que nous allons le retrouver, dans les chapitres suivants, avec quelques autres personnages de cette histoire.

XXVI

CHARLES Ier ET LE PARLEMENT ANGLAIS. — L'HOSPITALITÉ ÉCOSSAISE. — HAMPTON-COURT. — UNE BONNE CORDE DE CHANVRE. — ÉVASION DE CHARLES Ier. — IL SE RÉFUGIE DANS L'ILE DE WHIGT. — CROMWELL S'EMPARE DE LUI. — LE PARLEMENT LE DÉCRÈTE D'ACCUSATION. — CE QUI ARRIVA A D'ARTAGNAN PENDANT SA TRAVERSÉE SUR UN NAVIRE ESPAGNOL. — DON CHRISTOVAL. — LE SERVICE QUE D'ARTAGNAN AVAIT RENDU A CET HIDALGO SANS S'EN DOUTER. — HISTOIRE DE DON CHRISTOVAL ET DE DONA ISABELLA.

Quelques détails sont encore ici nécessaires pour expliquer la mission dont d'Artagnan avait été chargé à la fois par le cardinal Mazarin et par la reine Henriette, femme de Charles Ier, réfugiée à Paris depuis trois ans.

La révolte d'un parlement contre l'autorité royale avait eu en Angleterre d'autres suites et de plus terribles effets qu'en France, où tout se terminait alors par des chansons.

Battu par les troupes de Cromwell, de Fair-



Il le terrassa et lui plongea son poignard dans la gorge. (Page 268.)

fax, d'Ireton et de Lambert, Charles Ier se trouvait bloqué dans Oxford, à la veille de tomber comme prisonnier de guerre au pouvoir de ses ennemis.

Cédant aux conseils de M. de Montreuil, embassadeur de France auprès de la cour d'Angleterre, et aux instances de la reine Henriette qui lui écrivait de Paris, Charles se décida à aller chercher un refuge dans l'armée écossaise, M. de Montreuil lui donnant l'assurance qu'il y trouverait au moins la sûreté de sa personne.

Quelques semaines après, les Écossais le livraient au parlement, moyennant quatre cent mille livres sterling, qu'ils réclamaient pour l'arriéré de leur solde. L'hospitalité des montagnards écossais n'était pas encore devenu proverbiale.

Charles fut enfermé à Hampton-Court, château situé sur la Tamise, à quatre lieues de Londres.

Il y jouissait cependant d'une certaine liberté, et le parlement n'était pas loin d'entrer en composition.

Les plus modérés des membres de la chambre des communes parlaient de le rétablir sur le trône, pourvu qu'il consentît à leur donner de fortes

garanties contre le rétablissement du pouvoir absolu.

Cromwell, lui-même, au nom de l'assemblée des officiers, dont l'influence dominait le pouvoir du parlement, entama des pourparlers avec le roi.

Celui-ci promettait tout ce qu'on lui demandait : des garanties à la chambre des communes, des places et des cordons aux ambitieux, des grades aux officiers, le commandement des armées royales à Cromwell.

Un arrangement était donc sur le point de se conclure ; la duplicité de Charles Ier le précipita au fond de l'abîme.

Cromwell était à Londres. Un des espions qu'il avait à Hampton-Court lui fit connaître que Charles venait d'écrire à la reine Henriette une lettre qui contenait ses véritables intentions envers l'armée et le parlement.

La lettre avait été cousue dans une selle. Un des valets du château, portant cette selle sur sa tête, devait arriver à dix heures du soir dans Holborn, un des quartiers de Londres, à l'auberge du *Sanglier bleu*. Il y trouverait un cheval qui le conduirait à Douvres, d'où la lettre passerait en France.

Dès qu'il a reçu cet avis, Cromwell va prévenir Ireton, et tous deux, accompagnés d'un cavalier qui leur prêtera main-forte en cas de besoin, se rendent à l'auberge du *Sanglier bleu*.

A dix heures du soir, le valet arrive ; le cheval attendait dans la cour de l'auberge ; déjà le valet l'avait enfourché et s'apprêtait à partir, lorsque Cromwell et Ireton, l'épée à la main, se précipitent sur lui, s'emparent de la selle, en fendent les bords et trouvent la lettre écrite et signée de la main du roi.

Charles Ier mandait à la reine Henriette :

« Les deux factions, le parlement et l'assemblée des officiers, me recherchent également. Je me joindrai à celle dont les conditions me sembleront les meilleures.

« Du reste, je suis seul au fait de ma situation. Sois tranquille sur les concessions que je pourrais faire. Je saurai bien, quand il en sera temps, comment il faut se conduire avec ces drôles-là, et au lieu d'une jarretière de soie, je les accommoderai d'une bonne corde de chanvre. »

Des ordres furent donnés immédiatement pour resserrer la captivité du roi ; on lui enleva tous les serviteurs soupçonnés de quelque dévouement pour sa personne, et Hampton-Court devint une véritable prison.

Des bruits sinistres se répandirent en même temps. On disait que les généraux et même les bas officiers de l'armée, furieux d'avoir été joués, avaient comploté de s'emparer de Charles et de l'assassiner. Ces rumeurs parvinrent aux oreilles du roi, et une main inconnue jeta un jour dans sa chambre une lettre anonyme qui l'avertissait qu'il avait tout à craindre de la colère de ses ennemis, s'il ne se dérobait à leurs coups par une prompte fuite.

Dans la soirée du 11 novembre 1647, le roi, accompagné d'un seul valet, sort du château par un escalier secret, trompe la vigilance des sentinelles et gagne une petite porte du parc qui donne sur la forêt, où ses partisans, Berkley et Ashburnham, prévenus de sa tentative de fuite, l'attendaient avec des chevaux.

Deux femmes, attachées au service du château, que Charles et le valet rencontrèrent sur leur chemin, se joignirent à eux pour leur servir de guide. Ils s'égarèrent néanmoins dans la forêt, et ce ne fut qu'après de longues recherches qu'ils parvinrent au lieu du rendez-vous.

Au point du jour, le roi, Berkley et Ashburnham, grâce à la rapidité de leurs chevaux, atteignirent la petite ville de Sutton, dans le Hampshire, d'où ils gagnèrent sans retard l'île de Wight.

La population de cette île était royaliste ; elle avait pour gouverneur le colonel Hammond, neveu d'un des anciens chapelains du roi.

Charles y fut momentanément en sûreté, et le parlement recommença à négocier avec lui.

Le 14 décembre de la même année, les chambres votèrent quatre propositions qui devaient être présentées au roi sous forme de bill. S'il les acceptait, les portes de Londres et de Whitehall lui seraient rouvertes. Ces quatre propositions se résumaient ainsi :

« Le commandement des forces de terre et de mer appartiendra pendant vingt ans aux chambres. Le roi révoquera toutes ses déclarations contre le parlement. Il annulera toutes les lettres patentes de pairies accordées depuis son départ de Londres. Les chambres auront le droit

de se réunir au temps et dans le lieu qui leur conviendront. »

Les négociations traînèrent en longueur. Deux partis divisaient la chambre des communes; l'un penchait pour une royauté parlementaire, l'autre voulait pousser la révolution jusqu'à l'établissement d'un gouvernement républicain.

Apprenant que le pays de Gallés vient de se soulever en sa faveur et que le parlement d'Écosse a voté la levée d'une armée de quarante mille hommes pour défendre, contre les républicains et les sectaires, le Covenant et la royauté, Charles rejette les quatre propositions.

Les Ecossais pénètrent en effet dans le royaume; mais Cromwell marche contre eux, sans attendre l'ordre du parlement, les défait dans trois batailles décisives, à Preston, à Wigan et à Warington.

Puis le général se rend à l'île de Wight, s'empare du roi, qu'il emmène prisonnier, conduit son armée à Londres, chasse de la chambre des communes cent quarante-trois membres suspects de royalisme, terrifie les autres, et fait déclarer par l'assemblée que Charles sera mis en jugement et qu'un comité dressera immédiatement son acte d'accusation.

C'est dans ces circonstances critiques que d'Artagnan avait reçu une double mission.

Il était chargé par la reine Henriette, avec l'assentiment d'Anne d'Autriche et de Mazarin, d'aller s'aboucher avec certains agents royalistes et d'apprendre de leur bouche s'il restait encore quelque espérance de salut pour son époux.

D'un autre côté, le cardinal lui avait donné pour instruction d'étudier, à Londres, l'esprit public, de se rendre très-exactement compte du degré d'influence que possédait Cromwell dans le parti révolutionnaire, et des chances qu'il avait d'arriver au pouvoir suprême.

Si la cause de Charles Ier et de la royauté lui paraissait complétement perdue, il devait même s'aboucher avec Cromwell et lui remettre une dépêche d'une haute importance.

Comme le cardinal tenait à ce que le plus grand mystère enveloppât le voyage de son émissaire, il lui fit prendre une route détournée qui déjouerait tous les soupçons.

Au lieu d'aller s'embarquer directement dans quelque port de mer, d'Artagnan passa par Sedan, où il s'arrêta deux jours chez le maréchal Fabert, gouverneur de cette place. De là, il descendit la Meuse jusqu'à Liége, et se rendit à Cologne, auprès de l'Électeur, pour lequel il avait une lettre de Mazarin. Puis il traversa la Belgique et gagna Ostende, par Bruxelles.

Arrivé à Ostende, il s'informa aussitôt s'il y avait quelque bâtiment prêt à faire voile vers l'Angleterre.

On lui apprit qu'un navire marchand, armé de quelques canons, devait partir le lendemain matin pour Londres; mais c'était un navire espagnol, et la France étant en guerre avec l'Espagne, d'Artagnan pouvait craindre d'être arrêté comme espion, s'il s'y embarquait et si l'on venait à reconnaître sa nationalité.

Cependant aucun autre bâtiment n'était près de mettre à la voile, et il se voyait exposé à retarder son voyage d'une semaine ou deux.

Il résolut alors de se fier à sa bonne étoile et de courir quelque chance, plutôt que manquer en partie le but de sa mission, car il avait appris qu'au premier jour, Charles Ier devait comparaître à Westminster devant une haute cour instituée pour le juger.

En sa qualité de Basque, d'Artagnan parlait d'ailleurs à peu près bien l'espagnol; il pouvait donc, à la rigueur, passer, sinon pour un Castillan, du moins pour un Navarrais d'Estella, de Rondas ou de Pampelune.

Il fit en conséquence marché avec le capitaine, et prit passage à bord de son bâtiment, sous le nom de don Francisco de Salazar.

Tout allait assez bien, et l'ancien mousquetaire jouait le mieux qu'il pouvait son rôle de Navarrais, s'entretenant sur le pont avec quelques matelots, sans trop écorcher la langue du Cid Campéador.

Mais le bâtiment n'avait pas encore fait trois ou quatre lieues en mer qu'on aperçut un vaisseau de guerre qui donnait la chasse à un navire beaucoup plus faible, lui tirant entre temps quelque coup de canon.

Le vaisseau déployait les couleurs espagnoles; l'autre portait le pavillon français.

Meilleur voilier que le gros vaisseau, le petit navire avait chance de lui échapper, et d'Artagnan, qui suivait tous ses mouvements avec le plus vif intérêt, se réjouissait déjà de le voir prendre de l'avance, lorsque le capitaine du bâtiment qu'il montait fit mettre le cap sur le fran-

çais pour lui couper la retraite; les canonniers couraient en même temps à leurs pièces.

Cette manœuvre faillit réussir; un instant, on put croire que le navire au pavillon fleurdelisé allait se trouver placé entre deux feux; mais profitant d'une saute de vent, et mettant toutes voiles dehors, il changea de route, prit la direction des côtes de France et disparut bientôt à l'horizon.

Nous avons dit que d'Artagnan suivait avec le plus vif intérêt ces péripéties.

Au moment où le navire français semblait perdu, une poignante douleur s'était peinte sur sa physionomie. Penché sur le bastingage, étranger à tout ce qui se passait autour de lui, le regard fixé sur ce pavillon blanc qui lui rappelait sa patrie, il portait instinctivement la main droite au pommeau de son épée, tandis que de la main gauche, comme si les marins, ses compatriotes, pouvaient l'apercevoir et le comprendre, il leur faisait un signe désespéré pour les engager à virer de bord.

Dès qu'il reconnut qu'ils ne couraient plus aucun danger, sa figure s'illumina de joie; un vivat jaillit de sa poitrine quand le navire fut hors de toute atteinte.

— Caramba! c'est un espion! Mort au Français! cria une voix derrière lui.

Il se retourna vivement, et n'eut que le temps de se jeter de côté, pour éviter un furieux coup de barre que lui assénait le capitaine. Une douzaine de matelots se précipitèrent sur lui en poussant des cris furieux. D'Artagnan tira son épée; mais que pouvait-il faire contre cette meute de forcenés, armés de barres, de crocs et de haches?

Adossé contre le bastingage, il s'apprêtait néanmoins à vendre chèrement sa vie. Un miracle pouvait seul le sauver du plus grand péril qu'il eût jamais couru dans son existence aventureuse : ce ne fut pas un miracle, mais la plus inattendue et la plus singulière des rencontres.

Au tumulte qui se faisait sur le pont, un gentilhomme sortit tout à coup de la cabine.

Sa vue parut en imposer aux matelots, qui se tinrent aussitôt devant lui dans une attitude respectueuse.

S'avançant vivement vers le capitaine, il lui demanda, en pur castillan, ce qui se passait, et pourquoi ses matelots se montraient si acharnés contre cet hidalgo.

— Un hidalgo, lui répondit le capitaine, Votre Seigneurie se méprend; c'est un espion français qui s'est embarqué sur mon bâtiment en se donnant pour Espagnol. Nous allons le pendre haut et court à la grande vergue.

Le nouveau venu avait jeté un coup d'œil sur d'Artagnan.

— C'est vous qui vous méprenez, certainement, don Gonzalès, répliqua-t-il. Je crois reconnaître cet hidalgo. Sous quel nom s'est-il présenté à vous?

D'Artagnan crut devoir prendre la parole et payer d'audace.

— Je me nomme, dit-il, Francisco de Salazar, et suis de la province de Navarre.

— C'est bien cela, s'écria le Castillan en allant lui serrer la main; je vous reconnais très-bien, maintenant, pour vous avoir vu l'année dernière au palais de l'Escurial, lors de la grande fête qu'y donna Sa Majesté Philippe IV.

Se tournant alors vers le capitaine qui balbutiait quelques paroles inintelligibles :

— Mon pauvre Gonzalès, vous alliez vous mettre dans de jolis draps! Don Francisco de Salazar a été longtemps attaché au service du duc d'Olivarès, et peut-être se rend-il à Londres chargé, comme moi, de quelque mission du premier ministre. Faites-lui, je vous prie, toutes vos excuses.

L'ancien mousquetaire n'y comprenait plus rien. Tout étourdi de cette brusque transition, et se demandant ce qu'il adviendrait si le Castillan venait enfin à reconnaître son erreur, il le suivit dans sa cabine, sans prendre garde à la mine piteuse du capitaine et aux protestations de dévouement qu'il lui adressait.

Dès qu'ils furent seuls dans la cabine, la porte fermée, son sauveur se campa devant lui, et, croisant les bras, le regardant bien en face, lui dit sans autre préambule, en excellent français :

— Monsieur le chevalier d'Artagnan, ne me reconnaissez-vous pas?

— Vive Dieu! monsieur l'Espagnol, fit l'ancien mousquetaire, revenu d'un premier moment de surprise à cette brusque question; votre figure ne m'est pas tout à fait étrangère, quoiqu'il me soit impossible de me rappeler où et dans quelles circonstances je vous ai déjà rencontré.

— Cherchez bien.

— Ma foi, j'y renonce; mais, c'est égal, il faut

que je vous aie rendu quelque part dans le monde un fameux service, pour que vous vous soyez acquitté si généreusement envers moi.

— Ainsi vous ne trouvez rien dans vos souvenirs?

— Absolument rien : n'en accusez que ma mauvaise mémoire.

— Pas même dans vos souvenirs de la campagne de 1640.

— Où étais-je donc, cette année-là?

— Sous les murs d'Arras, assiégé par l'armée française ; vous y faisiez vos premières armes.

— Don Christoval! Vous êtes don Christoval de Cuelar! s'écria d'Artagnan, dont la physionomie exprima le plus vif étonnement.

— Don Ignacio-José-Maria-Hernando Christoval de Cuelar y Trujellos y Torrecillas, maréchal de camp de Son Altesse le cardinal-infant, que vous fîtes prisonnier dans un moulin, par une belle nuit du mois de juillet, et que vous présentâtes triomphalement le lendemain à Sa Majesté le roi Louis XIII, en présence de toute sa cour.

— Ah! don Christoval, je vous proclame le plus noble et le plus généreux des hidalgos de toutes les Espagnes; car si vous vous vengez ainsi de ceux qui n'ont mérité que votre inimitié, que ne devez-vous pas faire pour ceux qui ont quelque droit à votre reconnaissance?

— Vous aviez toutes sortes de droits à la mienne, monsieur le chevalier d'Artagnan.

— Pour vous avoir un peu brutalement arraché des bras de votre belle meunière?

— Précisément.

— Et pour avoir repoussé l'offre que vous me fîtes de huit cents albertus de Flandre, en échange de votre liberté immédiate.

— Vous l'avez dit, et je n'oublierai jamais le grand service que vous me rendîtes.

Il lui raconta alors une partie de son histoire.

Don Christoval, avant de servir dans l'armée du vice-amiral, habitait Madrid. Il appartenait à une famille pauvre, quoique de la plus vieille noblesse de l'Estramadure; mais elle avait été ruinée, à l'époque de la révolte des Portugais contre la domination espagnole, tous ses biens ayant été confisqués par Jean de Bragance, pour être restée fidèle à la cause de l'Espagne.

Cependant don Christoval, jeune et beau cavalier, admis, à cause de son nom, dans la meilleure société, n'avait pas tardé à se faire aimer de la fille d'un hidalgo de Madrid, don Grégorio San Gil, enrichi dans le commerce des Grandes-Indes. Dona Isabella devait avoir en dot quelque chose comme cinq cent mille piastres et deux ou trois palais, sans compter ce qui lui reviendrait encore à la mort de son père, dont elle recueillerait tout l'héritage, étant fille unique.

Fort de l'assentiment de dona Isabella, qui avait conçu pour lui une folle passion et qu'il voyait secrètement, grâce aux complaisances intéressées d'une vieille duègne, Christoval se présenta un beau jour chez don San Gil, et lui demanda la main de sa fille.

— Vous êtes fou, mon jeune ami, lui répondit brutalement l'hidalgo. Quand on ne possède, comme vous, que la cape et l'épée, on n'épouse pas la fille d'un homme qui a sur la route des Grandes-Indes plus de galions que vous n'userez de bottes dans toute votre vie pour courir après la fortune. D'ailleurs Isabella est promise à son cousin, don Gomez. Bonsoir, et ne vous avisez jamais de venir me renouveler une aussi sotte demande.

Don Christoval se garda bien en effet de renouveler sa demande; mais il fit beaucoup mieux que cela : il épousa secrètement sa maîtresse, et, quelques mois après, il partit pour l'armée, où, grâce à sa bravoure et à la protection du cardinal-infant, qui le prit en amitié, il obtint bientôt un grade élevé.

Il va sans dire que, lorsque don Grégorio San Gil avait parlé à sa fille d'un mariage avec son cousin don Gomez, celle-ci lui avait déclaré nettement qu'elle n'y consentirait jamais, et qu'elle s'ensevelirait plutôt dans un cloître, que de donner sa main à un homme qu'elle détestait.

Une année s'était écoulée depuis le départ de Christoval pour l'armée, et il entretenait quelque correspondance avec dona Isabella, sa femme devant Dieu, par l'entremise de cette vieille duègne dont nous avons déjà parlé.

Don Christoval attendait la fin de la guerre pour retourner en Espagne. Maréchal de camp, favori du cardinal-infant, il ne désespérait pas de fléchir cette fois don San Gil. Son protecteur, à qui il avait appris son mariage secret avec la riche héritière, lui promettait, en récompense de ses bons services, d'agir en sa faveur, et de faire même intervenir le roi, si cela était nécessaire, pour vaincre la résistance de l'hidalgo.

Les choses en étaient là, lorsqu'un événement des plus fâcheux se produisit à Madrid.

Don Gomez, furieux des refus obstinés de sa cousine, soupçonnait que don Christoval ne devait pas y être étranger. Il était loin cependant de se douter de la vérité, mais la seule pensée que dona Isabella pouvait en aimer un autre le remplissait d'une sourde rage.

C'était un homme haineux, vindicatif, d'un caractère sombre et capable des actions les plus noires pour satisfaire ses ressentiments ou ses passions.

Voulant pénétrer à tout prix le mystère de l'aversion que lui témoignait sa cousine, il parvint à séduire la vieille duègne par l'appât d'une forte somme. Cette femme lui révéla tout, les entrevues clandestines de dona Isabella et de don Christoval, leur mariage secret par un capucin du couvent de *Los Angelos*, l'espoir que nourrissaient les deux amants devenus époux de fléchir un jour don San Gil et d'obtenir son pardon et son consentement. Elle lui livra même la dernière lettre que lui avait adressée don Christoval pour sa maîtresse.

— Vous jugez de l'état dans lequel de telles révélations mirent un homme du caractère de don Gomez, dit à d'Artagnan don Christoval, parvenu à ce point de son récit. Je ne savais rien de la trahison de cette malheureuse duègne; mais, un beau jour, je vis arriver au camp don Gomez. Je ne sais comment il avait fait pour obtenir une mission du gouvernement de Madrid pour le cardinal-infant; toujours est-il qu'il était porteur d'une dépêche du duc d'Olivarès. Comme il est aussi fourbe et aussi rusé que méchant, il dissimula si bien les sentiments dont il était animé et ses mauvaises intentions à mon égard, que je ne me doutais pas de ce qu'il machinait, quoiqu'un instinct secret m'avertît que son voyage devait avoir quelque chose de désagréable pour moi. Afin de mieux me tromper et d'endormir mes soupçons, si j'avais pu en concevoir, la duègne m'avait fait parvenir, la veille même de son arrivée, un dernier billet de dona Isabella, qui, elle aussi, ignorait que notre secret fût éventé, don Gomez n'ayant pas même parlé à son père de l'étrange découverte qu'il avait faite.

Christoval s'arrêta un instant, puis il reprit après quelque hésitation.

— Ici, monsieur le chevalier d'Artagnan, j'ai un pénible aveu à vous faire; mais est-ce bien un aveu, et ne connaissez-vous pas déjà la faute que j'avais commise, la trahison dont je m'étais rendu coupable envers ma chère Isabella. Que voulez-vous, la chair est faible; je suis d'un tempérament fort amoureux, et l'on peut avoir quelques moments d'oubli, se laisser tenter par l'occasion, céder à une ivresse toute passagère, cueillir en passant quelques fleurettes de galanterie, sans cesser pour cela de conserver au fond de son cœur un sincère et inaltérable amour.

— A qui le dites-vous? interrompit d'Artagnan; allez toujours. Vous voulez parler, n'est-ce pas, de ce rendez-vous avec la jolie meunière que je me permis de troubler d'une manière si intempestive?

— Songez, signor, continua don Christoval, que j'étais éloigné depuis plus d'un an de ma femme chérie, que les Flamandes et les Artésiennes sont bien séduisantes. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, dans votre langue, un proverbe qui dit : « A la guerre comme à la guerre? »

— Et les proverbes sont la sagesse des nations. Poursuivez donc sans rougir.

— Toujours est-il que je m'étais laissé prendre d'un caprice pour cette meunière, et que j'avais déjà eu avec elle quelques rendez-vous, la nuit, dans son moulin, lorsque je m'y rendis pour la dernière fois. La vue de don Gomez, en me rappelant d'une manière plus précise le trésor que j'avais laissé à Madrid, m'inspirait de véritables remords, et je vous affirme que mon intention était de prévenir ce soir-là ma conquête...

— De se procurer un autre conquérant. C'est entendu, don Christoval; je vous proclamais, il y a un instant, le plus noble et le plus généreux des hidalgos; j'ajoute que vous êtes la perle des maris.

— Ah! les Français sont toujours railleurs.

— Je vous jure que je ne raille pas du tout. Mais permettez-moi de vous dire, ô mari incomparable! que si votre histoire m'a jusqu'ici énormément intéressé, je n'y vois pas encore poindre le service signalé que, selon vous, j'aurais eu le bonheur de vous rendre.

— Nous y arrivons.

— Alors, je vous prête plus que jamais toute mon attention.

— Je n'appris que plus tard ce qui me reste à vous raconter, c'est-à-dire lorsqu'on m'eut

échangé contre le marquis de Gèvres, fait prisonnier dans une embuscade par les soldats du général Lamboy.

— J'y étais, et vous devez vous souvenir que ce fut précisément pour amener cet échange que je vous fis moi-même prisonnier.

— Or, voici ce que me révéla, quelques jours après mon retour au camp du cardinal-infant, un soldat dont je venais de sauver la vie dans un combat contre les troupes de M. de La Meilleraie. Don Gomez avait appris, je ne sais comment, mes rendez-vous nocturnes avec la meunière; il sut que je m'y rendais accompagné d'un seul cavalier, et prépara alors un guet-apens pour m'assassiner. Sa vengeance, sa cupidité et son amour attendaient de ce crime un triple profit; car, débarrassé de moi, il ne désespérait pas d'épouser enfin dona Isabella, dont l'immense richesse le charmait plus encore peut-être que sa beauté. Il débaucha une dizaine de cavaliers, les plus mauvais sujets de l'armée, des soudards allemands adonnés à l'ivrognerie, par les mêmes moyens qui lui avaient servi à corrompre la duègne; et la nuit même où vous me faisiez prisonnier dans le moulin, il m'attendait au retour, avec ces soudards, caché dans un petit bois que je devais traverser. Le lendemain, lorsque quelque patrouille aurait trouvé mon cadavre et celui de mon cavalier criblés de balles, on n'aurait pas manqué d'attribuer notre mort à quelque parti de l'armée française. Voilà, monsieur le chevalier d'Artagnan, comment, sans vous en douter, vous m'avez sauvé la vie en me privant pour quelques jours de ma liberté, et je ne crois pas en être quitte avec vous, pour le léger service que je viens, à mon tour, d'avoir le plaisir de vous rendre.

— Vous appelez cela un léger service! s'écria d'Artagnan. Ces forcenés n'auraient pas manqué de me jeter à la mer, après m'avoir assommé au préalable.

— A moins qu'ils ne vous eussent pendu à la grande vergue, comme vous en menaçait cette brute de capitaine au moment où je suis heureusement venu vous tirer de cette méchante affaire. Mais vous avez fait, vous, plus que de me sauver la vie, et j'achève ici cette longue histoire. Don Gomez, désolé et furieux d'avoir manqué son coup, avait refusé de donner à ses complices toute la somme convenue. L'un d'eux s'en vengea en lui faisant subir le sort qu'il m'avait réservé, et l'étendit raide mort d'un coup de pistolet dans la tête.

— Eh bien! je n'en suis pas fâché, interrompit d'Artagnan.

— A la suite de la prise d'Arras par votre armée, le cardinal-infant retourna à Madrid et m'emmena avec lui. Il tint la promesse qu'il m'avait faite, me présenta à Philippe IV comme un de ses meilleurs lieutenants, et, lorsque don San Gil me vit si bien en cour, et que le roi lui eut fait parler par le duc d'Olivarès lui-même, il consentit enfin à m'accorder la main de sa fille. Dona Isabella et moi tombâmes alors à ses genoux en lui avouant que la chose était faite depuis longtemps, et que nous n'avions plus qu'à rendre public notre bonheur. Le brave hidalgo faillit étouffer de colère en apprenant que nous nous étions passés de son consentement. Il finit par se calmer. Que vous dirai-je de plus? Don Gil est mort l'année dernière; dona Isabella me rend le plus heureux des époux, et je suis un des plus riches seigneurs de mon pays. Je me rends en ce moment à Londres, chargé d'une mission de confiance par le roi, mon maître. Comme mon séjour y sera de quelque durée, et que je dois représenter dignement mon souverain, un de mes intendants, qui m'y a précédé, a loué pour moi, dans un des beaux quartiers, un vaste hôtel où tout est disposé à l'heure qu'il est pour me recevoir. Je ne vous demanderai pas ce que vous allez faire vous-même à Londres; mais si vous n'y voyez aucun inconvénient et n'y avez aucune répugnance, acceptez une hospitalité cordiale. Vous serez chez moi comme chez vous.

— Votre Seigneurie me remplit de confusion, répliqua d'Artagnan un peu embarrassé de ces offres auxquelles il était loin de s'attendre.

— Laissez là ma seigneurie, répliqua don Christoval, et répondez à mon amitié. J'ajouterai, pour vous décider, qu'indépendamment des motifs de reconnaissance qui me portent à vous parler ainsi, j'éprouve le plus vif penchant pour votre personne; votre caractère, toutes vos manières me plaisent infiniment, et je ne manquerai pas, quand la paix se fera enfin entre nos deux nations, d'aller vous demander à Paris cette hospitalité que je vous offre aujourd'hui à Londres, et que vous ne pouvez refuser.

Il était difficile de résister à tant de bonnes grâces.

D'Artagnan, dont l'esprit était fort avisé, réfléchit d'ailleurs qu'ayant à remplir une mission aussi secrète que celle que lui avaient confiée la reine Henriette et le cardinal Mazarin, il aurait tout avantage à se produire à Londres sous les auspices d'un étranger peu suspect de sympathies pour la France, et que cela détournerait tous les soupçons.

— J'accepte, mon cher Christoval, fit-il en lui serrant la main.

— Vous me comblez de joie, mon cher d'Artagnan.

— Pardon, si vous le permettez, je vous prierai de ne plus me donner ce nom.

— Auriez-vous donc l'intention de vous faire connaître à Londres sous celui de don Salazar? dit Christoval avec un peu d'embarras.

— Rassurez-vous ; une fois hors de ce navire, je ne cacherai plus ma qualité de Français, mais je me ferai appeler à Londres le chevalier de Batz, qui est aussi un de mes noms de famille. Vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Aucune espèce, et le chevalier de Batz sera le bienvenu et le bien accueilli dans mon hôtel.

Le lendemain, don Christoval et d'Artagnan débarquaient devant le pont de Londres.

XXVII

D'ARTAGNAN A LONDRES. — LA TOUR. — TENTATIVES POUR SAUVER CHARLES Ier. — ELLES ÉCHOUENT. — UN PENDU DE CONNAISSANCE. — DIX SHILLINGS BIEN EMPLOYÉS. — CE QUE D'ARTAGNAN APPREND POUR CETTE MODIQUE SOMME. — DANS QUELLE SITUATION IL RETROUVE LADY ANNA D'HERFORD. — LE CHATIMENT.

Le premier objet qui frappa les yeux de d'Artagnan, en débarquant à Londres, fut une vaste tour carrée, ceinte d'un grand nombre d'autres tours moins élevées. Leur masse sombre, se détachant sur le ciel noir et dominant les maisons basses qui bordaient la Tamise, lui rappelait la Bastille.

— N'est-ce pas la Tour de Londres? demanda-t-il à son compagnon.

— Une forteresse et une prison d'Etat, lui répondit don Christoval.

La Tour de Londres, une des plus célèbres forteresses de la Grande-Bretagne, se dressait en dehors des murs de la Cité, sur la rive gauche de la Tamise.

En 1070, Guillaume le Conquérant bâtit en cet endroit une citadelle qui fut appelée la Tour-Blanche. Son fils, Guillaume le Roux, la fit entourer de fossés et de murs épais. Henri Ier, dit le *Beau-Clerc*, y ajouta plus tard une ménagerie pour y loger les lions, les tigres et d'autres animaux féroces que lui avait envoyés l'empereur Frédéric Barberousse ; mais la férocité des fauves de Frédéric Barberousse devait être surpassée un jour par les appétits sanguinaires des Tudors mâles et femelles, qui remplirent de leurs victimes les cachots de la Tour de Londres.

Aujourd'hui, la vieille forteresse de Guillaume le Conquérant et de Guillaume le Roux n'éveille plus que la curiosité des voyageurs qui visitent la capitale du Royaume-Uni.

Moyennant un shilling, les gardiens, vêtus du costume que portaient les *yeomen* de la garde du temps de Henri VIII, conduisent les étrangers dans le musée d'armes et dans la salle des



Le fer rouge venait d'imprimer sa cruelle morsure. (Page 270.)

joyaux. Le musée renferme les armures de la plupart des rois d'Angleterre, des trophées de toute espèce, des instruments de torture. On y montre la hache qui servit à décapiter Anne de Boleyn.

Mais, en 1648, la Tour était encore un objet d'effroi et de respect.

Un gouverneur, un constable, un geôlier en chef, des officiers spéciaux et quarante gardiens occupaient la Tour de Londres avec une forte garnison. Personne d'étranger au service intérieur n'y pénétrait jamais qu'à la suite des formalités les plus méticuleuses. C'était là que les rois et les reines d'Angleterre passaient les premiers jours de leur avénement; c'était là aussi, derrière ces murs redoutés, que les prisonniers d'Etat languissaient dans les fers, jusqu'au moment où ils portaient leur tête sur le billot.

Le 22 juin 1535, John Fischer, évêque de Rochester, avait été décapité devant la Tour de Londres.

Le 17 mai 1536, Georges Buller, lord Rocheford, y fut livré au bourreau.

Deux jours après, la tête d'Anne de Boleyn y tombait sous la hache.

Puis Thomas Cromwell, comte d'Essex, en 1540.

Catherine Howard en 1541.

Edouard Seymour, duc de Somerset, en 1552.

Jeanne Grey, le duc de Guildford, son mari, et le duc de Northumberland, son beau-père, en 1554.

Le comte d'Essex en 1601.

En 1641, lord Strafford, ministre du roi Charles Ier.

Mais avant le règne des Stuarts et celui des Tudors, la Tour de Guillaume le Conquérant avait vu bien d'autres morts tragiques.

Au pied de son grand escalier gisaient, sous une dalle, les ossements des deux enfants d'Edouard IV, Edouard V et Richard d'York, assassinés en 1483 par Tyrell, Forest et Dighson, les sicaires du traître Glocester, couronné, après cette action abominable, sous le nom de Richard III.

Quelques-uns de ces souvenirs étaient venus à l'esprit de d'Artagnan, à la vue de la sombre Tour ; car l'ancien mousquetaire, avant de partir pour Londres, avait passé plusieurs jours à relire l'histoire d'Angleterre.

Cette histoire, pleine de meurtres, d'exécutions sanglantes, lui inspirait les plus tristes réflexions sur le sort de Charles Ier, livré sans défense à ses sujets révoltés ; et comme il croyait que le roi était enfermé à la Tour de Londres, il venait de se rappeler que Strafford, son ministre, n'en était sorti, sept ans auparavant, que pour monter sur l'échafaud.

Les préoccupations de d'Artagnan n'échappèrent pas à don Christoval, qui était doué d'une grande pénétration ; aussi, lorsque celui-ci eut installé son nouvel ami dans l'appartement qu'il lui avait destiné :

— Je n'ai pas besoin de vous répéter, lui dit-il, que vous êtes ici absolument comme chez vous, entièrement libre de vos actions. Personne ne s'occupera de ce que vous ferez ; vous pourrez aller et venir à votre fantaisie, à toute heure du jour ou de la nuit. S'il vous convient de me voir fréquemment, j'en serai très-heureux ; si vos relations vous retiennent loin de moi, si elles exigent quelque mystère, considérez mon hôtel comme une véritable auberge où le voyageur n'est tenu à aucune espèce de sujétion. Je ne vous ai pas demandé, et ne veux pas savoir si les motifs qui vous ont conduit en Angleterre touchent à quelque intérêt public, ou s'ils ne concernent que vos intérêts particuliers. Gardez votre secret ; mais permettez-moi de vous donner à la fois un conseil et une marque de confiance.

— Commencez par la marque de confiance, mon cher Christoval : quant au conseil, il est accepté d'avance.

— Eh bien, sachez que la mission dont j'ai été chargé par la cour de Madrid est relative au procès et à la situation désespérée du roi Charles Ier.

D'Artagnan eut quelque peine à réprimer un mouvement de surprise, en apprenant que don Christoval se trouvait à Londres dans le même but que lui.

— Philippe IV, mon maître, poursuivit l'Espagnol, est vivement préoccupé du procès qui va s'ouvrir d'ici à quelques jours devant un tribunal réuni à Westminster ; il voudrait à tout prix sauver le prisonnier de Whitehall.

— Charles Ier n'est donc pas à la Tour ? interrompit d'Artagnan.

— Non, il est détenu à Whitehall, dans le palais même qu'il a rempli si longtemps de sa puissance et de l'éclat de sa cour. Je vous disais que l'on est très-préoccupé, à l'Escurial, de la révolution qui s'accomplit ici. Plus d'un roi d'Angleterre a été déposé anciennement par les grands ; des femmes de roi ont péri par le dernier supplice ; des commissaires anglais ont condamné à mort et fait exécuter, dans une salle du château de Fotheringay, Marie Stuart, reine d'Ecosse ; mais on n'avait pas vu encore un parlement traduire en justice son propre roi, faire peser sur lui une accusation capitale, et si un peuple donne à l'Europe un exemple aussi terrible, tous les trônes en seront ébranlés. Je suis donc venu à Londres pour examiner de près la situation, et découvrir s'il n'y aurait pas quelques chances de tirer des mains de ses ennemis Charles Ier.

— Votre confiance appelle et commande la mienne, lui dit alors d'Artagnan ; vous avez d'ailleurs deviné que le but de mon voyage est le même que le vôtre.

— Je le soupçonnais du moins... Maintenant, écoutez mon conseil : je n'ai plus besoin de l'envelopper de réticences. C'est pour la première fois, n'est-ce pas, que vous venez en Angleterre ?

— Je n'y avais jamais mis les pieds.

— Eh bien, mon cher d'Artagnan, donnez-vous garde de tenter aucune démarche qui soit

de nature à éveiller la susceptibilité britannique, qui est des plus faciles et des plus promptes à s'irriter. Je connais le pays pour y avoir fait à deux reprises un assez long séjour. Cette nation n'aime pas que les étrangers se mêlent de ses affaires, et nous ne ferions, vous et moi, que hâter l'exécution des mauvais desseins qu'elle peut avoir contre son roi, en essayant de les combattre.

— Le roi a pourtant des amis à Londres; ce sont ceux-là que je me propose de voir.

— Oui... je les connais comme vous : Richemond, Southampton, Lindesay et quelques autres; de braves cœurs, de nobles et courageux gentlemen. Ils donneraient leur vie pour sauver leur maître... Mais ils la donneraient inutilement.

— Le peuple?

— Le peuple a été fanatisé par les prédicants presbytériens. L'armée de Cromwell est là, d'ailleurs, pour étouffer toute tentative d'insurrection contre les bills du parlement épuré.

— Alors nous n'avons rien à faire, et il nous faut au plus tôt repartir, vous pour Madrid et moi pour Paris.

— Pardon, nous avons quelque chose à faire : observer, étudier la situation et attendre les événements. L'imprévu, dans les temps de révolution, est la seule chose que l'on puisse prévoir.

A la suite de cette conversation avec don Christoval, d'Artagnan se mit à jouer consciencieusement son rôle d'observateur, parcourant du matin au soir les lieux publics, les tavernes, assistant, toutes les fois qu'il le pouvait, aux séances de la chambre des communes. Il eut aussi quelques entrevues secrètes avec les chefs royalistes et plusieurs membres du parlement, de ceux que Cromwell avait expulsés, et il acquit la conviction que Charles Ier était désormais à l'entière discrétion de ses ennemis.

Le procès s'ouvrit cependant le 20 janvier 1649. Le roi parut devant la haute cour instituée pour le juger et siégeant dans Westminster-Hall.

Cette cour de justice se composait de cent trente-trois commissaires nommés par la chambre des communes, parmi lesquels se trouvaient six lords, trois grands juges, onze baronnets, dix chevaliers, six aldermen de Londres. Mais il ne s'en trouva jamais plus de soixante-dix aux assemblées.

Cromwell, Ireton, Harrison et les principaux officiers de l'armée en faisaient partie.

A la première séance, le président Bradshaw procéda à l'appel nominal des commissaires. Quand le nom du général Fairfax fut prononcé à son tour, une voix se fit entendre dans une des loges publiques :

— Fairfax a trop d'esprit et de patriotisme pour se trouver ici!

Le général Fairfax avait été cependant un des plus ardents à combattre les troupes de Charles Ier, et la victoire de Naseby, remportée par lui en 1646, avait peut-être décidé du sort de la royauté.

Après l'appel nominal, comme le sollicitor commençait la lecture de l'acte d'accusation contre Charles Stuart, « au nom du peuple d'Angleterre, » la même voix l'interrompit pour s'écrier :

— Pas une dixième partie du peuple!

Cette nouvelle interruption produisit une vive émotion parmi les juges; des rumeurs s'élevèrent de toutes les parties de la salle; Cromwell, Ireton, Harrison et les autres officiers se démenaient sur leurs siéges, et Axtel, qui commandait la garde, cria à ses soldats de faire feu sur la loge d'où étaient parties les paroles séditieuses.

Le président Bradshaw prévint heureusement, par une prompte intervention, l'exécution de cet ordre, et l'on découvrit que c'était lady Fairfax elle-même, la femme du général des parlementaires, qui avait eu le courage de protester hautement contre la mise en jugement de Charles Ier.

Fille de lord Vere de Tilbury, lady Fairfax avait embrassé avec autant d'ardeur que son mari les idées nouvelles, et secondé le zèle du général contre la cause royale; mais, comme lui, elle était frappée d'horreur à la vue des suites fatales et inattendues de ses victoires.

D'Artagnan, qui assistait, avec don Christoval, à cette séance, faillit pousser un hurrah en l'honneur de lady Fairfax. L'hidalgo n'eut que le temps d'arrêter l'explosion de son enthousiasme.

— Vous voulez donc aller coucher ce soir à la Tour? lui dit-il, en lui pressant fortement le bras.

— Ah ! la noble femme ! répondit d'Artagnan; elle me réconcilie avec les Anglaises.

— C'est peut-être de là que viendra le salut de Charles Ier.

Dès que le tumulte produit par cet incident se fut calmé, Coke, le sollicitor des communes, reprit la lecture de l'acte d'accusation.

Il exposa que Charles Stuart ayant été admis au trône d'Angleterre, et la nation lui ayant confié en dépôt un pouvoir limité, il avait, dans la coupable vue d'ériger un gouvernement illimité et tyrannique, traîtreusement et malignement fait la guerre contre le parlement actuel et contre le peuple représenté par cette assemblée, et que, pour cette raison, il était accusé en qualité de tyran, de traître, de meurtrier, d'ennemi public et implacable de la nation.

Quand la lecture fut terminée, le président Bradshaw, s'adressant au roi, lui dit que la cour attendait sa réponse.

Charles Stuart se leva, et tous les yeux se fixèrent sur lui. Quoique affaibli par une longue prison, et par toutes les fatigues d'une existence aussi troublée que celle qu'il avait menée depuis sa fuite de Londres en 1642, la majesté de son maintien, la fermeté et la modération de sa parole en imposèrent à ses ennemis même.

Il déclara qu'il ne reconnaissait point l'autorité de la cour et ne pouvait se soumettre à son jugement; qu'il ne voyait dans l'assemblée aucune apparence de chambre haute, telle que la Constitution avait entendu l'établir ; qu'il savait d'ailleurs que les communes, dont on invoquait l'autorité, avaient été subjuguées par une force illégitime et privées de leur liberté.

— Je suis votre roi héréditaire, par droit de ma naissance, poursuivit-il, et vous n'avez pas le droit de me juger. Mais même en adoptant pour un instant ces principes nouveaux, aux termes desquels tous les ordres seraient égalisés, la cour devant laquelle on me fait comparaître ne saurait s'attribuer aucun pouvoir délégué du peuple, à moins qu'elle n'eût commencé par demander et obtenir le consentement de chaque particulier, jusqu'au plus pauvre paysan. On a parlé d'un dépôt confié à mes soins; oui, il y a eu un dépôt ; celui des libertés de mon peuple, et je me garderai bien de le trahir, en reconnaissant un pouvoir fondé sur la violence et l'usurpation la plus atroce. Ayant pris les armes et souvent exposé ma vie pour la défense des libertés publiques, je suis prêt, dans cette suprême et solennelle scène, à sceller de mon sang les droits précieux pour lesquels j'ai combattu si longtemps. La Constitution anglaise a consacré l'irresponsabilité royale ; mais je n'ai pas besoin de chercher un refuge dans cette maxime générale, qui met à couvert un monarque anglais, sans excepter le moins digne. Lorsque j'y serai invité dans une autre forme, je m'empresserai de prouver à l'univers, et même à vous tous, milords, aujourd'hui mes prétendus juges, l'intégrité de ma conduite, et la justice des mesures défensives auxquelles j'ai dû recourir malgré moi. Mais à cette heure et dans cette enceinte, pour être logique avec moi-même, je dois renoncer à tout ce qui pourrait ressembler à une apologie ou à une défense, de peur qu'en ratifiant une autorité qui n'est pas mieux fondée que celle des voleurs et des pirates, je ne m'attire le juste reproche d'avoir trahi la Constitution, au lieu d'être applaudi, comme en ayant été le martyr.

Charles Stuart comparut trois fois à la barre de la haute cour et refusa trois fois d'en reconnaître la juridiction.

Dans la quatrième séance, les commissaires, toujours au nombre de soixante-dix à peine, sur cent trente-trois personnes qui devaient former le tribunal, après avoir entendu quelques témoins dont la déposition établit « que le roi avait été vu les armes à la main, combattant contre les troupes du parlement, » prononcèrent contre lui une sentence de mort.

Deux tentatives avaient été faites pour sauver Charles Stuart.

Au cours de son procès, dans l'intervalle de la première à la seconde séance, un avis secret lui était parvenu, malgré la surveillance que ses gardiens exerçaient autour de lui.

On lui faisait savoir qu'une fraction importante de la chambre des communes et de la chambre des lords, irritée de la prépondérance que prenait l'armée, et de la tyrannie du sabre dont le royaume était menacé par les compagnons de Cromwell, ne serait pas éloignée de dessaisir la haute cour par un nouveau bill, s'il consentait à résigner la couronne en faveur de son fils Charles, prince de Galles.

Le roi prévint en conséquence le président Bradshaw qu'il avait une importante communication à faire aux deux chambres, dont il solli-

était une conférence. Le président repoussa sa requête, comme n'étant qu'un moyen dilatoire, un subterfuge destiné à retarder l'action de la justice.

Richemond, Southampton et Lindesay s'adressèrent alors aux communes.

Ils leur représentèrent qu'ils étaient les conseillers du roi, et qu'ils avaient concouru par leurs avis à toutes les démarches dont on faisait maintenant des crimes à leur maître ; qu'aux yeux de la loi, aux termes de la Constitution, ils étaient seuls coupables, et devaient répondre seuls de tout ce qu'il y avait de blâmable dans la conduite du prince ; qu'ils se présentaient volontairement à la justice, pour sauver, par leur propre châtiment, une vie précieuse, que les communes mêmes et tous les sujets de la couronne devaient garantir et défendre à quelque prix que ce fût.

La seule grâce que Charles Stuart obtînt du parlement et de la haute cour fut un délai de trois jours pour l'exécution de la sentence de mort, et l'autorisation de recevoir ce qui restait de sa famille en Angleterre.

Il avait eu six enfants de sa femme Henriette de France: trois princes, Charles, prince de Galles, Jacques, duc d'York, Henri, duc de Glocester ; trois filles, Marie, princesse d'Orange, Elisabeth et Henriette, qui fut mariée plus tard au duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

Deux seulement se trouvaient alors à Londres: Elisabeth, âgée de treize ans ; Henri de Glocester, qui entrait à peine dans sa huitième année.

— Mon enfant, dit-il à Elisabeth, en la serrant dans ses bras et séchant sous ses baisers les larmes qui lui inondaient le visage, si tu as le bonheur de revoir un jour la reine ta mère, dis-lui bien que ma dernière pensée a été pour elle, que pendant tout le cours de ma vie et depuis notre séparation je n'ai jamais cessé, même en idée, de lui être fidèle, et que ma tendresse conjugale a eu la même durée que mon existence.

Il prit ensuite sur ses genoux le petit duc de Glocester.

— Mon fils, dit-il, ils vont couper la tête à ton père !

L'enfant fixa sur lui ses grands yeux effrayés.

— Fais-y bien attention, mon fils ! reprit-il; ils vont me couper la tête, et peut-être te feront-ils roi. Mais prends garde à ce que j'ajoute : Tu ne dois pas être roi tant que tes frères Charles et Jacques seront en vie. Ils couperont la tête tes frères lorsqu'ils pourront mettre la main sur eux, et peut-être qu'à la fin ils te la couperont aussi. Je te recommande donc bien de ne pas souffrir qu'ils te fassent roi !

— J'ai bien compris, répondit le petit duc de Glocester, et me laisserai plutôt déchirer en pièces.

D'Artagnan, qui tenait Mazarin au courant de tous les incidents du procès et ne lui avait pas caché la situation désespérée de Charles Stuart, venait d'expédier au cardinal un dernier courrier, lorsqu'il vit entrer don Christoval dans sa chambre.

Les traits de l'hidalgo témoignaient d'une grande anxiété.

— Vous m'apportez une mauvaise nouvelle ! fit l'ancien mousquetaire.

— C'est pour aujourd'hui... L'échafaud a été dressé pendant la nuit devant Whitehall. Un peuple innombrable est déjà entassé dans la rue qui longe le palais. Venez, venez ! nous n'avons pas une minute à perdre.

— Quoi ! s'écria d'Artagnan, vous voulez assister à cet abominable spectacle ! A Dieu ne plaise que je vous suive !

— Il le faut pourtant... Tous les amis de Charles Stuart y seront, cachés dans la foule.

— Pour voir tomber la tête du roi ?

— Pour le sauver peut-être. Fairfax est le chef du complot.

— Fairfax, le général des armées du parlement, l'ami de Cromwell?

— Il ne l'est plus! Non content de s'absenter pendant le procès, il a usé de tout le crédit qu'il conserve encore pour empêcher l'exécution de la fatale sentence ; mais, voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il a fait jurer à ses troupes de sauver le roi sur l'échafaud même. Dès que Charles paraîtra aux regards du peuple, sur la plate-forme, et au signal que Fairfax donnera lui-même, ses officiers et ses soldats doivent se précipiter, en poussant de grands cris, l'enlever et le conduire à la Tour, dont le gouverneur a été gagné. Pendant cela, les partisans du ro parcourront les quartiers populeux en annonçant une amnistie générale, le rappel de tous les membres de la chambre des communes proscrit par Cromwell, et l'accord du roi et du parle-

ment pour restaurer et consolider toutes les vieilles libertés de la nation.

D'Artagnan, dont l'humeur belliqueuse venait de se réveiller, ceignit joyeusement son épée et suivit don Christoval.

Quand ils arrivèrent dans la rue qui longe Withehall, ils eurent beaucoup de peine à s'avancer, tant la foule était compacte.

Un épais cordon de soldats entourait l'échafaud; mais ils n'appartenaient pas au corps placé sous les ordres de Fairfax.

C'était le mardi 30 janvier 1649.

Le roi avait dormi toute la nuit d'un profond sommeil, malgré le bruit que faisaient à deux pas du palais les ouvriers charpentiers qui dressaient l'echafaud.

Le colonel Tomlinson, chargé de la garde du condamné, pénétra dans sa chambre et lui annonça que l'heure était venue.

Charles Stuart se leva aussitôt, appela un de ses vieux et fidèles domestiques, Hubert, qu'on lui avait laissé et lui recommanda d'apporter plus de soin que d'habitude à sa toilette.

— Je veux, dit-il, paraître dignement dans une si grande et si joyeuse solennité.

Juxon, évêque de Londres, fut alors introduit pour lui prodiguer de suprêmes consolations.

— Si vous revoyez jamais mon fils le prince de Galles, dit le roi au prélat, recommandez-lui le pardon de mes meurtriers.

Cependant l'hidalgo et d'Artagnan, qui étaient parvenus à se rapprocher du cordon de soldats, se communiquaient à voix basse leurs anxiétés.

Les troupes de Fairfax ne se montraient pas, et il était facile de voir, à l'attitude de ceux qui gardaient l'echafaud, que Cromwell les avait choisis parmi les plus fanatiques sectaires de l'armée.

La foule se tenait morne et silencieuse, dans l'attente de la scène extraordinaire à laquelle elle allait assister, les yeux fixés sur la plate-forme. Près du billot recouvert d'un drap noir, deux exécuteurs masqués étaient debout, s'appuyant sur le manche de leur hache.

Une sourde rumeur s'éleva bientôt, et, gagnant de proche en proche, s'étendit au loin en grandissant.

Charles Stuart venait de paraître sur l'échafaud, accompagné du colonel Tomlinson et de l'évêque de Londres.

Il fit quelques pas, et d'un signe indiqua au peuple qu'il allait parler; mais les soldats de Cromwell avaient repoussé les spectateurs à une trop grande distance pour qu'ils pussent l'entendre, et son discours, qui dura plus d'un quart d'heure, ne s'adressa réellement qu'aux officiers de justice et à quelques juges de la haute cour qui l'avaient suivi jusque sur l'échafaud.

— Dans les funestes dissensions dont je suis victime, dit-il en substance, je n'ai pris les armes qu'après les levées faites contre moi par le parlement, et je n'ai jamais eu pour objet que de conserver cette autorité qui m'avait été transmise par mes ancêtres. Je ne jette néanmoins aucun blâme sur les deux chambres, et pour expliquer de si cruelles extrémités, je crois que des esprits malintentionnés les ont trompées sur mes véritables intentions. Quoique sans reproches pour mon peuple, je reconnais cependant la justice de mon exécution devant mon Créateur; car je me souviens d'une injuste sentence à laquelle je ne me suis pas opposé, aux jours où j'exerçais la souveraine puissance, et j'en suis puni aujourd'hui par une sentence non moins injuste. Je pardonne sans exception à tous mes ennemis, et particulièrement aux principaux instruments de ma mort; mais je les exhorte, eux et toute la nation, à rentrer dans les voies de la paix, en rendant à mon fils et successeur l'obéissance qu'ils doivent à leur légitime souverain.

Il s'avança ensuite d'un pied ferme vers le bloc.

— Sire, lui dit l'évêque Juxon, il ne vous reste plus qu'un pas à faire, un pas fâcheux et difficile, mais il est très-court! Songez que dans un instant il va vous conduire bien loin, et vous faire passer de la terre au ciel.

— Je passe, dit Charles Stuart, d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, et que je suis sûr de posséder sans trouble.

Déjà il avait posé sa tête sur le bloc; il la releva pour adresser cette dernière parole à Juxon :

— *Remember !* (souvenez-vous).

Puis il s'ajusta de nouveau, étreignit le bloc de ses deux bras, et, d'un seul coup de hache, un des exécuteurs masqués sépara la tête du tronc.

L'autre ramassa la tête, et l'élevant, toute ruisselante de sang, aux yeux des spectateurs, il cria d'une voix forte :

— Voici la tête d'un traître!

Don Christoval s'était-il donc trompé en attribuant à Fairfax le projet de sauver le roi, ou bien quelque circonstance imprévue avait-elle empêché le général de réaliser son généreux dessein?

Peu de jours après l'exécution de Charles Stuart, d'Artagnan put transmettre à ce sujet au cardinal Mazarin les curieux détails qu'on va lire :

Le fanatisme religieux s'ajoutait, chez les partisans de Cromwell, à la passion politique.

En se séparant de l'Église de Rome, pour établir l'Église anglicane, dont le roi devenait le chef, Henri VIII avait conservé, dans la nouvelle communion réformée, la hiérarchie épiscopale et la plupart des cérémonies du culte catholique.

Les têtes-rondes, les presbytériens, les indépendants, tous les sectaires s'étaient insurgés plus encore contre ces traditions papistes que contre le pouvoir royal lui-même.

Ils dénonçaient, comme autant de signes d'idolâtrie, le surplis, les balustrades placées autour de l'autel, les chapes brodées, les manches de linon, l'usage de la bague nuptiale, et celui du signe de croix dans le baptême.

On se passionnait et l'on finissait par se battre, pour savoir si l'on pouvait rompre avec ses doigts le pain de la communion, ou si l'on devait le couper avec un couteau consacré et ne devant servir, sous peine de sacrilége, qu'à ce saint usage.

Quand un bill du parlement ordonna de faire disparaître les croix, on n'abattit pas seulement les croix, mais encore toutes les pierres qui, placées l'une sur l'autre, dans une construction quelconque, affectaient la forme ou donnaient une vague idée de ce signe proscrit.

D'après les indépendants, le soldat, le négociant, l'ouvrier, nourri de la lecture de la Bible, se livrant aux transports de son zèle, entrait en rapport direct avec l'Esprit-Saint, et, se trouvant ainsi consacré par une communication directe avec le ciel, devenait un véritable ministre.

On vit alors, dans l'armée parlementaire, les officiers se transformer en aumôniers, monter en chaire pour sermonner leurs soldats, se livrer à des transports et à des extases extraordinaires; et quand les troupes marchaient au combat, on entendait retentir, avec les instruments militaires, un mélange de psaumes et de cantiques spirituels, en rapport avec les circonstances.

Tous ces « saints, » comme ils se nommaient, avaient le don d'illumination, et Cromwell lui-même s'était écrié, dans la chambre des communes :

« Vous confesserai-je que, lorsque j'ai présenté, dernièrement, des pétitions pour la restauration de Sa Majesté, j'ai senti ma langue se coller à mon palais, et j'ai pris ce mouvement surnaturel pour une réponse que le ciel, qui rejetait le roi, faisait à ma supplication? »

Une femme du comté d'Herford, illuminée par des visions prophétiques, ayant été admise dans le comité de guerre, où l'on discutait sur le sort de Charles, avait déclaré que le Saint-Esprit lui était apparu pour lui révéler que leurs mesures contre le tyran étaient approuvées par les puissances celestes.

Fairfax partageait avec Cromwell toutes ces superstitions; mais il les partageait de bonne foi, tandis que Cromwell s'en servait comme d'instrument pour son ambition politique.

Cromwell, Ireton et Harrison ayant été avertis, par leurs espions, du projet formé par Fairfax pour la délivrance du roi, se rendirent auprès de lui, la nuit même où l'on construisait l'echafaud devant Whitehall; ils lui remontrèrent en termes exaltés, que le *Seigneur* avait rejeté ce prince coupable de tant de forfaits; mais ils se gardèrent bien de lui faire connaître que l'ordre d'exécution venait d'être signé.

—Allez, lui dit Cromwell, implorer les lumières du ciel, pour qu'il vous éclaire dans cette importante occasion; Harrison joindra ses prières aux vôtres, et si le *Seigneur*, en se révélant à vous, se prononce pour le roi, nous vous aiderons nous-mêmes à le sauver, avant que l'échafaud ne se dresse.

Le crédule Fairfax tombe à genoux et reste de longues heures à invoquer l'Esprit-Saint.

— Rien ne vient, disait-il de temps en temps à Harrison.

— Prions toujours, répondait celui-ci; la lumière finira par venir.

La lumière allait peut-être venir; mais tout à coup Harrison quitte sa posture humiliée, se lève brusquement, et, écoutant les heures qui sonnaient à une église voisine :

— Fairfax! s'écria-t-il, nous n'avons plus besoin de prier, le ciel s'est enfin prononcé, car, au moment où je te parle, la tête de Charles Stuart roule sur le billot!

La première partie de la mission de d'Artagnan était terminée.

Une note qu'il envoya à Mazarin, pour Henriette de France, contenait toutes les particularités qu'il avait pu recueillir sur les derniers moments du roi.

Peu de destinées offraient plus d'incidents tragiques que celle de cette infortunée princesse. Son père, Henri IV, avait été assassiné ; sa mère, Marie de Médicis, proscrite par la politique de Richelieu, après avoir traîné son exil de Londres à Bruxelles, de Bruxelles à Cologne, était morte sur la terre étrangère, abandonnée de tous, dans un dénuement presque absolu ; son époux venait de périr sur l'échafaud.

Il ne restait plus à d'Artagnan, avant de reprendre la route de France, que de remplir les ordres particuliers du cardinal, c'est-à-dire voir Cromwell et lui remettre le message dont il était porteur. D'Artagnan savait que cette seconde partie de sa mission concernait des projets d'alliance entre la France et l'Angleterre, en vue de la guerre qui se poursuivait avec l'Espagne, celle-ci ayant refusé d'adhérer à la paix de Westphalie.

Aussi s'était-il abstenu d'en parler à don Christoval, malgré les liens d'amitié qui l'unissaient au loyal hidalgo.

Mais le futur protecteur de la république d'Angleterre avait quitté Londres, après le sanglant dénouement du procès de Westminster-Hall, pour ramener au devoir quelques régiments indisciplinés qui occupaient un comté voisin, et d'Artagnan passa encore quelques semaines à étudier l'esprit public de la capitale, en attendant le retour de Cromwell.

Un jour qu'il se trouvait dans le quartier des marins, il vit des groupes nombreux se diriger du côté de Tower-Hill, place située devant la Tour.

Il les suivit, poussé par la curiosité, et s'étant informé de ce qui se passait, on lui répondit que c'était peu de chose : on allait tout simplement pendre un aventurier français coupable de meurtre et autres méfaits.

— Pendre un Français ; ils appellent cela peu de chose ! murmura d'Artagnan ; ces chiens d'Anglais sont décidément atteints de male rage !

Le gibet s'élevait au milieu de Tower-Hill entouré d'une populace où dominait l'élément féminin, toujours avide de ces sortes de spectacles.

Déjà le bourreau et ses valets étaient à leur poste ; la corde accrochée au bras de la potence se balançait doucement au souffle d'une petite brise, qui venait de la Tamise avec une odeur âcre de goudron.

On n'attendait plus sans doute que le patient, et la foule commençait à pousser des grognements d'impatience.

Le premier mouvement de d'Artagnan fut de s'éloigner : une réflexion le retint.

— J'ai vu le libre peuple anglais couper le cou à un roi ; voyons comment il s'y prend pour pendre un pauvre diable. Il faut s'instruire, et j'ai toujours entendu dire que les voyages sont faits pour étendre l'esprit, l'enrichir de nouvelles connaissances et dissiper les préjugés nationaux.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'une voix obséquieuse murmura à son oreille :

— Si le gentleman voulait être plus commodément, j'aurais une excellente fenêtre à lui offrir.

C'était un honnête tavernier qui, son bonnet à la main, lui indiquait, d'un geste gracieux, la porte de son établissement.

Comme il paraissait encore hésiter, le tavernier ajouta :

— Que Votre Seigneurie se donne la peine de monter dans ma salle du premier étage, et tout en vidant un pot de bonne bière presbytérienne, elle pourra jouir d'un très-beau coup d'œil, car la fenêtre fait face au gibet.

Comment résister à une si aimable invitation et à une si engageante perspective?

Quelques minutes après, d'Artagnan s'attablait, au premier étage de la *Licorne blanche* (c'était l'enseigne de la taverne), devant un énorme pot de bière. Il eût préféré de beaucoup le plus petit flacon de vin de Roussillon ; mais n'ayant pas le choix, il dut se contenter de la boisson presbytérienne.

Le propriétaire de la *Licorne blanche* ne l'avait pas trompé d'ailleurs.

Il embrassait toute l'étendue de Tower-Hill, et le gibet ne se trouvait pas à plus de cinquante yards de distance.

Ce fut seulement alors qu'il s'aperçut qu'au lieu d'un poteau il y en avait deux.

Ce luxe de spectacle expliquait l'avide curiosité de la foule.



Cependant la salle s'était peu à peu remplie, et d'Artagnan se hâta de s'installer à la fenêtre, de peur de n'y trouver bientôt plus de place.

Les deux condamnés venaient d'être amenés sur la plate-forme.

Dès qu'ils apparurent aux yeux de la populace, des cris de satisfaction s'élevèrent de toute part.

— *The Frenchs! the Frenchs!* (Les Français! Les Français !)

Les susceptibilités nationales de d'Artagnan en furent cruellement froissées; le sang lui montait déjà à la tête.

Sans se soucier de ceux qui l'entouraient, *workmen* et *seamen*, ouvriers du port et marins à la physionomie brutale, qui n'auraient pas manqué de lui faire un mauvais parti, il allait peut-être accompagner un de ses meilleurs jurons béarnais de quelques épithètes énergiques, traiter irrévérencieusement de brute et de vile canaille le peuple de la libre Angleterre, lorsque ses idées prirent soudain un autre cours.

Un des deux condamnés, que les valets du

bourreau faisaient monter à l'échelle pour lui passer au cou le nœud fatal, venait de tourner du côté de la *Licorne blanche* sa face convulsionnée par la terreur.

Dans ce misérable compatriote, d'Artagnan avait cru reconnaître maître Briscaut, le mari et l'assassin de la pauvre Aricie, sa première maîtresse.

Il ne se trompait pas : c'était bien Briscaut, le cabaretier du Grand-Monarque, le maître du tripot de la rue de la Petite-Truanderie.

L'autre, une espèce de géant, à la tête énorme, aux larges épaules, se retourna également : c'était l'homme de Saint-Dié-sur-Loire, de la forêt de Rambouillet, de l'embuscade de Saint-Germain, de l'aventure du port Saint-Paul, M. de Rosnai!

D'Artagnan n'était pas encore revenu de sa surprise, que déjà Briscaut et M. de Rosnai, lancés dans l'éternité, se tordaient en d'horribles convulsions, au bout de leur corde.

La fin tragique de ces deux coquins, qu'il venait de retrouver par un si étrange hasard, au moment où ils expiaient enfin leurs crimes, et qui avaient été mêlés à tous les événements de sa vie, depuis son départ du Béarn, jusqu'au dénouement de son intrigue avec lady Anna, faisait affluer dans son esprit mille souvenirs.

Tandis que ses yeux étaient machinalement fixés sur le double gibet, la pensée de d'Artagnan voyageait à travers le temps et l'espace.

Porthos, Athos, Aramis, Aricie, Julie d'Aubusson, l'espionne du cardinal, Gabrielle de Preuil, tout son passé, toutes ces images lointaines lui revenaient à la mémoire, avec leur cortége de vives amitiés, de folles ou tendres amours, de joies bruyantes, de poignantes douleurs et de haines implacables.

La salle s'était peu à peu vidée; il n'y restait plus en ce moment qu'un seul buveur, qui, tout en achevant son pot de bière, levait de temps en temps les yeux sur l'ancien mousquetaire.

— Eh! eh! monsieur d'Artagnan, ce spectacle paraît vous intéresser. Je jurerais même que la vue de ces deux pendus ne laisse pas de vous faire ressentir une certaine satisfaction.

A ces paroles, prononcées près de lui, à demi-voix et en français, d'Artagnan fit volte face, et se trouva en présence d'un personnage dont les habits fort délabrés contrastaient avec sa face large, épanouie, et sa plantureuse corpulence.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, lui dit d'Artagnan, et je ne porte pas le nom que vous venez de me donner.

On se souvient qu'à son arrivée en Angleterre, il avait pris le nom de chevalier de Batz.

— Alors, c'est que vous avez jugé convenable d'en changer, répondit l'autre.

— Mordieu, que vous importe, après tout! Auriez-vous la prétention de me faire subir quelque interrogatoire?

— A Dieu ne plaise, mais vous ayant connu autrefois à Paris, sous ce nom...

— Je suis le chevalier de Batz.

— Eh bien, monsieur le chevalier de Batz, agréez mes excuses pour une involontaire indiscrétion.

— Bref, que voulez-vous de moi, et que signifiaient les paroles que vous m'avez adressées?

— Je n'avais d'autre but que d'attirer votre attention sur mon humble et chétive personne.

A ces mots de chétive personne, que ce gros et gras particulier s'appliquait à lui-même d'un air assez piteux, d'Artagnan, malgré ses pénibles préoccupations, ne put s'empêcher de partir d'un éclat de rire.

— Je vois ce que c'est, reprit son singulier interlocuteur, sans se déconcerter; mais ne vous fiez pas aux apparences. L'embonpoint ne fait pas le bonheur. Tel que je suis, avec ma mine de chanoine, je n'ai pas fait un seul bon repas depuis plus de six semaines, et je viens de donner mes deux derniers *pence* au tavernier de la *Licorne blanche*, en échange d'un méchant pot de bière, qui ne valait pas un simple verre de vin de Cahors, qui est mon pays natal. J'espérais donc, monsieur le chevalier de Batz, qu'en votre qualité de compatriote, et rencontrant sur la terre étrangère un Français, ou plutôt un Gascon dans l'embarras...

Sans le laisser achever, d'Artagnan tira sa bourse. Elle était assez légère pour l'instant, et ne contenait que onze shillings et quelques pence.

Il mit un shilling de côté pour payer lui-même le tavernier, et, faisant rouler les dix autres sur la table, devant l'inconnu :

— Si cette modique somme peut vous être de quelque utilité, fit-il, je vous l'offre volontiers, monsieur le Gascon.

Le gros homme s'empressa d'empocher les dix

shillings; puis, courant après d'Artagnan, au moment où celui-ci s'apprêtait à sortir :

— Monsieur le chevalier de Batz il me reste à m'acquitter envers vous du petit service que vous venez de me rendre si gracieusement.

— Je vous en tiens quitte d'ores et déjà.

— Vous n'êtes donc pas curieux de savoir pourquoi et comment les deux honnêtes victimes de l'injustice humaine et de la justice anglaise, qui se balancent là-bas, entre la terre et le ciel, en sont venues à faire cette périlleuse ascension, à la grande joie d'une affreuse populace, ivre de gin et de versets bibliques?

— Vous avez connu M. de Rosnai?

— M. de Rosnai et maître Briscaut.

— Où cela?

— A Paris d'abord, à Londres ensuite : nous étions même assez liés.

— Je ne vous en fais pas mon compliment.

— M. de Rosnai était venu en Angleterre, comme moi, il y a quelques années, pour y chercher fortune.

— Et il n'y a trouvé que la potence. Je vous souhaite d'être plus heureux que lui.

— Merci.

— Et maître Briscaut?

— Nous en parlerons tout à l'heure. Finissons-en avec M. de Rosnai. C'est pour vous dire que nous nous étions associés, mettant en commun nos ressources imaginatives. Figurez-vous, monsieur le chevalier de Batz, la plus belle affaire du monde. Un héritage de cent mille livres de revenu à partager entre trois : l'héritière, d'abord, pour la moitié : une lady de notre connaissance, que nous avions doucement amenée à composition par d'ingénieux moyens qu'il serait trop long de vous expliquer; M. de Rosnai et votre serviteur, chacun pour un quart. Ah! que de vertueux projets nous formions alors! un vrai roman de l'*Astrée*, avec des ruisseaux de miel et des troupeaux de moutons blancs enrubannés, confiés à d'adorables bergères. Riches de nos vingt-cinq mille livres annuelles, nous comptions revenir en France acheter quelque bonne terre au fond d'une province, puis y faire souche d'honnêtes gens. Mais la politique s'en mêla, par malheur. Le défunt était mort sous les drapeaux de Charles Ier, à la bataille de Keynton, autant qu'il m'en souvienne. Après de longs incidents et lorsque nous croyions tenir enfin notre fortune, tous les biens de lord Stanhope furent confisqués par un bill du parlement.

Il avait prononcé ces derniers mots fort lentement, en affectant d'y mettre une certaine intention, tandis qu'il attachait sur d'Artagnan un regard à la fois perçant et inquiet, comme s'il se fût attendu à quelque interruption de sa part.

Au nom de lord Stanhope, d'Artagnan tressaillit.

Lord Stanhope était le frère de lady Anna d'Herford, et il se souvenait que, dans une de ses lettres, Julie d'Aubusson lui avait parlé de la mort de ce gentilhomme et de l'héritage qu'il laissait à sa sœur.

Il fut sur le point de demander à l'ami de M. de Rosnai le nom de cette héritière dont ils avaient failli partager la fortune; n'allait-il pas apprendre ainsi ce qu'était devenue l'abominable créature dont il n'avait jamais pu découvrir les traces, depuis le funeste événement du Val-de-Grâce?

Après un moment d'hésitation, il jugea prudent, toutefois, d'attendre la fin de ce récit, qui l'éclairerait peut-être sur ce qu'il brûlait de savoir, sans livrer lui-même son secret.

Le narrateur, voyant qu'il gardait le silence, poursuivit, après avoir poussé un profond soupir :

— Voilà pourtant, monsieur le chevalier de Batz, à quoi tiennent les destinées humaines. On a vu des empires bouleversés, des trônes s'écrouler, et ces grands événements amenés par les plus petites causes. Ici, c'est tout le contraire, et il n'a pas fallu moins d'une révolution pour ruiner deux obscurs particuliers qui vaquaient tranquillement à leur petite besogne, s'occupant fort peu du Covenant, de la chambre des Communes, des évêques, des presbytériens, de Charles Ier et de Cromwell. Sans les événements formidables qui ont abouti à l'échafaud de Whitehall, ce pauvre M. de Rosnai n'aurait pas eu aujourd'hui le cou serré par un collier de chanvre, et je ne me serais pas trouvé réduit à vous emprunter dix shillings pour souper ce soir.

— Maudit bavard, s'écria d'Artagnan, je vous en donnerais volontiers dix autres, si je les avais sur moi, pour que vous abrégiez un peu votre discours. Arrivons aux faits et gestes de ce coquin fieffé.

— A la suite de notre désastre, chacun tira de son côté. M. de Rosnai vécut quelque temps aux

crochets d'un vieux gentilhomme français, réfugié à Londres à la suite de malheurs de famille. Mais M. de Vigneul étant mort il y a deux ans...

— M. de Vigneul! interrompit d'Artagnan, ce gentilhomme que le parlement de Paris a condamné, par contumace, comme bigame?

— Précisément.

— J'aurais quelque intérêt à acquérir des preuves authentiques de son décès.

— Vous les trouverez facilement sur les registres de la paroisse Saint-Paul. Il habitait ce quartier de Londres au moment de sa mort. Mais j'achève en deux mots ce qui concerne M. de Rosnai. A bout de ressources, il eut l'imprudence de se lancer dans une fabrication de monnaie. L'or de ses guinées et l'argent de ses couronnes n'avaient pas, à ce qu'il paraît, toute la pureté désirable : la justice s'en mêla; il fut arrêté, il y a six semaines, renfermé à la Tour, d'où il n'est sorti que pour être pendu haut et court, en assez mauvaise compagnie.

— C'est de maître Briscaut que vous voulez parler?

— Un esprit borné, un vulgaire assassin. Il s'était réfugié en Angleterre, après son bel exploit de la rue de la Petite-Truanderie. Faute de mieux, Briscaut avait repris son métier de soldat; en dernier lieu, il servait dans le régiment du colonel Harrison. Le régiment occupait Hampton-Court. Un soir, il rencontra seul, dans un endroit désert du parc, un jeune officier qui lui avait gagné la veille une assez forte somme. Briscaut lui chercha querelle, le terrassa, lui plongea son poignard dans la gorge et le vola ensuite pour se rattraper de ses pertes de jeu.

— Que le grand diable d'enfer ait son âme et celle de M. de Rosnai!

— Amen! fit le gros homme. Vous en avez pour vos dix shillings, monsieur le chevalier de Batz. Bonsoir!

Il se dirigeait vers la porte. Les rôles étaient intervertis : ce fut d'Artagnan qui courut après lui pour le retenir.

— Pardon, lui dit-il, vous ne m'avez pas décliné vos noms et qualités.

— A quoi cela vous servirait-il ?

— J'aurai peut-être quelque autre renseignement à vous demander, et j'y mettrai le prix, remplaçant cette fois les shillings par les guinées; mais je ne serais pas fâché de savoir, au préalable, à qui j'ai affaire.

Son interlocuteur parut réfléchir.

Il s'était bien attendu à ce que d'Artagnan lui demanderait un supplément d'explications, touchant l'héritière de lord Stanhope; mais il ne semblait pas tenir beaucoup à trahir son incognito.

— Bah! dit-il enfin, je suppose, puisque vous avez changé de nom en venant à Londres, que votre intention est d'y faire le moins de bruit possible. Vous ne voudriez pas, dans tous les cas, causer du désagrément à un pauvre diable de compatriote qui peut vous rendre encore quelque service.

— Te décideras-tu à me dire qui tu es? s'écria d'Artagnan à bout de patience et se mettant tout à fait à son aise avec ce suspect personnage.

— Avez-vous jamais entendu parler à Paris ou ailleurs d'un certain Sauvé?

— Sauvé! qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est le nom de votre très-humble et très-dévoué serviteur.

— Je l'entends prononcer pour la première fois... Que faisais-tu, à Paris, de ton métier?

— J'étais attaché à la personne du feu cardinal vers l'an 1640.

— Pour quelque besogne malpropre!

— Malpropre, si vous voulez, mais fort bien payée, ce qui la rendait fort acceptable. M. de Richelieu ne rognait pas les gages, lui. Ah! c'était le bon temps, alors! Tandis que ce grigou d'Italien qui l'a remplacé...

— Paix là, maître Sauvé! Je ne permets pas que l'on insulte devant moi M. le cardinal Mazarin.

— Je m'en doutais, se dit à part soi l'ancien espion du grand cardinal; d'Artagnan est au service du Mazarin.

Il reprit à haute voix :

— Ce n'est pas seulement pour savoir mon nom que vous m'avez retenu céans?

— Comment s'appelait cette Anglaise que tu voulais dépouiller, de concert avec M. de Rosnai?

— Lady Anna d'Herford.

— Tu l'avais connue à Paris?

— Elle était attachée, comme moi, au service de Son Eminence.

— Son espionne?

— Cela y ressemblait beaucoup.

— Tu sais alors le rôle que M. de Richelieu lui fit jouer auprès de M. de Cinq-Mars?

— Et la singulière fantaisie que vous eûtes de vous jeter au travers de l'intrigue pour en briser toute la trame.

— Ah! misérable! s'écria d'Artagnan, tu étais peut-être du complot!

Il l'avait saisi au collet et le secouait avec force, en lui serrant la gorge.

— Lâchez-moi donc! murmurait maître Sauvé, dont la large face, sous cette vigoureuse étreinte, commençait à passer du rouge cramoisi au violet, si vous m'étranglez, vous n'apprendrez plus rien.

D'Artagnan le lâcha.

— C'est sans doute toi et ton complice, M. de Rosnai, qui m'entraînâtes sur le port Saint-Paul, en sortant de l'hôtel de la Place-Royale?

— Hélas!

— Tu faillis me faire assassiner par une bande de méchants bretteurs.

— Considérez, je vous prie, que je croyais conduire M. de Cinq-Mars, et que vous vous étiez volontairement substitué à ce gentilhomme pour lui dérober les faveurs de l'Anglaise.

— Oui, mais vous aviez ménagé entre M. le Grand et moi une rencontre où l'un d'eux eût certainement laissé la vie.

— Enfin, puisque vous en êtes réchappé!

— Et le meurtre de la femme de Briscaut, et la mort de mademoiselle Gabrielle de Preuil! Ah! ces cruels souvenirs viennent de rouvrir toutes les plaies de mon cœur, que je croyais cicatrisées par le temps. Tu ne sais donc pas, misérable, que, pour se venger de moi, lady Anna a empoisonné ma pauvre et chère Gabrielle.

Maître Sauvé se garda de lui répondre qu'il était tout à fait au courant de l'affaire, ayant fourni lui-même à lady Anna, de concert avec M. de Rosnai, les renseignements qui avaient permis à la vindicative Anglaise de s'introduire dans la maison du Val-de-Grâce, pour y accomplir son affreux dessein.

Mais se campant devant d'Artagnan, il lui dit avec impudence:

— Que donneriez-vous bien pour revoir cette belle mais trop coupable lady?

— Ah! si tu faisais cela, je te pardonnerais tous tes autres méfaits.

— Votre pardon... Je ne dis pas; ça me flatterait beaucoup... si vous y ajoutiez quelque chose.

— Tout ce que tu voudras. Mais tu sais donc où elle est?

Maître Sauvé fit un signe de tête affirmatif.

— Voyons, parle... Lady Anna se trouverait-elle à Londres?

— Peut-être, mais j'ai besoin de deux ou trois jours pour m'en assurer, et si nous nous arrangeons...

— Fais-moi tes conditions et dépêche-toi... Combien te faut-il?

— Je ne serai pas trop exigeant... Les temps sont durs, et si vous pouviez disposer seulement en ma faveur d'une centaine de guinées?

— Je t'en promets deux cents!

— Ah! c'est un plaisir de traiter avec vous, et je reconnais là, vive Dieu! la générosité de ces braves mousquetaires que M. de Mazarin a licenciés, dit-on, par raison d'économie. Mais convenons bien de nos faits et gestes. Je ne m'engage qu'à une chose...

— A me découvrir la retraite de lady Anna, fût-elle au bout du monde; je me charge du reste.

— Ce n'est pas si loin que cela; et j'espère bien vous la montrer en personne. Dans quelque circonstance, de quelque manière que je réalise ma promesse, pourvu que vous voyiez lady Anna, vous me compterez mes deux cents guinées.

— Foi de gentilhomme, j'en prends l'engagement.

— C'est dit: avant qu'il soit trois jours, je vous donnerai de mes nouvelles.

— Où te retrouverai-je?

— J'allais précisément vous demander en quel lieu je pourrai vous faire parvenir un avis.

D'Artagnan lui indiqua alors l'hôtel de don Christoval, et maître Sauvé, en prenant congé, lui réitéra l'assurance que dans trois jours au plus il tiendrait sa promesse.

Le soir même, d'Artagnan, que le cardinal Mazarin, suivant ses habitudes plus que parcimonieuses, n'avait pas chargé de plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour son voyage et pour un séjour à Londres de quelques semaines, empruntait deux cents guinées à don Christoval, et lui en faisait une cedule, en bonne et due forme, malgré la résistance de l'hidalgo qui voulait

absolument lui en prêter un millier sur sa simple parole.

Le lendemain soir, d'Artagnan recevait un billet de maître Sauvé.

L'ancien espion du cardinal le priait de se trouver le jour suivant, à dix heures précises du matin, Tower-Hill, à la taverne de la *Licorne blanche*, dans cette même salle où ils s'étaient déjà rencontrés.

Pas un mot de lady Anna d'Herford, mais cette recommandation qui paraissait en dire beaucoup, dans son brutal laconisme :

« Vous pouvez apporter les deux cents guinées. »

A l'heure dite, d'Artagnan traversait Tower-Hill, en hâtant le pas.

Il y avait foule, comme l'avant-veille, sur la place de la Tour.

La plate-forme était encore dressée ; mais le gibet avait disparu.

D'Artagnan ne perdit pas son temps à s'informer de la cause de ce rassemblement et pourquoi il était si nombreux, lorsqu'il n'y avait personne à pendre.

Maître Sauvé l'attendait dans la salle du premier, dont la fenêtre était toute grande ouverte.

— Nous serons seuls, monsieur le chevalier de Batz, lui dit-il, j'ai promis deux shillings au tavernier pour qu'il ne laisse monter aucun de ces éternels buveurs de bière, qui auraient pu nous gêner.

— Et votre promesse, etes-vous en mesure de la tenir?

— Ne l'avez-vous pas deviné, à la recommandation que j'ai pris la liberté d'inclure dans mon billet?

D'Artagnan sortit de la poche de son pourpoint une bourse de cuir qu'il posa devant lui sur la table.

— Voici les guinées, fit-il.

Par un mouvement involontaire, maître Sauvé, dont les yeux brillaient de convoitise, avança un peu la main.

— Un instant ! Donnant, donnant. Ne vous êtes-vous pas engagé à me montrer lady Anna : ce n'est pas ici, je suppose.

Une rumeur s'éleva en ce moment sur la place.

— Voyez ! lui dit maître Sauvé, en lui désignant du geste la fenêtre.

D'Artagnan jeta un coup d'œil sur Tower-Hill.

Il ne vit rien, d'abord, qu'une grande agitation ; des milliers de spectateurs se pressaient autour de l'échafaud.

On se poussait, on se bousculait ; des femmes et des enfants étouffés dans la cohue, renversés et foulés aux pieds, mêlaient leurs cris aux grondements de ces flots humains.

Pendant ce temps, maître Sauvé saisissait délicatement la bourse entre le pouce et l'index, la soupesait avec complaisance et la faisait disparaître dans les profondeurs de ses grègues.

Il l'avait bien et légitimement gagnée.

Une femme que deux valets du bourreau tenaient par les bras, gravissait cependant les marches de la plate-forme ; elle avait les pieds nus, et sa robe flottante laissait ses épaules à découvert.

A peine fut-elle sur la plate-forme, que d'Artagnan sentit un frisson lui parcourir tout le corps ; il pâlit affreusement, et une exclamation expira sur ses lèvres tremblantes.

— Lady Anna d'Herford ! murmura-t-il.

Les deux valets venaient de la contraindre à s'asseoir sur un banc, au milieu de l'échafaud, et le bourreau s'avançait un fer rouge à la main.

Etait-ce un hasard, ou bien l'Anglaise avait-elle aperçu ce spectateur qui se tenait à la fenêtre de la *Licorne blanche*, immobile, la tête projetée en avant, et la fixant elle-même de tous ses yeux?

Les regards de lady Anna ne quittaient pas cette fenêtre.

Mais tout à coup elle poussa un cri terrible ; sa figure se convulsionna, ses membres se tordirent.

Le fer rouge venait d'imprimer sa cruelle morsure et sa marque d'infamie sur ces belles épaules qui avaient attiré tant de regards et allumé tant d'amoureux désirs au Jeu de la reine Anne d'Autriche.

XX III

LA DERNIÈRE CONFIDENCE DE MAITRE SAUVÉ. — CROMWELL ET LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE. — L'ORAISON DOMINICALE DES PRESBYTÉRIENS. — LORD CAPELL ET LE BOURREAU DE CHARLES I[er]. — RETOUR A PARIS. — TROISIÈME ACTE DE LA FRONDE. — UNE CONSEILLÈRE TROP SENSIBLE. — MONSIEUR ET MADAME JOLY. — AU FOND D'UNE ARMOIRE. — LE SCÉNARIO D'UNE COMÉDIE POPULAIRE.

Cependant maître Sauvé, jugeant qu'il n'avait plus rien à faire à la *Licorne blanche*, profita de la contention d'esprit dans laquelle d'Artagnan était plongé, pour s'esquiver tout doucement, lesté de ses deux cents guinées.

Marchant sur la pointe des pieds, avec toute la légèreté que pouvait lui permettre son embonpoint, il avait franchi heureusement la porte; déjà il gagnait l'escalier; il allait l'atteindre, lorsque deux mains vigoureuses tombèrent d'aplomb sur ses épaules, lui imprimèrent une secousse aussi inattendue que désagréable, et le firent rebondir jusque dans la salle qu'il venait de quitter.

— Je crois, maraud, que tu voulais me brûler la politesse! dit d'Artagnan; je n'en ai pas fini avec toi.

— Vous n'allez pas au moins me reprendre l'argent! je l'ai honnêtement gagné!

D'Artagnan eut un geste de dégoût, que l'ancien espion ne comprit pas, car il ajouta aussitôt d'une voix piteuse :

— A quoi m'étais-je engagé? A vous montrer l'Anglaise; et vous avez pu la voir tout à votre aise; sans compter que j'ai servi un assez joli plat à votre rancune. En bonne conscience, c'est vous, monsieur le chevalier de Batz, qui me redevriez quelque chose.

— Garde ton salaire, mais réponds à mes questions.

— Tout à vos ordres, s'il ne s'agit que de cela.

— Tu savais donc que cette femme était entre les mains de la justice?

— Depuis plus d'un an, et, sans les troubles, il y a longtemps qu'elle aurait été expédiée aux grandes Indes, avec les convicts.

— Quel nouveau crime avait-elle commis?

— Une vieille affaire qui remontait à plusieurs années, avant son premier voyage en France.

Maître Sauvé raconta alors à d'Artagnan le vol que lady Anna avait commis chez un baigneur de Great-Haton, et les funestes conséquences qui en étaient résultées pour le gentilhomme du comté de Somerset, enfermé à la Tour de Londres comme meurtrier.

— Et comment le crime a-t-il été découvert? demanda d'Artagnan.

— Un des parents de ce gentilhomme, ayant acquis, pendant la guerre civile, un grade élevé dans l'armée du parlement, profita de son influence pour le tirer de prison. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, ce gentilhomme se mit à la recherche de la dangereuse sirène qui lui avait fait payer si cher ses faveurs. Mais il ne l'eût jamais découverte, si quelqu'un de ma connaissance, qui avait entre les mains des preuves irrécusables et claires comme le jour du crime de lady Anna, ne les lui eût vendues un bon prix.

— C'est encore toi qui fis ce marché!

— Eh! si c'était moi, m'en voudriez-vous, monsieur le chevalier de Batz?

D'Artagnan ne répondit rien.

Assis devant la table, la tête penchée, le front dans ses deux mains, les yeux à demi fermés, il revoyait lady Anna sur la plate-forme, éche-

velée, se tordant sous le fer rouge; le cri perçant qui avait jailli des lèvres convulsionnées de la malheureuse, vibrait encore à ses oreilles; et, malgré lui, un sentiment de pitié se faisait jour à travers la haine qu'il avait si légitimement vouée à cette femme.

Ne l'avait-il pas aimée? ne l'avait-il pas tenue quelques instants dans ses bras? Et ses pensées s'enchaînant l'une l'autre, il songeait à la triste destinée, à la fin tragique de toutes celles pour qui son cœur avait battu: à la belle cabaretière assassinée par son mari, à la douce Gabrielle, morte comme Aricie, de son amour pour lui.

Cette fois, maître Sauvé put s'esquiver et opérer impunément sa retraite.

. . . .

D'Artagnan resta encore un mois à Londres, pour attendre le retour de Cromwell.

Il eut avec le futur dictateur l'entrevue qu'il souhaitait, et il lui remit le message secret dont le cardinal Mazarin l'avait chargé.

Dans cette entrevue, il acquit la conviction que le jour où Cromwell arriverait au pouvoir, ce qui ne devait pas tarder, du train que marchait sa fortune, une alliance pourrait être conclue entre la France et l'Angleterre contre l'Espagne.

Il assista aussi à toutes les scènes populaires et aux incidents politiques qui suivirent immédiatement la mort du roi.

La Chambre des communes proclama « la République d'Angleterre. » Au revers du grand sceau de la nouvelle république, on voyait une croix et une harpe, armes de l'Angleterre et de l'Irlande, avec ces mots : « Dieu est avec nous. » Dans l'exergue, on lisait :

« L'an Ier de la liberté, rétablie par la bénédiction du ciel. — 1649. »

La cour du Banc du roi devint la cour du Banc public, et tous les décrets, toutes les ordonnances furent rendus au nom des « Gardiens des libertés. »

Une statue du roi Charles s'élevait dans le Royal-Exchange, la « Bourse de Londres. »

Le peuple la renversa, et l'on mit à sa place cette inscription :

« Charles, le dernier roi et le premier tyran. »

Ce qui inspira à d'Artagnan cette judicieuse réflexion, que, si les Anglais s'applaudissaient d'avoir vu le dernier des rois, ils ne désespéraient pas cependant de revoir un second tyran.

La chambre des communes déclara coupables de haute trahison tous ceux qui proclameraient ou reconnaîtraient d'une manière quelconque pour leur souverain « Charles Stuart, connu sous le nom de prince de Galles. »

On y fit même la motion de placer le jeune duc de Glocester en apprentissage chez un mécanicien de la Cité, et sa sœur, la princesse Élisabeth, chez un fabricant de boutons.

Mais la princesse mourut peu de temps après, de la douleur qu'elle avait ressentie de la mort de son père; et Cromwell, jugeant qu'un prince ne pouvait être qu'un embarras et peut-être un danger pour une république naissante, même sous une veste de forgeron, fit passer la mer au petit duc, qu'il renvoya à sa mère. Peut-être eût-il montré moins de générosité s'il eût eu les trois frères sous la main.

Enfin, quelques républicains poussèrent si loin leurs scrupules à l'endroit des moindres vestiges de la royauté, que, lorsqu'ils récitaient, en bons presbytériens, l'Oraison dominicale, ils ne disaient plus : *Que votre règne*, mais : *Que votre république nous arrive.*

Les procès commencèrent ensuite contre les principaux chefs du parti des Stuarts.

L'évêque Juxon fut le premier menacé, quoiqu'il fût un des partisans modérés des idées nouvelles.

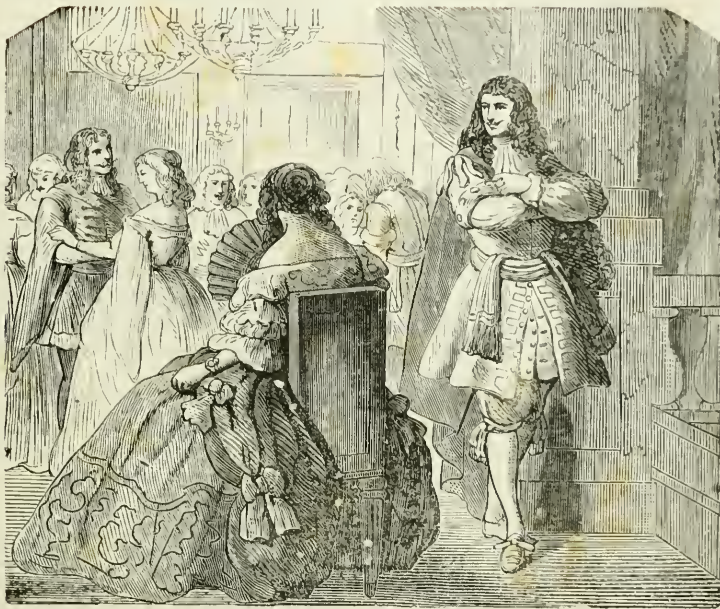
On avait entendu Charles Ier, sur l'échafaud de Whitehall, un instant avant de recevoir le coup de hache, lui adresser ce seul mot plein de mystère :

— *Remember!*

De quoi, sur le point d'expier ses crimes, un tyran pouvait-il recommander à un évêque de se souvenir, sinon de quelque affreux complot contre les presbytériens, les Saints de Cromwell et d'Harrison?

Interpellé à ce sujet par les généraux, en pleine chambre des communes, Juxon leur répondit :

— Le roi, qui m'avait si souvent chargé de recommander à son fils le pardon de ses meurtriers, a saisi cette occasion, au dernier moment de sa vie, et lorsqu'il supposait que ses ordres seraient regardés comme des lois sacrées et inviolables, pour me répéter son vœu dans ce seul mot : Souvenez-vous! Et c'est ainsi que cette âme douce et généreuse a terminé sa course mor-



Le marquis de Jarzé s'éloigna plein de dépit. (Page 287.)

telle par un acte de bienveillance envers ses plus mortels ennemis.

Harrison, fils d'un boucher, ne paraissait pas complétement satisfait de l'explication, ne comprenant guère que tant de mansuétude pût se trouver dans le cœur d'un Stuart; mais l'assemblée refusa de pousser plus loin ses investigations et le *Remember* de Charles I[er] resta acquis à l'histoire, avec la signification que lui avait donnée l'évêque de Londres.

Lord Arthur Capell, le comte de Holland, le duc d'Hamilton furent moins heureux.

La chambre des communes, érigée en haute cour, prononça contre les trois nobles pairs la peine de mort.

Au moment où elle s'apprêtait à rendre son verdict contre lord Arthur Capell, Cromwell demanda la parole, et fit de l'accusé l'éloge le plus magnifique, exaltant ses rares vertus et toutes les belles qualités de son âme.

C'était un véritable plaidoyer en sa faveur.

Tout le monde crut alors qu'il allait conclure à un acquittement, et conjurer ses collègues de rendre à l'Angleterre, dont il était l'ornement et la gloire, ce grand citoyen; mais Cromwell s'écria, en terminant sa harangue, que le noble lord, à cause de ses vertus même, et comme en étant plus dangereux pour les libertés publiques, devait être sacrifié sans pitié sur l'autel de la patrie.

Monté sur l'échafaud, lord Arthur Capell s'adressa au bourreau en ces termes :

— Est-ce vous qui avez coupé la tête de mon maître ?

— Oui, c'est moi, répondit cet homme, après avoir hésité un instant.

— Où est l'instrument qui porta le coup fatal ?

Le bourreau lui montra la hache ; lord Capell la saisit et la baisa plusieurs fois avec respect. Il la rendit ensuite au bourreau, en lui disant :

— Misérable, n'étais-tu pas épouvanté de commettre un pareil crime?

— Ils me forcèrent de faire mon métier ; je me couvris la figure d'un masque, et j'eus trente livres sterling pour ma peine.

— Eh bien, achève ton œuvre! s'écria le lord, car je meurs pour Charles I[er], pour son fils Charles II, et pour tous les héritiers légitimes de la couronne d'Angleterre.

Ce qui n'empêcha pas, vingt ans plus tard, après la restauration de Charles II, le fils de lord Arthur Capell, le comte d'Essex, de tremper dans une conspiration contre le roi, et d'aller mourir dans un cachot de la Tour de Londres.

Lorsque d'Artagnan, de retour d'Angleterre, arriva à Saint-Germain, la cour se disposait à quitter cette résidence pour rentrer à Paris, à la suite de l'accommodement de Ruel.

En récompense des services qu'il venait de rendre, Mazarin lui donna un brevet de lieutenant aux gardes, en lui promettant de le faire passer de nouveau dans les mousquetaires, dès que cette compagnie serait rétablie.

Le roi ne revint dans sa capitale que le 18 août 1649.

Ce jour-là les Parisiens, dont la mobilité ne se démentit pas, saluèrent le jeune Louis XIV de leurs plus joyeuses acclamations, comme si la Fronde n'avait jamais existé.

Il est vrai que l'accueil qu'ils firent au cardinal fut moins chaleureux ; mais c'était déjà beaucoup de leur part de tolérer son retour, après cet arrêt rendu contre lui par le parlement, toutes chambres réunies, qui le déclarait traître, ennemi de l'Etat, et ordonnait à tous les sujets du roi de lui courir sus.

Aussi, Mazarin, qui ne brillait pas précisément par le courage, avait-il jugé prudent, en cette circonstance délicate, de n'affronter les premiers regards du peuple qu'en compagnie du prince de Condé.

Ils prirent place tous deux dans le même carrosse, et le vainqueur de Fribourg, de Nordlingen et de Lens servit ainsi de caution et de sauvegarde au ministre impopulaire.

Condé, cependant, aurait dû avoir sa bonne part de l'animadversion publique, ayant fortement étrillé les frondeurs, lors des derniers troubles, intercepté les convois de vivres, pris Charenton, menacé les faubourgs, et jeté la terreur parmi les fameux *trente mille* commandés par son frère le prince de Conti.

Mais les Français en général, et les Parisiens en particulier, sont tellement amoureux de la gloire des armes, qu'ils pardonnent tout aux gens d'épée, quand ils sont les plus forts.

Paris, assiégé et affamé par Henri IV, ne lui en avait pas moins élevé une statue.

Le troisième acte de la Fronde ne tarda pas à commencer.

La *Journée des barricades* avait été le premier acte de cette tragi-comédie, la *Prise de la Bastille*, le second. On pourrait intituler le troisième acte : *Les petits-maîtres*.

Sous une minorité, tout le monde aspirait au pouvoir; mais, pour s'emparer du pouvoir, il fallait renverser le cardinal Mazarin, qui gouvernait le royaume, en gouvernant la reine-mère Anne d'Autriche.

Mazarin avait déjà contre lui le parlement, le coadjuteur, le duc de Beaufort, le prince de Conti, le duc et la duchesse de Longueville, Turenne, le duc de La Rochefoucauld, tous frondeurs déclarés. Gaston d'Orléans n'était pas de ses amis. Le prince de Condé ne tarda pas à ajouter une nouvelle faction à celles qui déchiraient déjà le royaume de France.

D'un caractère hautain et ambitieux, dans tout le bouillonnement de la jeunesse, il avait à peine vingt-huit ans ; fier du sang royal qui coulait dans ses veines, de ses victoires et de ses lauriers, il souffrait impatiemment le joug de ce prélat italien, qui s'était glissé à force d'intrigues et d'astuce jusqu'au pied du trône, quelques-uns même disaient jusque dans le lit d'Anne d'Autriche.

Tout ce que la cour comptait de jeunes seigneurs, fiers, railleurs, ardents au plaisir et à la gloire, remplis de leurs mérites, se groupa bientôt autour de lui, et forma le parti des Petits-Maîtres.

Mais Condé méprisait autant les frondeurs

que les mazariniens, et affectait le plus profond dédain pour les bourgeois et la petite noblesse de robe qui formaient le parlement.

Aussi, lorsque Gondi, voyant le prince disposer de forces considérables, vint lui proposer de les unir aux siennes, Condé lui répondit, comme il l'avait déjà fait une première fois :

— La reine est si attachée à son ministre, que nous ne pourrions réussir que par une guerre civile. Il n'est ni de ma conscience, ni de mon honneur de prendre ce parti; je suis d'une naissance à laquelle la conduite du *Balafré* ne convient pas.

Ce n'était pas la guerre civile qui répugnait à Condé, il devait bien le montrer plus tard, mais une alliance avec les robins du parlement.

Il poursuivait d'ailleurs un plan dont il espérait la réussite, sans avoir besoin de s'encanailler.

Gaston d'Orléans, en-dessous main, travaillait à son profit l'esprit de la reine.

— Madame, lui dit-il, si le prince de Condé se met sérieusement dans la tête de renverser le cardinal, il y réussira, tenez-le pour certain, disposant de l'armée et de la plus brillante noblesse du royaume. La chute de M. Mazarin entraînera alors la vôtre, comme celle du maréchal d'Ancre entraîna celle de Marie de Médicis. Hâtez-vous d'entrer en accommodement et de lui céder quelque chose, pour ne pas tout perdre.

Anne d'Autriche commença par s'emporter, et renouvela avec l'oncle du roi la scène de violence qu'elle avait jouée avec le coadjuteur, lorsque celui-ci lui avait conseillé de mettre en liberté le conseiller Broussel. Puis elle finit par céder, voyant bien qu'elle n'était pas la plus forte.

Le 15 septembre un accord fut signé entre elle et le prince de Condé, aux termes duquel elle s'engageait à ne plus disposer à l'avenir d'aucune charge, d'aucun bénéfice, à ne pourvoir à aucun emploi de quelque importance, à ne lever d'armées, à ne nommer de généraux, sans le consentement du prince.

A ce prix, Condé consentait à laisser Mazarin au ministère. Mazarin, en réalité, n'avait plus de ministre que le nom : le pouvoir tout entier passait entre les mains de Condé et de la faction des Petits-Maîtres.

La reine, qui était femme, pouvait, il est vrai, trouver quelques compensations dans cet accommodement; mais le cardinal s'indigna de se voir réduit à n'être plus qu'un favori de ruelle : il jura la perte de Condé.

Il avait maintenant deux partis sur les bras : la grande Fronde, celle du coadjuteur et du parlement ; la petite Fronde, celle du prince et des Petit-sMaîtres. Les jeter l'une contre l'autre et les faire se détruire mutuellement, c'était là un de ces bons coups qui plaisaient tant à son esprit d'intrigue. Il y travaillait, lorsqu'un nouvel incident compliqua la situation

Emery, surintendant des finances, destitué pour ses exactions l'année précédente, venait d'être réintégré dans sa place.

Au milieu des troubles, les impôts rentraient assez mal, et les gabelles étaient en déficit. Pour sortir d'embarras, le surintendant des finances ne trouva rien de mieux que de ne pas payer le quartier échu des rentes sur l'hôtel de ville.

Grand émoi parmi les rentiers. Ils réclament auprès du prévôt des marchands et des échevins; et comme on tarde à leur donner satisfaction, ils se réunissent tumultueusement pour élire douze syndics, chargés de défendre leurs intérêts. Les syndics saisissent le parlement de la plainte des rentiers, et demandent une assemblée des chambres. La lutte du parlement contre la cour recommençait de plus belle; la grande Fronde triomphait.

Revenons cependant à d'Artagnan, qui, malgré sa résolution de ne plus se mêler des affaires du cardinal, allait se trouver jeté de nouveau au milieu des événements de la Fronde.

A son retour d'Angleterre, d'Artagnan avait bien été forcé de reconnaître que maître Sauvé ne calomniait pas Mazarin, lorsqu'il l'accusait de ladrerie.

Avec son brevet de lieutenant aux gardes, le cardinal lui avait remis une maigre ordonnance de deux cents pistoles : il en avait bien dépensé le double de sa poche, pendant son voyage et son long séjour à Londres, sans compter les deux cents guinées empruntées à don Christoval, qu'il tenait à rembourser le plus tôt possible au généreux hidalgo.

— Une autre fois, s'était-il dit, je prendrai mes précautions avec ce trop parcimonieux Italien, et je lui ferai d'avance mon prix ; mais en attendant que l'occasion se présente de prendre ma revanche, il se passera de mes services.

A la rigueur, il pouvait ajourner le paiement

des deux cents guinées de don Christoval; mais d'Artagnan avait à Paris d'autres créanciers. Un de ceux-ci, chaud frondeur, se montra intraitable, quand il apprit que son débiteur, au tort de lui devoir quelque argent, ajoutait celui d'être un ancien serviteur de Son Éminence. Il obtint une sentence portant prise de corps, et la lui fit signifier avec injonction d'avoir à se libérer dans la quinzaine.

La somme était d'importance; elle ne s'élevait pas à moins de deux mille cinq cents livres, y compris les frais de justice. Dans trois jours le délai allait expirer; d'Artagnan y rêvait mélancoliquement une après-dînée, en revenant de la comédie, où il était allé chercher quelque distraction à son ennui, lorsqu'il trouva chez lui un billet plein de consolations inespérées.

Le billet ne portait aucune signature; mais au doux parfum qu'il exhalait, d'Artagnan, même avant de rompre le cachet, avait deviné qu'il s'agissait de quelque affaire de galanterie, et le contenu, d'une admirable limpidité de style, le chatouilla plus agréablement encore.

« On propose au chevalier d'Artagnan d'échanger un créancier des moins traitables contre une créancière des plus accommodantes. Si le troc ne lui répugne pas, il peut se rendre demain soir, vers la tombée de la nuit, à la porte Saint-Antoine. Il y trouvera un carrosse de louage de couleur sombre, et dans ce carrosse une amie inconnue, qui brûle de lui remettre elle-même, de sa blanche main, les trois cents pistoles faute desquelles sa liberté court grand risque. Mieux vaut encore prise de cœur que prise de corps.

« *P. S.* On demande par avance au chevalier d'Artagnan la permission de rester masquée. »

Comme d'Artagnan n'en était plus à sa première aventure, et que les mœurs de l'époque s'accommodaient fort bien de ces sortes de libéralités, il n'hésita pas un instant.

— Un masque! dit-il joyeusement; je lui souffrirais même un sac sur la tête, si la fantaisie lui en prenait, à cette aimable et généreuse inconnue, providence des débiteurs aux abois.

Le lendemain, il arrivait à la porte Saint-Antoine une bonne heure avant celle marquée pour le rendez-vous, tant il avait peur de le manquer.

Il faisait encore grand jour; aussi aperçut-il de loin un carrosse de couleur sombre qui s'avançait lentement de son côté. Dès qu'il eut dépassé la barrière, le cocher arrêta ses deux chevaux.

S'élancer, abaisser la portière et pénétrer dans le carrosse fut l'affaire d'un instant.

Une femme s'y trouvait, jeune, belle, galamment parée; elle n'avait pas de masque.

— Ah! madame, s'écria d'Artagnan, sans lui donner le temps de se reconnaître, que vous avez bien fait, avec ce charmant visage, ce sourire enchanteur, ce regard divin, de laisser là le masque importun dont votre billet me menaçait.

Il n'y avait rien à reprendre dans la première partie de son exclamation; le visage de la dame était charmant; mais elle ne souriait pas du tout, et son regard surpris, presque effrayé, se détournait de lui, tandis qu'elle s'efforçait de retirer sa main dont il s'était emparé avec transport.

— Monsieur, fit-elle enfin, vous vous trompez certainement.

— Je me trompe, dites-vous? Hélas! je commence à le craindre. Un mot, cependant, madame...

— Hâtez-vous de vous expliquer.

— N'avez-vous pas adressé hier un billet au chevalier d'Artagnan?

— Dans quel but l'aurais-je fait?

— Pour me donner un rendez-vous, ici... Vous deviez être masquée.

— Vous voyez bien que je ne porte pas de masque.

— Mais alors pourquoi votre carrosse s'est-il arrêté juste à la place qui m'était indiquée?...

— Apparemment parce que j'y attends aussi quelqu'un. Monsieur d'Artagnan, vous ne m'êtes pas tout à fait inconnu; j'ai entendu plusieurs fois prononcer votre nom comme celui d'un galant homme. Retirez-vous, je vous prie, et oubliez que vous m'avez rencontrée à la porte Saint-Antoine.

— Ah! madame, agréez toutes mes excuses.

— C'est entendu, je vous pardonne.

— Et croyez bien que c'est involontairement.

— Mon Dieu! vous me faites mourir d'impatience... Si l'on allait venir!

— Qu'il est heureux celui dont j'ai failli usurper la place.

— Eh! qui vous a dit que j'attends quelqu'un?

— Vous-même, il y a un instant.

— Songez donc à votre propre rendez-vous, que vous allez manquer, en vous attardant ainsi auprès de moi.

Le fait est que d'Artagnan, avec sa mobilité de caractère, la vivacité de ses impressions et son ardeur toute méridionale, ne songeait plus à la femme masquée, aux trois cents pistoles, à sa prise de corps, et il eût volontiers achevé sa soirée auprès de la séduisante compagne que le hasard venait de lui donner; il l'eût même fait durer, sans répugnance, jusqu'au lendemain matin.

Il finit cependant par se décider à opérer sa retraite, non sans avoir poussé un énorme soupir.

— Ce n'est pas malheureux! murmura la jeune dame, tandis qu'il essayait de faire jouer le bouton de la portière pour l'abaisser.

C'est que, pendant leur singulière explication, le cocher avait refermé le carrosse; puis il était remonté sur son siége, attendant impassiblement qu'on lui criât de toucher.

Mais soit qu'il y eût de sa part quelque maladresse volontaire, soit que ce fût l'effet du trouble que la vue d'une aussi jolie femme avait jeté dans son esprit, d'Artagnan ne pouvait parvenir à abaisser cette maudite portière.

— Ah! monsieur, lui dit l'inconnue, je crois que vous y mettez de la mauvaise volonté.

— Je vous jure que je fais tous mes efforts; Dieu me damne, si ce carrosse n'est pas ensorcelé!

Dieu me damne était un nouveau juron qu'il avait importé d'Angleterre, et dont il enrichissait le fonds national.

— Je finirai par me fâcher.

— Attendez... Je crois que ça remue un peu...

— Eh bien?

— Non, ça tient toujours.

— Cocher! cocher! cria-t-elle.

— Voilà! dit d'Artagnan.

La portière avait enfin cédé.

— Adieu donc, madame... J'emporte de vous un souvenir éternel.

Déjà il avait posé sa botte sur le marchepied; la dame le poussait tout doucement pour hâter son départ. Tout à coup il se rejeta brusquement en arrière.

— Eh bien! qu'y a-t-il?

Deux archers venaient de se présenter à la portière de droite par laquelle d'Artagnan allait opérer sa descente. Deux autres se montrèrent en même temps à la portière de gauche.

Le premier moment de surprise passé, l'ancien mousquetaire apostropha les archers:

— Arrière, marauds, ou je vous passe mon épée au travers du corps; vous n'avez prise sur moi que dans deux jours!

Un exempt s'avança alors:

— Au nom du roi, dit-il, je vous arrête! Il y a flagrant délit; le mari de madame a porté plainte au Châtelet.

— Mais vous faites erreur! Je ne suis pas celui que vous croyez.

— Vous vous expliquerez devant le lieutenant criminel. Touche, cocher! au pas, et en route pour le Châtelet.

— Madame, expliquez-leur qu'ils se trompent, fit d'Artagnan en se retournant vers celle qu'on lui donnait pour complice.

La jeune femme venait de s'évanouir; elle gisait pâle et inanimée sur les coussins du carrosse.

— Bon! il ne me manquait plus que cela!

Le carrosse, cependant, s'était ébranlé. Il marchait au pas, précédé de l'exempt, et entouré d'une escouade d'archers.

Complétement degrisé, maudissant tout bas sa sottise, d'Artagnan se demandait comment finirait cette désagréable aventure.

Le moins qui pût lui arriver était de passer deux ou trois jours dans les prisons du Châtelet, avant de faire reconnaître l'erreur dont il était victime; mais, comme dans deux jours la prise de corps prononcée contre lui aurait tout son effet, il risquait fort d'être retenu pour sa dette.

La douce pression d'une petite main l'arracha à ses amères réflexions; une voix murmurait en même temps à son oreille:

— Ah! monsieur le chevalier d'Artagnan, que je suis malheureuse!

La jeune femme avait repris ses sens.

— Eh! madame, croyez-vous que je sois ici sur un lit de roses? répliqua-t-il d'un accent maussade.

— C'est votre faute aussi... Pourquoi avez-vous tardé si longtemps à partir?

— Et vous, qui choisissez précisément la porte Saint-Antoine pour donner vos rendez-vous... Paris est assez grand, et il ne manque pas d'endroits fort commodes pour ces sortes d'escapades.

— Oh! monsieur... vous pourriez croire... Je vous jure qu'il n'en est rien!

— N'avez-vous donc pas entendu l'exempt? Monsieur votre mari a porté plainte, et il doit savoir à quoi s'en tenir à cet égard.

— Les apparences sont contre moi, je le sais; mais ce ne sont que des apparences.

— Apparences ou réalités, il n'en est pas moins vrai que je vais payer le vin... que je n'ai pas bu. Si je l'avais bu, je ne me plaindrais pas.

Elle jeta à la dérobée un regard de son côté. Peut-être y avait-il aussi chez elle quelque regret.

— Décidément les promenades en carrosse ne me valent rien, fit d'Artagnan, en manière d'aparté.

— Plaît-il?

— Ne faites pas attention : c'est une réflexion saugrenue, qui m'est venue fort mal à propos, car il n'y a nulle comparaison à établir.

Il se souvenait de la fameuse promenade en carrosse qu'il avait faite à travers Paris, quelques années auparavant, avec Philine, le soubrette de lady Anna d'Herford.

— Voyons, monsieur, donnez-moi quelque conseil, qui m'aide à me tirer de la situation critique où vous m'avez mise, par votre indiscrétion et votre étourderie.

— Permettez : ce que vous appelez mon étourderie n'a nui après tout qu'à moi seul, madame. Si je n'étais pas venu me fourrer dans ce guêpier...

— Quelle expression, mon Dieu! Vous qui étiez si galant dans vos propos.

— Enfin, si je n'avais pas commis la plus charmante, mais aussi la plus déplorable des erreurs, je ne serais pas à cette heure en route pour le Châtelet, tandis que vous...

— Tandis que moi? achevez donc.

— Il est certain que cet exempt et ses archers, qui vous guettaient d'après les ordres de votre mari, n'auraient pas manqué de vous surprendre, un peu plus tôt un peu plus tard, en compagnie de votre amant.

L'argument était serré; il n'y avait rien à répliquer. Aussi garda-t elle le silence, tandis que le carrosse continuait de rouler tranquillement, au pas de ses deux chevaux poussifs, sur le pavé raboteux. Les archers surveillaient de près les deux portières : il n'y avait aucune tentative de fuite à essayer.

— Voyons, madame, reprit d'Artagnan, les moments sont précieux; dans quelques minutes nous allons arriver, et il est probable que l'on va nous séparer. Je ne demande pas mieux que de vous servir, ce dont je profiterai moi-même, puisque nos destinées se trouvent associées d'une si étrange façon; mais encore faut-il que je sache tout. Un peu de confiance; je vous promets la plus entière discrétion.

— Je suis prête à vous répondre, soupirait-elle,

— Le nom de votre mari, d'abord.

Elle hésita, toussa légèrement, leva les yeux au ciel, et finit par murmurer :

— M. de Maillé.

— Le maître des requêtes?

Signe de tête affirmatif; pantomime désolée.

— Je le connais de vue; il n'est pas beau, M. de Maillé; il a plus de soixante ans, tandis que vous en avez vingt-cinq à peine.

— Vingt-trois, monsieur.

— Rejetez cette erreur d'appréciation sur le trouble où je suis. Le nom de... l'autre, maintenant.

— Quel autre?

— L'heureux mortel, le préféré : celui dont j'ai failli usurper la place.

— Boisfleury, fit-elle si bas, que d'Artagnan dut lui faire répéter ce nom.

— Boisfleury?... où prenez-vous ce Boisfleury? Ce nom printanier explique bien des choses... Est-il de robe ou d'épée, votre bel amoureux?

— C'est un jeune avocat au parlement, plein de mérite.

— Je n'en doute pas, puisqu'il a gagné une si belle cause.

— Epargnez-moi, de grâce!

— M. de Maillé avait donc découvert votre intrigue avec maître Boisfleury?

— Des soupçons, tout au plus.

— Il a dû alors vous faire épier.

— Probablement.

— Lui aviez-vous déjà accordé quelques rendez-vous, avant celui-ci?

— Hélas! nous devions nous rencontrer aujourd'hui pour la première fois.

— Voilà ce que j'appelle jouer de malheur. Il y a des amants qui n'ont pas de chance.

— M. Boisfleury, qui s'est toujours tenu avec moi dans les bornes des plus respectueux sentiments...

— Je n'en doute pas.

— Allait m'apporter des preuves...

— De son amour?

— Eh! non, je n'en avais pas besoin! Des preuves de l'infidélité de mon mari. Mais qu'avez-vous donc, monsieur?

D'Artagnan riait à se tenir les côtes. Toute sa bonne humeur lui revenait.

Ce vieux maître des requêtes, qu'il se souvenait d'avoir vu dans la grande salle du Palais, les jour d'audience, presque grotesque sous sa robe bordée d'hermine; ce barbon de soixante ans, infidèle à cette jeune et adorable femme! N'était-ce pas, en effet, la plus réjouissante chose du monde?

Dès que son accès de gaieté fut un peu calmé, il demanda à son interlocutrice de plus amples explications.

Madame de Maillé lui apprit, en quelques mots, que le maître des requêtes, qui l'avait épousée depuis un an à peine, s'était abstenu de rompre des liens illégitimes, contractés avant son mariage, avec une veuve sur le retour. Il lui faisait d'assez fréquentes visites, et venait tout récemment d'assurer son train de maison par de bons contrats de rentes sur l'hôtel de ville. C'était l'avocat Boisfleury qui avait découvert le pot aux roses.

— Vous savez le nom de cette veuve? lui demanda d'Artagnan.

— Son nom et sa demeure. Elle loge précisément près de la porte Saint-Antoine, à cinquante pas de l'endroit où vous m'avez trouvée.

— Que ne m'avez-vous dit cela tout de suite? s'écria-t-il, vous êtes sauvée, et vous sortirez de ce trou à charbon, blanche comme neige.

— J'aperçois les murs du Châtelet, fit madame de Maillé, qui s'était penchée à la portière. Vite! vite! voyons l'expédient.

— Lorsque le lieutenant criminel vous interrogera, répondez lui hardiment que vous n'aviez pris ce carrosse de louage que pour épier vous-même un trop coupable mari, dont vous soupçonniez la conduite scandaleuse, et pour le surprendre au moment où il se rendait chez sa vieille maîtresse. Nommez la dame, indiquez son logis; parlez des contrats de rentes qu'elle a reçus de M. de Maillé; menacez celui-ci d'une action reconventionnelle, s'il ne vous rend pas sur l'heure votre liberté, d'un mémoire contenant vos griefs et votre plainte. Le bonhomme reculera devant le scandale... Mais une autre fois, quand vous donnerez quelque rendez-vous à ce fortuné Boisfleury, prenez un peu mieux vos précautions.

— Je vous jure que je ne m'y exposerai plus.

— Il ne faut jamais jurer de rien.

— Mais vous-même, comment expliquerez-vous votre présence auprès de moi?

— En avouant sincèrement au lieutenant criminel le motif qui m'avait amené à la porte Saint-Antoine. J'ai précisément sur moi le billet de mon inconnue.

Le carrosse roulait depuis un instant sous une haute et sombre voûte. Il s'arrêta dans une des cours intérieures du Châtelet. L'exempt invita d'Artagnan et madame de Maillé à descendre les geôliers accoururent; les deux prisonniers durent se séparer, et on les mit sous clef, en attendant qu'il plût au lieutenant criminel de les interroger, ce qui ne pouvait avoir lieu, au plus tôt, que le lendemain matin, vu l'heure avancée de la soirée.

Deux jours après l'arrestation de d'Artagnan et de madame de Maillé, M. Joly, conseiller au Châtelet, un frondeur fougueux, rentrait en son logis, rue Gilles-Cœur, la figure épanouie, l'œil rayonnant, la tête haute, la taille cambrée.

Tout, dans son air, dans sa démarche, témoignait d'une de ces grandes satisfactions d'amour-propre ou d'ambition, qui élèvent soudain un homme au-dessus du commun des mortels, et lui donnent à croire qu'il a été pétri d'un limon tout particulier.

M. Joly venait d'assister à cette assemblée de rentiers, où douze syndics avaient été nommés pour saisir le parlement d'une accusation contre Mazarin et le surintendant des finances d'Emery, et son nom figurait en tête de la liste des élus.

Cet honneur singulier, ce témoignage de haute estime et de confiance que lui avaient donné ses concitoyens et co-rentiers, les bourgeois de Paris, le remplissaient d'un légitime orgueil; il lui semblait qu'il portait sur ses épaules les desti-

nées de l'Etat, et la cour, désormais, n'avait qu'à bien se tenir : le conseiller-syndic était décidé à ne pas lui passer le plus petit écart, à la foudroyer sous les carreaux populaires à la moindre faute qu'elle commettrait.

Malheureusement, il n'est pas dans le monde de bonheur parfait. Toute médaille a son revers. Le revers de la médaille de M. Joly était madame Joly.

D'abord, madame Joly, par un esprit de contradiction trop habituel à son sexe, s'était mise du parti de la cour et du cardinal, quand M. Joly appartenait corps et âme à la faction du coadjuteur et de la Fronde.

De là, des divisions intestines, des conflits conjugaux et des scènes domestiques, qui faisaient du ménage du conseiller au Châtelet une image en raccourci de la situation du royaume et de l'anarchie de l'Etat.

A ces incompatibilités d'opinions se joignaient des incompatibilités d'humeur.

Madame Joly aimait le luxe, la comédie, les romans, les dentelles, les beaux équipages. Les goûts de M. Joly étaient tout spartiates.

Pendant ce second acte de la Fronde, dont nous avons tracé une rapide esquisse dans un précédent chapitre, on l'avait entendu blâmer hautement les brillants uniformes, les plumes, les rubans des jeunes officiers du prince de Conti, et dénoncer comme scandaleuses, dans quelques réunions populaires, les distributions d'écharpes que faisaient à l'hôtel de ville la duchesse de Longueville et la duchesse de Bouillon, au milieu d'un essaim de jeunes femmes jouant de l'éventail, quand il aurait fallu jouer de l'épée et du mousquet.

Enfin, la conseillère était douée d'un grand fond de sensibilité qui, ne trouvant pas son emploi dans l'enceinte conjugale, se répandait volontiers au dehors; et comme madame Joly était une petite brune fort agréable, elle n'avait jamais manqué de consolateurs.

Ces prolégomènes posés, la scène qui va suivre s'explique d'elle-même.

M. Joly rentrait donc chez lui, portant sa tête comme un saint-sacrement, et ruminant tout un plan de campagne pour renverser le cardinal. Etienne Marcel, prévôt des marchands, ne devait pas avoir eu une plus fière attitude, lorsqu'il traitait de puissance à puissance avec le dauphin, fils du roi Jean.

L'accueil que lui fit sa femme ne répondit pas à tant de grandeur.

— Eh! d'où sortez-vous donc? s'écria-t-elle de sa voix la plus maussade et la moins douce; voilà deux heures que le dîner vous attend, et tout est refroidi.

La servante lui montrait en même temps, d'un geste désolé, la soupière, posée au milieu de la table, et ne laissant pas échapper de son couvercle à demi soulevé le moindre petit filet de fumée.

— Madame, répliqua le conseiller, les affaires de l'Etat avant tout. Aux époques de troubles, dans des circonstances aussi solennelles que celles où nous nous trouvons, l'homme privé ne s'appartient plus, il s'efface devant le citoyen.

— Vous venez encore de quelqu'une de vos assemblées?

— On m'a nommé syndic, madame! syndic des rentiers de l'hôtel de ville!

— A quoi cela peut-il vous mener? Vous jouez là un jeu plein de périls, monsieur Joly.

— Si vous n'étiez pas pour la cour et pour ce maudit cardinal, je vous dirais ce qui se passe.

— Dites toujours.

— D'Emery a refusé de payer le dernier quartier; les rentiers sont furieux; les douze syndics élus, dont j'ai l'honneur de faire partie, vont présenter une requête au parlement : les compagnies bourgeoises se reforment, Paris n'attend qu'un signal pour se couvrir de barricades; Condé s'est prononcé contre Mazarin, et si la reine ne chasse pas l'Italien, nous marchons sur le Palais-Royal, nous exilons la reine, nous formons un nouveau conseil de régence avec M. le Prince, le coadjuteur, M. de Longueville.....

— Et, dans six mois, la reine et le cardinal rentrent à Paris, pendent une douzaine des principaux frondeurs pour servir d'exemple, et mettent les autres à la Bastille. Ah! monsieur Joly, voyez à quelle extrémité j'en suis réduite, de vous souhaiter la Bastille pour vous sauver de la potence... Mais vous ne mangez pas! prenez donc encore un peu de cette soupe.

— Corbleu! madame, vous finirez par lasser ma patience.

— Aussi, pourquoi me contez-vous de pareilles sornettes? Vos compagnies bourgeoises ont fait de belle besogne, pendant les derniers troubles, et si vous comptez sur elles pour battre les troupes de la cour...



D'Artagnan s'était levé et tirait son épée (Page 280.)

— Le prince de Condé est avec nous, cette fois.

— Mais le cardinal a ses gardes, qui ne manqueront pas d'étriller de la bonne manière vos cavaliers des portes-cochères.

M. Joly fit entendre un petit ricanement, et se versa un grand coup de vin, par-dessus son potage, avant de passer au rôt.

— Qu'y a-t-il? dit madame Joly.

— Rien.

— Que voulez-vous dire, avec ce ricanement?

— Une idée à moi.

— Mais encore?

— Non, non, je ne tiens point à vous convaincre... Vous avez vos opinions, moi j'ai les miennes. Brisons là. Je ne veux pas m'échauffer davantage la bile.

— A votre aise, monsieur Joly.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel on n'entendit que le bruit des fourchettes.

— Ah! ce pauvre lieutenant! fit tout à coup le conseiller, se parlant à lui-même; j'en ris encore.

Madame Joly releva la tête, mais ne lui adressa aucune question.

M. Joly brûlait, évidemment, de raconter quelque chose qu'il jugeait propre à taquiner sa femme. Celle-ci ne soufflait mot, bien sûre qu'elle ne tarderait pas à savoir le motif de cette jubilation intérieure.

— Ce pauvre chevalier d'Artagnan! reprit M. Joly.

A ce nom de d'Artagnan, la conseillère eut un petit tressaillement qu'elle réprima aussitôt.

Il lui jeta un regard en dessous, et, la voyant tout absorbée à dépouiller du bout de son couteau un os de poulet, il n'y put tenir plus longtemps.

— Il est sous clef, dit-il, pris comme un oisillon, au trébuchet.

— Qu'est-ce qui est pris au trébuchet, monsieur Joly? demanda la conseillère d'un air indifférent.

— Ce lieutenant aux gardes dont je vous ai parlé il y a quelques jours, et contre lequel maître Cosson, le prêteur sur gages de la rue des Lombards, avait obtenu un arrêt, avec prise de corps, pour une petite dette de deux mille cinq cents livres.

— Maître Cosson l'a donc fait emprisonner?

— Oui et non... voilà précisément ce qui rend la chose piquante.

— Voulez-vous me conter cela?

— A quoi bon? Vous ne sauriez en éprouver que du déplaisir.

— Supposeriez-vous que le chevalier d'Artagnan est de mes amis?

— Il est du moins l'ami de vos amis, madame, puisqu'il appartient au parti de la reine et du cardinal Mazarin.

— Je le croyais au contraire de la Fronde.

— Me promettez-vous de ne pas pousser les hauts cris?

— Vous êtes réellement insupportable: gardez votre histoire pour vous, Monsieur le syndic des rentiers; je m'en soucie comme un poisson d'une pomme.

Et tout en achevant de grignoter de ses petites dents un quartier de ce fruit que le serpent fit croquer à la première femme, elle s'apprêtait à quitter la table.

Notons en passant qu'elle était beaucoup plus impatiente d'écouter le fait du lieutenant aux gardes, que M. Joly de le raconter.

Celui-ci n'y put tenir davantage; il enfila son histoire.

— Vous saurez donc que l'arrêt obtenu par maître Cosson portait un délai de quinzaine, à l'expiration duquel, faute de paiement de la somme de deux mille cinq cents livres, ce qui est un beau denier pour un lieutenant aux gardes, simple cadet de Gascogne, le chevalier d'Artagnan devait être bien et dûment coffré.

— Vous m'avez déjà dit cela.

— C'est juste.

— Voyons la suite, maintenant.

— Il s'en fallait de deux jours que le délai fût expiré, et l'infortuné lieutenant, aux abois, ne savait plus à quel saint se vouer, pour sortir d'embarras; car d'aller conter son cas au Mazarin, et de tirer les deux mille cinq cents livres de la bourse de l'Italien, il n'y songeait même pas, connaissant la ladrerie de son maître; lorsque la Providence vint à son secours, sous la forme d'un billet mystérieux. Une femme, quelque galante de la cour, lui assignait un rendez-vous, et lui promettait.....

— Mais c'est un roman que vous me faites là, monsieur Joly, s'écria la conseillère, dont les joues s'étaient couvertes tout à coup d'un léger coloris; vous avez lu cela dans M. de Scudéri ou dans M. de la Calparène.

— Rien de plus vrai, je vous le jure; mais ce n'est rien encore, et le reste vous surprendra bien davantage... Voilà les mœurs de la cour, madame Joly; les voilà!

— D'où tenez-vous toutes ces belles choses, et comment sont-elles venues à votre connaissance, étant si mystérieuses?

— Je les tiens de bonne source: de M. de Maillé lui-même, mon ami.

— M. de Maillé?

— Le maître des requêtes et le mari...

— Le mari de qui?

— De madame de Maillé apparemment.

— Est-ce que ce serait cette dame qui aurait écrit le billet? demanda la petite conseillère, avec l'accent de la plus parfaite candeur.

— Vous n'y êtes pas du tout. Le billet invitait donc le chevalier d'Artagnan à se rendre à la porte Saint-Antoine, un certain soir et à une certaine heure. Il y trouverait un carrosse, et dans ce carrosse une femme masquée, qui se mourait d'amour pour lui...

— Le billet ne disait pas cela, interrompit vivement madame Joly.

— Eh! qu'en savez-vous, madame? fit M. Joly, vaguement inquiété par cette brusque exclamation.

— Le billet ne pouvait contenir cela, se reprit-elle; les personnes de mon sexe y mettent, pour l'ordinaire, un peu plus de ménagement et de délicatesse.

— Puisqu'elle avait un masque... D'ailleurs, vous ne connaissez pas les femmes de la cour; elles sont capables de tout pour satisfaire leur passion de galanterie.

— Continuez, je vous prie, cela commence à m'intéresser.

— Où en étais-je resté? Ah! une femme qui se mourait d'amour et qui lui remettrait les trois cents pistoles dont il avait besoin pour payer sa dette. Si mons d'Artagnan courut à ce rendez-vous, il n'y a pas à le demander; il dut même, dans son impatience, devancer l'heure fixée. Il aperçoit un carrosse, il s'élance, ouvre la portière, et se trouve en présence d'une jeune femme, qui pousse un cri. Elle n'avait pas le masque annoncé, ni la bourse : c'était madame de Maillé.

— La femme de votre ami, le maître des requêtes!

— On s'explique, le lieutenant aux gardes s'excuse du mieux qu'il peut, de sa brusque invasion. Vous voyez d'ici le tableau.

— Bref, il prend congé de la dame.

— Il en fait du moins la tentative, tentative infructueuse.

— Ce qui signifie?

— Qu'un exempt et des archers, apostés par le mari, se présentent fort poliment à la portière du carrosse et déclarent aux tourtereaux, surpris dans ce nid de louage, qu'ils ont l'ordre de les conduire au Grand-Châtelet, où ils auront à s'expliquer et à se justifier, s'ils le peuvent, devant le lieutenant criminel. Madame de Maillé s'évanouit; d'Artagnan sacre et jure qu'il ne connaît cette belle que depuis dix minutes, qu'il ne se trouve auprès d'elle que par la plus singulière et la plus involontaire des méprises, et les deux prisonniers, atteints et convaincus d'adultère, du moins pour le moment, sont mis sous les verrous jusqu'à plus ample informé.

Madame Joly, qui avait écouté tous les moindres détails de l'aventure de d'Artagnan et de la femme du maître des requêtes, avec la plus grande attention, n'en perdant pas un seul mot, et témoignant par le jeu de sa physionomie de l'intérêt soutenu que tous ces incidents lui offraient, poussa un long soupir de satisfaction.

— Ah! je comprends enfin, s'écria-t-elle; je comprends tout, maintenant.

— Y avait-il donc, dans mon récit, quelque point obscur? demanda M. Joly.

— Au contraire, il a été, d'un bout à l'autre, d'une admirable clarté, et il m'a fait le plus grand plaisir.

— Vous n'êtes donc pas désolée, madame Joly? Voyons... là!... avouez-le-moi franchement.

— Désolée de quoi, je vous prie?

— D'apprendre que nous tenons, au Châtelet, entre quatre bons murs, une des créatures du Mazarin, un des lieutenants aux gardes sur lesquels la cour fait fond pour arquebuser un de ces jours ces bons bourgeois de Paris, qui ont l'insolence de réclamer le paiement de leurs quartiers de rente. Il n'est pas le seul, d'ailleurs, et nous en tenons encore trois ou quatre autres.

— J'espère que le lieutenant criminel va le mettre en liberté aussitôt la méprise reconnue, et cela ne peut tarder.

— Dès son premier interrogatoire, son innocence a jeté le plus vif éclat.

— Vous voyez bien.

— M. de Maillé soupçonnait un jeune avocat au parlement, et c'est ce damoiseau qu'il espérait surprendre en flagrant délit. Quand on lui a montré le lieutenant aux gardes, et qu'il a entendu ses explications, il s'est empressé de prier le lieutenant criminel de lui donner la clef des champs.

— M. de Maillé est un galant homme.

— Et un pauvre mari! C'est moi qui ne me laisserais pas jouer comme lui... Prenez note de cela, madame Joly.

— Joué par qui?

— Par sa femme, qui lui a prouvé, clair comme le jour, que l'avocat au parlement n'était pas plus mêlé à l'affaire que le lieutenant aux gardes, et qu'elle ne se tenait blottie au fond d'un carrosse de louage, près de la porte Saint-Antoine, que pour l'épier lui-même, tourmentée par le démon de la jalousie. C'est bien fait pour le maître des requêtes; M. de Maillé a abandonné le coadjuteur; il s'est vendu au parti de la cour;

Boisfleury, l'amant de sa femme, est un mazarinien ; l'honneur de la Fronde est sauf !

— Vous n'en avez pas achevé, ce me semble, avec le chevalier d'Artagnan, dit d'une voix douce et timide madame Joly.

— Où l'avons-nous laissé?

— Au Châtelet.

— Eh bien, il y est encore, madame, et il y restera longtemps s'il plaît à Dieu, à moins que le cardinal ne finance pour lui, ce qui serait un vrai miracle. Maître Cosson, apprenant qu'il était entre les mains de la justice, est accouru, armé de son sac de procédure; le délai de quinzaine venait d'expirer, et au moment où le chevalier d'Artagnan franchissait le guichet, un exempt lui exhibait son arrêt, le sommait de payer le capital, les intérêts, les frais, et le réintégrait aussitôt dans sa prison.

Un nuage s'était répandu sur le visage de la petite conseillère.

Sa sensibilité et ses opinions politiques souffraient à la fois, la chose était évidente, de la mésaventure de ce pauvre lieutenant aux gardes, ami de la reine et de Mazarin, partant voué à l'inimitié des frondeurs en général et de maître Joly en particulier.

— Votre serviteur, madame, dit le syndic des rentiers de l'hôtel de ville, après l'avoir contemplée un instant de l'œil d'un oiseau de proie qui darde ses fauves prunelles sur une pauvre alouette; je me rends à l'hôtel de M. le coadjuteur, où nous avons, cette après-une dînée, nouvelle assemblée.

Il quitta le logis, en se frottant les mains, persuadé qu'il laissait sa femme de fort méchante humeur pour le reste de la journée, furieuse contre ces manants de frondeurs qui se permettaient de mettre à l'ombre, la veille d'une lutte entre la cour et les bourgeois de Paris, les soutiens de la reine et les suppôts du cardinal.

Mais il n'était pas au bout de la rue Gilles-Cœur, que madame Joly, qui avait affecté de se montrer fort marrie de la malechance de cet infortuné lieutenant aux gardes, courut à la fenêtre, pour bien s'assurer du départ de M. Joly, et l'ayant vu tourner le coin de la rue Saint-André-des-Arcs, elle lança de son timbre argentin la plus joyeuse exclamation.

— Ah! je savais bien, dit-elle, qu'il avait dû survenir quelque événement extraordinaire, et que M. d'Artagnan ne pouvait avoir fait fi de mon billet! Cette madame de Maillé est bien belle ! s'il allait... Bah! ne songeons pour le moment qu'à le tirer au plus vite des griffes de maître Cosson. Je suis sûre que c'est par M. Joly lui-même que cet usurier a été prévenu de l'arrestation du lieutenant aux gardes. Vous me paierez ça, M. Joly, foi d'honnête femme !

Elle appela aussitôt la servante.

Nanon accourut à sa voix.

C'était une bonne et grosse fille de Normandie, de vingt cinq à trente ans, fort appétissante dans son embonpoint et sous sa haute coiffe du pays de Caux.

Comme toute servante bien apprise, elle était à la dévotion de madame, et ne demandait pas mieux que de faire pièce à Monsieur, quand l'occasion s'en présentait, y trouvant à la fois satisfaction et profit.

Avec la sensible conseillère les occasions se renouvelaient fréquemment.

— Ma bonne Nanon, lui dit madame Joly, tu vas te rendre tout de suite chez ton cousin le basochien, et me l'amèneras sur l'heure ; j'ai une commission d'importance à lui donner.

Les liens de parenté existant entre la grosse Nanon et ce cousin de Normandie étaient des plus problématiques.

Mais madame Joly n'y avait jamais regardé de bien près, ayant besoin pour elle-même de quelque indulgence; et le basochien en abusait un peu, pour venir goûter de temps à autre au vin et aux plats de M. Joly, qu'il trouvait de beaucoup supérieurs aux produits culinaires et aux boissons suspectes des gargotiers du Cloître-Notre-Dame et de la rue de la Calandre.

— Ça tombe à merveille, madame, répliqua la servante ; le cousin Petit-Paul est justement à la cuisine ; le pauvre garçon : il fait pitié à voir, avec son estomac tout délabré, et si madame me permettait de lui donner une écuelle de ce bon bouillon?

— Tout ce que tu voudras, ma chère Nanon ; mais envoie-le-moi tout de suite.

Le basochien était en train d'expédier les reliefs du dîner de M. le syndic des rentiers de l'hôtel de ville. Il ne les quitta pas sans regret, quoiqu'il eût l'espoir de les retrouver plus tard.

Madame Joly le fit passer dans sa chambre, et ayant tiré du fond d'un coffre un petit sac de toile grise :

— Connaissez-vous, lui dit-elle, le logis de maître Cosson, le prêteur?

— Rue des Lombards, dans la maison du *Mortier d'or :* c'est un client de mon procureur.

— Maître Cosson tient enfermé au Châtelet, depuis deux ou trois jours, pour une dette de deux mille cinq cents livres, un lieutenant aux gardes, le chevalier d'Artagnan.

— N'est-ce pas le même chez qui je portai la semaine dernière un certain billet? interrompit le basochien.

Nanon fut prise d'une petite toux, et pinça le bras du cousin de Normandie.

— Comment, s'écria madame Joly en se tournant vers la servante, c'est ainsi que tu fais mes commissions! Quelle imprudence! A qui me fier, si je ne puis plus compter sur toi?

— Eh! madame, vous pouvez compter sur mon cousin comme sur moi-même : y avait-il plus de danger à lui remettre le billet qu'à le charger aujourd'hui de payer à maître Cosson les dettes de ce galant?

Il n'y avait rien à répondre à cela, et la conseillère acheva de donner ses instructions au basochien.

Celui-ci devait se présenter chez le prêteur, au nom d'un ami du chevalier d'Artagnan, qui voulait obliger le lieutenant aux gardes sans se faire connaître.

Dès que maître Cosson aurait touché la somme, ils se rendraient tous deux au greffe du Châtelet, et le basochien s'assurerait de la mise en liberté immédiate du prisonnier.

— Revenez ce soir dire à votre cousine comment les choses se sont passées. Ah! j'oubliais : il y a dans ce petit sac trois cents pistoles, en cent vingt-cinq louis d'or de vingt-quatre livres. Ce qui restera, la dette du lieutenant aux gardes acquittée, sera pour vous et pour Nanon.

Et M. Joly, qui fulminait, en sa qualité de frondeur, contre les mœurs de la cour, contre les grandes dames de l'entourage de la reine Anne d'Autriche!

Trois cents pistoles ainsi gaspillées, et pour un tel usage, le jour même où le surintendant des finances d'Emery supprimait un quartier de rentes!

XXIX

(Suite du précédent.)

Mazarin, cependant, songeait toujours aux moyens de se défaire du prince de Condé, non pas à la manière de son prédécesseur, le duc de Richelieu, qui n'employait aux besognes de cette nature que ses tribunaux de commissaires et la hache de l'exécuteur, mais par quelqu'une de ces bonnes intrigues italiennes dans lesquelles il excellait.

Le prince avait un pied dans la cour et un autre dans la Fronde.

En attendant qu'il trouvât l'occasion de lui susciter quelque querelle avec le coadjuteur, Mazarin travaillait consciencieusement à le perdre dans l'esprit de la reine et à éloigner de lui les courtisans.

Condé prêtait lui-même le flanc aux attaques du cardinal, par son caractère despotique et ses prétentions à tout soumettre à sa hautaine volonté.

Déjà il s'était aliéné une partie de la noblesse,

dans l'affaire de madame de Pons et de madame la duchesse de Marsillac.

Anne Poussart, fille puînée de François Poussart, marquis de Pons, baron de Vigean, et d'Anne de Neubourg, était veuve de François-Alexandre d'Albret, sire de Pons.

Madame de Marsillac était femme du prince de Marsillac, marquis de Guercheville, duc de La Rocheguyon et de Liancourt, fils du duc de La Rochefoucauld, le célèbre auteur des *Maximes*.

Ces deux dames, dont la beauté faisait sensation à la cour, et qui voyaient à leurs pieds nombre d'adorateurs, s'étaient mis dans la tête d'avoir le tabouret.

Ce n'était pas une petite affaire que d'obtenir un tabouret, au Louvre ou au Palais-Royal, quand on n'avait droit qu'au simple pliant.

On n'accordait le tabouret qu'aux femmes de ducs et pairs; aussi les prétentions de la veuve du sire de Pons et de madame de Marsillac, dont le mari ne devait être duc de La Rochefoucauld qu'après la mort de l'auteur des *Maximes*, firent-elles hausser les épaules aux vieux courtisans, observateurs rigides et fidèles gardiens des lois de l'étiquette.

Mais le prince de Condé et les petits-maîtres s'en mêlèrent, par esprit d'innovation, mais plus encore par esprit de galanterie.

Une jolie femme leur paraissait bien mieux placée sur le tabouret qu'une douairière vénérable, fût-elle duchesse et archi-pairesse.

Il est bon d'ajouter que la sœur de madame de Pons, la belle mademoiselle de Vigean, était la maîtresse du prince de Condé.

Celui-ci signifia, en conséquence, à la reine et au cardinal, qu'il entendait que le tabouret fût accordé sans retard à madame de Marsillac et à madame de Pons.

Anne d'Autriche refusa d'abord; le cardinal se frottait les mains.

Le prince revint à la charge et déclara qu'il en faisait une question personnelle.

Après avoir laissé traîner assez la chose pour que toute la noblesse du royaume eût le temps d'en être instruite et de s'y intéresser, Mazarin dit à la reine :

— M. le Prince devient plus pressant que jamais; vous lui avez fait bien d'autres sacrifices que celui-là; vous vous êtes liée au point de ne pouvoir disposer, sans son assentiment, d'aucune charge, d'aucun bénéfice : il faut lui céder pour ces deux tabourets.

— Y pensez vous? s'écria Anne d'Autriche : il s'agit ici d'un des priviléges de la noblesse. Les ducs et pairs vont jeter les hauts cris.

— Tant mieux!

— Tous les gentilshommes du rang de M. de Marsillac et de feu le sire de Pons ne manqueront pas de réclamer, et demanderont que l'on accorde la même distinction à leurs femmes.

— Tant mieux!

— Je serai forcée de refuser.

— Tant mieux!

— Ils feront quelque nouvelle cabale, et nous n'en avons déjà que trop.

— Vous n'en avez pas assez, madame.

Anne d'Autriche suivit le conseil de Mazarin, les deux dames eurent leur tabouret; les réclamations surgirent de tous côtés; la reine et le cardinal firent la sourde oreille. La noblesse tint alors des assemblées particulières pour discuter ses priviléges, et finit par en indiquer une générale, à laquelle furent appelés le clergé et les députés des cours souveraines.

Les tabourets de madame de Pons et de madame de Marsillac faillirent amener une réunion des états généraux.

Ce fut le dénouement de la comédie. Anne d'Autriche fit défense au clergé de se rendre à l'assemblée, promit à la noblesse de ne rien innover, et déclara au prince qu'elle avait la main forcée. Les deux dames se virent retirer la faveur qu'on leur avait accordée, et Condé n'osa pas se plaindre, voyant d'ailleurs qu'il s'était mis à dos bon nombre de gentilshommes.

L'affaire des tabourets n'avait guère froissé que la dignité de la reine régente, obligée un instant de ployer sa volonté sous les impérieuses exigences du prince. L'affaire du marquis de Jarzé blessa cruellement son amour-propre et sa délicatesse de femme.

René du Plessis, marquis de Jarzé, seigneur du Plessis-Barré, commandait une compagnie des gardes du corps du roi. C'était un petit-maître, favori du prince de Condé, très-fat de sa personne, aux airs avantageux et frivoles.

Le grand-père du marquis de Jarzé, le maréchal de Beaumanoir de Lavardin, avait eu, à la cour du roi Henri IV, une assez sotte mésaventure. Il s'était vanté publiquement d'avoir obtenu quelques faveurs de la reine Marie de Mé-

dicis. Personne n'en crut rien; on se moqua de lui, et le vert-galant, qui n'entendait pas raillerie à ce sujet, quoiqu'il portât fort légèrement, pour sa part, les liens du sacrement, l'exila dans ses terres.

Son petit-fils s'amouracha d'Anne d'Autriche. Il paraît que c'était un mal de famille.

Condé l'encouragea aussitôt dans cette folle passion, soit qu'il n'y vît qu'un moyen de taquiner le cardinal Mazarin et de lui mettre la puce à l'oreille, soit qu'il espérât que la reine, déjà sur le retour, se laisserait prendre à la glu de ce jeune et élégant amoureux, qui avait tout ce qu'il faut pour plaire à une coquette de quarante-huit ans : auquel cas, le premier ministre ne tarderait pas de recevoir son congé.

Les choses parurent d'abord marcher à souhait pour le capitaine des gardes du corps.

Il avait montré quelque dévouement à la reine, lors des premiers troubles de la Fronde, et, le jour des barricades, au moment où le Palais-Royal était presque cerné par les révoltés, on l'avait entendu s'écrier, au milieu de l'effarement général :

— Madame, nous sommes ici une poignée de gens qui mourrons à votre porte!

Aussi, Anne d'Autriche n'attacha-t-elle pas une grande importance aux premières marques de sa galanterie, les mettant sur le compte d'un zèle indiscret.

Le marquis de Jarzé y vit un encouragement, et s'émancipa peu à peu.

Il ne manquait pas une des soirées de la reine, s'asseyait auprès d'elle, commençait par lui débiter quelques compliments; puis il affectait un de ces silences si éloquents chez un amoureux, qu'il n'interrompait que par de langoureux soupirs, et restait ainsi plus d'une heure, sans quitter des yeux les mains d'Anne d'Autriche, ces belles mains dont elle était si fière, et dont la renommée était européenne.

La reine avait toujours paru très-sensible à ce genre d'hommage muet. Mais Jarzé prit d'autres libertés, et murmura un soir, à l'oreille d'Anne d'Autriche, un aveu d'une telle netteté, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire, en l'écrasant du regard :

— Je crois, monsieur le capitaine des gardes, que vous oubliez à qui vous parlez! Ne forcez plus votre reine à vous en faire ressouvenir.

Le marquis de Jarzé balbutia quelques mots de confusion, et s'éloigna plein de dépit.

Il eût peut-être renoncé à sa folle entreprise, sans le prince de Condé, qui releva son courage.

— Une femme espagnole, lui dit-il, quoique dévote et sage, peut toujours être attaquée avec quelque espérance. On vous a défendu de parler : écrivez. Montmorency et Buckingham y mettaient plus de persistance que vous, et l'on ne dit pas qu'ils aient échoué.

Le capitaine des gardes du corps était très-lié avec madame de Beauvais, première femme de chambre de la reine, celle que l'on avait surnommée, à la cour, « Catean la Borgnesse, » et qui, si l'on en croit Saint-Simon, donna au jeune Louis XIV sa première leçon de galanterie.

Madame de Beauvais consentit à mettre sous les yeux de sa maîtresse une lettre de Jarzé.

Anne d'Autriche, poussée par le cardinal, comme Jarzé était poussé par le prince de Condé, entra dans une furieuse colère, chassa madame de Beauvais du Palais-Royal, et commanda à Comminges de faire défense au capitaine des gardes de se présenter désormais devant elle.

Comminges courut chez Jarzé pour lui transmettre le compliment; mais pendant que Comminges le cherchait partout sans le rencontrer, l'amoureux de la reine arrivait au Palais-Royal, et pénétrait sans obstacle jusque dans un cabinet où la reine Anne d'Autriche, entourée de ses dames d'atour, s'habillait pour aller faire ses dévotions à Notre-Dame.

— Vraiment, monsieur de Jarze, s'écria-t-elle, vous êtes bien ridicule! On m'a dit que vous faites l'amoureux! Voyez un peu le joli galant, mesdames! Retirez-vous et que je ne vous revoie jamais! Vous me faites pitié! Il faudrait vous mettre aux Petites-Maisons! Il est vrai qu'il ne faut pas s'étonner de votre folie, car vous tenez de race!

Elle faisait allusion à la passion de son grand-père, le maréchal de Lavardin, pour la feue reine Marie de Médicis.

Condé, qui avait engagé lui-même le capitaine des gardes à commettre la folle équipée qui venait d'amener sa disgrâce, se fit un point d'honneur de lui rendre ses entrées à la cour.

Il alla trouver le cardinal, et lui déclara que, si la reine ne recevait pas le même jour le mar-

quis de Jarzé, comme à l'ordinaire, il lui donnerait l'occasion de s'en repentir cruellement.

Mazarin eut beau lui représenter qu'après une pareille imprudence, il n'y avait personne qui pût obliger la moindre femme du monde à revoir l'homme qui l'avait offensée, Condé lui répondit :

— Il le faut, parce que je le veux!

Cette fois, ce fut le prince de Condé qui eut le dernier mot : le marquis de Jarzé reparut à la cour comme si de rien n'était, et Anne d'Autriche dévora son affront, pendant que cet événement scandaleux défrayait la chronique de toutes les ruelles.

Les frondeurs chansonnèrent la reine et son amoureux, comme ils chansonnaient le cardinal et ses nièces, les *Mazarinettes*.

Il allait être démontré une fois de plus que l'amour a les yeux couverts d'un bandeau, comme la fortune, et qu'il distribue au hasard ses biens, sans tenir compte du rang ni du mérite.

En même temps qu'il accablait de ses rigueurs un capitaine des gardes du corps du roi, petit-fils d'un amiral de France, favori du grand Condé et protégé de Cateau la Borgnesse, il comblait de douces faveurs un simple lieutenant de notre connaissance.

Il est vrai que le petit-fils de l'amiral avait porté un peu trop haut ses hommages, s'adressant à la première dame du royaume, tandis que le lieutenant, plus modeste, se contentait, pour le moment, de prendre ses ébats dans les moyennes régions de la bourgeoisie parisienne.

Tout cela revient à dire que les dettes de d'Artagnan avaient été payées par une main mystérieuse, qu'il était sorti du Châtelet, à peu près comme il y était entré, sans trop savoir ni pourquoi ni comment; mais la lumière n'avait pas tardé de se faire : lumière charmante, sous les rayons propices de laquelle le plus joli visage lui était apparu, minaudant et souriant, car il n'était plus question maintenant de le cacher sous un masque.

Un soir, la servante Nanon venait d'introduire clandestinement notre lieutenant aux gardes dans le logis de la rue Gilles-Cœur. Il est inutile de constater que le conseiller au Châtelet était absent. Les nouveaux devoirs de son syndicat lui imposaient de longues et fréquentes absences; madame Joly ne s'en plaignait pas, et d'Artagnan en faisait son profit.

Ce soir-là, précisément, une assemblée devait se tenir chez un sieur d'Estainville. L'alarme était au camp des frondeurs, le bruit s'étant répandu que la cour prenait des mesures pour s'assurer des douze syndics et en faire un exemple. Il fallait donc prévenir le coup par quelque émotion populaire, soulever une troisième fois les Parisiens contre le cardinal, effrayer la régente, entraîner le parlement et renouveler la journée des barricades.

La délibération était d'importance; M. Joly avait prévenu sa femme qu'il passerait peut-être une partie de la nuit dehors, et madame la conseillère, prise d'un accès de tendresse inaccoutumé, l'avait supplié d'être prudent, tout en essuyant furtivement une larme, irrécusable et précieux témoignage de sensibilité conjugale.

Cette larme rendit M. Joly tout rêveur.

— Ma femme se convertirait-elle enfin à la bonne cause, se demanda-t-il; ou bien n'est-ce que l'effet de son grand attachement pour moi?

Flatteuse alternative : car si la première de ces hypothèses plaisait au frondeur, la seconde enchantait le mari.

Mais il n'était pas sorti du logis depuis un quart d'heure, qu'une certaine lumière, placée d'une certaine manière à une certaine fenêtre, donnait un signal convenu, et quelques minutes après, d'Artagnan se jetait aux genoux de la petite conseillère.

Un amant bien appris débute habituellement ainsi près de l'objet aimé; d'Artagnan toutefois s'apprêtait à quitter cette position respectueuse, mais gênante, lorsque Nanon fit irruption dans la chambre de sa maîtresse, la figure bouleversée, les bras en l'air.

— Ah! madame, s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir? Voilà M. le conseiller qui revient avec cinq ou six de ses amis. Je viens de l'apercevoir arrêté devant la porte.

Elle n'avait pas achevé, qu'un coup de marteau retentit, ébranlant toute la maison.

A ce coup de marteau magistral, Nanon perdit un peu la tête : au lieu de laisser M. le conseiller se morfondre quelques minutes sur le pavé du roi, pour donner aux deux coupables le temps d'aviser au péril de la situation, la force de l'habitude l'emporta et elle courut lui ouvrir.



— Nanon! Nanon! Ah! cette fille est folle!

La servante était déjà à la porte.

— Nanon, attends un instant! fit madame Joly près de défaillir.

D'Artagnan s'était levé et tirait son épée.

Madame Joly se tordait les bras de frayeur.

— N'entendez-vous pas? on monte... Mais qu'allez-vous faire avec cette épée, mon Dieu?

— Eh! le sais-je! dit d'Artagnan.

— Venez! venez!

Elle lui prit le bras et s'efforça de l'entraîner dans une pièce contiguë à sa chambre.

— Où voulez-vous donc m'emmener?

— Là, dans cette pièce. Il y a une grande armoire... Oh! je vous en supplie.

— Vous voulez donc que je me cache? fit d'Artagnan d'une voix indignée.

— Préférez-vous me perdre?... Ah! monsieur

d'Artagnan, ayez pitié d'une pauvre femme qui n'est coupable que de vous avoir trop aimé.

Il finit par se laisser entraîner, et il n'était que temps.

Le conseiller et ses amis mettaient le pied sur le palier, au moment où madame Joly donnait un tour de clef à la grande armoire au fond de laquelle d'Artagnan s'était blotti.

— Dieu me damne! je crois qu'elle m'a enfermé dans ce trou!

L'espace dans lequel il se mouvait, ou plutôt dans lequel il essayait de se mouvoir sans y parvenir, était si étroit, que sa voix fut étouffée, quoique sa riche nature l'eût doué d'un organe des plus sonores et des mieux timbrés.

Mais il n'est pas de situations, dans la vie humaine, si pénibles qu'elles soient, si désespérées qu'elles paraissent, où l'on ne puisse découvrir quelque avantage, en les considérant d'un certain côté.

D'Artagnan constata la vérité de cet axiome de philosophie optimiste.

Au moment même où il poussait son exclamation, plusieurs personnes envahissaient tumultueusement la chambre. Malgré le bruit qu'elles faisaient, le «Dieu me damne!» eût été immanquablement entendu, et sa retraite découverte, sans l'heureuse circonstance que nous venons de signaler.

Les intrus avaient apporté des flambeaux. Quelques rayons de lumière filtrant à travers les ais mal joints de l'armoire, il appliqua l'œil à la fissure : il ne put rien voir, mais par contre il allait entendre fort distinctement.

D'abord, comme ils étaient fort animés, ils parlaient tous à la fois, et d'Artagnan ne saisissait que des lambeaux de phrases; peu à peu ils mirent plus de calme dans leur colloque.

— Êtes-vous sûr, d'Estainville, dit une voix (c'était celle du conseiller au Châtelet), que l'ordre ait été donné de vous arrêter cette nuit?

— Le commissaire du quartier, qui est mon ami, m'en a prévenu obligeamment, repondit d'Estainville; sans cet avis, vous étiez tous pris au trebuchet, avec moi, en mon logis.

— Si les Parisiens ne se soulèvent pas demain, ou si le parlement ne prend pas notre cause en main, dit un autre, tous les syndics seront mis à la Bastille, et vous le premier, monsieur Joly, avant qu'il soit vingt-quatre heures.

— Ce maudit cardinal est capable de tout!

— Même d'un assassinat, si la prison ne suffit point.

— Ah! plût au ciel! s'écria d'Estainville; un assassinat, voilà ce qu'il nous faudrait! Coûte que coûte, il nous faut un assassinat!

— Pourquoi donc faire?

— Pour soulever le peuple.

— C'est une idée!

— Paris est inquiet, agité, mécontent; mais Paris ne remuera pas, sans quelque événement extraordinaire qui l'arrache à ses affaires. La première fois, nous avons eu l'arrestation de Broussel; la seconde, le départ de la cour... Messieurs, si quelqu'un de nous voulait se dévouer!... Un Curtius qui se jetterait dans le gouffre, pour sauver la patrie!

— Comment l'entendez-vous, d'Estainville? demanda M. Joly.

— Comment je l'entends?... Tenez! Demain, nous parcourons les quartiers populeux, en répandant les bruits les plus sinistres. Des sicaires, soudoyés par Mazarin, aiguisent dans l'ombre leurs poignards, pour frapper les amis du peuple... On les a vus rôder autour de la demeure des principaux frondeurs. Joly est désigné particulièrement à leurs coups... Le soir même, l'événement justifie ces funèbres pronostics : notre ami Joly est frappé par les *bravi* de l'Italien.

— Moi! interrompit le conseiller au Châtelet, dont la voix n'était pas rassurée du tout.

— Oui, vous, et pas un autre... Vous êtes notre Curtius, et l'histoire enregistrera votre nom à côté de celui du grand Romain.

— Voyons, voyons! d'Estainville; je ne comprends rien à tout cela.

— Il n'y comprend rien, messieurs; c'est pourtant bien clair... Des groupes se sont formés dans quelque carrefour; on s'y entretient des nouvelles du jour; l'anxiété, l'indignation publiques sont à leur comble, grâce aux bruits que nous avons semés partout. C'est alors, Joly, que votre rôle commence. Vous passez par là, dans votre carrosse; le hasard seul vous y a amené; mais on vous reconnaît, on vous acclame : — Vive Joly! Vive le syndic des rentiers! — Un coup de pistolet part du milieu de la foule... Vous êtes blessé.

— Je suis blessé! Ah çà! d'Estainville, vous expliquerez-vous à la fin! quelle est cette mé-

chante plaisanterie?... Je suis blessé! répéta M. Joly.

— Très-légèrement, mais enfin vous êtes blessé : c'est l'essentiel. On se met à la poursuite de l'assassin. Naturellement il s'est dérobé par la fuite à la colère de la foule exaspérée par cet attentat. Nous crions cependant : — Aux armes! aux armes! trahison du Mazarin! — Nous portons le blessé chez un chirurgien le plus proche pour le faire panser, et de là au Palais, à la Grand'Chambre, toujours suivis par le peuple qui demande vengeance contre la cour... Ah! si nous pouvions lui montrer un cadavre sanglant, au lieu d'un blessé, cela serait d'un effet encore plus sûr... Mais Joly ne voudrait pas : n'en parlons plus. On bat le tambour; les colonels de quartiers réunissent leurs hommes, on tend les chaînes, on ferme les barrières pour empêcher que le coupable ne se sauve. La Boulaye parcourt la ville avec sa troupe, en criant qu'on a assassiné Joly, parce qu'on redoutait sa fermeté à défendre les intérêts publics. Le coadjuteur et le duc de Beaufort aidant, notre triomphe est assuré. Qu'en dites-vous, messieurs?

D'Estainville ayant cessé de parler, des exclamations partirent de tous côtés; les questions se croisaient, et d'Artagnan, au milieu du brouhaha, ne distinguait guère que la voix du conseiller au Châtelet, qui s'épuisait en protestations, répétant à satiété qu'il n'entendait pas du tout être assassiné.

— Eh! finit par s'écrier d'Estainville, vous n'en mourrez pas! Il ne s'agit que de vous faire à l'avance une petite égratignure au bras. Nous ajusterons votre manteau et votre pourpoint sur un morceau de bois et nous les percerons d'une balle juste à l'endroit qui correspondra à cette blessure factice. C'est moi qui demain vous tirerai le coup; le pistolet ne sera chargé qu'à poudre. Quand vous déposerez votre plainte au Parlement, pourpoint et manteau serviront de pièces de conviction. Joly, vous ne pouvez refuser de rendre ce grand service à votre pays : c'est au nom même de M. le coadjuteur que je vous conjure de vous prêter à l'entreprise. Vous avez été porté en tête de la liste des syndics; votre nom est dans toutes les bouches, plus populaire que l'a jamais été celui de Broussel... Songez à la gloire et aux avantages que vous en recueillerez : jamais héros n'aura acquis sa renommée à meilleur marché et avec moins de périls.

— Ah! les fieffés coquins, et que j'aurais de plaisir à leur couper les oreilles! murmurait d'Artagnan au fond de son armoire.

Les frondeurs discutèrent longuement les chances de l'affaire que leur proposait d'Estainville. Joly se laissa convaincre : le plan fut adopté.

Séance tenante, on résolut de procéder à l'opération préliminaire du manteau et du pourpoint; mais comme on ne pouvait tirer un coup de pistolet dans la chambre même, sous peine de donner l'alarme à tout le voisinage, Joly et d'Estainville descendirent dans la cave, ajustèrent le manteau et la manche du pourpoint sur une grosse bûche, et les percèrent d'une balle.

Il était deux heures du matin, lorsque les frondeurs, après s'être distribué les rôles que chacun d'eux devait jouer dans la comédie du lendemain, prirent enfin congé du conseiller, qui se retira dans sa chambre, pour demander à un sommeil réparateur les forces et l'énergie nécessaires à l'accomplissement de sa grande tâche.

La nuit et le silence s'étaient faits de nouveau dans toute la maison.

D'Artagnan prêtait l'oreille, pensant que l'on viendrait bientôt le délivrer.

Il n'entendait que le battement régulier d'une horloge placée tout à côté de l'armoire et dont le balancier, dans sa lenteur monotone, semblait mesurer l'éternité plutôt que le temps.

Sans réfléchir davantage aux suites de son action, éprouvant un impérieux besoin d'air et de mouvement, il s'arc-boutait déjà, pesant de toute la force de ses épaules sur les parois de l'étroite boîte qui lui servait de prison, lorsqu'un bruit de pas que l'on s'efforçait d'assourdir attira son attention.

La clef tourna doucement dans la serrure; la porte s'ouvrit.

Nanon, en coiffe de nuit, une chandelle à la main, lui faisait signe de la suivre.

— Me conduis-tu auprès de ta maîtresse? lui demanda-t-il.

— Miséricorde, monsieur d'Artagnan, y pensez-vous? répondit la servante en étouffant sa voix; madame et M. le conseiller couchent dans la même chambre.

— Ah! Nanon, tu me perces le cœur, avec ces détails d'intimité conjugale.

— Mais il y a deux lits, se hâta d'ajouter la grosse fille.

— A la bonne heure, c'est toujours une consolation, dans mon infortune.

— Venez donc, monsieur.

— Tu vas me mettre à la porte?

— Il le faut bien!

D'Artagnan n'était plus à cette époque de son ardente jeunesse où, à défaut de la maîtresse, il courtisait volontiers la suivante.

Nanon, la plantureuse Normande, n'avait rien d'ailleurs qui rappelât les grâces mutines de Philine.

Pour adoucir un peu l'amertume de la situation, la servante lui dit tout bas, en le faisant descendre par un escalier dérobé :

— Passez demain soir dans la rue ; si M. Joly est absent, nous mettrons la lumière derrière la fenêtre.

— Je crois, en effet, que ton maître aura beaucoup à faire dehors, dans la journée de demain.

— Vous voyez bien...

— Mais il est probable aussi que la besogne ne me manquera pas... Bonsoir, Nanon.

— Vous n'avez rien à faire dire à madame?

— Dis-lui que je viendrai la voir... le jour où M. Joly sera à la Bastille.

XXX

D'ARTAGNAN CHEZ MAZARIN. — SUR LE PONT-NEUF. — L'ALARME AU PALAIS-ROYAL. — RUSE CONTRE RUSE. TENTATIVE D'ASSASSINAT... CONTRE LE CARROSSE DU PRINCE DE CONDÉ. — UN DOUX SIGNAL. — LES FLOTS DE L'HELLESPONT ET LE RUISSEAU DE LA RUE GILLES-CŒUR. — DOUBLE ÉCHEC DE LA FRONDE.

Non-seulement les frondeurs calomniaient Mazarin, en lui prêtant des idées de meurtre et des projets aussi sanguinaires que ceux dont ils allaient semer le bruit par la ville, pour ameuter les mécontents et les badauds, mais de tels projets ne pouvaient même pas venir à l'idée du cardinal.

Mazarin ne voulait la mort de personne; il ne songeait qu'à brouiller les cartes : cela s'entend, à la façon de ces pipeurs de brelan et de lansquenet qui, tout en ayant l'air de les mêler consciencieusement, les disposent de telle manière qu'ils se donnent tout le jeu.

La reine nourrissait contre Condé une haine implacable, depuis l'affront qu'il lui avait fait, en la forçant de rendre à cet insolent marquis de Jarzé ses entrées dans les petits appartements du Palais-Royal.

Un grand nombre de gentilshommes s'étaient séparés de M. le Prince, à la suite de l'affaire des tabourets, qui avait failli mettre sens dessus dessous, pour une question d'étiquette, toute la noblesse du royaume.

C'étaient déjà d'assez beaux fruits d'intrigue ; Mazarin ne s'amusa pas à les croquer, comme un vulgaire gourmand, avant d'avoir achevé sa besogne.

Il fallait maintenant empêcher l'union des petits-maîtres et des frondeurs.

Le cardinal connaissait, il est vrai, la réponse que Condé avait faite au coadjuteur; mais il ne s'y fiait pas.

Voyant son crédit ébranlé à la cour, M. le Prince pouvait prendre une résolution désespérée, et, de concert avec son frère le prince de Conti et le duc de Longueville qui avaient été

admis dans le conseil, depuis l'arrangement de Ruel, se jeter tête baissée, avec toutes les forces dont il disposait, dans le parti populaire. L'affaire des rentiers, l'émotion publique qui s'en était suivie, n'allaientcelles pas lui en fournir l'occasion ?

Dans la matinée qui suivit le conciliabule nocturne de la rue Gilles-Cœur, le cardinal, seul dans son cabinet, méditait sur les difficultés de la situation.

C'était le 12 décembre 1649. On venait de lui remettre plusieurs rapports de ses espions : la journée menaçait d'être chaude. Une grande animation régnait au Palais ; on signalait des groupes nombreux sur le Pont-Neuf, à la place Dauphine et sur d'autres points de la capitale.

L'huissier qui veillait à sa porte, avec l'ordre de ne recevoir personne, vit venir d'Artagnan.

— Veuillez m'annoncer au cardinal, lui dit le lieutenant aux gardes.

— Cela m'est impossible, répondit l'huissier : Son Eminence s'est enfermée pour travailler, et m'a enjoint d'éconduire tous les solliciteurs.

— Eh ! qui vous dit que je viens pour solliciter, répliqua d'Artagnan avec quelque vivacité ; ne me reconnaissez-vous donc pas ?

— Pardonnez-moi : vous êtes M. le chevalier d'Artagnan, lieutenant aux gardes...

— Et ancien serviteur de Son Eminence.

— Cela ne fait rien : les ordres que j'ai reçus ne souffrent pas d'exception. Revenez plus tard ; cette après-dînée, demain.

— Demain, il sera trop tard.

— J'en suis désolé, monsieur le chevalier d'Artagnan ; mais je n'ai pas envie d'être chassé.

— Mordiou, vous le serez, monsieur le manant, si vous n'allez sur l'heure prévenir Son Eminence. Dites-lui qu'il s'agit du service du roi, et que j'ai les choses les plus importantes à lui communiquer.

Après quelques hésitations, l'huissier finit par se décider. Il revint immédiatement et introduisit le lieutenant aux gardes auprès du cardinal.

— Ah ! c'est donc vous, *moussu* le chevalier de Gascogne ! lui dit Mazarin avec son accent italien, et sans lever les yeux de dessus les papiers qu'il feuilletait.

— Votre Eminence trouve toujours le petit mot pour rire, même dans les circonstances les plus graves.

— Il vaut mieux rire que pleurer, *per Bacco!* Mais dites vite ce qui vous amène : il faut que ce soit quelque affaire d'importance, car on ne vous voit guère plus, depuis que je vous ai fait remettre ce beau brevet de lieutenant.

— C'est que Votre Eminence n'est guère encourageante pour ses serviteurs.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le Gascon ! Auriez-vous à vous plaindre de moi, après les faveurs dont je vous ai comblé ?

— Monsieur le cardinal, je sors du Châtelet.

— Du Châtelet ?... et qu'y faisiez-vous ?

— J'y ai médité, pendant deux fois quarante-huit heures, sur les inconvénients qu'il y a à servir les grands et à compter sur leurs promesses. Un créancier impitoyable avait obtenu prise de corps contre moi.

— Aïe ! aïe ! fit le cardinal, à part soi, je le vois venir ; sous prétexte des affaires de l'Etat, ce méchant Gascon vient me relancer et m'arracher encore quelque ordonnance de caisse.

Il reprit à haute voix, changeant de ton, et d'un air sec :

— Pardon, monsieur d'Artagan, vous vous êtes fait annoncer comme ayant à m'entretenir de choses intéressant le service du roi : veuillez entrer en matière.

— J'y suis en plein, monsieur le cardinal, et si vous voulez bien me prêter quelques instants d'attention, vous ne regretterez pas d'avoir fait exception pour moi aux ordres que vous aviez donnés à votre huissier.

Mazarin tenait en grande estime d'Artagnan. Si peu généreux qu'il se fût montré à son égard, il ne méconnaissait pas les services que l'ancien mousquetaire lui avait rendus, soit à Paris, pendant les premières semaines de la Fronde, soit à Munster, lors de la signature du traité de Westphalie, et en dernier lieu pendant sa mission secrète à Londres.

Il lui indiqua du geste un fauteuil et l'invita à s'expliquer.

— Que Votre Eminence ne se méprenne pas sur mes sentiments, en entendant ce que j'ai à lui dire, commença d'Artagnan ; un vil intérêt ne m'a jamais guidé. Un jour, votre prédécesseur au ministère, feu M. le duc de Richelieu, me fit les offres les plus brillantes pour m'attacher à sa personne. Après m'avoir remis un brevet de cornette, il me proposa cent pistoles par mois,

et cinq cents pour mes frais d'équipement, et, comme je paraissais hésiter, il ajouta :

« Cent pistoles, je le sais, ne pèsent guère dans la poche d'un jeune officier qui aime le plaisir; mais je n'y regarde pas de si près avec ceux qui me servent bien, et, s'il vous en faut cinquante de plus, nous verrons à nous entendre avec M. le surintendant. »

— Vous savez bien que les temps ne sont plus les mêmes, interrompit le cardinal. Je vous remettrais aujourd'hui une ordonnance de cinq cents pistoles, que le surintendant ne vous la solderait pas. Les caisses sont vides, mon cher d'Artagnan ; nous ne pouvons même plus payer les rentiers, et c'est ce qui nous vaut toutes ces belles criailleries.

— Attendez : je priai M. le cardinal de Richelieu de garder son argent, et de me donner une autre satisfaction : celle de tirer de la Bastille un de mes amis, Porthos le mousquetaire, qu'il y détenait injustement. Cela me valut une bonne disgrâce.

— Ah ! ce n'est pas moi qui vous eût disgracié pour un si beau désintéressement, s'écria Mazarin avec conviction. Parlez : avez-vous quelqu'un à la Bastille ? je l'en tire sur l'heure.

— Merci, mais ce n'est pas Votre Eminence qui m'a tiré du Châtelet.

— Enfin, puisque vous en êtes sorti !

— Grâce à une obligeante personne qui a payé ma dette; je veux m'acquitter envers elle, et j'ai compté sur vous, monsieur le cardinal. Songez que c'est mon voyage en Angleterre, et le long séjour que j'y ai fait, d'après vos ordres, qui m'ont mis dans l'embarras.

— Et pour quelle somme avait-on prise de corps contre vous ?

— Pour trois cents pistoles.

— Trois cents pistoles ! comme vous en parlez, mon jeune ami ! D'Emery, je vous le répète, ne les trouverait pas dans sa caisse.

— Alors, monsieur le cardinal, vous les prendrez dans la vôtre... Donnant, donnant. Ce qui me reste à vous apprendre en vaudrait le double.

— Voyons, voyons, de quoi s'agit-il ?

— De la cabale qui travaille en ce moment à vous renverser.

— Je l'ai déjà déjouée deux fois.

— Savez-vous seulement ce que l'on complote aujourd'hui contre vous ?

— Je m'en doute un peu.

— Et les auteurs du complot ?

— Le coadjuteur, d'abord, l'âme damnée de la Fronde.

— Ce n'est pas M. de Gondi.

— Le duc de Beaufort ?

— Ni M. le duc de Beaufort. Entendons-nous, pourtant : le coadjuteur et le duc de Beaufort y sont certainement pour quelque chose; mais les fils du complot ne se trouvent pas dans leurs mains.

— Le prince de Condé, alors.

— Ni M. le prince de Condé, ni M. le prince de Conti, ni M. le duc de Longueville.

— Alors, mon cher d'Artagnan, fit le cardinal, la chose n'est pas bien dangereuse, aucun des chefs de la grande et de la petite Fronde n'y étant directement mêlé. Votre zèle vous aura fait exagérer le péril.

— Il ne me reste alors qu'à présenter mes excuses à Votre Eminence et à prendre congé.

D'Artagnan se leva à demi.

— Que faites-vous ?

— Je me retire, en vous demandant pardon de mon importunité.

— Vous n'avez plus rien à me dire ?

— Absolument rien qui vaille la peine d'être entendu.

— Et ce grand complot ?

— Mon zèle pour vous m'avait égaré, monsieur le cardinal, je l'avoue franchement.

— Nimporte, dites toujours.

— Il ne s'agit en effet que de très-petites gens, qui voulaient vous jouer un vilain tour. Votre Eminence a raison de mépriser ces pygmées. Elle est bien au-dessus des coups d'une telle canaille. Mettons les choses au pis : que peut-il en résulter ? On tendra les chaînes dans les rues, on élèvera quelques barricades; une dizaine de colonels des quartiers feront prendre les armes aux compagnies bourgeoises; le Palais-Royal sera investi, et quelque nouveau Broussel ameutera peut être les requêtes, les enquêtes, la Grand'-Chambre, tout le parlement... Mais pour peu que vous soyez sûr de M. le Prince, vous viendrez facilement à bout de tout cela.

Mazarin avait pris une feuille de papier et une plume. Il traça quelques lignes.

— S'il me trompe, disait-il à part soi, j'en serai quitte pour prévenir le surintendant. D'Emery trouve toujours d'excellentes raisons pour ajourner un porteur d'ordonnance.

Il tendit le feuillet à d'Artagnan.

— Un bon de caisse de quatre cents pistoles ! Votre Eminence me comble.

— Mon Eminence vous commande maintenant de tout lui dire.

— Monsieur le cardinal, des émissaires parcourent à cette heure les quartiers populeux, répandant le bruit que des sicaires doivent dans la journée frapper quelques-uns des chefs de la Fronde.

— Je savais cela.

— Le conseiller Joly, syndic des rentiers, serait désigné à leurs coups.

— Mes espions m'en ont prévenu, et je lisais leurs rapports, au moment où vous êtes entré.

— C'est vous, monsieur le cardinal, que l'on accuse d'avoir armé ces assassins.

— Naturellement... Mais comme on n'assassinera personne.

— On tirera un coup de pistolet sur le conseiller Joly. On criera au meurtre; Joly montrera au populaire sa blessure, — une égratignure qu'il s'est faite au bras par avance, — son manteau et la manche de son pourpoint, troués par la balle, — les trous ont la même origine que l'égratignure. — On portera le blessé chez le premier chirurgien venu, pour l'y faire panser, et de là, avec son bras en écharpe, à la Grand'-Chambre pour déposer une plainte et demander une enquête extraordinaire. Cette tragi-comédie a été préparée dans un conciliabule, par Joly, d'Estainville et une douzaine d'autres frondeurs; pour peu que les Parisiens y mettent de la bonne volonté, ils comptent sur le coadjuteur et sur le duc de Beaufort pour organiser et développer la sédition.

— Ah! les fieffés coquins ! s'écria le cardinal.

— C'est précisément l'exclamation que j'ai poussée, cette nuit, au fond de mon armoire.

— Au fond d'une armoire; que faisiez-vous donc au fond d'une armoire?

— Ceci, monsieur le cardinal, touche à l'honneur d'une dame; que Votre Eminence me permette de glisser légèrement sur ce détail, dont ses oreilles pourraient être effarouchées. Toujours est-il que c'est grâce à cette armoire qui me servait de cachette, que j'ai pu tout entendre.

Mazarin demeura un instant silencieux, la tête un peu renversée en arrière, les yeux levés au plafond.

— Vous êtes sûr, reprit-il, que l'affaire aura lieu aujourd'hui même?

— Aujourd'hui dans l'après-dînée... mais l'heure ni le lieu n'ont été indiqués.

— L'heure et le lieu ne m'importent guère.

— Vous ne comptez donc pas prévenir cette coupable équipée; faire arrêter Joly et ses complices?

— Pourquoi faire?

— Pour les envoyer à la Bastille.

— M. Joly à la Bastille ! fit Mazarin, en levant sur lui son œil vif et perçant : c'est une idée d'amoureux, cela !

— Je ne comprends pas bien ce que Votre Eminence veut dire.

— Eh ! le conseiller entre quatre murs, vous pourriez, tout à votre aise, aller passer quelques doux moments auprès de la conseillère, sans être exposé à vous morfondre toute une nuit au fond d'une armoire.

— Vive Dieu, monsieur le cardinal, s'écria d'Artagnan, il y a plaisir de causer avec vous : on est compris à demi-mot, et vous êtes d'une perspicacité effrayante.

— Allez toucher votre bon de caisse chez M. le surintendant, mon jeune ami. Je suis très-content du zèle que vous avez montré dans cette circonstance, pour les intérêts du roi; mais, avec votre permission, nous ne mettrons personne à la Bastille, et nous laisserons ces fous parachever tranquillement leur besogne, sans nous en mêler davantage.

D'Artagnan courut sur l'heure chez d'Emery.

Ce bon de caisse, que Mazarin lui avait remis sans se faire trop prier, l'élevant même à quatre cents pistoles, quand il ne lui en demandait que trois cents, lui paraissait quelque peu suspect. Le cardinal, d'ailleurs, n'avait pas paru attacher une grande importance au complot tramé par Joly et d'Estainville, et tant de largesse pour un service si mal apprécié lui faisait soupçonner quelque rouerie. N'allait-il pas trouver la caisse du surintendant fermée pour lui, comme elle l'était depuis huit jours pour les rentiers de l'hôtel de ville?

A son grand étonnement, la somme lui fut comptée en beaux louis d'or.

Comme il traversait le Pont-Neuf pour rentrer chez lui, il vit une grande foule amassée à l'entrée de la place Dauphine.

Il s'approcha. Un homme monté sur une borne haranguait le populaire, accompagnant de grands gestes un discours que d'Artagnan ne pouvait entendre, mais dont il finit cependant par saisir quelques lambeaux.

Il était question d'un coup de pistolet, d'un assassinat, de la rue des Bernardins, du président Charton, de la Grand'Chambre, de Broussel du coadjuteur.

Soudain des cris s'élevèrent de toutes parts :

— Vive Joly ! vive le défenseur du peuple ! trahison du Mazarin ! Au Palais-Royal ! Aux armes ! Aux armes !

— Bon ! se dit d'Artagnan, voilà la comédie qui commence.

Il s'informa auprès d'un de ses voisins :

— Que se passe-t-il donc, et que signifient tous ses cris.

— Le conseiller Joly vient d'être assassiné par le cardinal.

— Par le cardinal, bon Dieu ! Comment, Son Eminence elle-même a frappé ce digne homme?

L'autre lui jeta un regard de travers et murmura les mots d'espion du cardinal, de partisan de la cour.

D'Artagnan jugea prudent de n'en pas demander plus long à ce frondeur endiablé ; il se perdit dans la foule, écoutant de çà et de là les propos qu'on y débitait.

Les amplifications allaient leur train. Il ne s'agissait plus d'un seul assassinat, mais d'un massacre général, toute une armée de sicaires s'était abattue sur Paris.

Avisant alors un brave bourgeois, à la figure placide, qui se tenait un peu à l'écart et paraissait ne prendre à ce tumulte qu'un intérêt de curiosité, d'Artagnan lui demanda fort poliment s'il savait quelque chose :

— Je suis de la rue des Bernardins, lui répondit le bourgeois, et c'est devant mon logis que le coup a été tiré, il y a une demi-heure. Joly était dans son carrosse ; il se rendait chez le président Charton, qui demeure rue Saint-Victor.

— La blessure n'est pas mortelle, heureusement.

— La balle lui a fracassé le bras.

— Fracassé !... c'est peut-être beaucoup... Mettons une simple écorchure... On l'a conduit chez un chirurgien...

— Qui l'a pansé.

— Ses amis ont montré au peuple son pourpoint et son manteau troués par le coup de feu...

— C'est bien cela.

— Ne s'est-on pas rendu ensuite au Palais?

— M. Joly y est en ce moment pour déposer sa plainte ; mais vous paraissez en savoir autant que moi.

D'Artagnan en savait bien davantage. Il se hâta d'aller déposer chez lui, au fond de son coffre, les beaux louis d'or de M. d'Emery, et retourna au Palais-Royal, jugeant, à la tournure que prenaient les choses, que les compagnies des gardes ne resteraient pas longtemps inactives, malgré la tranquillité d'esprit qu'avait affectée le cardinal Mazarin.

L'alarme était au Palais-Royal, encombré d'une foule de gentilshommes, qui venaient offrir, avec plus ou moins de sincérité, leurs services à la reine.

Gaston d'Orléans et le prince de Condé y étaient accourus des premiers, s'attendant peut-être à assister à la chute du cardinal.

Chacun, en arrivant, apportait sa nouvelle.

— Les compagnies bourgeoise se sont emparées des portes de la ville et les ont fermées.

— On commence à élever des barricades dans la rue de la Ferronnerie.

— Les colonels de quartier ont donné l'ordre de battre le tambour.

— La Grand'Chambre a ordonné d'informer, toute affaire cessante, contre les assassins de Joly, et celui-ci désigne formellement le cardinal comme l'instigateur du crime.

— Gondi, le duc de Beaufort et le président Charton appuient le conseiller Joly au parlement.

— Le tocsin sonne aux églises des quartiers de la Bastille et du Jardin du Roi.

— Le marquis de la Boulaye, à la tête d'une bande de frondeurs, parcourt les rues, appelant le peuple aux armes.

— Des cavaliers armées d'épées et de pistolets se tiennent sur le Pont-Neuf, n'attendant qu'un signal pour marcher sur le Patais-Royal.

On ne voyait dans les grands et petits appartements que gens effarés, colportant, commentant et amplifiant ces mauvais bruits.

Seul le cardinal conservait son sang-froid et sa présence d'esprit, au milieu de l'émotion qui s'était emparée de toute la cour.

Aux premiers mots que lui avait dits d'Artagnan de l'imposture préparée par d'Estainville



pour ameuter la bourgeoisie parisienne, une idée triomphante lui était venue, et il l'avait mise immédiatement à exécution.

Ce marquis de La Boulaye, qui passait pour un des plus ardents frondeurs, n'était qu'un de ses agents.

Mazarin avait donc imaginé de répondre au prétendu assassinat du conseiller Joly, par le simulacre d'une tentative semblable sur la personne de Condé, de manière à faire croire au prince que les frondeurs en voulaient à sa vie pour se venger des maux qu'il leur avait fait endurer pendant le siége de Paris.

Les cavaliers apostés par La Boulaye sur le Pont-Neuf étaient chargés de cette besogne.

Vers le soir, Condé s'apprêtait à prendre congé de la reine, lorsque quelques-uns de ses gens se présentent à lui, le visage bouleversé, et lui apprennent qu'un de ses carrosses, qui traversait à vide le Pont-Neuf, a été criblé de coups de pistolet par ces cavaliers.

Le prince se rit de leur terreur et annonce qu'il va passer lui-même sur le pont.

On l'assure alors qu'il y a une conspiration formée contre lui, et que depuis trois ou quatre jours on ne parle pas d'autre chose dans les conciliabules de la Fronde.

La reine, elle-même, le prie de ne pas s'exposer inutilement.

Mazarin se met presque à genoux devant lui pour le retenir, le suppliant de ne pas compromettre une vie si précieuse.

Tous les courtisans l'entourent et joignent leurs instances à celles d'Anne d'Autriche et du cardinal.

Enfin on obtient de lui qu'il enverra un de ses carrosses, avec un laquais dedans.

Le carrosse, avec ses livrées, part aussitôt, suivi de l'équipage du duc de Duras, où ne se trouve également qu'un domestique.

Les deux voitures s'engagent sur le Pont-Neuf; arrivées à la hauteur de la place Dauphine, elles essuient une mousquetade des plus vives; un des laquais du duc de Duras est tué; quelques-uns des cavaliers qui ont mis pied à terre s'élancent l'épée à la main; mais les cochers cinglent leurs chevaux et finissent par se tirer de cette bagarre.

Condé crut alors réellement qu'on avait voulu l'assassiner; ses soupçons ne pouvaient tomber sur les gens de la cour, ni sur la reine, ni sur le cardinal, après les instances qu'on venait de faire pour le retenir. Il attribua cette tentative criminelle aux frondeurs, et Anne d'Autriche, feignant d'épouser sa querelle, envoya aussitôt au parlement l'ordre d'informer contre le duc de Beaufort, le coadjuteur et Broussel, comme étant les auteurs ou les instigateurs de cet assassinat.

Mazarin venait encore une fois de jouer ses ennemis, en les mettant aux prises les uns contre les autres.

Cependant les Parisiens avaient mal répondu à l'appel des frondeurs; les nouvelles alarmantes apportées dans la journée au Palais-Royal étaient fort exagérées, et lorsque La Boulaye et ses hommes se furent retirés, n'ayant plus rien à faire, toute trace de désordre disparut; à huit heures du soir, le calme le plus complet régnait sur les deux rives de la Seine.

D'Artagnan résolut d'en profiter pour aller rôder du côté de la rue Gilles-Cœur.

Il se souvenait de ce que Nanon lui avait dit la veille, en le reconduisant, et il était probable que, devant la tournure que prenaient les événements, M. Joly jugerait prudent de ne pas coucher chez lui.

Un scrupule lui était venu, peu habituel, il est vrai, aux gentilshommes de ce temps-là, ainsi que nous l'avons fait remarquer. Sa fierté se révoltait à l'idée que sa liberté avait été rachetée par l'argent d'une maîtresse; cela lui imposait d'ailleurs, vis à vis de madame Joly, une sorte de dépendance peu compatible avec son humeur capricieuse et volage. Puisque ses moyens le lui permettaient maintenant, grâce aux libéralités du cardinal, il ne voulait plus rien devoir à l'amour, que les plaisirs que tout galant homme a le droit d'en attendre.

Il retira donc de son coffre la somme que la conseillère avait fait compter à maître Cosson par le basochien, pour lui ouvrir les portes du Châtelet, et s'achemina joyeusement vers le logis de sa nouvelle conquête.

Une lumière brillait à travers les vitres d'une des fenêtres du premier étage.

Hero, la belle prêtresse de Vénus, n'en allumait pas de plus propice, sur les rochers de Sestos, pour guider l'amoureux Léandre au milieu des flots de l'Hellespont; et d'Artagnan, plus heureux que le jeune Grec, n'avait pas de détroit à passer à la nage pour voler dans les bras de celle qu'il aimait.

Il n'eut qu'à enjamber le ruisseau bourbeux de la rue Gilles Cœur.

Au petit coup qu'il frappa discrètement, la porte s'entr'ouvrit, et Nanon, un doigt sur les lèvres, lui murmura ces trois mots pleins des plus douces promesses :

— On vous attendait !

La Fronde subit donc une double défaite dans cette mémorable journée du 12 décembre 1649.

L'histoire a consigné le bon tour que lui joua le cardinal Mazarin. Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour faire comprendre le genre d'échec que lui infligea d'Artagnan.

XXII

LE PROCÈS DU PRINCE DE CONDÉ CONTRE LE COADJUTEUR ET LE DUC DE BEAUFORT. — LA JOURNÉE DU 18 JANVIER 1650. — LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE. — LE CARDINAL BENTIVOGLIO. — GUITAUT, COMMINGES ET D'ARTAGNAN SONT CHARGÉS D'ARRÊTER LE PRINCE DE CONDÉ. — UN CARROSSE QUI VERSE ET UN PRINCE QUI SE SAUVE. — CONDÉ EST ENFERMÉ A VINCENNES.

Quoique nous n'écrivions point l'histoire de la Fronde, qui, d'ailleurs, n'est plus à faire, mais seulement les aventures de d'Artagnan, nous ne pouvons passer ici sous silence les événements qui suivirent cette journée du 12 décembre 1649 et qui amenèrent l'arrestation du prince de Condé, du prince de Conti et du duc de Longueville; notre héros allait s'y trouver encore mêlé, comme Guitaut et Comminges, en sa qualité de lieutenant des gardes.

Le prince de Condé s'était aliéné la reine et une partie de la cour par la hauteur de son caractère et le despotisme de ses volontés.

C'est de lui que madame de Nemours disait :

« Presque tous les grands princes, même ceux qui deviennent les plus modérés et les plus judicieux dans la suite de leur vie, sont, dans leur jeunesse, aussi persuadés qu'on les craint, que les belles femmes, ou celles qui se piquent de l'être, sont persuadées qu'on les aime. Il n'est pas plus aisé de dépersuader ceux-là de la terreur que cause leur nom, que de détromper celles-ci de l'effet de leurs charmes. »

Aux griefs que le cardinal et Anne d'Autriche avaient déjà contre lui, le prince de Condé ajouta celui de favoriser la révolte des Bordelais contre leur gouverneur, le duc d'Épernon.

En portant plainte contre le coadjuteur, le duc de Beaufort et Broussel, pour la prétendue tentative d'assassinat du Pont-Neuf, il se brouilla avec la Fronde et devint odieux à la bourgeoisie parisienne.

Les incidents de ce procès, provoqué par la rouerie de Mazarin, sont curieusement rapportés dans les Mémoires de madame de Motteville dame d'honneur d'Anne d'Autriche.

« La reine, dit-elle, manda les gens du roi et leur ordonna de faire informer de cette affaire, témoignant beaucoup de chaleur pour les intérêts de M. le Prince.

« Le procureur du roi au Châtelet fit informer de celle de Joly, et deux conseillers de la cour furent députés pour cet effet.

« Ils rapportèrent que Joly n'était point blessé; mais que, selon les trous qui étaient à son habit, il devait l'être.

« La reine manda aussi le prévôt des marchands, Messieurs de la ville et tous les colonels des quartiers, qu'elle loua de ce qu'ils n'avaient point écouté les voix malicieuses de ceux qui avaient eu dessein de les embarquer tout de nouveau à quelque sédition, et les exhorta à continuer à bien faire. Pour les récompenser, elle leur promit que le roi, à l'avenir, aurait une entière confiance en leur fidélité.

« Les choses étaient alors si brouillées, qu'il était difficile de discerner qui était ami ou ennemi.

« Le Palais-Royal était rempli d'une furieuse presse, et tous désiraient de voir comment se pourrait démêler cet embarras. La reine, au milieu de ce trouble, me parut satisfaite plus qu'à son ordinaire.

« Elle disait à ses familiers, qu'elle s'en consolait, vu qu'elle n'était point mêlée à toutes ces querelles.

« Un jour, me disant la même chose, elle

ajouta « que peut-être elle en profiterait, et « qu'elle était en état, qu'il fallait nécessairement que les uns ou les autres eussent besoin « d'elle. »

« Le lendemain, le duc d'Orléans, M. le Prince et le prince de Conti allèrent au parlement, et, sur la requête des gens du roi, il fut ordonné qu'il serait informé sur le prétendu assassinat de Joly, en même temps que contre ceux qui avaient voulu soulever le peuple.

« M. le Prince ne voulut pas alors parler de lui, parce qu'il voulait avoir des preuves suffisantes pour pouvoir attaquer ses ennemis par les formes.

« Ils y retournèrent le jour d'après. On décréta prise de corps contre La Boulaye. M. le Prince se déclara de son assassinat et en fit ses plaintes.

« Les choses étant dans cette extrémité, le coadjuteur alla voir M. le Prince dans le dessein, à ce que j'ai ouï dire, de former de nouvelles liaisons avec lui, et de voir si, de tant de maux, il n'en pourrait pas tirer quelque avantage à son égard et contraire au repos public.

« Mais ce prince irrité le rebuta et ne le voulut point voir.

« Il alla même chez Pérault pour lui parler, où il fut traité froidement ; et, ne se tenant pas pour refusé, il demanda à voir La Moussaie et Toulongeon. M. le Prince leur ordonna de lui mander qu'ils n'y étaient pas. »

Pérault, La Moussaie et Toulongeon étaient des créatures du prince de Condé.

« On traitait de la même sorte le cardinal Mazarin ; les frondeurs le recherchaient.

« Le duc de Vendôme lui offrait alors l'amitié du duc de Beaufort, son fils, à telle condition qu'il lui plairait de la recevoir ; mais la Comédie n'étant pas encore au dernier acte, le ministre lui répondit que, le duc de Beaufort étant soupçonné d'avoir pris part à la conjuration qui avait paru avoir été faite contre M. le Prince, il ne pouvait pas recevoir ses offres, que premièrement il n'eût purgé cette accusation.

« Quelques jours après, soit que le prince eût honte d'avoir été refusé, ou qu'il fût vrai que le duc de Vendôme, son père, l'eût offert sans son consentement, il désavoua publiquement d'avoir eu cette pensée, ni d'en avoir jamais prié le duc e Vendôme, son père.

« Le coadjuteur, le duc de Brissac et toute la cabale frondeuse, sans paraître abattus de l'état où ils étaient, se résolurent d'aller tenir leur place au parlement, le jour que les princes avaient dessein d'aller y porter les informations contre La Boulaye et contre eux.

« Ils y allèrent, et comme on voulut parler de cette affaire, Coulon (un des conseillers) s'opposa ouvertement au duc d'Orléans, et dit qu'il n'était pas temps de parler de cela, et que les députés de Bordeaux étaient à la porte, qui demandaient d'entrer.

« Le duc d'Orléans répondit que l'affaire de Bordeaux était arrangée, et Coulon eut la hardiesse de lui soutenir que non.

« Les frondeurs furent si bien servis, qu'on éluda sur le principal ; et sur ce que M. le Prince demanda que le président Charton ne demeurât pas dans la chambre pour être juge d'une affaire où il était nommé, on fit durer cette dispute si longtemps, qu'enfin l'heure sonna.

« Toute la conclusion fut d'ordonner qu'il sortirait, et toutes choses furent remises au vingt-deuxième, qui était le mercredi suivant.

« Pendant cet intervalle, on résolut au conseil du roi d'envoyer une déclaration favorable au parlement de Bordeaux, afin d'ôter tout prétexte à ceux du parlement qui favorisaient les frondeurs, de parler d'aucune autre affaire que des intérêts du prince de Condé.

« Monsieur et M. le Prince allèrent au parlement le vingt-deuxième. Ils y eurent tant d'occupations, qu'ils y demeurèrent jusqu'à cinq heures du soir.

« On y lut les informations faites contre la Fronde. Le duc de Beaufort et le coadjuteur voulurent sortir ; mais le premier président les retint. Les gens du roi, après la lecture des informations, signifièrent ajournement personnel au coadjuteur, au duc de Beaufort et au conseiller Broussel, parce que ce dernier était nommé dans le procès, comme celui chez qui toutes les assemblées s'étaient faites.

« Ils se présentèrent ensuite pour répondre, et demandèrent que M. le Prince eût aussi à sortir. »

Ce fut le coadjuteur qui lui fit subir cet affront :

— Et M. le Prince, s'était-il écrié, ne le fera-t-on pas aussi se retirer?

— Moi! moi! répondit Condé d'un ton vif et piqué.

— Oui, oui, Monsieur, reprit fièrement Gondi; la justice égale tout le monde!

Au sortir de cette audience, le peuple, qui remplissait les salles du palais, salua le coadjuteur de ses acclamations et de ses applaudissements, à la grande mortification du prince de Condé.

« Le lendemain, le coadjuteur et le duc de Beaufort allèrent au parlement demander d'être jugés et d'être reçus à récuser le premier président (Mathieu Molé), disant qu'il était ami partiel de M. le Prince.

« Un de la compagnie, fortifiant cette requête, dit publiquement que la cour devait être lasse d'avoir pour chef un traître et un partisan des ennemis du peuple; et cet homme vénérable fut contraint d'aller au barreau comme un particulier pour se défendre.

« Il fut conclu qu'on opinerait là-dessus, et l'heure sonna.

« Deux jours après, Monsieur et M. le Prince furent encore au parlement. Pour éviter les embarras qu'on faisait naître tous les jours dans cette affaire, ils déclarèrent qu'ils ne voulaient plus demeurer en ce lieu passé onze heures.

« Le duc de Beaufort et le coadjuteur se présentèrent, qui dirent qu'ils avaient une telle impatience d'être justifiés, que, si on voulait les juger à l'heure même, ils ne récuseraient personne, pas même M. le premier président, et souffriraient que M. le Prince y demeurât.

« On délibéra sur la récusation faite en la personne du premier président, et cette délibération fut si longue qu'elle ne put être achevée.

« Quand les princes sortirent, on cria : Vive le roi et le duc de Beaufort! Monsieur le trouva mauvais et fit taire cette canaille qu'on voyait visiblement être payée pour cela.

« M. le Prince était embarrassé de cette affaire. La cour paraissait entrer dans ses intérêts, et la reine montrait tant de chaleur contre ses ennemis, que les courtisans croyaient lui plaire en faisant des vœux pour lui.

« Le duc d'Orléans paraissait aussi, dans ce complot, assez disposé à le vouloir défendre.

Ce prince se croyait donc assuré de sa protection, mais ce n'étaient que des apparences, et les spectateurs étaient trompés. Il sentait son mal sans le connaître; car, malgré la confiance qu'il avait dans les belles apparences de la reine et du duc d'Orléans, il était inquiet et paraissait chagrin de cette affaire. Celui qui savait vaincre ses ennemis dans la bataille, ne pouvait souffrir d'être maltraité dans le parlement. Il n'avait pas lieu, en apparence, de se plaindre du duc d'Orléans; mais il voyait néanmoins, en de certaines occasions, qu'il penchait à favoriser le duc de Beaufort qu'il avait toujours aimé, et était fâché de ce qu'il gardait des mesures avec tous, ne voulant attirer la haine d'aucun parti.

« La fête de la Noël n'apaisa point ces désordres.

« Le roi fit, en ce saint jour, sa première communion à Saint-Eustache, sa paroisse, avec beaucoup de marques d'une grande inclination à la piété, et le lendemain il arriva une nouvelle qui surprit la reine, qui fâcha le ministre et qui acheva de gâter entièrement les affaires de M. le Prince, qui par toutes les voies courait à son malheur.

« Ce fut celle du mariage du duc de Richelieu avec madame de Pons. »

Cette madame de Pons était la même à qui le prince de Condé avait fait obtenir le tabouret, en même temps qu'à madame de Marsillac. Femme de M. de Richelieu, qui était duc et pair, cet honneur allait lui revenir de droit; mais le prince de Condé, en favorisant la passion du jeune duc de Richelieu pour madame de Pons, et en les faisant marier secrètement malgré la duchesse d'Aiguillon, tante du duc, avait eu un autre but que de prendre sa revanche de l'affaire des tabourets.

Le prince espérait par là se rendre maître du Havre-de-Grâce dont Richelieu était gouverneur, et en gratifier le duc de Longueville, son beau-frère. Avertie à temps, la duchesse d'Aiguillon prévint son dessein. Elle dépêcha aussitôt un courrier au Havre, où elle commandait par ordre du feu cardinal de Richelieu jusqu'à la majorité de son neveu, et lui en ferma les portes.

Quand le prince de Condé fut de retour, avec sa courte honte, de cette expédition, il se présenta chez la reine, et quoiqu'il sût qu'elle avait désapprouvé sa conduite, il ne laissa pas de l'entretenir des aventures de la noce, qui s'était célébrée à la campagne, et affecta de lui en faire toutes sortes de contes plaisants.

— Ne vous réjouissez pas trop de cette affaire, lui dit Anne d'Autriche; madame d'Aiguillon, tutrice des petits-neveux du feu cardinal, et du consentement de laquelle on s'est passé, prétend faire rompre ce mariage, le duc de Richelieu n'étant pas encore en âge d'avoir pu le contracter sans son autorisation.

— Madame, lui répondit fièrement le prince de Condé, une chose de cette nature, faite devant des témoins comme moi, ne se rompt jamais.

Le procès se poursuivait toujours devant le parlement, sans qu'on pût encore en prévoir l'issue.

Les salles du Palais n'avaient plus rien de la calme majesté du temple de la Justice; le tumulte des camps les avait envahies.

Condé n'y paraissait plus que suivi d'un cortége de sept à huit cents personnes, petits-maîtres, gentilshommes et officiers du roi.

Pour répondre à cette bravade, Gondi et le duc de Beaufort avaient fait venir de la province un nombre au moins égal de gentilshommes et d'officiers qui, réunis à leur escorte ordinaire de frondeurs parisiens, leur formaient une petite armée.

Pendant le cours des audiences, les deux troupes, rangées en face l'une de l'autre, semblaient toujours prêtes à tirer l'épée et à se charger, au premier signal de leurs chefs.

« Après la délibération du 3 janvier sur la récusation du premier président, dit madame de Motteville, il y eut plus de voix pour lui, et il fut arrêté qu'il resterait juge de cette affaire.

« Le lendemain, il fut question de délibérer sur la requête présentée par le duc de Beaufort et le coadjuteur, qui demandaient à être reçus à récuser M. le Prince, leur partie, comme ne pouvant être juge en sa propre cause; mais, comme cette cabale tramait de plus grands desseins, tout à coup ils demandèrent à retirer leur requête, et consentirent au jugement, disant qu'ils se connaissaient innocents et que, par conséquent, ils ne craignaient rien. Ils demandaient seulement d'être jugés et justifiés sur l'heure.

« Cette action parut belle et hardie, pleine de confiance en leur justice, et leurs amis le célèbrèrent infiniment. Si les courtisans ne la louèrent pas devant la reine, c'est qu'ils auraient cru lui déplaire; car, quoiqu'on jugeât qu'elle n'avait pas sujet d'aimer M. le Prince, on croyait néanmoins qu'elle haïssait beaucoup plus les frondeurs que lui. Elle affectait de porter ses intérêts avec chaleur, et paraissait recevoir avec joie tout ce qui lui était avantageux.

« On disait qu'il y avait un homme pris en Normandie, appelé Martineau, nommé dans les informations, que l'on amenait prisonnier, et que l'intention des frondeurs était de hâter leur jugement, afin d'éviter le témoignage de cet homme; mais toutes ces choses n'étaient plus que des illusions, dont on amusait le prince de Condé, les courtisans et le peuple.

« Les frondeurs, sachant assez combien le cardinal avait sujet de haïr le prince de Condé, et se voyant eux-mêmes embarrassés dans une affaire qui leur mettait sur les bras un ennemi tel que lui, voulurent chercher des voies plus sûres que celles du parlement pour se défendre.

« Ils crurent avec sujet que toute la mauvaise volonté que le cardinal leur portait, le céderait dans son cœur à ses intérêts, et qu'en l'état où il était, le plus grand bonheur qui pouvait leur arriver était la perte du prince de Condé.

« Cette raison fit que cette cabale, ou plutôt ceux qui en etaient l'âme et l'esprit, pour se sauver eux-mêmes, et pour perdre M. le Prince, proposèrent au cardinal de l'arrêter, et lui dirent qu'eux étant de son parti, ils feraient en sorte, par leurs liaisons et leurs amis qu'ils avaient dans le parlement, que le prince prisonnier ne trouverait point de secours, et que personne ne parlerait en sa faveur.

« Cette proposition fut agréée, comme le salut des deux partis, et peu de personnes la surent, il n'y eut que madame de Chevreuse et Laigne (capitaine des gardes de Gaston d'Orléans) qui traitèrent cette grande affaire avec le ministre.

« La reine ensuite en fit part au duc d'Orléans, et elle lui fit approuver ce dessein.

« Pendant que ce projet se préméditait, le parlement continuait dans ses procédures, et le douzième du mois il fut ordonné que l'affaire du coadjuteur, du duc de Beaufort et de Broussel serait séparée de celle de La Boulaye, de Joly et de ses complices. »

L'arrestation du prince de Condé, de son frère et du duc de Longueville fut fixée au 18 janvier. On allait les attirer tous trois au Palais-Royal, sous prétexte d'un conseil où serait traitée une

affaire assez importante, concernant le marquis de Beuvron.

Comme le conseil amenait ordinairement une foule de monde, et qu'une entreprise aussi délicate devait être conduite avec une extrême prudence, la reine, le jour venu, et dès le matin, ordonna à son capitaine des gardes de ne laisser entrer que les personnes convoquées au nom du roi.

Elle se mit elle-même au lit, feignant quelque indisposition, afin de cacher le trouble de son âme, et commanda à ses dames d'honneur d'éloigner toutes les personnes qui demanderaient à lui parler.

Mais ces précautions ne lui évitèrent pas la visite de celle qu'elle redoutait le plus de voir, dans une telle circonstance.

Dans la matinée, la princesse douairière, mère du prince de Condé, Charlotte-Marguerite de Montmorency, se présenta au Palais Royal ; les ordres d'Anne d'Autriche ne pouvaient concerner une personne d'un rang aussi élevé.

La princesse douairière vint donc s'asseoir au chevet du lit de la reine, et lui fit mille questions sur sa maladie. Sa préoccupation ne lui échappa point ; elle eut un vague soupçon qu'il se tramait quelque chose contre les princes ; mais elle eut garde d'en faire rien paraître, et affecta même de distraire la reine en lui contant quelques histoires plaisantes qui couraient les ruelles.

Cette princesse, qui avait beaucoup d'esprit, s'était rendue célèbre par ses galanteries, sous le règne précédent : elle ne s'en cachait pas, et en parlait même encore volontiers, quoiqu'elle fût déjà sur le retour.

On citait d'elle, à la cour, ce trait d'une singulière franchise :

Un jour qu'elle raillait de ses aventures passées, devant la reine et en présence de plusieurs dames de la chambre, elle exprima tout à coup le regret que, lors de l'élection du dernier pape, le conclave n'eût pas donné la tiare au cardinal Bentivoglio, au lieu de choisir le cardinal Panfili.

Anne d'Autriche lui en demandant la raison, elle lui répondit :

— C'est que, le cardinal Bentivoglio ayant été fort amoureux de moi, j'aurais pu alors me vanter d'avoir eu des amants dans toutes les conditions : des rois, des cardinaux, des princes, des ducs, des maréchaux de France, de simples gentilshommes... et même un pape !

Pendant que la princesse douairière prenait congé de la reine, le prince de Condé allait voir le cardinal, qu'il trouvait occupé à parler à Priolo, secrétaire du duc de Longueville.

Mazarin, avec cette obséquiosité italienne et ces formes cauteleuses dans lesquelles il excellait, chargeait Priolo de toutes sortes de compliments pour son maître, et le priait de lui dire qu'il ne manquât pas de se trouver, l'après-dînée même, au conseil.

Mais ce qu'il allait faire avec le prince devait être encore plus fort.

Condé, s'approchant du feu, faillit surprendre le secret de l'entreprise ; M. de Lionne, secrétaire du cardinal, écrivait précisément en ce moment, sur une petite table placée près de la cheminée, certains ordres nécessaires pour les grandes affaires qui se préparaient. Lionne n'eut que le temps de cacher les papiers sous le tapis.

Parmi ces papiers, il y en avait un qu'on pouvait montrer au prince et qui devait même recevoir sa signature ; car, par un raffinement de ronerie, le cardinal avait voulu le rendre complice de sa propre arrestation.

Après avoir congédié Priolo, Mazarin s'avança vers lui et l'entretint quelques instants de son procès contre le coadjuteur et le duc de Beaufort, lui exprimant en termes chaleureux toute la part qu'il prenait aux ennuis que lui causaient les lenteurs et le mauvais vouloir du parlement, puis il ajouta :

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : nous venons de faire arrêter hors de Paris un certain Descoutures, qui se trouvait parmi ceux qui ont tiré sur votre carrosse le 12 décembre. Sa déposition sera encore plus accablante pour vos ennemis que celle de Martineau. Mais il est à craindre, lorsqu'on l'amènera, qu'il ne soit enlevé par les frondeurs. Ne jugeriez-vous pas à propos d'envoyer quelque troupe à sa rencontre ?

— Sans doute, répondit Condé, je vais en signer l'ordre.

— Il est tout préparé, dit Mazarin.

S'adressant alors à son secrétaire :

— Lionne, remettez cet ordre à M. le prince.

Condé jeta un coup d'œil rapide sur le papier. C'était une injonction aux gendarmes et aux chevau-légers placés sous son commandement de conduire au château de Vincennes « le prisonnier qu'on leur remettrait. »

Il prit une plume et signa.

Sa visite finie, Condé alla dîner chez sa mère. La princesse douairière lui fit part des soupçons qui lui étaient venus le matin quand la reine l'avait reçue à son chevet.

— Méfiez-vous, mon fils, lui dit-elle, il se trame quelque chose à votre préjudice, et la cour vous est malsaine en ce moment.

— Je viens de voir le cardinal, répliqua Condé; il ne m'aime pas, je le sais, mais il a besoin de moi pour maintenir les frondeurs; laissez-moi terminer mon procès ; nous verrons après à nous débarrasser de lui.

— Rappelez-vous, dans tous les cas, ce que nous a dit M. de Marsillac.

Marsillac avait recommandé plusieurs fois au prince de Condé, au prince de Conti et à M. de Longueville, de ne jamais se trouver ensemble au Palais-Royal, pour ne pas être pris dans un même filet.

Comme la princesse douairière insistait et le conjurait d'en croire sa vieille expérience des intrigues de cour, il rompit l'entretien par ces mots qui le peignaient tout entier :

— On n'osera pas !

Le moment approchait cependant où le grand coup allait être frappé.

C'était Guitaut qui devait arrêter les deux princes et le duc de Longueville.

Mazarin avait fait cacher, dans un couloir qui conduisait de la grande galerie à son appartement, douze gardes sous les ordres de Comminges et de d'Artagnan, prêts à assister Guitaut, pour peu que les prisonniers montrassent quelque velléité de résistance.

Le conseil se tenait ordinairement dans cette galerie. Dès que le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville s'y furent rendus à l'heure indiquée, Mazarin manda à la reine, en leur présence, que tout était prêt, et que l'on n'attendait plus que Sa Majesté pour commencer la délibération.

Anne d'Autriche quitta aussitôt son lit, où elle s'était couchée tout habillée, et commanda à Guitaut d'exécuter ce qui était convenu ; elle prit ensuite le jeune roi, à qui elle n'avait encore rien dit de cette résolution, et s'enferma avec lui dans son oratoire. Là, elle fit mettre son fils à genoux, lui apprit ce qui devait s'exécuter à ce moment même, et l'invita à prier Dieu avec elle, pour le succès d'une entreprise dont elle attendait l'issue avec beaucoup d'émotions et de battements de cœur.

Au lieu de la reine qu'on attendait au conseil, ce fut Guitaut qui se présenta dans la galerie.

Le prince de Condé causait avec le comte d'Avaux d'affaires de finances ; le prince de Conti en faisait autant, ainsi que le duc de Longueville, avec le comte de Servien. Quant à Mazarin, il s'était retiré dans sa chambre.

Voyant Guitaut qui s'avançait vers lui, Condé, qui l'avait toujours protégé, crut qu'il venait lui demander quelque grâce.

— Que puis-je faire pour vous, Guitaut? lui dit-il; parlez, que désirez-vous?

— Monsieur, ce que je vous veux, répondit tout bas le capitaine des gardes, c'est que j'ai ordre de vous arrêter, vous, M. le prince de Conti, votre frère, et M. le duc de Longueville.

— Moi, monsieur Guitaut! vous m'arrêtez! répliqua brusquement Condé.

Puis, après un moment de réflexion :

— Au nom de Dieu, fit-il, retournez auprès de la reine, et dites-lui que je la supplie que je puisse lui parler.

— Cela ne servira de rien, mais j'y vais cependant pour vous donner toute satisfaction.

Ce rapide colloque avait eu lieu à voix basse, dans un coin de la galerie, assez loin du groupe où se trouvaient Conti et le duc de Longueville.

Pendant que Guitaut allait faire sa commission, Condé, se tournant vers eux, le visage fort ému, s'écria :

— Messieurs, la reine me fait arrêter, et vous aussi, mon frère, et vous aussi, monsieur de Longueville.

S'adressant ensuite à ceux qui assistaient à cette scène imprévue :

— Comprenez-vous cela, messieurs? Moi qui ai toujours si bien servi le roi, et qui me croyais si assuré de l'amitié de M. le cardinal. Monsieur d'Avaux, je vous en prie, allez auprès de la reine, et vous, monsieur de Servien, rendez-vous de ma part chez M. Mazarin : dites-leur que j'ai absolument besoin d'avoir un entretien avec eux.

Le comte de Servien et le comte d'Avaux sortirent pour ne plus revenir ; mais, quelques instants après leur départ, Guitaut reparut.

— Monsieur le Prince, dit-il en s'inclinant, la reine m'a déclaré qu'elle ne pouvait vous voir, et j'ai l'ordre d'exécuter ses volontés.

Condé lui répondit d'une voix ferme :



— Eh bien ! je le veux ; obéissons ! Mais où allez-vous me conduire ? Que ce soit au moins dans un lieu chaud.

Tout en parlant, il s'était dirigé vers l'extrémité de la galerie, où se trouvait la porte du couloir qui communiquait avec la chambre de Mazarin ; il allait l'ouvrir, Guitaut lui dit :

— Vous ne pouvez sortir par ce couloir, car Comminges et d'Artagnan y sont avec douze gardes.

Condé n'avait guère montré jusque-là que de la surprise ; Anne d'Autriche et Mazarin s'étaient attendus à une autre attitude de sa part, à quelque accès de violence. Quant au prince de Conti et au duc de Longueville, ils ne disaient mot et paraissaient accablés.

Les douze gardes et les deux lieutenants qui devaient former l'escorte, avec les gendarmes et les chevau-légers réunis près la porte Saint-Honoré, entrèrent cependant dans la galerie, et Guitaut invita les prisonniers à descendre dans le jardin par un escalier dérobé.

Au moment de s'engager dans cet escalier étroit et sombre, Condé ne put réprimer un mouvement de crainte. Entouré de gens dévoués à la reine et au cardinal, il se rappela tout à coup la tragédie du château de Blois et l'assassinat du duc de Guise par les gardes de Henri III.

Comminges et d'Artagnan le suivaient de très-près, l'épée à la main.

— Comminges, dit-il, vous êtes homme d'honneur et gentilhomme ; en voudrait-on à ma vie ?

— Non, non, mon prince, répondit celui-ci ; jamais un assassinat ne se commettra sous mes yeux, et encore moins sous mes ordres.

Un carrosse attendait les prisonniers. On se

dirigea vers la porte Saint-Honoré, pour gagner Vincennes par des chemins détournés, en dehors des remparts, Mazarin craignant qu'une telle proie ne lui fût enlevée de vive force par, s'il lui faisait traverser Paris en plein jour.

Lorsque Condé aperçut les chevau-légers et les gendarmes du roi commandés par Miossens, auxquels il avait le matin même donné l'ordre de conduire à Vincennes « le prisonnier qu'on leur remettrait, » la ruse diabolique du cardinal lui fut dévoilée ; mais la vue des braves soldats avec lesquels il avait remporté sur les ennemis de la France de si belles victoires, lui inspira d'autres idées ; il ne songea plus à l'Italien qui l'avait joué, et mettant la tête à la portière du carrosse :

— Amis, leur cria-t-il, ce n'est plus ici la bataille de Lens!

Malgré toutes ces précautions, il s'en fallut de peu que Condé ne s'échappât en route.

Les chemins de traverse que l'on suivait étaient en très-mauvais état ; le carrosse, dans sa marche rapide, éprouvait des cahots épouvantables, s'enfonçant jusqu'aux moyeux dans des ornières que les pluies avaient transformées en de véritables fondrières.

Tout à coup, à un tournant, les chevaux font un écart et la lourde machine verse au fond d'un fossé bourbeux. M. le Prince, doué d'une grande agilité, saute lestement par la portière ; avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître, il prend sa course à travers champs, tandis que les gardes sont occupés à tirer du carrosse le prince de Conti et le duc de Longueville.

La nuit commençait à tomber ; il y avait tout proche de là un taillis épais : Condé venait de l'atteindre, et il allait y disparaître, lorsque d'Artagnan, qui s'était élancé à sa poursuite, gagna le devant et coupa la retraite au fugitif.

— Mon prince, lui dit-il en abaissant son épée et le feutre à la main dans une attitude respectueuse, ne me réduisez pas à la cruelle nécessité d'user de violence ; un ordre du roi nous a confié votre personne ; c'est un dépôt dont nous sommes responsables.

— Monsieur, répliqua Condé, livrez-moi le passage : le roi n'est pour rien dans cette affaire ; mes ennemis ont abusé de son nom.

— Soit! fit d'Artagnan ; mais est-ce donc la coutume du vainqueur de Rocroi, de Nordlingen et de Lens de fuir ainsi devant ses ennemis?

L'argument était captieux ; le prince, s'il en eût eu le loisir, n'aurait pas été embarrassé de le rétorquer ; mais Miossens les rejoignit en ce moment.

Condé, qui le connaissait beaucoup et qui lui avait rendu quelques services, se tourna vers lui et entreprit d'ébranler sa fidélité, sans plus s'occuper de d'Artagnan.

Un accident de terrain et un bouquet d'arbres les dérobaient à la vue de l'escorte.

— Miossens, lui dit le prince, je serais désolé de vous compromettre vis à vis du cardinal ; mais, sans vous rappeler ce que j'ai fait pour vous, considérez que j'ai toujours été un des plus fidèles serviteurs du roi ; que c'est moi seul qui ai réduit les Parisiens à l'obéissance, et que ma disgrâce présente n'est que le fruit d'une intrigue. D'ici à un mois, je serai peut-être plus puissant que Mazarin... D'ailleurs personne ne nous voit ; fermez les yeux, laissez-moi m'éloigner ; vous pouvez retourner auprès de Guitaut et de Comminges sans que vous soyez soupçonné d'avoir favorisé mon évasion.

Miossens paraissait ébranlé ; il balbutiait quelques paroles de défaite ; d'Artagnan l'interrompit :

— Monsieur le Prince, dit-il, êtes-vous prêt à nous jurer que vous n'allumerez pas quelque guerre civile pour vous venger de la cour?

— Je crois, monsieur, que vous voulez m'imposer des conditions, répondit Condé d'un ton sec et hautain.

— Eh! vous nous proposez bien de faillir à notre devoir!

— Je ne vous propose rien, monsieur, fit Condé ; mais puisque Miossens y consent, je m'éloigne ; vous n'oserez pas tirer l'épée contre moi, je suppose!

— Mon prince, il est trop tard! s'écria d'Artagnan, voici les gardes!

Les douze gardes, Comminges en tête, entourèrent le prisonnier.

— Messieurs, leur dit Condé, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je vois que vous êtes de fidèles serviteurs, et que celui qui a votre parole peut compter sur elle... Le jour où je ferai arrêter moi-même le cardinal Mazarin, ce qui ne tardera pas, je n'en chargerai pas d'autres que vous... A Vincennes!

Les princes et le duc de Longueville ne demeurèrent que quelques mois à Vincennes; Mazarin les fit transporter de là à Marcoussis, puis dans la citadelle du Havre-de-Grâce.

Mais l'arrestation des princes, qui devait, dans la pensée du cardinal, sceller sa réconciliation avec les partisans du coadjuteur et du duc de Beaufort, et séparer pour toujours la grande Fronde de la petite, amena au contraire l'union de ces deux factions dans une haine commune.

La persécution refit à Condé une popularité; les Parisiens, qui avaient applaudi à sa chute, se soulevèrent pour réclamer sa délivrance. La duchesse de Longueville et la jeune princesse de Condé, Claire de Maillé, duchesse de Fronsac, furent les généralissimes de la nouvelle Fronde, qui reçut le nom de « Guerre des femmes. »

Lorsque Condé, au fond de sa prison, apprit que la princesse venait de soulever la ville de Bordeaux en sa faveur : « Qui aurait cru, dit-il, que j'arroserais des fleurs pendant que ma femme ferait la guerre ? »

Il passait, en effet, le meilleur de son temps, à Vincennes et au Havre, à cultiver des fleurs en pot, et l'on connaît ces vers de mademoiselle Scuderi :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose de sa main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

XXXII

SUR LA ROUTE D'ORLÉANS A BLOIS. — SOUVENIRS DE JEUNESSE. — LA MEILLEURE AUBERGE DE SAINT-DIÉ-SUR-LOIRE. — CE QUE L'ON TROUVE POUR DINER DANS LA PLUS BELLE PROVINCE DE FRANCE. — OU D'ARTAGNAN DOIT SE CONTENTER DE SIMPLES GRILLADES. — LE CHATEAU DU MISANTHROPE. — DOUBLE RECONNAISSANCE.

Par une belle après-midi du mois d'avril 1653, un cavalier de haute mine, accompagné de deux domestiques qui se tenaient respectueusement à distance, réglant l'allure de leurs chevaux sur celle de sa monture, suivait la route d'Orleans à Blois, sur la rive droite de la Loire.

Arrivé à l'entrée d'une forte bourgade, que la route traversait dans toute sa longueur, le cavalier s'arrêta un instant, et promena autour de lui un regard où se peignait une sorte de curiosité. Un peu plus loin, il s'arrêta de nouveau au milieu d'un carrefour, et examina l'endroit avec attention.

Les deux domestiques s'étaient un peu rapprochés, attendant sans doute des ordres.

Quelques groupes cependant se formaient sur la place, et les gens du pays, hommes, femmes et enfants, ouvraient de grands yeux, à l'aspect de ce cavalier dont les riches habits et tout l'équipage annonçaient un gentilhomme de haut rang.

— Je ne me trompe pas, murmura-t-il; il y a quatorze ans de cela... Quatorze ans! répéta-t-il; que d'événements se sont passés, que de changements dans le royaume et dans ma propre fortune! On ne s'en douterait certes pas, dans ce trou de village; rien n'a bougé ici. Ce vieux mur à moitié écroulé; cette porte entrebâillée; cette paysanne assise sur son banc; ces linges pendus à cette fenêtre; cette enseigne de cabaret vermoulue et branlante : n'est-ce pas hier que j'ai vu tout cela, et ne dirait-on pas que ces ma-

nants sont les mêmes qui assaillirent à coups de bâton le petit cadet de Gascogne cheminant vers Paris, plus fier sur son baudet de dix écus que ne le fut jamais le prince de Condé sur son grand cheval de bataille?... Il n'y manque que ce coquin de Rosnai!

Il poussa son cheval vers le groupe qui le contemplait de loin, dans une muette admiration.

— Quel est le nom de cette bourgade?

— Saint-Dié-sur-Loire, répondit le plus déluré de la troupe.

— Eh bien, conduis-moi à la meilleure auberge.

— La meilleure auberge, c'est la mienne, mon gentilhomme.

— Prends garde à ne pas me tromper, si tu ne tiens à faire connaissance avec ma houssine. Allons, dépêche-toi.

— Nous y sommes, répondit l'habitant de Saint Dié, en lui montrant à deux pas le bouchon de paille du cabaret dont l'enseigne vermoulue avait ravivé les souvenirs lointains de d'Artagnan.

— Ah! pendard, dit celui-ci, avec un geste de menace, c'est dans ce misérable bouchon que tu veux m'amener, quand je te demande de m'indiquer la meilleure auberge.

— Je ne m'en dédis pas, mon gentilhomme; c'est la meilleure... puisqu'il n'y en a pas d'autres dans tout le pays.

Les deux domestiques mirent les chevaux dans une méchante écurie, et d'Artagnan, après s'être assuré lui-même, en bon cavalier qu'il était, que les bêtes auraient une suffisante provende de foin et d'avoine pour se préparer aux nouvelles fatigues d'une longue route, songea à son propre repos.

— Que vas-tu bien me donner? dit-il au cabaretier.

— Tout ce que vous voudrez, mon gentilhomme... Saint-Dié ne manque pas de ressources; on sait du reste que le Blaisois ne le cède en rien à la Touraine, et que c'est le plus beau pays de France pour l'abondance de toutes choses.

— Je m'en rapporte à toi, disémoi cependant ce qu'il y a dans ton garde-manger :

— J'avais ce matin un excellent quartier de chevreau.

— Je n'adore pas précisément le chevreau.., Cependant faute de mieux...

— Ah! comme ça se trouve à merveille!

— Quoi donc?

— Que vous n'aimiez pas le quartier de chevreau.

— Sers-le-moi toujours.

— Impossible. Deux voyageurs de bon appétit en ont vu la fin, il y a deux heures.

— Que la peste t'étouffe!

— Vous préférez la volaille, je parie.

— Il est certain qu'un poulet gras, enveloppé de bonnes bardes de lard.

— Oh! le lard ne manque pas.

— Allons vite, à tes fourneaux. Fais-moi rôtir deux poulets, j'en expédierai bien un à moi tout seul; tu serviras l'autre à mes gens.

— C'est que je vais vous dire...

— Qu'y a-t-il encore?

— Il est passé, il y a deux jours, à Saint-Dié une compagnie de gendarmes du roi, vous savez, ceux qui se rendent à Bordeaux pour le siége; car il paraît que la Fronde, qui a cessé de désoler Paris, s'est rallumée là-bas et que le prince de Conti, madame de Longueville, et un certain Dure-Teste...

— Vas-tu me faire un cours d'histoire de France maintenant! s'écria d'Artagnan exaspéré. Je meurs de faim, entends-tu! Laisse en paix madame de Longueville, et parle-moi un peu de tes poulets.

— Je ne fais que cela, mon gentilhomme.

— Comment, tu ne fais que cela, en me cornant aux oreilles toutes tes balivernes sur la fronde, le siége de Bordeaux et les gendarmes du roi.

— Les gendarmes du roi, vous y êtes en plein... Les maudits fourriers de cette gendarmerie ont enlevé en passant toute la volaille de Saint-Dié-sur-Loire, les poules, les poulets, les poussins.

— Ah! tu te moques de moi!

— Je vous jure que c'est l'exacte vérité. Ils n'ont même pas laissé les vieux coqs.

— Misérable fripon, fit d'Artagnan en le saisissant au collet et le secouant de main de maître; si dans cinq minutes tu ne me sers pas une omelette au lard de douze œufs, je te passe mon épée au travers du corps.

— Alors, c'est fait de moi, murmura le pauvre diable, à moitié étouffé.

— M'as-tu compris?

— Hélas! avec quoi voulez-vous que je vous confectionne une omelette au lard?

— Avec des œufs et du lard, cabaretier de malheur!... Le lard manquerait-il aussi?

— Non... ce sont les œufs... puisque nous n'avons plus de poules.

D'Artagnan le lâcha et se laissa tomber sur un banc qui boitait sur ses trois pieds.

— J'aurais dû me défier de cette bourgade et de ses habitants, dit-il à part soi.

— Que faut-il que je vous serve? murmura le cabaretier.

— Des grillades! puisque tu as du lard.

— Des grillades! je cours à mes fourneaux, mon gentilhomme, et je vous jure que vous n'en mangerez jamais de meilleures de votre vie.

Un quart d'heure après, il lui apportait un plat de grillades qui remplit toute la salle d'une odeur des plus appétissantes. Une fouace toute fraîche cuite sous la cendre, un pot de crème de Saint-Gervais, un flacon de vin clairet des coteaux du Cher, complétèrent le festin, et la mauvaise humeur de d'Artagnan acheva de se dissiper.

— Y a-t-il encore loin d'ici à Blois, demanda-t-il au cabaretier.

— Huit bonnes lieues du pays; mais vous ne comptez pas vous mettre en route aujourd'hui?

— Va dire à mes gens de seller les chevaux.

— Mon gentilhomme, vous avez tort.

— Comment, j'ai tort! Crois-tu donc que je veuille m'éterniser dans ta baraque? Avec ça que la table y est engageante. Le lit ne vaut pas mieux sans doute.

— Dans tous les cas, ce n'est pas le vin qui vous déplaît, répliqua le cabaretier en voyant que d'Artagnan vidait dans son gobelet le reste du flacon.

— Ton vin est pitoyable.

— Cependant...

— Ce sont ces grillades qui ont allumé dans mon gosier une soif de damné... Apporte un second flacon.

Dès que le cabaretier eut posé le flacon sur la table, il ouvrit toute grande la fenêtre qui donnait sur la campagne.

— Voyez, mon gentilhomme, s'il est prudent de se mettre en route!

— Qu'y a-t-il donc?

— Un orage qui se prépare; le vent souffle avec violence; on entend déjà des roulements lointains.

— Un orage au mois d'avril.

— Ce sont les plus mauvais... Tenez, voyez si je vous mens.

Un coup de tonnerre plus rapproché se fit entendre.

— Si vous m'en croyez, vous ne quitterez pas Saint-Dié avant demain.

— Tu prêches pour ton saint... et pour tes grillades.

— Ne croyez pas qu'un vil intérêt me guide. Vous appartenez certainement à l'armée, mon gentilhomme?

— A quoi vois-tu cela?

— A votre bonne mine, à votre air martial, et à votre poigne... Vous avez une manière de secouer un homme...

— Eh bien, après! Je suis capitaine aux gardes, si cela peut t'intéresser.

— C'est que nous avons, à deux cents toises de la bourgade, un manoir où vous pourriez aller demander l'hospitalité pour une nuit, laissant ici vos valets et les chevaux que je traiterais de mon mieux, bêtes et gens, sauf votre respect. Le propriétaire de ce manoir est justement un ancien mousquetaire du roi, du temps qu'il y avait encore des mousquetaires.

— Et tu le nommes? fit d'Artagnan avec quelque vivacité.

— Le comte d'Argelès.

Ce nom n'éveilla en lui aucun souvenir; il ne se rappelait pas qu'il y eût eu dans la compagnie de M. de Tréville aucun gentilhomme de ce nom.

— Y a-t-il longtemps que le comte d'Argelès habite Saint-Dié? demanda-t-il.

— Cinq ans à peine.

— Il n'est donc pas de ce pays?

— On dit qu'il est du pays de Gascogne.

— Un Gascon! s'écria d'Artagnan, en proie à une singulière émotion. Il n'y avait de Gascon, dans notre compagnie, outre M. de Tréville, qu'Athos, Aramis, Porthos et moi; serait-ce un des trois frères qui se cacherait sous ce nom? — Tu vas me conduire immédiatement auprès du comte d'Argelès, dit-il au cabaretier; je veux le voir et m'assurer.....

— Oh! pour le voir, ce ne sera pas si facile, mon gentilhomme.

— Pourquoi cela?

— C'est que le comte d'Argelès vit comme un reclus, ne fréquentant personne dans le pays,

quoiqu'il y ait beaucoup de châteaux dans le voisinage. Bien souvent des officiers du roi venant comme vous de Paris ou s'y rendant ont été reçus chez lui, il est vrai, et généreusement traités par les gens de sa maison qui ont des ordres pour cela ; mais nul n'a jamais pu se vanter d'avoir aperçu, même de loin, le maître du logis. Le curé de Saint-Dié dit que c'est un misanthrope, ce que nous appelons nous autres, sans y mettre plus de malice, un vrai loup-garou.

— Trève de sottes réflexions et mène-moi sur l'heure chez M. d'Argelès. Foi de gentilhomme, si tu m'as rendu, sans t'en douter, le grand service que je suppose, je te paierai tes méchants morceaux de jambon frit et ta plate piquette plus cher que n'ont jamais été payés chapon du Maine et vin de Jurançon.

D'Artagnan laissa donc les deux valets pour garder les chevaux, en les prévenant qu'ils ne se mettraient probablement en route que le lendemain, et se dirigea, accompagné du cabaretier, vers le manoir de l'ancien mousquetaire, situé à quelques centaines de pas du bourg.

C'était un petit château du temps de Louis XII ; bâtiment mélangé de pierre et de briques, d'un aspect assez triste, d'un style moitié gothique, moitié italien, avec un seul étage de croisées, écrasé sous un toit immense, dont l'arête dentelée se découpait sur le ciel gris.

Entouré de trois côtés par un étang à l'eau dormante et verdâtre, sur laquelle les nénuphars étalaient leurs feuilles larges et flottantes, on y arrivait par une étroite allée de sycomores qui masquait presque entièrement sa façade, et ne permettait d'en apercevoir le développement qu'en débouchant sur la pièce de gazon.

Au moment où d'Artagnan et son compagnon atteignaient la grille du parc, quelques larges gouttes de pluie commençaient à tomber.

— Vous voyez, mon gentilhomme, que le conseil était bon, dit le cabaretier.

Il donna en même temps un vigoureux coup de cloche, et quelques minutes après un vieux valet vint lui ouvrir la porte.

— Je suis un ancien compagnon d'armes de votre maître, lui dit d'Artagnan ; voulez-vous aller annoncer ma visite à M. le comte d'Argelès ?

— Le château avec tout ce qu'il renferme est à votre disposition, monsieur, si vous êtes officier de l'armée du roi ; mais quant à mon maître, agréez d'avance ses excuses ; M. le comte d'Argelès ne voit jamais personne.

— Peut-être y aurait-il une exception en ma faveur, quand il connaîtra mon nom.

— Depuis cinq ans que je suis à son service, ce serait la première fois.

Le cabaretier s'était éloigné pour regagner son cabaret, n'ayant plus rien à faire. D'Artagnan et le valet prirent par l'allée des sycomores, traversèrent la pelouse qui s'étendait devant le château, dont toutes les fenêtres étaient closes, et pénétrèrent dans une salle du rez-de-chaussée.

L'intérieur de cette demeure n'avait pas l'aspect moins mélancolique que ses dehors. Tout y était sombre et froid ; elle devait abriter quelque grande douleur que l'on devinait à des signes visibles ; et c'est le cas de répéter ici que les sentiments et les impressions du cœur humain ont une telle force, qu'ils finissent par laisser leurs traces même sur les objets inanimés.

— A Dieu ne plaise, dit alors d'Artagnan au vieux domestique, que je songe à fatiguer votre maître de mon importunité ; ce serait mal reconnaître l'hospitalité qu'il m'accorde gracieusement ; cependant, si les ordres que vous avez reçus ne s'y opposent pas, faites-lui savoir que je me nomme le chevalier d'Artagnan.

— Je n'y manquerai pas, répondit le vieillard ; veuillez m'attendre ici quelques instants ; je vais vous faire préparer une chambre : on vous y servira à souper à l'heure que vous voudrez bien indiquer.

Resté seul dans la vaste pièce, d'Artagnan se mit à l'arpenter au long et au large.

L'orage avait fini par se déchaîner ; la pluie fouettait les vitres de la haute croisée, les secouant dans leurs châssis de plomb ; on entendait le vent siffler avec violence à travers les arbres du parc ; les gironettes tournaient en grinçant, affolées par la bourrasque, et de temps en temps un éclair, déchirant les nuées épaisses, projetait ses lueurs sur les dalles de pierre grise, et sur une ancienne tapisserie en assez mauvais état, qui recouvrait les murs, et dont les personnages légendaires, à demi effacés, semblaient s'animer et s'agiter à ces clartés fugitives.

D'Artagnan ne regrettait pas d'avoir suivi les conseils du cabaretier et d'être venu frapper à la porte de ce château.

Sa curiosité était d'ailleurs vivement excitée

par le mystérieux châtelain qui se dérobait avec tant de soin aux témoignages de gratitude de ses hôtes. Vainement il fouillait ses souvenirs; parmi ses anciens camarades de la compagnie de M. de Tréville, il ne trouvait personne à qui il pût rattacher ce nom de comte d'Argelès.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas; avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, deux bras l'étreignirent vigoureusement, et une voix bien connue murmura son nom.

— Porthos! s'écria-t-il; mon cher Porthos, c'est donc vous que je retrouve enfin après tant d'années!

— Cher, cher d'Artagnan! répétait Porthos; béni soit le hasard qui vous a amené dans ma retraite.

— Mais pourquoi cette retraite, ce long silence? Comment n'avez-vous jamais songé à me donner de vos nouvelles?

— Le chagrin m'avait aigri; je fuyais le commerce des hommes.

— L'amitié vous eût consolé.

— Ne restons pas ici; montez dans mon appartement.

— Et Athos, et Aramis? les avez-vous fuis aussi?

— Venez, venez! je vous dirai tout; mon cœur s'épanchera dans le vôtre; vous me comprendrez et vous me plaindrez.

— Mais je vous pardonnerai difficilement, ingrat et oublieux ami!

— Épargnez-moi, ne m'accablez pas de vos reproches. Au bonheur que je ressens en ce moment, je comprends toute ma faute. Ne trouvez-vous pas qu'elle est suffisamment expiée par la désolante solitude dans laquelle j'ai vécu loin de vous, loin de tout ce qui m'était cher?

Quelques explications sont ici nécessaires, et nous laisserons Porthos et d'Artagnan à leurs premières et chaleureuses effusions, pour satisfaire le lecteur, impatient d'apprendre à la suite de quelles circonstances avaient eu lieu la séparation et la dispersion des quatre amis.

XXXI

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF. — CONDAMNATION DE M. DE VIGNEUL PAR LA CHAMBRE DE LA TOURNELLE. — CRUELLE DÉCEPTION DE PORTHOS. — DISPARITION DE JULIE D'AUBUSSON. — PORTHOS NE PEUT DÉCOUVRIR LE MARI QU'IL CHERCHE, ET RETROUVE LA FEMME QU'IL NE CHERCHAIT PLUS. — DEUX AMANTS UNIQUES SOUS LA CAPE DU CIEL. — TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE. — UN CERTIFICAT DE MORT QUI REND LA VIE A L'AMI DE D'ARTAGNAN.

On se souvient qu'à l'époque du retour de d'Artagnan à Paris, lors de l'enlèvement de madame de Miramion par le comte de Bussy, et de la mort de mademoiselle Gabrielle de Preuil, empoisonnée par lady Anna d'Herford, Julie d'Aubusson avait saisi de nouveau le parlement de son procès contre M. de Vigneul.

La procédure de cette affaire criminelle, du ressort de la chambre dite de Saint-Louis ou de la Tournelle, marchait cependant avec une extrême lenteur, au grand désespoir de Porthos, qui comptait bien épouser celle qu'il aimait aussitôt qu'une sentence frappant le bigame contumace permettrait à Julie d'Aubusson de faire

prononcer par l'officialité de Paris la nullité du mariage.

Cette lenteur provenait de plusieurs circonstances, mais surtout de la disparition des pièces les plus importantes du procès, que le cardinal de Richelieu, qui voulait étouffer l'affaire, avait retirées du greffe de la Tournelle, et qu'il n'y avait pas réintégrées. La mort du père Giroflée, le principal témoin, survenue pendant son emprisonnement au Fort-l'Evèque, y contribuait aussi. Enfin, comme si tout devait se conjurer contre la malheureuse Julie d'Aubusson, on ne put recueillir la déposition de Julie de Souvré, première femme de M. de Vigneul.

Nous savons que Julie de Souvré, après s'être réfugiée au couvent des Ursulines de Brouage, y avait prononcé des vœux sous un nom supposé, mais que l'autorité diocésaine de la Rochelle, à la suite des révélations du père Giroflée, et sur les ordres du parlement de Paris, avait fait constater son identité.

Or, cette pièce, ainsi que la déclaration *in articulo mortis* du valet de M. de Vigneul, était au nombre de celles que le cardinal avait supprimées. Toutefois, si l'on ne pouvait remplacer la déclaration du valet, dont il ne restait aucune trace, il était encore possible de se livrer à une nouvelle enquête auprès de Julie de Souvré.

La chambre des Tournelles envoya en conséquence un commissaire à Brouage.

Une épidémie, que le peuple désignait sous le nom de fièvre noire, désolait alors l'ouest de la France; l'Aunis et la Saintonge en étaient particulièrement frappés. En arrivant à Brouage le commissaire enquêteur apprit que la maison des Ursulines était envahie par le fléau; Julie de Souvré et la supérieure à laquelle celle-ci avait confié tout ce qui s'était passé au château de la Roche-sur-Yon, succombaient le jour même où il se présentait au couvent.

Le procès traîna ainsi pendant plus de deux années; enfin le parlement rendit son arrêt, condamnant par contumace M. de Vigneul, comme atteint et convaincu du crime de bigamie, à être rompu vif sur la place de Grève.

Cela n'avança pas les affaires de Porthos auprès de sa maîtresse.

Ces longues épreuves et surtout la mort tragique de sa chère Gabrielle, l'amie de ses jeunes années, avaient plongé Julie d'Aubusson dans une incurable mélancolie. Ses idées de dévotion, de renoncement au monde, lui étaient revenues avec plus de force que jamais.

Quelques jours après l'arrêt rendu par la chambre des Tournelles, elle eut avec le mousquetaire un entretien décisif, qui devait ôter tout espoir à celui-ci.

— Je vous avais laissé entrevoir, lui dit-elle, la possibilité d'un bonheur qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous offrir. Mon existence est brisée pour toujours, abondonnez l'infortunée Julie à sa triste destinée.

— Ce n'est pas ce que vous m'aviez promis, madame! s'écria Porthos; pourquoi cet étrange changement de résolution? N'êtes-vous pas libre, maintenant? Ces liens odieux qui ont fait votre malheur, il ne tient plus qu'à vous de les rompre devant Dieu, comme ils sont rompus devant les hommes.

— Vous vous efforceriez en vain, dit-elle, de me faire revenir sur une irrévocable décision, qui tient à des scrupules de conscience. J'ai commis une faute, en cédant à votre amour, sans avoir le droit de disposer de mon cœur.

— Votre faute, puisque vous nommez ainsi l'entraînement d'un amour sincère, d'une passion partagée, avait été effacée d'avance par le crime de M. de Vigneul.

— Je l'ignorais, à l'heure où une coupable faiblesse m'a jetée dans vos bras.

— Julie, ma chère Julie! ne repoussez pas le bonheur, quand il s'offre enfin à nous, quand nous pouvons le rendre légitime!

— Eh! voilà précisément la punition que le ciel me réservait! Ce bonheur, légitime maintenant selon vous, il m'est interdit, pour l'avoir cherché lorsqu'il m'était défendu. En expiation de ma faute, je ne puis vous appartenir du vivant de celui dont la plus abominable des supercheries m'a fait porter le nom... Et voyez, poursuivit-elle, s'il est un sort plus cruel que le mien! Pensez-vous qu'il m'eût été permis de céder à vos vœux, si le misérable auteur de tous mes maux ne se fût pas dérobé par la suite au châtiment, et si le bourreau l'eût traîné en place de Grève?

Rien ne put vaincre Julie d'Aubusson, ni les prières, ni les reproches, ni les larmes, ni les emportements, ni les supplications désolées de son amant.

— Votre pensée ne me quittera jamais, dit-elle au moment où ils se séparèrent; telle que j'ai



Le capitaine Las-Elorides, chef des *Ormistes* de Bordeaux. (Page 317.)

été pour vous, telle que je suis encore au fond de mon cœur, telle vous me retrouverez le jour où vous viendrez m'apprendre que Dieu a appelé M. de Vigneul devant son redoutable tribunal... Jusque-là, n'espérez pas et n'essayez pas de me revoir.

Le lendemain de cette entrevue déchirante, Julie d'Aubusson quittait furtivement Paris, et Porthos, malgré toutes ses recherches, ne put découvrir sa retraite.

Quelques mois après, le cardinal supprimait la compagnie des mousquetaires.

D'Artagnan était alors en Allemagne, chargé d'une mission secrète de Mazarin, ce qui l'avait obligé de se séparer de ses amis en leur cachant le but de son voyage et le lieu où il se rendait.

Pendant son absence, qui fut assez longue, les trois mousquetaires s'étaient dispersés, sans avoir pu lui écrire.

Toujours inconsolable du congé qu'il avait

reçu de madame de Miramion, Aramis avait abandonné le service du roi, et s'était retiré au fond d'une petite terre qu'il possédait dans le Béarn, pour y ensevelir son chagrin. Athos avait obtenu, en échange de sa casaque, un brevet de sous-lieutenant dans le régiment du marquis de la Feuillade. Il rejoignit en Flandres l'armée du prince de Condé, et se fit glorieusement tuer à la célèbre bataille de Lens, qui termina la guerre de la France contre l'Autriche.

Quant à Porthos, il s'était rendu en Angleterre, où il passa plusieurs mois à la recherche de M. de Vigneul, dont on n'avait plus eu de nouvelles depuis son évasion.

Il espérait y apprendre que le mari des deux Julies avait enfin rendu à l'enfer son âme souillée de tant de forfaits; bien décidé, d'ailleurs, s'il le retrouvait vivant, à aider un peu la Providence vengeresse par quelque bon coup d'épée ; mais toutes ses démarches furent inutiles.

Rejoignons maintenant les deux amis que nous avons laissés aux premières effusions d'une rencontre imprévue.

Après avoir mis d'Artagnan au fait, sinon de toutes les circonstances qui précèdent, du moins de celles qui avaient suivi leur séparation, Porthos poursuivit ainsi :

— A mon retour à Paris, à la suite de mon infructueux voyage en Angleterre, je m'informai de vous, et l'on me dit que vous étiez parti pour une nouvelle mission.

— J'étais sans doute alors à Munster, pour le traité de paix, répondit d'Artagnan.

— Les troubles de la Fronde venaient de commencer ; j'étais peu disposé à m'y mêler, et je résolus de rejoindre mon frère Aramis dans le Béarn. A Blois, où je demeurai deux ou trois jours, quelqu'un prononça, près de moi, dans un lieu public, le nom de Julie d'Aubusson. Jugez de mon émotion ; le hasard me mettait-il enfin sur les traces de celle que j'avais perdue? Je m'avançai vivement vers le personnage en question. J'appris plus tard qu'il était un des échevins.

— Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous connaissez cette dame dont vous venez de prononcer le nom ; ce n'est pas un vain sentiment de curiosité qui me guide, mais le plus légitime intérêt.

— Vous voulez parler de madame d'Aubusson?

— Précisément.

— Je n'ai pas l'honneur de la connaître personnellement ; mais elle habite un château aux environs de Blois, et elle vient de se signaler à notre reconnaissance par un beau trait de bienfaisance, en nous envoyant une forte somme d'argent pour les pauvres de la ville.

— Cependant une similitude de nom pouvait me tromper, continua Porthos. Je courus partout, je m'informai, je me rendis au village qui dépendait du château que l'on m'avait indiqué, et j'acquis la certitude que c'était bien Julie d'Aubusson, ma Julie, que je venais de retrouver. Elle vivait dans une retraite complète avec une vieille parente, une sœur de sa mère à qui appartenait cette résidence. Alors je lui écrivis la lettre la plus touchante qu'il soit possible d'imaginer, une lettre où je mis toute mon âme et toutes mes larmes ; je la suppliai de me permettre de la revoir une fois encore. Elle me répondit par un billet qui me remplit en même temps de joie et d'amertume. Le voici, il ne m'a plus quitté.

Porthos remit alors à d'Artagnan le billet de Julie d'Aubusson qui était ainsi conçu :

« Cruel ami, pourquoi êtes-vous venu m'arracher au repos que je commençais à goûter « dans cette solitude ? Pourquoi me forcez-vous « encore à lutter contre mon propre cœur? Vous « m'aviez promis, vous m'aviez juré pourtant de « respecter mes volontés, de ne pas chercher à « me revoir, aussi longtemps que l'obstacle qui « nous a séparés subsisterait encore ; et cet obstacle n'est pas levé, puisque vous ne m'en « dites rien dans votre lettre. Au nom de ce que « vous avez de plus cher au monde, au nom « même de votre amour, dont je vous demande « une nouvelle preuve, je vous en conjure : ne « m'obligez pas à vous fuir une seconde fois, à « chercher quelque retraite inaccessible. Vous « savez maintenant où je suis ; vous savez que je « n'ai pas cessé de vous aimer. Attendez tout du « temps ; laissez-moi le repos de ma conscience : « je vous laisserai l'espérance lointaine des jours « meilleurs. »

— Et vous n'avez plus essayé de vaincre ses scrupules? demanda d'Artagnan en lui rendant le billet de Julie ; vous ne vous êtes pas présenté à elle pour tenter un effort suprême?

— Je ne l'ai pas fait, parce que je connais bien ce caractère inflexible, trempé par le malheur. La Julie d'aujourd'hui n'est plus cette victime tremblante que nous arrachâmes, vous et moi, dans la forêt de Rambouillet, des mains de son bourreau; les longues épreuves qu'elle a traversées lui ont donné autant d'énergie qu'elle avait autrefois de faiblesse et de sensibilité, tout en lui laissant cette sensibilité exquise, qui la fait compatir encore à mon amour, au moment même où elle me commande de ne lui en parler jamais. Que vous dirai-je encore? Je me suis soumis, je me suis courbé sous sa volonté; mais je n'ai pas voulu m'éloigner des lieux qu'elle habite. En parcourant le pays, j'ai trouvé ce petit château qui était à vendre; j'en ai fait l'acquisition, et depuis cinq ans je ne l'ai pas quitté, vivant comme Julie dans une solitude complète, étranger à tout ce qui se passe dans le monde, au point que c'est par vous que je viens d'apprendre que les troubles de la Fronde ont cessé et que le cardinal Mazarin est encore premier ministre. Chaque semaine, un vieux domestique, qui a toute ma confiance, se rend à Blois, s'informe discrètement du seul objet qui m'intéresse et me rapporte des nouvelles de Julie. Elle connaît la résolution que j'ai prise, m'étant fixé dans cette contrée, de ne pas la quitter tant qu'elle y séjournera, et je suis sûr que, de son côté, elle s'inquiète et s'informe de moi.

— Vive Dieu! s'écrie d'Artagnan, il n'y a pas sous la cape du ciel une paire d'amants qui vous aille seulement à la cheville. Cachez bien cette histoire sentimentale et touchante, mon cher Porthos; si mademoiselle de Scudéri, qui a déjà fait *Clélie* et le *Grand Cyrus,* venait à l'apprendre, elle ne manquerait pas de vous mettre au rang de ses héros, et de vous consacrer deux ou trois de ses plus gros tomes.

— Ah! d'Artagnan, fit Porthos, oubliez-vous que vous fûtes aussi malheureux que je le suis! Votre amitié n'a-t-elle donc à m'offrir d'autres témoignages d'intérêt que cette méchante raillerie?

— J'ai mieux que cela, en vérité, et j'espère bien, avant qu'il soit peu, guérir radicalement tous vos maux.

— Que voulez-vous dire?

— Vous savez peut-être que je suis allé aussi en Angleterre... mais vous en avais-je déjà parlé? N'importe. L'essentiel, c'est de vous dire que mon voyage fut plus heureux que le vôtre. D'abord, j'ai vu pendre à Londres deux coquins, ce qui est toujours un spectacle consolant; il est vrai que, par compensation, j'y ai vu couper le cou à un honnête homme de roi; mais passons. Ces deux coquins, vous les connaissiez: ils s'appelaient Briscaut et M. de Rosnai.

— De Rosnai, l'ami de M. de Vigneul! interrompit Porthos.

— Attendez un peu... Tout vient à point à qui sait attendre. Vous m'avez rappelé mes propres chagrins; ils ont eu aussi leur consolation; celle-là aussi complète qu'on peut l'imaginer, et telle même que je n'aurais pas osé la demander au ciel. Sous mes yeux, sous mes propres yeux, entendez-vous, Porthos, j'ai vu lady Anna, la femme qui versa le poison à Gabrielle, monter sur le poteau d'infamie, pour y être marquée à l'épaule d'un fer rouge. Ah! nous voilà bien loin des romans de mademoiselle de Scudéri, et vous ne m'accuserez plus de railler. Maintenant, mon cher Porthos, voici pour vous, ajouta d'Artagnan en lui donnant un pli qu'il venait de tirer de la poche de son pourpoint.

— Qu'est cela?

— Un certificat que je me suis fait délivrer à la paroisse Saint-Paul, de Londres, constatant le décès de M. de Vigneul. En le prenant à tout hasard, avec d'autres papiers, avant de me mettre en route pour Bordeaux, je ne m'attendais pas à pouvoir vous le donner de sitôt.

— Est-ce possible! s'écria Porthos; M. de Vigneul est mort!

— Voyez!

D'une main tremblante d'émotion, Porthos déplia le papier. Plus de doute, le décès du vieux gentilhomme français y était constaté de la manière la plus authentique.

— Mais alors... reprit l'ancien mousquetaire.

— Alors, vous pourrez épouser votre maîtresse... et ce sera la fin de votre roman.

— Ah! je veux que vous soyez témoin de mon bonheur.

— Je ne demanderais pas mieux, mais le service du cardinal ne souffre pas de retard.

— Ne pouvez-vous rester ici quelques jours?

— On voit bien que vous ne savez plus rien des affaires du royaume. Condé est passé aux Espagnols, et son frère, le prince de Conti, aidé de madame de Longueville, a soulevé Bordeaux

contre l'autorité du roi. Depuis cinq mois, le duc de Candale assiége cette ville, sans pouvoir la réduire. Le cardinal a songé à se ménager des intelligences dans la place et m'a chargé de cette mission difficile. Je dois passer par Poitiers, où l'abbé de Beaumont, qui y travaille de son côté à entamer certaine négociation avec le prince de Conti, m'attend pour me donner les dernières instructions. Il est probable que je m'introduirai dans Bordeaux sous quelque déguisement, et c'est pour cela que j'ai laissé pousser ma barbe.

— Une vraie barbe de moine, dit Porthos en riant. Je me demandais déjà si c'était une nouvelle mode à la cour. Pourvu que cet abbé de Beaumont n'aille pas vous affubler d'une robe de capucin !

— Qui sait, répliqua d'Artagnan : avec Mazarin il faut s'attendre à tout. Quand les ministres de Sa Majesté portent la culotte rouge, les soldats peuvent bien porter la robe de bure. Mais, vive Dieu ! j'espère que tout cela changera à la grande majorité du petit roi, que Louis XIV rétablira alors sa belle compagnie de mousquetaires, et, qu'obtenant de nouveau l'honneur d'y servir, j'y retrouverai, sous la casaque aux étincelantes broderies, mon brave Porthos.

— *Amen !* conclut Porthos.

Il ajouta cependant :

— Sauf le consentement de ma chère Julie.

XXXIV

UNE VILLE REBELLE. — LES *Ormistes*. — LE GÉNÉRAL DURE-TESTE ET LE CAPITAINE LAS-FLORIDES. — D'ARTAGNAN A BORDEAUX. — L'ERMITE DES BIEN-INTENTIONNÉS. — HAUTS FAITS D'ARMES DU CAPITAINE LAS-FLORIDES. — GLORIEUSES BLESSURES D'UN MANTEAU. — LE POÈTE SARRAZIN. — D'ARTAGNAN SUGGÈRE A MAZARIN DE MARIER UNE DE SES NIÈCES A CONTI. — IL S'INSINUE DANS LES BONNES GRACES DE LA MAITRESSE DU PRINCE.

Laissons maintenant la parole à d'Artagnan ; il va nous raconter lui même comment, après avoir reçu les instructions de l'abbé de Beaumont et s'être entendu avec le duc de Candale qui assiégeait ou plutôt bloquait Bordeaux, il pénétra dans cette ville rebelle. Rien de plus singulier que son séjour au milieu des bandes du général Dure-Teste et du capitaine Las-Florides :

« Cette ville, dit-il (1), était divisée en plusieurs factions dont la principale était celle des *Ormistes*. C'était un assemblage de tout ce que Bordeaux comptait de coquins et de pillards, et ce nom leur avait été donné parce que leurs premières assemblées s'étaient tenues sur une plate-forme, du côté de Sainte-Eulalie, qu'on appelait l'Ormée, à cause des ormeaux dont elle était plantée.

« Leur nombre n'était pas d'abord considérable, comme cela arrive ordinairement dans les commencements d'une sédition; mais il s'était bientôt accru de tous les mauvais sujets de la province, et au moment de mon arrivée à Bordeaux, ils étaient bien quarante mille hommes.

« Ils se maintenaient par la terreur qu'ils inspiraient, par leur violence et aussi par l'adresse

(1) *Mémoires de M. d'Artagnan*. Cologne, Pierre Marteau, 1700. Tome 2, page 216.

de leurs chefs, qui faisaient croire au peuple qu'ils ne mettraient jamais les armes bas qu'on n'eût aboli tous les impôts. Ils prétendaient même, à ce qu'ils disaient, changer la forme du gouvernement, et établir une république dans leur province, à l'exemple de ce qui s'était fait en Angleterre. Aussi avaient-ils envoyé un agent vers Cromwell pour lui demander sa protection; mais celui-ci, qui était un fin politique, et qui avait déjà refusé de se mêler des affaires du prince de Condé, repoussa leurs propositions...

« Déguisé en simple soldat, je partis donc du camp de M. de Candale, et me dirigeai vers Bordeaux. A cent pas de la ville, je trouvai un corps de ces Ormistes qui était pour le moins de quatre à cinq mille hommes.

« Le duc de Candale était parvenu à se procurer et m'avait remis un passeport signé du boucher Dure-Teste, leur général; je n'avais donc rien à craindre de leur brutalité, et je leur rendis compte d'où je venais et où j'allais, comme ils voulaient le savoir de ma propre bouche, quoiqu'ils pussent le lire tout au long sur ce passeport.

« Un de leurs capitaines nommé Las-Florides, devant lequel on me conduisit, commença alors à m'appeler son camarade et me dire qu'il fallait que je prisse parti avec lui, et qu'il me ferait trouver plus d'avantages à porter les armes dans sa compagnie, que je n'en avais jamais trouvé dans les troupes du roi; qu'il voulait cependant que je fisse couper ma barbe, parce que cela ne sentait pas du tout le soldat.

« Je lui répondis que, tant que j'avais été soldat, j'avais fait comme un soldat; mais que songeant maintenant à embrasser une autre condition, je me tenais selon l'état que j'avais dans ma pensée.

« Il me demanda aussitôt si je voulais être capucin, parce qu'il n'y avait que les capucins qui portassent une aussi longue barbe. Je lui répondis que je le voudrais bien, parce qu'il n'y avait rien de meilleur que de se donner à Dieu; mais que, comme il fallait avoir étudié pour être reçu parmi eux, et que je ne savais pour ainsi dire ni A ni B, je me contenterais de me faire ermite.

« Quelques Ormistes se mirent à se moquer de moi, en m'entendant parler de la sorte. Ne songeant guère à leur salut, en portant comme ils le faisaient les armes contre leur roi, ils ne comprenaient pas qu'un homme pût penser ainsi à changer de condition.

« Las-Florides, qui ne songeait pas plus qu'eux à faire le devoir d'un chrétien, qui consiste aussi bien à rendre ce qui est dû au prince qu'à le rendre à Dieu, et qui était un railleur, leur dit qu'ils avaient tort de s'étonner de si peu de chose, et que le diable devenu vieux s'était bien fait ermite.

« Là-dessus les autres répliquèrent que l'exemple était mal choisi, attendu que je ne paraissais pas avoir plus de trente ans; qu'à cet âge, un soldat, fût-il encore plus diable que moi, devait rester soldat, et que, s'il voulait les croire, il m'obligerait à faire la guerre avec eux.

« Le capitaine Las-Florides me dit alors que je voyais bien que tout le monde s'opposait à mon dessein, et qu'il ne me laisserait pas aller.

« Je lui répliquai que j'en appellerais dans ce cas à Dure-Teste, leur général, que mon passeport était muni de sa signature, et que, s'il voulait me faire violence, je lui demanderais au moins que je fusse l'ermite de sa troupe, afin de ne pas manquer à mon serment; que j'avais juré d'embrasser ce saint état; qu'aussi bien y avait-il des aumôniers dans tous les régiments bien organisés, et qu'ermite ou aumônier, c'était à peu près la même chose.

« Las-Florides me dit que je n'avais que faire d'aller trouver Dure-Teste, si je me retranchais dans cette grâce; qu'il me l'accorderait tout aussi bien que le général, et que je n'avais qu'à parler.

« Il n'avait ainsi envie de m'avoir auprès de lui que parce qu'il avait vu sur mon passeport que j'avais servi dans les gardes. Il faut savoir qu'il avait été fait tout d'un coup l'un des chefs des séditieux, sans d'autre titre que celui d'avoir mis à mort une infinité de bœufs et de moutons. Ainsi que le fameux général Dure-Teste, il avait été boucher toute sa vie; mais parce qu'il était accoutumé à verser le sang de ses animaux, ses camarades avaient cru qu'il avait autant de facilité à verser celui des hommes.

« Cependant, quand il lui fallait faire quelque commandement, il se trouvait tout aussi embarrassé qu'il l'avait été la première fois qu'on lui avait mis son couteau de boucher à la main. Il comptait sur mon expérience pour apprendre, à l'occasion, ce qu'il aurait à faire dans son service de capitaine.

« Son désir et le mien étaient assez conformes : il avait le dessein de me garder auprès de lui, et je ne demandais pas mieux que d'y rester, afin

de savoir tout ce qui se passait parmi les Ormistes. Ainsi, ne m'étant point fait tirer l'oreille là-dessus, je me vis en état de rendre de grands services à la cause du roi mon maître.

« Ces séditieux, quoiqu'ils n'entendissent rien à la guerre, ne laissaient pas de se faire craindre. Ils arrêtaient d'ailleurs tous les bâtiments qui remontaient ou descendaient la Garonne, et comme le commerce était ouvert avec l'Angleterre et les autres puissances, cela leur valait un grand butin.

« J'étais donc devenu l'ermite des « Bien-intentionnés, » car c'était là le nom que les séditieux de Bordeaux s'étaient donné.

« Peu à peu Las-Florides me prit en vive amitié, parce que je l'avertissais quelquefois des sottises qu'il allait commettre et des bévues dans lesquelles il tombait, ce qui eût été cause que les Ormistes placés sous ses ordres se fussent moqués de lui. Je ne le faisais, néanmoins, que lorsque je voyais que le service du roi n'y était pas intéressé; hors de là, je lui laissais faire tout ce que son ignorance lui conseillait, et je l'eusse au besoin aidé à se casser le cou.

« Aussi donnai-je deux ou trois avis au duc de Candale, qui furent très-utiles aux troupes qui assiégeaient Bordeaux. Le premier fut que je lui fis connaître les espions que Las-Florides envoyait dans son camp, non pas afin qu'il les fît arrêter, mais pour faire tomber ce grotesque capitaine dans le panneau.

« En effet, le duc de Candale ne les eut pas plutôt connus, qu'il aposta des gens chez des vivandiers où ils avaient l'habitude d'aller aux informations, qui, sans faire semblant de rien, parlèrent devant eux d'une certaine expédition à laquelle se préparait l'armée royale. Les espions prêtèrent l'oreille et gobèrent la nouvelle comme si elle eût été parole d'Evangile.

« Il s'agissait d'un petit corps de deux cents hommes qui devait se cacher dans une ferme assez éloignée du camp, pour attaquer au passage un convoi destiné aux Bordelais.

« Prévenu aussitôt par ses espions, Las-Florides résolut de tomber, à la faveur de l'obscurité, sur ce petit détachement, et prit douze cents de ses Ormistes pour marcher à cette glorieuse entreprise.

« Il me mena avec lui, sans rien me communiquer néanmoins de son dessein; il se contenta de me dire qu'il allait remporter une grande victoire, et qu'afin de la rendre plus complète, il était bien aise que je me tinsse près de sa personne, pour l'assister de mes conseils et pour être témoin moi-même de sa bravoure.

« Je lui répondis que je me réjouissais d'avance de la gloire dont il allait se couvrir; que je ne m'informais de rien, puisqu'il était sûr de son fait; mais qu'il prît bien garde cependant à ne pas se laisser tromper, parce qu'il y avait d'étranges ruses à la guerre.

« Il se mit à rire, m'entendant parler de la sorte, comme pour m'assurer qu'il n'était pas homme à s'embarquer sans biscuit.

« Sachant de quoi il retournait, je ne lui avais parlé ainsi que pour mieux acquérir sa confiance, et qu'après avoir été battu, comme je n'en doutais pas, il fût le premier à reconnaître et à dire à ses compagnons que, s'il eût voulu me croire, il eût évité son désastre.

« Nous marchâmes tous deux fort contents, lui de ses grandes espérances, et moi des miennes. J'étais monté comme un saint Georges, Las-Florides m'ayant prêté un bon cheval d'Espagne, qui valait cent bonnes pistoles. J'avais ma robe d'ermite crânement retroussée jusqu'à la ceinture, et comme mes yeux étincelaient de joie de voir tous ces coquins courir tête baissée à leur ruine, je lui plus tellement, qu'il m'avoua que, quand bien même je ne lui eusse pas dit que j'avais été soldat aux gardes françaises, il l'eût reconnu rien qu'à mon air et à mes allures.

« Nous nous entretînmes ainsi en chemin de choses et d'autres, sans que je voulusse lui demander où il allait. J'eusse même été fâché qu'il m'en parlât, préférant qu'il s'embarquât si avant, qu'il ne s'en pût plus dédire et que les conseils que je lui donnerais vinssent si tard, qu'ils lui fussent inutiles.

« Il était nuit close, quand nous arrivâmes à une demi-lieue de l'endroit où il prétendait cueillir ses lauriers; ce fut alors qu'il m'apprit ce que je savais fort bien, qu'il y avait deux cents hommes de troupes de M. de Candale, cachés dans une ferme, dont l'intention était de couper un convoi que Dure-Teste faisait venir par là; qu'il allait incendier cette ferme, afin que les Ormistes qu'il aurait postés tout alentour pussent tirer sur les soldats du roi comme au blanc, à la clarté des flammes.

« Sans rien lui objecter qui fût capable de le

décourager, je lui demandai de qui il tenait cet avis, et s'il était certain de ne pas avoir reçu quelque renseignement suspect.

« Comme je m'y attendais, il me répondit que ceux qui les lui avaient donnés étaient de bons et fidèles « Bien-intentionnés, » dont il était aussi sûr que de lui-même.

« Nous avancions toujours, cependant, sans que je voulusse encore le désabuser tout à fait, me bornant à lui faire timidement de simples objections, comme si j'eusse plutôt cherché à m'instruire qu'à lui inspirer quelque crainte ; mais enfin, voyant que nous avions passé un défilé, en deçà duquel le duc de Candale avait mis une embuscade, je commençai à lui dire que je ne trouvais pas son entreprise sans difficultés ; qu'un général faisait courir souvent de faux bruits, afin de tromper l'ennemi ; qu'au lieu de douze cents hommes, il aurait peut-être bien fait d'en amener quatre fois autant ; qu'à la guerre, tel qui croyait surprendre était lui-même surpris ; qu'il devrait faire garder le défilé par où nous venions de passer, et même envoyer reconnaître une grosse maison qu'on apercevait à quelque distance de la route, parce que, si l'ennemi avait voulu lui tendre un piége, c'est là évidemment qu'il devait se tenir caché.

« Il se mit à rire en m'entendant parler de la sorte, et me demanda pour qui je le prenais, de le croire homme à donner ainsi dans un grossier panneau. Je fus ravi de le trouver dans une aussi grande sécurité ; cela assurait encore mieux mon affaire, quoiqu'à vrai dire il ne fût plus temps de profiter de mes avis, en eût-il eu la volonté.

« Le duc de Candale, que j'avais averti de l'endroit où je commencerais à mettre la puce à l'oreille de Las-Florides, avait commandé aux soldats qu'il avait envoyés dans la grosse maison dont je viens de parler, de poser une sentinelle dans une guérite qui était tout au haut, et leur avait dit que, s'ils voyaient les Ormistes rebrousser chemin, ils les prévinssent en s'emparant du défilé. Il avait donné ordre aussi à ceux qui se tenaient dans la ferme de placer pareillement une sentinelle sur un arbre qui était devant la porte, et de se précipiter sur la troupe de Las-Florides dès qu'ils la verraient paraître.

« Au lieu de deux cents hommes, le duc de Candale en avait envoyé huit cents, et, quoique les Bordelais fussent douze cents, c'était plus qu'il n'en fallait pour les battre à plate couture vu leur indiscipline et l'impéritie des chefs grotesques que les rebelles s'étaient donnés

« Soudain le canon retentit. Les gens de la ferme avaient amené avec eux une petite pièce de campagne de quatre livres de balles, et, comme leur sentinelle venait d'apercevoir les Ormistes, ils avaient tiré ce coup de canon pour avertir ceux qui étaient embusqués dans la maison proche du défilé, qu'ils s'apprêtassent à couper la retraite à l'ennemi.

« Au bruit du canon, Las-Florides changea de couleur et se troubla au point qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Je lui demandai si les Bordelais ne tenaient pas quelque garnison près de là ; il me répondit que non, et me demandant lui-même ce que cela voulait dire, je lui repartis :

« — Cela signifie que vous êtes trahi, et que les ennemis dont vous êtes entouré, beaucoup plus nombreux que vous ne l'avez cru, se donnent les uns aux autres un signal pour vous attaquer tous à la fois. Comme le mal est sans remède, et que vous vous êtes obstiné à rejeter mes conseils, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

« — Quoi donc ? murmura Las-Florides, blême de peur.

« — Mettre l'épée à la main, culbuter les soldats du roi, ou vous faire glorieusement tuer à la tête de vos braves Ormistes !

« Je ne lui eusse pas dit cela, si j'eusse pensé qu'il dût le faire ; je ne cherchais qu'à augmenter son effroi. Las-Florides hésitait, bégayait et chancelait sur son cheval, comme s'il eût déjà la mort entre les dents.

« Enfin, il reprit la parole pour me demander s'il n'y avait pas quelque moyen de se tirer de ce guêpier. Je lui répondis qu'il fallait faire halte, envoyer reconnaître la ferme dont nous étions encore assez éloignés. Mais devant que les gens qu'il détacha à cet effet eussent fait cinquante pas, ils revinrent à toutes jambes, criant que la ferme était pleine de soldats, qui en sortaient déjà par milliers, et que le plus sûr pour lui et pour eux était de commencer au plus vite la retraite.

« — Las-Florides, m'écriai-je, n'en croyez pas ces poltrons ; les ennemis ne sont peut-être pas si nombreux qu'ils le disent. Comment voulez-vous que des milliers d'hommes aient pu se

loger dans cette bicoque. Allons ensemble les reconnaître.

« C'était parler à un sourd. Aussi, m'ayant dit qu'il aimait mieux se fier à son cheval que de suivre un conseil si dangereux, il tourna bride et ses gens en firent autant.

« Toute la troupe arriva cependant en assez bon ordre au défilé; mais là, apercevant ceux qui s'y tenaient en embuscade pour couper la retraite, la débandade fut complète; Las-Florides piqua des deux, et je le perdis bientôt de vue; presque tous les Ormistes jetèrent leurs armes et se dispersèrent dans les bois; deux ou trois cents furent faits prisonniers, quelques-uns seulement tinrent ferme et trouvèrent en cette occasion une mort plus glorieuse que leur cause.

« Quant à moi, je remassai un mousquet, et m'étant suffisamment éloigné du champ de bataille, derrière un taillis, j'accrochai mon manteau d'ermite à un arbre, le perçai de trois balles, remontais à cheval, et regagnai Bordeaux au milieu de la nuit, par des chemins de traverse.

« Las-Florides m'y avait précédé. Il fut ravi que je me fusse sauvé aussi heureusement que lui, peut-être autant pour l'amour de son cheval d'Espagne que je lui ramenai que pour l'amour de moi. Il fut un des premiers à s'apercevoir des glorieuses blessures de mon manteau. J'avais pris soin de les mettre bien en évidence et j'avais eu garde de les faire par derrière. Je voulais me donner la réputation d'avoir tenu tête à l'ennemi, afin de soutenir encore par là l'estime où je me doutais bien que Las-Forides allait me mettre. En effet, il ne manqua pas de dire à tout le monde, et à son général entre autres, que j'étais un homme extraordinaire, aussi bien pour le conseil que pour l'exécution; que je lui avais prédit tout ce qui lui était arrivé, et que, s'il m'avait voulu croire, il ne se serait pas engagé si avant qu'il l'avait fait.

« Ayant acquis ainsi, à peu de frais, la haute approbation du capitaine Las-Florides et du général Dure-Teste, je ne pouvais plus être suspect à personne, et la confiance des Ormistes m'était désormais acquise. Chacun voulut voir le manteau de l'ermite des « Bien intentionnés; » il courut la ville pendant quatre jours, et l'entourage même du prince de Conti, curieux de savoir quel personnage j'étais, me dépêcha l'abbé Sarrazin, ce qui allait faciliter mon plan de campagne.

L'abbé Sarrazin, poète médiocre, secrétaire des commandements du prince de Conti, avait suivi son maître à Bordeaux. C'était un bouffon sans mœurs ni probité, vendu au cardinal Mazarin. Tallemant des Réaux cite de lui un trait qui peint le personnage.

« On surprit une lettre de Sarrazin au cardinal Mazarin, qui commençait par ces mots : — Ce petit bossu (le prince de Conti), qui fait le vaillant et qui ne l'est pas, vous demande de l'argent pour donner à des gens qui ne vous aiment point. — Le prince de Conti sur cela lui dit en particulier (il n'y avait que le père Talon, jésuite, autrefois son précepteur, et un valet de chambre) : — Traître, tu mériterais que je te fisse jeter par la fenêtre! Va, que je ne te voie jamais! — A deux jours de là, le père Talon, à la prière de Sarrazin qui pleurait comme une vache, obtint du prince que cet homme lui donnât la comédie. Et il se mit à bouffonner si plaisamment que le pauvre prince lui sauta au cou. »

D'Artagnan fit part à Sarrazin de l'objet de sa mission. On va voir qu'il le jugeait moins sévèrement que Tallemant des Réaux :

« Cet abbé, dit-il, était celui-là même dont nous avons aujourd'hui des ouvrages assez estimés, et qu'il nous a donnés sous son nom. Il ne manquait pas d'esprit pour se bien acquitter de tout ce qu'il voulait entreprendre. M. le cardinal prenait soin d'ailleurs de l'y engager par son propre intérêt; il m'avait chargé de lui promettre une pension et un bénéfice, s'il pouvait détacher le prince de Conti de son frère le prince de Condé et amener ainsi la reddition de Bordeaux.

« Sarrazin me dit d'abord que cela était bien difficile, parce que le prince tirait de grosses sommes d'argent des Espagnols; que d'ailleurs il était friand du commandement qu'il exerçait et dont il serait dépouillé en rentrant dans le devoir. L'abbé ajouta que le prince avait dans la ville une maîtresse qui s'opposerait à un accommodement pareil, dès qu'elle en aurait connaissance; que chacun aimait son profit, et que, comme elle trouvait le sien avec M. de Conti, elle ne serait pas bien aise de le perdre.

« Tout cela était vrai; aussi, en ayant donné



avis à l'abbé de Beaumont, afin qu'il en informât le cardinal, je l'avertis que, si Son Eminence voulait me mettre à même de surmonter les difficultés que j'entrevoyais, elle eût à m'envoyer quelques galanteries de Paris pour en faire présent à cette dame ; que par là je m'insinuerais dans son esprit et qu'ensuite on pourrait se servir d'elle pour activer l'ouvrage que Sarrazin aurait entrepris auprès du prince. J'ajoutai qu'une négociation politique avec le prince réussirait peut-être plus facilement, si on pouvait y joindre une négociation matrimoniale, et que M. le cardinal avait encore assez de nièces à marier pour ne pas être embarrassé de lui offrir quelque parti avantageux.

« L'abbé de Beaumont n'était plus à Poitiers ; il venait de retourner à la cour, sans que j'en susse rien. Je fus ainsi beaucoup plus de temps que je croyais à avoir ma réponse. Je m'imaginais tout aussitôt que c'était parce que j'avais

demandé quelque chose, connaissant assez le cardinal, pour savoir qu'il était sur un pied à n'en donner que le moins qui lui était possible.

« Cependant on ne pouvait se tromper plus lourdement que je le faisais. L'ouverture d'un mariage d'une de ses nièces avec le prince de Conti avait tellement changé son naturel, qu'aussitôt ma lettre reçue, il donna l'ordre de m'expédier quantité de menus bijoux, d'étoffes, de dentelles et de rubans, et me les fit tenir par l'entremise du duc de Candale.

« Celui-ci en chargea un de ses secrétaires, qu'il envoya à Bordeaux sous prétexte de traiter de l'échange de quelques prisonniers.

« Dès que le ballot qui contenait les présents fut entre mes mains, je travaillai à m'insinuer tout doucement auprès de la maîtresse du prince de Conti. L'aventure du manteau m'avait mis pour cela en bonne voie. Cette dame ayant demandé à Sarrazin de lui montrer ce singulier ermite dont toute la ville s'entretenait, l'abb s'était empressé de me conduire chez elle ; j'y revins sous différents prétextes ; et, soit que je me flattasse, soit que j'en eusse quelque raison, je crus reconnaître dans ses yeux une expression qui ne m'était pas défavorable ; et je me dis alors que, sans ce maudit costume d'ermite dont je m'étais affublé, il m'eût été certainement possible de faire quelques progrès dans son cœur. Cependant, comme je ne pouvais plus quitter sans grand danger ma robe de bure, je résolus de n'en pas moins poursuivre l'intrigue que j'avais commencée, sauf à y mettre un peu plus de temps, et gardai devers moi les présents que m'avait envoyés le cardinal, pour un moment décisif. Je devais me servir de ces bijoux et de ces dentelles comme un général d'armée se sert de sa réserve de grosse cavalerie, qui n'entre en ligne et ne fait sa charge qu'à la fin de la bataille, pour achever la défaite de l'ennemi. »

XXXV

SUZANNE DE LORMONT. — CURIOSITÉ FÉMININE. — STRATAGÈME QUE D'ARTAGNAN EMPLOIE POUR SE DÉCLARER. — COMMENT IL PERDIT SA BARBE D'ERMITE. — NOUVELLE MÉTAMORPHOSE QUI S'ENSUIVIT. — NÉGOCIATIONS POLITICO-AMOUREUSES. — LE PARADIS DES FEMMES. — LES *Mazarinettes*.

Suzanne de Lormont, — c'était le nom de la maîtresse du prince de Conti, — commençait cependant à prendre goût au jeu du faux ermite. Aux airs, à la tournure, à la bonne mine, au langage de cet étrange amoureux, elle soupçonnait quelque déguisement, et flairait quelque grande passion. L'aventure du manteau lui donnait surtout beaucoup à penser, et un jour qu'elle lui répétait pour la dixième fois que les gens de sa condition n'avaient pas l'habitude de montrer un si grand courage, d'Artagnan lui répondit, comme s'il s'abandonnait à quelque mouvement involontaire :

— Ah ! madame, vous ne vous étonneriez plus d'une action aussi simple, si je pouvais parler.

Reprenons le récit de d'Artagnan :

« Comme il suffit de lâcher une parole à double entente pour exciter extraordinairement la curiosité d'une femme, et que celle-ci était en-

core plus curieuse que les autres, elle ne me laissa aucun repos que je ne lui eusse expliqué mon énigme.

« Pour l'enflammer encore davantage, je lui dis que ces mots m'étaient échappés par hasard, qu'elle ne devait y attacher aucune importance; que s'il y avait quelque secret dans ma conduite, il ne valait pas la peine de l'occuper un seul instant.

« C'était jeter de l'huile sur du feu, et elle se montra si impatiente de percer le mystère qui m'entourait, que je finis par la prier d'attendre jusqu'au lendemain, et qu'à ma prochaine visite je lui donnerais toutes les satisfactions imaginables.

« Elle eut bien de la peine à y consentir; mais enfin, voyant que le terme n'était pas bien éloigné, elle me fit jurer de revenir le lendemain à la même heure.

« Je n'eus garde d'y manquer; je devançai même l'heure indiquée, et la trouvai encore au lit.

« D'abord qu'elle m'aperçut, elle s'écria que j'étais un homme de parole et qu'il y avait plaisir à avoir affaire avec moi.

« Je lui répondis que je serais très-heureux d'entretenir chez elle cette bonne opinion; mais que j'avais bien peur de la perdre, aussitôt que j'aurais satisfait sa curiosité; qu'aussi n'avais-je pas la force de rien lui dire, de sorte que, si elle tenait absolument à connaître le secret que je m'étais un peu à l'étourdie engagé à lui révéler, il fallait qu'elle se donnât la peine de lire une lettre qui lui était destinée.

« Plus curieuse que circonspecte, la dame, quoiqu'elle dût comprendre qu'une lettre produite dans ces circonstances ne pouvait contenir qu'une déclaration d'amour, prit le paquet que je lui présentais; il était assez volumineux, et pendant qu'elle en déchirait les nombreuses enveloppes, je me retirai précipitamment. »

•

Le pli que d'Artagnan venait de remettre à Suzanne de Lormont renfermait, non pas une lettre, comme elle s'y attendait, mais une petite boîte, et dans cette boîte il y avait une miniature : le portrait de son soupirant, en costume d'officier des gardes.

« Je restai deux jours sans retourner chez elle, afin de lui donner tout le temps nécessaire pour prendre son parti sur une aventure comme celle-là.

« Avant de me commettre, je voulais m'assurer si elle ne serait pas d'humeur à en prévenir le prince de Conti, auquel cas la situation deviendrait dangereuse.

« Sarrazin, à qui j'avais dit non-seulement que je voulais faire l'amoureux, mais encore qui m'en avait donné lui-même le conseil, devait m'avertir; et il était à même de le faire à bon escient, car son maître n'avait pas de secret pour lui, principalement pour ces sortes de choses : le prince lui confiant, en sa qualité de secrétaire, non-seulement la rédaction de ses dépêches les plus importantes, mais encore celle des billets doux qu'il écrivait à la belle Bordelaise, quand les affaires de la politique le retenaient quelques jours loin d'elle, comme cela avait lieu en ce moment.

« Toutes mes mesures étaient prises en conséquence. Je savais un endroit où les Ormistes ne faisaient qu'une méchante garde et d'où il m'était facile de gagner le camp de M. le duc de Candale.

« Je n'eus pas besoin d'en venir là, car la dame n'avait jamais dévisagé personne pour lui avoir dit des douceurs; et, loin de songer à commencer par moi, elle mourait, paraît-il, d'impatience de me revoir, pour entendre de ma propre bouche tout ce que lui laissait deviner le portrait de ce beau lieutenant aux gardes.

« Enfin deux jours s'étant écoulés sans que j'entendisse parler de rien, et Sarrazin m'ayant assuré que le prince de Conti paraissait dormir sur ses deux oreilles, je me présentai chez elle, et m'y pris d'assez bonne heure pour la trouver encore au lit comme la fois précédente.

« Je m'assis à son chevet et, feignant une grande confusion, je tins les yeux baissés et comme si je n'osais plus la regarder, après une action aussi hardie, qu'elle m'adressât la parole.

« — Monsieur l'ermite, me dit-elle enfin après un instant de silence, je pensais que vous vous décideriez à quitter ce déguisement, le portrait que vous m'avez remis et qui vous ressemble beaucoup, malgré la barbe que vous portez aujourd'hui, n'étant pas celui d'un moine, mais bien d'un brave officier de l'armée.

« — Madame, je le garderai le plus longtemps possible, puisque c'est grâce à cette robe de bure

que j'ai eu le bonheur d'avoir accès auprès de vous. Je suis venu tout exprès de Paris à Bordeaux pour vous voir, et je serais allé au besoin jusqu'au bout du monde.

« — C'est donc à Paris que vous êtes devenu amoureux de moi?

« — Je l'avoue.

« — Comment cela est-il possible? Je n'ai jamais quitté ma ville natale. A d'autres! Je vous surprends en pleine supercherie.

« — Madame, répliquai-je, vous souvient-il d'un peintre qui était auprès de M. le prince de Conti, il y a cinq ou six mois?

« — Oui, et je lui fis faire mon portrait.

« — Eh bien, ce peintre, qui avait gardé une copie de votre portrait, est retourné à Paris; le hasard m'a conduit chez lui, j'ai aperçu dans son cabinet cette peinture délicieuse, capable de troubler toutes les têtes, de bouleverser tous les cœurs : ma destinée a été fixée désormais. A prix d'or, j'obtins d'emporter votre image; à force d'instance, le peintre m'apprit votre nom et la ville que vous habitiez; mais, hélas! j'appris aussi les droits que le prince de Conti avait sur vous, et une aussi redoutable rivalité faillit me décourager. Je me mis en route, cependant, décide à braver tous les obstacles, à pénétrer jusqu'auprès de vous à la faveur d'un déguisement, sans d'autre espoir, je vous le jure, que de contempler enfin ces traits dont l'image seule avait suffi pour m'enflammer. J'y ai réussi; je vous ai vue, madame, j'ai entendu votre voix enchanteresse, et quoi qu'il arrive, les suites de cette démarche dussent-elles me coûter la vie, je me croirais encore le plus heureux des hommes, si tant de témérité de ma part n'a pas excité votre courroux. »

D'Artagnan, à cette époque, était passé maître en galanterie; Suzanne de Lormont avait l'esprit romanesque, et le prince de Conti, malgré sa naissance, n'était pas en amour un rival bien redoutable pour l'ancien mousquetaire.

Voici le portrait que le cardinal de Retz a tracé de ce prince :

« Ce chef de parti était un zéro qui ne se multipliait que parce qu'il était prince du sang. La méchanceté faisait de lui ce que la faiblesse faisait du duc d'Orléans; elle inondait ses autres qualités, qui n'étaient, d'ailleurs, que médiocres et toutes semées de faiblesse. »

Le physique ne valait pas mieux que le moral : Conti, quoique d'une figure assez agréable et ornée de beaux cheveux, était fort petit et un peu bossu.

Mais, revenons au récit de d'Artagnan.

« Voilà donc le détail que je lui fis : elle parut y prendre quelque plaisir, étant assez vaine pour faire cas d'une aventure comme celle-là. Il lui semblait, sans doute, qu'une aussi violente passion rehaussait son mérite, et, m'ayant demandé à voir le portrait dont je venais de lui parler, je lui en montrai un que Sarrazin avait dérobé au prince lui-même, pour me le donner, et je le baisai mille et mille fois devant elle.

« Ces transports ne lui déplurent pas; elle était femme, et il n'y en a point qui n'ait la faiblesse de prendre plaisir à se voir aimée, même quand leur cœur reste indifférent.

« Elle me dit alors, d'un ton enjoué, que je venais de lui débiter une très-agréable scène de comédie, que j'y avais mis beaucoup de talent et de grâce, et qu'elle y avait pris un plaisir extrême, sans y attacher plus d'importance que n'en méritait une telle plaisanterie. Ce qui ne l'empêcha pas de me presser vivement pour que je lui disse enfin qui j'étais.

« Au point où en étaient les choses, et lisant suffisamment dans ses yeux, malgré le ton de léger persiflage qu'elle avait affecté, les sentiments dont elle était animée à mon égard, je crus pouvoir me fier entièrement à elle : je lui dévoilai mon nom, et, sans lui parler tout de suite de la mission que j'avais reçue du cardinal, je me posai, auprès d'elle, comme un homme qui était bien en cour.

« Je m'avançai ainsi, tous les jours, de plus en plus dans ses bonnes grâces, de sorte que je me vis en état, quelque temps après, de lui proposer de faire rentrer le prince de Conti dans le devoir.

« Il est vrai que ce qui me servit entièrement à gagner sa confiance, c'est que je lui fis présent de tout ce que Son Eminence m'avait envoyé, commençant par les objets de moindre valeur, et réservant les plus beaux cadeaux pour la fin, de manière qu'elle pût croire d'abord que, tout en étant fort généreux envers elle, je n'y employais cependant que ma propre fortune. J'en fus bien payé, et je ne tardai pas à être traité aussi favorablement que le prince de Conti.

« Mais, avant de me donner son cœur, elle usa d'un singulier stratagème pour me forcer à quitter mon déguisement, cette robe d'ermite, sous laquelle se cachait le lieutenant aux gardes, lui inspirant une sorte de contrainte qu'elle ne pouvait se résoudre à surmonter.

« A cet effet, ayant fait venir le capitaine Las Florides, qu'elle avait protégé auprès du prince de Conti, au début du règne des Ormistes, elle lui dit qu'il serait fort plaisant de dépouiller de sa barbe l'ermite des « Bien-intentionnés, » et que, pour sa part, elle voudrait bien voir l'étrange figure que je ferais en cet état.

« Las Florides, qui ne demandait pas mieux que de l'obliger, et qui, d'ailleurs, était assez d'humeur à se divertir aux dépens d'autrui, lui promit aussitôt de lui donner contentement avant qu'il fût deux ou trois jours.

« Les troupes du roi, néanmoins, ne lui en laissaient pas trop le loisir; elles commençaient à serrer la ville de fort près, surtout depuis que nous avions trouvé moyen de gagner un certain colonel étranger qui commandait un des principaux forts que les rebelles possédaient sur la Garonne; ce fort défendait même l'entrée de la rivière, et sa perte ne pouvait guère se réparer.

« M. de Candale avait ébauché lui-même la convention, et me l'avait envoyée ensuite pour que j'y misse la dernière main.

« Le colonel dont il s'agit était un Irlandais, appartenant à une famille des meilleurs gentilshommes de son pays; cependant, dans cette circonstance, son appétit n'avait pas été proportionné à sa noblesse; il nous avait traités fort doucement, quoique, s'il eût su son métier, il eût pu tirer de la cour de quoi acheter la plus belle terre de toute l'Irlande. Il s'était contenté, pour prix de sa trahison, de deux mille pistoles, que je lui avais fait compter par un banquier de Bordeaux sur qui j'avais des lettres de créance du cardinal Mazarin.

« Il va sans dire que j'avais, momentanément, quitté ma robe et mon capuchon, pour me rendre chez ce banquier, et, bien qu'il parût fort étonné de me voir une si grande barbe, il ne sut point que j'étais l'ermite des « Bien-intentionnés. » S'il avait entendu parler de moi, du moins, ne m'avait-il jamais rencontré sous mon accoutrement d'aumônier des Ormistes, car il ne sortait de chez lui que pour aller à la Bourse, et de la Bourse il s'en revenait à sa caisse; et, quoiqu'il eût plus de soixante ans, personne ne se souvenait de l'avoir aperçu une seule fois sur un autre point de la ville.

Telle était, au dehors, la situation de Bordeaux. Au dedans, le danger n'était pas moindre pour les rebelles. La plupart des membres du parlement et les principaux bourgeois, qui avaient toujours haï la tyrannie des Ormistes, en étaient arrivés à souhaiter son renversement par tous les moyens, et, après avoir donné tête baissée dans tout ce que leur avaient proposé le prince de Conti et les gens de sa faction, ils n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour chasser de leur ville ces turbulents.

« Tout cela était bien capable d'alarmer le général Dure-Teste et ses satellites, par conséquent, d'empêcher Las Florides de se divertir à mes dépens; mais enfin, sa complaisance pour la maîtresse du prince de Conti, et le penchant qu'il avait au plaisir l'ayant porté à ne pas faire la moindre réflexion sur l'état de ses affaires, il convia quelques-uns de ses amis, ainsi que moi, à l'ouverture d'un grand pâté de canard dont on lui avait fait présent. Indépendamment de ce pâté, il s'était pourvu de tout ce que la saison pouvait lui fournir pour un repas copieux et choisi, et, comme il avait fait savoir à ses convives qu'ils arroseraient ces victuailles du meilleur vin de Langon qu'ils eussent jamais bu, chacun s'y rendit à bonne dévotion.

« Il y avait si longtemps que j'avais perdu l'habitude de boire du vin de Langon, qui a de la liqueur et qui est violent, que j'en ressentis les effets plus tôt que le reste des convives; sans me douter du piége qu'on m'avait tendu, je demandai donc à la compagnie la permission de me retirer, le pauvre ermite ayant besoin de repos.

« Las Florides me fit conduire aussitôt dans une chambre qui se trouvait tout près de la salle du festin. Je m'y jetai sur un lit que le traître avait fait préparer d'avance, et tombai dans un profond sommeil. Un des plus habiles barbiers de la ville, que l'on avait prévenu, fut alors introduit; on lui dit de vaquer à sa besogne, et il se mit à jouer des ciseaux et du rasoir. Quelques minutes après, la barbe de l'ermite avait disparu : je n'avais rien senti, tant mon sommeil était pesant.

« Mais au milieu de la nuit, m'étant réveillé, je portai machinalement les mains à mon menton, et je poussai un cri de surprise en recon-

naissant que j'avais été victime d'une aussi méchante plaisanterie. La question d'amour-propre me préoccupait peu, d'ailleurs, dans la situation où j'étais ; mais il y avait à Bordeaux, auprès du prince de Conti, quantité de personnages qui avaient pu me voir, soit à Paris, soit à la cour, soit à l'armée, et qui pourraient bien, maintenant, me reconnaître, et me dénoncer au prince comme un émissaire du cardinal, si elles venaient à me rencontrer.

« Ces réflexions m'empêchèrent de refermer l'œil de tout le reste de la nuit. Ceux qui avaient été du repas avaient couché comme moi chez Las Florides; ils se réveillèrent le lendemain de bonne heure, se faisant d'avance une fête d'assister à mon lever et de se divertir à mes dépens ; mais j'avais enfin pris mon parti de cette mésaventure, et je fus le premier à en rire avec eux.

« — Puisque vous m'avez mis dans l'impossibilité de me montrer désormais en public sous ce costume d'ermite, en me privant de ma barbe qui en était le complément indispensable, leur dis-je, je vais endosser de nouveau l'habit de soldat aux gardes françaises que j'avais lorsque j'entrai à Bordeaux, et je servirai dans vos rangs en bon Ormiste, après y avoir figuré comme aumônier : ça vous va-t-il, mes amis?

« Ils applaudirent tous à cette mâle résolution; mais je me gardai bien de tenir ma promesse.

« Le jour même, je me rendis chez ma dame; je lui contai ce qui m'était arrivé; elle m'avoua la part qu'elle y avait eue, et consentit, sans se faire trop prier, à me tenir caché dans son logis. »

Suzane de Lormont, la nouvelle conquête de d'Artagnan, était en effet complétement libre de ses actions, pour le moment, quoique mariée à un conseiller au parlement de Bordeaux. Le prince de Conti, ayant quelque intérêt à l'éloignement de M. de Lormont, l'avait chargé d'une mission en Flandre, auprès du prince de Condé, son frère, et le pauvre conseiller, sa mission terminée, trouvant à son retour la ville étroitement bloquée par le duc de Candale, n'avait pu y rentrer.

Il s'était réfugié à Libourne, où il attendait la fin de la guerre civile, dans des dispositions d'esprit assez mélancoliques; car il soupçonnait un peu les penchants de sa femme pour la galanterie, et les assiduités du prince lui revenaient d'une manière assez importune à la mémoire.

« J'étais toujours auprès d'elle, et mon changement de costume ayant singulièrement aidé à augmenter notre intimité, il me sembla que je pouvais, sans imprudence, aborder nettement la grande question. Je lui dis en conséquence que, si j'étais à sa place, je tâcherais de profiter des circonstances présentes ; qu'elle n'en aurait pas toujours d'aussi favorables, pour édifier sa fortune et paraître sur un théâtre plus digne de son mérite et de sa beauté.

« Ce début l'intéressant, elle me pressa de m'expliquer.

« Je lui dis alors que, possédant les bonnes grâces du prince de Conti, elle n'avait qu'à employer son crédit pour le faire rentrer dans l'obéissance qu'il devait au roi, et qu'en agissant ainsi, elle obtiendrait certainement de la cour une récompense proportionnée à un tel service.

« J'ajoutai qu'il lui serait facile de se procurer quelque bel établissement à Paris; que la cour pourrait aider son mari à acheter une charge de maître des requêtes, et que les occasions de faire un rapide chemin ne lui manqueraient plus dès qu'il aurait ainsi le pied à l'étrier.

« Comme exemple, je lui citai M. Le Tellier, qui, pour avoir rendu quelques légers services à feu M. Bullion, surintendant des finances, à l'époque où il n'était encore que simple procureur du roi au Châtelet, avait été tellement poussé par son protecteur, qu'on en avait fait d'abord un maître des requêtes, puis un secrétaire d'État, et que tout le monde s'attendait à le voir bientôt chancelier.

« La dame m'écoutait avec plaisir. Elle avait ouï dire que Paris était le paradis des femmes, et l'espoir d'y briller un jour la flattait singulièrement.

« Je ne tardai donc pas à la convaincre, il est même probable que je venais de prêcher une convertie. Néanmoins elle voulut que je lui eusse personnellement quelque reconnaissance de son acquiescement à mes propositions, et elle me déclara que son attachement pour moi la porterait seul à faire ce que je lui demandais.

« — Si je cède à vos désirs, me dit-elle en accompagnant ses paroles des plus tendres regards, c'est uniquement pour l'amour de vous. Ne m'avez-vous pas appris que le congé que vous avez obtenu n'est que de quatre mois, au bout

desquels, quoi qu'il arrive, vous serez obligé de quitter Bordeaux et de retourner à la cour? La pensée d'une telle séparation m'est odieuse. Voilà déjà un mois de passé, et les trois autres ne dureront guère pour mon cœur. Je n'ai plus rien à vous refuser; je m'abandonne entièrement à vous; écrivez à M. le cardinal Mazarin que je vais employer tout mon crédit et celui de mes amis à mener à bonne fin cette entreprise. »

Pendant que d'Artagnan gagnait ainsi Suzanne de Lormont, le poète Sarrazin travaillait le prince de Conti et lui faisait quelques ouvertures au sujet des projets matrimoniaux que l'ancien mousquetaire avait suggérés au cardinal.

Mazarin lui avait envoyé à cet effet les portraits de deux de ses nièces, Olympe Mancini et Anne-Marie Martinozzi; les *Mazarinettes*, comme les appelaient les frondeurs.

XXXVI

ANNE D'AUTRICHE EN LE CARDINAL MAZARIN. — UN PROBLÈME HISTORIQUE. — ÉTAIENT-ILS AMANTS, ÉTAIENT-ILS ÉPOUX? — CORRESPONDANCE AMOUREUSE. — SÉRAPHIN ET LE NUMÉRO 16. — LES SINGES ET LES NIÈCES. — LE MARIAGE DU DUC DE MERCŒUR. — LE PRINCE DE CONTI. — L'ABBÉ SARRAZIN ABORDE LA GRANDE QUESTION. — UNE BLONDE MERVEILLEUSE. — LE BEAU CANDALE. — SAUTERA-T-IL LE FOSSÉ ?

Les femmes jouaient un grand rôle dans les combinaisons politiques du cardinal Mazarin.

Il était en fonds pour cela, ses deux sœurs lui ayant donné, de leur mariage avec deux nobles romains, Girolamo Martinozzi et Lorenzo Mancini, sept nièces bien comptées :

Laure Mancini, qui fut duchesse de Mercœur;

Anne-Marie Martinozzi, qui devint princesse de Conti;

Laure Martinozzi, duchesse de Modène;

Olympe Mancini, comtesse de Soissons;

Marie Mancini, qui faillit devenir reine de France, et qui épousa le connétable Colonna;

Hortense Mancini, duchesse de Mazarin;

Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon.

Mazarin se les faisait expédier d'Italie au fur et à mesure de ses besoins, et il n'en avait encore que trois auprès de lui lors de ce dernier acte de la Fronde qu'on appela la Guerre des femmes.

Une *Mazarinade* intitulée : « Le ministre d'État flambé, » le constate en termes fort irrévérencieux :

Vos nièces, trois singes ragots
Qu'on vit nu[illegible] de la besace,
Plus méchantes que les vieux Goths,
Prétendaient ici quelque place;
Et vous éleviez ces magots
Pour nous en laisser de la race.
Elles avaient fait leurs adieux
A leurs parents de gueuserie,
Pour s'accoupler à qui mieux mieux
Aux Candales, aux Richelieux,
Aux grands maîtres d'artillerie,
Ravis de voir en d'autres lieux
Les singes et la singerie.

Mais, avant de parler des nièces de Mazarin et du mariage d'Anne-Marie Martinozzi avec le prince de Conti, il n'est pas hors de propos de

parler des relations du cardinal et de la reine Anne d'Autriche.

Ces relations sont restées un des problèmes de l'histoire galante et secrète du dix-septième siècle, et il est probable qu'on ne le résoudra jamais complétement.

Les Mémoires de l'époque s'en sont beaucoup occupés, cependant, et les témoignages ne manquent pas, mais ils ne sont pas d'accord. Passons-les rapidement en revue.

Madame de Motteville, femme de chambre d'Anne d'Autriche, a consacré dans ses Mémoires quelques lignes aux premiers rapports intimes de la reine et de son ministre.

« Il commença, dit-elle, à venir les soirs chez la reine, et d'avoir avec elle de grandes conférences; sa manière douce et humble, sous laquelle il cachait son ambition et ses desseins, faisait que la cabale contraire n'en avait quasi pas peur. »

Un jour, on l'avait vu s'élancer, comme un jeune page, par-dessus la portière du carrosse d'Anne d'Autriche, le laquais ne s'étant pas présenté à temps pour l'ouvrir.

On en avait fait une chanson, que les ennemis du cardinal fredonnaient dans les antichambres, et que l'on colportait sous le manteau :

Devant la reine Mazarin
A fait une trivelinade,
Il a sauté, comme Arlequin,
Devant la reine, Mazarin.

Les assiduités de Mazarin auprès de la reine en vinrent peu à peu au point que la pruderie de quelques dames de la cour s'en scandalisa.

La femme du secrétaire d État de Brienne, qui jouissait de la confiance de la régente, crut devoir prendre sur elle de la prévenir des bruits fâcheux pour sa réputation que ses ennemis répandaient partout.

Dans ses Mémoires, Louis-Henri de Loménie, fils de madame de Brienne, rapporte ainsi l'explication qui s'ensuivit, et qui eut lieu dans l'oratoire d'Anne d'Autriche.

« Quand ma mère eut cessé de parler, dit-il, la reine, les yeux baignés de larmes, lui répondit :

« — Pourquoi, ma chère, ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? Je t'avoue que je l'aime, et, je te puis dire, tendrement; mais l'affection que je lui porte ne va pas jusqu'à l'amour, ou, si elle y va sans que je le sache, mes sens n'y ont point de part; mon esprit est charmé seulement de la beauté de son esprit. Cela serait-il criminel? Ne me flatte point : s'il y a, dans cet amour, l'ombre d'un péché, j'y renonce, dès maintenant, devant Dieu et devant les saints dont les reliques reposent dans cet oratoire. Je ne lui parlerai plus désormais, je t'assure, que des affaires de l'État, et romprai la conversation dès qu'il me parlera d'autre chose. »

Mazarin parlait donc à la reine « d'autre chose. »

Nous avons encore les indiscrétions de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV, et qui avait donné, en plusieurs circonstances, à la régente, des marques d'un grand dévouement.

— Madame, lui dit-il un jour, tout le monde parle de Votre Majesté et de Son Eminence d'une manière qui doit vous donner à réfléchir; pardonnez-moi ma hardiesse, elle ne vient que de l'attachement le plus profond à votre personne.

A ces mots, Anne d'Autriche devint fort rouge et se mit dans une grande colère :

— C'est le prince de Condé, s'écriait-elle, qui me vaut ces calomnies et qui fait courir d'aussi méchants bruits. Le Prince est le plus vilain homme que je connaisse.

— C'est précisément parce que vous êtes entourée de gens malintentionnés, et que vous avez des ennemis, répliqua La Porte, que vous devez bien prendre garde de leur donner sujet de médire de vous.

« Après avoir bien battu les vitres de son éventail, ajoute La Porte, elle s'apaisa un peu; et je pris sujet de lui dire qu'elle avait un exemple bien récent pour sa conduite, savoir, celui de la reine-mère Marie de Médicis et du maréchal d'Ancre, et que les fautes qu'elle avait faites la devaient instruire pour les éviter elle-même.

« — Et quelles fautes? me dit-elle.

« — D'avoir fait mal parler d'elle et de cet Italien! Vous savez où cela mena le Concini.

« Je ne fus pas le seul qui donnai cet avis à la reine et qui lui rapportai l'exemple de feu la reine Marie de Médicis. M. Cottignon, mon beau-père, que j'introduisis un jour dans la chambre de Sa Majesté, suivant la franchise de son naturel, lui dit la chose devant le monde et avec bien moins de réserve. »



Voilà certes plus qu'il n'en faut pour ne plus mettre en doute les tendres sentiments que le cardinal avait inspirés à la reine.

Reste une autre question, et voici comment elle a été posée par un biographe des nièces de Mazarin (1).

Anne d'Autriche n'aimait-elle Mazarin que de la façon dont elle en parlait à madame de Brienne? N'était-elle amoureuse que de la beauté de son génie? Ce gracieux, ce bel homme qui faisait tant pour lui plaire, n'était-il pour elle qu'un grand politique et un ami charmant?

Richelieu, qui était plus grand encore, s'était mis à ses pieds comme l'autre, et elle ne l'avait point aimé. Ce puissant esprit l'avait si peu touchée qu'elle eut l'étourderie de se moquer de lui.

Anne d'Autriche avait-elle, d'ailleurs, ce qu'il faut pour se laisser prendre aux seules beautés de l'intelligence? Est-ce bien ainsi que son cœur espagnol entendait l'amour? Puis, l'intérêt de Mazarin se fût-il contenté d'un amour platonique?

(1) *Les Nièces de Mazarin*, Etudes de mœurs et de caractères au dix-septième siècle, par Amédée Renée.

Les calculs de l'un, la nature de l'autre devaient s'accorder assez bien.

Il est vrai que madame de Motteville, témoin grave à tous égards, dépose en faveur d'Anne d'Autriche; mais pouvait-on s'attendre qu'elle fût un témoin à charge envers sa maîtresse? Sa réserve était un devoir et n'est guère une autorité.

Ainsi, comme nous le disions plus haut, le doute n'est plus permis : amour platonique ou passion suivie de toutes ses conséquences naturelles, il est certain que le cardinal avait su toucher le cœur d'Anne d'Autriche, une Espagnole oisive, romanesque, qui, pendant vingt-huit ans, avait vécu entre Louis XIII, le morose, et Richelieu, l'implacable : deux figures bien maussades pour une femme que le séduisant George de Villiers, duc de Buckingham, avait failli mettre à mal aux premiers temps de son mariage.

Nous savons qu'Anne d'Autriche avait les mains fort belles, et que le vrai moyen d'entrer dans ses bonnes grâces consistait à affecter une grande admiration à cet endroit.

Si le marquis de Jarzé y avait échoué, c'est que le cœur de la régente était déjà pris.

On dit que Mazarin, au commencement de son ministère, s'enfermant souvent avec la régente, pour le conseil des affaires publiques, suspendait parfois l'entretien, et rêveur, admirait en silence ces mains divinement modelées, sans qu'Anne d'Autriche, qui s'apercevait bien du manége, songeât à le rappeler à ses devoirs politiques.

De ces deux mains, dont il paraissait si grandement amoureux, la reine avait-elle fini par lui donner la gauche?

La Palatine, duchesse d'Orléans, l'affirme dans sa correspondance. Elle prétend que la reine et Mazarin étaient mariés, le cardinal n'étant point prêtre.

De son temps, si nous l'en croyons, on montrait encore, au Palais-Royal, un petit escalier dérobé par où Son Éminence se rendait secrètement chez sa femme.

Les pamphlets de la Fronde sont encore plus précis. On y lit que la régente et Mazarin s'étaient liés par un mariage de conscience, devant un certain père Vincent, supérieur des Missions.

Il y a, en effet, dans la haute milice ecclésiastique, des cardinaux laïques; et, quoiqu'on ne possède aucun document certain à cet égard, il est possible que Mazarin fût du nombre de ces cardinaux, ainsi que le lui imputait une *Mazarinade* en vers de l'abbé de Laffemas :

> Vous êtes un grand cardinal,
> Un homme de haute entreprise ;
> Vingt fois abbé, prince d'Église,
> Quoique ne soyez *in sacris*,
> N'ayant ordre donné ni pris,
> Et n'ayant point le caractère,
> Non plus que l'art du ministère.

Cependant, ce mariage de la main gauche, dont il n'y a d'autres témoignages qu'un pamphlet anonyme et quelques lignes d'une lettre de la duchesse d'Orléans, écrite longtemps après la mort de la reine et celle du cardinal, est resté à l'état d'hypothèse historique. Il faut ajouter que la correspondance que Mazarin entretint, pendant son exil à Bruhl, durant les derniers troubles de la Fronde, avec Anne d'Autriche, est plutôt celle d'un amant qui veut se maintenir dans les bonnes grâces d'une femme romanesque, par l'exagération même de ses sentiments, que celle d'un époux dont les droits sont incontestables, et qui se repose sur le sacrement.

Il ne s'y trouve même pas un seul mot qui, de près ou de loin, fasse allusion à ce mariage de conscience dont la Palatine croyait pouvoir affirmer l'existence.

LETTRE DE MAZARIN A LA REINE ANNE D'AUTRICHE.

« Bruhl, 11 mai 1651.

« Mon Dieu, que je serais heureux et vous satisfaite si vous pouviez voir mon cœur.

« Vous n'auriez grand'peine, en ce cas, à tomber d'accord que jamais il n'y a eu une amitié approchant à celle que j'ai pour vous. Je vous avoue que je me fusse peu imaginé qu'elle allât jusqu'à m'ôter toute sorte de contentement, lorsque j'emploie le temps à autre chose qu'à songer à vous.

« Je voudrais aussi vous pouvoir exprimer la haine que j'ai contre ces indiscrets qui travaillent sans relâche pour faire que vous m'oubliiez et empêcher que nous nous revoyions jamais : en un mot, elle est proportionnée à l'affection que j'ai pour vous. Ils ont grand tort, s'ils espèrent voir en nous les effets de l'absence.

« Je crois votre amitié à toute épreuve, et

telle que vous me dites; mais j'ai meilleure opinion de la mienne, car elle me reproche à tout moment que je ne vous en ai pas donné d'assez belles marques, et me fait penser à des choses étranges pour cela, et à des moyens hardis et hors du commun pour vous revoir. Et si je ne les exécute, c'est que les uns sont impossibles, et les autres de crainte de vous faire préjudice.

« Car, sans cela, j'eusse déjà hasardé mille vies pour en pratiquer quelques-uns; et si mon malheur ne reçoit bientôt quelque remède, je ne réponds plus d'être sage jusqu'au bout, car cette grande patience ne s'accorde pas avec une passion comme la mienne.

« Peut-être j'ai tort, et je vous demande pardon; mais je crois que, si j'étais dans votre place, j'aurais déjà fait grand chemin pour donner à l'ami le moyen de me revoir. Mandez-moi, je vous prie, si je vous reverrai et quand, car cela ne peut durer de la sorte.

« Pour moi, je vous assure que cela sera, quand même je devrais périr. Le plus grand ennemi que j'aie au monde, je l'aimerai comme ma vie et du meilleur de mon cœur, s'il peut faire en sorte que je revoie *Séraphin.* »

Dans les lettres de Mazarin, *Séraphin* était un mot convenu qui signifiait Anne d'Autriche.

Dans les lettres d'Anne d'Autriche, le chiffre 16 voulait dire Mazarin.

BILLETS D'ANNE D'AUTRICHE AU CARDINAL MAZARIN.

« Le 30 juillet 1651.

« Je ne sais plus quand je dois attendre votre retour, puisqu'il se présente toujours des obstacles pour l'empêcher.

« Tout ce que je puis vous dire, c'est que je m'ennuie fort et supporte ce retardement avec beaucoup d'impatience; et si 16 (Mazarin) savait tout ce que je souffre, je suis assurée qu'il en serait touché.

« Je le suis si fort en ce moment, que je n'ai pas la force d'écrire longtemps, ni ne sais pas trop bien ce que je dis.

« Continuez de m'écrire aussi souvent, puisque vous me donnez du soulagement dans l'état où je suis.

« Je serai à vous jusqu'au dernier soupir.

« Adieu! Je n'en puis plus! »

Plus tard, dans des temps meilleurs, Anne d'Autriche écrivait encore à Mazarin les lignes suivantes. C'était au mois de juillet 1660; elle avait alors cinquante-huit ans bien sonnés; mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on dit que le cœur n'a pas d'âge.

« Votre lettre m'a donné une grande joie; je ne sais si je serais assez heureuse pour que vous le croyiez. Si j'avais cru qu'une de mes lettres vous eût autant plu, j'en aurais écrit de bon cœur; et il est vrai que de voir les transports avec lesquels on les reçut et je les voyais lire, me faisait fort souvenir d'un autre temps, dont je me souviens presqu'à tous moments, quoi que vous en puissiez croire.

« Si je pouvais aussi bien faire voir mon cœur que ce que je vous dis sur le papier, je suis assurée que vous seriez content, ou vous seriez le plus ingrat homme du monde, et je ne crois pas que cela soit. »

Revenons maintenant à la question des nièces et aux tentatives matrimoniales pratiquées par d'Artagnan et le poète Sarrazin sur la personne du prince de Conti; mais il nous faut, toutefois, avant de reprendre le fil de notre récit, dire encore quelques mots de ce qui s'était passé pendant l'exil du cardinal, dans cette ville de Bruhl où la reine adressait au cardinal de si langoureuses missives.

Au moment où la Fronde, qu'il croyait avoir complètement éteinte par l'arrestation des princes et ses intrigues avec le parti du coadjuteur, se rallumait plus furieuse que jamais, Mazarin avait auprès de lui, au Palais-Royal, trois de ses nièces : Laure et Olympe Mancini et Marie-Anne Martinozzi.

Laure Mancini était déjà fiancée au duc de Mercœur, le frère du duc de Beaufort, le roi des halles.

Les trois Italiennes avaient été élevées auprès du jeune roi, dont elles partageaient les jeux, et la reine-régente s'occupait d'elles comme de ses propres enfants; mais elles durent quitter Paris et se réfugier à l'étranger avec leur oncle, car la haine féroce dont les frondeurs étaient animés contre le cardinal s'étendit jusque sur ses nièces.

Mazarin aimait les pommades et les parfums; en sa qualité d'Italien, il raffolait aussi des limonades, dont il avait importé l'usage en France,

ainsi que de certaines pâtisseries de son pays et de ragoûts qu'on ne connaissait pas avant lui. Enfin son logis était encombré d'animaux de toutes sortes, et surtout de singes, qu'il affectionnait beaucoup, au point qu'il les laissait vaguer jusque dans son cabinet de travail.

Pommades, limonades, pâtisseries, ragoûts, parfums, les chiens, les singes et les nièces, servirent pêle-mêle de points de mire aux brocards des frondeurs, et les Parisiens, inondés de mazarinades, confondaient tout cela, n'étant pas bien sûrs que les trois jeunes Italiennes fussent autre chose que trois affreux singes ragots.

Quant au cardinal, le menu fretin des frondeurs était persuadé qu'il avait fait un pacte avec une magicienne calabraise, donnant son âme au démon Belzebut, à la condition de devenir le plus riche, le plus grand de l'Europe, aimé des plus belles femmes, et de mourir dans son lit.

Chassé de Paris par arrêt du parlement, au mois de février 1652, Mazarin s'était rendu d'abord au Havre, où étaient détenus le prince de Condé, son frère le prince de Conti et le duc de Longueville.

Le rusé Italien avait hâte d'augmenter les embarras de la Fronde momentanément victorieuse, en lui rendant sans le moindre retard trois chefs turbulents, que leur ambition aveuglait assez pour qu'ils fissent une foule de sottises.

C'était encore là ce que le cardinal appelait un « bon coup.»

Du Havre il s'était rendu à Péronne, où ses nièces qui avaient été heureusement soustraites à la fureur des Parisiens, le rejoignirent.

Il les conduisit à Sedan, et le maréchal Fabert, qui avait le commandement de cette place et qui était du parti de la reine contre les princes et le coadjuteur, consentit à leur donner asile.

Passant ensuite la frontière, le cardinal avait choisi pour sa retraite la petite ville de Bruhl, à quelques lieues de Cologne. Il s'y installa somptueusement, et les frondeurs s'aperçurent bientôt que, du fond de son exil, il gouvernait encore la France.

> Un bruit se répand dans la ville,
> Que l'esprit du gueux de Sicile
> Revient à la cour tous les jours;
> Pour chasser cet esprit immonde,
> Amis, il faut avoir recours
> A l'eau bénite de la Fronde.

Le mariage de la belle Laure Mancini et du duc de Mercœur semblait donc rompu. Mais à peine installé à Bruhl, le cardinal écrivit au fiancé, pour le sommer de tenir l'engagement qu'il avait pris.

A la surprise générale, au grand scandale des frondeurs, le fiancé s'exécuta; bravant les arrêts du parlement, ce petit-fils d'Henri IV s'en alla à Bruhl consommer son mariage.

Dès qu'il fut de retour à Paris, Condé l'accusa devant le parlement d'avoir enfreint les arrêts, pour avoir eu des relations avérées avec Mazarin et sa famille.

Comme pair de France, le duc de Mercœur dut comparaître devant les chambres assemblées. Il se tira d'affaire, en affirmant que son mariage avait eu lieu avant la fuite du cardinal, et qu'il s'était rendu en Allemagne, non pour voir le ministre exilé, mais pour embrasser sa femme.

Le parlement ordonna que le contrat de mariage lui serait présenté, et rendit un arrêt aux termes duquel défense expresse était faite à Laure Mancini d'entrer dans le royaume ou d'y séjourner sous prétexte de cette union.

Quant aux frondeurs, ils se consolèrent de ce petit triomphe de Mazarin, en rimant contre lui et sa famille une nouvelle chanson, qu'ils ne manquèrent pas d'envoyer au duc de Mercœur. Ils lui faisaient part d'une belle découverte, à savoir, que son beau-père, le seigneur Lorenzo Mancini, qui appartenait cependant à une vieille famille patricienne de Rome, avait été cocher et plâtrier.

> Ne vous sentez-vous pas toucher
> Qu'un petit-fils de Henri Quatre
> Prenne la fille d'un cocher
> Qui vendait autrefois du plâtre?

Mais les choses avaient bien changé depuis; Mazarin était rentré à Paris; Séraphin l'avait réinstallé dans les petits appartements du Palais-Royal, lui rendant peut-être la clef du mystérieux escalier dont parle la Palatine.

C'était maintenant contre le prince de Condé, rebelle à son roi et passé au service des Espagnols; contre le prince de Conti, assiégé dans la ville de Bordeaux révoltée, que le parlement lançait des arrêts, et les mêmes poètes qui avaient traité les nièces de Mazarinettes et de singes ragots, célébraient leur beauté et leur esprit.

Jeudy dans la maison du roi
Arrivèrent en bel arroi,
Les trois pucelles triomphantes,
Qui valent vraiment des infantes :
Mesdemoiselles Mancini,
Dont le mérite est infini.
. . . .
Les Mancines, les Martinosses,
Illustres matières de noces.

Voici dans quelles circonstances le poète Sarrazin avait entamé avec Conti la fameuse négociation pacifique et matrimoniale à laquelle il travaillait de concert avec d'Artagnan.

Le prince rentrait, ce jour-là, de fort méchante humeur; il revenait des remparts et avait assisté à un nouvel échec des Ormistes, dont les bandes indisciplinées, objet d'effroi pour la bourgeoisie bordelaise, perdaient toute leur jactance et lâchaient pied dès qu'elles se trouvaient en présence des troupes du roi.

A ses soucis politiques, car il prévoyait le moment où la ville serait forcée d'ouvrir ses portes aux soldats du prince de Candale, se joignaient de cruels soucis d'argent.

Le frère cadet du grand Condé avait eu pour parrain le cardinal de Richelieu. Ce parrainage, joint à la faiblesse de son organisation, avait influé sans doute sur la résolution que prit son père de le mettre dans l'Eglise. Ne le jugeant point propre à produire lignée, il comptait en faire un cardinal.

Conti fut pourvu, en conséquence, de riches abbayes, telles que celles de Saint-Denis, de Cluny, de Lérins, dont les revenus s'élevaient à plus de trois cent mille livres.

Mais, quoique d'Eglise, son tempérament le portait aux plaisirs, et l'influence de sa sœur, la belle duchesse de Longueville, qu'il aima d'une façon trop vive, si nous en croyons la chronique des ruelles, l'avait jeté dans la Fronde et en avait fait un chef de parti.

Or, les revenus de ses bénéfices ecclésiastiques ayant été confisqués depuis la rentrée de Mazarin au pouvoir, le prince de Conti, soit pour soutenir la guerre civile, soit pour satisfaire ses passions, avait été forcé de recourir aux emprunts.

Il était, en ce moment, littéralement criblé de dettes, et ne savait plus où donner de la tête.

En pénétrant dans son cabinet de travail, où Sarrazin s'occupait à rédiger quelque dépêche pour le prince de Condé, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis plus de deux semaines, Conti lança au loin son feutre, et se laissa tomber dans un fauteuil, dans l'attitude d'un homme désespéré.

— Bon! se dit à part soi l'abbé, qui jeta du côté du prince un regard furtif; les affaires vont mal, c'est le moment d'aborder la grande question.

Il se remit, néanmoins, à écrire. Conti ne soufflait mot, la tête penchée, les bras pendants, et l'on n'entendait que le petit bruit de la plume de l'abbé qui continuait à courir sur le papier.

— Que fais-tu donc là, Sarrazin? dit tout à coup le prince.

— Monseigneur, j'écris cette dépêche à votre frère, que vous m'avez ordonné de préparer.

Il y eut un nouveau silence. Au bout d'un instant, le prince reprit :

— Tu n'as donc pas été voir ce juif portugais, ce banquier du Chapeau-Rouge?

— Je vous demande pardon : je l'ai vu ce matin.

— Eh bien ! consent-il à me prêter ces mille pistoles?

— Comme je l'avais prévu, monseigneur, il n'y a rien à faire avec ce mécréant.

— Ezevédo me refuse les mille pistoles?

— Absolument : il prétend que sa caisse est vide, et que, pour peu que la paix tarde à se conclure, il en sera réduit à la besace, lui et tous ses confrères.

— Ah! le coquin! s'écria Conti; la semaine dernière, Dure-Teste a levé encore sur lui une contribution de huit cents écus.

— Précisément! Les Ormistes m'ont tout pris, m'a-t-il répondu; si M. le prince de Conti nous avait protégés contre les exactions de ces bandits, ce n'est pas mille pistoles, mais dix mille que je pourrais lui prêter en ce moment.

— Ah! les Bordelais estiment que je ne les ai pas assez protégés! Eh bien, ils verront, d'ici à quelques jours, quand je ne serai plus là pour maintenir cette canaille dans le devoir.

— Bravo ! monseigneur, voilà ce que j'appelle parler. Oui, vous avez raison; ils ne méritent pas d'avoir dans leurs murs un si grand prince. Vous leur avez tout sacrifié pour les soutenir dans leur rébellion, et ils vous paient par la plus noire ingratitude... Tenez, quand je songe qu'au lieu de commander à cette méchante populace, il ne tiendrait qu'à vous d'être à la tête d'une belle

armée, comme le duc de Candale, de reprendre à la cour le rang qui vous appartient, de jouir paisiblement de vos riches bénéfices, j'admire votre désintéressement... Car, enfin, que vous faudrait-il faire pour cela? moins que rien... Ah! si vous vouliez...

— L'abbé, interrompit le prince de Conti, où êtes vous allé, ce matin?

— Chez le juif portugais...

— Et chez madame de Lormont; j'en suis sûr au langage que tu me tiens.

— Il y a plus d'une semaine que je n'ai vu madame de Lormont.

— Tu mens!

— Je vous jure...

— Je te dis que tu mens, l'abbé, car tu viens de me répéter exactement les propres paroles qu'elle m'adressait encore hier au soir... Il y a du Mazarin là-dessous.

— Eh bien! oui! il y a du Mazarin, monseigneur, s'écria Sarrazin décidé à brûler ses vaisseaux. Je ne sais pas ce qu'a pu vous dire madame de Lormont, avec laquelle je ne me suis jamais entretenu d'un pareil sujet... mais je sais bien ce que le cardinal m'a écrit.

— Le cardinal t'a écrit! tu es en correspondance avec l'Italien! Ah! le traître! le coquin! répétait le prince, qui s'était levé et se promenait à grands pas, en proie à une vive agitation; à qui me fier, désormais, si ceux qui m'entourent sont vendus à mes ennemis! Il y a donc ici quelque émissaire de la cour! S'il me tombe sous la main, je le fais pendre.

Sarrazin laissa passer le premier feu : il connaissait le prince, et savait, par une assez longue expérience, que ces accès de colère ne lui duraient guère.

— Voyons, me répondras-tu! que t'a donné Mazarin, pour me trahir? ou plutôt, que t'a-t-il promis? car le rusé Mazare promet toujours plus qu'il ne tient.

— Monseigneur, dit alors l'abbé avec volubilité, Son Eminence sait qu'étant votre plus fidèle serviteur, je ne suis pas à vendre. Le cardinal ne m'a donc rien promis; mais, si vous consentiez à amener la soumission de Bordeaux, il vous offre l'épée de connétable, le gouvernement de la Guyenne, le commandement de l'armée de Catalogne, et la main d'une de ses nièces avec trois cent mille écus d'argent comptant; et, comme il est en fonds de belles filles à marier, il vous donne carte blanche pour choisir celle des Mancini ou des Martinozzi qui vous conviendra le mieux.

Conti, que ces offres brillantes avaient un peu radouci, partit, à ces derniers mots, d'un grand éclat de rire.

— Le cardinal n'est pas dégoûté, fit-il; s'allier aux Condé! peste! Pourquoi pas à la branche aînée des Bourbons... Il y viendra, morbleu, et nous verrons un jour quelque Mancine sur le trône de France.

— Il ne faut jurer de rien, monseigneur : Son Éminence n'a-t-elle pas déjà fait entrer dans sa famille un petit-fils de Henri-le-Grand!

— Mais que dirait mon frère, s'il nous entendait discuter sur un pareil sujet?

— Le tour de M. le Prince viendra un peu plus tôt, un peu plus tard : il finira comme vous par faire sa paix. Voulez-vous me permettre de vous exprimer mon opinion, monseigneur?

— Voyons ton opinion, Sarrazin.

— Puisqu'il y a un fossé à sauter, autant le sauter tout de suite.

— Que tiens-tu donc là, dans ta main, l'abbé? Serait-ce pas quelque message de l'Italien?

— Mieux que cela, monseigneur, répondit Sarrazin, tout en dépliant un petit paquet enveloppé dans une étoffe de soie.

Il en tira deux boîtes en forme de médaillons, qu'il présenta au prince.

— Qu'est-ce que cela?

— Voyez.

Conti ouvrit successivement les deux boîtes, qui renfermaient chacune une miniature.

C'étaient deux portraits de femme, ou plutôt de jeune fille, enchâssés dans un mince cercle d'or.

L'une, fort brune, avait le visage long, le menton un peu pointu, les yeux petits, mais d'une grande vivacité : peu de beauté, mais quelque chose de piquant et de spirituel.

L'autre était une véritable merveille, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et langoureux, aux traits fins et délicats, avec un teint de feuilles de roses broyées dans du lait.

Conti resta quelques instants en admiration devant le portrait de la délicieuse créature.

La brune était cette Olympe de Mancini, qui fut plus tard comtesse de Soissons; la blonde, Anne-Marie Martinozzi.

L'une et l'autre ne paraissaient pas avoir plus de quinze à seize ans.

— Eh bien ! qu'en dites-vous, monseigneur? fit Sarrazin qui devinait déjà, à l'air du prince, que sa cause était à moitié gagnée.

— Je dis que, si j'étais décidé à sauter le fossé, cette charmante fille ne m'en détournerait pas.

— Alors, il vous faudrait vous y décider promptement, sous peine de n'avoir plus le choix.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur le négociateur ?

— Parce qu'il y a déjà quelqu'un sur les rangs, paraît-il : quelqu'un de fort dangereux.

— Et ce quelqu'un se nomme ?

— M. le duc de Candale.

Le nom du duc de Candale avait tout particulièrement le privilége d'exaspérer le prince de Conti, chaque fois qu'on le prononçait devant lui.

Il était fort jaloux de ce gentilhomme accompli, favorisé de tous les dons de la nature et de la fortune, le plus aimable et le plus aimé des jeunes seigneurs de la cour de la régente.

Très-spirituel, très-passionné et très-brave, les dames se disputaient à l'envi la conquête du « beau Candale ; » il donnait le ton à la mode, et tout se portait *à la Candale* en ce moment, les chausses, les pourpoints, les plumes, les bottes et les nœuds d'épée.

Aussi, quand il mourut quelques années après, à Lyon, emporté par une fièvre maligne, à peine âgé de trente-huit ans, ce fut une explosion de douleur universelle... chez les dames ; et Saint-Évremond, qui avait été son ami, nous a conservé le témoignage de ce deuil public du beau sexe, dans ces lignes où se reflètent les mœurs d'une époque où la galanterie française eut sa plus luxuriante floraison.

« Les dernières années de sa vie, toutes nos dames jetèrent les yeux sur lui. Les plus retirées ne laissaient pas de soupirer en secret ; les plus galantes se le disputaient, aspiraient à le posséder, comme à leur meilleure fortune.

« Après les avoir divisées par des intérêts de galanterie, il les réunit dans les larmes, par sa mort.

« Celles qu'il avait aimées autrefois, rappelèrent leurs vieux sentiments, et s'imaginèrent perdre encore ce qu'elles avaient déjà perdu. Plusieurs, qui lui étaient indifférentes, se flattaient qu'elles ne l'auraient pas été toujours ; et, s'en prenant à la mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuraient cet homme si aimable, dont elles eussent pu être aimées.

« Enfin, il y en eut même qui le regrettèrent par vanité, et on vit des inconnues s'insinuer dans ce commerce de pleurs, pour s'en faire un mérite de galanterie. »

En apprenant que Candale avait levé les yeux sur cette aimable fille dont le séduisant portrait venait de l'impressionner si vivement, le prince ne put réprimer un mouvement de dépit.

— Sarrazin, mon ami, reprit-il en posant le portrait sur la table, il y a dans votre discours quelque chose de louche ; vous me trompez ou l'on vous trompe.

— Monseigneur, je ne vous ai dit que l'exacte vérité. D'ailleurs, il ne tient qu'à vous d'être fixé là-dessus, et le cardinal ne manquera pas de vous confirmer lui-même les propositions qu'il m'a chargé de vous faire, dès qu'il saura que vous avez quelque disposition à les écouter. De quoi vous ai-je parlé, après tout ? Les offres que l'on vous fait ont-elles donc de l'exagération, s'adressant à Armand de Bourbon, prince de Conti ? Mazarin est assez riche pour fournir la dot de trois cent mille écus : pour peu que vous marchandiez, je crois même, entre nous, que vous pourriez en tirer davantage... Eh ! cela vaut un peu mieux que les mille pistoles que vous a refusées le juif Azevédo. L'épée de connétable peut-elle être confiée à de plus nobles mains que les vôtres, et le gouvernement de la Guyenne ne vous revient-il pas de droit, si la cour vous doit la pacification de cette province ?

— Il ne s'agit pas de cela : tu m'as parlé aussi du duc de Candale comme d'un concurrent. Il ne me convient pas d'entrer en lutte avec ce petit gentilhomme. Puisque le cardinal a cru devoir accueillir ses prétentions à la main de cette merveilleuse beauté, je n'ai plus le choix, et je t'avoue franchement que la brune, Olympe Mancini, n'a rien qui me tente. Décidément, je ne sauterai pas le fossé : tu peux écrire la chose à Son Éminence.

— Vous y réfléchirez, monseigneur.

— C'est tout réfléchi : ne t'avise jamais de revenir sur cet entretien, si tu veux rester à mon service.

Conti jeta un dernier regard sur le portrait d'Anne-Marie Martinozzi, et laissa l'abbé continuer sa besogne de secrétaire, pour se rendre chez madame de Lormont.

— L'affaire est en bon train, murmura l'abbé, dès qu'il fut seul : ma pension est aux trois quarts gagnée, et d'Artagnan pourra repartir dans deux ou trois jours pour Paris, avec l'acquiescement du prince aux propositions de Son Éminence.

XXXVII

L'ESPION DU CARDINAL. — LAS FLORIDES DÉROULE SON CHAPELET AU PRINCE DE CONTI. — MADAME DE LORMONT DANS L'EMBARRAS. — UN MAUVAIS QUART D'HEURE POUR D'ARTAGNAN. — UNE PARTIE PERDUE. — RETOUR A PARIS. — TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN. — DERNIERS SOUPIRS DE LA FRONDE. — MARIAGE DU PRINCE DE CONTI. — D'ARTAGNAN Y GAGNE UN BREVET DE CAPITAINE ET LE POÈTE SARRAZIN UN COUP DE PINCETTES.

Le prince de Conti, enveloppé d'un large manteau de couleur sombre et le feutre rabattu sur les yeux, venait de quitter son hôtel, et se dirigeait d'un pas rapide vers le logis de sa maîtresse.

Il faisait déjà nuit, et les rues de Bordeaux étaient à peu près désertes.

Tous les hommes en état de porter les armes, incorporés dans la milice ou dans les bandes de l'Ormée, s'étaient rendus aux remparts et dans les postes avancés des faubourgs, de peur de quelque surprise nocturne de la part des troupes du duc de Candale, qui le jour même avaient failli pénétrer dans la ville, pêle-mêle avec les fuyards, à la suite du combat dont nous avons parlé. Quant aux vieux bourgeois, ils se tenaient claquemurés chez eux, gémissant en famille sur les malheurs du temps, sur les inconvénients de la guerre civile.

Ces précautions que prenait le prince pour se rendre incognito chez madame de Lormont, étaient donc à peu près inutiles en ce moment, sans compter que personne n'ignorait sa liaison avec la femme du conseiller ; mais il avait toujours eu un certain goût pour le mystère ; les plaisirs qu'il goûtait lui semblaient d'autant plus vifs qu'ils étaient plus cachés. Singulier mélange de hardiesse et de timidité, son caractère tenait à la fois de l'abbé et du soldat. On le voyait, à Bordeaux, dit un de ses biographes, passer du libertinage à la dévotion, puis retomber bientôt dans tous ses excès, pour retourner encore à la pénitence, comme ce frère Joyeuse dont parle Voltaire, « vicieux, pénitent, courtisan, solitaire, qui prit, quitta et reprit vingt fois la haire et la cuirasse. »

Ce que venait de lui dire Sarrazin le préoccupait beaucoup, et tout en marchant d'un pas précipité, glissant dans l'ombre le long des maisons, il repassait dans son esprit les offres brillantes que lui faisait le cardinal. Mais, en admettant qu'il se décidât lui-même à s'accommoder avec la cour, la duchesse de Longueville, sa sœur, et la princesse de Condé qui avaient voué une haine implacable à Mazarin, consentiraient-elles à lui livrer le dernier boulevard de la Fronde ?

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'au détour d'une rue, un particulier de haute taille, qui venait en sens inverse, le heurta violemment et faillit le faire choir.

— Ah ! le butor ! s'écria-t-il, tout en essayant



Le général Monk.

de reprendre son équilibre gravement compromis ; ce à quoi il n'aurait pas réussi, sans l'appui secourable que lui prêta l'auteur du choc malencontreux.

— Monseigneur le prince de Conti ! balbutia celui-ci, en portant la main à son feutre.

— Las Florides ! Comment, c'est toi ! Où cours-tu donc, avec ces allures d'ouragan ?

— Chez vous, monseigneur.

— Eh bien, tu ne m'y trouveras pas : bonsoir, je suis pressé !

— Monseigneur, il faut absolument que je vous parle.

— Alors, dépêche-toi. De quoi s'agit-il ? Craint-on quelque attaque cette nuit ?

— Monseigneur, ce que j'ai à vous apprendre demande de trop longues explications, pour que je puisse vous les donner ici ; d'ailleurs, j'ai des papiers de la plus haute importance à vous montrer.

— Viens me voir demain.

— Demain, il sera trop tard : nous sommes trahis ; il y a à Bordeaux un espion du cardinal, qui correspond avec le duc de Candale, et nous venons d'arrêter aux avant-postes un homme porteur d'une dépêche, où toute la trame est dévoilée.

Cette révélation de la présence à Bordeaux d'un espion de Mazarin, au moment même où Sarrazin venait de lui faire des ouvertures au nom de Son Eminence, interessait trop le prince

de Conti pour qu'il renvoyât au lendemain l'éclaircissement de cette affaire.

Il rebroussa donc chemin en compagnie de Las-Florides et regagna son hôtel.

— Monseigneur, commença le capitaine des Ormistes, il faut que vous sachiez d'abord que c'est moi qui suis le coupable.

— Que me chantes-tu là, et de quoi t'es-tu rendu coupable?

— D'avoir introduit à Bordeaux ce soldat aux gardes françaises.

— Un soldat aux gardes françaises?

— Mais qui aurait pu jamais supposer que ce maudit ermite fût vendu à nos ennemis?

— Un ermite, maintenant! Ah çà! mets un peu plus d'ordre dans ton récit.

— Vous avez bien entendu parler de l'ermite des Bien-intentionnés?

— L'homme au manteau.

— Précisément, monseigneur; ah! le chien d'ermite! c'est lui, j'en suis sûr maintenant, qui me fit tomber ce jour-là dans une embuscade, où nous laissâmes plus de deux cents des nôtres, tant de tués que de prisonniers.

— Las-Florides, je te le répète, mets de l'ordre dans ton récit; nous n'en finirons jamais, si tu ne changes de méthode oratoire.

— C'est pourtant bien clair, monseigneur. Un jour que nous occupions un poste avancé, sur la route de Bègle, il y a un mois de cela, nous voyons venir à nous un soldat aux gardes françaises; il s'était procuré, je ne sais comment, un sauf-conduit du général Dure-Teste; et comme nous l'interrogions sur les motifs qui l'amenaient à Bordeaux, il nous répondit que c'était sa ville natale, et que, fatigué de son métier de soldat, il venait chercher un refuge parmi ses compatriotes, puisqu'ils avaient eu le bon esprit de se révolter contre l'autorité royale.

— Abrége; Las-Florides, abrége!

— Monseigneur, si vous m'interrompez toujours, nous n'arriverons pas au bout.

— Enfin, ce soldat aux gardes?

— Que ne l'ai-je fait pendre sur l'heure, au lieu de donner dans le panneau, comme un imbécile! Bref, après avoir parlé de se faire capucin ou quelque chose d'approchant, à cause de la grande barbe qu'il portait, il finit par consentir à rester dans notre compagnie, comme une espèce d'aumônier; puis, un beau matin, il disparut, à la suite d'une bonne plaisanterie qui lui coûta sa barbe, son capuchon et son chapelet d'ermite.

— La peste t'étouffe, avec tes digressions biscornues! Où sont ces papiers si importants que tu m'as annoncés?

— Les voici!

— A la bonne heure : peut-être y verrai-je plus clair que dans ton imbroglio.

Le prince de Conti prit un papier que lui présentait le capitaine des Ormistes, et lut à haute voix ce qui suit :

« Faites savoir à Paris que l'affaire va toute seule, et que le dénouement est proche. L'anarchie la plus complète règne à Bordeaux. Ceux des membres du parlement qui sont restés ici, malgré l'ordre du roi qui leur enjoignait de se transférer à Agen, commencent à se lasser de leur rébellion. Les troupes du prince de Conti, composées pour la plupart de bandes indisciplinées commandées par deux vrais gibiers de potence, le général Dure-Teste et le capitaine Las-Florides...

— Comment dites-vous ça, monseigneur? interrompit Las-Florides.

— Commandées par deux gibiers de potence, le général Dure-Teste et le capitaine...

— J'avais parfaitement entendu. Ah! l'abominable gueux; l'infâme mazarin! Dans ma précipitation à vous apporter ce message, je ne l'avais lu qu'imparfaitement. Monseigneur, vous nous livrerez, je l'espère, l'espion du cardinal : c'est nous qui en ferons justice!

— Nous verrons ça plus tard : laisse-moi achever cette intéressante lecture.

La vérité est que Las-Florides, l'ancien boucher, qui n'était pas un grand clerc, n'avait pu déchiffrer qu'à moitié, malgré tous ses efforts, le message adressé par d'Artagnan au duc de Candale.

Le prince de Conti reprit donc sa lecture, mais tout bas cette fois; car, pendant que le capitaine des Ormistes exhalait son indignation, un rapide coup d'œil jeté sur les lignes suivantes lui avait montré qu'il y était encore beaucoup question de lui.

« Les troupes du prince de Conti sont livrées au plus profond découragement depuis que les deux mille pistoles fournies par le juif Azevédo vous ont livré le fort qui commande l'embouchure du fleuve. »

A ce passage de la dépêche, le papier faillit lui échapper des mains.

— Deux mille pistoles! murmura-t-il; le juif a trouvé deux mille pistoles pour l'ennemi, et il m'en a refusé à moi cinq cents!

— Vous dites, monseigneur? fit Las-Florides.

— Rien, rien!

« Le prince de Conti, lui-même, en est aux regrets; Sarrazin, qui l'a sondé adroitement, se croit sûr de réussir dans sa négociation; une personne qui le touche de près, qui exerce sur lui une grande influence, et avec laquelle je suis au mieux, lui a fait déjà quelques ouvertures qu'il a paru écouter sans montrer trop de répugnance pour un accommodement. Il faudrait maintenant se tourner du côté des autres chefs de la fronde bordelaise, s'aboucher avec la duchesse de Longueville, la princesse de Condé, Lenet et Marsin, agents de son mari; augmenter leurs défiances mutuelles, par des offres particulières, semer entre eux la zizanie; et si le prince de Conti venait par impossible à repousser les brillantes propositions du cardinal, la discorde, à défaut de l'hyménée, ne tarderait pas à livrer Bordeaux à la cour. »

— Comment ce papier est-il tombé dans tes mains? demanda le prince de Conti à Las-Florides.

— Ne vous ai-je pas dit que l'ermite, après avoir perdu sa barbe, avait repris ses habits de soldat aux gardes françaises?

— Tu ne m'en as pas soufflé mot; mais passe les détails, je t'en prie.

— Il nous avait promis de servir à l'avenir dans nos rangs en bon et fidèle Ormiste; mais le traître s'éloigna pour ne plus reparaître. Nous l'avions à peu près oublié, lorsque hier je le rencontrai sur les Quinconces, complétement transformé. Au lieu de sa vieille défroque de soldat, il avait un superbe pourpoint, des chausses, un feutre et un manteau à l'avenant. Malgré cette métamorphose, je le reconnus tout de suite. Il ne m'avait pas aperçu; je le fis suivre par un des nôtres, et nous découvrîmes qu'il logeait depuis quinze jours chez madame de Lormont.

— Hein! que dis-tu là? s'écria le prince de Conti: chez madame de Lormont! Rêves-tu?

— Je dis que, depuis quinze jours, madame de Lormont tient, caché dans son logis, cet espion du cardinal, un beau cavalier, ma foi, et dont je n'aurais jamais soupçonné la galante tournure sous la robe de capucin.

— Las-Florides, mon ami, savez-vous ce qui vous pend à l'oreille, si vous vous jouez de moi?

— Eh! n'avez-vous pas entre les mains la preuve du complot? Monseigneur, je n'ai jamais voulu que du bien à cette dame, qui m'a protégé auprès vous; je sais que vous lui portez de l'intérêt, et s'il ne s'était agi que d'une intrigue amoureuse, de quelque caprice de femme, pour ce beau cavalier qui en vaudrait vraiment la peine, je me serais bien gardé de songer à lui nuire dans votre esprit.

— Eh bien, j'aime ta franchise.

— Mais il s'agit maintenant de ma peau et de celle de mes compagnons, qui courraient grand péril si la ville était livrée aux troupes de M. de Candale. Quelques-uns des nôtres, que j'avais placés en embuscade près du logis de madame de Lormont, car je voulais avoir le cœur net, ont vu entrer et sortir, cette après-midi, un individu habillé en paysan. Ils se sont mis sur ses traces, l'ont suivi jusque dans les faubourgs, et, au moment où l'œil au guet, comme un homme qui craint d'être surpris, il essayait de franchir les avant-postes, ils l'ont arrêté, fouillé, ont trouvé sur lui ce papier; menacé de mort, il a tout avoué. L'espion lui avait remis ce message pour M. de Candale, avec dix écus, lui en promettant dix autres s'il en rapportait quelque réponse.

Le prince de Conti se promenait à grands pas, singulièrement troublé par tout ce que venait de lui dire le capitaine Las-Florides.

L'intrigue politique était flagrante; il ne pouvait la mettre en doute. La présence à Bordeaux d'un agent du cardinal, la conversation qu'il avait eue avec l'abbé Sarrazin, les insinuations de sa maîtresse qui, depuis quelque temps, ne cessait de lui parler des embarras de sa situation, des avantages qu'il pourrait obtenir de la cour, si l'on entamait avec elle quelque négociation en vue d'un accommodement, le message qu'il tenait: tous ces fils se rattachaient à une trame habile ourdie par Mazarin. Mais l'intrigue politique ne se compliquait-elle pas d'une intrigue de galanterie?

Or, le prince était fort enclin à la jalousie; et, quoique sa passion pour la belle Suzanne commençât un peu à s'émousser, il se sentait mordu d'un vif dépit, à la pensée que, depuis quinze jours, elle donnait asile à ce mystérieux person-

nage, dont Las-Florides, en deux mots, lui avait fait un portrait fort avantageux.

Il se rappela tout à coup une circonstance qui lui avait déjà inspiré quelques vagues soupçons.

Ayant remarqué chez madame de Lormont des objets de toilette, étoffes et dentelles, totalement étrangers à l'industrie bordelaise et qui ne pouvaient venir que de Paris, sa maîtresse qu'il avait interrogée sur leur origine, s'en était tirée par des explications assez embarrassées, et non sans rougir un peu.

Décidément, l'ambassadeur du cardinal était doublé d'un amant.

L'amour-propre s'en mêla alors.

On trompe sans le moindre remords une femme qui vous aime ; mais on ne supporte pas d'être trompé par une femme que l'on n'aime plus, quand on n'a point encore rompu définitivement avec elle.

Du dépit, le prince passa à la colère.

— Las-Florides, dit-il tout à coup en s'arrêtant devant le capitaine des Ormistes, qui le suivait d'un regard inquiet, ne sachant encore quel parti il allait prendre, Las-Florides, tu vas me suivre chez madame de Lormont.

— Je suis à vos ordres, monseigneur; mais ne craignez-vous pas que ma présence...

— Peux-tu m'avoir sur l'heure une dizaine de tes hommes, les plus solides?

— Je les prendrai en passant au poste de la douane : il y en a toujours là un certain nombre pour surveiller la rivière.

Le prince et le capitaine des Ormistes se mirent en route ; la porte de la douane fournit les dix hommes dont ils avaient besoin. Quand ils furent près du logis de madame de Lormont, le prince ordonna à Las-Florides de l'attendre devant la porte et de se tenir prêt à monter au premier signal.

D'Artagnan était en ce moment auprès de Suzanne, sans se douter le moins du monde de l'orage qui s'apprêtait à fondre sur lui.

Pendant que le prince de Conti recevait de Las-Florides les singulières révélations que l'on vient de lire, l'abbé Sarrazin lui avait fait tenir par un valet de confiance un billet dans lequel il lui apprenait que son maître connaissait enfin les projets du cardinal à son égard, et ne s'en était pas montré trop effarouché.

N'était-il pas temps d'instruire madame de Lormont de la tentative matrimoniale, et de l'intéresser à sa réussite, en lui démontrant que la reconnaissance personnelle du cardinal s'ajouterait à celle de la cour, si elle aidait à cette seconde négociation, comme elle avait consenti à aider à la première?

— Ma chère Suzanne, lui dit-il, avez-vous réfléchi quelquefois au dénouement prévu que doit avoir, un peu plus tôt, un peu plus tard, votre liaison avec le prince de Conti?

— Ce n'est pas de son départ de Bordeaux que vous voulez parler?

— Non, mais de son mariage.

— Cela m'inquiétait un peu, je l'avoue, avant de vous connaître.

— Et, depuis?

— Je ne dis pas que cela me soit devenu complétement indifférent ; mais cela m'inquiète moins.

— Vous êtes adorable.

— Je vous aime, voilà tout

— Eh bien, ma chère Suzanne, je n'ai plus aucun scrupule à vous apprendre la chose.

— Comment! le prince va donc se marier? s'écria-t-elle avec quelque émotion.

— Ce n'est pas encore fait, répondit-il; mais on y travaille.

— Et qui y travaille, s'il vous plaît?

— L'abbé Sarrazin et moi : il faut nous aider.

— Vous aider à marier le prince! pour cela, non! n'y comptez pas.

— Il le faut, pourtant

— Et pourquoi le faut-il?

— Pour que les charmants projets que nous avons formés se réalisent; pour que vous veniez habiter Paris; pour que cet avenir que j'ai fait briller à vos yeux se réalise enfin.

Et il ajouta plus bas, en entourant de son bras la taille de madame de Lormont et en effleurant de ses lèvres les plus belles épaules du monde :

— C'est le seul moyen de ne plus nous séparer... Suzanne, ne m'as-tu pas dit qu'il te serait désormais impossible de vivre sans moi?

— Mais ne suffit-il pas pour cela que le prince fasse sa paix avec la cour?

— Sans doute.

— Eh bien?

— Ce mariage est une des conditions de l'accommodement. Le cardinal Mazarin offre une

de ses nièces au prince de Conti. Sarrazin lui en a parlé aujourd'hui.

— Et il accepte! fit-elle avec une nuance de dépit.

— Il n'a pas refusé.

Madame de Lormont semblait réfléchir.

— Ah! que j'ai été folle de croire qu'il pouvait y avoir un seul mot de vrai dans votre roman, fit-elle soudain, en partant d'un éclat de rire.

Mais on sentait que ce n'était qu'une gaieté factice, et qu'une larme n'était pas bien loin.

— Que voulez-vous dire, madame? répliqua d'Artagnan.

– M'avez-vous assez abusée, avec cette histoire de portrait, avec cette grande passion qui vous avait fait braver tant de périls, surmonter tant d'obstacles pour vous rapprocher de moi. Vous n'êtes venu à Bordeaux que pour remplir les ordres du cardinal : tout cela m'apparaît clairement aujourd'hui. Vous ne me connaissiez pas, vous ne m'aviez jamais vue, pas même en peinture; vous ne vous doutiez même pas que j'existasse. Monsieur d'Artagnan, j'en appelle à votre honneur.

— Eh bien, oui, madame : j'avoue ma supercherie; je vous ai trompée un instant; mais je ne vous trompe plus, en vous disant que je vous aime, que cette passion romanesque que j'ai feinte, pour avoir accès auprès de vous, est devenue un amour profond, ardent, que vous me rendriez le plus malheureux des hommes en me fermant votre cœur, après m'en avoir prodigué les trésors dans les heures rapides et délicieuses que j'ai passées près de vous... près de toi, Suzanne. Aide-moi à les prolonger, à les renouveler sans cesse, à renouer bientôt à Paris ces liens, sans lesquels l'existence me deviendrait insupportable... Suzanne, me le promettez-vous?

— Ah! je suis trop faible... Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

— Ma Suzanne, je te jure que tu ne t'en repentiras pas.

Un bruit formidable les arracha à la plus douce des extases.

On frappait de main de maître, à la porte du logis qui donnait sur la rue.

— Le prince! s'écria madame de Lormont, en se dégageant des bras de d'Artagnan.

— Ce ne peut être lui : ne m'avez-vous pas dit qu'il ne viendrait pas ce soir.

— Mais qui, alors, à cette heure?

— Peut-être l'homme que j'ai chargé d'un message pour le duc de Candale.

— Il ne saurait encore être de retour.

— Quelque obstacle... un accident qui lui sera arrivé!

— N'importe!... Partez, rentrez dans votre appartement!

D'Artagnan était déjà sur le seuil de la chambre. Il allait gagner un couloir qui communiquait avec son appartement, lorsque la camériste de madame de Lormont surgit tout à coup devant lui, et, sans prononcer un mot, mais exprimant suffisamment par son geste et le jeu de sa physionomie ce qui se passait, elle le repoussa dans la chambre dont elle referma la porte.

Le prince de Conti gravissait lentement l'escalier derrière elle.

— C'est donc lui! fit madame de Lormont, pâle et tremblante.

— Il paraît bien.

— Il faut vous cacher... Tenez, là! venez!

D'Artagnan ne paraissait pas pressé d'obéir.

— Mais dépêchez-vous donc, ajouta-t-elle d'une voix basse et haletante : je l'entends sur le palier.

— Encore quelque armoire, n'est-ce pas? Non, merci! J'ai la plus profonde répulsion pour ce meuble, depuis que j'ai failli y étouffer, dans une circonstance à peu près semblable.

— Eh! qui vous parle d'une armoire! C'est mon cabinet de toilette.

A peine d'Artagnan eut-il disparu au fond du cabinet, que la porte s'ouvrit :

— M. le prince de Conti! dit la camériste.

Le prince jetait autour de lui des regards soupçonneux, inspectant tous les coins de la chambre.

Madame de Lormont, qui avait recouvré sa présence d'esprit, s'avança vers lui, gracieuse, souriante :

— Vous me causez la plus agréable des surprises, mon prince, car je ne vous attendais pas ce soir, lui dit-elle.

Le prince de Conti l'écarta doucement, quitta son manteau, s'assit dans un fauteuil, croisa les jambes, et lui dit fort tranquillement :

— Madame, voudriez-vous bien m'apprendre

le nom de l'homme que vous tenez caché chez vous depuis quinze jours?

— Un homme caché chez moi! balbutia madame de Lormont, qui perdit aussitôt toute son assurance; un homme caché chez moi! répéta-t-elle, cherchant dans son trouble quelque réponse à cette question foudroyante; je ne sais vraiment... Pouvez-vous croire? Je vous assure qu'on vous a trompé?

— Ainsi, vous refusez de me répondre.

— Mais, en vérité, que voulez-vous que je vous dise! Je suis toute bouleversée d'une semblable accusation.

— Ecoutez-moi bien, madame : vous voyez que j'y mets tout le calme possible. En venant ici, j'avais encore quelque doute, je l'avoue : il ne m'en reste plus maintenant; votre trouble, votre pâleur ne m'en apprennent que trop. Cet homme ne saurait être qu'un amant ou un espion.

— Un amant!... un espion!... Comment, vous supposeriez...

— Peut-être l'un et l'autre. Voulez-vous, encore une fois, me dire le nom de cet homme!

— Je vous jure...

— Vous persistez à nier... Alors ne vous en prenez qu'à vous des ennuis que je voulais vous éviter.

— Qu'allez-vous faire, mon Dieu?

— Moi, madame, je vais me retirer... Mais Las-Florides est certain que vous avez donné asile à un espion qui travaille à livrer Bordeaux au duc de Candale. Il est là, dans la rue, avec une douzaine de ses Ormistes les plus déterminés, et n'attend que mon départ pour pénétrer dans cette maison, la fouiller de fond en comble et faire justice du coupable.

Il s'était levé et s'apprêtait à partir. Madame de Lormont, au comble de la terreur, se précipita sur lui; elle s'efforçait de le retenir, le conjurant les larmes aux yeux de lui éviter un tel affront, se tordant les bras de désespoir.

— Vous voyez bien que je ne me suis pas trompé, s'écria le prince de Conti, c'est pour lui que vous tremblez : ce misérable aventurier est votre amant!

Caché dans le cabinet, séparé seulement par une mince cloison des deux interlocuteurs, d'Artagnan n'avait pas perdu un mot de cette scène.

Ce fut pour lui un assez mauvais quart d'heure à passer; et quoiqu'il eût couru déjà pas mal d'aventures, il ne se souvenait pas de s'être jamais trouvé dans une situation plus critique.

Heureusement, il avait son épée, il était bien décidé à vendre chèrement sa vie, et si le prince réalisait la menace qu'il venait de faire à madame de Lormont, de livrer le logis à la bande de Las-Florides.

D'Artagnan, cependant, ne voulait rien précipiter; quelque incident imprévu pouvait encore conjurer le péril dont il était menacé; mais quand il entendit le prince de Conti le traiter devant sa maîtresse de misérable aventurier, il lui fut impossible de se contenir davantage.

La porte vitrée qui fermait le cabinet vola en éclat, et d'Artagnan apparut l'épée à la main.

Madame de Lormont poussa un cri d'effroi; le prince tira son épée, et les deux rivaux se toisèrent un instant du regard.

— Monsieur le prince de Conti, dit enfin d'Artagnan d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, mais où vibrait une sourde colère, celui que vous venez d'insulter est gentilhomme comme vous. Votre maison est plus illustre que la mienne, je le veux bien; mais tout ce qui appartient à la vieille noblesse de France et de Navarre se vaut, et le roi lui-même n'est que le premier gentilhomme du royaume. Vous me devez une satisfaction, pour les paroles malsonnantes que vous avez prononcées.

— Votre nom, monsieur, s'il vous plaît?

— D'Artagnan, lieutenant aux gardes.

— Eh bien, monsieur le lieutenant aux gardes, veuillez commencer par rengainer; vous n'avez pas la prétention, je suppose, de me faire croiser le fer sous les yeux de madame de Lormont.

Il remit lui-même l'épée au fourreau; d'Artagnan, après un moment d'hésitation, fit comme lui.

— Je vous reconnais maintenant, lui dit le prince; vous avez un peu aidé Guitaut et Comminges à nous arrêter au Palais-Royal, M. le prince de Condé, M. de Longueville et moi. Vous êtes cet ancien mousquetaire qui fit quelque bruit sous le feu cardinal, et que M. Mazarin a attaché à son service.

— Je ne sers que le roi et la reine régente, monsieur, et je ne sache pas que j'aie à rougir d'un tel service.

— Soit, monsieur d'Artagnan! Et c'est pour

servir Leurs Majestés que vous êtes entré comme un espion dans cette ville.

— Rayez, s'il vous plaît, ce mot d'espion, monsieur le prince de Conti. Je suis venu à Bordeaux porteur de propositions fort honorables pour ceux qui les accepteront, et vous devez en savoir quelque chose, les ayant entendues de la bouche de votre secrétaire, l'abbé Sarrazin, qui les tenait de moi.

A cet argument *ad hominem*, le prince de Conti se mordit les lèvres. Le dialogue menaçait de prendre une tournure qui ne lui convenait pas, ne voulant encore s'engager à rien, quoique le message intercepté par Las-Florides lui eût donné beaucoup à réfléchir.

Il en savait assez sur la mission politique de d'Artagnan; quant à son intrigue amoureuse avec madame de Lormont, il ne se souciait plus de l'approfondir. Son premier mouvement de dépit et de colère était passé; les intérêts de son ambition lui commandaient d'oublier les petites blessures de son amour-propre, et de ne pas compliquer la situation par les embarras que lui susciterait très-certainement un acte de violence contre l'émissaire du cardinal.

Son plan était fait : se débarrasser de d'Artagnan en le renvoyant à Mazarin, sans lui laisser deviner ses dispositions d'esprit, et se réserver ainsi toute liberté d'action, pour accepter ou rejeter plus tard des offres dont il voulait peser à loisir les avantages et les inconvénients.

— Monsieur le lieutenant aux gardes, dit-il, je veux bien reconnaître que les paroles que j'ai prononcées n'ont rien qui puisse vous être appliqué; ne m'en demandez pas davantage pour le moment, et tenez-vous heureux de la modération dont je veux user à votre égard.

Il pria alors madame de Lormont de lui faire donner ce qu'il fallait pour écrire, traça quelques lignes qu'il signa, et dit ensuite à d'Artagnan :

— Vous comprenez, n'est-ce pas, qu'après ce qui s'est passé ici, vous ne pouvez demeurer plus longtemps à Bordeaux. Voici un sauf-conduit qui vous permettra de gagner cette nuit le camp de M. de Candale. On vous donnera un cheval, et Las-Florides vous accompagnera jusqu'aux avant-postes. Monsieur d'Artagnan, je vous charge d'une manière spéciale de dire au cardinal Mazarin qu'il ait garde de recommencer ces intrigues qui ne sauraient aboutir à aucune conclusion favorable. Faites-lui bien sentir, comme l'ayant entendu de ma propre bouche, que mes intérêts, ceux de madame de Longueville, ceux de la princesse de Condé, sont liés aux intérêts de mon frère, et que nul accommodement ne se fera entre moi et la cour sans que le prince de Condé y ait la part que lui assure son titre de chef de notre maison.

D'Artagnan, la nuit même, sortait de Bordeaux, accompagné de Las-Florides qui ne le quitta qu'à une certaine distance de la ville.

Le capitaine des Ormistes avait toujours sur le cœur les tours que lui avait joués l'ermite des « Bien-intentionnés » et le faux soldat aux gardes. Il lui en voulait surtout de ce passage de la dépêche interceptée, où il était traité de gibier de potence; mais il avait dû obéir aux ordres du prince de Conti qui n'entendait pas raillerie, et ne laisser rien paraître de sa rancune.

Après avoir passé deux jours au camp du duc de Candale, d'Artagnan se mit en route pour Paris, assez mécontent de sa mission, malgré le souvenir des heures charmantes que lui avait accordées Suzanne de Lormont; mais il considérait la partie comme perdue, et voyait s'évanouir ainsi toutes les espérances qu'il avait fondées sur la reconnaissance du cardinal.

En passant à Blois, il s'informa de Julie d'Aubusson; on lui apprit son mariage avec Porthos.

D'Artagnan se rendit au château qu'habitaient les deux époux.

Porthos goûtait paisiblement auprès de sa chère Julie un bonheur que lui rendait plus précieux encore le souvenir de ses longs chagrins, bien décidé d'ailleurs à ne plus quitter une retraite embellie par l'amour.

— Faites comme moi, dit-il à d'Artagnan, qui lui avait raconté les derniers épisodes de son existence toujours aventureuse, ses ennuis, ses déceptions, les déboires de son ambition et le vide de son cœur, au milieu de tant d'intrigues galantes et de ces liaisons presque aussitôt rompues que formées; cherchez une femme qui vous aime, qui vous comprenne, qui n'ait jamais donné à d'autres les trésors de son âme, et quand vous l'aurez trouvée, venez auprès de nous; l'amitié et l'amour vous feront des jours calmes et heureux.

— Si Gabrielle ne m'avait pas été ravie, lui répondit d'Artagnan, ce rêve pourrait peut-être

se réaliser; c'est la seule femme que j'aie véritablement aimée, et je n'en aimerai jamais d'autres comme elle.

Il fallut enfin se séparer. Une semaine s'était déjà écoulée dans les douces effusions de l'amitié, et, quoique les nouvelles qu'il avait à lui apporter ne fussent rien moins que satisfaisantes, d'Artagnan ne pouvait tarder plus longtemps à aller rendre compte au cardinal des résultats de sa mission.

Dès son arrivée à Paris, il se rendit au Palais-Royal, fort inquiet de l'accueil que Mazarin allait lui faire.

Quelques gentilshommes groupés dans l'antichambre de Son Eminence, attendant qu'il revînt du conseil, s'entretenaient des événements du jour.

Il était question de Bordeaux, des Ormistes, du prince de Conti, de la duchesse de Longueville.

D'Artagnan, qui se tenait un peu à l'écart, prêta l'oreille, car le sujet l'intéressait.

— Oui, messieurs, disait un des interlocuteurs, la nouvelle est certaine, et je la tiens du secrétaire même du cardinal; la Fronde vient de rendre le dernier soupir, et le royaume est complétement pacifié. Bordeaux a ouvert ses portes aux troupes de M. de Candale; la princesse de Condé a reçu l'autorisation de rejoindre son mari en Flandre avec son fils et ses partisans les plus notables; la duchesse de Longueville est exilée dans ses terres. Une amnistie générale est accordée pour Bordeaux et les petites villes environnantes qui ont trempé plus ou moins dans la rébellion; il n'y a d'excepté qu'un certain Dure-Teste, chef des Ormistes, et cinq de ses complices les plus coupables, dont on doit faire un exemple; on les pendra haut et court, à moins qu'on ne les roue.

— Et M. le prince de Conti? demanda un autre gentilhomme.

— Le prince de Conti a fait sa paix avec le cardinal, et l'on ajoute qu'il pourrait bien suivre l'exemple du duc de Mercœur.

— Ce qui signifie?

— Qu'il épouserait une des nièces de Son Eminence, Olympe Mancini ou Anne-Marie Martinozzi, probablement cette dernière, qui est la plus jolie.

— Mademoiselle Martinozzi n'a-t-elle pas déjà été promise à M. de Candale?

— Oh! le beau Candale, la coqueluche des ruelles, n'est pas aussi pressé que cela d'enchaîner sa liberté : il céderait volontiers son tour au prince de Conti.

D'Artagnan n'avait pas assez de ses deux oreilles pour écouter.

— Tout est bien qui finit bien! dit-il à part soi. Décidément je suis un grand ambassadeur! et si Son Eminence mesure la récompense au service, un brevet de capitaine aux gardes est le moins qu'il puisse m'offrir.

Les fiançailles du prince de Conti et d'Anne-Marie Martinozzi eurent lieu quelque temps après, au palais de Compiègne. La fête fut magnifique, et celles des nièces du cardinal qui étaient encore à marier l'embellirent par leur présence.

Le jeune roi se montrait alors fort empressé auprès d'Olympe Mancini, et les courtisans de la fortune de Mazarin entrevoyaient déjà la possibilité d'une alliance encore plus illustre que celle l'on allait célébrer.

Anne-Marie Martinozzi, dit la *Gazette*, dans son récit des fêtes de Compiègne, était vêtue d'un habit de velours noir, étincelant de l'éclat des diamants dont il était couvert. Le lendemain, à la cérémonie du mariage, elle portait un habit de brocatelle tout enrichi de perles. Le soir, on joua le *Cid* de Corneille.

La récompense sur laquelle comptait d'Artagnan suivit de près le mariage du prince de Conti. On lui expédia un brevet de capitaine aux gardes; mais il reçut en même temps un billet de M. de Bartillac, trésorier de la reine, qui l'invitait à verser, dans les quarante-huit heures, la somme de vingt mille livres entre ses mains, comme finance de brevet.

Il court chez Mazarin, lui exposer qu'il n'était pas en mesure de payer une si grosse somme; mais le cardinal fut inflexible.

— De quoi vous plaignez-vous, monsieur d'Artagnan, lui répondit-il, personne n'a été encore aussi favorablement traité que vous. Un brevet de capitaine aux gardes vaut au bas mot soixante mille livres; en ne vous en demandant que vingt mille, je vous fais un véritable cadeau. Les besoins de l'Etat exigent que nous tirions quelque secours de toutes les charges qui viennent à vaquer, et si vous ne pouvez vous exécuter, vous garderez votre lieutenance.



D'Artagnan se livrait à d'actives démarches pour emprunter sa finance, lorsqu'un grison se présenta chez lui, porteur d'une lettre, où on lui offrait de le tirer d'embarras : mais à quel prix?

Une femme qui avait fait beaucoup parler d'elle à la ville et à la cour par ses galanteries, lui écrivait :

« Vous savez qui je suis, et je vous l'apprendrais au besoin, car j'ai horreur du mensonge; mais considérez que, s'il n'a pas quelque bien, le plus honnête homme du monde ne saurait faire son chemin dans le siècle où nous sommes. Je possède vingt mille livres de rentes, en bons contrats, quantité de meubles, de vaisselle d'argent, et dix mille écus comptant dans mon cabinet. On s'accorde généralement à me reconnaître quelques charmes, et je suis d'âge encore à ne pas effrayer un beau cavalier comme vous. Si donc vous tenez à payer ce que le cardinal vous demande pour votre brevet de capitaine, tout ce que j'ai est à votre service, et il ne vous en coûtera qu'un oui devant un prêtre. Quantité de gens de la cour, que je pourrais vous nommer, n'ont pas hésité à me mettre à la main le

même marché que je vous offre aujourd'hui; mais ils n'avaient pas le don de me plaire, et je me sens une grande inclination pour vous. »

D'Artagnan eût certainement accepté quelque prêt d'une maîtresse, comme il l'avait déjà fait avec la femme de maître Jolly; mais la dame tenait au sacrement : il refusa.

Hugues de Lionne, marquis de Berny, secrétaire et ministre d'État, vint heureusement à son secours et lui prêta les vingt mille livres qu'il porta sur l'heure au cardinal.

L'abbé Sarrazin, qui avait pris une bonne part aux négociations du mariage du prince de Conti, fut moins heureux que lui.

Malgré la beauté et les vertus de sa femme, le prince de Conti ne tarda pas à se repentir de cette union.

D'abord il était fort jaloux, comme nous l'avons dit, et les charmes de la blonde Martinozzi lui suscitaient mille inquiétudes.

On racontait qu'ayant rencontré un jour le marquis de Vardes, il l'avait invité à monter dans son carrosse et à l'accompagner dans sa promenade.

Vardes s'en était excusé, sous prétexte que sa toilette était trop négligée; que, revenant de la chasse, il se sentait très-fatigué et qu'il allait se mettre au lit.

Une demi heure après, le prince, rentrant chez lui, trouvait auprès de sa femme, qui était couchée, le marquis de Vardes dans la plus brillante toilette et lui contant des douceurs.

Mais le prince avait d'autres motifs de mécontentement.

Le cardinal, après avoir trouvé moyen, par quelqu'une de ces supercheries qui lui étaient familières, de rogner la dot promise et de la réduire à deux cent mille écus, s'était dispensé de lui faire donner l'épée de connétable. Il n'avait eu que le gouvernement de Guyenne et le commandement de l'armée de Catalogne.

Un jour qu'il reprochait amèrement à son secrétaire de l'avoir poussé à ce mariage, dont il n'avait pas retiré tous les avantages que Sarrazin avait fait briller à ses yeux, celui-ci ayant répliqué par quelques paroles peu mesurées, le prince, qui était en train de tisonner, se retourna furieux, et lui lança les pincettes à la tête.

Le coup fut si violent, que le pauvre abbé en mourut, ce qui donna lieu à ce quatrain :

Deux charmants, deux fameux poètes,
Disciples de Marot : Ducerceau, Sarrazin,
Ont éternisé les pincettes,
Le premier par ses vers, le second par sa fin.

XXXVIII

UN CANONICAT D'ÉPÉE. — D'ARTAGNAN EN CAMPAGNE. — UNE HARANGUE PARLEMENTAIRE, LA CRAVACHE A LA MAIN. — RÉTABLISSEMENT DE LA COMPAGNIE DES MOUSQUETAIRES. — D'ARTAGNAN FINIT PAR EN OBTENIR LA SOUS-LIEUTENANCE. — LES PETITS MOUSQUETAIRES. — L'ENTRÉE TRIOMPHANTE DE LEURS MAJESTÉS DANS LA VILLE DE PARIS. — D'ARTAGNAN ET LE SURINTENDANT FOUQUET. — UNE NOUVELLE MISSION EN ANGLETERRE.

En prêtant à d'Artagnan les vingt mille pistoles dont il avait besoin pour payer la finance de sa charge, M. de Lionne lui avait dit en riant :

— Vous voilà maintenant en passe de devenir quelque chose : on commence à voir clair dans sa fortune, quand on est capitaine aux gardes; une fois parvenu à cette charge, il est rare que l'on n'en sorte pas avec quelque bon gouvernement. Dans le métier des armes, un gouvernement de ville est comme un canonicat pour les gens d'Église.

— J'espère bien, lui avait répondu le nouveau capitaine sur le même ton, devenir mieux qu'un chanoine d'épée.

D'Artagnan se distingua, en 1754, sous les ordres de Turenne, dans la campagne entreprise contre le prince de Condé, qui commandait les troupes espagnoles. Il assista au siége ainsi qu'à la reddition de Stenay, et combattit vaillamment à la sanglante journée du 25 août, lorsque Turenne força les lignes ennemies sous les murs d'Arras.

L'année suivante, Turenne et le maréchal de La Ferté investirent Landrecies. Après avoir essayé inutilement de s'opposer à l'établissement de leurs lignes, le prince de Condé manœuvra pour couper à l'armée française sa base d'opération et l'empêcher de recevoir les vivres et les munitions qui lui étaient indispensables pour mener le siége à bonne fin. Condé, dans ce but, prit position à Vandancour; mais Turenne avait déjoué d'avance cette manœuvre, en approvisionnant son armée de cinq semaines de vivres, et Landrecies capitula le 5 juillet 1655.

Pendant les négociations qui eurent lieu entre les généraux français et les commandants de cette place pour sa reddition, d'Artagnan fut donné comme otage aux assiégés, et cette circonstance lui inspira l'idée de demander au cardinal le gouvernement de Landrecies. Ce n'était pas précisément le canonicat dont lui avait parlé M. de Lionne, car il aurait eu à y tenir haut et ferme le drapeau de la France... Mazarin lui répondit par un refus.

La campagne de 1656 fut moins heureuse que la précédente. Don Juan d'Autriche venait de passer en Flandre pour y remplacer l'archiduc Léopold, rappelé par l'empereur, son frère. Le marquis de Caracène remplaçait également Fuensaldagne dans les Pays-Bas. Avec son coup d'œil de grand capitaine, Turenne résolut de profiter des lenteurs et des embarras que ces changements allaient produire chez l'ennemi. Il leva le premier ses quartiers d'hiver et menaça Tournai. Prévenu cependant par Condé, il se rejeta sur Valenciennes, place forte, mais dont la garnison était trop faible en ce moment pour offrir une longue résistance.

Don Juan s'avança alors jusqu'à une demi-lieue des lignes françaises, dans le but de dégager la place. Turenne et le maréchal de La Ferté avaient la supériorité du nombre, mais elle se trouvait presque annulée par la disposition de leurs deux armées, qui se trouvaient séparées par l'Escaut. Le maréchal de La Ferté avait son poste sur la rive droite de la rivière, et Turenne le sien sur la rive gauche.

Instruit par ses espions que le prince de Condé se préparait à attaquer La Ferté avec des forces supérieures, Turenne le fit prévenir et lui offrit même de lui envoyer quelques troupes de secours.

Le maréchal s'offensa de cette proposition comme d'une injure, et répondit fièrement à Turenne qu'il n'avait pas l'habitude de compter ses ennemis la veille d'une bataille. Il paya cher sa présomption. Condé l'attaqua avec tant d'impétuosité, qu'il pénétra jusqu'au milieu du camp, malgré l'héroïque résistance des gardes françaises, et remporta une éclatante victoire. La Ferté et les lieutenants-généraux d'Estrées, Gadagne et de Grandpré furent faits prisonniers.

Le traité d'alliance conclu quelques mois après avec l'Angleterre fut une compensation à cet échec. Cromwell mettait à la disposition de la France une flotte et six mille hommes pour envahir la Flandre maritime. Dans le partage des conquêtes, le Protecteur se réservait la place de Dunkerque, et Louis XIV renonçait à donner plus longtemps asile aux fils de l'infortuné Charles Ier.

Le jeune roi, qui avait été sacré à Reims deux années auparavant, avait paru plusieurs fois à l'armée et annonçait déjà ce qu'il devait être un jour.

On l'avait vu, en 1655, il n'avait alors que seize ans, partir de Vincennes de son propre mouvement, pour se rendre à Paris, à la nouvelle que le parlement tenait une assemblée pour reviser quelques édits bursaux qu'on avait fait enregistrer dans un lit de justice.

En habit de chasse, botté, éperonné et le fouet à la main, il était entré dans la Grand'Chambre, et prenant séance :

— Messieurs les conseillers, avait-il dit, chacun sait les malheurs qu'ont produits les assemblées du parlement ; je veux les prévenir désormais. J'ordonne donc qu'on cesse celles qui sont commencées sur les édits que j'ai fait enregistrer en lit de justice. Monsieur le premier président, je vous défends de souffrir ces assemblées, et à pas un de vous, messieurs, de les demander.

Le rétablissement de cette belle compagnie

des mousquetaires, qui avait laissé de si brillants souvenirs, devait plaire au jeune Louis XIV. Malgré les répugnances de Mazarin, qui avait hérité de la haine du cardinal de Richelieu pour ce corps d'élite, la volonté du roi prévalut.

Mais M. de Tréville possédait toujours son brevet de capitaine-lieutenant, et Mazarin, qui voulait en pourvoir un de ses neveux, Philippe Mancini, duc de Nevers, le fit solliciter de se démettre de sa charge.

— Tant qu'il plaira au roi de se passer de sa compagnie de mousquetaires, répondit M. de Tréville, je demeurerai à la cour sans emploi; mais si, comme on en parle déjà, il prend envie à Sa Majesté de les rétablir, j'espère qu'elle me fera la justice de me rendre cette compagnie, n'ayant jamais manqué à mes devoirs de capitaine-lieutenant.

Le cardinal eut alors recours à d'Artagnan, et lui promit la sous-lieutenance de la compagnie, s'il parvenait à décider le titulaire de céder son brevet au duc de Nevers.

D'Artagnan entama donc cette négociation, et finit par vaincre la résistance de M. de Tréville, qui accepta en échange, pour lui, le gouvernement de Foix, pour son fils aîné la cornette de la compagnie, et une abbaye pour son fils cadet.

Mais quel ne fut pas son dépit, lorsqu'une ordonnance du mois de janvier 1657 ayant rétabli les mousquetaires et porté leur nombre à cent cinquante, il apprit que la sous-lieutenance était donnée à Debas, gouverneur du jeune duc de Nevers.

Justice lui fut enfin rendue l'année suivante. Le duc de Nevers n'avait que dix-sept ans, et tandis que le capitaine-lieutenant péchait par excès de jeunesse, le sous-lieutenant Debas, qui était un vieux soldat usé sous le harnais, péchait par l'excès contraire; si bien que le service en souffrait, et que Louis XIV avait exprimé à plusieurs reprises son mécontentement de voir sa compagnie des mousquetaires si mal commandée.

Le 26 mai 1658, d'Artagnan reçut des mains du cardinal son brevet de sous-lieutenant, et le jour même le cardinal lui envoyait « deux chevaux du poil tel qu'il était obligé de les avoir pour servir dans son nouvel emploi. » Les mousquetaires du roi ne montaient que des chevaux blancs.

Une seconde compagnie, dite des « petits mousquetaires, » fut créée quelque temps après, et placée sous les ordres de M. de Marsac.

Il y eut alors, entre les deux compagnies, une sorte de rivalité pour le luxe des habits, et d'Artagnan, auquel le duc de Nevers, dont l'indolence était proverbiale, avait peu à peu abandonné le commandement, tint la main à ce que les anciens et véritables mousquetaires du roi ne fussent pas éclipsés par les nouveaux venus.

Louis XIV ayant épousé le 9 juin 1660, à Saint Jean-de-Luz, l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, Leurs Majestés firent leur entrée solennelle à Paris le 26 août suivant.

La marche du cortége dura toute la journée à travers les rues de la capitale.

D'Artagnan s'y fit remarquer par la richesse de son équipage. « J'aurais eu besoin, dit-il, de la bourse du surintendant des finances Fouquet, pour la dépense que je fus forcé d'y faire. J'avais pour vingt pistoles seulement de rubans sur mon cheval, et, comme j'étais paré ni plus ni moins que comme un autel de confrérie, il me fallut avoir recours à mes amis pour y subvenir. »

Voici d'ailleurs ce que relate, de la part que les mousquetaires prirent à cette journée, l'auteur anonyme de *l'Entrée triomphante de Leurs Majestés dans la ville de Paris :*

« La compagnie des petits mousquetaires était conduite par le sieur de Marsac.

« Les casaques des cavaliers étaient de drap bleu doublé de rouge à l'ordinaire, avec un galon d'argent sur les coutures et des croix blanches, fleurdelisées, devant et derrière.

« L'autre compagnie des mousquetaires à cheval de la garde du roi était commandée par le sieur d'Artagnan.

« Elle marchait aussi sur quatre lignes et avait ses tambours et ses principaux officiers, avec leurs casaques de velours, à la tête et à la queue.

« Mais ce qui était particulier, c'est que ces mousquetaires étaient beaucoup plus richement vêtus que les premiers, quoique de même drap et de mêmes couleurs, tant à cause du nombre et de la qualité des galons, que par les croix formées de lis, de chiffres et de couronnes, toutes en broderie d'or et d'argent, et que tous leurs chevaux étaient blancs.

« Outre ces différences générales qui distinguaient ces mousquetaires des autres, ils en

avaient une autre particulière qui divisait cette même compagnie en quatre brigades.

« Les soixante-seize premiers avaient des bouquets de plumes blanches.

« Les soixante et douze suivants portaient des plumes blanches, jaunes et noires.

« La troisième troupe, composée de cinquante-deux, avait les plumes blanches, bleues et noires.

« Enfin, celles des soixante derniers étaient blanches et vertes.

« Chaque brigadier marchant à la tête de sa compagnie et le guidon au milieu.

De l'énumération qui précède, il résulte que, depuis sa réorganisation, la compagnie des mousquetaires du roi avait été portée, de cent cinquante, à deux cent soixante cavaliers.

Nous venons de voir que d'Artagnan exprimait le regret de ne pouvoir disposer de la bourse de Fouquet, pour subvenir aux dépenses que lui avait coûtées l'entrée du roi et de la reine Marie-Thérèse.

Il n'eût tenu qu'à lui, cependant, de puiser dans cette bourse dont les cordons se dénouaient assez facilement pour les poètes et les écrivains, aussi bien que pour les courtisans.

Nicolas Fouquet, qui, de procureur général au parlement de Paris, était devenu surintendant des finances, à la mort de M. de La Vieuville, avait à se faire pardonner son immense fortune ; aussi n'épargnait-il rien pour augmenter le nombre de ses créatures.

Le sous-lieutenant des mousquetaires avait attiré ses regards. Il essaya de se l'attacher et d'en faire, comme on disait alors, un de ses pensionnaires. Voici comment d'Artagnan nous raconte lui-même les ouvertures qu'il en reçut :

« La conduite du duc de Nevers ne changeant guère, et comme il persistait dans son indolence, tout le détail de la compagnie roulait si bien sur moi que, quoique je n'en fusse que sous-lieutenant, chacun me regardait comme si j'en eusse déjà été le capitaine.

« Cela m'attirait une considération infinie de la part des courtisans et même des ministres subalternes, comme étaient MM. de Lionne, Le Tellier, Servien et Fouquet. Il n'y en avait pas un qui ne me fît amitié, et le surintendant, entre autres, m'ayant reproché de ne l'aller point voir, y mit tant d'instances et de bonne grâce, que je ne pus repousser sa politesse. Il m'engagea à venir dîner chez lui le lendemain.....

« Il m'adressa la parole pendant presque tout le repas ; puis, m'ayant fait entrer dans son cabinet, il me dit :

« — Vous occupez un poste où il est absolument besoin de faire beaucoup de dépenses, mon cher d'Artagnan ; ne vous adressez jamais qu'à moi, le jour où vous serez embarrassé ; j'aurai toujours mille écus à votre service et même une plus forte somme. Je ne vous demande pour toute reconnaissance que d'être de mes amis.

« Je reçus comme je le devais les témoignages de sa bonne volonté, et lui en ayant fait mes très-humbles remerciements, il voulut joindre, avant que de me quitter, les effets aux promesses. Il me pressa donc d'accepter une bourse où il y avait cinq cents louis d'or, ajoutant que ce n'était là que les arrhes de ce qu'il comptait faire dans la suite pour moi.

« La tentation ne laissait pas que d'être forte ; je craignis cependant, en acceptant, de déplaire au cardinal, qui n'avait jamais témoigné beaucoup d'amitié au surintendant, et je m'excusai en lui affirmant que je n'avais nul besoin de cette somme pour le moment, mais que je ne manquerais pas de m'adresser à lui et de mettre à profit ses offres généreuses à la première occasion. »

Bien lui en avait pris de se tenir sur cette réserve. Le cardinal, instruit de l'entretien particulier qu'il venait d'avoir avec le surintendant, en témoigna le plus vif mécontentement, et lui déclara que, s'il acceptait jamais quelque service de Fouquet, il y perdrait non-seulement son appui, mais encore la faveur du roi. D'Artagnan se le tint pour dit, sans chercher à approfondir les causes de l'inimitié de Mazarin contre Fouquet.

Quatre ans plus tard, il devait se féliciter de ne s'être enchaîné par aucun lien de reconnaissance, lorsque le roi lui commanda d'arrêter le surintendant, et le lui donna à garder à la Bastille, pendant le procès qui devait envoyer mourir le fastueux financier dans la citadelle de Pignerol.

Louis XIV, cependant, avait eu l'occasion de remarquer le sous-lieutenant des mousquetaires et d'apprécier ses belles qualités. Il lui accorda une marque singulière de son estime, en

le chargeant de se rendre en Angleterre pour y féliciter en son nom Charles II, les Stuarts ayant été rétablis sur le trône après la mort de Cromwell.

A cette mission officielle, Mazarin en avait ajouté une autre plus délicate : il s'agissait de négocier avec le nouveau roi le mariage d'une de ses nièces, Hortense Mancini, dont Charles II avait déjà demandé la main lorsqu'il n'était encore qu'un simple prétendant, sur la terre d'exil, sans argent, sans asile et criblé de dettes.

Il va sans dire que Mazarin avait fait alors la sourde oreille. Il s'en repentait maintenant, et voulait ressaisir l'occasion perdue de faire monter une de ses nièces sur le trône.

Mais avant de parler de ce voyage, où le cœur de d'Artagnan faillit se laisser prendre aux doux yeux bleus d'une Anglaise bien différente de lady Anna d'Herford, nous devons consacrer tout un chapitre à un autre roman d'amour, auquel il se trouva mêlé, par l'amitié qu'il portait au chevalier de Fosseuse, un des plus jeunes mousquetaires de sa compagnie, et le héros principal de l'aventure qu'on va lire.

XXXIX

MADAME DE BAGNEUX ET LE CHEVALIER DE FOSSEUSE. — LE BARON DE VILLEFRANCHE. — LES YEUX D'UN AMOUREUX Y VOIENT PLUS CLAIR QUE CEUX D'UN MARI. — TRAHISON D'UNE CAMÉRISTE. — LE CHEVALIER DE FOSSEUSE CONGÉDIÉ PAR JUNONIE. — SON DÉSESPOIR. — CE QU'IL FAIT POUR RECONQUÉRIR LES BONNES GRACES DE SA MAITRESSE. — EXPLICATIONS ET RÉCONCILIATION. — D'ARTAGNAN LUI RÉVÈLE LE NOM DE CELUI QUI L'A DESSERVI. — LE DERNIER DUEL DE D'ARTAGNAN. — FIN DE L'HISTOIRE DE MADAME DE BAGNEUX ET DU CHEVALIER DE FOSSEUSE.

Pendant les conférences de Saint-Jean-de-Luz qui avaient amené la paix des Pyrénées et le mariage du roi et de l'infante, plusieurs personnes considérables de Paris tâchaient de réunir deux des plus anciennes familles, et pour y réussir mieux et empêcher qu'elles ne pussent se brouiller de nouveau, leur proposaient de faire une alliance.

Les chefs de ces deux familles étaient MM. de Chartrain et de Bagneux. Ils possédaient les premières charges de robe, et le sujet de leur différend venait de ce qu'à l'époque où, jeunes encore, ils sollicitaient pour entrer au parlement, M. de Bagneux avait été préféré à M. de Chartrain, ce qui avait produit entre eux une haine secrète qui s'était manifestée dans la suite en plusieurs occasions.

M. de Chartrain avait une fille d'une beauté remarquable, et qui avait déjà été recherchée par plusieurs personnes de bonne naissance et fort riches; et M. de Bagneux avait un fils qui, à ses qualités personnelles, joignait l'avantage d'être unique héritier.

Son inclination lui avait fait prendre l'épée, contre les sentiments de son père ; aussi M. de Bagneux souhaitait-il vivement qu'il se mariât, dans l'espérance que cette nouvelle condition lui ferait plus facilement quitter la carrière des armes.

En effet, son mariage avec la fille de M. de Chartrain étant enfin conclu par l'entremise de leurs amis communs, il quitta l'épée et prit la robe, M. de Bagneux, qui avait de grands biens, lui ayant acheté une charge comme la sienne.

Après leurs noces, les époux passèrent plusieurs mois dans les fêtes et les divertissements. Quoique leur mariage eût été moins d'affection que d'obéissance, le jeune de Bagneux se considérait comme le plus heureux des hommes, de posséder une personne si accomplie, et Junonie, c'était le nom de sa femme, n'oubliait rien de ce qui pouvait lui prouver qu'elle se trouvait très-heureuse de cette union.

Quelque temps après qu'ils furent mariés, madame de Bagneux eut une légère indisposition, pour le traitement de laquelle les médecins lui ordonnaient des bains de rivière. Elle se rendit alors à une maison de campagne, située à deux lieues de Paris, sur les bords de la Seine.

Là, elle se lia d'amitié avec une dame nommée madame de Vendeuil, dont la maison de plaisance était voisine de la sienne. Un jour que le temps était extrêmement beau, des amis que cette dame avait à Paris vinrent la voir, et ceux-ci, en attendant l'heure du dîner, résolurent de faire une promenade dans les environs. Parmi eux se trouvait le marquis de Fosseuse, qui était entré aux mousquetaires lors de la réorganisation de cette compagnie.

Du jardin, les amis de madame de Vendeuil gagnèrent le bord de la rivière, qui n'en était séparé que par une balustrade, et s'étant insensiblement éloignés, ils arrivèrent près d'une haie entourant un petit parc, et au-delà de laquelle ils aperçurent une femme qui se promenait sous les saules. C'était madame de Bagneux.

Quoiqu'elle fût en toilette de négligé, sa beauté et son air attirèrent l'attention des promeneurs, et le chevalier de Fosseuse en parut encore plus frappé que ses amis. Il était doué d'une grande sensibilité, il avait l'imagination vive et tournée aux idées romanesques ; la vue de cette jeune et charmante personne jeta soudain dans son cœur les germes d'une violente passion.

Après le dîner, madame de Vendeuil, pensant, par ce que chacun avait dit de madame de Bagneux, que toute la compagnie serait bien aise de la connaître, elle l'envoya prier de venir passer le reste de la journée chez elle. M. de Bagneux y vint avec Junonie. Sa conversation acheva de bouleverser le cœur du chevalier de Fosseuse. Elle avait tout ce qu'il fallait pour le séduire : une sorte de douce mélancolie accompagnée d'un esprit plein de bonté et de délicatesse, et quelque chose de vaporeux dans toute sa personne, que le chevalier devait plus particulièrement goûter, avec les propres dispositions de son caractère. Aussi les rapides instants qu'il passa cette après-dînée auprès d'elle décidèrent-ils de toute son existence : il en devint passionnément amoureux.

D'un autre côté, si le chevalier de Fosseuse avait été si rapidement épris de sa beauté et de ses charmes, Junonie avait trouvé chez lui quelque chose qui le lui avait fait distinguer des autres.

Après le souper, madame de Bagneux, qui était obligée de se lever de grand matin à cause de son bain, voyant que son mari s'était engagé dans une partie de cavagnole, qui était alors un jeu à la mode, avec le mari de madame de Vendeuil, se retira seule.

Le chevalier de Fosseuse, qui n'avait pu trouver l'occasion de lui dire ce qu'il sentait pour elle, et qui éprouvait une extrême douleur à la pensée de retourner à Paris sans le lui avoir témoigné, cédant à la violence de son amour, conçut alors et exécuta un projet qu'un peu de réflexion aurait dû lui faire abandonner ; mais a-t-on l'habitude de réfléchir quand on aime, et aimerait-on réellement si l'on y mettait de la réflexion ?

Il sortit secrètement de chez madame de Vendeuil, quelques minutes après le départ de Junonie, et, sans considérer à quoi il allait s'exposer, il alla à son logis, où, sans la demander ni parler à personne, il pénétra jusqu'à sa chambre, dont il trouva la porte heureusement ouverte.

Madame de Bagneux, qui était déjà couchée, et qui entendit marcher, croyant que c'était son mari, lui demanda s'il avait perdu.

— Oui, madame, lui répondit alors le chevalier de Fosseuse en soupirant ; j'ai perdu, et plus que je ne croyais jamais perdre ; car je suis ce malheureux chevalier de Fosseuse qui vous a vue aujourd'hui, et qui vient vous demander pardon de vous avoir trouvée plus adorable mille fois que tout ce qu'il a jamais vu. Je m'expose à tout, madame, même à votre colère, pour vous le dire ; et puisque vous le savez, ordonnez que je meure, si vous voulez ; mais n'accusez de la hardiesse que j'ai prise que l'excès d'une passion que vous avez causée, et qui, je le sens bien, ne finira qu'avec ma vie.

Madame de Bagneux fut dans le dernier étonnement

nement d'une pareille aventure. Après avoir répété plusieurs fois au chevalier de Fosseuse que, s'il ne se retirait, elle serait obligée de le faire repentir de sa hardiesse, voyant qu'il continuait ses folles déclarations, elle appela une de ses femmes, nommée Bonneville.

Le chevalier reconnut alors les suites fâcheuses que pouvait avoir son action si inconsidérée, moins pour lui encore que pour celle qu'il avait compromise. Il s'approcha du lit de madame de Bagneux, et, rencontrant une de ses mains qu'elle avançait pour le repousser, il la prit dans les siennes et la mouilla de ses larmes.

— Ce n'est pas tant pour moi que pour vous, madame, s'écria-t-il d'un air qui marquait l'état troublé de son âme, que je vous conjure de penser à ce que vous allez faire. Que dira-t-on, madame, si l'on sait qu'un homme a osé pénétrer dans votre chambre à une pareille heure? Ah! madame, on n'aura pas plus de pitié pour moi que pour vous. Au moins, que je sois seul malheureux! Ce n'est pas à vous à souffrir de ma folie. Au prix de mon sang je voudrais vous épargner même une larme!

Bonneville, qui avait entendu sa maîtresse l'appeler, entra dans la chambre. Le chevalier de Fosseuse s'était vivement caché derrière un rideau de la fenêtre.

Ce qu'il venait de dire à madame de Bagneux avait produit quelque impression sur elle. Comprenant que, si une aventure pareille venait à se divulguer, sa réputation ne manquerait pas d'en souffrir, et que son mari, malgré ses explications, en aurait toujours l'esprit fâcheusement impressionné, Junonie se défit le mieux qu'elle put de sa caméristc; elle la renvoya, en lui donnant quelques ordres pour le lendemain, tels que le trouble où elle était lui permit de les imaginer.

Mais dès que Bonneville se fut retirée, s'adressant au chevalier de Fosseuse, dont la confusion et le tardif repentir ne faisaient qu'augmenter :

— Ne pensez pas, lui dit-elle, en continuant de lui parler d'un ton de colère, que ce soit le dessein de vous éviter un affront que vous méritez si bien qui m'ait fait changer de résolution : ma seule considération m'y a obligée, quoique je sois fâchée qu'une personne pour qui j'avais conçu de l'estime m'ait fait une telle injure. Mais, puisque par votre procédé vous vous en êtes rendu indigne, tout ce que je puis faire, si vous m'obéissez en vous retirant, c'est de ne me venger de votre indiscrétion qu'en vous laissant la honte que vous devez en avoir toute votre vie.

Accablé de ces reproches, le chevalier de Fosseuse se jeta à genoux auprès du lit de Junonie et la conjura de l'entendre, ne voulant pas laisser dans son esprit une impression aussi fâcheuse pour lui que celle dont elle venait de lui donner des marques.

Il lui représenta alors, avec tant de feu et de douleur, qu'il reconnaissait lui-même que sa passion ne l'avait pas laissé maître de sa raison, mais qu'il n'avait pu se résoudre à s'éloigner d'elle sans lui déclarer l'effet que sa beauté avait fait sur son cœur, que madame de Bagneux commença d'attribuer à la force d'un véritable amour ce qu'elle avait pris d'abord pour un caprice de galanterie.

Cependant un grand combat se livrait dans le propre cœur de Junonie. L'inclination secrète qu'elle avait eue, dès les premiers moments de leur rencontre, pour le chevalier de Fosseuse, se réveillait et prenait déjà la place de son ressentiment; elle éprouvait une sorte de joie de découvrir qu'elle était aimée. Mais, après s'être complue un instant dans cette pensée, elle la rejeta comme une chose criminelle; enfin, perplexe, à demi vaincue, si elle ne pardonna pas entièrement au chevalier ce que la violence de la passion lui avait fait commettre, elle cessa du moins de le traiter avec la même rigueur, et lui fit seulement considérer qu'elle ne pouvait souffrir, sans blesser sa vertu, qu'un autre homme que son mari eût de l'affection pour elle.

Elle le conjura ensuite de se retirer, appréhendant le retour de M. de Bagneux.

Si le chevalier de Fosseuse eut beaucoup de joie d'avoir apaisé en partie madame de Bagneux, il n'en fut pas de même du côté de cette belle personne.

La faiblesse qu'elle avait eue lui inspirait toute la confusion que l'on peut imaginer. Elle s'adressait mille reproches, comme si elle eût été coupable des dernières fautes, et songeant aux peines et aux dangers auxquels un engagement ne pouvait manquer de l'exposer, elle désavoua les sentiments de son cœur, n'accusa que le désordre de ses esprits du pardon qu'elle avait trop facilement accordé, et jura de ne plus revoir celui qui jetait tant de trouble dans sa paisible existence.



Junonie séjourna deux mois entiers à sa maison de campagne; pendant ce temps elle se fortifia dans sa résolution, encore qu'elle ne pût s'empêcher de penser quelquefois au chevalier de Fosseuse, dont elle n'avait plus eu de nouvelles. Enfin, elle retourna à Paris.

M. de Bagneux demeurait près de l'hôtel de Soissons, et madame de Bagneux allait souvent se promener dans le jardin de cet hôtel, qui était fort beau et ouvert au public.

Quelques jours après son retour, elle y rencontra le chevalier, qui, voyant qu'elle était seule, l'aborda et lui exprima de la façon la plus respectueuse tout le bonheur qu'il ressentait de la retrouver après une si longue séparation.

D'abord elle suivit la résolution qu'elle avait prise. Essayant de surmonter l'émotion dont elle ne pouvait se défendre à la vue de M. de Fosseuse, elle lui répondit qu'il était bien hardi de

se présenter à elle, après l'offense qu'il lui avait faite.

— Ah ! madame, fit-il, avec l'accent du désespoir, pourquoi ne suis-je pas mort ce jour-là, en sortant de votre chambre? Vous veniez du moins de me montrer quelque pitié.

Ces paroles et quelques autres, accompagnées de l'air le plus passionné du monde, achevèrent de faire renaître, dans le cœur de Junonie, une inclination dont elle s'était crue défendue jusque-là.

Ne pouvant lui dissimuler plus longtemps ses véritables sentiments, elle finit par lui avouer l'état dans lequel son âme venait de retomber, en le revoyant; mais elle le conjura ensuite de ne point s'obstiner à lui donner des marques d'une passion qui porterait atteinte à sa réputation, et troublerait indubitablement le repos de sa vie, si son mari venait à en avoir le moindre soupçon.

On comprend que le chevalier de Fosseuse éprouva une joie immense d'avoir pu toucher un cœur de si haut prix à ses yeux; il ne chercha pas à la cacher à madame de Bagneux; mais, d'un autre côté, ce qu'elle lui demandait l'affligeait au dernier point, ne croyant pas qu'il lui fût possible de vivre désormais, si elle ne lui promettait de le payer de retour.

Sa douleur fut remarquée alors par madame de Bagneux plus que sa joie, et cette douleur lui inspira une vive pitié dont elle cessa de se défendre, le penchant qu'elle avait pour le chevalier lui en ôtant la force.

D'ailleurs, il lui représenta si bien et avec un accent si convaincu que, sa passion n'ayant rien que de respectueux, ses exigences n'auraient rien non plus qui fût de nature à l'alarmer, et qu'il saurait envelopper son amour des plus profonds mystères, que Junonie consentit enfin à accepter ses vœux.

Insensiblement, il s'établit entre eux un tendre commerce. Sur la pente où elle s'était engagée, Junonie fut entraînée plus loin qu'elle ne pensait d'abord. Bonneville, sa caméristе, en qui elle croyait pouvoir placer toute sa confiance, recevait les lettres du chevalier et lui remettait celles de sa maîtresse.

Quoiqu'ils évitassent de se voir dans les réunions où il leur aurait été si facile de se rencontrer, de peur que quelqu'un ne vînt à deviner le secret de leur liaison, le chevalier avait assez fréquemment l'occasion de passer quelques instants auprès de madame de Bagneux, grâce à la complaisance de l'adroite Bonneville, qui ne manquait pas de le prévenir et de l'introduire furtivement dans sa chambre, chaque fois que l'absence de M. de Bagneux leur permettait une de ces entrevues.

Quelques semaines se passèrent ainsi; les craintes de Junonie se calmaient peu à peu, et rien ne semblait jamais devoir troubler leur bonheur, lorsqu'un fatal enchaînement de circonstances leur ouvrit un abîme de maux.

En ce temps-là, un des amis de M. de Bagneux, nommé le baron de Villefranche, qui depuis deux ans habitait la province, revint à Paris et renoua connaissance avec lui. Il était parent de M. de Marsac, capitaine-lieutenant des petits mousquetaires, et celui-ci lui avait promis de le faire entrer dans sa compagnie, ce qu'il ne tarda pas à réaliser.

M. de Bagneux, après lui avoir appris son mariage, ne put faire autrement que de le présenter à sa femme.

Le baron de Villefranche fut ébloui de la beauté de Junonie. Il lui fit ensuite plusieurs visites, dans lesquelles elle lui parut si charmante et si aimable, qu'en peu de temps il se sentit touché du même mal que le chevalier de Fosseuse. Madame de Bagneux s'en aperçut bientôt, et en eut un vif déplaisir, par les suites qu'elle en craignit.

Elle appréhendait, non sans raison, que cette nouvelle passion ne traversât son commerce avec le chevalier de Fosseuse, soit en éveillant la jalousie de son mari, qui deviendrait plus défiant envers elle, soit en excitant celle du chevalier; car le caractère de M. de Villefranche était tout différent de celui de M. de Fosseuse. Autant ce dernier avait de délicatesse et de réserve, autant le premier avait de hardiesse et de jactance dans ses allures, s'inquiétant peu de compromettre la femme qu'il aimait.

Enfin, madame de Bagneux tremblait que le baron de Villefranche, dans l'intérêt de sa folle passion, ne se mît à la surveiller de trop près et ne découvrît lui-même le secret de sa liaison : crainte bien fondée, car les yeux d'un amant ont bien plus de clairvoyance que ceux d'un mari, et ce qui demeure lettre close pour l'un, échappe rarement à la perspicacité de l'autre.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Le baron de Villefranche fréquentait toutes les réunions dans lesquelles il espérait rencontrer madame de Bagneux ; ses assiduités furent remarquées ; le peu d'accueil que lui faisait Junonie ne le rebutait pas ; M. de Bagneux lui-même finit par s'apercevoir de quelque chose, et en témoigna à sa famme un commencement de jalousie, quoiqu'elle affectât en toute occasion une franche antipathie pour ce nouveau soupirant.

Voyant enfin que tous ses soins étaient inutiles, le baron soupçonna que le cœur de madame de Bagneux était engagé ailleurs ; il se mit à l'épier et essaya de corrompre la caméristo, estimant que, s'il y avait quelque intrigue, celle-ci devait en être instruite.

Cette fille était intéressée ; M. de Villefranche lui offrit une forte somme si elle acceptait de se mettre dans ses intérêts, et Bonneville lui apprit tout ce qui s'était passé entre sa maîtresse et le chevalier de Fosseuse.

Un telle révélation lui causa d'abord un vif dépit, mais elle lui donna ensuite de l'espoir. Il crut que c'était déjà beaucoup pour lui d'avoir découvert que madame de Bagneux n'était pas insensible, et que, s'il parvenait à brouiller le chevalier de Fosseuse avec elle, il la trouverait peut-être moins rigoureuse à son endroit.

Il communiqua sa pensée à Bonneville, qui lui dit que, connaissant l'humeur et la délicatesse de sa maîtresse, elle croyait qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr pour réussir que de la faire douter de la fidélité du chevalier.

Après avoir cherché longtemps quelque moyen d'exécuter ce dessein, ils résolurent de se servir du portrait d'une personne assez belle, que le baron de Villefranche avait aimée.

Le lendemain soir, le chevalier de Fosseuse passait quelques instants auprès de madame de Bagneux, en l'absence de son mari. Ces entrevues étaient toujours fort courtes. A peine fut-il parti, que Junonie trouvait à la place qu'il venait de quitter une petite boîte que Bonneville y avait mise adroitement.

Junonie la ramassa et devina tout de suite, à sa forme, qu'elle devait renfermer un portrait, ce qui lui inspira quelque vague soupçon ; mais elle ne douta plus du crime du chevalier, lorsque, après l'avoir ouverte, elle aperçut la peinture d'une jeune et jolie femme.

Elle pensa mourir de regret d'avoir pu aimer un homme qui lui faisait une si grande infidélité. Toutes les marques qu'il lui avait données de son amour ne lui parurent plus que d'indignes supercheries, et elle prit la résolution de rompre avec lui.

C'était à l'époque du carnaval. Deux jours après, le chevalier de Fosseuse s'étant trouvé, sous un déguisement, à un bal où il était, elle voulut lui parler.

Dès qu'elle l'eut reconnu, madame de Bagneux le foudroya d'un regard.

— Si je n'écoutais que mon juste ressentiment, lui dit-elle pleine de colère, je vous accablerais de reproches et vous mettrais dans la dernière confusion ; mais je veux avoir seule celle de vous avoir aimé ; trop heureuse d'avoir été délivrée, par votre imprudence, de la faiblesse que j'ai eue, et dont vous vous êtes rendu si indigne, que je me croirais déshonorée, à l'avenir, si je vous regardais seulement.

Le chevalier de Fosseuse ne put lui répondre, parce qu'elle s'éloigna aussitôt ; il avait été, d'ailleurs, si surpris de ces paroles, qu'il fut longtemps sans bien les comprendre, dans l'accablement d'une douleur incroyable.

D'où provenait un tel changement ? Il avait beau examiner sa propre conduite, interroger ses souvenirs, il ne trouvait rien qui pût avoir fourni à Junonie le moindre prétexte à une semblable querelle. La dernière fois qu'il l'avait vue, il y avait deux jours à peine, ne lui avait-elle pas montré sa tendresse, son affection accoutumées ? Que s'était-il donc passé depuis ? Il estimait trop madame de Bagneux pour s'arrêter un seul instant à la pensée qu'elle lui avait donné un rival, et qu'elle cherchait à se débarrasser de lui par une brutale rupture. Mais que supposer alors, et à quel motif attribuer la scène qu'on venait de lui faire ?

Il chercha toutes les occasions de la revoir, afin d'obtenir une explication ; mais Junonie sut les éviter et le tenir toujours à distance. Encore qu'elle ne pût le chasser complètement de son esprit et qu'elle regrettât quelquefois la perte d'un cœur qu'elle avait cru digne de son affection, le dépit la faisait demeurer ferme dans la résolution qu'elle avait adoptée.

Cependant Bonneville apprit au baron de Villefranche à quel point madame de Bagneux était irritée ; il redoubla de soins auprès d'elle, et fit tout ce qu'il put pour lui faire oublier le

chevalier de Fosseuse. Mais madame de Bagneux ne le traita pas plus favorablement; elle ne regardait toutes les marques qu'il lui donnait de sa passion, que comme de nouveaux piéges de la perfidie habituelle des hommes.

Un autre chagrin vint s'ajouter à ses tourments. Elle avait un frère qui servait dans les armées du roi, et qu'elle aimait tendrement. Ce frère tua en duel un des gentilshommes les plus considérables de la province où il tenait garnison. Les parents du mort, par le crédit et les relations qu'ils avaient dans le pays, le firent arrêter et le traduisirent en justice. Les édits contre les duels venaient d'être renouvelés, et madame de Bagneux tremblait pour la vie de son frère.

L'affaire fit du bruit dans le monde; le chevalier de Fosseuse en eut connaissance, et son amour lui inspira le dessein de sauver le frère de sa maîtresse, espérant que ce service lui vaudrait, sinon un retour d'affection, mais tout au moins une explication qu'il n'avait pu encore obtenir.

Il écrivit en conséquence à Junonie un billet où il lui disait :

« Je ne sais si je dois ma disgrâce imméritée à quelque méchant rapport, ou si votre cœur s'est détaché de moi pour se donner à un autre ; mais ce que je vais entreprendre vous prouvera, dans tous les cas, que je n'étais pas indigne de votre amour, et que, même sans espoir, je mets toujours mon bonheur à vous adorer et à vous donner des témoignages du plus entier dévouement, quelle que soit, à mon égard, votre injustice ou votre inconstance. »

Puis, le chevalier de Fosseuse, qui faisait partie, comme nous l'avons dit, de la compagnie des mousquetaires du roi, alla trouver d'Artagnan et lui demanda un congé de quelques semaines, pour une affaire secrete qui l'appelait, disait-il, en province et qui ne souffrait pas de retard.

Une vive amitié liait d'Artagnan au chevalier; aussi n'avait-il pas manqué de s'apercevoir de sa profonde tristesse et l'avait-il pressé plusieurs fois de lui confier la cause du grand chagrin qu'il paraissait éprouver. Mais à toutes ses instances, à ses offres de service, M. de Fosseuse lui avait répondu qu'il n'y pouvait rien, que c'était une de ces affaires de cœur qui ne sauraient recevoir ni secours ni consolations.

— Mon cher ami, lui dit d'Artagnan, ce que vous sollicitez là est assez difficile à obtenir en ce moment ; je serais forcé d'en parler au roi, et vous n'ignorez pas que Sa Majesté, qui s'est réservé toutes autorisations de congé de ses mousquetaires, n'en accorde jamais sans les plus graves motifs. Or, le roi doit passer incessamment une revue de sa compagnie dans la cour du Louvre, et il ne manquerait pas de s'apercevoir de votre absence.

— Tout ce que je puis vous dire, répliqua le chevalier de Fosseuse, c'est que les intérêts qui m'appellent en province ont quelque rapport avec ce grand chagrin dont vous me savez affecté, dont votre amitié s'est plusieurs fois inquiétée, et que j'en attends un grand soulagement à mes ennuis. Ne m'en demandez pas davantage; plus tard je vous instruirai peut-être de tout; mais la réussite même de ce que je veux entreprendre exige à cette heure le plus grand mystère.

— Eh bien! partez alors, fit d'Artagnan après un instant d'hésitation; je prends tout sur moi, heureux de vous donner une preuve nouvelle de l'affection que j'ai pour vous, quoique vous paraissiez manquer un peu de confiance à mon égard.

— N'insistez pas, mon cher d'Artagnan; je ne vous dissimule point que je vais courir quelques périls, et, si la fortune m'était contraire, je serais désolé qu'on pût vous imputer de m'avoir sciemment permis de m'engager dans cette aventure. Mais, je vous le répète, plus tard, à mon retour, je vous ouvrirai mon cœur.

Le chevalier de Fosseuse quitta donc Paris avec l'autorisation tacite du sous-lieutenant de la compagnie, qui en exerçait en réalité le commandement au lieu et place du duc de Nevers.

Dès son arrivée dans la ville où le frère de madame de Bagneux était détenu, il apprit qu'on devait le transférer sous peu de jours dans une autre prison. Il se hâta alors de tout préparer pour l'exécution de son projet.

Moyennant l'appât d'une forte récompense, il réunit quelques aventuriers, dont il forma une petite troupe, leur fit prendre des masques et fut se poster avec eux sur la route qu'on devait faire suivre au prisonnier.

Dès que les cavaliers qui escortaient la voiture où se trouvait le prisonnier furent arrivés dans un certain défilé, il les attaqua avec tant de vigueur, encore qu'ils fussent en plus grand

nombre que ceux de sa suite, qu'il les obligea de se retirer en désordre; il délivra ainsi le frère de madame de Bagneux et le conduisit sain et sauf jusqu'au-delà de la frontière qui n'était pas bien éloignée; puis, ayant pris congé de lui, sans avoir voulu se faire connaître, il revint aussitôt à Paris.

Le voyage n'avait pas été de plus de trois semaines; la revue que le roi devait passer avait été ajournée par suite d'une légère indisposition de Sa Majesté, et il put reprendre son service sans que son absence eût été remarquée.

Quelques jours après avoir reçu une lettre dans laquelle son frère lui faisait connaître les circonstances de sa délivrance, madame de Bagneux aperçut le chevalier de Fosseuse à l'église où elle avait coutume de se rendre. Elle se souvint alors qu'elle ne l'y avait pas vu, depuis ce billet dans lequel il lui parlait de quelque chose qu'il devait entreprendre pour lui prouver son dévouement. Rapprochant cette circonstance de certains détails contenus dans la lettre de son frère, elle devina une partie de la vérité. Aussi ne put-elle s'empêcher de jeter sur lui un regard moins irrité que d'habitude.

Encouragé par ce regard, le chevalier de Fosseuse l'aborda au sortir de l'église.

— Madame, lui dit-il, j'étais bien décidé à ne jamais me prévaloir auprès de vous d'une action que je n'avais entreprise que pour ma propre satisfaction; mais ayant remarqué dans l'expression de votre physionomie quelque chose qui semble me présager la fin de vos rigueurs, ou tout au moins un retour à des sentiments de pitié pour mes souffrances, je ne me sens plus la force de garder le silence... Apprenez donc...

— Je sais tout, monsieur le chevalier : c'est vous, n'est-ce pas, qui avez sauvé mon frère?

— Eh quoi! vous êtes instruite du faible service que j'ai osé vous rendre.

— Merci de toute mon âme. Ma reconnaissance vous est acquise, et je vous offrirais mon amitié, si quelque commerce de cette nature pouvait encore exister entre nous, après la trahison que vous avez commise.

— De grâce, madame, expliquez-vous enfin; précisez une accusation dont je saurai bien me disculper, lorsque je connaîtrai les griefs que vous avez contre moi.

— A quoi bon, quand vous m'avez livré vous-même les preuves de cette trahison?

— Je vous jure que je n'y entends rien! De quelles preuves voulez-vous parler? Où sont-elles! montrez-les-moi! Il y a certainement entre nous quelque funeste malentendu.

— Monsieur le chevalier de Fosseuse, rompons cet entretien, qui ne saurait amener rien de bon pour vous.

— Ah! madame, ce n'est pas moi qui suis coupable d'infidélité, comme vous essayez de me le donner à comprendre; c'est vous qui êtes coupable de changement. Un autre a su mieux vous plaire; un rival m'a enlevé votre cœur : avouez-le.

— A mon tour, je vous jure qu'il n'en est rien; mon cœur est libre, depuis que j'ai rompu avec vous; car j'ai trop souffert, je souffre trop encore pour m'exposer de nouveau à de si cruelles épreuves. Adieu, je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire.

Elle s'éloigna rapidement, le laissant en proie aux plus cruelles perplexités.

Madame de Bagneux n'avait pas, de son côté, un trouble médiocre. Ce que le chevalier de Fosseuse venait de faire pour elle lui semblait d'un tel prix, qu'elle se reprochait presque de lui avoir parlé si sévèrement, et de l'avoir quitté sans lui laisser quelque lueur d'espoir. Elle se sentait toujours pour lui la même inclination, et eût donné toute chose pour le savoir innocent; il n'y avait que son extrême délicatesse qui l'empêchât encore de croire à ses protestations.

Le lendemain, toujours obsédée de ces pensées, elle se trouvait en visite chez une de ses amies qui recevait ce jour-là nombreuse compagnie.

Comme elle se tenait un peu à l'écart dans le salon, sans prendre part aux conversations, elle jeta les yeux sur un grand miroir qui était près d'elle, et il lui sembla que ses traits n'avaient jamais eu tant d'éclat et de fraîcheur, que sa beauté avait quelque chose de plus parfait encore que d'habitude; elle en éprouva une joie secrète en songeant à la rivale que le chevalier de Fosseuse lui avait donnée, et qui était certainement moins belle qu'elle.

Pour mieux établir la comparaison, elle tira de sa poche le portrait fatal, qu'elle portait toujours sur elle.

Pendant qu'elle le regardait à la dérobée, deux dames de la compagnie s'approchèrent et aperçurent qu'elle tenait un portrait. Elles lui en firent

la guerre, comme ne doutant pas que ce ne fût celui d'un de ses soupirants.

— C'est le portrait d'une de mes amies, leur répondit madame de Bagneux.

Mais, voyant qu'elles demeuraient incrédules et continuaient à la plaisanter, jugeant d'ailleurs qu'il ne pouvait y avoir de danger pour elle à leur montrer cette miniature, tandis que leurs soupçons ne manqueraient pas de la compromettre, elle leur donna le portrait.

La plus jeune de ces dames n'y eut pas plus tôt jeté un coup d'œil qu'elle s'écria :

— Nous ne nous sommes trompées qu'à moitié.

— Que voulez-vous dire par là, madame? fit Junonie assez intriguée.

— Je veux dire que j'ai vu déjà ce portrait entre les mains du baron de Villefranche.

— Ne faites-vous pas erreur?

— Oh! je le reconnais parfaitement; c'est celui d'une femme qu'il a beaucoup aimée, et qui est morte il y a quelques années. Mes compliments sincères, madame.

— Ce qui signifie...

— Que le baron est bien fortement épris de vous, puisqu'il vous sacrifie ainsi ses plus chers souvenirs de galanterie.

— Pour peu que vous y teniez, ma chère Junonie, dit alors l'autre dame, le baron vous en remettra encore une demi-douzaine; car on assure qu'il a beaucoup couru les ruelles; il ne tiendra qu'à vous de vous former ainsi une petite galerie de jolies femmes.

Madame de Bagneux était fort troublée de tout ce qu'elle entendait; elle entrevoyait déjà la complète justification du chevalier de Fosseuse; mais les railleries dont on l'accablait ne lui laissaient guère le loisir de la réflexion.

— Je vous assure, dit-elle, que je ne tiens pas ce portrait de M. de Villefranche... C'est celui d'une de mes amies, je vous le répète.

— A d'autres, ma chère... Voyons : avez-vous connu madame de Marande?

— Madame de Marande?

— Oui, Eléonore de Marande.

— Non, madame.

— Eh bien, vous tenez entre les mains le portrait de cette dame! Jetez d'ailleurs un coup d'œil sur la boîte émaillée, vous y verrez les deux initiales entrelacées, un E et une M.

Le trouble et la confusion de la pauvre Junonie ne faisaient qu'augmenter.

— Mais tenez, voici justement le criminel, nous allons le mettre sur la sellette.

Le baron de Villefranche venait d'entrer dans le salon.

— Baron, approchez-vous, lui dit une des interlocutrices.

— Oui, qu'il vienne, s'écria en même temps madame de Bagneux, car j'ai aussi besoin de quelques explications.

— Que puis-je faire pour vous, mesdames? dit le baron en s'inclinant, après avoir adressé à madame de Bagneux un de ses regards les plus expressifs.

— Vous allez nous apprendre, s'il vous plaît...

— Pardon, madame, fit Junonie en interrompant celle qui venait de prendre la parole; si vous le permettez, c'est moi qui interrogerai, y ayant un intérêt tout particulier.

— A votre aise, ma chère Junonie. Baron, tenez-vous bien; on va vous livrer un assaut formidable, je vous en préviens charitablement.

— Monsieur de Villefranche, dit alors madame de Bagneux qui avait repris toute son assurance et était décidée, coûte que coûte, à éclaircir le mystère; voici un portrait que j'ai trouvé il y a bientôt deux mois, dans mon cabinet, au pied d'un fauteuil. Ces dames prétendent qu'il vous a appartenu; elles ajoutent même que ce portrait est celui d'une femme pour laquelle vous avez eu quelque affection. Ceci est un détail dont je n'ai pas à m'inquiéter, mais ce que je désire, c'est de savoir si le portrait vous appartient réellement, et comment il se fait que, l'ayant égaré chez moi, vous ne me l'ayez jamais réclamé.

A ces questions qui lui étaient ainsi adressées à brûle-pourpoint, M. de Villefranche perdit toute sa présence d'esprit. Prenant le portrait que madame de Bagneux lui présentait, il lui répondit en balbutiant :

— Comment, c'est chez vous que je l'avais perdu... Ah! madame, que ne me l'avez-vous dit plus tôt.

— Eh! monsieur, pouvais-je deviner que cette peinture fût votre propriété?

— C'est juste, pardonnez-moi.

— Ah! vous êtes tout pardonné, fit madame de Bagneux, dont la figure rayonnait de joie, car tous ses injustes soupçons contre le chevalier de Fosseuse étaient dissipés.

Le baron de Villefranche, qui voyait bien d'où

provenait la joie de madame de Bagneux, en conçut un violent dépit.

La trame qu'il avait ourdie, de concert avec la camériste, pour perdre le chevalier de Fosseuse dans l'esprit de sa maîtresse, était rompue; les deux amants ne pouvaient manquer de se réconcilier, et il restait, lui, avec sa courte honte et sa passion méprisée; bien heureux encore si Junonie ne venait pas à découvrir que ce n'était pas par un pur hasard, mais avec préméditation, qu'il avait égaré chez elle le portrait de madame de Marande.

Il se remit pourtant, et essaya de tirer quelque avantage de sa position désespérée.

Dès qu'il put lui adresser la parole sans que personne l'entendît, il lui dit à voix basse :

— Madame, n'allez pas croire surtout que j'attache une grande importance à la possession de cette peinture. Au peu d'empressement que j'ai mis à savoir ce qu'elle était devenue, vous avez deviné, n'est-ce pas, que le souvenir de la personne qu'elle représente est effacé depuis longtemps de mon cœur.

— Je le regrette pour vous, monsieur de Villefranche, lui répondit madame de Bagneux d'un ton sec, car cela prouve qu'un cœur si oublieux n'était pas digne de l'affection d'une femme aussi belle et aussi distinguée que madame de Marande.

Et elle se retira aussitôt, impatiente d'imaginer quelque moyen pour avoir une prompte entrevue avec le chevalier de Fosseuse.

Les deux amants ne tardèrent pas à se réunir.

Junonie avoua au chevalier dans quelle étrange erreur elle était tombée, et comment le hasard, qui les avait d'abord si mal servis, en lui faisant trouver ce maudit portrait, l'avait enfin détrompée; mais elle eut garde de lui dire un seul mot de la folle passion de M. de Villefranche, estimant que c'était assez qu'elle l'eût repoussée, et qu'il était inutile, après les mauvais jours qu'elle avait fait passer au chevalier de Fosseuse, de lui causer de nouvelles alarmes par une révélation intempestive.

Leur bonheur, cependant, ne fut encore que de courte durée; la destinée de ces deux amants n'avait pas épuisé toutes ses rigueurs, et leur réservait des coups plus cruels que ceux dont elle les avait déjà frappés.

La mort du père de M. de Bagneux les sépara bientôt.

M. de Bagneux dut se rendre en Normandie où il avait à recueillir une partie de l'héritage paternel, et comme son séjour devait y être d'une certaine durée, il emmena avec lui sa femme. Mais si le chevalier de Fosseuse et Junonie furent privés du plaisir de se voir, ils tâchèrent de s'en consoler en s'écrivant le plus souvent possible. Bonneville, qui continuait de jouir de la confiance de madame de Bagneux, celle-ci ignorant la part que sa camériste avait prise aux perfides manœuvres de M. de Villefranche, recevait les lettres du chevalier et lui envoyait celles de sa maîtresse.

Ce fut à cette époque que M. de Fosseuse se décida à faire confidence à d'Artagnan de sa grande passion et de ce qu'il savait des événements qui précèdent. Il espérait trouver dans son amitié quelque consolation aux ennuis de l'absence; et n'en était-ce pas une déjà, que de pouvoir s'entretenir avec lui de l'objet aimé?

D'Artagnan l'écouta avec un vif intérêt et sans l'interrompre, quoique, à diverses reprises, il eût témoigné par certains gestes et le jeu de sa physionomie de la surprise qu'il éprouvait.

Mais lorsque le chevalier de Fosseuse eut terminé son récit, il lui dit :

— Mon cher ami, vous n'avez donc jamais cherché à approfondir cette histoire de portrait perdu et trouvé?

— A quoi bon, et qu'y aurais-je pu découvrir?

— Les mains de quelque rival, peut être.

— Un rival! s'écria le chevalier de Fosseuse; je ne m'en connais point.

— Madame de Bagneux ne vous a jamais parlé du baron de Villefranche?

— Jamais!

— Vous ne fréquentiez donc pas les réunions dans lesquelles votre maîtresse avait l'habitude de se rendre?

— Je m'en abstenais avec soin, et cela avait été convenu entre nous, afin de ne pas trahir le secret de notre liaison. Tout ce que je me permettais, c'était de me rendre quelquefois à l'église où elle faisait d'habitude ses dévotions, ou au jardin de l'hôtel de Soissons; mais nous nous y bornions le plus souvent à échanger un regard, et je ne l'entretenais librement que dans les trop rares entrevues que nous ménageait la complaisance de sa camériste.

— C'est singulier, fit d'Artagnan, comme se parlant à lui-même.

— Mais pourquoi m'adressez-vous toutes ces questions, mon cher ami?

— Une idée qui m'était venue. Il me semblait que ce portrait de femme ne pouvait pas avoir été égaré chez madame de Bagneux sans quelque intention méchante. Puisqu'il n'en est rien, n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en encore. Vous venez de prononcer le nom du baron de Villefranche. N'est-ce pas ce gentilhomme qui est entré, il y a quelques mois, dans la compagnie des petits mousquetaires de M. de Marsac?

— Précisément.

— Eh bien, quel rapport y a-t-il entre lui et ma liaison avec madame de Bagneux?

— Aucun, que je sache... Je vous le répète, c'est une idée bizarre qui m'est passée par la tête, en vous écoutant. Adieu, il faut que je vous quitte, ayant quelque affaire de service assez pressée.

— Mon cher d'Artagnan, fit M. de Fosseuse en le retenant par le bras, vous ne me quitterez pas sans vous être plus amplement expliqué.

— Je vous assure qu'il n'y a rien de nature à vous préoccuper davantage.

— Vous en avez trop dit pour me laisser dans l'incertitude. Voyons, vous savez quelque chose, et votre amitié craint de m'alarmer... Mon cher d'Artagnan, je vous en prie... Ce M. de Villefranche connaît donc madame de Bagneux?

— Eh bien, oui... et c'est lui qui avait volontairement laissé chez elle le portrait qui a failli vous brouiller.

— Ah! perfide Junonie! s'écria le chevalier de Fosseuse. Elle m'avait nommé une tout autre personne, un ami de son mari; mais ne vous trompez-vous pas? Etes-vous sûr qu'ils se connaissent? Avez-vous des preuves de cette noire action? Comment est-elle venue à votre connaissance?

— N'accusez pas d'avance votre maîtresse, mon cher chevalier. Il est probable qu'en vous cachant le nom du baron, elle n'a songé qu'à éviter quelque querelle, et j'en suis vraiment à regretter moi-même de m'être laissé entraîner à vous apprendre ce que vous ignoriez. Mais vous avez raison, je vous en ai trop dit pour ne pas achever. Vous souvenez-vous de ce souper que les petits mousquetaires de M. de Marsac donnèrent il y a deux mois à ceux de notre compagnie, et auquel vous refusâtes d'assister?

— C'était au moment de mon grand chagrin, et je devais d'ailleurs partir deux jours après pour exécuter le projet que j'avais formé de sauver le frère de madame de Bagneux.

— Eh bien, si vous aviez pris part à ce souper, je n'aurais rien à vous apprendre; à moins, cependant, que votre présence n'eût empêché le baron de Villefranche de se livrer aux singulières confidences qu'il nous fit ce soir-là. Le repas, je n'ai pas besoin de vous le dire, fut des plus gais et se prolongea fort avant dans la nuit. On y but beaucoup, on y débita toutes sortes de folies, et, à deux heures du matin, les trois quarts des convives étaient à peu près ivres.

« Le plus ivre de tous était le baron de Villefranche.

Vous devinez que le chapitre des femmes fut celui que l'on feuilleta le plus. Chacun se piqua d'y ajouter quelque anecdote galante, dont le narrateur était naturellement le héros, et c'était à qui renchérirait sur son voisin, pour raconter quelque bon tour joué à ces pauvres maris.

Quand vint le tour de M. de Villefranche, il se leva, et d'une voix pâteuse, qui montrait assez qu'il avait laissé sa raison au fond de son verre :

— Messieurs, dit-il, tromper un mari, c'est l'A B C du métier de galanterie. Parlez-moi de tromper un amant, de le brouiller avec sa maîtresse et de la lui enlever, sans qu'il se doute d'où lui est venue sa disgrâce!

— Bravo! racontez-nous cela! s'écrièrent les convives.

— Je n'avais prêté jusque-là qu'une attention médiocre à toutes les sornettes et aux histoires assez plates que débitaient ces jeunes fous, poursuivit d'Artagnan; mais ce début piqua ma curiosité, et je ne perdis plus une seule des paroles du baron de Villefranche.

— Nous mettrons, s'il vous plaît, un masque sur la figure de deux de nos personnages, reprit-il. La belle se nommera, si vous voulez, Sidonie; l'amant, Alcandre; quant au troisième personnage, je n'ai aucune raison pour vous cacher que c'est moi qui l'ai joué, en ayant d'ailleurs recueilli quelque honneur. La belle Sidonie et le mélancolique Alcandre s'aimaient donc du plus tendre amour, et rien ne semblait devoir jamais troubler leurs flammes; car le mari, homme de robe, était de ceux qui ont sur les yeux un triple



bandeau. Telle était la situation, lorsque je fus présenté à la charmante Sidonie, par le mari, cela va sans dire, car ils n'en font jamais d'autre, et ne manquent jamais d'ouvrir la porte de la bergerie, dès que le loup montre ses oreilles; au besoin ils iraient le chercher au fond du bois. Voir la dame, en devenir éperdument amoureux, jurer qu'elle m'appartiendrait, fut pour moi l'affaire d'un instant. L'homme de robe ne m'inquiétait guère : je me déclarai, je fus pressant; on me résista; je découvris bientôt qu'il y avait un amant sous roche, et que la belle en était fortement éprise. Comment me débarrasser de l'Adonis ? J'avais eu soin de me ménager des intelligences dans la place ; je sus que l'adorable Sidonie avait un grand penchant à la jalousie et une telle délicatesse, qu'au moindre soupçon que le cœur de son amant ne lui appartiendrait pas tout entier, son amour se tournerait aussitôt en aversion. Mon plan fut fait là-dessus : un jour que le mélancolique Alcandre devait venir furtivement chez sa maîtresse, en l'absence du mari,

je trouvai moyen de faire jeter sous un fauteuil de la chambre de Sidonie un portrait de femme enfermé dans une petite boîte.....

Le chevalier de Fosseuse, qui avait écouté jusque là d'Artagnan sans prononcer une parole, sans faire un geste qui témoignât de ce qui se passait dans son esprit, se redressa tout à coup. Il était affreusement pâle :

— Par le salut de mon âme! s'écria-t-il, j'aurai la vie de cet homme!

— Laissez-moi achever, lui dit le sous-lieutenant des mousquetaires, nous aviserons ensuite.

M. de Villefranche, poursuivant et terminant le récit de son intrigue, nous affirma que celle qu'il appelait Sidonie, ayant trouvé le portrait après le depart de son amant, n'avait pas mis en doute un seul instant qu'il ne lui appartînt et qu'il ne l'eût laissé tomber par mégarde de la poche de son pourpoint. Elle lui fit dire alors qu'elle ne le reverrait jamais, refusa de l'écouter, quand il voulut se justifier, rompit definitivement avec lui, et accueillit avec quelque complaisance les hommages de celui qui avait eu recours à cette supercherie pour supplanter un rival.

— Le baron de Villefranche en a menti par la gorge! s'écria encore le chevalier de Fosseuse, d'une voix tremblante de colère.

— Eh! je n'en doute pas, mon cher chevalier, lui dit d'Artagnan; l'empressement de madame de Bagneux à se réconcilier avec vous, aussitôt que cette trame odieuse lui a été dévoilée, le prouve suffisamment.

— Et cependant elle m'a caché une partie de la vérité, murmura le chevalier de Fosseuse.

— Son amour, je vous le répète, s'est alarmé certainement des suites que pourrait avoir pour vous une telle révélation. Examinons maintenant la situation avec quelque sang-froid, si c'est possible. Que comptez-vous faire?

— Je vous l'ai dit : il me faut la vie de M. de Villefranche. Je le provoquerai; nous nous battrons; je le tuerai ou il me tuera.

— Mauvaise affaire. Il y a d'abord les édits sur les duels, que l'on vient de renouveler, et que l'on applique avec vigueur : vous en avez vu un exemple, par le frère de madame de Bagneux; sans votre généreux dévouement, vous savez ce qui lui serait advenu.

— Ah! dit le chevalier de Fosseuse, vous êtes devenu bien prudent! Sous le cardinal de Richelieu, les édits étaient tout aussi rigoureux, ce qui n'empêchait pas alors les mousquetaires du roi de tirer l'épée et d'avoir quelques-uns de ces beaux duels auxquels vous preniez part et que vous m'avez racontés si souvent.

— Eh, vive Dieu, qui vous parle de prudence! s'écria d'Artagnan; si l'occasion s'en présentait, je l'avoue, ce ne sont pas les édits qui m'arrêteraient.

— Vous voyez bien!

— Mais il y a la réputation de madame de Bagneux à ménager; votre duel ferait un beau bruit; le mari, qui dort sur ses deux oreilles, ne manquerait pas d'en être réveillé.

— On peut trouver un prétexte à notre rencontre... Je chercherai querelle à M. de Villefranche, et je saurai bien le forcer à se battre, sans que le nom de ma maîtresse soit prononcé une seule fois.

— Croyez vous donc qu'il ne devinera pas le véritable motif de cette algarade? Du caractère que je le connais, après sa conduite vis à vis de madame de Bagneux, ce n'est pas un homme sur la discrétion et la délicatesse duquel on puisse compter.

— Vous avez mille fois raison, mon cher d'Artagnan; mais la haine et la raison sont deux; je hais cet homme; il m'a fait une de ces injures qu'on ne pardonne pas. Le jour où je me trouverai en sa présence, il me sera impossible de me contenir, et, dussé-je y trouver ma perte, je le forcerai à marcher sur le terrain.

— Ainsi, vous êtes bien décidé?

— Irrévocablement; tout ce que vous me diriez serait inutile.

— C'est bien, mon cher Fosseuse; mais vous ne doutez pas que toutes mes remontrances ne soient venues de la profonde amitié que j'ai pour vous. Au nom de cette amitié, dont je vous ai déjà donné quelques preuves, et que vous avez paru partager...

— A votre tour, vous n'en doutez pas, mon cher d'Artagnan; l'affection que j'éprouve à votre égard n'a de comparable que celle que j'avais vouée à madame de Bagneux.

— Je vous crois, et ne vous en demande qu'une faible preuve. Promettez-moi de vous contenir pendant quelques jours et de ne pas chercher à vous rencontrer avec le baron de Villefranche, de ne vous livrer à aucune démarche compromettante, sans m'en prévenir auparavant. Après

ces quelques jours de réflexion, si vos idées n'ont pas changé, si vous êtes toujours décidé à courir cette aventure, je vous promets, de mon côté, aide et assistance... Aussi bien vous le dois-je, puisque sans moi vous seriez encore à ignorer la perfide manœuvre de votre rival.

Après quelques hésitations, le chevalier de Fossense finit par consentir à ce que d'Artagnan lui demandait.

Une semaine s'était écoulée : l'amant de Junonie avait tenu son engagement, évitant même de sortir de chez lui, de peur de se laisser entraîner par la force de son ressentiment, si le hasard venait à le mettre en présence du baron de Villefranche, lorsqu'un soir il vit revenir d'Artagnan.

— Mon cher ami, lui dit celui-ci, le temps et la réflexion ont-ils apporté quelques modifications à vos idées de vengeance?

— Aucune, et je suis plus décidé que jamais. Vous m'avez demandé quelques jours, en voilà huit de passés; j'espère que vous allez me relever de la contrainte que vous m'avez imposée.

— Avez-vous écrit, depuis notre dernier entretien, à madame de Bagneux?

— Une seule fois.

— Vous ne lui avez pas parlé de M. de Villefranche?

— Pas un seul mot; j'attends son retour pour avoir avec elle une explication de vive voix, si le sort des armes me favorise... Si je suis tué, une lettre que je vous remettrai pour elle et que vous lui ferez parvenir par l'intermédiaire de Bonneville, sa camériste, lui apprendra tout.

— Cette lettre, l'avez-vous déjà écrite?

— La voici. Madame de Bagneux est en ce moment en Normandie, à Pont-l'Évêque; c'est là que vous l'enverrez à l'adresse de Bonneville.

— J'espère bien que je n'aurai pas besoin de prendre ce soin... Mais, à propos, mon cher Fosseuse, ne vous ai-je pas dit que je me bats demain matin?

— Hein! que m'apprenez-vous là? Vous vous battez!.. Avec qui donc?

— Avec M. de Prémorin, sous-lieutenant de la compagnie des petits mousquetaires : une sotte querelle que je me suis attirée pour un motif des plus futiles, une question de préséance entre les deux compagnies; mais les choses en sont venues à ce point qu'il n'y a pas d'accommodement possible...

— Et les édits?

— Ah! c'est vous qui m'en parlez maintenant; mais, soyez sans inquiétude, toutes nos précautions sont prises pour que cette rencontre demeure secrète; nous nous battrons près de Saint-Denis, dans une petite île de la Seine; le sous-lieutenant des petits mousquetaires a autant d'intérêt que moi à ce que cette affaire ne transpire point.

— Et s'il y a mort d'homme...

— Eh! les morts ne parlent pas! Mon cher ami, j'ai compté sur vous pour être mon second.

— Je ne demande pas mieux... quoique, si vous me permettez de vous l'avouer...

D'Artagnan ne le laissa pas achever, et ajouta tout aussitôt :

— Vous aurez pour adversaire... le baron de Villefranche.

— Le baron de Villefranche! Comment! ai-je bien entendu! s'écria le chevalier de Fosseuse.

— Vous n'allez pas me refuser au moins : je ne saurais à qui m'adresser, ayant si peu de temps devant moi.

— Vous refuser, mon cher d'Artagnan! Ami incomparable! fit le chevalier en lui serrant les mains avec effusion... Ah! je devine tout : c'est beau, savez-vous, ce que vous avez fait là! Vous exposer ainsi de gaieté de cœur, vous sacrifier pour moi! Vous me donnez presque des regrets de vous avoir associé involontairement à ma mauvaise fortune, car je ne porte pas bonheur à ceux que j'aime!

— Ne me remerciez pas pour si peu, répliqua d'Artagnan avec sa bonne humeur habituelle; il y a longtemps que je n'ai ferraillé, et je vous avoue que la main me demangeait furieusement; je m'en passerai la fantaisie; mais, par exemple, ce sera mon dernier duel; je touche à la quarantaine : il n'est que temps de mettre de l'eau dans son vin.

Les quatre adversaires se rencontrèrent le lendemain matin dans l'île de Saint-Denis.

A la vue du chevalier de Fosseuse, le baron de Villefranche, qui n'avait pas été prévenu qu'il aurait affaire précisément à son rival, ne put réprimer un mouvement de surprise; mais tout se passa si correctement, et le chevalier dissimula si bien, qu'il ne soupçonna rien du subterfuge imaginé et mis en œuvre pour l'amener sur le

terrain, et lui faire croiser le fer avec l'amant heureux de Junonie, sans compromettre celle-ci.

Entre d'Artagnan et M. de Prémorin l'engagement ne fut pas de longue durée, et n'eut pour résultat qu'un léger coup de pointe que le sous-lieutenant des petits mousquetaires reçut à l'épaule. Au moment où il venait à la riposte, son adversaire lia si brusquement son épée, qu'il la fit voler à dix pas. M. de Prémorin s'élança pour la ramasser, mais d'Artagnan l'avait prévenu et tenait le fer sous ses pieds.

— Cher monsieur, lui dit-il, avez-vous une envie démesurée de recommencer, et tenez-vous essentiellement à ce que nous nous coupions la gorge? Je n'éprouverais pour ma part aucune répugnance à vous avouer maintenant que je vous ai cherché une sotte querelle, et que j'en suis aux regrets.

— S'il en est ainsi, répliqua M. de Prémorin, restons-en là.

— Votre main, voulez-vous?

— La voici de bon cœur.

Tout en ferraillant contre M. de Prémorin, d'Artagnan avait jeté un coup d'œil du côté du chevalier de Fosseuse, et ce coup d'œil rapide lui avait suffi pour reconnaître que le chevalier avait affaire à un tireur de première force, tandis qu'il faisait preuve de la plus grande maladresse.

— Le malheureux, s'était-il dit, il va se faire tuer.

L'événement ne justifia que trop ses appréhensions.

A peine avait-il serré la main de son adversaire et s'apprêtait-il à intervenir entre les deux combattants pour arrêter, si c'était possible, une lutte si inégale, qu'il vit le chevalier de Fosseuse lâcher son épée et s'affaisser, la poitrine percée d'un coup furieux.

Le chevalier fut ramené chez lui presque mourant, et le chirurgien que d'Artagnan appela n'hésita pas à lui déclarer que la vie du blessé courait le plus grand danger.

Ce fut sur ces entrefaites qu'il reçut du roi et du cardinal Mazarin l'ordre de se rendre immédiatement à Londres, pour complimenter Charles II et sonder ses dispositions à l'endroit d'Olympe Mancini, dont le prétendant avait recherché la main pendant son exil.

D'Artagnan retarda le plus qu'il put son départ, ne pouvant se résoudre à abandonner son ami dans le triste état où il était.

Mais une légère amélioration s'étant produite, et le chirurgien entrevoyant enfin la possibilité de sauver le blessé, il se décida à se rendre à Londres, après avoir pris sur lui d'écrire à madame de Bagneux, sous le couvert de sa caméristo, quelques lignes, par lesquelles il lui faisait connaître la situation du chevalier de Fosseuse.

XL

FAISANT SUITE AU PRÉCÉDENT, ET CONTENANT LA FIN DE L'HISTOIRE DE MADAME DE BAGNEUX ET DU CHEVALIER DE FOSSEUSE.

La lettre de d'Artagnan à madame de Bagneux ne lui disait rien des circonstances qui avaient précédé le duel; elle lui marquait seulement que le chevalier s'était battu, avait été grièvement blessé, et que, malgré quelque espoir de guérison, son état ne laissait pas d'être fort grave.

La douleur que ressentit Junonie à la lecture

de cette lettre est plus facile à concevoir qu'à décrire.

En ce moment, les affaires qui avaient appelé M. de Bagneux en Normandie venaient d'être terminées, il s'apprêtait à retourner dans la capitale. Sa femme pressa son départ, et le jour même de leur arrivée à Paris, sans perdre un instant, se mettant au-dessus de toutes les convenances, ne songeant pas aux dangers qu'elle courrait, si sa démarche venait à être divulguée, elle accourut chez le chevalier de Fossense.

Une vieille servante essaya en vain de l'arrêter, en lui disant que le chirurgien avait défendu à son maître de recevoir personne; Junonie, sans l'écouter, pénétra dans la chambre du blessé, qui leva sur elle un œil languissant, presque éteint.

— Vous ici, chez moi! Ah! madame, ne suis-je pas le jouet de quelque rêve! Je n'espérais plus vous revoir! murmura-t-il d'une voix si faible qu'elle l'entendit à peine.

Elle passa une partie de la journée à son chevet, l'entourant des soins les plus délicats, lui donnant toutes les marques de la plus tendre affection, et dissipant ainsi, sans le savoir, les soupçons que le chevalier aurait pu conserver de sa prétendue liaison avec M. de Villefranche.

Junonie retourna plusieurs fois chez le chevalier, qui se rétablit peu à peu, grâce surtout à la présence de la femme aimée.

Par un sentiment de délicatesse et de réserve, M. de Fossense ne lui avoua jamais les motifs réels de son duel; et lui affirma qu'il ne s'était battu contre M. de Villefranche que pour servir de second à son ami d'Artagnan.

Madame de Bagneux soupçonnait cependant une partie de la vérité; elle n'était pas éloignée de croire que le chevalier avait appris quelque chose des tentatives que le baron avait essayées sur son cœur, et que la jalousie était pour beaucoup dans la querelle qui lui avait mis l'épée à la main; mais ce n'étaient encore là que d'assez vagues conjectures. Ils s'abstenaient l'un et l'autre de revenir sur un sujet qui leur était pénible pour des raisons différentes.

Il est donc probable que Junonie aurait toujours ignoré la véritable histoire du portrait et la trahison de sa caméristе, si M. de Villefranche ne les lui eût pas révélées enfin lui-même, cédant à la plus étrange des fantaisies qui aient jamais pris naissance dans le cœur d'un soupirant malheureux.

Ici, il nous faut dire que Bonneville avait quitté le service de madame de Bagneux au moment où celle-ci s'apprêtait à retourner à Paris; elle avait été remplacée par une jeune femme nommée Florence, sœur de lait de Junonie, et le dévouement de Florence était à toute épreuve.

Aussi le baron de Villefranche ayant fait quelques démarches auprès de la nouvelle caméristе pour la mettre dans ses intérêts, y échoua-t-il complètement.

Il en éprouva un violent dépit, ne pouvant plus savoir ce qui se passait chez madame de Bayeux, et si, depuis son retour, elle avait renoué ses relations avec le chevalier de Fossense.

Quant à se présenter à elle, il ne l'osait pas, après l'accueil peu encourageant qu'elle avait fait à sa dernière déclaration.

Sa passion pour Junonie ne fit que s'augmenter de tous ces obstacles; il résolut de lui écrire et d'essayer de la toucher cette fois par la franchise et par la sincérité de ses aveux.

Ce fut une véritable confession qu'il lui envoya.

« Madame, lui disait-il, je suis un grand coupable, mais l'aveu même de mon crime doit être à vos yeux une preuve nouvelle de la force de cette passion dont je suis tourmenté, et qui ne finira qu'avec ma vie. »

Il lui révélait ensuite comment il avait été instruit, par Bonneville, de sa liaison avec le chevalier de Fossense, et le stratagème qu'il avait imaginé, de concert avec cette fille, pour la brouiller avec son amant.

« Hélas! poursuivait-il, je ne devais recueillir aucun fruit de ma déloyauté. Le ciel même m'en punit avec la dernière rigueur, puisque, étant parvenu à vous séparer momentanément de mon rival, vous avez non-seulement continué à repousser mes hommages, mais avez encore paru me marquer un plus grand éloignement. Ce n'était plus, chez vous, de l'indifférence, c'était de l'aversion.

« Alors, exaspéré par vos mépris, fou de douleur, je demandai à toutes sortes de dissipations l'oubli d'un amour sans espoir, et je poussai mon égarement jusqu'à l'outrage. Un jour, j'osai me vanter publiquement, mais sans vous nommer toutefois, je le jure, de la ruse que j'avais employée pour perdre un rival, et donnai à entendre qu'elle m'avait valu le plus doux et le plus précieux des triomphes.

« Quelque chose dut en venir aux oreilles du

chevalier de Fosseuse, et je suis convaincu, maintenant, que l'affaire d'honneur qui nous mit l'épée à la main, quoique amenée, en apparence, par des circonstances toutes différentes, n'a eu, en réalité, d'autre cause que ma déplorable conduite à votre égard.

« Ah! pourquoi le fer de mon adversaire ne m'a-t-il pas frappé, ce jour-là, en pleine poitrine, et ne m'a-t-il pas débarrassé d'une existence que vous rendrez à jamais misérable, si votre cœur ne s'ouvre enfin à d'autres sentiments pour moi? »

La lettre du baron de Villefranche se terminait par les plus respectueuses et les plus pathétiques protestations d'amour et de dévouement qu'il soit possible d'imaginer.

Junonie, après en avoir achevé la lecture, comprit enfin la cause de cette contrainte et de cette réserve qu'elle avait remarquées chez le chevalier de Fosseuse.

Elle lui envoya aussitôt, par Florence, la lettre de M. de Villefranche, avec un billet où elle lui disait :

« Vous avez manqué de confiance en me cachant d'injustes soupçons. Lisez, et vous verrez que ce cœur, dont vous avez osé douter, n'a jamais battu que pour vous; mais vous me renverrez ensuite cette lettre, que je veux anéantir moi-même, comme je vous commande d'oublier, après en avoir pris connaissance, tout ce qu'elle contient, et de vous abstenir de toute démarche qui pourrait compromettre mon repos. »

Ici, nous emprunterons textuellement aux Mémoires de l'époque la suite de l'histoire de madame de Bagneux et du chevalier de Fosseuse, et son dénouement funeste. Ce que le style aura d'un peu naïf et de singulier sera bien compensé par la grâce, la fraîcheur du tableau, où se trouve un fidèle reflet des mœurs galantes et des choses intimes, au dix-septième siècle :

« Le lendemain, le chevalier de Fosseuse rendit cette lettre à Florence et Florence la rendit à sa maîtresse, dans le même temps qu'on en donnait une autre à madame de Bagneux pour son mari.

M. de Bagneux étant survenu dans ce moment, et ayant su que sa femme avait une lettre, et la lui ayant demandée, croyant lui donner celle qu'elle avait pour lui, elle lui donna celle du baron de Villefranche.

L'étonnement de M. de Bagneux ne fut pas moindre, en lisant cette lettre, que l'avait été celui de madame de Bagneux lorsqu'elle l'avait reçue.

Il regarda plusieurs fois sa femme en la lisant, et ayant trouvé dans cette lettre un billet du chevalier de Fosseuse, plein de tendresse et de passion, et l'ayant lu aussi :

— Voilà, madame, lui dit-il avec une colère horrible, des reproches et des remerciements d'une partie de vos amants! Y a-t-il au monde un mari plus malheureux que moi et une femme plus coupable que vous? Car enfin, sont-ce là les sentiments que devraient vous inspirer votre devoir et mon amour? Mais j'y apporterai les derniers remèdes, et peut-être que toute votre vie vous vous repentirez de m'avoir fait une telle offense.

Ensuite, il lui fit toutes les menaces qu'on peut attendre d'un mari en fureur; enfin il lui défendit de revoir jamais le chevalier de Fosseuse, ni de lui écrire.

Madame de Bagneux tomba sur des siéges, presque évanouie, regardant tantôt son mari, avec des yeux où sa confusion était peinte, et tantôt fondant en larmes et jetant de profonds soupirs.

Un si étrange état fit pitié à M. de Bagneux, et rappela l'amour qu'il avait pour elle; et, la regardant moins sévèrement, il sembla attendre qu'elle se défendît.

Mais se sentant plus que vaincue, suivant les apparences, et ne pouvant, d'ailleurs, supporter la vue de M. de Bagneux, elle se servit du peu de force qui lui restait, et se retira dans sa chambre, accablée d'une douleur mortelle.

Ce fut alors que, tous les malheurs qu'elle avait tant de fois redoutés, lui revenant devant les yeux, elle eut les plus tristes pensées que l'on puisse avoir. Elle fut plusieurs jours dans un accablement sans pareil et dans des souffrances d'esprit épouvantables, qui lui firent souvent désirer la mort comme le seul remède à ses maux.

Elle ne pouvait considérer combien elle aurait de peine à faire oublier jamais à son mari les soupçons qu'il pouvait avoir de sa vertu, sans désespérer de recouvrer de sa vie un véritable repos avec lui et de mettre fin à ses reproches.

Ces pensées, qui furent les premières qu'elle eut, l'occupèrent d'abord entièrement, et l'em-

pêchèrent presque de faire des réflexions sur ses sentiments pour le chevalier de Fosseuse.

Lorsqu'elle fut un peu remise de son plus grand trouble, et que son inclination pour lui voulut se représenter à son imagination, elle la condamna avec toute la rigueur possible et prit des résolutions inébranlables pour l'avenir.

Le chevalier de Fosseuse, qui avait appris par Florence ce que la lettre du baron de Villefranche avait causé, voulut lui témoigner combien il en était affligé, et lui écrivit plusieurs fois sur la douleur qu'il en ressentait; mais elle ne voulut point recevoir ses lettres, et défendit à Florence de lui en présenter jamais, ni de lui parler d'aucune chose qui pût la faire ressouvenir de lui.

Toutefois, son cœur la faisait souvent penser au chevalier, contre ses résolutions. Les marques qu'il lui avait données d'une passion aussi pure et aussi grande qui eût jamais été, combattaient contre tout ce qu'elle pouvait y opposer, et il y avait des moments que la résolution qu'elle avait prise de ne le revoir jamais faisait une partie de sa tristesse.

Tant de sujets d'ennui lui causèrent en peu de temps une si grande mélancolie, que ses médecins, après plusieurs remèdes inutiles, conseillèrent à M. de Bagneux, qui était affligé de la voir en cet état, de lui faire prendre l'air de la campagne, le printemps commençant alors, et la beauté des jours de cette saison pouvant contribuer au recouvrement de sa santé.

M. de Bagneux écouta ce conseil avec beaucoup d'approbation, étant bien aise, d'ailleurs, d'éloigner sa femme du chevalier de Fosseuse, et espérant regagner plus facilement son esprit en un lieu où elle ne verrait presque que lui.

Et madame de Bagneux, que la tristesse avait entièrement détachée des divertissements, et qui voyait l'intention de son mari, qu'elle voulait tâcher de guérir des sentiments où il était, témoigna le souhaiter ardemment.

La charge et les affaires de M. de Bagneux pouvant l'obliger de venir quelquefois à Paris, ils allèrent à cette maison qu'ils avaient proche, et où le chevalier de Fosseuse avait vu madame de Bagneux pour la première fois.

Ils y vécurent d'abord, en apparence, dans une parfaite intelligence. Comme M. de Bagneux avait fait dessein de regagner l'esprit de sa femme et d'y employer tout, il n'oublia rien pour lui persuader qu'il n'avait pas cessé un moment d'avoir pour elle tout l'amour et toute l'estime que l'on peut avoir.

Madame de Bagneux, de son côté, qui avait fait le même dessein, et qui voyait combien elle avait intérêt à empêcher que son mari ne crût qu'elle pensât encore au chevalier de Fosseuse, cachait ses véritables sentiments, et témoignait un contentement entier, qu'elle n'avait pas; car, se retrouvant au lieu où elle avait vu le chevalier de Fosseuse la première fois, elle y pensait davantage, et elle n'avait de plaisir, quelque effort qu'elle fît pour ne s'en point souvenir, qu'à celui qui lui donnait ces pensées.

Cependant, le chevalier de Fosseuse était le plus malheureux du monde.

Depuis que madame de Bagneux était partie, elle n'avait plus voulu recevoir de ses lettres, et, ce qui augmentait son malheur, Florence lui disait, d'une manière qui ne lui en laissait aucun doute, qu'apparemment elle ne pensait plus à lui.

Il trouvait néanmoins quelque consolation à donner toujours de ses lettres à Florence, pour les lui rendre, croyant qu'au moins elle remarquerait, par sa persévérance, la constance de son amour.

Florence mettait ces lettres dans une cassette. Madame de Bagneux étant un jour entrée dans la chambre où était cette cassette, et ayant remarqué qu'elle n'était point fermée, eut la curiosité de voir ce qu'elle contenait. Elle fut étrangement troublée lorsqu'elle découvrit ces lettres, et eut d'abord un regret extrême de les avoir trouvées; sa pensée se reportant ensuite sur le chevalier de Fosseuse, elle ne put résister à l'envie de les lire.

Elles lui semblèrent si pleines d'amour et en même temps de respect pour tout ce qu'elle lui faisait souffrir, qu'elle sentit bientôt ses sentiments se réveiller puissamment.

Les ayant lues plusieurs fois avec des agitations extraordinaires, elle s'abandonna aux mouvements de son cœur; elle oublia en un instant toutes les belles résolutions qu'elle avait prises, et permit, dès le jour même, à Florence de lui rendre à l'avenir les lettres du chevalier de Fosseuse.

A peine put-il croire à un si grand bonheur, quand il n'était plus rempli que d'un desespoir mortel.

Ses lettres furent pour madame de Bagneux

un remède non pareil, qui lui rendit en peu de temps tous ses charmes. Il n'y eut presque plus de jours qu'ils ne s'écrivissent, et par là leur passion devint encore plus ardente.

Le chevalier de Fosseuse conjura enfin madame de Bagneux de lui permettre de la revoir.

Quoiqu'elle vît d'extrêmes difficultés à en trouver le moyen, en un lieu où son mari ne la quittait presque point, l'envie d'avoir un entretien, si court qu'il fût, avec le chevalier de Fosseuse, après tant de choses qui leur étaient arrivées, le lui fit découvrir. M. de Bagneux fut forcé de garder la chambre pour quelque indisposition. Elle manda au chevalier qu'elle se rendrait le lendemain chez sa voisine de campagne, madame de Vendeuil, et qu'il n'avait qu'à s'y présenter, à l'heure indiquée, sous prétexte de faire une visite à cette dame.

Le chevalier de Fosseuse ne manqua pas une si précieuse occasion.

Les deux amants éprouvèrent une joie égale de se revoir, après une si longue séparation, et n'eurent pas une impatience médiocre de s'entretenir; mais madame de Vendeuil, qui se croyait obligée de leur tenir compagnie, les gênait beaucoup, et ils ne purent d'abord se dire que peu de choses ; la maîtresse du logis leur demanda enfin la permission de les laisser quelques instants pour répondre à un message pressant qu'elle venait de recevoir.

A peine Junonie et le chevalier commençaient-ils à se dire tout ce qu'ils avaient dans le cœur, que Florence, qui avait accompagné sa maîtresse, accourut, tout effrayée, les prévenir qu'elle venait d'apercevoir M. de Bagneux se dirigeant vers la maison de madame de Vendeuil.

Il n'y eut jamais d'état pareil à celui où se trouvèrent alors madame de Bagneux et le chevalier de Fosseuse. Madame de Bagneux en fut accablée, comme d'un dernier coup de malheur, lequel était inévitable, car elle ne voulut rien faire qui pût découvrir sa crainte à madame de Vendeuil. Et le chevalier de Fosseuse fut saisi d'un trouble extraordinaire, considérant en quel danger il était cause que la personne qu'il adorait allait se trouver exposée à cause de lui.

Il fallait cependant se décider promptement ; il prit donc congé de madame de Vendeuil, qui ne sut à quoi attribuer son brusque départ ; mais à peine avait-il fait quelques pas hors du logis, qu'il se croisa avec le mari de Junonie. Le trouble où il était redoubla à la vue de M. de Bagneux, qui eut, de son côté, une surprise infinie, laquelle se tourna dans le même moment en fureur. S'il eût eu des armes, il se fût vengé sur l'heure du chevalier de Fosseuse, et il éprouva un sensible regret d'avoir pris une profession qui le faisait trouver hors d'état, dans cette occasion, de se satisfaire.

Transporté d'une rage incroyable, il retourna chez lui, et alla à la chambre de sa femme, où il fit mille menaces et s'emporta en des termes qui marquaient le plus cruel ressentiment, comme si elle eût été présente.

Madame de Bagneux, après le départ du chevalier de Fosseuse, ne voyant pas paraître son mari, sa crainte s'était changée en certitude de ce qui était arrivé.

Sentant qu'elle ne pouvait demeurer plus longtemps chez madame de Vendeuil, sans tomber en un état qui découvrirait celui de son âme, elle prit à son tour congé de cette dame, et, la tête perdue, sans savoir ce qu'elle allait faire, elle regagna sa demeure.

Ayant trouvé M. de Bagneux dans sa chambre, ce fut le comble de son malheur.

— Non, non, madame ! s'écria-t-il, plein de fureur, et croyant qu'elle venait pour s'excuser ; n'espérez plus de pardon de moi ! je ne suis plus capable que de me venger de vos perfidies ; car, enfin, tout est permis pour de telles offenses, et je ne trouverai rien de trop cruel pour vous punir de votre trahison.

Enfin, il lui prodigua mille injures et la menaça plusieurs fois du fer et du poison.

Madame de Bagneux était tombée évanouie, dans un état peu différent de celui d'une femme qui expire. Son mari, craignant que cette vue ne le touchât encore, se retira dans une autre chambre, en proie aux passions les plus violentes dont un esprit puisse être agité.

Les femmes de madame de Bagneux, qui avaient entendu le bruit, survinrent aussitôt et la secoururent.

Mais la douleur s'était si fort saisie de son cœur, qu'après avoir repris ses sens, à force de soins, elle retomba dans un nouvel anéantissement. Rappelée à la vie une seconde fois, ses yeux se rouvrirent avec une langueur mortelle, tout son corps se mit à trembler, une fièvre horrible se déclara.

PARIS — IMP. [illegible], RUE SAINT HONORÉ



M. le comte d'Artagnan, soyez le bien-venu. (Page 376.)

Ce fut alors qu'elle commença à souffrir véritablement, son esprit ayant recouvré quelque liberté.

Les idées qu'elle supposait, non sans raison, à son mari, causaient à son imagination un trouble plus cruel que le mal qu'elle sentait.

Sa pensée se reportait ensuite sur le chevalier de Fosseuse, mais avec une tendresse que l'état où elle était ne semblait pas lui devoir permettre. Quoiqu'il fût la cause de tous ses malheurs, son cœur était tellement rempli de sa passion, qu'elle ne pouvait plus combattre pour l'en chasser.

Toutes ces agitations et les souffrances de l'âme s'ajoutant à celles du corps, sa vie fut bientôt en danger.

Cependant le chevalier de Fosseuse, qui avait tout appréhendé de la rencontre de M. de Bagneux et qui en avait appris les cruels effets avant de s'en retourner à Paris, était dans un désespoir qui ne peut se représenter. Pendant le chemin il pensa plusieurs fois à revenir sur ses pas et à aller s'offrir à la colère du mari de Junonie.

Mais sa douleur augmenta horriblement, lorsqu'il apprit, deux jours après, la situation de madame de Bagneux. Cette nouvelle lui fit oublier tout ce qui pouvait lui être cher. Il résolut de briser sa carrière, de sortir de France, de s'exiler et d'aller finir dans quelque contrée lointaine une vie qui ne pouvait plus être que misérable ; car si sa maitresse succombait, rien ne devait l'attacher à l'existence, et, si elle vivait, il ne voulait plus l'exposer à subir de nouveau, pour l'amour de lui, de si cruelles épreuves.

Il revit une dernière fois Florence, et la pria, en versant un torrent de larmes, de faire connaître sa résolution à madame de Bagneux.

— Je m'éloigne, lui dit-il, la mort dans l'âme, ne pouvant pas même me donner la consolation d'apprendre si la vie de celle que j'aime ne cessera pas bientôt d'être en danger, car je sens que, si j'avais à cet égard la moindre lueur d'espoir, je n'aurais plus la force de partir.

M. de Bagneux n'avait pas de moins tristes pensées. Quelques jours après ses premiers transports, apprenant l'extrême danger où était sa femme, il en fut vivement affligé, et le même amour qui lui avait inspiré de si forts sentiments de jalousie et de fureur, le fit intéresser à sa guérison. Il parut plusieurs fois devant elle, plutôt en amant qui tremble pour la vie de sa maîtresse, qu'en mari irrité et qui croit avoir de justes sujets de crainte. Il tâcha de lui persuader que l'excès de l'emportement qu'il avait eu venait de l'excès de son affection; que la douleur qu'elle en avait ressentie et dont elle avait donné des marques si sensibles, le rassurait complètement sur l'avenir, et qu'il serait incapable de lui témoigner désormais aucuns soupçons qui pussent lui déplaire.

Mais tous ces soins et toutes ces satisfactions furent inutiles. Elle lui dit peu de choses pour se justifier envers lui, et lui fit aussi entendre que sa mort ne devait lui causer aucun chagrin.

Junonie ne pouvait plus penser qu'au chevalier de Fosseuse.

Ce qu'il venait de faire lui paraissait un si grand sacrifice et une action si extraordinaire, qu'au milieu de son mal elle en avait quelque joie, reconnaissant qu'il avait été digne de l'inclination qu'elle avait eue pour lui, et cette forte passion lui ôtait toute envie de guérir.

Elle sentait, en effet, qu'elle ne pourrait jamais chasser de son cœur son amour pour le chevalier de Fosseuse, et que, si elle survivait à la connaissance que M. de Bagneux en avait, outre la contrainte terrible avec laquelle elle serait obligée de cacher ses sentiments, elle se verrait toujours en butte à des soupçons dont il lui serait impossible de se défendre.

Aussi, quoique sa situation eût paru plusieurs fois s'améliorer, ces pensées ne cessant de l'obséder, elle retombait presque aussitôt dans un état pire que le premier, et ses forces étant enfin épuisées par le mal, cette jeune et charmante femme mourut dans ces sentiments confus et sans témoigner aucun regret de la vie. »

XLI

CROMWELL. — MONK. — RESTAURATION DES STUARTS. — D'ARTAGNAN A LA COUR DE CHARLES II. — SES SUCCÈS. — UNE RESSEMBLANCE EXTRAORDINAIRE. — EST-CE LADY ANNA D'HERFORT ? — SIR WILLIAM L'ÉCLAIRE A CE SUJET. — LADY SUSANNAH CÉCIL. — UN CŒUR QUI S'OUVRE A L'AMOUR. — VOUS M'OUBLIEREZ ET J'EN MOURRAI. — D'ARTAGNAN RAPPELÉ A PARIS. — UNE LETTRE DE SIR WILLIAM. — LES DERNIÈRES PAROLES DE LADY SUSANNAH.

Nous avons laissé d'Artagnan au moment où il se séparait du chevalier de Fosseuse, qu'il ne devait plus revoir, pour se rendre en Angleterre, à la cour de Charles II.

Jetons un rapide coup d'œil sur les événements qui s'étaient passés à Londres, depuis la mort de Charles Ier, et qui avaient amené au bout de dix ans la restauration des Stuarts.

Dès les premiers moments, Cromwell avait été soupçonné d'aspirer à la royauté ; mais les Saints, ses partisans, affirmaient qu'il ne pensait qu'à préparer ce qu'ils appelaient dans leur jargon mystique « le règne de Jésus. »

Ce qui avait fait dire au major Streater, un républicain farouche :

— Que Jésus se hâte donc de venir, ou il arrivera trop tard.

Jésus arriva trop tard, ou plutôt il n'arriva pas du tout.

Un jour Cromwell, se trouvant au milieu d'une de ces assemblées d'officiers dont les volontés dominaient celles du parlement, s'écria tout à coup :

— Major-général Vernon, je me vois forcé de faire une chose dont la seule pensée me fait dresser les cheveux sur la tète.

Il prit alors trois cents mousquetaires, les conduisit à Westminster-Hall, où siégeait le parlement, les rangea en bataille devant le palais et pénétra seul dans la salle des séances.

Cromwell n'était pas botté et éperonné comme le jeune Louis XIV, quand il se rendit à la Grand'chambre, la cravache à la main, pour y faire défense au premier président et aux conseillers de se mêler désormais des affaires de l'Etat; mais son costume n'était guère plus convenable pour la majesté du temple des lois, et ses projets valaient encore moins que ceux du futur roi-soleil.

Il portait un habillement tout en drap noir avec de mauvais bas de laine, et sur la tête ce chapeau rond à plume blanche, qu'on lui voit dans ses portraits, un peu penché du côté droit, et découvrant la verrue qu'il avait au front, audessus de l'œil gauche.

Les membres de la chambre des Communes se livraient à une discussion confuse.

Cromwell écouta d'abord en silence leur délibération; puis, après avoir dit à l'oreille du général Harrison, membre comme lui des Communes : « Il est temps ; il faut en finir! » il ôta son chapeau, prit la parole et déclara à l'assemblée que son heure était venue ; qu'elle siégeait depuis trop longtemps et qu'elle devait disparaître de la scène politique.

— Cédez la place! s'écria-t-il, le Seigneur en a fini avec vous! Il a choisi d'autres instruments de ses œuvres!

Peter Wentworth essaya de lui répondre, et des interpell[illegible] de toutes parts.

— Taisez-vous! fit Cromwell; vous n'êtes pas un parlement! je vous dis que vous avez cessé d'être un parlement!

Puis, il remit son chapeau et frappa violemment du pied.

A ce signal, les portes s'ouvrent : les mousquetaires envahissent la salle, sur deux files, et viennent se placer à droite et à gauche du général.

Tous les députés poussent des cris d'indignation; Henri Vane apostrophe le général :

— Ce que vous faites là, Cromwell, n'est pas d'un honnête homme! C'est un crime que vous commettez!

— Henri Vane! répliqua Cromwell, que le Seigneur me délivre de Henri Vane! Car c'est lui qui est un fourbe!

Et se tournant ensuite vers d'autres membres, debout devant leurs siéges, et les désignant du geste :

— Toi, Challoner, tu es un ivrogne!

— Toi, Marten, un débauché!

— Toi, un adultère!

— Toi, un voleur!

— Toi, un traître!

— Harrison, faites évacuer la chambre!

Sur l'ordre de Harrison, les mousquetaires enlèvent le président, pourchassent et dispersent le pâle troupeau des législateurs, et Cromwell fait fermer les portes de la salle, dont il met les clefs dans sa poche.

Nommé Lord-lieutenant de la République d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse, par un conseil d'Etat composé de Treize membres, à l'imitation de Jésus-Christ et de ses douze apôtres, Cromwell, qui avait besoin d'argent, convoqua un nouveau parlement en 1653.

Ce nouveau parlement fut une assemblée de Saints, désignés au choix du Lord-lieutenant par les Eglises congréganistes. Cinq mois ne s'étaient pas écoulés depuis leur réunion, que le colonel White, avec un peloton de soldats, leur fut envoyé par Cromwell.

— Que faites-vous là? leur demanda le colonel White.

— Nous cherchons le Seigneur! répondirent les Saints,

— Eh bien! allez le chercher ailleurs; le Seigneur ne fréquente pas d'aussi mauvaise compagnie.

Le parlement des Saints fut dispersé par les soldats, comme le précédent, et quelques jours après, le conseil des officiers proclamait Cromwell Protecteur de la république.

Deux ans plus tard, troisième dissolution du parlement. L'assemblée nommée depuis l'institution du protectorat venait de refuser de rendre cette haute fonction héréditaire dans la famille de Cromwell, de mâle en mâle et par ordre de primogéniture.

Cromwell se rend à la chambre, traite les députés de rebelles et de parricides pour avoir contesté son autorité, leur déclare que la nation n'a plus besoin d'eux, et que leur assemblée a cessé d'exister.

Le 4 février 1658, comme une quatrième assemblée siégeait à Westminster, Cromwell, revenant de la promenade, ordonne à son cocher de le mener au parlement. Rien n'avait fait pressentir à son entourage la resolution qu'il venait de prendre.

Quelques mois auparavant, cette chambre lui avait offert la royauté ; Cromwell l'avait refusée; mais il en voulait secrètement aux députés de ce qu'ils ne lui avaient pas mis de force la couronne sur la tête.

Suivi de dix de ses gardes, le protecteur entre dans la salle des séances.

— Dieu sait, dit-il, que j'eusse mieux aimé vivre près d'un bois, et garder les troupeaux, que de me charger du gouvernement; mais l'ayant accepté à votre prière, j'avais le droit de compter sur votre aide et sur votre appui. Cependant quelques-uns, Dieu m'en est témoin, tentent d'établir une république dans l'armée ; d'autres ont reçu des commissions pour enrôler des hommes en faveur de Charles Stuart ; mais je me suis engagé devant Dieu à prévenir de tels malheurs, et c'est pourquoi je pense qu'il est grandement temps de mettre fin à votre session. Je dissous ce parlement et que Dieu soit juge entre vous et moi !

— *Amen! Amen!* répondirent quelques députés...

Au mois d'août de la même année, Cromwell, se trouvant à Hampton-Court, cette résidence où il avait tenu prisonnier Charles I[er], fut pris de la fièvre tierce qui devait l'emporter. Ramené à Londres, il y mourut le 3 septembre 1658, à l'âge de cinquante-neuf ans.

— Cessez de pleurer, s'écriait le fanatique Sterry, au milieu des larmes et des lamentations de ceux qui remplissaient la chambre mortuaire; Cromwell était votre protecteur ici-bas ; il sera un protecteur encore plus puissant à présent qu'il est avec le Christ, à la droite du Père.

Le ministre Thurloë écrivait à Henri Cromwell, second fils du protecteur :

« Il est monté au ciel, embaumé dans les larmes de son peuple, et porté sur les ailes des prières des saints. »

Moins de trois ans après, ce corps « embaumé dans les larmes de son peuple » n'était plus qu'une odieuse carcasse, comme, il en est témoigné dans ce procès-verbal du 30 janvier 1661 :

« Les odieuses carcasses d'Olivier Cromwell, H. Ireton et J. Bradshaw, traînées sur des claies, jusqu'à Tyburn, et arrachées de leur cercueil, ont été pendues aux différents angles de ce triple arbre, jusqu'au coucher du soleil. Descendues alors, elles ont été décapitées et leurs troncs infects jetés dans un trou profond, au-dessous de la potence. Leurs têtes, après cela, ont été exposées sur des pieux, au sommet de Westminster-Hall. »

La restauration de Charles II avait été l'œuvre du général Monk, à la suite de la déclaration de Bréda, par laquelle le nouveau roi promettait : un pardon libre à tous les coupables, hormis ceux que le parlement jugerait dans la suite à propos d'excepter ; la liberté de conscience et le paiement des arrérages dus à l'armée de Monk, ce qui était la clause essentielle.

Après de longues années de révolution et de troubles, l'Angleterre croyait enfin trouver le repos et le paisible développement de ses destinées. Lorsque Charles II, monté sur un vaisseau de la flotte royale, débarqua à Douvres, le 26 mai 1660, il embrassa Monk, qui l'attendait sur le quai, et, voyant une foule immense qui l'accueillait avec des transports de joie, il dit au général :

— Mais, où donc sont mes ennemis ?

Charles II n'avait plus d'ennemis en ce moment; mais, suivant l'invariable coutume de tous les princes restaurés, il allait travailler consciencieusement à s'en faire de nouveaux.

En arrivant à Londres, d'Artagnan trouva la nouvelle cour dans les fêtes et les réjouissances, toute à l'ivresse de son récent triomphe. Il y fut reçu avec les honneurs dus à l'envoyé

extraordinaire du roi de France, et il y fit brillante figure. Ce n'était plus le chevalier, mais le comte d'Artagnan, Louis XIV lui ayant délivré à cet effet des lettres patentes, où ses armes étaient ainsi décrites.

« Artagnan porte écartelé au premier et au quatrième, d'argent à l'aigle éployée de sable ; au deuxième et au troisième, de gueule au château d'argent flanqué de deux tourelles de même, qui est de Castelmor. — Une couronne de comte et deux palmes à l'entour de ses armes. »

Mais, malgré tous les honneurs avec lesquels il fut accueilli, et la faveur particulière que lui accorda Charles II, cette partie de sa mission qui concernait des propositions matrimoniales, échoua complétement.

Le roi d'Angleterre n'en voulait pas seulement à Mazarin pour le refus qu'il en avait essuyé pendant son exil ; mais il ne pouvait oublier le traité d'alliance conclu par le cardinal avec le Protecteur, traité dont une des clauses stipulait que la France cesserait de donner asile aux fils de l'infortuné Charles I[er].

Ce fin politique n'avait pas fait preuve de sa lucidité habituelle, à l'égard du prétendant, car moins d'un an avant que celui-ci ne remontât sur le trône, Mazarin écrivait à Le Tellier, son confident :

« Les mauvais conseillers dont le prince Charles est environné, et les mauvais partis qu'ils lui dictent, loin de l'aider à recouvrer ce qu'il a perdu, seraient capables de lui faire perdre même ce qu'il a en sa possession. »

Charles II refusa donc la main d'Hortense Mancini et les douze millions de dot que d'Artagnan était chargé de lui offrir.

Quelques mois après, Mazarin, à son lit de mort, mariait sa nièce au duc de la Meilleraye, à qui il transmettait la presque totalité de son immense fortune, à la condition qu'il prendrait le nom et les armes de Mazarin, et c'est ainsi que la belle Hortense devint duchesse de Mazarin en épousant un duc de la Meilleraye.

Quant à Charles II, cédant aux instances de ses conseillers et aux instigations secrètes de la cour de France, il épousa, en 1662, Catarina de Bragance, sœur d'Alphonse, roi de Portugal, et il donna sa propre sœur Henriette à Philippe d'Orléans, frère unique de Louis XIV.

D'Artagnan était autorisé à prolonger son séjour à la cour d'Angleterre aussi longtemps qu'il le jugerait utile aux intérêts de sa mission.

Les fêtes se succédaient à Windsor ; il n'en manquait aucune, et l'accueil que lui faisait l'aristocratie anglaise, surtout du côté des femmes, flattait singulièrement son amour-propre.

Son cœur, cependant, n'avait encore éprouvé que de l'indifférence, au milieu de cet essaim de jeunes et charmantes ladies qui semblaient toutes se disputer l'attention du beau sous-lieutenant des mousquetaires, dont le caractère plein d'enjouement et de vivacité, les manières galantes, l'esprit pétillant contrastaient avec la roideur britannique ; lorsqu'il fut comme réveillé en sursaut de sa torpeur par une rencontre singulière.

Dans une de ces fêtes, son regard distrait parcourait toute une rangée de jolies femmes, couvertes de dentelles, de diamants et de fleurs, attendant une entrée de ballet. Tout à coup il éprouva une violente commotion ; un cri de surprise faillit s'échapper de ses lèvres : il avait cru reconnaître parmi elles lady Anna d'Herfort.

Était-ce bien possible ! N'était-il pas le jouet de quelque illusion, de quelque ressemblance extraordinaire ? Celle qu'il avait vue sur le tréteau d'infamie, flétrie par la main du bourreau, aurait-elle osé reparaître dans le monde, à la cour de Charles II ?

Mais plus de dix années s'étaient écoulées, depuis cette matinée où maître Sauvé, l'espion du cardinal, lui avait montré, sur la place de la Tour de Londres, la belle et criminelle lady se tordant sous la morsure du fer rouge ; et tant d'événements extraordinaires s'étaient accomplis en ces dix années, tant de troubles, de révolutions, de bouleversements, qu'en y réfléchissant un peu, d'Artagnan en arriva à ne plus regarder comme absolument incroyable une telle rencontre.

L'attention soutenue dont elle était l'objet de la part de d'Artagnan n'échappa point à cette dame ; elle en parut embarrassée, rougit, baissa les yeux et détourna la tête.

Lady Anna d'Herfort, car il ne doutait plus que ce ne fût elle, avait toujours cette beauté souveraine, incomparable, qui produisit sur lui une si forte impression, lorsqu'il la vit pour la première fois au Louvre, dans les appartements d'Anne d'Autriche. Le temps ne lui avait rien enlevé de ses charmes ; mais par quel

miracle, par quel renversement de toutes les lois de la nature, l'avait-il respectée à ce point qu'elle semblait encore dans la fleur de son printemps, comme si les années n'eussent été pour elle que des semaines?

Seulement sa physionomie s'était adoucie; ce que son air avait autrefois d'impérieux, était remplacé par une expression de sensibilité et de profonde mélancolie.

D'Artagnan se rappelait cependant avec quel art de suprême coquetterie, avec quelle puissance de dissimulation l'Anglaise savait se transformer, et dissimuler, quand elle y avait quelque intérêt, ses véritables sentiments.

— Ce n'est peut-être qu'un masque qu'elle a pris ce soir pour cette fête et qu'elle quittera en sortant, dit-il à part soi, sans pouvoir détacher ses yeux de celle dont l'aspect évoquait chez lui tant de souvenirs.

L'entrée du ballet le força à s'éloigner un peu, et il la perdit de vue; mais cette étrange rencontre ne cessa de l'occuper.

Aussi, dès que le ballet fut terminé, se mit-il à la recherche de lady Anna, en compagnie d'un gentilhomme attaché à la maison de Charles II, et avec lequel il s'était lié d'amitié, depuis son arrivée à Londres.

— Mon cher William, lui dit-il, vous me paraissez connaître toutes les jeunes et jolies femmes de la cour de votre gracieux souverain.

— Toutes, c'est beaucoup; mais j'en connais du moins un grand nombre.

— Peut-être pourrez-vous me donner quelques renseignements sur une belle personne que j'ai aperçue ce soir à Windsor, et que j'ai déjà vue à Paris aux réceptions du Louvre.

— Voulez-vous me la montrer?

— Continuons, s'il vous plaît, nos recherches; elle a quitté sans doute cette salle; entrons dans la galerie.

— Pardon: vous venez de me dire que vous aviez déjà vu cette dame au Louvre. Je croyais que votre cour avait abandonné depuis longtemps le vieux palais du Louvre pour le Palais-Royal.

— En effet; aussi y a-t-il quelques années; c'était sous le feu roi Louis XIII.

— Sous le feu roi...

— En 1640 ou 1641, si je m'en souviens bien..... attendez: c'était en 1640, l'année de la naissance de Monsieur, frère du roi actuel.

— Mais il y a vingt ans alors.

— Il y a vingt ans, c'est vrai; cela ne me rajeunit pas, mon cher William.

— Vous touchez à la quarantaine, n'est-ce pas? Pour un homme, c'est le bel âge; mais vous me faites trembler pour la dame.

— Je ne comprends pas.

— Comment, vous ne comprenez pas que, si vous l'avez vue au Louvre, en 1640, pour peu qu'elle eût alors vingt ans, comme nous sommes maintenant en 1661, elle doit en avoir au moins quarante.

— Je vous assure pourtant qu'elle en paraît à peine vingt-cinq.

— Ah! je suis curieux de contempler cette merveille.

— Tenez, la voici: cette dame en robe de satin blanc, avec un gros bouquet de roses.

— Mais c'est lady Susannah Cécil!

— Vous ne vous trompez pas? Lady Cécil n'a jamais porté d'autre nom?

— Le nom de son père avant son mariage: lady Susannah est la fille de lord Hollander, qui mourut dans les premières années du Protectorat, pendant qu'il partageait l'exil du roi Charles II.

— Elle est mariée!

— Elle est veuve.

— C'est étrange, murmura d'Artagnan, qui ne cessait d'examiner celle qu'il avait prise pour lady Anna.

Leurs regards venaient de se rencontrer, et lady Susannah s'était détournée de nouveau en rougissant.

— Si vous croyez reconnaître cette dame, pour l'avoir vue à l'époque dont vous m'avez parlé, reprit sir William, l'erreur est flagrante, permettez-moi de vous le dire, car lady Susannah n'a pas vingt-cinq ans.

— Avez-vous ouï prononcer quelquefois le nom de lady Anna d'Herfort?

— Il y a eu un lord d'Herfort qui fut tué en Ecosse, lors des premiers troubles du Covenant, c'est tout ce que j'en sais.

— Lady Anna était sa femme. Eh bien, mon cher William, la ressemblance est si frappante entre lady Anna et lady Susannah Cécil, et les traits de la première sont tellement gravés dans ma mémoire...

— Ou dans votre cœur.

— Dans mon cœur, soit; mais avec d'autres

sentiments que ceux que vous paraissez supposer.

— Voulez-vous que je vous présente à cette dame, mon cher d'Artagnan ?

— Quelques mots encore, je vous prie ; car, à vous l'avouer franchement, je ne suis pas encore complétement convaincu.

— Si vous désirez quelques détails, des faits précis?

— Je vous écoute.

— Lady Susannah n'avait que seize ans lorsque lord Cécil l'épousa. Son mari l'emmena au fond de l'Ecosse, à Dingwal, où il possédait de grands biens. Il y mourut il y a deux ans environ, après l'avoir rendue fort malheureuse pendant six longues années de l'union la plus triste qu'il soit possible d'imaginer, un véritable martyre pour la pauvre Susannah, même en ne croyant que la moitié de ce qu'on en raconte.

— Et qu'en raconte-t-on?

— Des arrangements de famille, l'extinction d'un procès entre les Cécil et les Hollander, procès dont l'issue, devant la justice, eut immanquablement amené la ruine d'une des deux parties, avaient été les seuls mobiles de ce mariage. Lord Cécil n'aimait pas sa femme, et il était incapable de l'aimer, à cause de l'opposition de leur caractère. Autant lady Susannah était d'une nature douce, délicate, pleine de sensibilité et de mélancolie, autant son mari était emporté, brutal, grossier dans ses goûts. A Londres, ou dans quelque grande ville, au milieu du mouvement et des distractions des relations sociales, la vie commune leur aurait été à peine supportable ; dans un château perdu dans les montagnes de l'Ecosse, elle devint un enfer pour la jeune femme, accablée de mauvais traitements, en butte à tous les outrages...

— Lord Cécil était donc un monstre, pour demeurer insensible à la beauté, aux charmes de lady Susannah? interrompit d'Artagnan.

— Lord Cecil avait une maîtresse dont il subissait l'empire.

— Une maîtresse dans ce pays perdu !

— Il l'avait amenée de Londres : une fille attachée au service de lady Susannah, et qui devint bientôt la véritable châtelaine. Pendant quelques mois, leur commerce était demeuré secret ; mais lady Susannah les ayant surpris un jour, lord Cécil lui déclara avec le plus grand cynisme qu'elle devait en prendre son parti, et cette fille, aussi perverse, aussi corrompue que lui, se vengea alors de la contrainte et de la dissimulation qu'elle avait dû s'imposer jusque-là, en réduisant la femme légitime à vivre comme une étrangère dans la maison conjugale.

— Et lady Susannah accepta cette affreuse existence ; elle ne chercha pas à s'en affranchir, à quitter un époux indigne, à se réfugier dans sa famille ?

—Son père, lord Hollander, et son frère étaient à cette époque sur le continent, avec Charles II, dont ils partageaient la mauvaise fortune et la vie errante. Ce que je vous ai dit, d'ailleurs, de son caractère, de sa douceur, de sa mélancolie, doit vous faire comprendre la résignation avec laquelle elle accepta sa triste destinée. Des jours meilleurs ont enfin lui pour elle : la mort de lord Cécil a brisé les liens odieux qui l'enchaînaient ; son père a succombé dans l'exil ; mais son frère, qui est rentré avec Charles II, et qui fait partie, comme moi, de la garde royale, a pour elle la plus grande affection ; ils vivent ensemble en attendant qu'elle trouve chez un galant homme tout l'amour dont elle est digne, ce qui ne saurait tarder, avec sa jeunesse, sa beauté et sa fortune.

— Ne songeriez-vous pas à elle, mon cher William ? lui demanda d'Artagnan.

— Mon cœur est engagé ailleurs ; mais j'avoue que, si j'étais libre de tout engagement, lady Susannah m'aurait peut-être touché.

— Elle est en effet charmante.

— Dites plutôt qu'elle est adorable... Eh bien, êtes-vous revenu maintenant de cette illusion qui vous faisait persister, malgré les premiers renseignements que je vous donnais, à la prendre pour cette dame que vous avez vue à la cour de France il y a de si longues années?

— Lady Anna d'Herfort... La ressemblance est extraordinaire, je vous le répète... Mais si les traits, le regard, si toute sa personne me rappellent cette lady, ce que vous m'avez dit des qualites de son cœur et de son esprit en diffère complétement... Voulez-vous me présenter à elle?

— Je vous l'avais offert ; venez.

Lord William et d'Artagnan s'approchèrent de lady Susannah Cécil.

Elle etait entourée d'un groupe de jeunes femmes, qui, si jolies qu'elles fussent, n'éclipsaient pas sa beauté.

D'Artagnan en fut ébloui.

De près, l'illusion était encore plus grande, et, malgré ce que venait de lui apprendre le lord, il n'était pas encore bien sûr de ne pas se trouver en présence de lady Anna d'Herfort.

Quand elle parla, il reconnut la voix, comme il avait reconnu les traits.

— Milady, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, M. le comte d'Artagnan? dit lord William.

— Vos amis ont tous les droits possibles à mon attention, lord William, fit lady Susannah avec un geste gracieux; monsieur le comte d'Artagnan, soyez le bienvenu!

Ses joues, un peu pâles, s'étaient couvertes tout à coup d'une vive rougeur.

— Madame, lui dit d'Artagnan, après l'avoir saluée comme on ne savait saluer qu'à la cour de France, le roi, mon maître, ne m'avait envoyé à Londres que pour complimenter un souverain; mais vous êtes reine par la beauté, et ma mission n'aurait été qu'incomplétement remplie si j'étais parti sans vous offrir, avec mes hommages respectueux, le témoignage de mon admiration.

Lord William les ayant laissés, la conversation s'engagea, et lady Cécil charma bientôt d'Artagnan par son esprit et la délicatesse de ses sentiments sur toutes choses.

De son côté, il produisit une profonde impression sur le cœur de la jeune femme, qui s'était déjà aperçue de la persistance avec laquelle il avait attaché ses regards sur elle, avant qu'il lui eût été présenté.

Un mot qu'elle lui dit, et qui semblait faire allusion à cette circonstance, lui donna à craindre qu'elle n'eût attribué l'attention dont elle avait été l'objet de sa part qu'à une indiscrète et banale galanterie.

Il voulut s'en disculper.

— J'ai quelque chose à me faire pardonner, lui dit-il; mais je ne désespère pas de votre indulgence, quand vous aurez entendu mes explications.

— Quelle grande faute avez-vous donc commise, mon Dieu!

— Ce sont mes yeux qui s'en sont rendus coupables, ici même, madame.

Je devine ce que vous voulez dire... Vous êtes tout pardonné.

— Votre vue avait réveillé en moi le souvenir d'une personne qui a tenu une grande place dans mon existence, à ce point que j'étais persuadé de l'avoir retrouvée, et que, sans lord William, mon erreur durerait encore.

— Je ressemble donc bien à cette personne, monsieur le comte?

— Elle était merveilleusement belle, madame.

— Ah!

— Moins belle que vous toutefois, je suis forcé maintenant de le reconnaître.

— Ceci est de la galanterie française.

— C'est l'expression d'un sentiment vrai; mais, pour apprécier la différence, il fallait que je vous entendisse. Elle possédait tous vos charmes... mais elle n'avait ni votre esprit ni votre cœur.

— Vous m'avez dit qu'elle a tenu une grande place dans votre existence.

— Hélas!

— Les souvenirs qu'elle vous a laissés seraient donc bien penibles?

— Cruels, madame.

— Alors je vous plains.

— Tout ce que j'ai eu de malheureux dans la vie m'est venu de cette personne.

Un nuage passa sur le visage de lady Susannah, qui demeura quelque temps pensive...

Plus d'une heure, cependant, s'était écoulée dans un délicieux entretien.

Quand le moment de la séparation arriva, il leur semblait qu'ils se connussent depuis de longues années.

D'Artagnan avait appris à lady Cécil une partie de l'histoire de lady Anna d'Herfort, et l'abominable vengeance qu'elle avait accomplie par l'empoisonnement de l'infortunée Gabrielle de Preuil: adoucissant toutefois, on en devine le motif, quelques détails trop vifs du tableau, entre autres, l'aventure nocturne de l'hôtel de la Place-Royale.

Il lui tut aussi la scène de la place de la Tour de Londres. Mais ce qu'il lui dit suffit pour inspirer à lady Cécil une tendre sympathie pour le beau mousquetaire si malheureux dans ses amours, et elle n'était déjà pas éloignée de croire qu'après avoir réveillé, dans le cœur de d'Artagnan, de si pénibles souvenirs par sa ressemblance avec la femme qui l'avait fait tant souffrir, elle était destinée à les lui faire oublier.

D'Artagnan ne manqua pas de se faire présenter par lord William au frère de lady Cécil.

Ils se revirent donc, et le mousquetaire se



trouva peu à peu engagé dans une liaison qui, avec une coquette ordinaire, ne fût pas allée jusqu'à un engagement sérieux. Mais la jeune veuve, dont les facultés aimantes et la sensibilité avaient été si longtemps comprimées, dont les plus belles années s'étaient passées dans la souffrance et le désespoir, s'abandonna aux entraînements irrésistibles d'un sentiment si nouveau pour elle, et la fougue de d'Artagnan, son irrésistible penchant pour la galanterie y aidant un peu, lady Susannah n'eut bientôt plus rien à lui refuser.

Une lettre impérieuse de Mazarin arracha le mousquetaire aux enivrements de sa nouvelle conquête.

Le cardinal lui faisait savoir que le roi avait à plusieurs reprises exprimé son mécontentement de le voir prolonger aussi longtemps son séjour à Londres, l'objet de sa mission étant

rempli, et il lui commandait de se mettre en route aussitôt la missive reçue, une grande revue des deux compagnies des mousquetaires devant être passée dans huit jours au plus tard.

A la fatale nouvelle que son amant allait la quitter, lady Susannah ne sut que répandre des larmes.

— Ah ! lui dit-elle, j'avais rêvé une autre destinée ; le bonheur n'est donc pas fait pour moi ! Que ne m'avez-vous laissée dans la nuit où je sommeillais, dans mon ignorance de la passion ! Je ne connaissais de la vie que l'ennui, le deuil et la douleur ; vous m'avez fait entrevoir la félicité... Je ne survivrai pas à votre abandon.

— Ce n'est qu'une séparation momentanée, ma Susanne, lui répondit d'Artagnan. Je dois obéir aux ordres du roi, sous peine de briser ma carrière et de perdre tout le fruit de quinze années de services : mais je reviendrai à Londres le plus tôt possible : garde-moi ton cœur, et ces rêves d'avenir que tu as faits, dans mes bras, nous les réaliserons un jour, je te le jure.

— Vous m'oublierez, murmura-t-elle, et moi, j'en mourrai.

De retour à Paris, d'Artagnan ne manqua pas d'écrire à lady Cécil et de lui renouveler le serment qu'il ne l'oublierait jamais.

Pendant quelques mois ils échangèrent des lettres, où Susannah mettait tout son cœur, et lui tout son esprit.

Mais les billets de d'Artagnan devinrent de plus en plus rares ; les plaisirs de la cour, les devoirs de sa charge ne lui laissaient guère de loisirs, et lui apportaient de telles distractions, que le souvenir de celle qui l'avait tant occupé à Londres s'effaçait peu à peu, sans qu'il y mît aucune préméditation.

Aussi, lorsque lady Susannah cessa tout à coup de lui écrire, n'y prit-il pas garde de longtemps, et quand il en fit enfin la remarque, il s'en consola en se disant :

— Elle ne pense plus à moi ; elle m'a oublié : c'est tout ce qu'on peut attendre de mieux d'une femme. Celles qui ne vous oublient pas, vous font toujours repentir plus tard de les avoir aimées.

Un an plus tard, il était à Nantes, avec le roi et une partie de la cour.

C'était à la veille de l'arrestation du surintendant Fouquet.

Il reçut de Londres une lettre portant un cachet de cire noire.

Il examina quelque temps la suscription, sans oser l'ouvrir, ayant le pressentiment de quelque malheur.

Sur la suscription il avait reconnu l'écriture de lord William.

Il brisa enfin le cachet.

Lord William lui mandait que lady Susannah, après avoir refusé un riche parti que lui avait offert son frère, venait de mourir d'une maladie de langueur.

« Quelques jours avant de mourir, ajoutait le gentilhomme, j'ai vu lady Cécil, et comme je me trouvai un instant seul avec elle :

« — Lord William, m'a-t-elle dit, vous m'avez témoigné quelque attachement en maintes occasions, je veux vous en remercier avant de mourir, en vous donnant une grande marque de confiance.

« Comme j'essayais de la rassurer sur son état, en lui assurant que les médecins avaient affirmé à son frère qu'avec de grands soins sa santé se rétablirait bientôt, elle me répondit, avec un triste sourire :

« — Laissez mon frère dans cette erreur, mais vous, n'en croyez rien. Voilà où est le mal qui me tue.

« Elle appuyait en même temps sa main amaigrie sur son cœur.

« — Je suis une étrange créature, murmura-t-elle ; pendant six ans, j'ai supporté sans faiblir toutes les tortures qu'on peut imaginer, les plus cruelles, les plus atroces humiliations, blessée dans ma fierté, dans mes sentiments les plus délicats ; j'étais forte, calme et résignée... aujourd'hui, je meurs pour avoir été trop heureuse.

« Après un moment où elle parut absorbée dans ses souvenirs, elle me dit textuellement ces paroles, que je vous transmets, mon cher d'Artagnan, sans commentaire, sans y rien ajouter :

« — Quand je ne serai plus, mais pas avant... Vous allez m'en faire le serment.

« — Je vous jure, milady, d'obéir en toute chose à vos volontés.

« — Quand je serai morte, vous écrirez ceci au comte d'Artagnan :

« La dernière pensée de lady Susannah a été

« pour vous : elle vous pardonne de vous être « vengé sur elle de tout ce que vous avait fait « souffrir, par sa perversité, une personne à la-« quelle lady Susannah avait le malheur de res-« sembler, par les traits du visage ; quant à son « cœur, le comte d'Artagnan doit lui rendre « cette justice, à la pauvre morte, qu'il n'avait « rien de commun avec celui de lady Anna « d'Herfort. »

« Ma triste commission est faite, mon cher d'Artagnan.

« Laissez-moi maintenant vous dire que, le jour où, sous mes yeux humides de larmes, j'ai vu descendre dans un caveau de l'église Saint-Paul, où est le tombeau de la famille Hollander, le cercueil renfermant la dépouille de cette belle et charmante lady, à laquelle le ciel devait pourtant quelque compensation pour les maux dont il l'avait accablée, un remords m'est venu.

« N'est-ce pas moi qui vous avais présenté à elle, dans une fête, à Windsor, et, sans moi, sans les circonstances que je viens de vous rappeler, ne serait-elle pas encore pleine de vie, peut-être heureuse et souriante ?

« Adressez-vous la même question ; vous pouvez y répondre mieux que moi. »

XLII

MORT DE MAZARIN. — SES PRODIGIEUSES RICHESSES. — LE PALAIS-MAZARIN. — LES MULETS DE SON ÉMINENCE CÉLÉBRÉS PAR LA FONTAINE. — *Pure e crepato.* — COLBERT ET FOUQUET. — COLBERT TRAVAILLE A LA PERTE DU SURINTENDANT. — LA FÊTE DE VAUX. — LE VOYAGE DE NANTES. — LE ROI CHARGE D'ARTAGNAN D'UNE MISSION DÉLICATE. — ARRESTATION DE FOUQUET. — UNE LETTRE DE LOUIS XIV A LA REINE-MÈRE, OU IL EST QUESTION DE D'ARTAGNAN ET DE SES FIDÈLES MOUSQUETAIRES.

Depuis le traité des Pyrénées et le mariage du roi, qui avaient été le triomphe de sa politique, la santé de Mazarin déclinait.

Trois mois passés à négocier la paix, au milieu d'une rivière, sur un îlot entouré de brouillards, avaient hâté le progrès du mal dont il était déjà atteint. « Il fit bon visage à la mort, » disent les Mémoires du temps.

Les scrupules que sut lui inspirer son confesseur, l'abbé Joli, curé de Notre-Dame-des-Champs, le portèrent à remettre tous ses biens au roi : motivant cet acte *in extremis*, que, comme il tenait tout ce qu'il possédait de la libéralité de Sa Majesté, il devait laisser à la générosité du monarque le soin d'en disposer, suivant qu'il l'entendrait, à l'égard de ses proches.

Ce ne fut d'ailleurs, et il le savait d'avance, qu'un expédient pour rassurer sa conscience, et il n'y perdit rien, ou plutôt sa famille en recueillit les fruits savoureux ; car Louis XIV lui fit expédier, trois jours avant sa mort, un brevet, aux termes duquel il lui accordait en pur don tout ce qu'il avait acquis pendant son ministère.

Dans son palais, dit « le Palais-Mazarin » qui occupait, avec ses sept cours et son jardin, tout l'espace compris entre les rues des Petits-Champs, *Vivien* et de Richelieu, étaient accumulés plus de trésors que n'en avait jamais possédé roi de France.

Les galeries du cardinal renfermaient cinq cent quarante-six tableaux originaux ; deux cent quatre-vingt-trois de l'école italienne,

soixante dix-sept des écoles flamandes et allemandes, soixante-dix-sept de l'école française, cent neuf de diverses autres écoles; enfin, deux cent quarante et un portraits des papes, depuis saint Pierre jusqu'à Urbain VIII.

On y voyait, entre autres chefs-d'œuvre :

De Raphaël : le Saint Michel, le Saint Georges, le portrait de Balthazar Castiglione.

Du Corrége : le Mariage mystique de Sainte Catherine et le Sommeil d'Antiope.

Du Titien : la Vénus del Prado, la Mise au Tombeau, un Portrait d'homme, les Pèlerins d'Emmaüs, la Maîtresse du Titien.

Du Guide : David vainqueur de Goliath, le Christ au Jardin des Oliviers, la Madeleine, le Saint Sébastien.

De Léonard de Vinci : le Saint-Jean-Baptiste.

Du Georgino : la Sainte Famille.

D'Annibal Carrache : le Martyre de Saint Etienne, la Salutation angélique, la Prédication de Saint-Jean-Baptiste, un Paysage.

D'Antoine Carrache : le Déluge.

Du Dominiquin : le Triomphe de l'Amour, un grand Paysage.

De Lanfranchi : la Séparation de Saint Pierre et de Saint Paul.

Du Bassan : les Noces de Cana.

Du Rosso : le Défi des Piérides.

Du Gobbo : la Vierge allaitant l'enfant Jésus.

De l'Orbetto : le Mariage mystique de Sainte Catherine.

Parmi les autres merveilles de ce palais prodigieux, telles que : vases, croix, damiers, écritoires de cristal, d'ambre, de nacre, d'aventurine, de jaspe, de lapis et un grand nombre de cabinets, de chapelles, de tables, de tapisseries et de meubles, on remarquait les deux splendides cabinets de la Paix et de la Guerre que le cardinal légua au roi; les six guéridons venus de Rome, le cabinet de Lapis légué à la reine-mère, et le grand cabinet de Jaspe légué au duc d'Anjou.

Puis les tapis de Turquie, de Perse et de Chine, rehaussés d'or, d'argent ou brodés de fleurs et de figures; la tapisserie des Travaux d'Hercule, exécutée sur les dessins du Titien, qui avait été donnée à Mazarin par le roi d'Espagne après le traité des Pyrénées; la tapisserie des Fruits de la guerre, d'après un dessin de Jules Romain, de soixante aunes de long sur quatre de large, léguée par le cardinal à la couronne de France, ainsi que la tapisserie des Sabines, du dessin de Raphaël, aussi de soixante aunes; la tenture de Roboam, la tenture des Actes des Apôtres, fabriquée à Paris; les tapisseries d'Énée et de Scipion; une tenture fabriquée à Bruges, représentant les douze mois de l'année.

« Il y avait, outre cela, dit Brienne dans ses Mémoires, trente autres tapisseries, au moins, les unes peintes à Rome sur toile d'argent, les autres de brocart d'or à fleurs de velours de diverses couleurs, découpées à Milan; des verdures de Flandre en quantité, des tapisseries antiques de toutes sortes, des modernes, faites au Louvre, aux Gobelins. »

Sauval nous a laissé la description des écuries du Palais-Mazarin.

« L'écurie est si longue et si superbe, dit-il, que les étrangers avouent que ni dans l'Europe, ni dans toutes les autres parties de la terre, ils n'ont rien qui lui puisse être comparé, ni qui en approche.

« On y entre par trois grandes portes cochères; un berceau de briques et de pierres de taille lui sert de couverture.

« Dans la naissance de sa voûte sont éparpillés et sculptés les chiffres et les armes du cardinal.

« Elle est large de quatre toises, longue de près de vingt-sept et éclairée de dix-neuf grandes croisées.

« Les piliers, les auges et les râteliers sont de bois de chêne tourné, et derrière les chevaux règne un espace ou route si large que cinq ou six personnes de front peuvent s'y promener à l'aise.

« J'y ai vu cent chevaux barrés tout d'une suite.

« Dans les embrasures des croisées, il y a des bancs où sont les lits des palefreniers, et des armoires pour tous les ustensiles nécessaires à une écurie. Ces armoires, au reste, et ces bancs sont si bien fabriqués, que non-seulement ils cachent tous les vilains objets qui d'ordinaire défigurent ces sortes de lieux, mais qu'ils font encore un très-bel effet à la vue. »

Nous lisons encore dans l'Entrée triomphante du roi et de Marie-Thérèse à Paris, qui nous a déjà fourni de curieux détails sur les deux compagnies des mousquetaires de d'Artagnan et de M. de Marsac :

« On y vit figurer cent cinquante-quatre chevaux et mulets appartenant à Son Eminence.

« Premièrement marchaient soixante-douze mulets de la maison de M. le cardinal Mazarin, divisés en trois troupes, et précédés de deux trompettes, vêtus des livrées de Son Eminence.

« Ceux de la première bande étaient couverts des livrées de Son Eminence, en broderies de soie ; ceux de la seconde bande, de couvertures de haute lice à fond de soie, et ceux de la troisième étaient couverts de velours rouge cramoisi, toutes avec des broderies d'or et d'argent et ses armes.

« Le sieur de Fautenelles, premier écuyer, et Moreau, second écuyer de Son Eminence, suivaient, à la tête de vingt-quatre pages, richement vêtus de ses livrées et montés sur de très-beaux chevaux.

« Ils étaient suivis de douze chevaux d'Espagne, couverts de housses de velours rouge cramoisi en broderie, chacun conduit en main par deux palefreniers.

« Après cette bande de chevaux, marchaient les carrosses du cardinal, au nombre de sept, chacun attelé de six chevaux ; celui de son corps était couvert entièrement d'ouvrages d'orfévrerie, vermeil doré, et environné de quarante valets de pied, richement vêtus, après lesquels marchait le sieur Besmo, à la tête de la compagnie des gardes dudit sieur cardinal. »

Les *mulets de Son Eminence* eurent d'ailleurs les honneurs de la poésie. La Fontaine les célébra en vers, dans une lettre qu'il écrivait au surintendant Fouquet, son protecteur, pour lui rendre compte de l'entrée du roi et de la reine :

Mais tout cela n'est rien au prix
Des mulets de Son Eminence.
Leur attirail avait dû coûter cher :
Ils se suivaient en file, ainsi que patenôtres ;
On en voyait d'abord vingt-quatre marcher ;
Puis autres vingt-quatre, et puis vingt-quatre autres.
Les housses des premiers étaient d'un tres-grand prix ;
Les seconds les passaient, passés par les troisièmes ;
Mais ceux-ci n'ont, à mon avis,
Rien laissé pour les quatrièmes.
Monsieur le cardinal l'entend en bonne foi,
Car, après ces mulets marchaient quinze attelages,
Puis sa maison, et puis ses pages
Se parадant en bel arroy,
Montés sur chevaux aussi sages
Que pas un d'eux, comme je croi.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en est pas de plus haut prix,
Que l'un bondit, que l'autre danse,
Et que cela n'est rien au prix
Des mulets de Son Eminence.

Si nous ajoutons qu'en outre des vingt-huit millions qu'il laissa au duc de la Meilleraye devenu duc de Mazarin après avoir épousé Hortense Mancini, et des quinze millions d'argent comptant, *cachés en divers lieux*, dont Colbert révéla l'existence à Louis XIV, et dont le roi s'empara pour en remplir les coffres de l'épargne, Mazarin légua encore : quatre cent mille écus à chacune de ses autres nièces ; des palais à son neveu Mancini, duc de Nevers ; soixante marcs d'or à Monsieur frère du roi ; six cent mille francs pour faire la guerre aux Turcs ; des diamants à la reine-mère ; dix-huit mille livres de rentes viagères à madame Martinozzi ; cent mille francs au duc de Gramont ; dix-huit gros diamants pour orner la couronne de France, à condition qu'on les appellerait les *Mazarins*, et *six mille francs* aux pauvres, nous aurons quelque idée de la colossale fortune de Son Eminence.

Ce qui n'empêcha pas ses nièces, qui n'eussent été sans lui que de pauvres petites bourgeoises romaines dont il avait fait les premières dames de France, de s'écrier, en apprenant que le grand ministre venait de rendre le dernier soupir, dans cette belle langue de Dante et de Pétrarque, faite pour exprimer de plus nobles sentiments :

— *Pure e crepato !*

Ce qui se comprend bien, sans en donner la traduction.

L'administration du royaume avait été réglée deux jours avant la mort de Mazarin, d'après ses indications et ses conseils.

Lorsque le président de l'assemblée du clergé, Harlay de Chanvallon, vint demander au roi à qui il devrait désormais s'adresser pour les affaires de l'Etat, le roi lui répondit :

— A moi !

Louis XIV eut d'abord quatre ministres : le chancelier Séguier pour la justice, Le Tellier pour la guerre, Brienne pour les affaires étrangères, et Fouquet pour les finances, avec le titre de surintendant.

Fouquet avait été signalé depuis longtemps au roi comme un prévaricateur dont il fallait se débarrasser.

Il paraît certain que le jeune monarque ne laissa pas ignorer au surintendant les soupçons dont il était l'objet, qu'il l'exhorta à diminuer ses dépenses, à mettre plus d'ordre dans son administration, et le prévint qu'à l'avenir il examinerait lui-même tous ses comptes avec la plus grande attention.

Le surintendant s'observa d'abord et réforma quelques-uns des abus dont on se plaignait.

Mais il se persuada bientôt que ce beau zèle de Louis XIV pour les affaires publiques ne pouvait durer; qu'un prince âgé de vingt ans, aimant les fêtes, au milieu des distractions de la cour la plus galante de l'Europe, ne tarderait pas à se lasser de passer une partie de sa journée à vérifier, à décomposer des chiffres, à éplucher des additions.

Il comptait sans Colbert.

Jean-Baptiste Colbert était le neveu d'Odart Colbert, négociant à Troyes, qui trafiquait sur les blés, les vins et les étoffes.

Odart Colbert avait épousé la fille d'un simple épicier de cette ville et s'honorait de s'asseoir comme marguillier au banc d'œuvre de sa paroisse, l'église Sainte-Madeleine. Peu à peu, à force d'économie et d'ordre, le crédit et l'importance de sa maison s'étaient développés; il possédait à Lyon, à Francfort, à Anvers, à Venise, à Florence des comptoirs et de riches entrepôts. Par ses soins, son neveu Jean-Baptiste Colbert fut placé de bonne heure chez deux banquiers italiens, Maseranni et Cenami; ces banquiers étaient ceux du cardinal Mazarin.

Le ministre, appréciant les talents du jeune Colbert, son esprit d'ordre, son rare coup d'œil, l'attacha à sa maison et lui confia le soin de toutes ses affaires.

A son lit de mort, le cardinal avait dit à Louis XIV :

« Sire, je vous dois tout; mais je crois m'acquitter en quelque sorte envers Votre Majesté en lui donnant Colbert. »

Ce fut Colbert qui perdit Fouquet.

Elève et nourrisson d'une nombreuse, ancienne et patriarcale famille de négoce, disent ses biographes, nul doute qu'il n'eût puisé à cette source les fortes et saines traditions qui caractérisèrent sa vie, qu'il n'eût emprunté à cette école la connaissance profonde des éléments de la fortune publique, la fécondité des ressources, l'esprit de suite, l'amour austère du travail et du devoir qui distinguèrent si éminemment sa mémorable administration.

Le faste, les prodigalités du surintendant ne pouvaient trouver grâce devant un tel homme.

Pour le renverser, tous les moyens lui parurent légitimes, et il mit tant d'acharnement et d'âpreté à sa besogne, qu'il finit par rendre sa victime intéressante.

Chaque soir, Louis XIV communiquait à Colbert les états qu'il avait reçus le matin du surintendant.

Colbert lui démontrait alors les subterfuges et la perfide adresse avec laquelle le surintendant déguisait ses dilapidations.

Le lendemain, le roi renouvelait à Fouquet ses observations, lui demandait des éclaircissements et feignait de prêter l'oreille et de croire aux explications que lui fournissait le surintendant.

Cette épreuve durait depuis plusieurs mois : Fouquet trompant, Louis XIV paraissant trompé et Colbert l'empêchant de l'être.

Une fête inouïe que le surintendant donna à son château de Vaux, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans, frère du roi, avec Henriette d'Angleterre, sœur de Charles II, précipita sa disgrâce.

Cette fête, où de prodigieuses magnificences furent étalées, ne coûta pas moins de trois millions.

Un instant Louis XIV eut l'idée de faire arrêter Fouquet au milieu même de ses invités; la reine-mère lui conseilla d'agir avec plus de prudence; et Fouquet, secrètement averti par des amis fidèles du péril qu'il venait de courir, crut en conjurer le retour, en remettant entre les mains du roi un acte de donation du château de Vaux et de toutes ses dépendances, en faveur du futur dauphin de France.

Le château de Vaux lui avait coûté près de vingt millions.

Ceux qui travaillaient à la perte de Fouquet l'avaient présenté à Louis XIV comme très-dangereux, par ses correspondances et ses projets. Ils affirmaient au roi qu'il comptait beaucoup de partisans en Bretagne, lieu de sa naissance : partisans très-chauds, très-emportés, et capables de soulever cette province à la première nouvelle de son arrestation.

Il avait acquis et fortifié Belle-Isle. C'était, disait-on, pour se réfugier dans cette place de

sûreté, en cas de disgrâce, et pour la livrer aux Anglais, s'il était réduit à aller leur demander asile.

Le roi n'ignorait pas, aussi, que la moitié de la cour était vendue au surintendant, et que presque tous les gentilshommes avaient reçu de lui des pensions ou de riches présents.

Enfin, sa charge de procureur général au parlement, qu'il cumulait avec la surintendance, était un rempart à l'abri duquel il semblait être en sûreté.

A peine sortait-on des guerres civiles, où la puissance de cette compagnie n'avait que trop éclaté. Il n'était donc pas prudent de lui fournir de nouveaux sujets de plaintes, en faisant faire, par des commissaires, le procès à l'un de ses principaux officiers.

Il fallait donc persuader à Fouquet de vendre sa charge de procureur général ; la chose n'était pas aisée.

Colbert s'en chargea et conseilla au roi d'y employer quelque ruse.

Louis XIV feignit de rendre toute sa confiance au surintendant, et lui accorda coup sur coup plusieurs faveurs, tant pour lui que pour ceux de sa famille. Colbert, toutes les fois qu'il avait l'occasion de se trouver avec celui dont il voulait précipiter la ruine, ne manquait pas de faire valoir les bontés du maître.

Fouquet, persuadé et attendri, jurait qu'il donnerait sa vie pour le roi.

— J'en ferais autant que vous, lui dit Colbert ; mais à quoi lui servent toutes ces paroles? Il n'y a pas un sol dans l'épargne, et vous savez, monsieur, combien les moyens extraordinaires pour se procurer de l'argent sont difficiles et dangereux.

— Vous avez raison, répondit Fouquet; je vendrais volontiers tout ce que j'ai au monde pour donner de l'argent au roi.

Colbert, pour le moment, ne voulut pas pousser les choses plus loin ; mais, dans la suite de leur conversation, en parlant de la charge de président à mortier, dont le conseiller Fieubet avait offert dix-huit cent mille livres, Fouquet vint à dire de lui-même que sa charge de procureur général ne valait pas moins, et que ce Fieubet lui en avait offert aussi au bas mot quinze cent mille livres.

— Mais, monsieur, reprit Colbert, est-ce que vous la voudriez vendre? Il est vrai qu'elle vous est assez inutile : un surintendant ministre n'a pas le temps de voir des procès.

La chose en demeura encore là ; mais ils en parlèrent si souvent, que Fouquet, se croyant enfin assuré de l'esprit et de la confiance du roi, lui déclara qu'il était décidé à se défaire de sa charge pour en faire un sacrifice à son maître.

Ce fut alors que Colbert donna un libre cours à l'admiration que lui inspirait un tel dévouement, un désintéressement si rare, et le pauvre Fouquet, enivré de la belle action qu'il croyait accomplir, alla sur-le-champ l'annoncer au roi, qui le remercia et accepta l'offre sans balancer.

Le roi ne manqua pas de dire le même soir à Colbert :

— Tout va bien ; il s'enferre de lui-même ; il est venu me dire qu'il apporterait à l'épargne tout l'argent de sa charge.

Le voyage de Nantes fut résolu, sous prétexte de presser les Etats de Bretagne d'accorder des subsides qu'on leur avait demandés ; mais, en réalité, pour mettre avec plus de sécurité à exécution le projet d'arrêter Fouquet, et Louis XIV fit filer dans cette province des troupes, afin d'y comprimer toute tentative de sédition.

De nouveaux avis étaient venus à Fouquet. Gourville, son ami particulier, lui avait rapporté ces paroles que Louis XIV aurait adressées à la reine-mère :

— Ah! madame, est-ce que nous ne ferons pas bientôt rendre gorge à tous ces trafiquants ?

Il ne pouvait cependant se dispenser de suivre le roi, qui emmenait à Nantes ses ministres et toute la cour.

Le roi fit le voyage en poste, accompagné d'une trentaine de gentilshommes et précédé de sa compagnie de mousquetaires, sous les ordres de d'Artagnan.

Arrivé à Nantes le 1er septembre 1661, il alla loger au château. Quant à Fouquet, il fit marquer son logis à l'autre bout de la ville ; on n'en devina pas le motif d'abord ; mais l'on sut plus tard qu'il y avait dans cette maison un aqueduc souterrain, qui communiquait avec la rivière, et qu'il songeait à se sauver par là, pour se réfugier à Belle-Isle, en cas qu'on vînt pour l'arrêter.

Le 3 septembre, d'Artagnan fut appelé au château. Le roi se fit rendre compte par lui de l'état de la compagnie des mousquetaires, qu'il devait passer en revue au premier jour.

— Sire, lui dit d'Artagnan, je crains que le

désir de Votre Majesté ne reçoive quelque contrariété. A l'exception de M. de Saint-Mars, tous nos brigadiers et maréchaux sont malades.

— C'est donc une épidémie, s'écria Louis XIV. On vient de m'apprendre que M. le surintendant est au lit, avec la fièvre tierce.

— Je ferai tous mes efforts pour que le service de Votre Majesté n'en souffre pas.

— J'y compte bien, monsieur d'Artagnan, car, avant qu'il soit longtemps, j'aurai à vous donner des ordres de la plus haute importance. Pour assurer le service, vous vous adjoindrez MM. du Clavaut et de Maupertuis.

Le soir même, un billet invitait d'Artagnan à se rendre le lendemain matin chez Colbert, qui avait à lui parler au nom du roi.

Le sous-lieutenant des mousquetaires, se rappelant ce que Louis XIV lui avait dit de cet ordre de la plus haute importance dont il aurait bientôt à le charger, commença à soupçonner qu'il pourrait bien s'agir du surintendant, sur le compte duquel de mauvais bruits couraient de nouveau.

Aussi n'éprouva-t-il pas une grande surprise lorsque Colbert, après un assez long préambule, finit par lui dire que le roi lui ordonnait d'arrêter Fouquet, lorsqu'il sortirait du conseil, et de le conduire au château d'Angers, où il le garderait à vue, en attendant de nouvelles instructions.

— Sa Majesté me fait beaucoup d'honneur, en me chargeant d'une mission comme celle là, répliqua d'Artagnan ; je vous avoue, néanmoins, que je lui eusse été encore plus obligé, si elle eût jeté les yeux sur un autre que moi pour s'en acquitter.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ! s'écria Colbert, seriez-vous par hasard, comme tant d'autres qui nous ont été signalés, un des pensionnaires du surintendant?

— Je n'ai jamais été et ne serai jamais que le pensionnaire du roi, monsieur, répliqua fièrement le sous-lieutenant des mousquetaires, et c'est ce que j'ai répondu un jour à votre bienfaiteur, le cardinal Mazarin, qui, sur de faux rapports, croyait que j'avais accepté quelque présent de M. Fouquet. Si Sa Majesté me le commande, je suis prêt à lui obéir, quoique je plaigne sincèrement le sort d'un homme qui n'a peut-être péché que par trop de générosité. Veuillez me remettre l'ordre en vertu duquel je dois agir.

— Je n'ai pas d'ordre écrit, lui répondit Colbert; le roi vous le donnera de sa propre bouche, à son lever, dans quelques instants.

D'Artagnan se rendit au lever du roi, qui le prit à part, et lui dit de manière à n'être entendu d'aucun des gentilshommes de la chambre qui se trouvaient présents :

— Avez-vous vu M. Colbert?

— Je sors de son cabinet, Sire.

— Vous savez ce que vous avez à faire; dès à présent, veillez sur M. Fouquet; que quelques-uns de vos mousquetaires se tiennent aux environs de son logis, pour prévenir toute tentative de fuite. Le conseil a lieu demain matin. Voici l'ordre : vous le conduirez à Angers. Songez à la responsabilité qui pèse sur vous, à partir de ce moment, mon cher d'Artagnan; si vous me servez comme j'y compte, vous y gagnerez le brevet de capitaine lieutenant de ma compagnie, que vous aurez aussitôt que M. de Nevers, qui n'y tient guère et qui remplit si peu sa fonction, s'en sera démis.

— Votre Majesté peut être certaine, répondit d'Artagnan, que l'espoir d'une si haute faveur n'est pas le seul mobile qui me fait agir.

— Je le sais, répliqua Louis XIV; vous êtes un de mes plus fidèles serviteurs... Allez. Dès que vous vous serez assuré de M. Fouquet, vous m'enverrez Maupertuis pour m'en prévenir.

Cependant les fatigues du voyage avaient redoublé les accès de la fièvre tierce dont Fouquet était déjà atteint, lorsqu'il avait quitté Fontainebleau, pour suivre le roi à Nantes.

Louis XIV, à qui l'on avait dit qu'il était assez mal, ordonna au comte de Brienne d'aller prendre de ses nouvelles.

Le comte arriva chez lui à trois heures de l'après-midi, et trouva la surintendante avec Gourville, dans une salle où elle faisait danser devant elle des paysannes de Belle-Isle.

La surintendante lui dit que Fouquet, étant dans un de ses accès, ne pouvait voir personne.

Il répliqua qu'il fallait qu'il le vît, ayant à lui parler de la part du roi.

On le fit monter. Le surintendant était couché sur son lit, enveloppé de robes de chambre et tremblant de fièvre.

Brienne lui dit que le roi était en peine de sa santé, et qu'il l'envoyait prendre de ses nouvelles.



Louis XIV.

Fouquet reçut le compliment avec une grande joie, y voyant un retour de faveur, et s'écria :

— Sa Majesté a bien de la bonté pour moi ! Elle me comble.

Il pria ensuite Brienne de faire connaître au roi qu'il lui répondait des États de Bretagne ; que plusieurs députés étaient venus le voir ; qu'ils feraient tout ce que Sa Majesté souhaiterait, et au delà.

— Monsieur, ajouta-t-il d'un air gai, vous êtes de mes amis, je puis donc m'ouvrir à vous : **Colbert est perdu !**

— Ah ! fit le comte ; vous êtes sûr?

— Oui... Ce sera le plus beau jour de ma vie. Il y a conseil, et je mettrai sous les yeux du roi des pièces qui lui prouveront ma fidélité et la rage de mes ennemis.

Il lui demanda ensuite s'il n'y avait rien de nouveau à la cour.

Brienne lui dit que, depuis le matin, on n'entrait plus chez le roi par le chemin ordinaire, et qu'il fallait passer par un petit corridor fort étroit ; que Roze, secrétaire du cabinet, écrivait sur une petite table, dans le corridor, et qu'il

était obligé de se lever à chaque personne qui se présentait pour arriver jusqu'au roi ; que M. de Gèvres, capitaine des gardes du corps en quartier, et Chamarante, premier valet de chambre, étaient seuls à la porte du cabinet; que le roi s'y était tenu enfermé toute la matinée, et que, quand il y était entré, Sa Majesté avait jeté un grand morceau de taffetas vert sur une table, couverte de papiers, et que toutes ces circonstances assez singulières étaient commentées de diverses manières par les courtisans.

Toutefois Brienne n'ajouta pas qu'il venait de voir dans la rue deux mousquetaires qui paraissaient y être par ordre, et qui l'avaient fort examiné en passant.

— Tout cela regarde Colbert et ne menace que lui, s'écria Fouquet, dont l'heureux caractère, à la plus petite éclaircie d'un ciel orageux, passait sans transition de la crainte à la plus entière confiance.

Le roi ayant ordonné au comte de Brienne de retourner le soir chez le surintendant, pour lui recommander d'être au conseil, le lendemain à sept heures du matin, il trouva cette fois Fouquet abattu de corps et d'esprit.

La fièvre l'avait repris, et il lui était venu tant d'avis et de tant de côtés, qu'enfin il avait ouvert les yeux.

Toute la rue et les environs de sa maison étaient remplis de mousquetaires.

— Monsieur, dit-il à Brienne, on vient de m'apprendre que Chavigny, capitaine des gardes, et toute sa compagnie sont montés sur deux grands bateaux pour aller se saisir de Belle-Isle. Gourville me presse de me sauver par l'aqueduc; malgré tous les mousquetaires du monde, et la surveillance que d'Artagnan fait exercer autour de mon logis, je pourrais encore gagner la rivière, où un petit bateau m'attend.

A un geste que ne put réprimer le comte de Brienne, il se hâta d'ajouter .

— Oh ! rassurez-vous ; votre amitié pour moi et votre fidélité à Sa Majesté n'auront aucun combat à se livrer; je n'en veux rien faire, et suis décidé à courir tous les risques. Le roi m'a donné à Fontainebleau, lors de l'affaire de ma charge de procureur général, de telles marques de sa bonté, que je suis résolu à m'abandonner entièrement à lui.

A sept heures précises, le lendemain, Fouquet était au château.

Il avait vu, sur la place, les mousquetaires rangés en bataille, et il s'était contenté de dire, à un gentilhomme qui l'accompagnait :

— Il paraît que le roi a l'intention d'aller aujourd'hui à la chasse.

Le conseil dura plus que d'ordinaire. — Fouquet y prit part avec une grande liberté d'esprit, donnant au roi toutes les explications qu'il lui demandait sur les affaires de son service. Louis XIV lui fit signer une ordonnance de caisse, pour quatre-vingt-dix mille livres destinées aux officiers de marine.

Le Tellier sortit le premier du conseil, et glissa dans la main du maître des requêtes Boucherat, qu'il trouva dans l'antichambre, un petit billet, en lui disant à l'oreille :

— Lisez vite et exécutez!

Boucherat, tout en descendant l'escalier, ouvrit son billet et se mit à le lire, pendant que Fouquet, qui descendait aussi, passait devant lui en lui donnant le bonjour.

Le billet ne contenait que ces mots :

« Le roi vous ordonne d'aller mettre tout de suite les scellés chez M. le surintendant. »

Cependant, d'Artagnan, qui se tenait au bas de l'escalier, ayant vu descendre Le Tellier, le suivit jusqu'au bout de la cour, pour lui demander s'il n'y avait rien de changé aux ordres du roi.

— Il n'y a rien de changé, lui répondit Le Tellier, mais retournez vite à votre poste, car M. Fouquet doit me suivre de près.

D'Artagnan revint à la hâte sur ses pas : Fouquet venait de sortir et de disparaître du côté de la place.

Le sous-lieutenant des mousquetaires, malgré sa présence d'esprit habituelle, perdit un peu la tête et envoya aussitôt Maupertuis dire au roi que quelqu'un avait dû prévenir le surintendant et qu'il venait de se sauver.

Il courut toutefois vers la place de la grande église et aperçut de loin Fouquet qui montait dans sa chaise.

En quelques secondes il l'eut rejoint, et sans perdre de temps :

— Monsieur, lui dit-il, je vous arrête au nom du roi!

Fouquet ne laissa paraître aucune émotion et se contenta de lui répondre:

— Mais, monsieur d'Artagnan, est-ce bien à moi que vous en voulez?

— Oui, monsieur, j'ai l'ordre du roi d'arrêter le surintendant des finances.

Et, sans ajouter un seul mot, il le fit monter dans un carrosse entouré de cent mousquetaires, qui le conduisirent sur-le-champ au château d'Angers.

Dès que le roi, que la première communication de Maupertuis avait alarmé, apprit que Fouquet était en mains sûres, il sortit de son cabinet, et s'adressant à la foule des courtisans réunis dans l'antichambre :

— Messieurs, dit-il, j'ai fait arrêter le surintendant. Il est temps que je fasse moi-même mes affaires.

Le même jour il écrivit à la reine-mère, qui se trouvait à Paris :

« Madame ma mère, je vous ai déjà écrit ce matin l'exécution des ordres que j'avais donnés pour faire arrêter le surintendant ; mais je suis bien aise de vous mander les détails de cette affaire.

« Vous savez qu'il y a longtemps que je l'avais sur le cœur, mais il m'a été impossible de la faire plus tôt, parce que je voulais qu'il fît payer auparavant trente mille écus pour la marine, et que d'ailleurs il fallait ajuster mille choses qui ne se pouvaient faire en un jour.

« Vous ne sauriez vous imaginer la peine que j'ai eue seulement à trouver le moyen de parler à Artagnan, car je suis accablé tout le jour par une infinité de gens fort alertes, et qui, à la moindre apparence, auraient pu pénétrer bien avant.

« Néanmoins, il y avait deux jours que je lui avais commandé de se tenir prêt et de se servir de Duclavaut et de Maupertuis, au défaut des maréchaux des logis et des brigadiers des mousquetaires dont la plupart sont malades.

« J'avais la plus grande impatience du monde que tout cela fût achevé, n'y ayant plus autre chose qui me retînt en ce pays.

« Enfin, ce matin, le surintendant étant venu travailler avec moi à l'accoutumée, je l'ai entretenu tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et fait semblant de chercher des papiers, jusqu'à ce que j'aie aperçu, par la fenêtre de mon cabinet, Artagnan dans la cour du château, et alors j'ai laissé aller le surintendant qui, après avoir causé un peu au bas du degré avec La Feuillade, a disparu ; de sorte que le pauvre Artagnan croyait l'avoir manqué, et m'a envoyé dire par Maupertuis qu'il soupçonnait que quelqu'un lui avait dit de se sauver ; mais il le rattrapa sur la place de la grande église, et l'a arrêté de ma part sur le midi.

« Il lui a demandé les papiers qu'il avait sur lui. Incontinent donc l'affaire a été faite. L'on a mis le surintendant dans un de mes carrosses, suivi de mes mousquetaires qui le mènent au château d'Angers, et m'y attendront en relais, tandis que sa femme, par mon ordre, s'en va à Limoges.

« J'ai discouru sur cet accident avec des messieurs qui sont ici avec moi ; je leur ai dit franchement qu'il y avait quatre mois que j'avais formé mon projet.

« J'ai oublié de vous dire que j'ai dépêché de mes mousquetaires partout sur les grands chemins et jusqu'à Saumur, afin d'arrêter tous les courriers qu'ils rencontreront allant à Paris, et qu'il n'en arrive aucun devant celui que je vous ai envoyé.

« Ils me servent avec tant de zèle et de ponctualité, que j'ai tous les jours plus de sujet de m'en louer ; et en cette dernière occasion, quoique j'eusse donné plusieurs ordres, ils les ont si bien exécutés, que tout s'est fait en un même temps, sans que personne ait pu rien pénétrer. »

XLIII

D'ARTAGNAN CAPITAINE-LIEUTENANT DE LA 1re COMPAGNIE DES MOUSQUETAIRES. — SON MARIAGE. — CAMPAGNE DE FLANDRE. — LE GRAND VOYAGE. — MADAME HENRIETTE. — GUERRE CONTRE LA HOLLANDE. — SIÉGE DE MAESTRICHT. — MORT GLORIEUSE DE D'ARTAGNAN.

Du château d'Angers, où d'Artagnan l'avait d'abord conduit, Fouquet fut transféré, sur de nouveaux ordres du roi, au château d'Amboise, puis du château d'Amboise à Vincennes. Enfin, lorsque les commissaires chargés de le juger se furent réunis à l'Arsenal, on l'amena à la Bastille, toujours sous la surveillance de d'Artagnan et de ses mousquetaires.

Ce métier de geôlier ne convenait ni au caractère ni au tempérament de notre héros, et la détention préventive de Fouquet se prolongeant, il supplia Louis XIV de le relever de son poste; mais le roi lui déclara qu'il ne voulait pas confier à d'autres que lui la garde d'un prisonnier de cette importance, et lui fit espérer que le procès serait bientôt terminé.

La chambre de justice qui siégeait à l'Arsenal ne rendit son arrêt qu'au mois de décembre 1664, c'est-à-dire plus de trois ans après l'arrestation de l'accusé.

La haine que Louis XIV avait vouée au fastueux surintendant n'avait pas uniquement sa source dans l'intérêt public. Les dénonciations de Colbert avaient eu lieu à l'époque où commençait la grande faveur de mademoiselle de La Vallière, et il paraît certain que Fouquet, « insatiable sur le chapitre des dames, » et persuadé que le mérite soutenu de l'argent vient à bout de tout, avait osé lever les yeux jusque sur la royale maîtresse : c'est du moins ce que nous apprend l'abbé de Choisy :

« Il s'aperçut, dit-il, que la place était prise, et, voulant se justifier auprès d'elle et de son amant secret, il se donna la mission de confident; et l'ayant mise à un coin, dans la chambre de Madame, il lui voulut dire que le roi était le plus grand prince du monde, le mieux fait, et autres mêmes propos; mais la demoiselle, fière du secret de son cœur, coupa court, et dès le soir s'en plaignit au prince, qui n'en fit pas semblant, et ne l'oublia pas. Madame du Plessis-Bellière, amie de Fouquet, l'avait aussi attaquée, ene lui disant que le surintendant avait vingt mille pistoles à son service; et, sans se fâcher, ell lui avait répondu que vingt millions ne lui feraient pas faire un faux pas : ce qui avait fort étonné la bonne confidente, peu accoutumée à de pareilles réponses. »

On avait trouvé d'ailleurs dans les papiers de Fouquet une grande quantité de billets galants, qui prouvaient surabondamment que toutes les femmes de la cour n'avaient pas eu les mêmes scrupules que mademoiselle de La Vallière, et l'on peut juger des sentiments du roi à son égard, quand cette correspondance amoureuse lui fut livrée, par la lecture d'un billet adressé à mademoiselle de Montalais.

Fouquet lui écrivait :

« Puisque je fais mon unique plaisir de vous aimer, vous ne devez pas douter que je ne me fasse une joie de vous satisfaire. J'aurais pourtant souhaité que l'affaire que vous avez tant désirée fût venue de moi; je vois bien qu'il faut qu'il y ait toujours quelque chose qui trouble ma félicité. Et j'avoue, ma chère demoiselle, qu'elle serait trop grande, si la fortune ne l'accompagnait quelquefois de quelque traverse. Vous m'avez causé aujourd'hui mille distractions, en parlant au roi; *mais je me soucie fort peu de ses affaires, pourvu que les vôtres aillent bien.* »

Malgré les efforts du roi et de Colbert, qui voulaient faire peser sur Fouquet une accusation

de lèse-majesté, de conspiration contre l'État et de haute trahison, la chambre de justice n'admit que les faits de dilapidation des finances, et le condamna au bannissement. Mais, Louis XIV, sous prétexte de commutation, aggrava la peine, en remplaçant le bannissement par une prison perpétuelle.

Fouquet fut enfermé dans la forteresse de Pignerol, où il mourut après dix-neuf ans de captivité.

Colbert avait soulevé l'animosité publique par son acharnement contre celui qu'il devait remplacer.

Les gens de lettres surtout, que le surintendant comblait de ses faveurs, ne ménagèrent pas à la victime les témoignages de leur sympathie, et La Fontaine fut à la fois le plus éloquent, le plus touchant et le plus courageux de tous.

Son Ode aux Nymphes de Vaux dut irriter profondément le nouveau contrôleur général des finances ; aussi ne trouve-t-on pas le nom du fabuliste sur la liste des récompenses données par Colbert aux littérateurs, liste dont la copie porte la date de 1663 :

Nymphes qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de clément rendez-le ambitieux ;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux ;
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte (*Fouquet*) est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

A propos de cette liste des encouragements accordés aux belles-lettres françaises par Colbert, il faut remarquer en passant que « le sieur Molière, excellent auteur comique, » y figure pour une somme de mille livres, à côté de trois écrivains ridiculisés par Boileau : l'abbé de Pure, l'abbé Cassagne et Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, mieux traités que lui.

« Au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin pur et élégant : mille livres.

« Au sieur abbé Cassagne, poète, orateur et savant en théologie : quinze cents livres.

« Au sieur Chapelain, le plus grand poète français qui ait jamais été, et du plus solide jugement : trois mille livres. »

On y voyait aussi « le sieur Racine, poète français, » inscrit pour huit cents livres seulement.

Mais Racine, âgé de vingt-quatre ans, n'avait encore publié à cette époque que son Ode sur le mariage de Louis XIV : les *Nymphes de la Seine*, et une seconde ode : *La Renommée aux Muses ;* tandis que Molière, que Colbert mettait au-dessous de l'abbé Cassagne et de Chapelain, avait déjà donné l'*Étourdi* (1653) ; le *Dépit amoureux* (1654) ; les *Précieuses ridicules* (1655) ; le *Cocu imaginaire* (1660) ; l'*École des Maris, Don Garcie de Navarre*, les *Fâcheux* (1661) ; l'*École des Femmes* et la *Critique de l'École des Femmes* (1662), et l'*Impromptu de Versailles* (1663).

L'indignation excitée par la conduite de Colbert à l'égard de Fouquet se retrouve tout entière dans le sonnet célèbre de Hénault :

Ministre avare et lâche..........
Sa chute quelque jour te peut être commune ;
Crains ton poste, ton rang, la cour et la fortune ;
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.
Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

Colbert devait, en effet, éprouver à son tour ce que la faveur royale a de peu solide.

Vingt-deux ans plus tard, en 1683, la faction de Louvois travaillait à sa perte avec le même acharnement qu'il avait jadis déployé contre Fouquet.

Accablé d'amertumes par Louis XIV, à la veille d'une disgrâce éclatante, et tombé malade de chagrin, il disait en parlant du roi, à son lit de mort :

— Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme, je serais sauvé deux fois, et je ne sais pas ce que je vais devenir.

Et Louis XIV lui ayant envoyé un des gentilshommes de sa chambre, chargé de lui remettre quelques lignes écrites de sa main, Colbert repoussa le billet qu'on lui présentait, en murmurant :

— Je ne veux plus entendre parler du roi ; qu'au moins, à présent, il me laisse tranquille !

Le départ de Fouquet pour Pignerol avait enfin rendu d'Artagnan à la vie active.

Pendant trois ans, la garde du prisonnier n'avait pas cessé de lui être confiée. Il fut même question un instant de lui donner le gouvernement de la forteresse de Pignerol ; mais cette fois Louis XIV, qui tenait à ne pas l'éloigner de sa personne, n'écouta pas les conseils de Colbert, et ce fut Saint-Mars, maréchal des logis de sa compagnie, que l'on chargea de ce véritable emploi de geôlier.

En 1665, les petits mousquetaires de M. de Marsac, passés sous le commandement de M. de Colbert de Maulevrier, furent assimilés aux anciens mousquetaires, et prirent le nom de seconde compagnie des mousquetaires du roi.

A cette occasion, Louis XIV passa en revue, dans la cour du Louvre, les deux compagnies, et d'Artagnan reçut de sa main un brevet pour tenir rang de lieutenant et commander sa compagnie, en l'absence de M. de Nevers. Il exerçait déjà de fait ce commandement, et le brevet ne fit que consacrer une situation acquise.

Enfin, au mois de janvier 1667, devant les deux compagnies réunies, le roi lui remit le brevet de capitaine-lieutenant de la première compagnie, et au mois de mai suivant, au moment où allait s'ouvrir la campagne de Flandre, il fut nommé brigadier de cavalerie, tout en conservant son emploi de capitaine-lieutenant des mousquetaires.

A cette époque, d'Artagnan était marié.

Il avait épousé une demoiselle Charlotte des Roches ; mais nous ne sommes pas bien fixés sur la date précise de cette union. Deux enfants en naquirent : Louis de Batz, filleul de Louis XIV, lieutenant au régiment des gardes françaises et seigneur de Castelmore, à la mort de son oncle, Paul de Batz ; et Louis de Batz de Castelmore, seigneur de Sainte-Croix en Bourgogne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

Cette union, cependant, ne fut pas heureuse, et des incompatibilités d'humeur ne tardèrent pas à amener une séparation amiable entre les deux époux.

Charlotte des Roches finit par se retirer dans un couvent, et d'Artagnan put reprendre librement le cours de ses galanteries, qui n'avaient pas été étrangères, on le devine, à la séparation dont nous venons de parler.

La campagne de Flandre, qui reçut le nom de « Prise de possession, » offrit au nouveau brigadier de cavalerie l'occasion de se signaler par plusieurs actions d'éclat.

Voici les motifs qui avaient amené les hostilités entre la France et la monarchie espagnole, maîtresse de tout le duché de Brabant et de ses annexes, la seigneurie de Malines, la Haute-Gueldre, Namur, Limbourg, l'Artois, le Cambraisis, le Hainaut et le duché de Luxembourg.

Philippe IV, roi d'Espagne, père de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, était mort à la fin de l'année 1665, en laissant un fils âgé de quatre ans, Charles II, qui régnait sous la tutelle de sa mère.

Aux termes du traité des Pyrénées, Marie-Thérèse, en épousant Louis XIV, avait formellement renoncé à tous ses droits de succession ; mais le contrat de mariage, en date du 7 novembre 1659, portait dans son troisième paragraphe la stipulation suivante :

« Sa Majesté Catholique (Philippe IV) promet et demeure obligée de donner et donnera à la Sénérissime infante Dame Marie-Thérèse, en dot et en faveur de son mariage avec le roi très-chrétien de France, et paiera à Sa Majesté très-chrétienne, ou à celui qui aura pouvoir et commission d'elle, la somme de cinq cent mille écus d'or sol, ou leur juste valeur, en la ville de Paris. Et ladite somme sera payée de la manière suivante : Le tiers au temps de la consommation du mariage ; l'autre tiers à la fin de l'année, depuis ladite consommation, et la dernière troisième partie six mois après ; en sorte que l'entier paiement de ladite somme de cinq cent mille écus d'or sol ou leur valeur sera fait en dix-huit mois de temps, aux termes et portions qui viennent d'être spécifiés. »

C'était clair et précis.

Cependant, malgré les instances de Louis XIV, qui réclamait à son beau-père la dot de sa femme, avec toute l'âpreté d'un bourgeois de la rue Saint-Denis, Philippe IV, faisant la sourde oreille, avait laissé passer les trois termes stipulés dans le contrat, sans envoyer à Paris le plus petit sac d'écus d'or sol. Le royaume d'Espagne refusait de faire honneur à sa signature, et le roi de France disait :

— Pas de dot, pas de renonciation.

Et il revendiquait le Brabant tout entier, avec ses tenants et aboutissants, pour la part de Marie-Thérèse dans la succession paternelle.

Il y avait bien encore quelques raisons tirées

de certaines coutumes du pays, auxquelles la clause de renonciation n'avait pas pu déroger et qui assuraient, d'après les légistes français, à Marie-Thérèse la propriété des fiefs que réclamait Louis XIV; mais le meilleur argument était encore celui de la dot, et l'Espagne ne payant pas, l'époux voulait se payer de ses propres mains.

Trois armées se mirent donc en marche vers la frontière du nord; la plus considérable était placée sous les ordres du grand Turenne, que Louis XIV avait fait maréchal-général.

Le roi mena la jeune reine et toute sa cour à cette conquête, qui reçut, comme nous l'avons dit, le nom de *prise de possession*. En moins de trois mois, Charleroy, Binch, Mons, Ath, Douai, le fort de Scarpe, Tournay, Oudenarde, Lille, Armentières, Courtray et Furnes tombèrent au pouvoir des troupes françaises.

Armentières s'était rendue le 4 juin à des détachements commandés par d'Artagnan. Le roi fit à Tournay une entrée triomphale, précédé et suivi de ses deux compagnies de mousquetaires, en casaques bleues chamarrées d'argent.

Devant Lille, la tranchée fut ouverte dans la nuit du 18 au 19 août. Le 23 et le 26, il y eut plusieurs attaques contre les ouvrages avancés de la place, où d'Artagnan donna à la tête de ses mousquetaires, et le 27, au moment où un assaut général allait être livré, la ville demanda à capituler.

Le 31 août, il y eut, près du canal de Bruges, un grand combat de cavalerie; le marquis de Créqui battit Marsin, qui était resté au service de l'Espagne, après la soumission du prince de Condé.

Marsin accourait avec six mille chevaux, croyant arriver encore assez à temps pour jeter un secours dans Lille; les forces que le marquis de Créqui avait à lui opposer étaient inférieures en nombre; aussi le roi résolut-il de l'appuyer lui-même avec quelques troupes.

« Je fus commandé pour son escorte, dit d'Artagnan, et ayant fait battre aux champs, dans le même temps que Créqui attaquait les ennemis, comme leur général connaissait notre marche, il ne douta pas que le roi ne vînt là avec toute son armée.

« La frayeur le saisit tout aussitôt, ou plutôt la prudence lui conseilla de ne pas mesurer ses forces avec les siennes. Il fit sonner la retraite; mais, comme nous le serrions de près, le désordre s'étant mis dans ses rangs, nous lui tuâmes beaucoup de monde et lui fîmes un grand nombre de prisonniers; au lieu que, s'il eût su le peu de monde que le roi amenait à M. de Créqui, il aurait pu, peut être, réparer tout d'un coup par une victoire importante toutes les pertes que son maître, le roi d'Espagne, avait déjà faites dans cette campagne. »

La conquête de tout le pays, qui fut connu depuis sous le nom de Flandre française, étant enfin terminée, Louis XIV retourna à Saint-Germain, théâtre d'hostilités d'un tout autre genre.

La guerre y était alors déclarée entre deux favorites qui se disputaient le cœur du roi; mais le règne de mademoiselle de La Vallière touchait déjà à sa fin, tandis que la fière Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, était à la veille d'écraser sa rivale.

Au premier soupçon qu'elle avait eu d'un commerce secret entre son royal amant et madame de Montespan, mademoiselle de La Vallière avait fait au roi une scène de larmes.

Puis vinrent les plaintes, les reproches, les accès de désespoir, et, Louis XIV ayant fini par lui déclarer qu'elle eût à s'accommoder d'un partage contre lequel se révoltait la délicatesse de ses sentiments, elle prit le parti de quitter brusquement la cour et d'aller se renfermer au couvent des Filles de Sainte-Marie de Chaillot.

Le roi lui envoya aussitôt Colbert et le comte de Lauzun.

Colbert, qui était chargé du soin des deux enfants que mademoiselle de La Vallière avait eus de Louis XIV (mademoiselle de Blois et le duc de Vermandois), devait faire appel à sa tendresse maternelle, et lui représenter que l'éclat d'une telle rupture ne pourrait que porter préjudice à tout ce qui lui était cher.

Quant à Lauzun, le roi, dont il était le favori, comptait sur son rare talent de persuasion pour ramener la fugitive à Saint-Germain.

Saint-Simon nous a laissé un portrait assez peu flatté de ce prince des courtisans, qu'une disgrâce, assez semblable à celle de Fouquet, allait mêler aux derniers événements de la vie de celui dont nous achevons de réunir les mémoires.

« Lauzun, dit-il, était un petit homme blondasse, bien fait de sa taille, de physionomie haute, pleine d'expression, qui imposait, mais sans agrément dans le visage; plein d'ambition,

de caprice, de fantaisie; jaloux de tout, voulant toujours passer le but, jamais content de rien, sans lettres, sans aucun ornement ni agrément dans l'esprit; naturellement chagrin, solitaire, sauvage, fort noble dans toutes ses façons; méchant et malin par nature, encore plus par jalousie et par ambition; toutefois bon ami quand il l'était, ce qui était rare, et bon parent volontiers, ennemi des indifférents, cruel aux défauts, et à trouver et donner des ridicules, extrêmement brave et aussi dangereusement hardi.

« Courtisan également insolent, moqueur et bas jusqu'au valetage, et plein de recherches, d'industrie, de bassesse pour arriver à ses fins; avec cela dangereux aux ministres, à la cour redouté de tous, et plein de sel, qui n'épargnait personne.

« Il était extraordinaire en tout par nature, et se plaisait encore à l'affecter jusque dans le plus intérieur de ses domestiques et de ses valets.

« C'était une santé de fer, avec les dehors trompeurs de la délicatesse. Il dînait et soupait à fond tous les jours, faisant très-grande chère et très-délicate, toujours en bonne compagnie, soir et matin, mangeait de tout, gras et maigre, sans nulle sorte de choix que son goût, ni de ménagement. Peu de mois avant sa dernière maladie, c'est-à-dire à plus de quatre-vingt-dix ans, il fit cent passades au bois de Boulogne, devant le roi qui allait à la Muette. »

Un autre écrivain de l'époque le dépeint ainsi :

« Homme d'une taille peu avantageuse et d'une mine fort médiocre, mais qui récompensait ces deux défauts par deux grandes qualités : c'est-à-dire par beaucoup d'esprit, et par un je ne sais quoi, qui faisait que, quand une dame le connaissait une fois, elle ne le quittait pas volontiers pour un autre. »

Avec un tel caractère, Lauzun ne pouvait compter beaucoup d'amis à la cour, sans parler des jalousies féroces qu'excitait la faveur singulière dont il jouissait auprès de Louis XIV : faveur qui rappelait, toute proportion gardée entre les mœurs et les habitudes des deux princes, celle dont le brillant Cinq-Mars avait été l'objet de la part de Louis XIII.

Une profonde antipathie existait entre lui et le capitaine-lieutenant des mousquetaires, avec lequel son service de capitaine des gardes du corps le mettait fréquemment en relations, et d'Artagnan n'ignorait pas qu'en plusieurs occasions il avait essayé de lui nuire dans l'esprit du roi.

Pour en revenir à la grande affaire du couvent de Chaillot, disons que Colbert et Lauzun avaient réussi à ramener mademoiselle de La Vallière, et la cour, troublée un instant par cet incident romanesque, se jeta de nouveau dans le tourbillon des plaisirs, des fêtes et de la galanterie.

Pour les splendeurs de cette cour, où tout était jeune et amoureux comme le maître, on travaillait déjà à élever le palais de Versailles, qui devait rester comme le moule colossal, fait de pierre et de marbre, du règne de Louis le Grand.

Saint-Germain rappelait trop les tristes et sombres années de Louis XIII et les mauvais jours de la Fronde. Celle qui en avait le plus souffert, Anne d'Autriche, avait rendu le dernier soupir le 20 janvier 1666.

Cette princesse était d'une délicatesse si singulière dans tout ce qui concernait les soins intimes de sa personne, que ses femmes avaient de la peine à trouver de la batiste assez fine pour lui faire des draps à sa convenance, et l'on rapporte que le cardinal Mazarin lui disait, en la plaisantant à ce sujet :

— Si vous êtes damnée, votre enfer sera de coucher dans des draps de Hollande.

Atteinte cependant d'un cancer au sein, elle avait caché longtemps ce mal terrible, n'en voulant parler à personne et ne pouvant se résoudre à montrer, comme un objet de pitié, cette belle gorge dont elle était si fière.

Vaincue enfin par la souffrance, elle en fit confidence à une de ses femmes de chambre, qui avertit aussitôt son médecin. Il était trop tard, et le mal avait fait de tels progrès, qu'elle y succomba peu de temps après.

Louis XIV, nanti des meilleures places de la Flandre, avait remis aux ministres espagnols une note contenant un plan de pacification; il leur offrait l'alternative de lui laisser tout ce qu'il avait pris, ou de lui donner en échange des compensations qu'il spécifiait.

Ce démembrement de la monarchie espagnole dans les Pays-Bas alarma les Provinces-Unies de la Hollande. Elles redoutaient le puissant voisinage de la France, et sentaient bien que l'inva-



sion de leur territoire suivrait bientôt celle du territoire espagnol.

Ces craintes amenèrent le traité « de la triple alliance, » qui fut signé le 23 janvier 1668 par la Hollande, l'Angleterre et la Suède.

Par ce traité, les trois parties contractantes déclaraient qu'elles s'unissaient pour contraindre la France et l'Espagne à la paix, annonçant qu'elles agiraient hostilement contre celui des deux États qui refuserait de l'accepter.

A la première nouvelle de cette coalition, Louis XIV donna au prince de Condé, à Turenne et à Bouteville, devenu duc de Luxembourg, l'ordre d'envahir la Franche-Comté.

Il partit lui-même de Saint-Germain, au cœur de l'hiver, le 2 février 1668, pour aller frapper un grand coup.

La conquête de la Franche-Comté demanda moins de temps encore que celle de la Flandre.

Besançon se rendit au prince de Condé, Salins

au duc de Luxembourg. Louis XIV fit en personne le siége de Dôle, et d'Artagnan, à la tête de ses mousquetaires, se signala, sous les yeux du roi, à l'attaque du chemin couvert de cette place. Dôle ouvrit ses portes après trois jours de tranchée; Gray capitula le 19 février, et le 24 Louis XIV était de retour au château de Saint-Germain : son absence n'avait duré que vingt-deux jours.

Malgré l'importance et la rapidité de ces succès, la triple alliance de la Hollande, de l'Angleterre et de la Suède lui imposa le traité d'Aix-la-Chapelle, 2 mai 1668.

Aux termes de ce traité, la France conservait toutes les places conquises dans la Flandre, mais elle restituait la Franche-Comté à l'Espagne. Louis XIV s'était promis mieux que cela, en tirant l'épée; aussi garda-t-il un profond ressentiment contre les Hollandais qui venaient de le forcer à restreindre ses prétentions, et toute sa politique tendit dès lors à les isoler, afin de les accabler ensuite du poids de ses armes.

La marine française était encore trop faible, à cette époque, pour lutter seule contre la puissante marine hollandaise; l'appui des vaisseaux anglais lui était indispensable. Louis XIV entreprit, en conséquence, de détacher Charles II d'Angleterre de la triple alliance.

Ce prince lui avait déjà vendu le port de Dunkerque pour cinq millions, et Louis XIV ne désespérait pas d'acheter à prix d'or son concours.

La négociation fut confiée à la sœur même de Charles II, Henriette d'Angleterre, femme du duc d'Orléans.

Au mois d'avril 1670, la cour tout entière quitta Saint-Germain pour se rendre dans la Flandre française : ce fut ce qu'on appela le *Grand Voyage*. Il devait servir de prétexte à la visite que madame Henriette ferait à son frère, et dont le secret avait été si bien gardé, que deux personnes seulement étaient instruites du véritable motif de cette démarche : le maréchal de Turenne et le ministre Louvois.

Le Grand Voyage s'effectua avec une pompe et une magnificence qui surpassèrent tout ce que l'on avait vu jusqu'alors.

M. de Lauzun commandait l'escorte du roi, composée de sa maison, de ses deux compagnies de mousquetaires et de sa gendarmerie. Les troupes étaient superbement vêtues; la cour n'avait jamais paru plus brillante; le roi jetait l'or à pleines mains dans les villes de ses nouvelles conquêtes. Il y eut à Arras, à Douai, à Lille des fêtes splendides.

De Lille on gagna les ports de mer; madame Henriette allait s'embarquer à Dunkerque avec une demoiselle de sa suite, la belle Bretonne Kéroual, qui devait appuyer de tous ses charmes la négociation, et ajouter les séductions de la galanterie à celles des millions offerts par le roi de France au roi d'Angleterre.

Les complaisances de mademoiselle de Kéroual lui valurent, un peu plus tard, avec les faveurs de Charles II, le titre de duchesse de Portsmouth.

Cependant, au moment où madame Henriette se préparait à passer le détroit, le roi découvrit que ce secret si bien gardé était venu à la connaissance de son frère, le duc d'Orléans, par l'entremise du chevalier de Lorraine.

Mais par quelle voie le chevalier de Lorraine, qui n'était pas à la cour, en avait-il été informé lui-même?

Louis XIV ne pouvait soupçonner Louvois, qui n'avait jamais eu de rapport avec le chevalier.

Il fit appeler Turenne.

— Parlez-moi comme à votre confesseur, lui dit le roi d'un air sévère; avez-vous révélé à quelqu'un ce que je vous avais confié de mes desseins sur la Hollande et sur le voyage de Madame en Angleterre?

Si le cœur de ce grand homme fut jamais combattu entre la vérité et la honte d'avouer sa faiblesse, ce fut en cette occasion.

Turenne s'était autrefois jeté dans la Fronde par sa passion pour la duchesse de Longueville; en ce moment, madame de Coatquen exerçait sur lui un empire absolu.

— Comment, sire, répliqua-t-il en bégayant, quelqu'un saurait-il le secret de Votre Majesté? J'en suis confondu.

— Il n'est pas question de cela, répliqua le roi en le pressant; en avez-vous dit quelque chose?

— Je n'ai point parlé, certainement, de vos desseins sur la Hollande, mais je vais tout dire à Votre Majesté : je suis moins coupable qu'elle le croit.

— Achevez donc, et ne me célez rien, si vous voulez que je vous pardonne.

— Sire, j'avais peur que madame de Coat-

quen, qui voulait faire le voyage de la cour, n'en fût pas, et pour qu'elle prît ses mesures de bonne heure, je lui en dis quelque chose, et que Madame passerait peut-être en Angleterre pour voir le roi son frère; mais je n'ai dit que cela, sire, et j'en demande pardon à Votre Majesté, à qui je l'avoue.

Le roi, à ces mots, partit d'un grand éclat de rire.

— Ah! mon pauvre Turenne, fit-il, vous aimez donc madame de Coatquen ?

— Non, pas tout à fait, mais elle est fort de mes amies, balbutia Turenne, ne pouvant deviner d'où venait cet accès de gaieté, quand il s'était attendu à quelque verte réprimande.

— Eh bien ! dit le roi, ce qui est fait est fait; mais ne confiez plus rien à madame de Coatquen, car, si vous l'aimez, j'en suis fâché pour vous, elle ne paraît pas détester le chevalier de Lorraine, auquel elle redit tout, et le chevalier de Lorraine en rend compte à mon frère d'Orléans. Vous voilà assez puni de votre indiscrétion pour que je vous pardonne.

Madame Henriette passa quelques jours seulement avec Charles II; mais elle les employa si bien, avec l'aide de la belle Kéroual, que son frère adhéra à toutes les propositions qu'elle s'était chargée de lui faire, et qui servirent de base au traité secret conclu entre la France et l'Angleterre, au mois de janvier 1671.

Par ce traité, les deux princes s'engagèrent à faire la guerre à la Hollande, et, pour mettre le roi d'Angleterre en état d'armer cinquante vaisseaux, Louis XIV promettait de lui payer chaque année la somme de trois millions de livres, indépendamment de deux millions remis personnellement à Charles II.

A peine de retour au château de Saint-Cloud, où elle résidait habituellement, madame Henriette mourut dans des circonstances étranges, qui firent croire à un crime.

Prise de douleurs affreuses, après avoir bu un verre d'eau de chicorée, son premier cri fut :

— Je suis empoisonnée!

Ses galanteries avaient donné au duc d'Orléans, son mari, assez de sujets de jalousie pour que des soupçons s'élevassent à cette occasion contre lui; et le récit de mademoiselle de Montpensier, la grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, qui accourut avec le roi à Saint-Cloud à la première nouvelle du funeste événement, ouvre le champ à toutes les conjectures :

« En arrivant à Saint-Cloud, dit-elle, nous ne trouvâmes quasi personne qui parût affligé. Monsieur semblait fort étonné. Nous vîmes Madame sur un petit lit qu'on avait fait à sa ruelle, tout échevelée; elle n'avait pas eu assez de relâche pour se faire coiffer de nuit, sa chemise dénouée au cou et au bras, le visage pâle, le nez retiré, elle avait la figure d'une morte.

« On causait, on allait et venait dans cette chambre; on y riait comme si elle eût été dans un autre état. La malade voyait avec peine cette tranquillité de tout le monde.

« Le roi voulut raisonner avec les médecins; ils ne savaient que lui répondre.

« Valot avait décidé que ce n'était qu'une colique qui passerait en peu de temps.

« — Mais, disait le roi, on ne laisse pas périr ainsi une personne sans aucun secours.

« Ils se regardaient et ne répondaient rien. »

L'impression causée à la cour par la mort mystérieuse de madame Henriette fut effacée peu de temps après par l'aventure de mademoiselle de Montpensier et du comte de Lauzun.

Lauzun avait essayé sur elle son grand talent de séduction; cette petite-fille de Henri IV, âgée alors de quarante-trois ans, raffolait de lui, et l'on apprit tout à coup que le roi consentait à leur mariage.

Jamais pareille fortune n'était échue à un Gascon; car Lauzun était du pays de Gascogne, comme M. de Tréville, comme d'Artagnan et tant d'autres qui avaient réussi à la cour, mais pas au point de s'allier au sang royal.

Malheureusement pour lui, il ne pressa pas assez la cérémonie, et perdit quelques jours à faire de grands préparatifs pour ses noces.

Le prince de Condé et son fils furent se jeter aux pieds de Louis XIV, et le conjurèrent de ne pas permettre qu'une chose si honteuse à toute la maison royale s'achevât. Monsieur se joignit à eux; madame de Montespan, qui avait paru travailler jusque-là pour Lauzun, se prononça contre lui, et le roi, ayant fait appeler son favori, lui déclara qu'après avoir bien réfléchi sur ce mariage, il ne pouvait plus le permettre.

La grande Mademoiselle en faillit mourir de désespoir et Lauzun de rage.

Quelques-unes des circonstances de la mésaventure de Lauzun, de son élévation et de sa chute si rapide, ont été relatées par Louis XIV lui-même, dans une lettre qu'il adressa à ses agents, à l'étranger, et qui a été retrouvée dans les manuscrits de Conrart, conservés à la bibliothèque de l'Arsenal. Ce document est un des plus curieux de l'histoire secrète de la cour de France.

LETTRE DE LOUIS XIV SUR LE PROJET DE MARIAGE DE MADEMOISELLE.

« Comme ce qui s'est passé depuis cinq ou six jours, par un dessein que ma cousine de Montpensier avait formé d'épouser le comte de Lauzun, l'un des capitaines des gardes de mon corps, fera sans doute un grand éclat partout, et que la conduite que j'y ai tenue pourrait être malignement interprétée et blâmée par ceux qui n'en seraient pas bien informés, j'ai cru devoir en instruire tous mes ministres qui me servent au dehors.

« Il y a environ dix ou douze jours que ma cousine, n'ayant pas encore la hardiesse de me parler elle-même d'une chose qu'elle connaissait bien me devoir infiniment surprendre, m'écrivit une longue lettre pour me déclarer la résolution qu'elle disait avoir prise de ce mariage, me suppliant, par toutes les raisons dont elle put s'aviser, d'y vouloir donner mon consentement.

« Ma réponse, par un billet que je lui écrivis, fut que je lui mandais d'y mieux penser, surtout de prendre garde de ne rien précipiter dans une affaire de cette nature, qui, irrémédiablement, pourrait être suivie de longs repentirs. Je me contentais de ne lui en pas dire davantage, espérant de pouvoir mieux de vive voix, et avec tant de considérations que j'avais à lui représenter, la ramener par douceur à changer de sentiments.

« Elle continua, néanmoins, par de nouveaux billets et par toutes les autres voies qui lui pouvaient tomber dans l'esprit, à me presser extrêmement de donner le consentement qu'elle me demandait, comme la seule chose qui pouvait, disait-elle, faire tout le bonheur et repos de sa vie, comme mon refus de le donner la rendrait la plus malheureuse qui fût sur la terre.

« Enfin, voyant qu'elle avançait trop peu à son gré dans sa poursuite, après avoir trouvé moyen d'intéresser dans sa pensée la principale noblesse du royaume, elle et le comte de Lauzun me détachèrent les ducs de Créqui et de Montausier, le maréchal d'Albret et le marquis de Guitry, grand maître de ma garde-robe, pour me représenter qu'après avoir consenti au mariage de ma cousine de Guise, non-seulement sans y faire aucune difficulté, mais avec plaisir, si je résistais à celui-ci, que sa sœur souhaitait si ardemment, je ferais connaître évidemment au monde que je mettais une très-grande différence entre les cadets des maisons souveraines et les officiers de ma couronne : ce que l'Espagne ne faisait point, au contraire, et préférait les grands à tous les princes étrangers, et qu'il était impossible que cette différence ne mortifiât extrêmement toute la noblesse de mon royaume.....

« Pour conclusion, les instances de ces quatre personnes furent si pressantes en leurs raisons, et si persuasives sur ce principe de ne pas désobliger toute la noblesse française, que je me rendis à la fin, et donnai un consentement au moins tacite à ce mariage, haussant les épaules d'étonnement sur l'emportement de ma cousine, et disant seulement qu'elle avait quarante-cinq ans, qu'elle pouvait faire ce qu'il lui plairait.

« Dès ce moment, l'affaire fut tenue pour conclue; on commença à en faire tous les préparatifs ; toute la cour fut rendre ses respects à ma cousine, et fit des compliments à M. de Lauzun.

« Le jour suivant, il me fut rapporté que ma cousine avait dit à plusieurs personnes qu'elle faisait ce mariage parce que je l'avais voulu. Je la fis appeler, et, ne lui ayant voulu parler qu'en présence de témoins, qui furent le duc de Montausier, les sieurs Le Tellier, de Lionne, de Louvois, n'en ayant pu trouver d'autres sous la main, elle désavoua fortement d'avoir jamais tenu un pareil propos, et m'assura au contraire qu'elle avait témoigné et témoignerait toujours à tout le monde qu'il n'y avait rien de possible que je n'eusse fait pour lui ôter son dessein de l'esprit, et pour l'obliger à changer de résolution.

« Mais hier, m'étant revenu de divers endroits que la plupart des gens se mettaient en tête une opinion qui m'était fort injurieuse, que toutes les résistances que j'avais faites en cette affaire n'étaient qu'une feinte et une comédie, et qu'en

effet j'avais été bien aise de procurer un si grand bien au comte de Lauzun, que chacun croit que j'aime et que j'estime beaucoup, comme il est vrai, je me résolus d'abord, y voyant ma gloire intéressée, de rompre ce mariage, et de n'avoir plus de considération ni pour la satisfaction de la princesse, ni pour la satisfaction du comte, à qui je puis et veux faire d'autre bien.

« J'envoyai appeler ma cousine; je lui déclarai que je ne souffrirais pas qu'elle passât outre à ce mariage; que je ne consentirais point non plus qu'elle épousât aucun prince de mes sujets; mais qu'elle pouvait choisir dans toute la noblesse qualifiée de France qui elle voudrait, hors du seul comte de Lauzun, et que je la mènerais moi-même à l'église.

« Il est superflu de vous dire avec quelle douleur elle reçut la chose, combien elle répandit de larmes et de sanglots, et se jeta à genoux comme si je lui avais donné cent coups de poignard dans le cœur. Elle voulait m'émouvoir, je résistai à tout, et, après qu'elle fut sortie, je fis entrer le duc de Créqui, le marquis de Guitry, le duc de Montausier, et, le maréchal d'Albret ne s'étant pas trouvé, je leur déclarai mon intention pour la dire au comte de Lauzun, auquel, ensuite, je la fis entendre, et je puis dire qu'il la reçut avec toute la constance et la soumission que je pouvais désirer. »

Mademoiselle de Montpensier prit bientôt sa revanche.

Une fille qui avait fait tirer le canon de la Bastille, pendant la Fronde, sur les troupes de M. de Turenne, pour protéger la retraite du prince de Condé battu au combat du Faubourg-Saint-Antoine, ne pouvait pas rester sous le coup d'un tel échec.

Elle épousa secrètement M. de Lauzun.

Comme les apparences étaient sauvées, Louis XIV ferma d'abord les yeux, et rendit toutes ses bonnes grâces au favori, pour lequel il avait un grand faible.

Mais Lauzun en abusa au point de combler la mesure par son orgueil intraitable et la violence de son caractère. Dans une querelle qu'il eut avec madame de Montespan, il la traita si mal et l'accabla de tant d'injures, qu'elle courut tout en larmes se jeter aux pieds de son royal amant et lui demander justice.

Louis XIV ordonna au chevalier de Forbin, major des gardes du corps, d'aller arrêter sur l'heure le comte de Lauzun et de le garder à vue jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions; puis il manda d'Artagnan :

— Monsieur le capitaine-lieutenant, lui dit-il, je vous ai fait appeler pour vous informer des vues que j'ai sur vous.

— J'attends les ordres de Votre Majesté, répondit d'Artagnan, n'ayant pas d'autres volontés que les siennes.

— M. le maréchal d'Humières, commandant de la place de Lille, m'a prié de le relever de ce poste, et j'ai songé à vous pour le remplacer. Ne me dites pas que votre attachement à ma personne vous ferait souhaiter de rester à Paris ou à Saint-Germain, auprès de moi, à la tête de votre compagnie.

— Sire, puisque vous avez deviné ma pensée, j'avoue...

— Nous connaissons votre respectueuse affection, et nous saurons vous en tenir compte en toute occasion, monsieur d'Artagnan ; mais nous avons besoin, à Lille, d'un esprit ferme et d'un bras solide, et nous ne pouvions songer à mieux que vous. Nous vous mettons d'ailleurs en position d'y faire bonne figure, même après un maréchal de France, et nous avons signé un brevet de maréchal de camp, que M. Le Tellier vous remettra aujourd'hui même.

— Ah ! s'écria d'Artagnan, Votre Majesté veut donc qu'à la première bataille où je me trouverai, je me fasse tuer pour elle ?

— Gardez-vous-en, fit le roi avec bonté, car j'y perdrais un de mes plus fidèles serviteurs, et vous une fortune qui ne fait que commencer et que notre intention est de pousser fort loin. Ainsi, c'est entendu, vous vous mettrez en route demain matin pour vous rendre à votre poste; vous emmènerez un détachement de votre compagnie, et vous passerez par Lyon...

— Par Lyon, pour me rendre à Lille !..... C'est qu'alors Votre Majesté a d'autres ordres à me donner ?

— Un prisonnier d'Etat que vous conduirez au château de Pierre-Scise. Voici la lettre de cachet ; mais vous ne l'ouvrirez que demain matin, lorsque M. de Forbin vous préviendra que le carrosse renfermant le prisonnier n'attend plus que votre escorte de mousquetaires pour partir. Allez, monsieur d'Artagnan, et tâchez de nous montrer, en cette occurrence, le même zèle dont

vous fîtes preuve lors de l'arrestation de M. Fouquet.

D'Artagnan ouvrit le lendemain la lettre de cachet, au moment où M. de Forbin, major des gardes, vint lui annoncer que le prisonnier était à sa disposition : il y trouva le nom du comte de Lauzun, son ennemi.

Décidément la fortune le favorisait d'une singulière manière, puisqu'elle faisait disparaître de la cour, par une disgrâce aussi éclatante que celle du surintendant, le puissant favori dont l'inimitié n'aurait pas manqué de lui jouer tôt ou tard quelque méchant tour auprès du roi.

Cependant le roi de Suède, Charles XI, s'était détaché aussi de la triple alliance, et Louis XIV venait de s'assurer le concours de l'évêque de Munster, Bernard van Galen, prélat turbulent et guerrier; de l'évêque de Cologne et de plusieurs autres petits princes, qui pouvaient lui livrer les bords du Rhin, et qu'il avait séduits en leur promettant de partager avec eux les dépouilles de la Hollande.

Le 6 avril 1672, la France et l'Angleterre lancèrent enfin leur déclaration de guerre contre les États généraux des Provinces-Unies, et Louis XIV, à la tête d'une armée de cent mille hommes, commandée par Condé, Turenne, Luxembourg et Créqui, marcha à la conquête de la Hollande.

Le 12 juin, avait lieu ce fameux passage du Rhin, célébré par Boileau :

> Louis, les animant du feu de son courage,
> Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Cette première campagne fut marquée par la prise de la Gueldre, d'Utrecht et d'Over-Issel.

L'année suivante, d'Artagnan, qui occupait toujours le gouvernement de Lille, se désolait de ne pouvoir prendre part à ces grands combats que les poètes chantaient à l'envi, alignant dans leurs alexandrins les noms de tant de héros : Gramont, Revel, Lesdiguières, Vivonne, Nantouillet, Coëslin, Salart, La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois.

Son nom de d'Artagnan lui semblait assez beau pour briller à son tour au bout de quelque hémistiche.

Le roi céda à ses instances : le 5 juin 1673, il vint reprendre le commandement de la première compagnie de mousquetaires, sous les murs de Maëstricht, assiégé par l'armée française.

Cette place opposa la plus vive résistance, et la garnison détruisit à plusieurs reprises, par de brusques et vigoureuses sorties, les travaux des assiégeants.

D'Artagnan et ses mousquetaires étaient toujours les premiers à se porter aux avant-postes et dans les tranchées.

Le 24 juin, les Français s'emparèrent de la principale demi-lune; mais l'explosion d'une mine que l'ennemi y avait pratiquée les força, pendant la nuit, à l'évacuer.

Il était important de réoccuper cet ouvrage, dit un écrivain qui a analysé et résumé les relations du siége de Maëstricht, publiées à l'époque (1).

Le lendemain, MM. de La Feuillade et de Vaubrun demandèrent quelques mousquetaires au comte d'Artagnan. Le choix ne fut pas long : tous voulurent y aller.

D'Artagnan se mit à leur tête, « quoiqu'il ne fut commandé, ni de jour. » Il menait avec lui le jeune duc de Monmouth, un Anglais qui avait obtenu du roi l'autorisation de servir dans sa compagnie à titre d'auxiliaire.

« Les mousquetaires rejoignirent l'ennemi, l'épée à la main; pendant longtemps, on vit des combats particuliers qui ne finissaient que par la mort de l'un des deux adversaires. Les blessés et les mourants jonchaient la place. Enfin, après une mêlée des plus longues et des plus sanglantes, les mousquetaires rentrèrent triomphants dans la demi-lune.

« A ce moment, l'impétuosité de la première compagnie fut si grande qu'elle ne s'arrêta pas à la prise de la demi-lune. D'Artagnan se laissa emporter par l'ardeur du combat, et, pendant quelque temps, on le vit sur le pont, l'épée à la main, poursuivant les soldats hollandais. »

Ce succès coûtait cher à la première compagnie des mousquetaires du roi, qui était forte alors de trois cents hommes : elle comptait trente-sept morts et cinquante-trois blessés.

« Ceux qui revinrent de ce combat, dit l'historien Pellisson-Fontanier, avaient tous leurs épées sanglantes jusqu'aux gardes et faussées des coups qu'ils avaient portés. »

(1) M. Eugène d'Auriac.

Mais d'Artagnan n'était pas rentré au camp.

M. de Saint-Léger, premier maréchal des logis, s'inquiète, interroge les mousquetaires; aucun ne peut lui dire ce qu'il est devenu. Il prend alors avec lui quelques hommes résolus, retourne sur le champ de bataille, malgré le feu des assiégés, qui, du haut des remparts, tirent sur la petite troupe.

« Enfin, le maréchal des logis aperçoit son capitaine-lieutenant, la face étendue contre terre; il l'enlève, l'emporte, tandis que les mousquetaires protégent sa retraite, et il arrive au camp chargé de son précieux fardeau. Mais Saint-Léger n'avait ramené au camp qu'un cadavre : d'Artagnan avait été frappé d'une balle à la gorge. »

Comme il l'avait dit au roi en recevant son brevet de maréchal de camp, il s'était fait tuer à la première bataille.

Dans sa relation de la prise de Maëstricht, qui eut lieu le 29 juin, la *Gazette* mentionna en ces termes la fin glorieuse du capitaine-lieutenant de mousquetaires :

« Au nombre des morts était le comte d'Artagnan, de quoi Sa Majesté témoigna être sensiblement touchée, pour sa valeur et la confiance qu'elle avait en lui. »

Ce fut le chevalier de Forbin, major des gardes du corps, qui remplaça d'Artagnan, si nous nous en rapportons à ces quatre vers d'un sonnet adressé au chevalier par les mousquetaires provençaux, ses compatriotes :

Aou moument qu'Artaguan, signalant soun couratgi,
Toumbé devan Mastric, tu venes à prépaou
Nous lou représentar et finir tous leis maou
Que nous caousé la mouart d'un counductour tant sagi.

« Au moment où d'Artagnan, signalant son courage, tomba devant Maëstricht, tu vins à propos nous le représenter, et finir les maux que nous avait causés la mort d'un chef aussi sage. »

Un feuilleton publié dans le numéro du 27 septembre 1856 du *Journal de Rouen*, intitulé : Histoire des Dragonades, attribue à notre héros une lettre adressée au financier Samuel Bernard. Reproduisons d'abord cette lettre et les quelques lignes qui l'accompagnent. Nous dirons ensuite pourquoi nous ne l'avons pas fait figurer dans les récits qui précèdent, avec l'épisode des persécutions religieuses auquel elle a rapport :

« La Bibliothèque de Rouen, dans l'intéressante collection d'autographes que lui a léguée feu M. Duputel, possède une pièce excessivement curieuse, d'autant qu'elle est signée d'un nom à qui le roman moderne a fait une grande célébrité. C'est une lettre de d'Artagnan, *major au régiment des gardes*, adressée au fameux financier Samuel Bernard. Celui-ci, qui était protestant, venait d'abjurer, sous le coup de la Révocation, et cependant une escouade de soldats n'en fut pas moins envoyée pour *exécuter* sa belle maison de campagne de Chennevieres-sur-Marne.

« Voici, avec son orthographe, la lettre que lui écrivit d'Artagnan, chargé de cette expédition :

« Je suis bien faché, monsieur, dettre obligé
« destablir garnison dans vostre maison du Cheneviere. Je vous suplie den arretter la suite en
« vous faisant catolique A : R : (apostolique romain), sans quoi j'ai ordre de faire vivre a discretion, et quant il ni aura plus rien, la maison
« court grant risque. Je suis au desespoir monsieur dettre comis pour pareille chose, et sur
« tout quant il faut que cela tombe sur une personne comme vous.

« Permetés moi donc que je vous suplie de
« vous solicité au remède, car il ni en a point
« d'autre que de m'envoyer vostre abjuration et
« celle de toute vostre famille.

« En attendant, je vais donner ordre pour quon
« ne fasse nul desordre dans vostre maison, et
« mesme je ferai subsister les soldats fort modiquement : mais contes que ces moderations la
« niront que jusques a demain deux heures après
« midi, car je les prens sur moy, ayant ordre du
« contre. Encore une fois monsieur ottes-moi le
« chagrin d'estre obligé de vous en faire, et me
« croies, monsieur, vostre très-humble et très-
« obeissant serviteur : ARTAGNAN.

« De Cheneviere le 4 janvier à trois heures
« après midi. »

« L'effet suivit la menace, et, malgré son abjuration, qu'il était tout près sans doute à renouveler, le docile financier eut sa maison complétement pillée et saccagée, comme en témoignent une lamentable supplique au roi, et une longue estimation des dégâts, jointes au même dossier. »

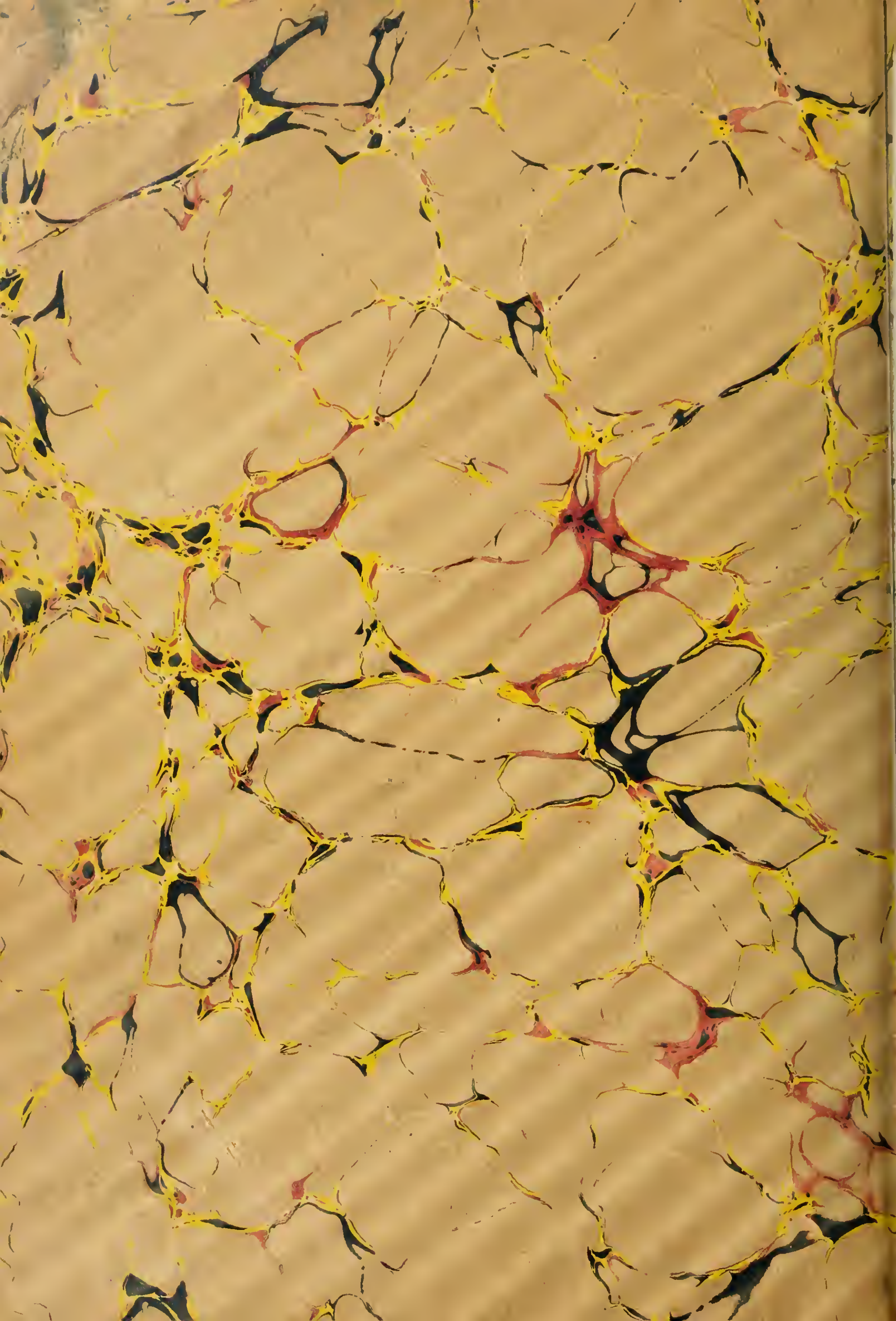
Nous n'avons aucune raison pour mettre en doute l'authenticité de cet autographe ; mais le d'Artagnan dont il porte la signature n'a aucun rapport avec le d'Artagnan des Mémoires que nous venons de terminer, pas plus qu'avec celui de M. Alexandre Dumas père.

Charles de Batz d'Artagnan, fils de Bertrand de Batz, seigneur de Castelmore, naquit vers 1620, au plus tard en 1622 ou 1623; il fut tué, comme le constatent tous les documents de l'époque, au siége de Maëstricht, le 25 juin 1673.

Or la révocation de l'édit de Nantes eut lieu en 1685, c'est-à-dire, douze ans après sa mort.

La très-curieuse lettre que possède la Bibliothèque de Rouen ne peut donc être que de Pierre Montesquiou d'Artagnan, cousin de notre d'Artagnan, du côté de sa mère, qui était, comme nous l'avons dit, une Montesquiou d'Artagnan.

Pierre de Montesquiou d'Artagnan, né en 1640 de Henri de Montesquiou et de Jeanne de Gassion, avait trente-cinq ans à l'époque de la Révocation et des persécutions religieuses dont Samuel Bernard eut à souffrir. Il fut nommé maréchal de France en 1709, après la bataille de Malplaquet, et mourut en 1725, au Plessis-Piquet, près de Paris.



A

```
Network Cataloging Utility      --Screen 1 of 2--                Mon 05/25/1998

DBCN: AZQ-2645              Entered: 05/25/1998       Modified: 05/25/1998

Type: a Bib l: m Enc l: 0 Desc: a Ctry: fr  Lang: fre Mod:   Srce: d
 Ill: a    Audience:    Form:    Cont:       Gvt:    Cnf:    Fst:    Ind:
 Fic: 1 Bio:    Dat tp: q Dates: 1800 1899 Control:

   040:   :a CaOTSM ‡c CaOTSM ‡
   040:   :a CaOTSM ‡b eng ‡
   090: 08:a PQ 2359.M15 V42 1890 ‡b SMRS ‡c 1 ‡
   100: 1 :a Maurin, Albert, ‡d b. 1802 ‡
   245: 14:a Les veritables m emoires de d'Artagnan le Mousquetaire : ‡b
          (histoires secr etes et aventures galantes de la cour de France
          sous les Cardinaux de Richelieu et Mazarin) / ‡c recueillis et mis
          en ordre par Albert Maurin. ‡
   260:   :a [Paris] : ‡b Frank et Mandel, ‡c [18--] ‡
   300:   :a 400 p. : ‡b ill. ‡
   500:   :a Issued in 50 livraisons. ‡
   600: 10:a Artagnan, Charles de Batz-Castelmore, ‡c comte d', ‡d 1613?-1673
          ‡

                                                        D:MARION
>>
```

